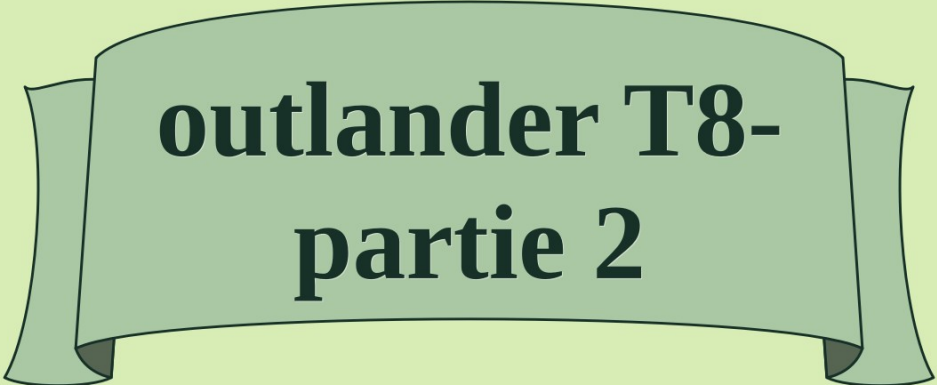




outlander T8- partie 2

Gabaldon,Diana

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Diana Gabaldon

OUTLANDER



—8—
ÉCRIT AVEC LE SANG
DE MON CŒUR

PARTIE 2

Libre  Expression

OUTLANDER

— 8 —

ÉCRIT AVEC LE SANG
DE MON CŒUR

PARTIE 2

De la même auteure

Le Chardon et le Tartan, Libre Expression, 1997, réédition 2014

Le Talisman, Libre Expression, 1997, réédition 2015

Le Voyage, Libre Expression, 1998, réédition 2015

Les Tambours de l'automne, Libre Expression, 1998, réédition 2015

La Croix de feu, parties 1 et 2, Libre Expression, 2002, réédition 2015

Un tourbillon de neige et de cendres, parties 1 et 2, Libre Expression, 2006, réédition 2015

Lord John – Une affaire privée, Libre Expression, 2008; réimprimé sous le titre

Lord John et une affaire privée, 2012

Lord John – La Confrérie de l'épée, Libre Expression, 2008; réimprimé sous le titre *Lord John et la Confrérie de l'épée*, 2012

L'Écho des cœurs lointains, partie 1: *Le prix de l'indépendance*, Libre Expression, 2010, réédition 2015

L'Écho des cœurs lointains, partie 2: *Les fils de la liberté*, Libre Expression, 2011, réédition 2015

Lord John et la Marque des démons, Libre Expression, 2012

Lord John et le Prisonnier écossais, Libre Expression, 2015

Écrit avec le sang de mon cœur, partie 1, Libre Expression, 2015

Diana Gabaldon

OUTLANDER

– 8 –

ÉCRIT AVEC LE SANG
DE MON CŒUR

PARTIE 2

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi*


Libre Expression
Une société de Québecor Média

Titre original: *Written in My Own Heart's Blood*
Traduction: Philippe Safavi
Édition: Johanne Guay
Révision et correction: Céline Bouchard et Nicole Henri
Couverture: Axel Pérez de León
Mise en pages: Clémence Beaudoin
Photo de l'auteure: Barbara Schnell

Cet ouvrage est une œuvre de fiction; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Diana Gabaldon, 2014

Publié avec l'accord de l'auteure, c/o BAROR INTERNATIONAL, INC., Armonk, New York, États-Unis

© Éditions J'AI LU pour la traduction en langue française, 2016

© Les Éditions Libre Expression pour l'édition française au Canada, 2016

Les Éditions Libre Expression
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
La Tourelle
1055, boul. René-Lévesque Est
Bureau 300
Montréal (Québec) H2L 4S5
Tél.: 514 849-5259
Téléc.: 514 849-1388
www.edlibreexpression.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2016

ISBN: 978-2-7648-1181-8

Distribution au Canada

Messageries ADP inc.
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél.: 450 640-1234
Sans frais: 1 800 771-3022
www.messageries-adp.com

*Je dédie ce livre à TOUS ceux qui (outre moi) se sont démenés
comme des forcenés pour qu'il parvienne entre vos mains, et plus
particulièrement à*

*Jennifer Hershey (responsable de l'édition, États-Unis)
Bill Massey (responsable de l'édition, Grande-Bretagne)
Kathleen Lord (alias «Hercule», réviseure)
Barbara Schnell (traductrice et camarade de tranchée, Allemagne)
Catherine MacGregor, Catherine-Ann MacPhee
et Adhamh Ò Broin (experts en gaélique)
Virginia Norey (alias «la Déesse du livre», dessinatrice-maquettiste)
Kelly Chian, Maggie Hart, Benjamin Dreyer, Lisa Feuer
et le reste de l'équipe de production de Random House
Ainsi qu'à
Beatrice Lampe und Petra Zimmermann, à Munich.*

Simon
Lord Lovat ne Davina
Porter

Brian
Fraser

= Ellen
Caitriona
Sileas
MacKenzie

Janet
MacKenzie

= Ambrose
MacKenzie

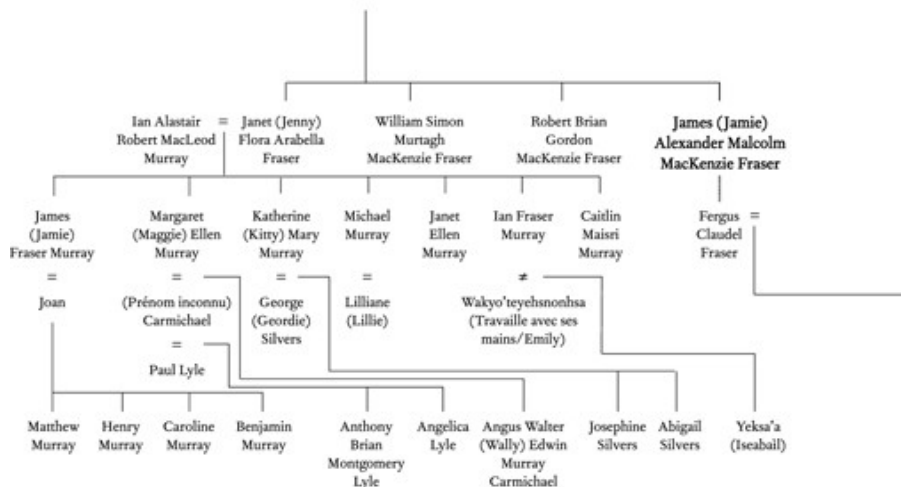
Flora
MacKenzie

= MARIÉ
= CONJOINT DE FAIT
≠ DIVORCÉ
- ENFANT
- ENFANT ADOPTÉ
-- ENFANT ISSU
D'UN MARIAGE PRÉCÉDENT



LES FRASER DE LOVAT

LA GÉPÉALOGIE DE OUTLANDER



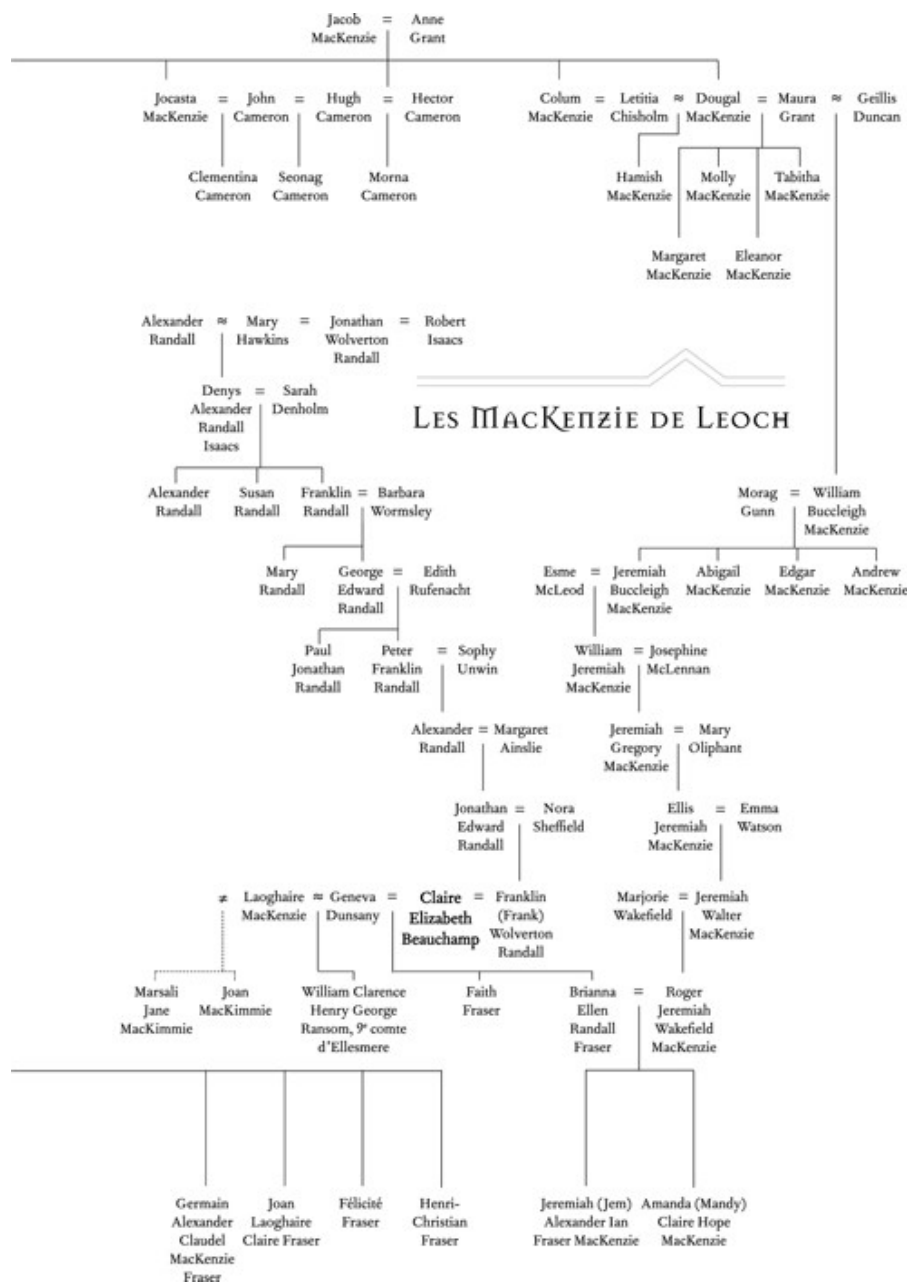


TABLE DES MATIÈRES

CINQUIÈME PARTIE

Le décompte des vivants

82 - MÊME CEUX QUI VEULENT ALLER AU CIEL NE SONT PAS PRÊTS À MOURIR POUR Y PARVENIR

83 - LE CRÉPUSCULE

84 - LA NUIT

85 - LE LONG RETOUR AU BERCAIL

86 - OÙ L'AURORE AUX DOIGTS DE ROSE DÉBOULE AVEC DE GROS SABOTS

87 - LE LEVER DE LA LUNE

88 - UN PARFUM DE ROQUEFORT

89 - LES PLUS BEAUX COQS FINISSENT EN PLUMEAUX

90 - BIEN HABILE L'ENFANT QUI CONNAÎT SON PÈRE

91 - CHACUN COMPTE SES POINTS

92 - JE NE TE LAISSERAI PAS SEUL

93 - LA MAISON DE CHESTNUT STREET

94 - LE SENTIMENT DE L'ASSEMBLÉE

SIXIÈME PARTIE

Les liens qui nous unissent

95 - LE CORPS ÉLECTRIQUE

96 - CE NE SONT PAS LES POILUS QUI MANQUENT EN ÉCOSSE

97 - QUAND TU SERAS UN HOMME, MON FILS

98 - LE MUR

99 - LE RADAR

100 - ESTES LÀ VOSTRE BESTAIL?

101 - MAINTENANT OU JAMAIS

102 - POST-PARTUM

103 - SOLSTICE

- 104 - LE SUCCUBE DE CRANESMUIR
- 105 - UN TYPE BIEN
- 106 - FRATERNITÉ MAÇONNIQUE
- 107 - LE CIMETIÈRE
- 108 - LA RÉALITÉ, C'EST CE QUI REFUSE DE DISPARAÎTRE QUAND ON A CESSÉ D'Y CROIRE
- 109 - FROTTI-FROTTA
- 110 - CES BRUITS QUI COMPOSENT LE SILENCE

SEPTIÈME PARTIE
Avant que je m'en aille

- 111 - PETIT MASSACRE ENTRE AMIS
- 112 - UN FANTÔME EN PLEIN JOUR
- 113 - ENCORE MERCI POUR LE POISSON
- 114 - LE PARI DE PASCAL
- 115 - CE SOMMEIL QUI DÉBROUILLE L'ÉCHEVEAU CONFUS DE NOS SOUCIS
- 116 - UNE CHASSE SOLITAIRE
- 117 - LA TÊTE DANS LE RONCIER
- 118 - LA SECONDE LOI DE LA THERMODYNAMIQUE
- 119 - «HÉLAS! PAUVRE YORICK!»
- 120 - LE BRUIT DES ÉPINES SOUS LE CHAUDRON
- 121 - EN MARCHANT SUR DES CHARBONS ARDENTS
- 122 - UNE TERRE CONSACRÉE

HUITIÈME PARTIE
Sauvetages

- 123 - QUOD SCRIPSI, SCRIPSI
- 124 - AVEC LES COMPLIMENTS DES LETTRES C, Q, F ET D
- 125 - ENCORNETS DU SOIR, BEAUX ENCORNETS!
- 126 - LE PLAN OGLETHORPE
- 127 - PROBLÈMES DE TUYAUTERIE
- 128 - LA PÊCHE AUX GRENOUILLES
- 129 - L'INVASION
- 130 - UN REMÈDE SOUVERAIN
- 131 - QUI JOUE AVEC LE FEU...
- 132 - LE FEU FOLLET

- 133 - DERNIER RECOURS
- 134 - DERNIERS RITES
- 135 - AMARANTHUS
- 136 - UNE DERNIÈRE QUESTION

NEUVIÈME PARTIE

Thig críoch air an t-saoghal ach mairidh ceol agus gaol. «Le monde peut s'arrêter, mais l'amour et la musique perdureront.»

- 137 - UN ABRI AU MILIEU DE NULLE PART
- 138 - FANNY ET SON FREIN
- 139 - LE POSTE DE TRAITE
- 140 - FEMME, VIENS DONC T'ALLONGER PRÈS DE MOI
- 141 - LE SENTIMENT LE PLUS PROFOND SE RÉVÈLE TOUJOURS EN SILENCE
- 142 - UNE FORME SE PROFILE À L'HORIZON
- 143 - INTERRUPTUS
- 144 - VISITE DANS UN JARDIN HANTÉ
- 145 - TU LE SAIS

NOTES DE L'AUTEURE

REMERCIEMENTS



CINQUIÈME PARTIE

Le décompte des vivants

MÊME CEUX QUI VEULENT ALLER AU CIEL NE SONT PAS PRÊTS À MOURIR POUR Y PARVENIR

Je remontais doucement à la surface de la conscience, tout en me demandant: *Que disait Ernest Hemingway déjà? Qu'en théorie la douleur vous fait automatiquement tourner de l'œil, sauf que cela ne se passe jamais comme ça.* C'était pourtant ce qui venait de m'arriver, mais il n'avait pas complètement tort; je n'avais perdu connaissance que quelques secondes. Roulée en boule, les mains pressant mon flanc droit, je sentais le sang couler entre mes doigts, chaud, froid et poisseux; et je commençais à avoir mal... très mal...

— *Sassenach!* Claire!

J'émergeai du brouillard et parvins à ouvrir un œil. Jamie était agenouillé près de moi. Il me touchait, mais je ne sentais rien.

De la sueur ou du sang me coulait dans les yeux, les brûlant. Quelqu'un haletait, un souffle court, superficiel et saccadé. *Moi ou Jamie?* J'avais froid. *Comment peux-tu avoir froid dans une fournaise pareille?* Je tremblais, je me sentais gélifiée. Puis il y avait la douleur... atroce.

— *Sassenach!*

Des mains me tournèrent et je hurlai. Plutôt, j'essayai. Le cri me déchira la gorge, mais je n'entendis rien, hormis un bourdonnement assourdissant dans mes oreilles. *État de choc*, déduisis-je. Je ne sentais plus mes membres, mes pieds. Je me vidais de mon sang.

Et toujours cette douleur.

Le choc est en train de passer... À moins qu'il ne s'accroisse? Je pouvais voir ma douleur à présent, comme de petits éclairs noirs me déchirant.

— *Sassenach!*

— Quoi? dis-je sans desserrer les dents. Aïe!

— Es-tu en train de mourir?

— Probablement.

Touchée au ventre. Les mots se formèrent dans mon esprit et j'espérai confusément ne pas les avoir prononcés à voix haute. D'un autre côté, Jamie voyait sûrement ma blessure.

Quelqu'un essayait d'écarter mes mains. Je luttais pour les garder pressées contre mon ventre, mais je n'avais plus de force dans les bras. Je vis ma main être soulevée, molle et inerte, les ongles noirs, les doigts écarlates et gouttant. On me fit rouler sur le dos et il me sembla que je hurlai à nouveau.

La douleur était insoutenable. *Cataplexie. Choc traumatique. Cellules détruites et réduites en bouillie. Dysfonctionnement... défaillance d'organe.*

Constriction. Je ne pouvais plus respirer. *Crispation nerveuse.* Quelqu'un jurait au-dessus de moi.

Des cris. Une conversation.

Je suffoquais. Quelque chose comprimait mon diaphragme. *Qu'est-ce qui a été déchiré? Quelle est l'étendue des dégâts?*

Seigneur, ce que ça faisait mal! *Seigneur!*

Jamie ne la lâchait pas du regard, convaincu qu'elle mourrait dès qu'il détournerait les yeux. Il chercha son mouchoir, mais il l'avait donné à Bixby. En désespoir de cause, il releva un pan de la jupe de Claire et le pressa contre son flanc. Elle émit un son horrible et il faillit lâcher prise, mais la flaque de sang sous elle ne cessait de s'agrandir et il appuya plus fort tout en criant:

— À l'aide! À l'aide! Rachel! Dottie!

Personne ne vint. Lorsqu'il osa un bref regard à la ronde, il ne vit que des blessés et des morts sous les arbres un peu plus loin, ainsi que les ombres de soldats courant ou errant, hagards, entre les tombes. Si les filles s'étaient trouvées dans les parages, elles avaient sûrement été contraintes de fuir lorsque les combats s'étaient propagés dans le cimetière.

Il sentit le sang de Claire se répandre lentement sur le dos de sa main et appela à nouveau, la gorge sèche. Quelqu'un devait l'entendre!

Enfin, il entendit des pas. Un médecin nommé Leckie qu'il avait déjà rencontré courait vers lui, le teint blême, et bondit par-dessus une stèle.

— Elle a reçu une balle? demanda-t-il, hors d'haleine.

Il se laissa tomber à genoux auprès de lui. Jamie hocha la tête, incapable de parler. La sueur dégoulinait sur son visage et le long de son dos. Ses mains semblaient avoir fusionné avec le corps de Claire. Il ne pouvait les détacher. Leckie fouilla dans l'un des paniers, saisit une série de compresses et le poussa sans ménagement pour prendre sa place.

Jamie s'écarta à genoux de quelques centimètres, puis se releva en oscillant. Il ne pouvait détacher son regard, mais sentit la présence d'hommes autour de lui. Ils s'étaient approchés et se dandinaient sur place, consternés et impuissants. Jamie saisit le plus proche par le bras et lui ordonna de courir chercher le Dr Hunter dans l'église. Elle voudrait sûrement Denny, si elle survivait jusqu'à ce qu'il arrive...

— Monsieur! Général Fraser!

Même d'entendre son nom ne put l'arracher à la contemplation de la scène à ses pieds. Il y avait tant de sang! Il imprégnait les vêtements de Claire, formant une mare sombre et hideuse sous elle et maculant les genoux de Leckie. Ses cheveux dénoués étaient étalés en désordre, pleins de fragments de feuilles, d'herbe et de terre. Son visage, oh mon Dieu... son visage.

— Monsieur!

Quelqu'un lui agrippa le bras pour attirer son attention et il lui envoya un grand coup de coude pour s'en débarrasser. L'homme émit un grognement et le lâcha.

Des chuchotements fébriles s'élevèrent autour de lui tandis qu'on expliquait au nouveau venu que la femme gisant à terre était l'épouse du général, blessée, morte ou mourante...

— Elle n'est pas en train de mourir! rugit-il.

Il devait avoir l'air d'un fou, car les hommes le dévisageaient avec une mine atterrée. Bixby s'avança et lui toucha délicatement l'épaule comme s'il était une grenade susceptible d'exploser d'un instant à l'autre. Ce qui était probablement le cas.

— Je peux faire quelque chose? demanda-t-il doucement.

— Non, parvint-il à répondre. Je... il...

Il fit un geste impuissant vers Leckie, occupé au-dessus de Claire.

— Général..., reprit le nouveau venu de l'autre côté.

Il se tourna vers lui et découvrit un très jeune soldat dans un uniforme bleu de lieutenant trop grand, l'air grave et obstiné.

— Désolé de vous déranger, monsieur, mais, puisque votre femme n'est pas en train de mourir...

— Fichez le camp!

Le lieutenant tiqua, mais tint bon.

— Monsieur, s'entêta-t-il, le général Lee m'envoie vous chercher de toute urgence. Il demande que vous le rejoigniez sur-le-champ.

— Qu'il aille au diable, maugréa Bixby.

Il n'aurait pu mieux exprimer la pensée de Jamie. Il s'avança vers le jeune homme, les poings serrés. Le teint du lieutenant s'empourpra, mais il ne lui adressa pas un regard. Toute son attention était concentrée sur Jamie.

— Il faut que vous veniez, monsieur.

DES VOIX... Des mots isolés surgissaient de la brume telles des balles frappant au hasard.

— ... Trouvez Denzell Hunter!

— Général...

— Non!

— ... mais on vous demande au...

— Non!

— ...les ordres...

— NON!

Une autre voix angoissée:

— ... pourriez être exécuté pour trahison ou désertion...

— Alors qu'ils viennent m'abattre ici, car je ne la quitterai pas!

Bravo, pensai-je, puis, réconfortée, je sombrai à nouveau dans un néant tourbillonnant.

— Enlève ta veste et ton gilet, mon garçon, ordonna soudain Jamie.

Le jeune homme fut décontenancé puis, aiguillonné par un geste menaçant de Bixby, obtempéra. Jamie le prit par les épaules, le fit pivoter, puis déclara:

— Ne bouge plus.

Il se pencha, cueillit une poignée de boue mêlée à du sang, puis écrivit minutieusement avec un doigt sur la chemise blanche:

Je démissionne. J. Fraser

Il allait s'essuyer les mains, puis, après un instant d'hésitation, ajouta au-dessus du message: *Mon général*. Il donna une tape sur l'épaule du jeune homme.

— C'est bon, vous pouvez aller vous montrer au général Lee, lui déclara-t-il.

Le lieutenant pâlit.

— C'est que le général est d'une humeur massacrante, monsieur. Je n'ose pas.

Jamie le regarda fixement jusqu'à ce que le garçon baisse la tête.

— Bien, monsieur.

Il enfila hâtivement son gilet et sa veste et repartit au pas de course sans prendre le temps de se reboutonner.

Jamie frotta ses mains sur sa culotte et s'agenouilla à nouveau auprès de Leckie. Le médecin pressait des deux mains une compresse et un pan de jupe contre le flanc de Claire. Il avait du sang jusqu'aux coudes et la sueur gouttait sous son menton.

Jamie n'osait pas la toucher. Bien que trempé de transpiration lui aussi, il était glacé.

— *Sassenach*, dit-il doucement. Tu peux m'entendre?

Elle avait repris connaissance. Ses paupières étaient fermées, mais ses traits étaient tordus dans une grimace de douleur et de concentration. Elle l'entendit. Ses yeux dorés s'ouvrirent et se fixèrent sur lui. Elle émettait une respiration sifflante entre ses dents serrées, mais elle le voyait, il en était sûr. Son regard n'était ni voilé ni éteint par l'ombre de la mort. Pas encore.

Le Dr Leckie scruta son visage. Il soupira et ses épaules se détendirent légèrement sans qu'il relâche la pression de ses mains.

— Pouvez-vous trouver plus de compresses, un rouleau de gaze, n'importe quoi? demanda-t-il. Il me semble que le saignement ralentit.

Le sac de Claire était ouvert, non loin. Jamie se précipita, le retourna sur le

sol, saisit deux poignées de bandages enroulés dans le tas et les tendit au médecin. La main de Leckie fit un bruit de ventouse lorsqu'il la souleva de la plaie pour les prendre.

— Coupez ses lacets, ordonna-t-il calmement. Il faut lui enlever son corset pour qu'elle respire plus librement.

Jamie sortit précipitamment son coutelas, les mains tremblantes.

— Dé... noue...-les! grogna Claire avec un regard noir.

Un profond soulagement envahit Jamie, le faisant sourire comme un demeuré. Ses tremblements cessèrent. Si elle estimait avoir encore besoin de ses lacets, c'était qu'elle avait l'intention de survivre. Il s'attela à la tâche en s'appliquant. Mouillés par la sueur, les liens en cuir de son corset s'étaient tendus. Heureusement, elle utilisait un simple nœud de vache et il parvint facilement à le desserrer avec la pointe de sa lame.

Il écarta grand les baleines et vit la poitrine blanche de Claire se soulever quand elle inspira profondément. Gêné, il se retint de la couvrir à nouveau en voyant ses mamelons se durcir sous sa chemise trempée.

Les mouches étaient partout, attirées par le sang. Leckie secoua la tête pour en déloger une posée sur un de ses sourcils. Elles bourdonnaient autour de Jamie, mais il n'y prêtait pas attention, étant trop occupé à chasser celles qui rampaient sur Claire, sur son visage, sur ses membres crispés.

Leckie saisit la main de Jamie et la pressa sur une compresse propre.

— Appuyez fort, ordonna-t-il.

Il se redressa sur ses talons, prit un autre rouleau de gaze et le déroula. À eux deux, non sans mal et en arrachant un horrible cri à Claire, ils parvinrent à la soulever légèrement et à glisser la bande sous elle afin de maintenir le pansement en place.

Leckie hésita un moment, puis se releva péniblement.

— Bien. Le saignement a pratiquement cessé, observa-t-il. Je reviendrai quand je le pourrai.

Il dévisagea Claire en s'essuyant le menton sur sa manche.

— Bonne chance, madame.

Là-dessus, il s'éloigna simplement vers l'église sans un regard en arrière. Jamie sentit monter en lui une telle fureur qu'il aurait couru après lui pour le ramener de force s'il avait osé laisser Claire seule un instant. Cet enfant de chienne était parti, comme ça, l'abandonnant à son sort!

— J'espère que le diable te salera les entrailles avant de les bouffer, raclure! hurla-t-il en gaélique en direction du médecin disparu.

Submergé par la terreur et la rage du désespoir, il se laissa retomber à genoux près de son épouse et frappa le sol du poing.

— Tu viens... vraiment... de le traiter de... raclure? articula laborieusement Claire.

— *Sassenach!*

Il se rua sur le tas d'objets déversés de son sac pour chercher sa gourde.

— Je vais te faire boire un peu, haleta-t-il.

— Non. Pas... encore...

Elle parvint à soulever légèrement une main et il se figea, la gourde à la main.

— Pourquoi pas?

Elle avait le teint gris comme de l'avoine pourrie et tremblait comme une feuille. Ses lèvres sèches étaient crevassées.

— Je... ne sais... pas...

Elle remua la bouche un moment avant de trouver les mots. D'une main tremblante, elle toucha autour de sa taille le bandage que le sang traversait déjà.

— ... Ne sais pas où... elle est, reprit-elle. Si elle a... perforé... l'intestin... boire... pourrait me tuer. Très vite.

Il se rassit lentement auprès d'elle, ferma les yeux et s'efforça de respirer lentement pendant quelques secondes. Tout, autour de lui, disparut: l'église, la bataille, les cris, le grondement des roues de caissons sur la route cahoteuse. Il ne restait plus qu'elle et lui. Il rouvrit les yeux pour graver son visage dans sa mémoire.

— J'ai déjà vu des hommes mourir d'une balle dans le ventre, dit-il en s'efforçant de conserver une voix calme. C'était le cas de Balnain. C'est long et horrible. Je ne te laisserai pas mourir comme ça, Claire, je te le jure.

Il était sincère. Ses doigts serraient tant la gourde qu'ils enfoncèrent le métal. Comment pouvait-il lui donner de l'eau qui la ferait mourir sous ses yeux, là... tout de suite?

— Je ne... suis pas pressée, murmura-t-elle après un long silence.

Elle battit des paupières pour chasser une mouche au ventre vert émeraude venue boire ses larmes.

— J'ai besoin... de Denny, haleta-t-elle. Vite.

— Il arrive. Tiens bon!

Elle lui répondit par un faible gémissement. Elle grimaça, les mâchoires crispées, mais elle l'avait entendu. Il se souvint qu'elle disait toujours qu'il fallait couvrir les patients en état de choc et leur surélever les pieds. Il ôta sa veste et l'étendit sur elle, puis retira son gilet, le roula en boule et le glissa sous ses chevilles. Au moins la veste cachait le sang qui imprégnait tout un côté de sa robe et dont la vue le terrifiait.

Elle pressait les poings contre la plaie dans son flanc. Il posa une main sur son épaule afin qu'elle sache qu'il était toujours à ses côtés, ferma les yeux et pria avec toute la force de son âme.

LE CRÉPUSCULE

Le soleil était presque couché. Les scalpels de Denzell Hunter brillèrent dans la lumière des bougies et dégagèrent une forte odeur de whisky de maïs. Il avait trempé ses instruments dans l'alcool avant de les aligner sur la nappe propre que Mme Macken avait étalée sur le buffet.

La jeune Mme Macken en question se tenait sur le seuil, une main sur la bouche et roulant de grands yeux affolés. Jamie voulut lui adresser un sourire rassurant, mais il ne parvint qu'à faire une grimace qui l'effraya encore un peu plus et elle retrancha dans la pénombre de son garde-manger.

Comme tous les habitants du village de Freehold, elle vivait dans l'angoisse depuis le petit matin. Elle était enceinte jusqu'au cou et son mari se battait dans le camp des continentaux. Sa nervosité avait encore décuplé depuis que Jamie avait tambouriné à sa porte. Il en avait martelé six avant la sienne. Elle avait été la première à lui ouvrir, et, en guise de remerciement, se retrouvait à présent avec une femme grièvement blessée étendue sur sa table de cuisine, pissant le sang telle une biche fraîchement abattue.

Cette image acheva de le perturber. Mme Macken n'était pas la seule dans la maison à être durement ébranlée par les événements. Il se rapprocha de Claire et lui prit la main.

— Comment te sens-tu, *Sassenach*? demanda-t-il à voix basse.

— Mal, rétorqua-t-elle.

Elle se mordit la lèvre pour ne pas en dire plus. Il lui montra la bouteille de whisky de maïs sur la console.

— Tu ne ferais pas mieux d'en boire un peu?

Elle fit non de la tête.

— Pas encore. Je ne crois pas que la balle ait transpercé mon intestin, mais je n'en suis pas sûre et je préfère encore mourir en me vidant de mon sang que d'un choc septique.

Il pressa sa main. Elle était froide. Il espérait qu'elle continuerait de parler, tout en sachant qu'il ne devait pas l'encourager. Elle avait besoin de préserver ses forces. Il s'efforça de lui communiquer la sienne sans lui faire mal.

Mme Macken réapparut avec un bougeoir et une nouvelle chandelle. L'odeur de cire d'abeille lui rappela John Grey et il se demanda brièvement s'il était parvenu à retourner dans le camp britannique. Toutefois, pour le moment, il ne pouvait penser qu'à Claire.

Il regrettait amèrement d'avoir critiqué sa fabrication d'éther. Il aurait tout donné pour qu'elle soit inconsciente au cours de la demi-heure qui allait suivre.

Le soleil couchant baignait la pièce dans une lumière dorée et le sang qui suintait à travers son bandage paraissait noir.

— Il faut toujours se concentrer quand on utilise un couteau tranchant, dis-je faiblement. Autrement, on risque de perdre un doigt. C'était ce que disait toujours ma grand-mère. Ma mère aussi.

Ma mère était morte quand j'avais cinq ans et ma grand-mère peu après. Je l'avais peu vue, car oncle Lamb passait le plus clair de son temps à effectuer des expéditions archéologiques, avec moi dans ses bagages.

— Vous jouiez souvent avec des couteaux tranchants quand vous étiez petite? me demanda Denny.

Il sourit sans quitter des yeux le scalpel qu'il affûtait consciencieusement sur une petite pierre à huile. Je sentais son odeur terreuse par-dessus celle, âcre, du sang et celle, résineuse, de la charpente chauffée par le soleil au-dessus de moi.

— Tout le temps, répondis-je.

Je modifiai ma position le plus lentement possible, me mordant la lèvre et parvenant à étirer mon dos sans trop hurler. Je vis néanmoins les articulations de Jamie blêmirent.

Il se tenait près de la fenêtre, serrant le rebord tout en regardant à l'extérieur.

Sa silhouette large se détachant contre les derniers feux du jour fit remonter un souvenir d'une clarté étonnante. Ou plutôt, des souvenirs, car ils revinrent en paquets. Je le vis raide de chagrin et de peur, la frêle Malva Christie penchée vers lui, et me souvins d'avoir ressenti à la fois un vague affront et une incroyable sensation de paix tandis que je quittais mon corps, portée sur les ailes de la fièvre.

Je chassai aussitôt cette image, effrayée par sa sérénité trop tentante. La peur était rassurante; je n'étais pas encore suffisamment proche de la mort pour me laisser séduire.

— Je suis sûre qu'elle a traversé le foie, dis-je à Denny sans desserrer les dents. Pour perdre autant de sang...

— Tu as probablement raison, répondit-il en palpant délicatement mon flanc.

Il ajouta à l'intention de Jamie, qui ne se retourna pas, mais voûta les épaules pour se préparer à entendre toutes sortes de choses épouvantables:

— Le foie est une grande masse de tissu richement vascularisé. Fort heureusement, c'est également le seul organe du corps capable de se régénérer, du moins c'est ce que me dit ton épouse.

Jamie me lança un bref regard hagard, puis se tourna à nouveau vers la fenêtre. Je respirai le plus superficiellement possible, m'efforçant d'oublier la douleur et, surtout, de ne pas penser à ce que Denny s'appêtait à faire.

Ce petit exercice d'autodiscipline dura trois secondes. Si nous avions tous de la chance, l'opération serait simple et rapide. Il devait élargir la plaie d'entrée afin de déterminer la trajectoire de la balle, puis y insérer une sonde dans l'espoir de la trouver sans avoir besoin de creuser. Ensuite, il l'extrairait en introduisant celle de ses pinces qui lui paraîtrait la plus appropriée. Il en possédait trois, de longueurs différentes, ainsi qu'un davier, qui convenait bien pour saisir un objet rond, mais dont les mors plus gros que les branches risquaient de provoquer une nouvelle hémorragie.

Si ce n'était pas simple et rapide, je mourrais probablement au cours de la prochaine demi-heure. Denny avait bien expliqué la situation à Jamie: le foie est richement vascularisé, comme une énorme éponge remplie de vaisseaux, des plus minuscules aux plus gros comme la veine portale hépatique. C'était pourquoi la plaie, bien que minuscule, avait autant saigné. Toutefois, je savais qu'aucun des vaisseaux principaux n'avait été touché, pour le moment, car je me serais vidée de tout mon sang en quelques minutes.

Je m'efforçai de respirer superficiellement pour atténuer la douleur, mais ressentais un grand besoin d'inspirer profondément. Mon organisme manquait d'oxygène.

L'image de Sally me flotta dans l'esprit et je m'y accrochai afin de penser à autre chose. Elle avait survécu à son amputation, hurlant à travers son bâillon en cuir. Gabriel (oui, le jeune homme qui l'accompagnait s'appelait Gabriel), écarquillant les yeux tel un cheval affolé, avait fait de son mieux pour la maîtriser sans tourner de l'œil. Fort heureusement pour elle, elle s'était évanouie vers la fin. *Prends-toi ça dans les dents, Ernest*, pensai-je. Je les avais confiés tous les deux à Rachel.

— Où est Rachel? demandai-je soudain.

Il m'avait semblé l'apercevoir brièvement dans le cimetière après avoir reçu la balle, mais je n'en étais pas sûre. Tout était devenu un flou noir et blanc.

La main de Denny se figea un instant. Le cautère qu'il tenait resta en suspens au-dessus du petit brasero qu'il avait allumé sur le buffet.

— Je crois qu'elle cherche Ian, répondit-il doucement.

Il abaissa délicatement le fer dans les flammes.

Ian, pensai-je. *Doux Jésus, c'est donc qu'il n'est pas rentré.*

— Es-tu prête, Claire? demanda-t-il.

— Autant que je peux l'être, répondis-je.

J'imaginai déjà la puanteur de la chair brûlée. La mienne.

Si la balle se trouvait près d'un gros vaisseau, Denny pouvait le sectionner en essayant de l'extraire, provoquant une hémorragie interne. La cautérisation

pouvait également provoquer un choc brusque et fatal. Le plus probable était que je survivrais à l'opération, pour succomber ensuite à une infection... une pensée consolante. Au moins, cela me laisserait le temps d'écrire une brève lettre à Brianna et de prodiguer à Jamie mes conseils sur le choix de sa prochaine épouse.

— Attendez! dit soudain Jamie.

Il n'avait pas haussé le ton, mais Denny s'immobilisa en percevant l'urgence dans sa voix.

Je fermai les yeux, une main sur mon bandage, et essayai de visualiser cette foutue balle. S'était-elle arrêtée dans le foie ou l'avait-elle traversé? Le trauma et l'intumescence s'étaient généralisés à toute la partie droite de mon abdomen et je ne parvenais pas à isoler une ligne de douleur vive jusqu'au corps étranger.

— Qu'y a-t-il, Jamie? demanda Denny avec une pointe d'impatience.

— Votre fiancée. Elle approche par la route avec un groupe de soldats.

— Elle a été arrêtée? s'enquit-il avec une affectation de calme plutôt réussie.

— Je ne crois pas, répondit Jamie. Elle plaisante avec plusieurs d'entre eux.

Denny ôta ses lunettes et les essuya soigneusement. Je remarquai que la main qui tenait le mouchoir en lin tremblait légèrement.

— Dorothea est une Grey, souligna-t-il. N'importe quel membre de sa famille montant sur la potence échangerait quelques plaisanteries avec son bourreau avant de se passer lui-même la corde autour du cou.

C'était tellement vrai que je ris, m'interrompant aussitôt quand une décharge de douleur me coupa le souffle. Jamie fit un pas vers moi et je l'arrêtai d'un geste de la main. Il alla ouvrir la porte.

Dorothea entra et se retourna sur le seuil pour saluer aimablement son escorte. J'entendis le soupir de soulagement de Denny quand il remit ses lunettes. Elle alla l'embrasser avant de déclarer:

— Ouf! J'espérais que vous n'aviez pas commencé. J'ai apporté quelques petites choses. Madame Fraser... Claire, comment allez-vous? Je veux dire, comment vas-tu?

Elle posa son grand panier et s'approcha de la table sur laquelle j'étais couchée. Elle prit ma main et me dévisagea avec ses grands yeux bleus remplis de compassion.

— J'ai connu des jours meilleurs, répondis-je en desserrant légèrement les dents.

— Le général La Fayette a été bouleversé d'apprendre que vous aviez été blessée. Il a ordonné à tous ses aides de réciter leur rosaire pour vous.

— Comme c'est aimable de sa part.

J'étais sincèrement touchée, tout en espérant que le marquis ne m'avait pas envoyé des vœux trop compliqués qui nécessiteraient une réponse de ma part. Au point où j'en étais, je voulais juste en finir une fois pour toutes, quelle que soit l'issue.

Avec un petit sourire satisfait, elle sortit une fiole en verre vert et la tendit à la lumière.

— Il vous envoie également ceci. Denny, je pense que tu devrais commencer par là.

Denzell tendit la main, mais elle l'avait déjà débouchée. Une odeur douceâtre de sherry s'en échappa, mêlée à une émanation végétale caractéristique se situant quelque part entre le camphre et la sauge.

— Du laudanum, devina Jamie.

En lisant l'immense soulagement sur son visage, je me rendis compte à quel point il avait peur pour moi.

— Que Dieu vous bénisse, Dottie! soupira-t-il.

— J'ai pensé que l'ami Gilbert nous serait utile, répondit-elle modestement. Tous les Français que je connais sont des hypocondriaques et ne se déplacent jamais sans toute une cargaison de toniques, de pastilles et de clysoirs. Je suis donc allée lui en demander.

Avant que j'aie pu la remercier, Jamie m'avait redressée en position assise, un bras dans mon dos, et portait la fiole à mes lèvres.

— Attends un peu, protestai-je en posant ma main sur le goulot. J'ignore la puissance de cette mixture. Tu ne m'aideras pas en me tuant avec de l'opium.

En vérité, mon instinct me poussait à siffler tout le flacon d'une traite si cela pouvait soulager la douleur atroce. À côté de ce que j'endurais, le jeune Spartiate qui avait laissé un renard lui dévorer les entrailles pouvait se rhabiller. Néanmoins, je ne tenais pas à mourir, que ce soit d'une balle dans le ventre, de la fièvre ou d'une erreur médicale. Dottie emprunta donc une cuillère à Mme Macken, qui m'observa avec une fascination morbide depuis le pas de la porte pendant que je buvais deux petites cuillerées, me rallongeais et attendais un quart d'heure interminable pour juger des effets.

Cherchant à me remonter le moral, Dottie retourna à son panier et commença à en sortir de petits paquets, déclarant sur un ton enjoué:

— Le marquis vous envoie toutes sortes de délices pour aider votre convalescence. De la perdrix en gelée, du pâté aux truffes, un fromage nauséabond et...

Mon envie de vomir cessa subitement et je tentai de me redresser à nouveau. Jamie poussa un cri d'alarme et me retint par les épaules avant que je ne bascule dans le vide.

— Du roquefort..., dis-je en fixant le panier. A-t-il envoyé du roquefort? C'est un peu grisâtre, avec des veines vertes et bleues?

— Je... je ne sais pas.

Surprise par mon ton anxieux, elle sortit un petit paquet enveloppé dans un linge et le tint devant moi. L'odeur était reconnaissable entre toutes. Je me détendis et me rallongeai, très, très lentement.

— Parfait, conclus-je. Denzell, quand vous aurez fini, tartinez généreusement la plaie avec ce fromage.

Il avait beau être habitué à mes idées saugrenues, il n'en resta pas moins bouche bée. Son regard alla du roquefort à mon visage. Il pensait clairement que la fièvre s'était déclarée vite et fort.

Je déglutis péniblement, le laudanum m'ayant séché la gorge.

— La pénicilline, indiquai-je. La moisissure à l'intérieur de ce fromage appartient au genre *penicillium*. Utilisez ce qu'il y a dans les veinures.

Denny referma la bouche et acquiesça.

— Bien, Claire, mais nous devons commencer. La lumière baisse.

Effectivement, le soir tombait et la fièvre dans la pièce était palpable. Mme Macken apporta d'autres bougies et Denny m'assura que ce serait une opération simple et qu'il pourrait la réaliser à la lueur des chandelles.

Les effets du laudanum commençaient à se faire sentir: la tête me tournait d'une manière qui n'était pas désagréable et la douleur s'était atténuée.

— Donne-m'en encore, demandai-je à Jamie d'une voix que je ne reconnus pas.

Je retins mon souffle et m'allongeai dans une position confortable, lançant un regard de dégoût vers le bâillon en cuir posé près de moi. Quelqu'un (sans doute Leckie) avait déchiré ma chemise sur le côté et j'écartai les bords de l'ouverture. Puis je tendis la main à Jamie.

Les ombres s'allongeaient dans la pièce. Le feu de cuisine avait été étouffé, mais les braises rougeoyaient toujours dans l'âtre. Contempler leurs reflets sur les poutres du plafond dans mon état drogué me rappelait un peu trop la fois où j'avais failli mourir d'une infection bactérienne, aussi fermai-je les paupières.

Jamie tenait ma main serrée contre mon sein tout en caressant doucement mes cheveux et en écartant mes mèches moites de mon visage.

— Ça va mieux, *a nighean*? murmura-t-il.

J'acquiesçai. Mme Macken posa une question à voix basse à Dottie, obtint une réponse, puis sortit. La douleur était toujours là, mais lointaine, comme une petite flamme vacillante que je pouvais éteindre en gardant les yeux fermés. Les battements de mon cœur étaient plus difficiles à ignorer et je commençais à voir... non pas des hallucinations, mais des images décousues, des visages inconnus qui apparaissaient et disparaissaient. Certains me regardaient; d'autres ne semblaient pas me voir. Ils souriaient, ricanaient ou grimaçaient, mais n'avaient aucun rapport avec moi.

— Encore un peu, *Sassenach*, me dit Jamie.

Il me souleva la tête et approcha une cuillère de mes lèvres. Le liquide était

poisseux et amer.

J'avalai et me rallongeai. Si je mourais, retrouverais-je ma mère? J'eus soudain un violent désir de la voir.

Je m'efforçai d'invoquer son visage et de la détacher de la horde fluctuante d'inconnus quand je perdis soudain le fil de mes pensées et me mis à flotter dans une sphère d'un bleu très sombre.

— Ne me quitte pas, Claire, murmura Jamie dans mon oreille. Je t'en supplie, reste avec moi.

Je sentais son souffle chaud contre mon visage.

— Je ne t'abandonnerai pas, répondis-je (ou me sembla-t-il répondre).

Puis je partis. Ma dernière pensée claire fut d'avoir oublié de lui dire de ne pas épouser une idiote.

Le ciel au-dehors était couleur lavande et la peau de Claire était dorée. Six chandelles brûlaient dans la pièce, leur flamme droite et haute dans l'air immobile.

Jamie se tenait auprès d'elle, une main sur son épaule comme s'il pouvait la reconforter, alors qu'en fait c'était elle qui le maintenait debout.

Sous son masque de bandit des grands chemins, Denny émit un petit son de satisfaction. Le muscle de son avant-bras se contracta quand il retira lentement son instrument du corps de Claire. Du sang suinta hors de la plaie et Jamie se précipita avec un tampon d'ouate, mais il n'y eut pas de giclées, à peine un dernier petit jaillissement lorsque l'extrémité des branches émergea, serrant un petit objet sombre.

Denny saisit la balle entre deux doigts et l'examina avec un son agacé. Ses lunettes étaient couvertes de buée. Jamie les lui retira, les essuya sur sa chemise et les lui remit avant qu'il n'ait pu dire «ouf».

— Merci, dit Denny en reprenant son examen.

Il tourna délicatement la balle dans tous les sens, puis lâcha un soupir soulagé.

— Elle est entière, Dieu merci!

— *Deo gracias*, répéta Jamie avec ferveur en tendant la main. Je peux la voir?

Le quaker le regarda surpris, puis la laissa tomber dans sa paume. Elle était chaude du corps de Claire, plus chaude encore que l'air dans la pièce et sa propre peau brûlante, et il referma le poing malgré lui. Il lança un regard vers la poitrine de sa femme: elle se soulevait et s'affaissait avec une lenteur alarmante. Il écarta à nouveau les doigts presque aussi lentement.

Denny stérilisa à nouveau sa longue pince et demanda:

— Que cherches-tu, Jamie?

— Des traces. Une fente, une croix, un signe qu'elle a été altérée.

Il fit rouler la balle de mousquet entre son pouce et son index, puis

murmura à nouveau:

— *Deo gracias.*

— Altérée? demanda Hunter en plissant le front. Pour la faire se fragmenter, tu veux dire?

— Oui, ou pire. Certains creusent des fentes dans le métal puis les frottent avec du poison... ou des excréments. Au cas où la blessure ne serait pas fatale.

Denny fut choqué. Son expression horrifiée était visible même sous le mouchoir qui lui cachait la moitié du visage.

— Quand on tire sur quelqu'un, c'est parce qu'on lui veut du mal, expliqua Jamie.

— Oui, mais...

Le quaker reposa sa pince en métal sur la serviette aussi délicatement que si elle était en porcelaine fine. Son souffle faisait frémir le mouchoir devant sa bouche.

— ... Je peux comprendre qu'on tue au combat, qu'on tire sur l'ennemi pour sauver sa propre vie... mais le faire dans l'intention de provoquer une mort lente et atrocement douloureuse...

Claire gémit et remua quand Denny pinça doucement les lèvres de sa plaie. Jamie la tint fermement par les épaules pour éviter qu'elle se tourne. Le médecin reprit sa longue pince en déclarant sur un ton convaincu:

— Toi-même, tu ne ferais jamais une telle chose.

Ses yeux étaient rivés sur ses mains au travail. Il sondait délicatement, tenant une compresse contre la plaie pour éponger le sang. Jamie sentait chaque goutte comme si elle s'écoulait de ses propres veines. Combien pouvait-elle en perdre sans mourir?

Il écoutait attentivement le souffle du quaker. Quand il entendit celui-ci s'interrompre un instant, il releva les yeux et vit son air concentré tandis qu'il ressortait sa pince, serrant cette fois un petit fragment non identifiable. Denny le laissa tomber sur la serviette puis tenta de l'aplatir avec le bout de sa pince. Jamie distingua une minuscule trame sombre tandis que le sang pénétrait la serviette en formant une tache rouge vif. Un morceau de tissu.

— Qu'en penses-tu? demanda Denny en fronçant les sourcils. Est-ce un fragment de sa chemise, de son corsage... ou de son corset? D'après le trou dans ce dernier, je dirais...

Jamie fouilla précipitamment dans son *sporrán* et en sortit la petite bourse en soie qui renfermait ses lunettes de lecture.

— Je vois au moins deux tissus distincts, conclut-il après un examen minutieux. De la toile de son corset et un autre morceau plus clair. Vous les voyez?

Il saisit une autre pince et sépara délicatement les deux fragments.

— Je crois que ça vient de sa chemise.

Denny baissa les yeux vers le tas de linges ensanglantés sur le sol. Jamie comprit aussitôt sa pensée. Il se baissa, fouilla dans la pile et en sortit les vestiges de sa robe, qu'il étala sur la table.

— Le trou est net, observa le quaker. Peut-être que...

Il n'acheva pas sa phrase et saisit sa pince.

Il fouilla à nouveau dans le ventre de Claire, plus profondément. Jamie serrait les dents, se retenant de crier. «Le foie est richement vascularisé, avait-elle dit. Le risque d'hémorragie...»

— Je sais, dit Denny sans relever la tête.

La sueur plaquait le mouchoir sur son visage, moulant son nez et ses lèvres.

— Je suis... très prudent, ajouta-t-il.

— J'en suis conscient, marmonna Jamie d'une voix à peine audible.

Je vous en supplie, faites qu'elle vive! Sainte mère de Dieu, sauvez-la, sauvez-la, sauvez-la, sauvez-la...

À force d'être répétés, les mots perdaient leur signification, mais sa supplique désespérée, elle, gardait tout son sens.

La tache rouge sur la serviette avait atteint des proportions alarmantes quand Hunter se redressa enfin et posa sa pince sur le côté.

— Je crois... J'espère avoir tout extrait.

— Bien, que ferez-vous maintenant?

Denny sourit sous son linge trempé. Ses yeux doux marron vert le dévisagèrent avec sincérité.

— Je vais cautériser la plaie, la bander et prier.

LA NUIT

Il faisait presque nuit lorsque lord John Grey, accompagné d'une escorte respectueuse et d'un Indien plutôt amoché, entra en clopinant dans le camp de Clinton.

L'ambiance était telle qu'on pouvait l'attendre après une bataille, un mélange d'agitation et d'épuisement, ce dernier primant. Il n'y avait pas de bruits de célébration ni de musique parmi les tentes. Les hommes étaient regroupés autour des feux ou des fosses de cuisson, mangeant, pansant leurs plaies, discutant à voix basse. L'heure n'était pas aux réjouissances, et la plupart affichaient des mines irritées ou renfrognées. Une forte odeur de mouton rôti s'élevait au-dessus de celles de la poussière, des mules et de la sueur, faisant tant saliver Grey qu'il dut déglutir avant de répondre au capitaine André qui lui demandait avec sollicitude quels étaient ses désirs les plus pressants.

— Je dois d'abord voir mon frère. Je me rendrai auprès du général Clinton et de lord Cornwallis plus tard, après m'être lavé et changé.

Il se débarrassa de son immonde veste noire qu'il espérait ne plus jamais revoir.

André acquiesça et prit la défroque crasseuse.

— Bien sûr, lord John. Et... euh...

Il fit un petit geste discret en direction de Ian Murray, qui attirait les regards de tous ceux qui passaient par là.

— Ah. Il reste avec moi.

Il suivit André le long d'une rangée ordonnée de tentes, entendant le cliquetis des gamelles et se laissant reconforter par la routine militaire autour de lui. Murray marchait derrière eux, silencieux. Il n'avait aucune idée de ce qu'il pensait et était trop las pour s'en soucier.

Il l'entendit néanmoins s'arrêter et se retourner. Murray s'était figé et observait un feu voisin autour duquel étaient assis plusieurs Indiens. Grey pensa d'abord qu'il s'agissait d'amis à lui... puis changea d'avis l'instant suivant en voyant Murray fondre sur eux en trois grandes enjambées, glisser son bras autour de la gorge de l'un d'eux et lui envoyer un poing dans les côtes avec une telle force que l'Indien se vida de tout son air avec un «Oumph!» audible.

Murray le poussa ensuite sur le sol et bondit sur son torse à genoux (Grey

grimaça) avant de lui serrer le cou des deux mains. Les autres Indiens s'écartèrent en riant et en poussant des glapissements suraigus dont Grey n'aurait su dire s'ils étaient de dérision ou d'encouragement.

Il resta là à observer la scène, oscillant légèrement, incapable d'intervenir ou de détourner les yeux. Murray avait refusé de laisser un chirurgien de l'armée extraire sa flèche et du sang frais s'écoulait de la plaie tandis qu'il frappait encore et encore son adversaire au visage. Ce dernier se défendait de son mieux et parvenait à rendre quelques coups en dépit de sa position désavantageuse. Il avait le crâne rasé et portait de longues boucles d'oreille en coquillage. Murray en arracha une et la lui enfonça dans la bouche.

— Vous pensez qu'ils se connaissent? demanda le capitaine André derrière Grey.

Il était revenu sur ses pas et contemplait l'échauffourée avec intérêt.

— Sans doute, répondit Grey.

Il lança un regard vers les autres Indiens. Aucun ne semblait avoir envie d'assister leur compagnon et plusieurs semblaient même prendre des paris. De toute évidence, ils avaient bu, mais ils ne paraissaient guère plus soûls que n'importe quel soldat à cette heure de la soirée.

Les combattants roulaient à présent sur le sol, se disputant un grand couteau appartenant à l'homme que Murray avait attaqué. Le pugilat commençait à attirer l'attention. Des hommes avaient accouru depuis d'autres feux et s'agglutinaient derrière Grey et André, émettant des hypothèses sur le gagnant et lançant des encouragements.

En dépit de sa fatigue, Grey était inquiet, et pas seulement pour Murray. S'il croisait à nouveau un jour Jamie Fraser, il ne tenait pas à ce que leur premier sujet de conversation soit le décès de son cher neveu alors qu'il était plus ou moins sous sa responsabilité. Toutefois, il ne voyait pas ce qu'il pouvait faire d'autre et continua donc à regarder le spectacle et à attendre.

Comme la plupart des corps à corps, cela ne dura pas. Murray parvint à s'emparer du couteau en retournant les doigts de l'Indien jusqu'à les briser et en saisissant le manche quand l'autre le lâcha.

En le voyant presser la lame contre le cou de l'Indien, Grey se demanda s'il n'avait pas vraiment l'intention de le tuer. Apparemment, les autres n'en doutaient pas car ils s'étaient soudain tus.

Dans le silence momentané, la plupart des hommes présents entendirent Murray déclarer avec un effort évident:

— Je te rends ta vie!

Il se releva avec l'air égaré d'un homme ayant beaucoup trop bu et lança le couteau au loin, déclenchant un concert de cris consternés et de jurons émis par ceux au milieu desquels il avait atterri.

Dans l'effervescence qui suivit, Grey et André furent sans doute les seuls à entendre la réponse de l'Indien. Il se redressa très lentement en position assise

et, les mains tremblantes, pressa un pan de sa chemise contre l'éraflure sur sa gorge. Puis il déclara sur un ton presque neutre :

— Tu le regretteras, l'Iroquois.

Murray soufflait tel un cheval hors d'haleine, ses côtes se soulevant à chaque inspiration. Ses peintures de guerre avaient coulé en longues traînées rouges et noires sur son torse luisant. Il ne restait que deux marques sombres en travers de ses pommettes et une tache blanche sur une épaule, au-dessus de l'entrée de la flèche. Il hocha la tête plusieurs fois de suite, puis, sans précipitation, revint dans le cercle de lumière, ramassa un tomahawk sur le sol, le brandit des deux mains haut au-dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces sur le crâne de l'Indien.

Le craquement sinistre pénétra jusque dans la moelle de Grey et fit taire tous les hommes. Murray resta immobile un instant, pantelant, puis s'éloigna. En passant près de Grey, il lui déclara comme si de rien n'était :

— Il avait raison; je l'aurais regretté.

Là-dessus, il s'enfonça dans la nuit.

Les spectateurs sortirent peu à peu de leur stupeur. André lança un regard interrogateur à Grey, qui fit non de la tête. L'armée ne se mêlait pas des affaires des éclaireurs indiens, sauf lorsqu'un incident impliquait des soldats réguliers. Or, on ne pouvait être plus irrégulier que le jeune homme qui venait de partir.

André s'éclaircit la gorge.

— C'était... euh... votre prisonnier, milord?

— Hein? Oh... non... juste un parent par alliance.

— Ah.

Il faisait déjà nuit lorsque les combats cessèrent. William l'apprit de l'ordonnance qui lui apporta son dîner. Il entendait les bruits du camp qui se remplissait à mesure que les compagnies rentraient, rompaient les rangs et que chacun laissait tomber son fardeau avant d'aller se chercher de quoi manger. Toutefois, cela n'avait rien de l'atmosphère de détente habituelle qui retombait sur un camp avec le coucher du soleil. Les hommes étaient agités et nerveux... tout comme William.

Sa tête lui faisait horriblement mal. Un chirurgien lui avait recousu le cuir chevelu. Les points de suture le piquaient et le démangeaient. Oncle Hal n'était pas revenu et il n'avait eu aucune autre nouvelle que le compte rendu lacunaire de l'ordonnance: pas eu de victoire décisive sur les Américains, mais les trois divisions de l'armée de Clinton s'étaient retirées en bon ordre, quoique le nombre de victimes soit considérable.

Sincèrement, il n'était pas certain de vouloir en savoir plus. Il aurait des comptes à rendre à sir Henry au sujet de l'ordre ignoré, même si ce dernier avait sans doute été trop occupé pour s'en apercevoir...

Il entendit des pas et se redressa. Toutes ses préoccupations s'envolèrent lorsque le rabat de la tente se souleva et qu'il vit apparaître son père... *Lord John*, se corrigea-t-il après coup. Ce dernier paraissait petit, presque fragile. Lorsqu'il s'avança en boitant dans la lumière de la lanterne, William vit le bandage taché autour de sa tête, son bras en écharpe, puis, baissant les yeux, ses pieds nus écorchés vifs.

— Comment..., commença-t-il stupéfait.

— Je vais bien, l'interrompit lord John.

Il s'efforça de sourire, bien que ses traits soient livides et creusés par la fatigue.

— Tout va bien, Willie, reprit-il. L'essentiel est que tu sois indemne.

Il oscilla et tendit une main devant lui, puis, ne trouvant rien à quoi se retenir, il se redressa par la seule force de sa volonté. Sa voix était rauque et son unique œil visible, injecté de sang, mais son regard était... plein de tendresse.

— Je sais que nous avons des choses à nous dire, Willie, mais... s'il te plaît, attendons demain. Je ne suis pas...

Il fit un geste d'impuissance.

William avait la gorge nouée. Il acquiesça, ses mains agrippant le bord du lit. Son père inspira profondément puis se tourna vers le seuil de la tente où l'attendait oncle Hal, l'observant d'un air préoccupé.

Le cœur de William se serra en une boule plus dure encore que le nœud dans sa gorge.

— Papa!

Son père s'arrêta et se retourna.

— Je suis heureux que tu sois en vie, lâcha maladroitement William.

Un sourire s'étira lentement sur le visage tuméfié de son père.

— Moi aussi, répondit-il.

Ian sortit du camp britannique en regardant droit devant lui. La nuit palpait lentement autour de lui. C'était comme d'être piégé à l'intérieur d'un cœur géant, les parois se renfermant sur lui en l'étouffant un instant, pour s'écarter l'instant suivant, le laissant flotter en apesanteur.

Lord John lui avait proposé de se faire soigner par un médecin militaire, mais il n'aurait supporté de rester un instant de plus dans le camp. Il avait besoin d'être ailleurs, de retrouver Rachel, oncle Jamie. Il avait également décliné l'offre d'un cheval, doutant de pouvoir tenir en selle. Il préférerait encore rentrer à pied.

Il marchait donc, tout en devant reconnaître qu'il ne se sentait pas très bien. Ses bras tremblaient encore de l'impact du coup mortel sur le crâne de l'Abénaquis. Il s'était répercuté dans ses entrailles et résonnait toujours dans ses os, comme si les vibrations ne parvenaient plus à sortir de son corps. Ce

n'était pourtant pas la première fois qu'il tuait quelqu'un, même si cela faisait longtemps, et encore plus longtemps avec une telle violence.

Il essaya vainement de se souvenir qui avait été le précédent. Il entendait, voyait, sentait, mais si ses sens fonctionnaient ils ne reflétaient plus le monde autour de lui. Il continuait de croiser des troupes rentrant au camp. La bataille avait dû se terminer avec l'arrivée de la nuit. Il entendait le vacarme de leurs pas, le cliquetis de leurs gourdes contre leurs gibernes, mais longtemps après qu'ils étaient passés et il n'aurait su faire la différence entre la lueur de feux de camp lointains et celle des lucioles autour de ses chevilles.

Le surveillant écossais. À Saratoga. Le visage de l'homme lui apparut soudain et son corps se souvint aussi subitement de ce qu'il avait ressenti en lui portant le coup fatal, la pénétration de sa lame sous ses côtes arrière, droit dans le rein, l'étrange vibration dans sa propre chair lorsque la vie s'était échappée du mourant dans un seul souffle.

Était-ce ce que ressentaient les bouchers lorsqu'ils abattaient une bête? C'était parfois le cas quand vous tranchiez la gorge d'un cerf, mais rarement quand vous tordiez le cou à un poulet ou que vous fracassiez le crâne d'une belette.

— Peut-être qu'on s'y habitue simplement, conclut-il.

— Tu ferais mieux de ne pas t'y habituer. Ce ne peut être bon pour ton âme, *a bhalaich*.

— C'est vrai. Mais tu veux parler des fois où on tue avec ses propres mains, n'est-ce pas? Ce n'est pas la même chose qu'avec un fusil ou une flèche, non?

— Ma foi, je n'en sais rien. Cela change-t-il quelque chose pour celui que tu tues?

Ian se prit les pieds dans un enchevêtrement d'herbes qui lui montaient jusqu'aux genoux et se rendit compte qu'il avait quitté la route. La lune n'en était qu'à son premier croissant et les étoiles étaient encore pâles.

— Si ça change quelque chose? grommela-t-il en revenant vers la route. Qu'est-ce que ça pourrait changer puisqu'il est mort?

— Certes, mais je pense que c'est pire quand on sent que c'est personnel. Être tué au milieu d'une bataille, c'est un peu comme d'être frappé par la foudre, non? Mais tu ne peux le prendre que personnellement quand un homme te tue de ses propres mains.

— Mmphm.

Ian marcha un moment en silence, ses pensées tournant en rond comme des sangsues dans un bocal.

— D'accord, convint-il enfin. C'était personnel.

Il se rendit compte pour la première fois qu'il avait parlé à voix haute.

La marche avait calmé le tremblement dans ses os. Les palpitations de la nuit s'étaient condensées pour se concentrer dans sa plaie, l'élançant en

rythme avec les battements de son cœur.

Cela lui fit penser à la colombe blanche de Rachel, volant sereinement au-dessus de sa douleur. Cela apaisa son esprit. Il pouvait voir son visage, à présent, et entendre le chant des grillons. Les coups de canons dans ses oreilles s'étaient tus et la nuit était devenue paisible. Si son père avait autre chose à dire sur le fait de tuer, il préféra le garder pour lui et ils poursuivirent leur chemin en silence.

John Grey enfonça doucement ses pieds dans la bassine en serrant les dents et découvrit que cela ne faisait presque pas mal en dépit de ses écorchures et de ses ampoules éclatées.

— Quoi... ce n'est pas de l'eau bouillante? demanda-t-il en se penchant en avant pour voir.

— De l'huile douce, répondit son frère. Et elle a intérêt à être chaude et non bouillante ou mon ordonnance sera crucifié à l'aube.

— Je suis sûr que le pauvre en tremble dans ses bottes. Au fait, merci.

Il était assis sur le lit de camp de Hal. Ce dernier était perché sur sa commode et versait le contenu d'une gourde dans l'un des gobelets en étain cabossés qui l'accompagnaient partout depuis des décennies.

— Je t'en prie, répondit Hal en le lui tendant. Qu'est-il arrivé à ton œil? Et à ton bras... il est cassé? J'ai envoyé chercher un médecin, mais il n'arrivera pas de sitôt.

Il agita une main dans un geste qui englobait le camp, la récente bataille, ainsi que le flot de blessés et de victimes de coups de chaleur.

— Je n'en ai pas besoin, répondit Grey. J'ai d'abord cru à une fracture, mais je suis pratiquement sûr à présent que ce ne sont que des contusions. Quant à mon œil... Jamie Fraser.

Surpris, Hal se pencha en avant pour l'examiner. Grey avait ôté ses bandages et, pour autant qu'il puisse en juger, l'état de son œil s'était considérablement amélioré. Le larmoiement constant avait cessé, l'œdème avait diminué et il parvenait, avec précaution, à le remuer. Toutefois, à la mine de Hal, il en déduisit que ce n'était toujours pas beau à voir.

— En fait, précisa-t-il, c'est d'abord Jamie Fraser, puis sa femme. Il m'a frappé à l'œil, et elle a fait quelque chose d'extrêmement compliqué et douloureux pour le réparer, avant de le badigeonner de miel.

— Ayant moi-même été soumis aux traitements pour le moins curieux de cette dame, je n'en suis pas surpris.

Hal leva son gobelet à sa santé, Grey l'imita et ils burent. C'était du cidre, et un vague souvenir d'eau-de-vie de pommes et du colonel Watson Smith flotta dans l'esprit de Grey. Il paraissait lointain, comme s'il remontait à plusieurs années et non à quelques jours.

— Mme Fraser t'a soigné? demanda Grey. Que t'a-t-elle fait?

— Pour être honnête, elle m’a sauvé la vie.

Dans la faible lumière de la lanterne, Grey ne pouvait en être sûr, mais il lui sembla que son frère avait rougi.

— Dans ce cas, je lui suis doublement redevable.

Il leva à nouveau cérémonieusement son verre, puis le finit d’un trait. Après une journée sans rien avaler, le cidre lui paraissait délicieux. Il tendit son gobelet à Hal pour qu’il le lui remplisse à nouveau et, intrigué, demanda :

— Comment es-tu tombé entre ses griffes ?

— En te cherchant, répondit Hal avec un regard qui en disait long. Si tu avais été là où tu étais censé être...

— Parce que tu imagines que je passe mon temps à attendre sagement que tu débarques sans prévenir pour m’embrigader dans... Sais-tu que par ta faute, j’ai failli être pendu ? Quoi qu’il en soit, quand tu es arrivé, j’étais occupé à me faire enlever par Jamie Fraser.

— Ah oui, tu me l’as déjà dit, déclara Hal en versant le cidre. Pourquoi ?

Grey se passa un doigt entre les sourcils. Il avait pratiquement oublié son mal de tête qui durait depuis le matin. Hal venait de le lui rappeler.

— C’est très compliqué à expliquer, répondit-il d’une voix lasse. Pourrais-tu me trouver un lit ? Je crois que si je ne me couche pas rapidement, je mourrai. Si, hélas, je survis, je vais devoir parler à William demain et... bah, peu importe.

Il finit son cidre, reposa le gobelet et se prépara à contrecœur à sortir ses pieds de l’huile douce.

— Je sais... au sujet de William, déclara Hal.

Grey se figea et dévisagea son frère d’un air dubitatif.

— J’ai vu Fraser à Philadelphie, dit simplement ce dernier. Puis, quand j’ai discuté avec William cet après-midi, il me l’a confirmé.

— Vraiment ? murmura Grey.

Il était surpris et légèrement réconforté. Si Willie s’était suffisamment calmé pour pouvoir en parler avec Hal, sa propre conversation avec son fils serait peut-être moins tendue qu’il ne l’avait pensé.

— Quand l’as-tu su ? demanda Hal.

— Avec certitude ? Quand Willie avait deux ou trois ans.

Il bâilla fortement, puis demanda subitement :

— Au fait, j’ai oublié de te demander : comment s’est passée la bataille ?

Hal lui lança un regard mi-offensé mi-amusé.

— Tu y étais bien, non ?

— Si l’on veut, mais les circonstances ont quelque peu entravé ma vision des choses. Sans compter que je ne voyais que d’un œil.

Il toucha délicatement son œil blessé. Ce qu’il lui fallait, c’était une bonne

nuît de sommeil. Il n'aspirait qu'à se coucher et se retint de justesse de se laisser tomber dans le lit de Hal.

Son frère repêcha une serviette froissée dans un panier de linge sale posé dans un coin. Il s'agenouilla devant son frère, lui souleva les pieds l'un après l'autre et les tamponna délicatement tout en racontant:

— Difficile à dire. C'était une grande pagaille. Un terrain épouvantable, morcelé par des cours d'eau, tantôt boisé, tantôt cultivé... Sir Henry est parvenu à faire passer le convoi de bagages, et les réfugiés sont hors de danger. Quant à Washington... ses troupes s'en sont sorties plutôt bien. Remarquablement bien, même.

Il se leva et conclut:

— Couche-toi, John. Je me trouverai un autre lit quelque part.

Grey était trop épuisé pour protester. Il se laissa simplement tomber sur le dos sans se donner la peine de se déshabiller. Son œil blessé le piquait et il envisagea un instant de demander du miel à Hal, avant de décider que cela pouvait attendre le lendemain matin.

Hal décrocha la lanterne et se tourna vers la sortie, puis il s'arrêta et se retourna.

— Crois-tu que Mme Fraser... Au fait, demain, je veux savoir comment diable vous vous êtes retrouvés mari et femme... Crois-tu qu'elle soit au courant au sujet de William et de James Fraser?

— N'importe qui les ayant vus l'un et l'autre aurait compris, murmura Grey les yeux mi-clos. Toutefois, elle ne m'en a jamais parlé.

— Mmm... Apparemment, tout le monde savait, sauf William. Je comprends qu'il se sente...

— Il existe un mot pour ça.

— Je ne l'ai pas encore trouvé.

— C'est important?

Cette fois, Grey ferma les yeux pour de bon. Tandis que le sommeil s'enroulait tel un voile autour de lui, il entendit Hal déclarer d'une voix calme près du rabat de la tente:

— J'ai eu des nouvelles de Ben. On me dit qu'il est mort.

LE LONG RETOUR AU BERCAIL

Assis près de la minuscule fenêtre, Jamie regardait sécher les cheveux de sa femme.

La petite chambre que Mme Macken leur avait laissée était une fournaise. Sa sueur perlait comme une rosée lourde qui s'affaissait sous son propre poids et dévalait ses côtes au moindre mouvement. Il évitait de bouger pour ne pas gêner le moindre filet d'air qui pénétrait dans la pièce. Celle-ci empestait le roquefort et le sang.

Il avait mouillé les cheveux de Claire et aspergé sa chemise avec l'eau de l'aiguière que Mme Macken avait apportée. Le vêtement collait à sa peau, moulant sa fesse rose et ronde. À travers le tissu humide, on distinguait aussi l'épais bandage et la tache rouge qui s'étendait lentement.

Lentement. Ses lèvres articulèrent le mot sans le prononcer. *Lentement!* Le mieux aurait été que le saignement cesse complètement, mais pour le moment, il se satisferait de sa lenteur.

Quatre à cinq litres. C'était, selon elle, la quantité de sang dans le corps humain. Cela devait varier. Un homme de sa taille en contenait forcément plus qu'une femme comme elle. Des cheveux isolés commençaient à se soulever de la masse trempée, s'enroulant en séchant, aussi délicats que des antennes de fourmi.

Il aurait aimé pouvoir lui donner de son propre sang; il en avait su~fisamment pour deux. Elle avait dit que c'était parfois possible, mais pas cette fois. Cela avait un rapport avec des éléments dans leurs sangs respectifs qui ne pouvaient être échangés.

Sa chevelure était d'une douzaine de couleurs: châtain, caramel, beurre, miel, sable... avec des éclats d'or et d'argent là où les dernières lueurs du jour l'effleuraient. Il y avait une mèche d'un blanc pur près de sa tempe, presque de la teinte de sa peau. Elle était couchée sur le côté, face à lui, une main recroquevillée sous sa poitrine, l'autre ouverte, la paume vers le ciel. L'intérieur de son poignet était blanc lui aussi, strié d'émouvants petits vaisseaux bleus.

Elle avait dit avoir envisagé de s'ouvrir les veines quand elle l'avait cru mort. Il doutait d'utiliser la même méthode si elle venait à mourir. Il avait déjà vu le résultat: Toby Quinn avec son poignet entaillé jusqu'à l'os et tout son sang répandu sur le plancher, le mot «*teind*» écrit en lettres rouges sur le mur au-dessus de lui, sa confession. «La dîme des Enfers.» Il frissonna en dépit de

la chaleur et se signa.

Elle avait également dit que c'était sans doute à cause du sang que les bébés de Ian étaient morts, le sien et celui de son épouse iroquoise n'étant pas compatibles, et que cela serait peut-être différent avec Rachel. Il récita un bref *Ave* et se signa à nouveau.

Les cheveux sur les épaules de Claire s'enroulaient à présent, formant lentement des volutes sinueuses tel du pain se levant. Devait-il la réveiller pour la faire boire? Elle avait besoin d'eau pour fabriquer plus de sang et transpirer afin de faire baisser sa température. D'un autre côté, elle souffrait moins quand elle dormait. Il attendrait donc encore un peu.

Pas maintenant. Je vous en supplie, pas maintenant.

Elle remua en gémissant. Quelque chose avait changé. Elle était plus agitée. La couleur de la tache sur son bandage virait, passant de l'écarlate au rouille à mesure qu'elle séchait. Il déposa doucement une main sur son bras. Il était brûlant.

Le saignement avait cessé. La fièvre commençait.

À présent, les arbres s'étaient mis à lui parler. Ian aurait aimé qu'ils se taisent. Il n'aspirait qu'au silence. Pour le moment, il était seul, mais ses oreilles bourdonnaient et un vacarme résonnait dans son crâne.

Cela lui arrivait toujours après un combat. À force de tendre l'oreille, d'écouter les sons de l'ennemi, la direction du vent, les paroles d'un saint derrière soi... on se mettait à entendre les voix de la forêt, comme pendant la chasse. Ensuite, il y avait les coups de feu, les cris, le rugissement du sang fusant dans son corps. Il était donc normal qu'il faille un moment avant que le raffut dans sa tête ne s'estompe.

Des détails des événements de la journée lui revenaient en flashes: les soldats grouillant; le son de la flèche qui lui avait transpercé l'épaule; le visage de l'Abénaquis qu'il avait tué près du feu; l'expression de George Washington sur son grand cheval blanc, galopant sur la route en agitant son chapeau... Toutes ces images et sensations allaient et venaient dans une brume de confusion, comme révélées par un éclair, puis disparaissaient aussitôt.

Le vent chuchotait dans les branches au-dessus de lui et frottait sa peau comme du papier de verre. Que dirait Rachel quand elle saurait?

Il entendait encore le bruit du tomahawk s'enfonçant dans le crâne de l'Indien. Il le sentait également dans les os de ses bras, dans les élancements de sa plaie.

Il se rendit vaguement compte qu'il n'était plus sur la route. Il chancelait dans les herbes, butant contre des cailloux. Il se retourna pour chercher son chemin et le vit au loin: une ligne noire ondulante. Pourquoi ondulait-elle?

Finalement, il ne voulait pas du silence. Il voulait entendre la voix de

Rachel, quoi qu'elle ait à lui dire.

Avec une légère surprise, mais sans peur, il constata qu'il n'irait pas plus loin.

Il ne se souvenait pas d'être tombé, mais il se retrouva à plat ventre par terre, sa joue chaude pressée contre des aiguilles de pin fraîches. Il se redressa laborieusement sur les genoux et gratta le sol, le débarrassant de la couche de feuilles. Puis il se rallongea sur la terre humide et se recouvrit d'aiguilles. Il récita une brève prière à l'arbre, lui demandant de le protéger pendant la nuit.

Juste avant de sombrer dans les ténèbres, il entendit enfin Rachel: «Chacun doit tracer sa voie, Ian, chuchota-t-elle. Je ne peux pas partager la tienne, mais je marcherai à tes côtés.»

Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'elle serait toujours du même avis après qu'il lui aurait appris ce qu'il avait fait.

OU L'AUORE AUX DOIGTS DE ROSE DÉBOULE AVEC DE GROS SABOTS

Grey fut réveillé par les tambours du réveil. Il ne fut pas surpris, y étant habitué, mais il n'avait aucune notion d'où il se trouvait. *Dans un camp.* Il bascula ses jambes hors du lit de camp et se redressa lentement en position assise en faisant un bref état des lieux. Son bras lui faisait un mal de chien, les paupières de l'un de ses yeux étaient collées et sa bouche était si sèche qu'il pouvait à peine déglutir. Il avait dormi tout habillé, puait et avait une forte envie de pisser.

Il chercha à tâtons sous le lit, trouva le pot et s'en servit, remarquant au passage que son urine sentait fortement la pomme. Cela lui rappela le goût du cidre et, dans la foulée, tout ce qui s'était passé le jour et la nuit précédents. Du miel et des mouches; l'artillerie; Jamie, le visage ensanglanté; un coup de crosse et un craquement d'os; William...; Hal...

Tout lui revint en vrac, enfin presque. Il se rassit et resta immobile un moment en se demandant si Hal lui avait vraiment annoncé que son fils aîné, Benjamin, était mort. Non, il avait sûrement rêvé. Pourtant, une terrible impression de certitude descendait sur lui tel un rideau, recouvrant son incrédulité.

Il se leva en titubant légèrement, déterminé à chercher son frère. Il n'avait toujours pas retrouvé ses chaussures quand le rabat s'écarta et que Hal entra, suivi d'une ordonnance portant une bassine, un broc fumant et un nécessaire de rasage.

— Assieds-toi, ordonna Hal d'une voix parfaitement normale. Tu devras porter un de mes uniformes et il n'est pas question que tu l'enfiles alors que tu empestes comme ça. Qu'as-tu donc fait à tes cheveux?

Grey avait oublié sa chevelure. Il posa une paume sur le sommet de son crâne et sentit un chaume dru.

— Ah, fit-il. *Ruse de guerre*¹.

Il se rassit en observant son frère. Ses paupières s'étaient décollées et, pour autant qu'il pouvait en juger, Hal avait sa mine habituelle. Il paraissait fatigué, usé et un peu hanté, mais ni plus ni moins que n'importe quel soldat au lendemain d'une bataille. Il ne ferait pas cette tête s'il avait perdu son fils.

Il allait le lui demander, mais Hal ne s'attarda pas, repartant aussitôt en le laissant entre les mains de l'ordonnance. Avant qu'il n'ait achevé ses

ablutions, un jeune médecin écossais couvert de taches de rousseur se présenta en bâillant comme s'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Il examina le bras de Grey avec un regard vaseux, le palpa d'une manière professionnelle, déclara l'os fêlé mais non cassé, puis le mit en écharpe.

Celle-ci dut être retirée presque aussitôt pour qu'il puisse s'habiller, une seconde ordonnance venant d'entrer avec un uniforme et son petit-déjeuner. Le temps qu'il soit enfin présentable et ait été pratiquement nourri de force, Grey piaffait d'impatience.

Il dut néanmoins attendre le retour de Hal, ne pouvant fouiller le camp à sa recherche. En outre, il devait absolument lui parler avant de voir William. Un petit pot de miel avait été fourni avec ses toasts. Il trempa l'index dedans et hésitait à s'en tamponner l'œil quand le rabat s'écarta et que son frère réapparut.

— M'as-tu vraiment dit que Ben était mort? lui demanda-t-il de but en blanc.

Les traits de Hal se tendirent légèrement.

— Non. Je t'ai dit que j'avais eu de ses nouvelles et qu'on m'avait dit qu'il était mort. Je n'en crois pas un mot.

Il le toisa, le défiant de le contredire.

— Dieu soit loué! dit Grey. Dans ce cas, je ne le crois pas non plus. Qui te l'a dit?

— C'est précisément la raison pour laquelle je ne le crois pas, répondit Hal.

Il souleva le rabat et lança un regard à l'extérieur pour s'assurer qu'on ne les écoutait pas, ce qui inquiéta Grey, avant de poursuivre:

— Ezekiel Richardson. Or, je ne croirais pas cet homme s'il me disait que j'avais un trou dans mon fond de culotte.

L'inquiétude de Grey s'était muée en profonde angoisse.

— Ton instinct ne t'a pas trompé, déclara-t-il. Assieds-toi et mange un toast, Hal. J'ai quelques petites choses à te raconter.

William se réveilla avec un mal de crâne épouvantable et la conviction qu'il avait oublié quelque chose d'important. En se prenant la tête entre les mains, il découvrit qu'il portait un bandage sur l'oreille. Il l'arracha d'un geste impatient. Il était légèrement taché de sang séché. De vagues bribes lui revinrent en mémoire... la douleur, la nausée, les vertiges; oncle Hal..., puis son père, livide et fragile... «Nous avons des choses à nous dire...» Bigre, avait-il rêvé?

Il lâcha un horrible juron en allemand et une petite voix le répéta sur un ton sceptique.

— Qu'est-ce que ça veut dire, m'sieur?

Zeb se tenait près de son lit, portant un plateau recouvert.

— Tu n’as pas besoin de le savoir, et encore moins de le répéter, rétorqua William en se redressant. Qu’est-il arrivé à ma tête?

— Vous ne vous en souvenez donc pas, m’sieur?

— Si c’était le cas, te le demanderais-je?

Zeb réfléchit en plissant le front, mais la logique de cette question lui échappait. Il haussa les épaules, posa son plateau et répondit à la première:

— Le colonel Grey a dit que des déserteurs vous avaient tapé sur la tête.

— Des désert... Oh.

Des déserteurs britanniques? Non... Il y avait une raison pour laquelle le blasphème allemand lui était venu automatiquement à l’esprit. Il avait le vague souvenir d’avoir vu des Hessiens et de... quoi?

— Colenso n’a plus la chiasse, annonça Zeb fièrement.

— Ravi d’apprendre qu’il y a au moins quelqu’un pour qui la journée commence bien. Oh, mon Dieu...

Une douleur fulgurante venait de lui traverser le crâne et il porta une main à son front.

— Y a-t-il quelque chose à boire sur ce plateau, Zeb?

— Oui, m’sieur!

Zeb ôta le couvercle d’un air triomphant, dévoilant une assiette contenant des œufs pochés, des toasts et une tranche de jambon, ainsi qu’une cruche remplie d’un liquide trouble qui sentait fortement l’alcool.

— Qu’est-ce que c’est? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, m’sieur, mais le colonel a dit que ça rallumerait la chaudière.

— Ah.

Il n’avait donc pas rêvé. Il écarta provisoirement cette pensée et se concentra sur la cruche. Il avait fait connaissance avec les breuvages reconstituants de son père à l’âge de quatorze ans, quand il avait pris le punch préparé pour une réception de lord John pour le genre de boissons que buvaient les dames, lors d’une fête mondaine. Il en avait repris au fil des ans, les trouvant invariablement efficaces, quoique plutôt surprenants.

Il prit une profonde inspiration et but à même la cruche, avalant héroïquement sans s’interrompre pour reprendre son souffle.

— Mazette! s’exclama Zeb, admiratif. Le cuisinier a dit qu’il pouvait vous envoyer aussi des saucisses si le cœur vous en dit.

William fit non de la tête, se trouvant momentanément incapable de parler. Il saisit un toast et le contempla quelques instants en se demandant s’il allait ou non mordre dedans. Sa tête lui faisait toujours mal, mais le fortifiant de son père avait libéré quelques autres débris dans le chaos de son cerveau.

«... des conseils? Tu es trop vieux pour en recevoir et trop jeune pour les suivre...»

«... *Erspricht Deutsch. Er hat gehört!*» «Il parle l'allemand. Il a entendu.»

— J'ai entendu, répéta-t-il lentement, mais quoi?

Zeb considéra qu'il s'agissait d'une question rhétorique et, plutôt que de tenter d'y répondre, en posa une autre:

— Qu'est-il arrivé à Visigoth, m'sieur?

À sa mine grave, il s'attendait sûrement à une mauvaise nouvelle.

— Visigoth? Pourquoi, il lui est arrivé quelque chose?

— En tout cas, il n'est plus là, m'sieur, répondit Zeb avec tact. Quand les soldats vous ont repris aux rebelles, l'Indien et vous, vous n'étiez pas dessus.

— Quand les... Quel Indien? Mais enfin, que s'est-il passé hier, Zeb?

— Comment le saurais-je? répondit le garçon, à demi offensé. Je n'y étais pas, moi!

— Non, bien sûr. Mon oncle, le duc de Pardloe, est-il dans le camp? Il faut que je lui parle.

Zeb prit un air dubitatif.

— Je suppose que je pourrais aller le chercher.

— Excellente idée. Vas-y tout de suite.

William le congédia d'un signe de la main puis resta assis un moment, essayant de recoller les fragments de sa mémoire. Des rebelles? Visigoth... Il se souvenait de quelque chose à propos de son cheval, mais quoi? Était-il tombé sur un groupe de rebelles qui lui avaient volé sa monture? Mais que venaient faire les Indiens et les déserteurs dans cette histoire, et pourquoi avait-il des échos d'une conversation en allemand lui trottant dans la tête?

En outre, à quel colonel Grey Zeb faisait-il allusion? Il avait présumé qu'il s'agissait de son oncle Hal, mais son père, qui détenait le grade de lieutenant-colonel, était communément appelé «colonel». Il lança un regard vers le plateau et la cruche. Oncle Hal connaissait lui aussi des recettes pour soigner la gueule de bois, ou pour «rallumer la chaudière», comme on disait dans l'armée.

«Tout va bien. L'essentiel est que tu sois indemne.»

Il reposa son toast intact, un nœud dans la gorge. Le même que la nuit précédente, lorsqu'il avait vu papa; quand il avait dit à son père (oui, parbleu, c'était toujours son père!): «Je suis heureux que tu sois en vie.»

Peut-être n'était-il pas tout à fait prêt à parler à papa, et inversement, et il n'était pas si sûr que «tout allait bien».

Un rayon de soleil l'aveugla lorsque le rabat de la tente fut écarté. Il se redressa d'un bond, prêt à discuter avec...

Ce n'était ni son père ni son oncle qui apparut dans le faisceau de lumière aveuglante, mais Banastre Tarleton, en uniforme, sans perruque et sa veste déboutonnée. Il paraissait d'une bonne humeur indécente, pour un homme dont le visage avait été sérieusement malmené récemment.

— Toujours en vie, Ellesmere?

Ban aperçut l'assiette, saisit un œuf et l'engloutit. Il se lécha les doigts en émettant des bruits de plaisir.

— Fichtre, j'ai une faim de loup! Je suis debout depuis l'aube. Tuer, ça creuse! Tu ne manges pas le reste?

— Je t'en prie, sers-toi, répondit William. Qui as-tu tué pour ton petit-déjeuner, des rebelles?

La bouche pleine, Ban prit un air surpris. Il mâcha à peine, avala puis répondit dans une projection de miettes:

— Non. Pour autant que je sache, les troupes de Washington se sont repliées vers le sud. Je chasse des déserteurs hessiens. La même bande qui t'a assommé et laissé pour mort, apparemment. Ils avaient ton cheval.

Il allait saisir un autre œuf et William lui tendit une cuillère.

— Je t'en prie, ne mange pas comme un barbare! Tu as mon cheval?

— Oui. Il boite un peu d'une patte avant, mais rien de bien méchant. Mmm... Tu as ton propre cuisinier?

— C'est celui de mon oncle. Parle-moi de ces déserteurs. Depuis mon coup sur la tête, j'ai la mémoire qui flanche.

En vérité, les souvenirs épars commençaient à lui revenir de plus en plus vite.

Tarleton lui raconta l'histoire entre deux bouchées. Une compagnie de mercenaires sous les ordres de von Knyphausen avait décidé de désertre au cours de la bataille, mais tous n'étaient pas d'accord. Ceux qui étaient pour s'étaient écartés un moment pour discuter en douce de l'intérêt de tuer ceux qui étaient contre, quand William avait soudain interrompu leurs conciliabules.

— Comme tu l'imagines, tu les as un peu contrariés.

Ayant terminé les œufs et les toasts, Tarleton saisit la cruche et fit une moue déçue en la découvrant vide.

William lui montra une vieille gourde cabossée en fer-blanc et en cuir suspendue à un pieu de la tente.

— Il reste probablement de l'eau là-dedans, indiqua-t-il. Voilà donc ce qui s'est passé... C'est vrai qu'ils m'ont paru un peu nerveux. Quand j'ai demandé à l'un d'eux s'il y avait un maréchal-ferrant dans les parages... Mais oui! Ça me revient, Visigoth avait perdu un fer... Puis j'ai entendu quelqu'un chuchoter «Il a entendu! Il sait!» Ils ont dû croire que j'avais écouté leurs machinations.

Il était considérablement soulagé d'avoir retrouvé une partie de ce qui lui était arrivé la veille.

— Probablement, convint Tarleton. Ils sont parvenus à tuer quelques-uns de ceux qui refusaient de désertre. Il y a dû avoir une bagarre après qu'ils

t'eurent assommé et balancé dans le ravin.

Toutefois, plusieurs mercenaires avaient pu s'échapper et rejoindre von Knyphausen qui, en apprenant la nouvelle, avait envoyé une dépêche à Clinton pour lui demander de l'aide pour retrouver les mécréants.

William hocha la tête. En cas de désertion et de trahison, il était toujours préférable de faire intervenir des troupes n'appartenant pas aux compagnies concernées. Connaissant Ban Tarleton, celui-ci avait dû bondir sur l'occasion de traquer les déserteurs et...

— Ils t'ont demandé de les abattre? demanda-t-il sur un ton neutre.

Tarleton sourit et essuya un peu d'œuf ayant coulé sur son menton.

— Pas spécifiquement, mais j'ai eu l'impression qu'à partir du moment où j'en ramenai quelques-uns pour les faire parler, le reste importait peu. En outre, en lisant entre les lignes de l'ordre que j'ai reçu, on sentait la notion de «pour encourager les autres²».

William masqua poliment sa surprise en découvrant que Tarleton pouvait lire et, plus encore, citer le *Candide* de Voltaire.

— Je vois, dit-il. Mon ordonnance m'a dit quelque chose de curieux: j'aurais été trouvé par des rebelles... et un Indien. Tu en sais quelque chose?

— Non, répondit Tarleton, surpris.

Il s'assit sur le tabouret et se balança légèrement, les mains croisées autour d'un genou et l'air assez satisfait de lui-même.

— ... Mais j'ai une autre information pour toi. Tu te souviens de m'avoir interrogé sur Harkness?

— Harkness... Ah, oui!

Son exclamation avait moins trait à Harkness qu'à un autre détail important qui venait de lui revenir: Jane et sa sœur.

Son premier réflexe fut de bondir à leur recherche et de s'assurer qu'elles allaient bien. Les réfugiés loyalistes et les suiveurs de camp avaient été tenus à l'écart de la bataille, naturellement, mais la violence et la nervosité qui caractérisaient la guerre ne s'arrêtaient pas, une fois les combats terminés. En outre, il n'y avait pas que les déserteurs et les charognards qui volaient, violaient et chassaient au sein du troupeau de civils.

Il songea un instant à Anne Endicott et à sa famille, mais au moins, elles avaient un homme pour les protéger, aussi mal équipé soit-il. En revanche, Jane et Fanny... S'il leur était arrivé quelque chose, Zeb l'aurait sûrement su, non?

— Pardon, tu disais? dit-il à Tarleton.

— Apparemment, le coup sur la tête t'a rendu sourd, rétorqua Ban avant de boire une gorgée d'eau. Je disais que je me suis renseigné. Harkness n'a jamais rejoint son régiment. Selon toute vraisemblance, il n'a jamais quitté Philadelphie.

La gorge soudain sèche, William lui prit la gourde des mains. L'eau était tiède et avait un goût métallique.

— Il est donc absent sans permission? demanda-t-il.

— Absolument. Il a déclaré au dernier qui se souvient l'avoir vu qu'il avait l'intention de se rendre dans un bordel pour demander des comptes à une certaine putain. C'est peut-être elle qui lui a réglé son compte!

Sa plaisanterie le fit éclater de rire.

Pris du besoin de faire quelque chose, William se leva brusquement et raccrocha la gourde à son clou, auquel était également suspendu son gorgerin d'officier. Le rabat de la tente était fermé, mais un filet de lumière filtrait par l'interstice, faisant étinceler la pièce en argent.

— *PERCIVAL WAINWRIGHT?*

John n'avait pas vu son frère aussi décontenancé depuis les événements qui avaient accompagné la mort de leur père... qui d'ailleurs avaient également impliqué Percy.

— En personne, répondit-il. Apparemment, c'est un conseiller du marquis de La Fayette.

— Qui c'est, celui-là?

— Un jeune m'as-tu-vu français ayant beaucoup d'argent, répondit Grey avec un haussement d'épaules. On le dit très proche de Washington.

Hal lui lança un regard entendu.

— «Proche»? Est-il aussi «proche» de Wainwright?

— Probablement pas dans ce sens, répondit calmement Grey. Tu ne sembles pas surpris d'apprendre que Percy est toujours vivant.

Il était légèrement vexé. Il s'était donné beaucoup de mal pour faire croire que Percy était mort en prison en attendant son procès pour sodomie.

Hal émit un petit rire sarcastique.

— Les hommes comme lui ne meurent jamais quand on le voudrait. À ton avis, pourquoi t'a-t-il raconté ça?

Grey chassa un souvenir très vif de bergamote, de vin rouge et de petit-grain.

— Je n'en sais rien. Mais je sais qu'il sert des intérêts français et que...

— Wainwright n'a jamais servi d'autres intérêts que les siens, l'interrompit Hal. Tu ferais bien de t'en souvenir.

Grey décida d'ignorer que son frère semblait le prendre pour un naïf, ou pire.

— Je doute de le revoir un jour, répondit-il simplement.

Il était pleinement conscient que, même si Hal considérait les informations de Richardson avec dédain, probablement à juste titre, ils ne pouvaient totalement ignorer la possibilité qu'il ait dit la vérité.

Hal le confirma en frappant soudain du poing sur la commode, faisant sursauter et tomber ses gobelets en étain.

— Par tous les diables! jura-t-il en se levant brusquement. Reste ici!

— Où vas-tu?

Hal s'arrêta sur le seuil de la tente. Sous ses traits tirés, Grey reconnut son regard de combat.

— Arrêter Richardson.

Grey bondit à son tour et le retint par la manche.

— Tu ne peux pas l'arrêter toi-même, enfin!

— À quel régiment appartient-il?

— Au cinquième, mais il est détaché. Je t'ai dit que c'était une taupe.

Il prononça le mot «taupe» avec un profond dégoût.

— Soit, alors j'irai d'abord en parler à sir Henry.

Grey resserra sa prise sur son bras.

— Tu n'as pas encore eu ton lot de scandales, Hal? Réfléchis un instant.

Que crois-tu qu'il se passera? En supposant que sir Henry prenne le temps d'écouter ta requête. Tu crois qu'il n'a que ça à faire aujourd'hui?

Les bruits d'une armée en mouvement s'élevaient autour d'eux. Même s'il était peu probable que les troupes de Washington les poursuivent, Clinton ne s'attarderait pas dans les parages. Sa division, avec le convoi des bagages et les réfugiés sous sa protection, serait sur la route dans moins d'une heure.

Le bras de Hal sous ses doigts était dur comme du marbre. Il s'arrêta néanmoins et respira profondément. Puis il tourna la tête et regarda son frère dans les yeux. La lumière basse accentuait les reliefs osseux de son visage.

— Tu sais bien que je ne reculerai devant rien pour ne pas avoir à annoncer à Minnie que son fils est mort, dit-il doucement.

Grey hocha la tête et le lâcha.

— Je comprends, répondit-il. Et quoi que tu décides de faire, tu peux compter sur moi. Mais d'abord, laisse-moi parler à William. Ce que Percy a dit...

— Ah.

Les traits de Hal se détendirent légèrement.

— Oui, bien sûr, dit-il. On se retrouve ici dans une demi-heure.

William avait à peine fini de s'habiller quand le message qu'il redoutait arriva. Il était de sir Henry et le messenger, un lieutenant Foster qu'il connaissait vaguement, le lui remit avec une grimace de compassion.

William contempla le sceau personnel de sir Henry Clinton. Ce n'était pas bon signe. D'un autre côté, s'il était arrêté pour s'être absenté sans permission la veille, Harry Foster serait venu avec une escorte armée et l'aurait emmené sans lui demander son avis. Ce ne pouvait donc être si grave et il brisa le

seau sans plus d'hésitation.

Ce n'était qu'un bref billet rédigé à la hâte lui annonçant qu'il était relevé de ses fonctions jusqu'à nouvel ordre. Il expira longuement en se rendant soudain compte qu'il avait retenu son souffle.

Naturellement, sir Henry ne pouvait l'envoyer en prison: comment et où, avec une armée en marche? À moins de lui passer les fers et de le transporter dans une carriole. Il ne pouvait même pas le confiner dans ses quartiers; les quartiers en question tremblaient autour de lui tandis que l'ordonnance de son oncle commençait à démonter la tente.

Il fourra la missive dans sa poche, enfila ses bottes, saisit son chapeau et sortit. Tout compte fait, il ne s'en sortait pas si mal. Son mal de tête était devenu supportable et il avait pu avaler le peu de petit-déjeuner que Tarleton lui avait laissé.

Lorsque la situation serait plus calme et que sir Henry aurait le temps de réagir officiellement à sa désobéissance, William irait chercher le capitaine André et lui demanderait d'expliquer la dépêche à apporter d'urgence à Tarleton. En attendant, il avait le champ libre pour chercher Jane parmi les suiveurs de camp.

Une odeur forte et amère de chou frais imprégnait l'étendue d'abris de fortune et de déchets. Plusieurs carrioles de fermiers étaient alignées sur le bord de la route, prises d'assaut par des femmes faisant leurs emplettes. Les réfugiés étaient nourris par les cuisiniers de l'armée, mais les rations étaient maigres et le ravitaillement avait sans doute été interrompu par la bataille.

Il longea la route, n'apercevant Jane et Fanny nulle part. En revanche, il croisa Peggy Endicott, traînant les pieds en portant un seau dans chaque main.

— Mademoiselle Peggy! Permettez-moi de vous aider, chère demoiselle.

Il lui sourit et vit le petit visage anxieux de la fillette s'illuminer sous son bonnet. Elle faillit en lâcher ses seaux.

— Capitaine! s'écria-t-elle. Oh, comme je suis heureuse de vous voir! Nous étions tellement inquiets pour vous, vous savez, à cause de la bataille. Nous avons tous récité une prière pour vous, mais papa nous a dit que vous vaincriez les méchants rebelles et que Dieu vous protégerait.

— Vos charmantes prières ont été entendues, l'assura-t-il.

Il lui prit ses seaux. L'un d'eux était rempli d'eau et l'autre de navets dont les longues feuilles flétries retombaient par-dessus les bords.

— Comment vont votre maman et votre papa? demanda-t-il. Et vos sœurs?

Ils marchèrent côte à côte, Peggy sautillant sur la pointe des pieds et pépiant telle une petite perruche affable. En passant devant le coin des lavandières, William ouvrit l'œil. Jane et Fanny auraient été plus en sécurité parmi ces redoutables dames que dans d'autres parties du camp. Ce matin, il n'y avait pas de bouilloires sur les feux, naturellement, mais une forte odeur de savon flottait dans l'air humide.

Il ne les avait toujours pas aperçues quand il arriva à la carriole des Endicott, qui, constata-t-il avec soulagement, avait toujours ses quatre roues. Il fut chaleureusement accueilli par la famille. Mme Endicott et ses filles poussèrent des cris d'alarme quand il ôta son chapeau pour les aider à charger la voiture, révélant la bosse sur son crâne.

— Ce n'est rien, je vous assure, dit-il à Mme Endicott pour la énième fois.

Elle venait de l'enjoindre de s'asseoir un moment à l'ombre et de boire de l'eau parfumée avec une goutte de brandy. Par chance, il leur en restait un peu.

Anne, qui s'était arrangée pour se trouver près de lui et lui passer les paquets qu'il chargeait, se pencha pour lui donner une caisse à thé et effleura délibérément sa main.

— Vous pensez rester à New York? demanda-t-elle en se baissant pour prendre une valise. À moins que vous ne comptiez rentrer en Angleterre? Pardonnez-moi si je suis indiscrete, mais on entend tellement de choses. Mlle Jernigan affirme que vous préférerez retourner chez vous.

— Mlle...? Oh, bien sûr.

Il se souvenait de Mary Jernigan, une blonde plutôt délurée avec qui il avait dansé dans un bal, à Philadelphie. Il lança un regard vers la foule des réfugiés.

— Elle est ici? demanda-t-il.

— Oui, répondit Anne en se tendant légèrement. Le Dr Jernigan a un frère à New York. Ils logeront chez lui en attendant mieux.

Elle se ressaisit. Il pouvait voir qu'elle regrettait d'avoir fait allusion à Mary Jernigan. Elle lui adressa un grand sourire qui creusa la petite fossette dans sa joue gauche.

— Vous-même, vous n'avez pas besoin de vous imposer à des parents qui ne vous acceptent qu'à contrecœur, reprit-elle. Mlle Jernigan dit que vous possédez un immense domaine en Angleterre.

— Mmm..., fit-il sur un ton vague.

Son père l'avait mis en garde très tôt contre les jeunes femmes se cherchant un mari riche et il en avait déjà rencontré un bon nombre. Néanmoins, il aimait bien Anne Endicott et sa famille. Leur affection pour lui paraissait sincère, indépendamment de sa position et des considérations pragmatiques auxquelles étaient désormais confrontées Anne et ses sœurs, compte tenu de la situation financière de leur père.

— Je ne sais pas, répondit-il en prenant la valise. Je n'ai vraiment aucune idée de ce qui m'attend. Comme tout le monde en temps de guerre, je suppose.

Il lui adressa un petit sourire contrit. En sentant son incertitude, elle posa machinalement une main sur son bras.

— Quoi qu'il arrive, dit-elle doucement, sachez que vous avez des amis

qui se soucient de vous.

— Merci.

Il se tourna vers la charrette afin de ne pas montrer son émotion. Ce faisant, il aperçut quelqu'un marchant vers lui d'un pas résolu et en oublia aussitôt les doux yeux noirs d'Anne Endicott.

— Monsieur! appela Colenso, hors d'haleine. Monsieur, avez-vous...

— Ah, te voilà, Baragwanath! Que fiches-tu ici? Et qu'as-tu fait de Madras? Au fait, Visigoth est de retour. Il est avec le colonel Tarleton et... mais quoi, bon sang?

Colenso se trémoussait comme s'il avait une anguille dans la culotte, ses traits carrés cornouaillais se contorsionnant.

— Jane et Fanny sont parties, monsieur!

— Parties? Où?

— J'en sais rien, monsieur, mais elles ne sont plus là. Quand je suis revenu chercher ma veste, l'abri était toujours à sa place, mais leurs affaires avaient disparu. Je ne les ai trouvées nulle part et quand j'ai demandé aux gens qui campaient autour de nous, ils m'ont dit qu'elles avaient plié bagage et avaient décampé.

— Quelle direction ont-elles prise?

— Celle-là, monsieur, répondit Colenso en pointant un index vers la route.

William se passa une main sur le visage et s'arrêta aussitôt en touchant l'ecchymose sur sa tempe.

— Ouille! Saloperie de... Oh, pardon, mademoiselle Endicott.

Il venait de l'apercevoir se tenant près de lui, l'air intrigué.

— Qui sont Jane et Fanny? demanda-t-elle.

— Euh... deux jeunes dames qui voyagent sous ma protection.

Il était parfaitement conscient de l'effet que produisait cette information, mais il n'y pouvait pas grand-chose. Il tenta vainement d'enjoliver les choses.

— Ce sont de très jeunes dames, précisa-t-il. Les filles de... euh... un cousin éloigné.

— Ah, dit-elle, peu convaincue. Mais pourquoi se sont-elles enfuies?

— Je n'en sais foutre rien... euh, pardonnez-moi, mademoiselle. Je l'ignore, mais je dois les retrouver. Voulez-vous bien présenter mes excuses à vos parents et à vos sœurs?

— Je... Oui, bien sûr.

Elle fit un petit geste vers lui avant de laisser retomber sa main. Elle paraissait à la fois surprise et légèrement offensée. Il le regrettait, mais il n'avait pas le temps d'y remédier.

Il la salua d'une courbette.

— Votre humble serviteur, mademoiselle.

Finalement, John ne revit pas Hal au bout d'une demi-heure mais d'une demi-journée. Il tomba sur lui par hasard au bord de la route menant vers le nord, observant les colonnes défilier devant lui. Le gros du camp était déjà parti et il ne restait plus que les carrioles des cuisines et des blanchisseuses, la procession désordonnée des suiveurs de camp s'étirant derrière elles telle la vermine de la troisième plaie d'Égypte.

— William a disparu, annonça-t-il à Hal sans préambule.

— Richardson aussi, répondit Hal, la mine sombre.

— *Scheisse!*

Le palefrenier de Hal attendait non loin, tenant deux chevaux. Hal indiqua à John une jument bai foncé et prit les rênes de sa propre monture, un hongre bai clair avec une étoile et une balzane chaussée à une jambe.

— Où allons-nous? lui demanda John en le voyant orienter son cheval vers le sud.

— À Philadelphie, répondit Hal. Où d'autre?

Toute une série d'autres solutions défila dans l'esprit de Grey, mais il savait reconnaître une question purement rhétorique et se contenta de demander:

— As-tu un mouchoir propre?

Hal lui lança un regard surpris, puis fouilla dans sa manche et en extirpa un mouchoir froissé mais non utilisé.

— Pour quoi faire? demanda-t-il.

— À un moment ou un autre, nous allons devoir agiter un drapeau blanc. Je te rappelle que l'armée continentale se trouve entre nous et Philadelphie.

— Ah, ça.

Hal rangea son mouchoir et ne dit plus un mot jusqu'à ce qu'ils aient laissé derrière eux les derniers éléments de la horde de réfugiés. Lorsqu'ils furent enfin seuls sur la route du sud, il reprit comme si leur conversation n'avait jamais été interrompue:

— Dans la confusion, personne ne peut en être sûr, mais il semblerait que le capitaine Richardson ait déserté.

— Quoi?

— Il a bien choisi son moment. Si je ne l'avais pas cherché, personne ne se serait rendu compte de son absence avant plusieurs jours. Toutefois, il se trouvait dans le camp hier soir et, à moins qu'il ne se soit déguisé en charretier ou en lavandière, il n'y est plus.

— William, lui, était dans le camp ce matin. Ton ordonnance et ses jeunes palefreniers l'ont vu, ainsi qu'un colonel Tarleton de la légion britannique, qui a pris son petit-déjeuner avec lui.

— Qui? Ah, lui, déclara Hal avec un geste de dédain. Clinton l'apprécie, mais je ne fais jamais confiance à un homme qui a des lèvres de fille.

— Quoi qu'il en soit, il ne semble pas avoir de rapport avec la disparition de William. Selon son palefrenier Baragwanath, William serait parti à la recherche de... deux jeunes femmes se trouvant parmi les suiveurs.

Hal arquait un sourcil.

— Quel genre de jeunes femmes?

— Probablement le genre auquel tu penses, répliqua John.

— Si tôt le matin, après s'être fait défoncer le crâne la veille? Et des jeunes femmes au pluriel? Ce garçon ne manque pas de vigueur.

Grey songea à plusieurs autres qualificatifs s'appliquant à William, mais se garda de les dire.

— Tu es donc convaincu que Richardson a déserté?

Cela expliquait sa décision de se rendre à Philadelphie. Si Percy avait dit vrai et que Richardson était bien un agent américain, où irait-il d'autre?

— C'est l'option la plus probable, répondit Hal. En outre... (il hésita un instant)... si je croyais Ben mort, que ferais-je?

— Tu te renseignerais sur les circonstances de sa mort, répondit Grey. Au moins, tu irais réclamer son corps.

Hal hocha la tête.

— Ben était, ou plutôt est, retenu dans un endroit du New Jersey appelé Middletown Encampment. Je n'y suis jamais allé, mais cela se trouve en plein cœur du territoire de Washington, dans les monts Watchung. Un repaire de rebelles.

— Or, tu n'entreprendrais pas ce genre de voyage avec une grande escorte armée, observa John. Tu t'y rendrais seul, peut-être avec une ordonnance ou une enseigne. Ou avec moi.

Ils poursuivirent leur route un moment, chacun plongé dans ses pensées.

— Tu ne comptes donc pas te rendre dans les monts Watchung, déclara enfin Grey.

Hal poussa un profond soupir avant de répondre:

— Pas tout de suite. Je dois d'abord tenter de rattraper Richardson et découvrir ce qui est réellement arrivé, ou pas, à Ben. Ensuite...

— As-tu un plan d'action, une fois que nous serons à Philadelphie, compte tenu du fait que la ville est occupée par les rebelles?

— J'en aurai un avant que nous arrivions, répondit Hal d'un air pincé.

— Si cela t'intéresse, j'en ai un, moi.

Hal le dévisagea en repoussant une mèche moite derrière son oreille. Il avait hâtivement attaché ses cheveux en arrière, sans prendre le temps de les faire tresser ou nouer en catogan, signe de sa précipitation.

— Suppose-t-il une action totalement insensée, comme c'est généralement le cas de tes meilleurs plans?

— Point du tout. Comme je te l'ai dit, nous sommes certains de rencontrer

des continentaux. En supposant que nous ne soyons pas aussitôt abattus, nous agitions notre drapeau blanc (il indiqua du menton la manche de Hal d'où pointait un bord de son mouchoir) et nous demandons à être conduits devant le général Fraser.

— Quoi, James Fraser?

— Lui-même.

Le ventre de Grey se noua à l'idée de se retrouver face à Jamie, et encore plus à celle de lui annoncer que William avait disparu.

— Il s'est battu aux côtés de Benedict Arnold, à Saratoga, expliqua-t-il. Sa femme est en très bons termes avec le général.

— Que Dieu vienne en aide à ce pauvre Arnold! marmonna Hal.

— De plus, qui aurait de meilleures raisons de nous aider que Jamie Fraser?

— Je ne te le fais pas dire, murmura son frère.

Le silence retomba entre eux et Hal replongea dans ses méditations. Il ne reprit la parole que lorsqu'ils s'arrêtèrent au bord d'un ruisseau pour abreuver leurs montures et s'asperger le visage.

— Si je comprends bien, non seulement tu as épousé la femme de Fraser, mais tu as également élevé son fils illégitime pendant plus de quinze ans?

— En effet.

Le ton de Grey indiquait clairement qu'il n'avait pas envie d'en discuter davantage. Pour une fois, Hal en tint compte et n'insista pas.

— Je vois, dit-il simplement.

Sans plus de questions, il s'essuya le visage sur leur drapeau blanc et remonta en selle.

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

2. En français dans le texte. (N.d.T.)

LE LEVER DE LA LUNE

La journée n'avait pas été paisible. La veille au soir, Jamie avait eu la présence d'esprit de rédiger un bref billet (ce dont il n'avait aucun souvenir) à La Fayette, lui expliquant ce qui s'était passé et lui confiant ses troupes. Il l'avait donné au lieutenant Bixby en lui demandant de prévenir les capitaines et les commandants de milice de ses compagnies. Après cela, il avait tout oublié hormis Claire.

En revanche, le monde extérieur ne l'avait pas oublié. Le soleil était à peine levé qu'un défilé ininterrompu d'officiers s'était présenté chez Mme Macken, demandant à parler au général Fraser. Chaque fois que l'on frappait à la porte, la malheureuse croyait qu'on lui apportait de mauvaises nouvelles de son mari toujours absent. Par conséquent, des relents de gruau brûlé imprégnaient toute la maison, s'infiltrant dans les murs comme l'odeur de la peur.

Certains venaient avec des questions, d'autres avec des nouvelles ou des potins... Le général Lee avait été relevé de ses fonctions, était en état d'arrestation, était rentré à Philadelphie, avait retourné sa veste et rejoint Clinton, s'était pendu, avait défié Washington en duel. Un messenger apporta un billet personnel de Washington, exprimant sa sympathie et ses meilleurs vœux. Un autre arriva de la part de La Fayette avec un énorme panier de nourriture et une caisse de vins de Bordeaux.

Jamie ne pouvait rien avaler. Il donna les mets à Mme Macken, mais se garda deux bouteilles. Il en déboucha une et la garda à ses côtés tout au long de la journée, buvant une gorgée de temps à autre pendant qu'il épongeait, surveillait, priait.

Judah Bixby allait et venait tel un fantôme bienveillant, apparaissait et disparaissait, mais toujours présent quand on avait besoin de lui.

— Les compagnies de miliciens..., commença Jamie.

Il s'interrompit, ayant oublié ce qu'il voulait demander.

Bixby, occupé à vider un panier rempli de bouteilles de bière lui répondit néanmoins:

— La plupart sont rentrées chez elles. Leur engagement prend fin le treize, c'est-à-dire demain, mais le gros des hommes est parti ce matin à l'aube.

Soulagé, Jamie sentit un poids se lever de sur ses épaules.

Bixby fit sauter les bouchons de deux bouteilles et lui en tendit une.

— Je suppose qu'il faudra des mois avant de savoir s'il s'agit d'une victoire ou pas, poursuivit-il. Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas une défaite. Ça s'arrose, non?

Bien qu'usé par l'inquiétude et la prière, Jamie trouva la force de sourire et de remercier le ciel pour la présence de ce brave garçon.

Une fois Judah parti, il récita une prière plus longue pour son neveu. Ian n'était toujours pas revenu et aucun des visiteurs n'avait de ses nouvelles. Rachel était rentrée tard, la nuit précédente, pâle et silencieuse, puis était repartie à sa recherche aux premières lueurs du jour. Dottie avait proposé de l'accompagner, mais Rachel avait refusé. On avait encore besoin d'elle pour soigner les blessés qui continuaient d'arriver et ceux hébergés dans les granges et les maisons de Freehold.

Jamie s'adressa à son beau-frère: *Ian, pour l'amour de Dieu, veille sur notre garçon, car je ne peux pas le faire. Je suis désolé.*

La fièvre de Claire avait augmenté durant la nuit, pour diminuer légèrement au petit matin. Elle reprenait conscience de temps en temps et parvenait à articuler quelques mots, mais la plupart du temps elle était plongée dans une somnolence agitée, son souffle rauque et superficiel ponctué de brusques hoquets déchirants qui la réveillaient. Elle avait rêvé qu'elle étouffait, expliquait-elle. Il lui donnait autant d'eau qu'elle pouvait en boire et mouillait à nouveau ses cheveux, puis elle somnait à nouveau dans d'autres cauchemars fébriles qui la faisaient marmonner et gémir.

Il commençait à se sentir fiévreux lui aussi, prisonnier d'une interminable répétition de prières et d'administration d'eau, parfois interrompue par des visites d'un monde disparu et étrange.

Peut-être était-ce le purgatoire. Il esquissa un sourire triste en se souvenant de s'être réveillé sur la lande de Culloden, tant d'années plus tôt, ses paupières croûtées de sang, se croyant mort et étant soulagé de l'être, même si cela signifiait errer un certain temps dans le purgatoire, un monde inconnu, probablement désagréable, mais qu'il ne craignait pas.

En revanche, il redoutait celui qui l'attendait peut-être.

Il observait Claire respirer, comme une obsession, comptant au moins dix expirations avant d'être convaincu qu'elle n'avait pas cessé.

Il avait résolu de ne pas se suicider si elle mourait. Quand bien même aurait-il été capable de commettre un péché aussi grave, des gens avaient besoin de lui, et les abandonner aurait été un péché plus grand encore que la destruction délibérée du don divin de la vie. Mais vivre sans elle... voilà qui serait réellement son purgatoire.

Il ne pensait pas l'avoir quittée du regard, et peut-être avait-il raison, mais il s'extirpa de sa rêverie et découvrit qu'elle avait ouvert les yeux, deux petites taches sombres au milieu de son visage exsangue. Ses cheveux avaient séché, formant une masse désordonnée de boucles sur l'oreiller. Il ne faisait pas encore nuit, mais la faible lumière avait effacé toutes les couleurs dans la

pièce, ne laissant qu'une brume grise poussiéreuse.

— J'ai... décidé... de ne pas... mourir, murmura-t-elle.

— Oh. Tant mieux.

Il craignait de la toucher de peur de lui faire mal, mais il ne pouvait s'en empêcher. Il posa le plus délicatement possible sa main sur la sienne et la trouva fraîche en dépit de la chaleur piégée dans la petite pièce sous les combles.

Elle ferma un œil, l'autre le fixant d'un air accusateur.

— Je pourrais, tu sais. Je le voudrais... C'est... horrible.

— Je sais.

Il porta sa main à ses lèvres. Ses os étaient fragiles et elle n'avait pas la force de serrer ses doigts.

— Tu sais pourquoi? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Non.

Il songea à une boutade, comme de lui demander si elle avait oublié de coucher sur le papier sa formule pour fabriquer de l'éther, mais devant son air grave il s'abstint.

— Parce que... (elle s'interrompit avec une petite grimace qui lui serra le cœur)... Parce que je sais ce que c'était quand... quand je t'ai cru mort et... Et je ne peux pas te faire ça.

Sa poitrine s'affaissa et elle referma les yeux.

Il resta un long moment sans pouvoir parler.

— Merci, *Sassenach*, murmura-t-il enfin.

Il garda sa main dans la sienne et l'observa respirer jusqu'à ce que la lune se lève.

J'apercevais la lune à travers la minuscule fenêtre. Elle n'en était qu'à sa toute première phase, mais était entièrement visible, un globe parfait, violet et indigo, bordé d'un mince croissant de lumière. Dans la campagne anglaise, les gens l'appelaient «la nouvelle lune dans les bras de l'ancienne». Sur Fraser's Ridge, on disait que la lune tenait de l'eau dans ses mains en coupe.

La fièvre m'avait quittée, me laissant vidée, étourdie et aussi faible qu'un souriceau. Tout mon côté était enflé, de la hanche à l'aisselle. Il était chaud et sensible, mais ce n'était pas dû à un traumatisme postopératoire. Je ne notais aucune infection importante, juste une légère inflammation près de l'incision.

Je me sentais un peu comme la nouvelle lune: l'ombre de la douleur et de la mort m'apparaissait encore, mais uniquement parce que la lumière la faisait ressortir. Il me restait encore quelques questions pratiques et indignes à régler. J'avais besoin d'uriner et je ne pouvais pas me lever toute seule, et encore moins m'accroupir au-dessus d'un pot de chambre.

J'ignorais l'heure qu'il était. Vu la lune, ce ne pouvait être le milieu de la

nit. La maison était silencieuse. Le lieutenant Macken était enfin rentré en fin d'après-midi, amenant avec lui plusieurs camarades, mais ils avaient tous été trop épuisés pour fêter leur retour. J'entendais des ronflements à l'étage inférieur. Je ne pouvais réveiller toute la maisonnée en appelant Loretta Macken à la rescousse. Avec un soupir, je me tournai lentement sur le bord du lit et me raclai la gorge.

— *Sassenach*? Tu vas bien?

Un fragment d'ombre sur le sol remua et se hissa pour prendre la silhouette de Jamie.

— Oui, et toi?

Il émit un petit rire.

— Autant que faire se peut, *Sassenach*. Je suis content que tu sois en état de me le demander. Veux-tu un peu d'eau?

— Euh... Ce serait plutôt le contraire.

— Pardon? Ah.

Je vis la tache pâle de sa chemise se pencher et fouiller sous le lit.

— Tu as besoin d'aide? demanda-t-il.

— Je ne t'aurais pas réveillé si ce n'était pas le cas, répliquai-je, légèrement énervée. Je ne crois pas pouvoir attendre Mme Macken ou Dottie.

Il me prit sous les bras et me souleva en position assise.

— Courage, murmura-t-il. Tu en as souvent fait autant pour moi, et bien pire.

Bien que ce soit vrai, cela ne me rendait pas la chose plus facile.

— Tu peux me lâcher, maintenant, dis-je. Et... tu ne pourrais pas sortir de la chambre un instant?

— Non, dit-il sur un ton aimable mais ferme. Si je te lâche, tu t'effondreras. Tu le sais très bien, alors cesse de faire des manières et fais ce que tu as à faire.

Cela me prit un certain temps. La moindre pression sur mon abdomen, y compris l'effort d'uriner, était extrêmement douloureuse. Lorsque j'eus enfin terminé, pantelante, il m'aida à me rallonger. Jamie prit le pot de chambre avec l'intention manifeste de le vider par la fenêtre, comme à Édimbourg.

— Non, attends! l'arrêtai-je. Garde-le jusqu'à demain matin.

— Pour quoi faire? demanda-t-il avec un air méfiant.

Il devait penser que la fièvre m'avait reprise et que j'envisageai de faire un usage totalement irrationnel de mon urine. Il se garda toutefois de le dire, au cas où j'aurais quelque chose de logique, bien que bizarre, en tête. J'en aurais ri si cela n'avait pas fait aussi mal.

— Une fois qu'il y aura de la lumière, je dois vérifier qu'il n'y a pas de sang, expliquai-je. Mon rein droit est très douloureux et je veux m'assurer qu'il n'est pas endommagé.

— Ah.

Il reposa précautionneusement le pot puis, à ma surprise, ouvrit la porte et sortit à pas de loup. J'entendis grincer une marche, puis plus rien, jusqu'à ce qu'une lueur m'annonce son retour avec une chandelle.

Il reprit le pot de chambre et me le présenta d'un air résigné.

— Regarde donc. Autrement, tu te tracasseras jusqu'à l'aube.

Cette petite attention m'émua aux larmes. Il entendit mon sanglot étouffé et se pencha vers moi, alarmé, approchant la flamme de mon visage.

— Que se passe-t-il, *Sassenach*? Ce que tu vois est mauvais?

J'essayai hâtivement mes yeux sur un coin du drap.

— Non, tout... tout va bien. C'est juste que... Oh, Jamie, je t'aime!

Cette fois, je me mis à sangloter comme une idiote.

— Je suis désolée, balbutiai-je. Tout va bien, je ne sais pas ce qui me prend...

— Moi, je le sais très bien, dit-il.

Il reposa le pot de chambre et la chandelle puis s'assit sur le lit près de moi, ne tenant que sur une fesse, et me lissa doucement les cheveux.

— Tu es souffrante, *a nighean*. Tu as la fièvre, tu es faible, tu n'as plus que la peau sur les os, mon petit cœur.

Je m'accrochai à lui et marmottai dans le col de sa chemise:

— Toi aussi, tu es au bout du rouleau.

Il émit un son amusé.

— Ne t'inquiète pas, *Sassenach*. Il me reste de la marge.

Je sortis mon mouchoir de sous mon oreiller et me mouchai.

— Tu te sens mieux? demanda-t-il en se redressant.

— Oui, mais ne t'en va pas.

Je posai une main sur sa cuisse. Elle était dure et chaude sous ma paume.

— Tu veux bien t'allonger un moment contre moi? J'ai tellement froid.

En dépit de la chaleur dans la pièce qui rendait sa peau moite, j'avais la chair de poule. J'avais perdu tant de sang que j'étais glacée et hors d'haleine. Je ne pouvais prononcer toute une phrase sans m'interrompre pour reprendre mon souffle.

— Ne bouge pas, *a nighean*. Je vais faire le tour.

Il contourna le lit étroit et s'allongea contre moi. Nous tenions à peine, serrés l'un contre l'autre.

J'expirai lentement et me détendis contre lui, me laissant pénétrer par sa chaleur et la solidité de son corps derrière moi.

— Les éléphants..., dis-je soudain. Quand une éléphante meurt, un mâle essaie parfois de s'accoupler avec elle.

Il y eut un long silence derrière moi, puis une grande main se posa sur mon

front et il chuchota dans mon oreille:

— Soit c'est la fièvre qui te reprend, soit tu as vraiment de drôles de fantômes. Tu ne veux quand même pas que je...

— Non, l'interrompis-je. Enfin, pas maintenant. En outre, je ne suis pas en train de mourir. C'est juste une image qui m'est venue.

Il émit un son amusé et, soulevant mes cheveux, déposa un baiser sur ma nuque.

— Puisque tu n'es pas en train de mourir, c'est tout ce que tu auras pour le moment.

Je pris sa main et la posai sur mon sein. Peu à peu, je me réchauffai et mes pieds glacés se détendirent contre ses jambes. Le coin de ciel visible par la fenêtre s'était rempli d'étoiles, légèrement voilées par l'humidité de la nuit d'été. J'eus soudain la nostalgie des nuits claires et fraîches des montagnes, comme un tapis de velours noir pailleté de gemmes à l'éclat vif, paraissant si proches qu'on aurait pu les toucher depuis les plus hauts sommets.

— Jamie? chuchotai-je. On peut rentrer chez nous? S'il te plaît?

— Oui, répondit-il doucement.

Il tint ma main et le silence remplit la petite chambre comme un clair de lune. Nous nous demandions tous les deux où se trouvait désormais notre chez-nous.

UN PARFUM DE ROQUEFORT

Je n'avais vu aucune des nombreuses personnes venues prendre de mes nouvelles la veille, bien que Jamie m'ait rapporté leurs vœux de rétablissement. Ce matin-là, je reçus mon premier visiteur. Mme Macken le conduisit en haut de l'escalier malgré son état de grossesse avancé et le fit entrer dans ma chambrette avec une révérence respectueuse.

Il n'était pas en uniforme et portait une tenue qui, pour lui, était remarquablement terne: une veste et une culotte d'un gris qu'on ne pouvait qualifier que de «tristounet», quoique assorties d'un gilet gris perle qui lui seyait mieux au teint.

— Comment vous sentez-vous, ma chère? demanda-t-il en ôtant son chapeau.

Sans attendre ma réponse, John s'assit sur le bord du lit, prit ma main et la baisa délicatement. Il avait lavé ses cheveux blonds (je sentais le parfum de son savon à la bergamote) et uniformisé leur longueur à environ deux centimètres, ce qui lui donnait l'allure d'un caneton duveteux. Je pouffai et pressai aussitôt ma main sur mon flanc.

— Ne la faites pas rire! gronda Jamie.

En dépit de sa froideur, je pouvais voir qu'il était amusé lui aussi. John ne lui prêta aucune attention. Il se passa une main sur la tête d'un air contrit et me déclara:

— Je sais, c'est affreux, n'est-ce pas? Je devrais avoir la pudeur de porter une perruque, mais avec cette chaleur je n'en ai pas le courage.

Je passai à mon tour une main dans la masse de mes cheveux qui séchaient sur mes épaules.

— Je vous comprends. Mais je ne suis pas encore prête à me raser le crâne.

— Je vous le déconseille, cela ne vous irait pas du tout, m'assura-t-il.

Je tentai de me redresser légèrement sur mon oreiller en demandant:

— Comment va votre œil? Laissez-moi l'examiner.

— Ne bougez pas, dit-il en se penchant vers moi et ouvrant grand les paupières. Je crois qu'il se remet bien. Il est encore sensible au toucher et tire parfois quand je regarde vers le haut ou vers la droite, mais... Vous ne sentez pas une odeur de fromage?

L'air surpris, il chercha la source de l'odeur autour de lui.

— Mmm..., fis-je en palpant délicatement la peau autour de l'orbite.

Celle-ci ne présentait plus qu'un léger gonflement résiduel. La sclérotique était encore rouge, mais la contusion avait pratiquement disparu. J'abaissai sa paupière inférieure pour examiner la conjonctive. Elle était d'un joli rose humide, sans trace d'infection.

— Vous larmoyez beaucoup? demandai-je.

— Peu, et uniquement quand la lumière est trop forte, répondit-il en se redressant. Merci, ma chère.

Jamie se taisait, mais je percevais son énervement à sa respiration saccadée. Je décidai de l'ignorer. S'il voulait faire des histoires, je ne pouvais pas l'en empêcher.

— Que faites-vous ici? demanda-t-il brusquement.

John se tourna vers lui en arquant un sourcil comme s'il le découvrait soudain se tenant de l'autre côté du lit. Il se leva lentement en soutenant son regard.

— Que croyez-vous que je fasse? répondit-il.

Son ton n'avait rien d'agressif et je vis Jamie refréner son hostilité. John esquissa un sourire en coin.

— Vous pensez que je suis venu me battre pour obtenir les faveurs de cette dame? Ou pour la séduire afin qu'elle quitte votre camp?

Jamie ne rit pas, mais les plis entre ses sourcils disparurent.

— Non, répondit-il. Et puisque votre œil semble guéri, je doute que vous soyez venu vous faire soigner.

John confirma ce bon raisonnement d'un hochement de tête.

— Je doute également que vous soyez venu poursuivre notre dernière conversation, ajouta Jamie.

John inspira lentement en le fixant des yeux, puis demanda:

— Et estimez-vous avoir encore quelque chose à dire sur ce sujet?

Il y eut un long silence. Je les regardais tous les deux se toisant, Jamie en plissant des yeux, John ouvrant grand les siens. Il ne manquait plus que des feulements et de longs mouvements de queues.

— Êtes-vous armé, John? demandai-je.

— Non, répondit-il, surpris. Pourquoi?

— Bien. C'est donc que vous n'avez pas l'intention de le tuer, et s'il ne vous a pas brisé le cou la dernière fois, il ne le fera pas à présent, n'est-ce pas, Jamie?

Jamie me lança un regard noir, mais décrispa ses poings.

— Probablement pas, bougonna-t-il.

— Alors il est inutile de vous lancer des piques, poursuivis-je. Pourquoi tenez-vous tant à gâcher la nature amicale de cette visite?

Ni l'un ni l'autre ne me répondit.

Je me tournai vers John et croisai les mains sur mon ventre.

— Votre attention me touche, John, mais vous n'êtes pas venu *uniquement* pour vous enquérir de ma santé. Alors, si je puis me permettre... pourquoi êtes-vous là?

Il se détendit enfin. Sur mon invitation, il s'assit sur un tabouret et croisa les doigts sur son genou.

— Je suis venu vous demander votre aide, dit-il à Jamie. Mais également pour vous faire une offre.

Après une brève hésitation, il ajouta:

— Ne vous méprenez pas. Mon offre ne dépend pas de votre aide.

Jamie émit un son purement écossais indiquant qu'il était dubitatif mais disposé à l'écouter.

John se tourna à nouveau vers moi.

— Ma chère, vous m'avez dit un jour que...

— Ne l'appellez pas comme ça, l'interrompit Jamie.

John inclina poliment la tête et reprit:

— Mme Fraser a mentionné un jour qu'elle – et vous, j'imagine – connaissait le général Arnold.

Jamie et moi échangeâmes un regard perplexe. Jamie haussa les épaules et croisa les bras.

— En effet.

— Parfait. Nous aimerions, mon frère et moi, vous demander une lettre d'introduction que nous remettrions à Arnold. Nous aurions besoin d'un laissez-passer officiel et de toute l'aide qu'il voudra bien nous accorder afin de retrouver mon fils.

John se tut et resta immobile, tête baissée. Il y eut un long silence, puis Jamie s'assit sur l'autre tabouret de la chambre.

— Expliquez-moi, dit-il sur un ton résigné. Dans quel pétrin ce grand nigaud est-il encore allé se fourrer?

Son récit achevé, John se détendit. Il porta la main à son œil pour le frotter et se retint juste à temps.

— Je vous remettrai un peu de miel avant votre départ, lui proposai-je. Cela apaisera la démangeaison.

Mon intervention sans rapport avec son histoire réveilla Jamie, qui semblait avoir été frappé de stupeur.

— Bon sang! soupira-t-il en se passant une main sur le visage.

Il portait toujours la chemise et la culotte tachées de sang dans lesquelles il s'était battu. Il ne s'était pas rasé depuis trois jours, avait à peine mangé et dormi, et avait l'air du genre d'individu que l'on ne voudrait pas croiser dans une ruelle obscure. Il s'ébroua comme un chien sortant de l'eau.

— Vous pensez donc qu'ils se sont tous les deux rendus à Philadelphie, William et ce Richardson? demanda-t-il.

— Pas ensemble, du moins pas au début. D'après son palefrenier, William s'est lancé à la recherche de... deux jeunes filles qui ont quitté le camp. Nous soupçonnons fortement une ruse de Richardson, un leurre pour l'attirer sur la route et l'intercepter.

— Je doute fort que cet idiot soit ramolli du cerveau au point de suivre Richardson, grommela Jamie. Pas après que cette arsouille l'eut envoyé dans le Great Dismal l'année dernière et eut failli le tuer.

— Il vous l'a raconté?

— Pourquoi, pas à vous?

Il y avait une vague note de défi dans le ton de Jamie.

— Je suis convaincu qu'il ne vous a rien dit, rétorqua John. Il ne vous avait pas vu depuis des années lorsqu'il est tombé sur vous chez moi à Chestnut Street, et je doute qu'il ait eu le temps de vous parler de Richardson durant ces quelques instants dans le couloir. Je suis également prêt à parier que vous ne vous êtes pas revus depuis.

— Effectivement, admit Jamie. Je le tiens de mon neveu, Ian Murray. Plus précisément, Ian le tient de ce qu'il a pu comprendre lorsqu'il a sorti William du marécage, délirant de fièvre. Richardson l'avait envoyé porter un message à de prétendus loyalistes établis à Dismal Town. Or, il se trouve que la moitié des hommes dans ce trou perdu s'appellent Washington.

L'air pugnace de John avait disparu. Il était pâle. Les ecchymoses jaunissantes sur son visage se détachaient comme des macules de lépreux. Il lança un regard autour de lui, aperçut la bouteille de bordeaux à moitié vide sur la table, la prit et en but un quart au goulot sans s'arrêter.

Il la reposa et réprima un rot.

— Un instant, je vous prie, nous dit-il.

Il disparut dans l'escalier, nous laissant, Jamie et moi, échanger un regard intrigué.

Il réapparut quelques instants plus tard, le duc de Pardloe sur ses talons. Jamie laissa échapper un juron gaélique particulièrement créatif qui lui valut un coup d'œil surpris mais admiratif de ma part.

Comme son frère, Hal était vêtu sobrement en civil, quoique avec un gilet à rayures violettes plutôt criard. Je me demandai où il l'avait déniché.

— Général Fraser, salua-t-il avec une courbette formelle.

— J'ai démissionné, répondit froidement Jamie. «Monsieur Fraser» suffira. À quoi devons-nous l'honneur de votre présence, monsieur le duc?

Hal pinça les lèvres puis, après un regard à son frère, nous exposa succinctement les raisons personnelles pour lesquelles il recherchait Richardson.

— Naturellement, je souhaite également retrouver mon neveu, au cas où il serait avec Richardson. Mon frère m'informe que vous en doutez?

— Effectivement, répondit Jamie. Mon fils n'est pas un simple d'esprit. Il ne partirait pas au moindre prétexte et ne se laisserait pas leurrer aussi facilement par un homme qu'il a de bonnes raisons de trouver suspect.

Je remarquai sa légère accentuation du «mon fils», tout comme les Grey, qui se raidirent légèrement.

— Vous semblez avoir beaucoup de foi en un garçon que vous n'avez pas vu depuis qu'il avait six ans, remarqua Hal sur un ton neutre.

— Je l'ai formé jusqu'à ses six ans, répondit Jamie en se tournant vers John. Je sais de quoi il est fait. Je sais aussi qui l'a formé après moi. Je me trompe, lord John?

Il y eut un long silence, uniquement interrompu par la voix du lieutenant Macken à l'étage en dessous, demandant sur un ton plaintif à son épouse où se trouvaient ses bas propres.

— Fort bien, soupira Hal. Et où pensez-vous que soit William, s'il n'est pas avec Richardson?

— Parti chercher ces filles, comme il l'a dit à son palefrenier. Vous les connaissez?

Les Grey échangèrent un regard dépité. Je toussotai en veillant à presser l'oreiller contre mon ventre.

— Si c'est le cas, observai-je, il reviendra sûrement une fois qu'il les aura trouvées ou se sera lassé de les chercher, ne croyez-vous pas? Il ne s'absenterait pas sans permission, n'est-ce pas?

— Il n'a pas besoin de permission, il a été suspendu, déclara Hal.

— Quoi? s'exclama John. Pour quelle raison?

— Pour avoir quitté le camp pendant la bataille alors qu'il avait l'ordre d'y rester, rétorqua Hal avec une mine exaspérée. Pour s'être battu avec un autre officier, pour avoir fini au fond d'un ravin le crâne cabossé après s'être trouvé au mauvais endroit au mauvais moment et pour n'en faire qu'à sa tête comme à son habitude!

— Tu as raison, c'est bien ton fils, observai-je à l'intention de Jamie.

Il leva les yeux au ciel mais ne paraissait pas mécontent.

— En parlant de neveu, dit-il à Hal. Vous paraissez remarquablement bien informé. Sauriez-vous quelque chose à propos d'un éclaireur indien nommé Ian Murray?

— Moi oui, intervint John. Il a été fait prisonnier vers la fin de la bataille. Il est rentré au camp avec moi et a fracassé le crâne d'un autre Indien à coup de tomahawk puis est reparti.

— Bon sang ne saurait mentir, marmonnai-je. Était-il blessé?

— Oui, répondit cette fois Jamie. Il a reçu une flèche dans l'épaule. Je n'ai

pas pu la lui retirer, mais j'ai brisé la tige.

— Et personne ne l'a revu depuis la nuit de la bataille? demandai-je en m'efforçant de paraître calme.

Les trois hommes échangèrent des regards en évitant soigneusement le mien.

— Euh... Je lui ai donné une gourde d'eau mélangée avec un peu de brandy, annonça timidement John. Il a refusé de prendre un cheval.

— Rachel le trouvera, assura Jamie comme s'il tentait de se convaincre lui-même. Et j'ai demandé à Ian Mòr de veiller sur lui. Il ne lui arrivera rien.

— J'espère que votre confiance en les hommes de votre sang sera justifiée, soupira Hal. Puisque nous ne pouvons rien faire pour Murray pour le moment et que nous ignorons où se trouve William... j'hésite à vous ennuyer avec mes préoccupations concernant ma propre progéniture, mais j'ai des raisons pressantes de retrouver Richardson, indépendamment de ce qu'il aurait pu faire ou pas à William, et je...

Les épaules de Jamie se relâchèrent.

— Oui, oui, bien sûr, monsieur le duc. *Sassenach*, aurais-tu la bonté de ne pas mourir pendant que je descends demander du papier et de l'encre à Mme Macken?

— Nous avons ce qu'il faut, l'arrêta John.

Il ouvrit la sacoche qu'il portait en bandoulière et en sortit du papier, une corne à encre, un faisceau de plumes et un bâtonnet de cire rouge. Il posa le tout sur la table et tout le monde regarda Jamie mélanger l'encre, tailler une plume et se mettre à la tâche. Sachant à quel point écrire était laborieux pour lui et qu'il détestait qu'on l'observe, je me redressai encore un peu en réprimant un gémissement et me tournai vers Hal.

— John nous a parlé d'une offre. Naturellement, nous vous aiderons bien volontiers sans rien attendre en échange, mais, par simple curiosité...

Hal resta confondu un instant, puis embraya:

— Ah, oui. La proposition que j'avais à l'esprit n'a rien à voir avec l'aimable intervention de M. Fraser. En vérité, c'est John qui en a eu l'idée, pensant que ce serait plus pratique pour tout le monde.

Il se tourna vers son frère, qui me sourit.

— Il s'agit de ma demeure sur Chestnut Street, expliqua John. De toute évidence, je n'y séjournerai pas de sitôt. J'ai cru comprendre que vous vous étiez réfugiés dans la famille de l'imprimeur. Compte tenu de votre état de santé (il fit un geste discret vers le petit tas de bandages ensanglantés dans un coin de la pièce), vous seriez beaucoup plus confortable chez moi. Vous...

Il fut interrompu par un son grave écossais et, surpris, se tourna vers Jamie. Ce dernier le dévisagea froidement.

— La dernière fois que je me suis vu dans l'obligation d'accepter l'hospitalité de votre frère, j'étais votre prisonnier et dans l'incapacité de

veiller sur ma famille, lord John. Je suis désormais un homme libre et entends bien le rester. Je pourvoirai aux besoins de mon épouse.

Un silence de plomb retomba dans la chambre. Il se pencha à nouveau sur sa lettre et signa lentement son nom.

LES PLUS BEAUX COQS FINISSENT EN PLUMEAUX

Son premier réflexe avait été d'aller chercher Madras. Il s'arrêta à mi-chemin. S'il trouvait les filles, il ne pourrait les ramener toutes les deux sur son cheval. Il changea de direction et se dirigea vers le camp des charretiers, en émergeant quelque temps plus tard sur un caisson de munitions, vide, tiré par un grand mulet gris qui avait perdu la moitié d'une oreille.

Le mulet avait décidé que rien ne pressait, mais il était néanmoins plus rapide que deux filles à pied. Combien avaient-elles d'avance sur lui? D'après ce qu'avait dit Zebedee, une heure, peut-être plus.

— Hue! cria-t-il en faisant claquer son fouet sur la croupe du mulet.

La bête était revêche, mais point idiote, et elle accéléra le pas, sans doute plus pour devancer les nuées de mouches que pour lui obéir.

Une fois lancé, le mulet poursuivit son petit trot sans grand effort et ils filèrent à une allure qui faisait claquer les dents, dépassant les charrettes de fermiers, les ravitailleurs et plusieurs groupes d'éclaireurs. William ne doutait pas de rattraper les filles en moins de deux.

Ce ne fut pas le cas. Au bout d'une dizaine de kilomètres, il dut se rendre à l'évidence: elles ne pouvaient être allées aussi loin. Il fit demi-tour, examinant attentivement les quelques chemins de ferme qui menaient aux champs, quadrillant le terrain, interrogeant tous ceux qu'il croisait, transpirant, et de plus en plus irascible.

L'armée le rattraperait dans le courant de l'après-midi, les colonnes dépassant le mulet, qui avait ralenti au pas. À contrecœur, William les suivit. Colenso s'était peut-être trompé et les filles n'étaient jamais parties. Le cas échéant, il les trouverait une fois le camp monté pour la nuit.

Il ne les vit nulle part. En revanche, il trouva Zeb et Colenso. Tous deux furent catégoriques: les filles avaient bien pris la route. Il alla néanmoins voir les lavandières et les cuisiniers et les abreuva de questions, en vain.

Il se mit alors en quête de son père et de son oncle. Il ne s'attendait pas à ce que l'un ou l'autre ait des renseignements sur les fugueuses, mais il ne pouvait abandonner ses recherches sans solliciter leur aide pour faire passer le mot. Deux filles si jeunes ne pouvaient semer toute une armée et...

Il s'arrêta net au milieu du camp, se laissant bousculer par les hommes en route vers leur dîner.

— Sapristi! jura-t-il. Colenso, petit bougre d'âne gaucher!

Contenant difficilement son exaspération provoquée autant par lui-même que par son palefrenier, il fit demi-tour et se lança à la recherche de Colenso Baragwanath.

Colenso était gaucher. William l'avait tout de suite remarqué, l'étant lui aussi. Toutefois, contrairement à son palefrenier, William pouvait faire la différence entre sa main droite et sa main gauche, et il avait le sens de l'orientation... Il se serait frappé la tête contre un mur pour ne pas y avoir pensé plus tôt.

S'il s'était donné la peine de réfléchir un instant, il se serait rendu compte qu'il était illogique que les filles soient parties «devant» les troupes. Même si elles craignaient quelqu'un dans l'armée et comptaient se rendre à New York, il leur convenait davantage de partir dans l'autre sens, ne serait-ce que provisoirement, et de laisser la procession prendre une longue avance. Elles pourraient ensuite reprendre tranquillement leur itinéraire.

Il lança un regard vers le ciel. Le soleil était encore visible juste au-dessus de la ligne d'horizon. Il poussa un soupir las. Quels que soient ses défauts, Jane était loin d'être sotte. Il ne lui restait plus qu'à se chercher de quoi dîner, puis à trouver Colenso. Il reprendrait sa traque le lendemain matin, prenant cette fois la direction de Middletown.

Il les trouva juste avant midi. Elles le virent venir, mais il les avait aperçues le premier. Elles marchaient sur le bord de la route, chacune un baluchon dans chaque main. En entendant le bruit des roues, elles lancèrent un regard par-dessus leur épaule, ne remarquèrent rien d'alarmant et poursuivirent leur chemin. Puis Jane fit subitement volte-face, les traits figés par la stupeur.

Elle laissa tomber un de ses paquets, saisit le poignet de sa sœur et se mit à courir. La route était dégagée, bordée de part et d'autre de terres cultivées, mais il y avait un bosquet de châtaigniers à quelques centaines de mètres. Malgré les appels de William, elles détalèrent dans cette direction comme si le diable était à leurs trousses.

En marmonnant dans sa barbe, il arrêta son mulet, lâcha les rênes et sauta à terre. En dépit de ses longues jambes, il ne parvint pas à les rattraper avant qu'elles n'aient atteint la lisière du petit bois.

— Mais arrêtez-vous, pour l'amour de Dieu! Je ne vous veux aucun mal!

Fanny semblait disposée à l'écouter, mais Jane la tira en avant et elles disparurent sous les arbres.

William ralentit. Jane était assez grande pour décider d'elle-même, mais elle n'avait pas le droit d'entraîner sa petite sœur sur ce terrain qui, à peine deux jours plus tôt, avait été une scène de carnage.

Les champs étaient retournés et piétinés par le passage des soldats et des affûts de canons. En inspirant profondément, il sentait l'odeur de la mort. La puanteur des corps non ramassés et gonflant sous le soleil, les panses éclatées,

grouillantes de mouches et d'asticots... Il espérait qu'elles ne tomberaient pas sur un tel spectacle. D'un autre côté, si c'était le cas, elles reviendraient se jeter dans ses bras en hurlant.

Il n'y avait pas que des cadavres, cachés dans les replis et les sillons de la campagne. Il porta machinalement la main à sa ceinture, cherchant le manche de son couteau qui, naturellement, n'y était pas.

— Saloperie de merde d'enfer du diable!

Comme si cela avait été un signal, un raffut éclata dans le bois. Elles n'étaient pas tombées sur un cadavre: il entendait des voix mâles, jurant et cajolant, ainsi que des cris aigus. Il ramassa une branche brisée et s'élança entre les arbres en criant à pleins poumons. S'il les entendait, ils pouvaient l'entendre. Il nota un changement dans les voix. Elles hurlaient toujours, quoi que moins frénétiquement, et les hommes (combien étaient-ils? Deux, trois?) se disputaient, énervés et effrayés. *Pas des Anglais... Ils parlent dans une autre langue...*

— *Mistkerle!* vociféra-t-il. Saloperies de Hessiens! *Feiglinge!* Sales couards de bouffeurs d'étrons!

Il y eut un fracas de branches brisées et, entre les troncs, il aperçut le groupe entraînant les filles vers la route.

Il cessa de crier et changea aussitôt de direction, se précipitant dans les broussailles et les branches basses sous une pluie de châtaignes qui rebondissaient sur son crâne et ses épaules. Là! Il vit un homme s'extirper d'entre les arbres, se retourner et projeter un bras. Il y eut un cri aigu et Fanny apparut en trébuchant, traînée par le cou.

Il vira de bord et fondit sur eux, brandissant sa massue improvisée en hurlant des imprécations incohérentes. Il devait néanmoins faire impression, dans son uniforme, car l'homme qui tenait Fanny la lâcha aussitôt, tourna les talons et détala comme un lapin, soulevant un nuage de poussière derrière lui. Fanny tomba à genoux. Dieu merci, il ne vit pas de sang sur elle. Elle était indemne...

— Jane! hurla-t-il. Où êtes-vous?

— Ici! Il...

Elle n'acheva pas sa phrase mais il l'aperçut à quelques mètres de lui et plongea à nouveau dans les branchages. Deux hommes se tenaient avec elle, l'un lui plaquant une main sur la bouche, l'autre essayant maladroitement de décrocher une baïonnette d'un fusil Brown Bess. D'un coup de pied, William fit voler son arme, puis il se jeta sur lui. L'instant suivant, il était à terre, luttant avec un adversaire trapu qui ne savait peut-être pas se servir d'une baïonnette mais connaissait des méthodes de combat plus primitives.

Ils roulèrent d'un côté et de l'autre, échangeant coup sur coup, faisant crépiter les feuilles sèches et les branches mortes sous eux. Il entendit vaguement l'autre homme pousser un cri de douleur (Jane avait dû le mordre,

bien fait!), mais il était trop occupé à tenter de se libérer du rustre qui essayait de l'étrangler. Il saisit ses poignets et, avec un vague souvenir de Tarleton, lui envoya un coup de tête.

Cela fonctionna à nouveau. Il y eut un craquement sinistre et du sang chaud éclaboussa son visage. Les mains autour de son cou se relâchèrent et William parvint à se dégager. Le temps de se redresser, encore étourdi, il se retrouva face à l'autre homme, qui était parvenu à détacher la baïonnette et tenait une longue lame d'acier dans la main.

— Tenez! Tenez!

Jane venait de jaillir d'un buisson et fourra un objet dans sa main. Dieu merci, c'était un couteau, moins long que la baïonnette, mais une arme néanmoins.

Jane se tenait à ses côtés. Il lui agrippa le bras et recula lentement, tenant son couteau bas et pointé vers le haut, menaçant le Hessien. (Fichtre, était-ce l'un des fils de catin qui l'avaient assommé? Difficile à dire; des points noirs dansaient devant ses yeux et les hommes s'étaient débarrassés de leur veste verte.)

Ils reculèrent ainsi jusqu'à la route, où la situation devint confuse. Il lui sembla avoir frappé un homme, et les filles s'étaient remises à crier. Puis il se retrouva à nouveau à terre, mordant la poussière, mais parvint à rouler sur le côté et à bondir sur ses pieds, esquivant de peu un coup de pied à la figure. Il y eut un cri et des bruits de sabots. Il lâcha le bras de l'homme qu'il tenait et se tourna pour apercevoir Rachel Hunter, perchée sur une mule approchant au galop, agitant son bonnet à bout de bras et hurlant:

— Oncle Hiram! Cousin Seth! Venez vite! Vite! À l'aide!

Son mulet occupé à brouter releva la tête et salua la monture de Rachel avec un braiment sonore. Pour les deux déserteurs, ce fut la goutte d'eau. Ils restèrent pétrifiés un instant, puis tournèrent les talons et décampèrent sur la route derrière le troisième larron qui était déjà loin.

William oscilla sur place un instant, cherchant son souffle, puis laissa tomber son couteau et s'assit brusquement par terre.

— Que fichez-vous là? lança-t-il à Rachel.

Son ton irrité le surprit lui-même. Au lieu de lui répondre, elle sauta de selle, conduisit sa mule vers le mulet et l'attacha au caisson de munitions. Puis elle marcha tranquillement vers William, qui époussetait sa culotte et comptait ses membres.

— Vous n'auriez pas vu deux jeunes filles, par hasard? lui demanda-t-il.

— Si. Elles ont couru vers ces arbres, répondit-elle en lui montrant le bosquet. Quant à la raison de ma présence ici, cela fait trois fois que je vais et viens sur cette route, à la recherche de ton cousin, Ian Murray.

Elle le toisa en le défiant de démentir son lien de parenté avec Murray. En d'autres circonstances, il s'en serait peut-être offusqué, mais pour le moment

il n'en avait plus la force.

— Je suppose que si tu l'avais vu, mort ou vivant, tu me le dirais? poursuivit-elle.

— Oui.

Il avait une bosse entre les deux yeux, là où il avait donné le coup de boule au déserteur. Il la massa doucement.

Elle essuya la sueur sur son visage avec son tablier, puis remit son bonnet et le dévisagea en secouant la tête.

— Tu es un vrai coq, William, dit-elle d'un air triste. Je m'en doutais un peu; maintenant, j'en suis sûre.

— Un coq? répéta-t-il sèchement. Merci. Un crâneur, vain et arrogant, voilà ce que vous pensez de moi?

Elle haussa les sourcils. Ce n'étaient pas les sourcils parfaitement symétriques et droits d'une beauté classique. Détendus, ils rebiquaient légèrement aux extrémités, lui conférant un air intelligent et curieux; quand ils n'étaient pas au repos, ils formaient deux lignes obliques lui donnant un regard malicieux.

— Non, répondit-elle. As-tu jamais gardé des poules, William?

— Pas récemment, maugréa-t-il.

Il avait un trou dans la manche de sa veste et la chemise en dessous était déchirée, montrant une grande écorchure sur son coude. Ces bougres avaient failli lui trancher le bras avec leur maudite baïonnette.

— Entre une chose et l'autre, mes relations avec les poules se limitent principalement à mes petits-déjeuners, reprit-il. Pourquoi?

— Parce que le coq est une créature au courage immense. Il se jette sur l'ennemi même s'il sait qu'il n'a aucune chance afin de laisser à ses poules le temps de s'enfuir.

— Mes poules? s'exclama William, indigné. «Mes» poules?

Il lança un regard dans la direction où Jane et Fanny avaient disparu.

— Vous n'avez donc pas compris qu'il s'agit de putains?

Exaspérée, elle leva les yeux au ciel.

— Je crois avoir vécu au sein d'une armée depuis plus longtemps que toi, William. Oui, j'ai déjà rencontré des femmes sans biens ni protection et réduites à la triste nécessité de vendre leurs corps.

— La triste nécessité? Vous rendez-vous compte que...

Elle frappa du pied.

— Vas-tu cesser de répéter tout ce que je dis? J'essayais simplement de te faire un compliment, tout en regrettant, en tant que ton amie, le sort que ta «coquardiesse» te réserve sûrement. Que tes amies soient des prostituées ou pas, ou que tu paies pour leur compagnie, n'est pas la question.

— La questi..., commença William avant de se reprendre de justesse. Je ne

les paie pas!

— Peu importe! Après tout, tu t'es comporté de la même manière pour moi.

— Pour v... Vraiment?

Elle poussa un soupir excédé et le dévisagea d'une manière suggérant qu'elle lui aurait volontiers envoyé un coup de pied dans le tibia si cela n'avait été contraire à ses principes quakers.

— Deux fois, dit-elle en s'efforçant de rester calme. Mais je suppose que ce sont là des détails négligeables, tout comme moi, et que tu les as oubliés?

— Rafraîchissez-moi la mémoire.

Il arracha un lambeau déchiré de la doublure de sa veste et s'en servit pour essuyer la boue et le sang sur son visage.

— Tu ne te souviens pas de cette horrible créature qui nous a attaqués dans cet affreux endroit sur la route à New York?

— Ah, ça! dit-il sur un ton détaché, même si son ventre s'était noué. Je ne l'ai pas vraiment fait pour vous et, d'ailleurs, je n'avais guère le choix. Il voulait me fendre le crâne en deux avec sa hache.

— Hmph... Il semble que tu attires les fous furieux armés de haches, parce que M. Bug est parvenu à te frapper sur la tête avec la sienne. Puis, quand tu l'as tué, plus tard, c'était bien pour nous sauver, Ian et moi, n'est-ce pas?

— Ah, oui? Qui vous dit que ce n'était pas simplement pour me venger, après qu'il m'avait attaqué?

— Tu es un coq têtu, pas un coq rancunier.

Elle sortit un mouchoir de sa poche et tamponna son visage qui luisait à nouveau de transpiration.

— Ne devrions-nous pas chercher tes... amies? demanda-t-elle.

— En effet, admit-il avec résignation. Sauf que je crains qu'elles ne s'enfuient à nouveau si elles me voient venir.

Elle lâcha une petite exclamation d'impatience et, passant devant lui d'un air décidé, s'enfonça dans le bois dans un raffut de branches et de feuillage tel un ours affamé. Cela le fit sourire, jusqu'à ce qu'un petit cri le fasse sursauter. Il s'élança derrière elle, mais Rachel revenait déjà, tirant Jane par un bras tout en essayant d'esquiver les coups de griffes de cette dernière.

— Arrêtez ça! s'écria William.

Il attrapa Jane par l'épaule et l'écarta de Rachel. Elle pivota vers lui et tenta de le frapper, mais il avait le bras plus long que la petite quakeresse et la maintint aisément à distance.

— Avez-vous bientôt fini? s'énerva-t-il. Nous ne vous voulons aucun mal. Les méchants sont partis.

Elle cessa enfin de se débattre, mais continua de lancer des regards affolés de lui à Rachel telle une bête aux abois.

Rachel s'avança prudemment vers elle.

— Il a raison. Tu n'as plus rien à craindre à présent. Comment t'appellestu, amie?

— Elle s'appelle Jane, répondit William en desserrant progressivement sa prise sur son bras. J'ignore son patronyme.

Jane ne s'enfuit pas, mais ne répondit pas non plus. Le col de sa robe était déchiré et elle remit machinalement le lambeau de tissu en place, le tenant du plat de la main.

— Vous n'auriez pas vu mon baluchon? demanda-t-elle d'une voix presque normale. Il contient mon nécessaire à couture. Il me faut une aiguille.

— Je vais le chercher, proposa Rachel. L'as-tu perdu dans le bois?

— Sieu!

William se rendit compte que Fanny se tenait derrière lui depuis un certain temps et répétait toujours le même mot. Il se tourna vers elle tout en essayant de conserver Jane et Rachel dans son champ de vision.

— Quoi? demanda-t-il.

— Y a Indien là-dedans, dit-elle en pointant un index vers le bois.

— Ian!

Rachel bondit telle une flèche et disparut entre les arbres. William lui emboîta le pas, son couteau à la main. Il y avait probablement plus d'un Indien dans ce bois, et si Murray n'était pas parmi eux...

L'exclamation d'effroi et de soulagement de Rachel lui confirma qu'il s'agissait bien de lui.

Il était roulé en boule dans l'ombre profonde au pied d'un grand pin, à moitié recouvert d'aiguilles et de feuilles mortes. De toute évidence, il avait commencé à se camoufler et avait perdu connaissance avant d'avoir fini.

— Il respire, murmura Rachel, un hoquet dans la voix.

William s'accroupit à ses côtés et posa une main sur l'épaule de Murray pour le tourner sur le dos. Le corps apparemment inerte fut pris d'un violent spasme, se contorsionna et se dressa brusquement à genoux, oscillant et lançant des regards déments autour de lui en se tenant l'épaule. Ce ne fut qu'alors que William remarqua les traînées de sang séché le long de son bras et les gouttes fraîches qui suintaient de la plaie boursouflée d'où sortait un fragment de flèche.

— Ian, dit doucement Rachel. C'est moi. Tout va bien à présent. Je suis avec toi.

Sa voix était ferme, mais sa main tremblait quand elle le toucha.

Murray inspira une grande goulée d'air. Le voile devant ses yeux se dissipa peu à peu tandis que son regard se posait sur Fanny et Jane, qui avaient suivi William dans le bois, puis brièvement sur ce dernier, et s'arrêta enfin sur Rachel. Ses traits se détendirent et il ferma les paupières.

— *Taing do Dhia*, murmura-t-il en s'asseyant sur ses talons.

Rachel secoua la gourde vide qui se trouvait sur le sol et demanda:

— De l'eau! Tu as de l'eau, William?

— Moi j'en ai, déclara Jane, sortant soudain de sa torpeur et en décrochant la gourde autour de son cou.

Rachel aida Murray à boire, le visage anxieux. Il portait encore des vestiges de ses peintures de guerre. William sentit les poils sur sa nuque se hérissier en se demandant s'il avait tué des soldats britanniques. Au moins, il ne portait pas de scalps accrochés à sa ceinture.

Rachel parlait à présent à voix basse avec Murray tout en lançant des regards songeurs vers William. À sa surprise, il devina exactement ce qu'elle pensait. Quoique ce n'était pas si surprenant puisqu'il se posait la même question: Murray était-il en état de monter la mule? Il pouvait à peine marcher. Rachel parviendrait-elle à convaincre William de le conduire en ville dans son caisson?

Son ventre se noua à l'idée de retourner à Philadelphie.

Il lança un regard vers Jane, pour découvrir qu'elle avait à nouveau disparu. Fanny également.

Il était déjà debout quand il entendit la mule de Rachel émettre un braiment indigné. Il rejoignit la route en quelques secondes. Jane tentait vainement de hisser Fanny en selle. L'enfant empoignait vaillamment la crinière raide de la bête tout en s'efforçant de lancer haut sa jambe, mais la mule protestait vigoureusement, secouant la tête et reculant sans cesse.

William les rejoignit en trois enjambées et attrapa Fanny par la taille.

— Lâchez, ma petite, dit-il calmement. Je vous tiens.

En dépit de son apparence fragile, la fillette était étonnamment robuste. Elle sentait également bon, malgré son col crasseux et ses vêtements crottés de boue.

Il la posa à terre et se tourna vers Jane qui le toisait d'un air rebelle. Il la connaissait suffisamment désormais pour savoir que son menton haut et ses mâchoires crispées masquaient sa peur et s'efforça de parler doucement.

— Où comptiez-vous aller ainsi?

— Je... euh... à New York, répondit-elle sur un ton hésitant.

Elle ne cessait de lancer des regards à la ronde comme si elle s'attendait à ce qu'une nouvelle menace surgisse de la campagne pourtant paisible.

— Sans moi? Vous me blessez, mademoiselle. Qu'ai-je donc fait pour vous offenser et vous rendre ma compagnie si désagréable?

Elle pinça les lèvres, légèrement rassurée par son humour.

— Je... Le moment est venu de nous séparer, lord Ellesmere. Je... nous poursuivrons notre chemin par nos propres moyens.

Ce ton soudain protocolaire était absurde et touchant. Il croisa les bras et

s'adossa au caisson.

— Comment? demanda-t-il. Vous n'avez pas d'argent, pas de monture et ne ferez pas cinq milles à pied sans tomber à nouveau sur des individus du même acabit que ces Allemands.

— J'ai un peu d'argent, se défendit-elle.

Elle lissa sa jupe et il vit effectivement une petite bosse au fond de sa poche.

En dépit de son intention de rester calme, la moutarde lui monta au nez et il lui attrapa le poignet.

— Où l'avez-vous obtenu? demanda-t-il. Ne vous avais-je pas interdit de tapiner?

Elle se libéra d'un geste sec et recula de quelques pas.

— Vous n'avez aucun droit de m'interdire quoi que ce soit! Et même si cela ne vous regarde pas, je ne l'ai pas gagné en écartant les cuisses!

— Comment, alors? En vendant votre sœur?

Elle le gifla à toute volée. Il avait eu tort et le savait, mais cela ne calma pas sa fureur pour autant.

— Vous mériteriez que je vous laisse ici, vous... vous...

— Faites donc, puisque je ne demande que ça! Espèce de... de...

Avant que l'un et l'autre eussent trouvé une épithète appropriée, Rachel et Ian émergèrent du bois, le grand Écossais s'appuyant de tout son poids sur elle. Après un dernier regard noir à Jane, William alla les aider et soutint Murray de l'autre côté. Celui-ci se raidit et résista un instant, puis se laissa faire. Il n'avait guère le choix.

— Que s'est-il passé? demanda William avec un regard vers la flèche. Une querelle personnelle ou vous visez vraiment très mal?

Murray sourit malgré lui.

— Les infortunes de la guerre, répondit-il d'une voix rauque.

Il s'assit sur le hayon baissé du caisson, soufflant comme un bœuf mais maître de lui.

— Et vous? demanda-t-il à William. Que faites-vous ici, *a fang Sassunaich*?

— Cela ne vous concerne pas, mais c'est une chance que je me sois trouvé dans le coin.

Il se tourna vers Rachel, sa décision prise.

— Prenez le caisson et emmenez les filles dans un lieu sûr.

— Ce ne..., commença-t-elle.

Elle s'interrompit en voyant Jane et Fanny courir devant elle, traverser la route et plonger dans le bois.

— Où vont-elles?

— Eh merde! soupira William. Attendez-moi ici.

Elles ne pouvaient le distancer et elles ne connaissaient pas suffisamment la forêt pour s'y cacher. Il rattrapa Fanny, la plus lente des deux, par l'arrière de son tablier tandis qu'elle escaladait un tronc couché. Elle fit volte-face et tenta de lui griffer le visage en criant:

— Coue, Janie, coue!

— Mais cessez de vous débattre comme ça! lança William en la tenant à bout de bras. Aïe!

Elle venait de lui mordre le poignet et il la lâcha. Elle bondit par-dessus le tronc et détala comme un lapin sans cesser de crier à tue-tête. Il commença à la suivre, puis changea d'avis. D'une part, il était très tenté de les abandonner à leur sort, de l'autre... Un jour qu'ils étaient assis au bord du Watendlath Tarn, mangeant du pain et du fromage en observant les oiseaux, Mac lui avait parlé des pluviers.

— Va te faire voir, Mac, grommela-t-il.

Il repoussa les images de Helwater et de son palefrenier, mais le souvenir demeura quand même. Mac le tenait par la taille pour l'empêcher de trop s'approcher de l'oiseau battant frénétiquement des ailes.

«Ils se mettent à courir en poussant des cris comme s'ils étaient blessés, tu vois? En fait, c'est pour t'attirer à l'écart du nid, pour que tu n'écrases pas leurs œufs ou ne fasses pas de mal à leurs oisillons. Si tu fais bien attention, tu verras leurs petits.»

William se tint parfaitement immobile puis pivota très lentement, bougeant à peine la tête. Comme il s'y était attendu, elle était là. Malheureusement pour elle, Jane portait sa robe en calicot rose et ses fesses rondes dépassaient dans l'herbe à quelques mètres de lui, comme deux œufs dans un nid. Il s'approcha doucement. Résistant à l'envie de lui donner une tape sur son charmant postérieur arrondi, il posa la main à plat sur son dos.

— Chat! dit-il. Vous avez perdu!

Elle se redressa, furibonde.

— Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

— Vous n'avez jamais joué à chat perché? demanda-t-il en se sentant légèrement niais.

— Oh, vous parlez du jeu. Je vois. Si, mais cela fait très longtemps.

On ne devait pas jouer au chat souvent, dans les bordels.

— Écoutez-moi, reprit-elle l'air tendu. J'apprécie ce que vous avez fait pour moi... pour nous. Mais nous voulons partir...

— Asseyez-vous, ordonna-t-il.

Il l'entraîna vers le tronc par-dessus lequel sa sœur avait sauté et la força à s'asseoir en lui appuyant sur les épaules. Il prit place à ses côtés et lui tint la main. Elle était petite et froide.

— Je ne vous laisserai pas vous enfuir, annonça-t-il sur un ton ferme mais, espérait-il, non menaçant. Un point c'est tout. Si vous voulez vous rendre à New York avec l'armée, je vous emmènerai. Si vous souhaitez rentrer à Philadelphie...

— Non!

Elle parut soudain terrifiée. Elle tenta de libérer sa main, mais il la retint.

— Est-ce à cause du capitaine Harkness? Parce que...

Elle poussa un petit cri guttural, comme un oiseau pris dans un piège, et il resserra ses doigts autour de son poignet. Il était fin, mais elle était étonnamment forte.

— Je sais que vous avez récupéré mon gorgerin en le lui volant, dit-il. Ce n'est rien. Personne ne le saura. Et Harkness ne vous touchera plus jamais, je vous le promets.

Elle émit un son qui pouvait être un rire comme un sanglot.

— Le colonel Tarleton, poursuivit-il. Vous savez, le dragon vert qui vous a fait des avances, l'autre jour? Il m'a dit que Harkness n'était pas rentré dans son régiment et était considéré absent sans permission. Vous savez quelque chose à ce sujet?

— Non. Lâchez-moi, je vous en prie!

Avant qu'il n'ait pu répondre, une petite voix s'éleva derrière les arbres à quelques mètres.

— Tu heurais mieux de lui dihe, Janie.

Jane se retourna brusquement.

— Fanny! Tais-toi!

Fanny s'avança, sur ses gardes mais étrangement sûre d'elle.

— Sinon, je le herais. Il n'ahetteha pas.

Elle se tourna vers William et s'avança encore d'un pas.

— Si je houe dit, vous pohmettez de ne pas nous hamener?

— Vous ramenez où ça? demanda-t-il.

— À Philadelphie, ou avec l'ahmée.

Il poussa un soupir exaspéré. Il n'obtiendrait rien d'elles à moins de les torturer ou d'accepter. En outre, il commençait à avoir un mauvais pressentiment sur ce qu'elle avait à lui dire.

— Je promets, dit-il.

Fanny ne sembla pas convaincue. Elle n'avança pas et croisa les bras.

— Juhé-le.

— Bon sang de bonsoir, d'accord! Je le jure sur mon honneur.

Jane se mit à ricaner, ce qui était très vexant.

— Quoi, vous pensez que je n'en ai pas? s'offusqua-t-il.

— Comment le saurais-je? répliqua-t-elle. À quoi ressemble l'honneur?

— Pour votre bien, priez qu'il ait mes traits.

Il se tourna à nouveau vers Fanny d'un air résigné.

— Soit, sur quoi voulez-vous que je jure?

— Suh vote mère.

— Ma mère est morte.

— Alohe, suh vote père.

Lequel?

— Très bien, je le jure sur la tête de mon père, déclara-t-il.

Alors, elles le lui racontèrent.

Jane était assise sur le tronc d'arbre, les mains entre les cuisses et le regard baissé. Elle parlait sur un ton résigné, pinçant parfois les lèvres pour affronter le mauvais souvenir.

— Je savais qu'il reviendrait. Les mauvais reviennent toujours. Ils ne supportent pas qu'on ait pu leur échapper sans qu'ils aient... sans qu'ils aient... Sauf que je pensais qu'il ne s'en prendrait qu'à moi.

Fanny, assise collée contre sa sœur, lui enlaça la taille et enfouit son visage dans sa robe.

— Je chuis déholée, murmura-t-elle.

— Je sais, ma puce, dit Jane en lui tapotant le dos. Ce n'est pas ta faute. Surtout, ne crois jamais que tu y es pour quelque chose.

William avait la gorge nouée par le dégoût. Cette belle enfant au visage de fleur, prise par cet...

— Sa virginité vaut dix livres, lui rappela Jane. Mme Abbott la réservait, attendant un riche qui aurait le goût d'un oisillon à peine éclos. Le capitaine Harkness lui en a offert vingt.

Elle redressa la tête et regarda William en face pour la première fois.

— Je ne pouvais pas le supporter. J'ai demandé à Mme Abbott de nous envoyer toutes les deux en lui disant que je pourrais empêcher Fanny de faire des histoires. C'est que je connaissais l'énergumène, voyez-vous. Ce n'était pas le genre à vous pilonner comme un taureau puis à se rhabiller, non. Il jouait avec vous, vous faisait vous déshabiller pièce par pièce et prendre des poses cochonnes, tout en vous racontant ce qu'il avait l'intention de vous faire.

Elle n'avait donc eu aucun mal à s'approcher de lui par-derrière pendant qu'il était occupé à lorgner Fanny, armée du couteau qu'elle avait pris dans la cuisine et caché dans les plis de sa jupe.

— Je voulais le poignarder dans le dos, poursuivit-elle en baissant à nouveau les yeux. J'avais déjà vu un homme se faire tuer de cette manière. Mais il l'a deviné au visage de Fanny. La pauvre, elle n'est pas à blâmer. Elle ne pouvait cacher son expression. Il s'est retourné, et je n'ai pas eu le choix.

Elle avait plongé le couteau dans la gorge de Harkness, le retirant aussitôt pour le frapper à nouveau. Cela n'avait pas été nécessaire.

— Il y avait du sang partout, dit-elle en pâlisant.

— J'ai vomi, ajouta Fanny sur un ton neutre. C'était hohibhe.

— Je m'en doute, murmura William.

Il essayait de visualiser la scène: la lumière des chandelles, les giclées de sang, les deux filles paniquées.

— Comment êtes-vous parvenues à vous échapper? demanda-t-il.

Jane haussa les épaules.

— C'était ma chambre et il avait verrouillé la porte. Et puis, personne ne s'est étonné quand Fanny s'est mise à crier.

La chambre était équipée d'une bassine, d'une aiguière et de chiffons. Elles s'étaient lavées rapidement, s'étaient changées et étaient sorties par la fenêtre.

— Un fermier a bien voulu nous prendre dans sa carriole. La suite, vous la connaissez.

Elle ferma les yeux un moment, semblant revivre «la suite». Quand elle les rouvrit, son regard était comme une eau sombre et trouble.

— Et maintenant?

William se posait la même question depuis quelques minutes. Ayant rencontré Harkness, il ne pouvait blâmer Jane, néanmoins...

— Vous l'aviez planifié, dit-il. Vous aviez pris le couteau, aviez prévu des vêtements de rechange, saviez comment descendre par la fenêtre et vous enfuir.

— Et alohe? demanda Fanny d'une voix remarquablement froide pour une enfant de son âge.

— Alors, pourquoi le tuer? Vous comptiez partir de toute manière. Pourquoi ne pas vous être enfuies avant son arrivée?

Jane releva la tête et le regarda droit dans les yeux.

— Parce que je voulais le tuer, dit-elle d'une voix parfaitement calme qui lui fit froid dans le dos.

— Je... je vois.

Il ne voyait pas que Jane, ses petites mains délicates et blanches plongeant la lame dans le cou épais et rouge du capitaine Harkness, il apercevait également le visage de Rachel, à deux mètres, sa pâleur accentuée par le feuillage autour d'elle. À son expression, il était clair qu'elle avait tout entendu.

Il s'éclaircit la gorge.

— Euh... comment va M. Murray?

Jane et Fanny se retournèrent brusquement, horrifiées.

— Il s'est évanoui, répondit Rachel.

Elle contemplait les deux filles de la même manière qu'elles la regardaient, avec un mélange d'effroi et de fascination.

— Je suis venue te demander si tu n'aurais pas un peu d'eau-de-vie.

Il fouilla dans sa poche et sortit la flasque en argent portant les armes des Grey.

— Du whisky fera l'affaire?

Rachel parut surprise. Bien que ce ne soit pas une boisson courante dans les colonies, lord John avait toujours eu un penchant pour le whisky et l'avait transmis à son fils. Cela étant, en sachant désormais que du sang écossais impur coulait dans ses veines, il n'était pas sûr d'en reboire un jour.

— Merci, dit Rachel.

Elle resta un moment immobile, la flasque à la main, voulant retourner auprès de Murray mais hésitant à partir. Il lui en fut reconnaissant. Il ne tenait pas à rester seul avec Jane et Fanny, ou plutôt, il ne voulait pas affronter seul la décision qu'il devait prendre à présent: que faire d'elles?

Rachel sembla deviner son dilemme. Juste avant de disparaître, elle lança:

— Je reviens tout de suite.

Il y eut un long silence. Jane avait de nouveau baissé la tête et lissait compulsivement un pan de sa jupe sur sa cuisse. Fanny passa une main sur le crâne de sa sœur d'un geste protecteur tout en fixant William sans la moindre expression, ce qui était très troublant.

Qu'allaient-elles devenir? Naturellement, elles ne pouvaient plus retourner à Philadelphie. Il repoussa comme indigne de lui la tentation de les abandonner à leur sort. Mais...

— Pourquoi ne voulez-vous plus aller à New York avec l'armée? demanda-t-il. Pourquoi vous être enfuies hier?

Jane releva lentement la tête, le regard voilé comme si elle s'extirpait d'un rêve.

— Parce que je l'ai revu, le dragon vert. La veille, il m'avait demandé de le suivre et j'ai refusé. Mais quand je l'ai aperçu, hier matin, il m'a semblé qu'il me cherchait. Comme je vous l'ai dit, je sais reconnaître ceux qui n'abandonnent jamais.

— Vous avez raison sur ce point, convint William. Tarleton ne s'avoue jamais vaincu. Il vous a déplu d'emblée, donc?

Il ne pouvait croire un instant que son interdiction d'exercer son métier l'aurait arrêtée si elle en avait décidé autrement.

Elle chassa Banastre Tarleton d'un geste de la main comme on chasse un insecte.

— Ce n'est pas ça. Il est déjà venu au bordel, l'année dernière. Il a choisi une autre fille et n'est pas monté avec moi, mais je savais que, s'il passait du temps avec moi, il finirait par comprendre pourquoi mon visage lui disait

quelque chose. C'est ce qu'il m'a dit quand il m'a abordée devant la charrette du boulanger.

— Je vois. Donc, vous voulez toujours vous rendre à New York, mais pas avec l'armée, c'est ça?

Jane haussa les épaules d'un air agacé.

— En quoi cela vous importe-t-il?

— Pourquoi diable cela ne m'importerait-il pas?

— Depuis quand tient-on compte de ce que veut une putain?

Elle bondit sur ses pieds et s'éloigna à grands pas à travers un champ, le laissant abasourdi.

— Que lui prend-il? demanda-t-il à Fanny.

La fillette le dévisagea longuement en fronçant les lèvres, puis haussa les épaules.

— Elle pense que vous la liheher à un mahiseheta (elle peina pour prononcer «magistrat»). Ou à l'ahmée. C'est un soldat qu'elle a tué.

William se passa une main sur le visage. Effectivement, choqué en apprenant son crime, l'idée de la livrer à la justice lui avait traversé l'esprit, mais elle s'était envolée aussitôt formée.

— Je ne ferais jamais ça! déclara-t-il avec un ton qu'il espérait assuré.

Elle parut sceptique.

— Pouhquoi pas?

— Excellente question, à laquelle je n'ai pas de réponse. De fait, je n'en ai pas besoin.

Il la dévisagea en arquant un sourcil et elle émit un petit rire. Jane marchait de l'autre côté du champ, lançant des regards vers Fanny toutes les quelques secondes. Son intention était claire, mais elle ne partirait pas sans sa sœur.

Il observa sur un ton neutre:

— Puisque vous êtes ici avec moi et que vous n'avez pas couru rejoindre votre sœur là-bas, j'en déduis que vous ne croyez pas que je la livrerai à la justice.

Elle fit lentement non de la tête.

— Jane dit que je n'entends hien aux hommes, mais elle se thombe.

— Je vous le confirme, Frances, et que Dieu vous protège!

Ils ne parlèrent plus jusqu'à ce que Rachel revienne, quelques minutes plus tard.

— Je ne peux pas le soulever, dit-elle à William. Peux-tu m'aider?

Il se leva aussitôt, soulagé par la perspective d'un effort physique, puis lança un regard inquiet vers Jane, allant et venant nerveusement à l'autre bout du champ tel un colibri.

— On ne bougeha pas d'ici, l'assura Fanny à voix basse.

Il lui adressa un signe de tête et suivit Rachel.

Murray était étendu sur le bord de la route, près du caisson. Il n'était pas inconscient, mais les effets de la fièvre étaient visibles. Son regard était vague et son élocution laborieuse.

— Je peux marcher.

— Ça m'étonnerait, répliqua William. Accrochez-vous à mon bras.

Il le redressa en position assise et examina son épaule. La blessure ne paraissait pas si grave. Aucun os ne semblait cassé et il n'avait pas perdu trop de sang. En revanche, la peau était rouge, enflée et la plaie commençait à suppurer. Il se pencha et huma discrètement. Pas assez, car Rachel s'en aperçut.

— Elle ne s'est pas gangrenée, indiqua-t-elle. Je crois qu'il s'en sortira si nous le conduisons rapidement chez un médecin. Que comptes-tu faire de tes filles?

Il ne se donna pas la peine de lui expliquer à nouveau qu'elles ne lui appartenaient pas. D'un autre côté, elles étaient sous sa responsabilité.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il en se redressant.

Il lança un regard vers les bois, mais ne vit aucun mouvement de couleur entre les arbres.

— Elles ne peuvent pas retourner à Philadelphie et je ne peux pas les ramener parmi les suiveurs de camp, expliqua-t-il. Tout ce qui me vient à l'esprit pour le moment, c'est de les cacher dans l'un des petits villages des environs jusqu'à ce que je trouve le moyen de les conduire... dans un lieu où elles seront plus à l'abri.

Où diable le seront-elles? pensa-t-il. Au Canada?

Rachel secoua la tête.

— Tu n'as pas idée combien les gens parlent, dans les villages, et à quelle vitesse les rumeurs se propagent. Ils ne tarderont pas à deviner leur métier. Elles n'en ont pas d'autre. Il leur faut un refuge d'où on ne les chassera pas dès qu'on saura ce qu'elles sont.

Elle baissa les yeux vers Murray, toujours assis mais se balançant les yeux mi-clos. Elle était pâle sous son teint hâlé par le soleil. Son bonnet était tombé en arrière durant son échauffourée avec Jane et pendait dans son dos. Elle serra les poings et se redressa de toute sa hauteur.

— Il y a une petite colonie d'Amis à environ deux heures d'ici. Juste un hameau de deux ou trois fermes. Je le tiens d'une femme qui se trouvait à Valley Forge avec son mari. Les filles y seraient en sécurité, du moins pour un moment.

— Non! dit Murray. Tu ne peux...

Il s'interrompit, le regard vague, et prit appui sur son bras valide. Il déglutit

péniblement avant de répéter:

— Non. Ce n'est pas... sûr.

— Il a raison, convint William. Trois jeunes femmes seules sur la route? Et sans même un pistolet pour vous défendre?

— Si j'avais un pistolet, je ne m'en servirais pas, répondit sèchement Rachel. Ni même d'un canon.

Cela fit rire Murray, du moins, il émit un son qui pouvait passer pour un rire.

— Emmenez-les, parvint-il à dire à William. Je... peux rester... ici.

— Il n'en est pas question! s'exclama Rachel.

Elle tira William par le bras.

— Dis-le-lui, toi, puisqu'il fait semblant de ne pas me croire.

William baissa les yeux vers Murray, blanc comme de la graisse de rognon et luisant d'une sueur malsaine. Des mouches s'agglutinaient autour de sa plaie et il n'avait même plus la force de les chasser.

— Merde, murmura-t-il.

Puis il reprit d'une voix plus forte:

— Elle a raison. Vous ne pouvez pas rester ici. Si vous voulez conserver votre bras, il vous faut un médecin.

Cette perspective n'avait pas encore effleuré Murray. Il regarda sa plaie en fronçant les sourcils. Il était prêt à mourir, pas à être amputé.

William se tourna vers Rachel.

— Dites-moi où se trouve cette colonie, je les y conduirai.

Elle grimaça en serrant les poings.

— Même des Amis verront d'un mauvais œil un inconnu qui débarque pour leur demander de donner asile à une meurtrière. Je suis une des leurs et je saurai mieux que toi plaider leur cause.

Elle prit une profonde inspiration qui fit gonfler sa poitrine, baissa les yeux vers Murray, puis déclara à William en le regardant fixement.

— Si je le fais, tu dois t'occuper de lui.

— Il le faut vraiment?

— Rachel! lança faiblement Murray.

— Oui, insista Rachel. Les filles et moi devons prendre le caisson.

À contrecœur, William devait reconnaître qu'elle avait raison. Il commençait tout juste à comprendre ce que sauver Jane allait lui coûter.

— D'accord, dit-il en dégrafant son gorgerin. Donnez ceci à Jane. Elle en aura peut-être besoin si elles se retrouvent livrées à elles-mêmes.

Étrangement, se débarrasser de l'objet sembla soulager son esprit. Même la possibilité d'être arrêté à Philadelphie, si quelqu'un le reconnaissait, ne l'angoissait pas outre mesure.

Il allait retirer sa veste et son gilet trop reconnaissables quand Rachel l'arrêta d'une main sur le bras.

— Cet homme est mon cœur et mon âme, dit-elle simplement. C'est aussi ton parent, quoi que tu en penses pour le moment. Je te le confie. Prends grand soin de lui.

William envisagea plusieurs réparties possibles, puis se contenta d'un signe de tête.

— Où dois-je le conduire? demanda-t-il. Chez ma belle-m... euh... lady John... non, je veux dire Mme Fra... Oh, bon sang! Chez sa tante?

— Comment, tu ne sais pas? s'étonna Rachel. Mais non, bien sûr, comment le pourrais-tu? Sa tante a reçu une balle pendant la bataille, devant l'église Tennent, alors qu'elle soignait les blessés.

La nouvelle lui fit l'effet d'une douche froide, lui glaçant le sang.

— Elle est morte?

— Non, par la grâce de Dieu. Du moins, elle ne l'était pas hier. Mais elle est grièvement blessée.

Le bref soulagement qu'il avait ressenti en apprenant qu'elle était en vie se dissipa aussitôt.

— Elle se trouve dans le village de Freehold, poursuivit Rachel. Chez les Macken. Mon frère s'y trouve probablement aussi, ou dans les parages. Il reste des blessés à soigner. Il s'occupera de l... Ian.

Pour la première fois, elle perdit un peu de son assurance en contemplant son fiancé. Malgré sa fièvre, celui-ci eut encore assez de force pour tendre la main vers elle. Le mouvement le fit grimacer de douleur et elle tomba aussitôt à genoux près de lui, le prenant dans ses bras.

William se tourna discrètement pour leur laisser un peu d'intimité pendant qu'ils se faisaient leurs adieux. Ils le méritaient bien, quels que soient ses propres sentiments. Il avait souvent vu des plaies s'infecter après coup et estimait que Murray avait une chance sur deux de s'en sortir. D'un autre côté, c'était à la fois un maudit Écossais et un Iroquois, deux espèces particulièrement dures à tuer.

Il s'éloigna un peu sur la route et aperçut un éclat rose derrière un buisson.

— Jane? C'est vous?

— Oui.

Elle sortit de sa cachette, croisa les bras et pointa le menton vers lui.

— Alors? Que comptez-vous faire de moi?

Sous son air bravache, elle lui rappela un faon. La lumière diaprée de la forêt tachetait son visage et sa robe, la faisant paraître irréaliste et farouche, comme si elle allait se fondre dans le feuillage au moindre souffle.

— Mlle Hunter va vous conduire en lieu sûr, dit-il le plus doucement possible. Je vous ferai prévenir dès que j'aurai trouvé... un meilleur

arrangement.

— Elle? demanda-t-elle avec un regard surpris vers la route. Pourquoi? Vous ne pouvez pas nous conduire vous-même? Elle ne veut pas rester avec son... avec l'Indien?

— Mlle Hunter vous expliquera tout en chemin.

Il hésita, ne sachant pas quoi lui dire d'autre. Il entendait des murmures sur la route, Rachel et Ian Murray. Il ne distinguait pas les mots, mais devinait aisément ce qu'ils se disaient. Il ressentit un petit nœud douloureux sous le troisième bouton de son gilet et toussa pour le déloger.

— Mehci, sieu, dit une petite voix derrière lui.

Fanny s'était approchée sans bruit. Elle lui prit la main, la tourna paume vers le ciel et y déposa un petit baiser chaud.

— Je... je vous en prie, répondit-il avec un sourire.

Elle hocha la tête d'un air digne, puis s'éloigna, le laissant seul avec Jane.

Ils se dévisagèrent un moment en silence.

— Je vous ai offert beaucoup plus qu'un baiser, dit-elle enfin. Vous n'en avez pas voulu. Je n'ai rien d'autre à vous donner pour vous remercier.

— Jane... Ce n'est pas... Je n'ai pas...

Il s'interrompit, profondément navré mais incapable de trouver une réponse.

— Prenez soin de vous, Jane, reprit-il, la gorge nouée. Au revoir.

BIEN HABILE L'ENFANT QUI CONNAÎT SON PÈRE

Aussi robuste fût-elle, la mule de Rachel ne pouvait supporter le poids de deux hommes de la taille de William et de Ian Murray. Peu importait, ils n'iraient pas plus vite qu'au pas. Murray monterait l'animal et William marcherait à ses côtés pour parer toute chute éventuelle.

Murray parvint à se hisser en selle avec un seul bras. Rachel avait bandé sa plaie de son mieux et lui avait confectionné une écharpe en déchirant un morceau de son jupon. William ne lui proposa pas son aide, sachant d'avance qu'il n'en voudrait pas.

Tout en observant son ascension laborieuse sur la mule, il nota avec intérêt que le tissu de l'écharpe, bien que fané pour avoir été lavé maintes fois, comportait un liseré brodé de petits losanges jaunes et bleus. Il ignorait que les quakeresses portaient des sous-vêtements coquets sous leurs robes austères.

Ils se mirent en route lentement, le son des roues du caisson encore audible au loin, se confondant avec le bruissement des arbres.

— Êtes-vous armé? demanda soudain Murray.

— Légèrement.

William avait toujours le couteau que Jane lui avait donné, à présent enveloppé dans un mouchoir et glissé dans sa poche. Il toucha le manche en bois en se demandant si c'était celui qu'elle avait utilisé pour... Oui, bien sûr.

— Moi, je n'ai rien. Pourriez-vous me trouver un bon gourdin?

— Pourquoi, vous ne me faites pas confiance? demanda William avec sarcasme.

Les épaules de Murray étaient affaissées et sa tête penchée en avant dodelinait au rythme des pas de la mule. Son regard, bien que voilé par la fièvre, était néanmoins alerte.

— Oh si, je vous fais confiance. Ce sont des hommes comme ceux que vous avez rencontrés plus tôt dont je me méfie.

Il n'avait pas tort. Les routes étaient loin d'être sûres. Il fut pris d'un profond remords en pensant aux femmes qu'il venait d'envoyer, sans armes ni protection, parcourir des kilomètres avec un mulet et un véhicule qui pouvaient susciter bien des convoitises. *J'aurais dû aller avec elles, insister pour que nous partions tous ensemble...*

— Ma mère affirme qu'il n'existe personne de plus têtu que mon oncle

Jamie, reprit Murray. On voit bien qu'elle n'a pas encore eu affaire à une quakeresse ayant arrêté sa décision. Je n'aurais jamais pu la dissuader, et vous non plus.

William n'était d'humeur à discuter d'aucune des personnes mentionnées, ni à se lancer dans un débat philosophique sur les vertus de l'opiniâtreté. Il saisit la bride et fit s'arrêter la mule.

— Restez ici. Je vois quelque chose là-bas où nous trouverons peut-être notre bonheur.

Il avait déjà remarqué le peu de bois mort sur le bord de la route, les ravitailleurs de l'armée étant déjà passés par là. Mais il y avait une ferme non loin et, devant, un verger.

En se dirigeant vers lui, il constata que des pièces d'artillerie avaient été traînées à travers champs, creusant de profonds sillons. La plupart des arbres avaient des branches brisées qui pendaient comme des jonchets.

Il y avait un cadavre dans le verger, un milicien américain, à en juger par sa chemise de chasse et ses culottes en toile grossière. Il gisait entre les racines noueuses d'un grand pommier.

— Ils auraient mieux fait de l'abattre, observa William à voix haute.

Les vieux pommiers donnaient peu de fruits. Lorsqu'ils avaient dépassé quinze ou vingt ans, on les éliminait pour en replanter d'autres. Il s'éloigna du corps, mais pas assez vite pour ne pas apercevoir la masse de mouches avides sur ce qui lui restait de visage. Il fit trois pas et vomit.

C'était sûrement à cause de l'odeur écœurante des pommes pourrissant sur le sol. Le verger bourdonnait de guêpes se gorgeant de suc. Il sortit le couteau de Jane, le déballa de son mouchoir et le glissa sous sa ceinture sans prendre le temps de vérifier s'il était souillé de sang. Il s'essuya la bouche puis, après un moment d'hésitation, rebroussa chemin et étala le mouchoir sur le visage du rebelle. Quelqu'un s'était déjà chargé de le dépouiller: il ne portait plus d'armes ni de chaussures.

— Cela vous ira-t-il?

Il déposa une pièce de bois de pommier de près de un mètre de long en travers de la selle. Il avait taillé les deux extrémités afin d'en faire un bon gourdin. Il était aussi épais que son avant-bras.

Murray s'extirpa de sa torpeur et se redressa lentement sur sa selle. Il soupesa le gourdin et hocha la tête.

— Oui, c'est très bien.

En entendant sa voix éraillée, William lui tendit sa gourde.

— Vous feriez bien de boire encore un peu.

Elle était aux trois quarts vide. Les gestes lents, Murray la prit, but et la lui rendit avec un soupir.

Ils avancèrent en silence pendant une bonne demi-heure, ce qui laissa à

William tout le temps de réfléchir aux événements de la matinée. Il était midi passé et le soleil lui brûlait la nuque et les épaules comme un fer à repasser.

— Vous voulez que je vous le dise ou pas? demanda soudain Murray.

— Me dire quoi?

— Si vous lui ressemblez.

Toute une série de réponses possibles lui vinrent à l'esprit si rapidement qu'elles s'effondrèrent d'elles-mêmes tel un château de cartes. Il saisit la première sur le tas.

— Pourquoi voulez-vous que cela m'intéresse?

Il avait répondu sur un ton qui en aurait glacé plus d'un. Naturellement, Murray brûlait d'une telle fièvre qu'il aurait fallu un blizzard venu de Québec pour lui faire froid dans le dos.

— Parce que, à votre place, j'aimerais savoir.

Cela désamorça provisoirement l'explosion imminente de William.

— Cela ne concerne que vous, répondit-il sans cacher son agacement. Vous le connaissez peut-être, mais vous ne savez rien de moi.

Cela sembla amuser Murray.

— La première fois que je vous ai vu, c'était pour vous repêcher du fond de latrines, déclara-t-il. C'était il y a dix ans.

William fut abasourdi.

— Quoi, cet... cet endroit dans les montagnes, Fraser's Ridge?

Il était presque parvenu à oublier ce fâcheux incident du serpent, au fond de la fosse d'aisance, ainsi que le plus clair de ce voyage misérable dans les montagnes de la Caroline du Nord.

Murray prit la mauvaise humeur de William pour un trou de mémoire et entreprit de le combler:

— Quand on vous a sorti des excréments, vos yeux bleus brillaient d'une lueur assassine, on aurait dit oncle Jamie tout craché quand il est furieux.

Il pencha dangereusement en avant et se redressa de justesse avec un grognement étouffé.

— Si vous allez tomber, ayez l'amabilité de le faire de l'autre côté, lança William.

— Mmphm.

Ils parcoururent une centaine de mètres avant que Murray se ranime à nouveau et reprenne le fil de la conversation (si on pouvait l'appeler une conversation) comme si de rien n'était.

— C'est pourquoi je savais qui vous étiez quand je vous ai trouvé dans le grand marécage. Au fait, je ne me souviens pas que vous m'ayez remercié pour vous avoir sauvé la vie.

— Remerciez-moi pour ne pas vous attacher sur un travois avec une panthère morte et ne pas vous traîner dans la poussière sur des milles.

Murray se mit à rire.

— Vous en seriez capable, si vous aviez une panthère morte.

— Tombez de selle et c'est ce que je ferai, panthère ou pas.

L'effort de rire lui faisait perdre son équilibre et il tanguait dangereusement. William le retint d'une main sur la cuisse. Fichtre, sa peau était brûlante sous ses jambières en daim. Murray perçut sa réaction malgré le brouillard qui l'enveloppait.

— Vous avez survécu à la fièvre. Ne vous en faites pas, moi aussi, j'y survivrai.

— Si vous voulez dire par là que je ne devrais pas m'inquiéter pour vous, je vous rassure. Je ne m'inquiète pas du tout.

— Moi non plus, répliqua Murray. Vous avez fait une promesse à Rachel, n'est-ce pas?

— En effet.

Presque malgré lui, William ajouta:

— Je lui dois ma vie, ainsi qu'à son frère, autant que je vous la dois.

— Mmphm.

Murray sombra à nouveau dans le silence, le corps mou, les rênes lâches dans sa main. Sous sa peau brunie par le soleil, son teint prenait une couleur grisâtre malsaine. Cette fois, il se tut pendant cinq bonnes minutes avant de revenir soudain à la vie.

— Vous croyez que je ne vous connais pas, après vous avoir écouté délirer de fièvre durant des jours?

— Oui, tout comme je n'en saurai pas plus sur vous le temps d'arriver à Freehold.

— Peut-être plus que vous ne le pensez. Arrêtez-vous! Je vais vomir.

— Ho! fit William.

La mule s'arrêta. N'appréciant guère ce qu'elle entendait et sentait derrière elle, elle ne cessait de faire des bonds de côté, tournant en cercle pour l'éviter.

William attendit que Murray ait fini, puis lui tendit à nouveau la gourde sans commentaire. Murray la vida et la rendit. Sa main tremblait. Cette fois, William commença vraiment à s'inquiéter.

— Nous nous arrêterons à nouveau dès que je trouverai de l'eau, dit-il. Il vous faut de l'ombre.

Ni l'un ni l'autre n'avaient de chapeau. William avait laissé le sien dans le bois, caché sous un buisson avec sa veste d'uniforme.

Murray ne répondit pas. Il semblait suivre une autre conversation dans sa tête.

— Je ne vous connais peut-être pas tant que ça, mais Rachel, si.

C'était indéniable. William ressentit un mélange de honte, de fierté et de colère. Rachel et son frère le connaissaient bien. Ils lui avaient sauvé la vie et

l'avaient remis sur pied. Ils avaient voyagé ensemble pendant des semaines, partageant leur nourriture et les dangers.

— Elle dit que vous êtes un type bien.

— Sa bonne opinion de moi me flatte.

L'eau n'avait pas été d'un grand secours. Murray ne tenait pratiquement plus en selle et gardait les yeux mi-clos.

— Si vous mourez, je l'épouserai, dit William d'une voix forte.

L'effet fut instantané. Les paupières de Murray s'écartèrent aussitôt. Il esquissa un léger sourire.

— Je sais. Sauf que je ne vais pas mourir. Par ailleurs, vous me devez une vie, l'Anglais.

— Non. Moi aussi, je vous ai sauvé une fois. Je vous ai sauvés tous les deux de ce cinglé armé d'une hache... Bug, c'est bien ça? Nous sommes quittes.

Un temps interminable plus tard, Murray se redressa légèrement.

— J'en doute, dit-il.

CHACUN COMPTE SES POINTS

Jamie raccompagna les Grey jusqu'à la porte, puis revint avec un petit sourire narquois. J'en aurais ri si cela ne me faisait pas aussi mal.

— «Ton» fils, «ton» neveu, «ta femme», raillai-je. Fraser, trois; Grey, zéro.

Il me lança un regard surpris, puis ses traits se détendirent vraiment pour la première fois depuis des jours. Il traversa la pièce et déposa un baiser sur mon front.

— Je vois que tu te sens mieux, dit-il. Dis-moi encore des bêtises.

Il se laissa tomber sur le tabouret et soupira, de soulagement cette fois.

— Je me demande bien comment je vais t'entretenir, reprit-il. Sans argent, sans commission et sans métier. Mais je subviendrai à tes besoins quoi qu'il arrive.

— Sans profession? Laisse-moi rire. Cite-moi quelque chose que tu ne sais pas faire.

— Chanter.

— Ah, effectivement. Mais à part ça?

Il étala ses doigts sur ses genoux, contemplant d'un œil critique les cicatrices de sa main droite mutilée.

— Je ne gagnerai sans doute pas ma vie comme jongleur ou pickpocket. Ni comme scribe, d'ailleurs.

— Tu n'as pas besoin d'écrire, tu possèdes une presse, la bien nommée Bonnie.

— C'est vrai, dit-il avec une petite lumière dans les yeux. Mais elle se trouve à Wilmington.

Elle avait été envoyée depuis Édimbourg chez Richard Bell, qui la gardait en fidéicommis (espérait-on), jusqu'à ce que son vrai propriétaire vienne la récupérer.

— Nous irons la chercher, dis-je. Et ensuite...

Je m'interrompis, craignant d'attirer la poisse en me projetant trop loin dans le futur. Les temps étaient incertains pour tout le monde et il était impossible de savoir ce que le lendemain nous réservait.

Je tendis la main vers la sienne et repris:

— Mais avant, tu dois te reposer. On dirait que tu es à l'article de la mort.

— Je voulais entendre des bêtises, mais pas de ce genre-là!

Il se mit à rire et à bâiller en même temps.

— Allonge-toi, ordonnai-je fermement. Dors un peu, au moins, jusqu'à ce que le lieutenant Bixby revienne avec encore un peu de fromage.

L'armée américaine s'était retirée à Englishtown, à une heure de route. Les Britanniques étaient déjà loin, mais comme bon nombre des engagements des miliciens avaient expiré peu après la bataille, les routes étaient encombrées d'hommes rentrant chez eux, la plupart à pied.

Il se coucha sur sa paille en protestant à peine, signe qu'il était vraiment exténué, et s'endormit en quelques secondes.

J'étais encore faible et m'épuisais pour un rien. Même la visite des Grey m'avait fatiguée. Je m'enfonçai dans mon oreiller et m'assoupis, rouvrant les yeux de temps à autre en entendant un bruit. Jamie, lui, dormait à poings fermés, et je me laissai bercer par le son régulier et réconfortant de ses ronflements.

Je fus réveillée quelque temps plus tard par des coups sur la porte d'entrée. En redressant la tête, j'entendis quelqu'un appeler :

— Il y a quelqu'un ?

Mon cœur fit un bond. Je connaissais cette voix.

Je lançai un regard vers Jamie, qui dormait recroquevillé tel un hérisson. Très lentement, je parvins à balancer mes jambes au bord du lit, puis, me déplaçant comme une tortue du troisième âge et me tenant au montant du lit, je franchis le mètre et demi qui me séparait de la fenêtre et m'agrippai à son rebord.

Une belle mule baie attendait dans la cour, un corps à moitié nu couché en travers de sa selle. Mon ventre se noua et je me pliai aussitôt de douleur, sans lâcher le bord de la fenêtre. Je me mordis la lèvre pour ne pas crier. L'homme portait des jambières en daim, et deux plumes de dindon effilochées pendaient dans ses cheveux.

— Mon Dieu, faites qu'il ne soit pas...

Ma prière fut entendue avant même que j'aie eu le temps de la formuler. La porte en contrebas s'ouvrit. William et le lieutenant Macken sortirent, soulevèrent Ian, enroulèrent ses bras autour de leurs épaules et le portèrent à l'intérieur.

Sans réfléchir, je me tournai pour chercher ma sacoche de médecine et manquai de tomber. Je me rattrapai de justesse au bord du lit, mais lâchai malgré moi un grognement de douleur. Jamie se réveilla d'un bond et lança des regards affolés autour de lui.

— Tout... va bien, dis-je sans desserrer les dents. Je vais bien. C'est... Ian. Il est rentré.

Jamie était déjà sur ses pieds. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées et fila vers la fenêtre. Je le rejoignis en me tenant le côté. William venait de ressortir de la maison et s'apprêtait à monter en selle. Il était en chemise et

couvert de boue. Le soleil faisait luire des reflets roux dans sa chevelure châtain foncé. Mme Macken lui dit quelque chose depuis le pas de la porte et il se retourna pour lui répondre. Je ne pensais pas avoir bougé, mais il leva soudain les yeux et se figea. À mes côtés, je sentis Jamie se raidir lui aussi quand leurs regards se croisèrent.

Le visage de William resta de marbre. Après un long moment, il se tourna à nouveau vers la mule, monta en selle et s'éloigna. Après un autre long moment, Jamie se remit à respirer.

— Laisse-moi te remettre au lit, *Sassenach*, dit-il calmement. Il faut que j'aille chercher Denny pour soigner Ian.

JE NE TE LAISSERAI PAS SEUL

On lui avait donné du laudanum avant de traiter son épaule. C'était une drogue étrange. Il en avait déjà pris, il y avait longtemps, à une époque où il n'en connaissait pas encore le nom. À présent, couché sur le dos, clignant lentement des yeux tandis que les effets se dissipaient, il essayait de comprendre où il était et de distinguer ce qui était réel. Il était convaincu que l'essentiel de ce qu'il voyait ne l'était pas.

La douleur, elle, était bien réelle. Il pouvait s'en servir comme d'une ancre. Elle n'avait pas totalement disparu durant l'opération. Il en avait été vaguement conscient, comme d'un ruban vert sale traversant ses rêves tel un ruisseau boueux. Maintenant qu'il était éveillé, elle revenait en force. Sa vision n'était pas encore bien nette et il tourna les yeux d'un côté puis de l'autre à la recherche d'un objet familier.

Il le trouva immédiatement.

Un visage. Une fille. Ifrin, comment s'appelle-t-elle?

— Rachel, articula-t-il d'une voix éraillée.

Elle interrompit aussitôt ce qu'elle faisait et vint vers lui, le visage soucieux mais rayonnant.

— Tu es réveillé! dit-elle en sondant ses traits. Ton front est tout chaud et tu as encore beaucoup de fièvre. Comment te sens-tu?

— Beaucoup mieux maintenant que je te vois.

Il tenta d'humecter ses lèvres sèches.

— Tu n'aurais pas un peu d'eau?

Elle parut effarée de ne pas y avoir pensé elle-même et se hâta de porter une tasse à ses lèvres. Il n'avait jamais rien bu d'aussi délicieux, rendu plus exquis encore du fait qu'elle lui soutenait la nuque. Il ne voulait pas que cela s'arrête, mais elle écarta la tasse.

— Je t'en redonnerai très bientôt, promit-elle. Tu ne dois pas boire trop vite ou tu vomiras.

Elle ajouta avec un petit sourire:

— Entre la crasse et le sang, tu as déjà fait assez de saletés comme ça.

— Mmphm.

Il se rallongea. Il découvrit qu'il était presque propre. Quelqu'un avait lavé les derniers vestiges de graisse et de peinture sur sa peau, ainsi que la sueur et le sang. Son épaule était bandée par-dessus un cataplasme dont l'odeur était

acidulée et familière, mais son esprit embué ne lui permettait pas encore de trouver le nom de l'herbe utilisée.

— C'est tante Claire qui m'a soigné? demanda-t-il.

Rachel fronça les sourcils.

— Ta tante est souffrante. Tu te souviens que je t'ai dit qu'elle avait été blessée durant la bataille?

— Non.

Il n'avait aucun souvenir des derniers jours.

— Non, répéta-t-il. Mais... Comment va-t-elle?

— Denny a extrait la balle et ton oncle Jamie est avec elle. Tous deux a-firment très fermement qu'elle guérira.

Elle tordit légèrement les lèvres, à mi-chemin entre un sourire et une moue inquiète.

— Alors, elle guérira, l'assura-t-il. Oncle Jamie est un homme très têtu. Je peux avoir encore un peu d'eau?

Cette fois, il but lentement et parvint à en avaler un peu plus avant qu'elle ne retire la tasse. Un martèlement métallique résonnait quelque part. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'un vestige de ses rêves, mais le bruit s'interrompit brusquement et il entendit quelqu'un jurer.

— Où... où sommes-nous?

Sa vue commençait à s'éclaircir, lui révélant qu'ils se trouvaient dans une petite étable. Ce qu'il avait senti était du foin frais, ainsi que des effluves chauds de bouse. Il était étendu sur une couverture étalée sur un ballot de paille, mais il ne voyait de vache nulle part.

— Dans un village appelé Freehold, répondit Rachel. La bataille s'est déroulée non loin. Washington et l'armée se sont retirés à Englishtown, mais de nombreux soldats ont été hébergés par les habitants d'ici. Nous avons été gracieusement accueillis par le forgeron du village, M. Heughan.

— Ah.

Une forge. Cela expliquait le martèlement et les jurons. Il ferma les yeux pour calmer un instant son tournoiement, mais des images de ses cauchemars étaient imprimées sur ses paupières et il les rouvrit aussitôt. Rachel était toujours à ses côtés, ce qui était bon signe.

— Qui a remporté la bataille? demanda-t-il.

Rachel fit un geste impatient.

— Pour autant que je sache, personne. Les Américains jubilent de ne pas avoir été vaincus, mais ce qui est sûr, c'est que l'armée britannique non plus. Une seule chose m'intéresse: toi. Tu guériras, puisque je le dis. Et je suis aussi têtue que n'importe quel Écossais, toi y compris.

— Il faut que je te dise quelque chose, Rachel.

Les mots étaient sortis de sa bouche malgré lui. Pourtant, ils lui

paraissaient familiers, comme s'il les avait déjà prononcés.

— Quelque chose de plus?

— Pourquoi. Ai-je parlé pendant que j'étais...

Il voulut faire un geste de la main, mais même son bras valide paraissait coulé dans le plomb.

Rachel se mordit la lèvre.

— Qui est Geillis? demanda-t-elle. Et que diable t'a-t-elle fait?

— Qu'ai-je dit? demanda-t-il prudemment.

— Si tu ne t'en souviens pas, je ne souhaite pas te le rappeler.

— Je me souviens très bien de ce qui s'est passé, mais j'ignore ce que j'en ai raconté.

— Ce qui s'est passé..., répéta-t-elle lentement. Dans tes rêves ou...

— Dans les deux, probablement, dit-il doucement en lui prenant la main. J'ai parlé de Geillis Abernathy, c'est ça?

— Tu as juste dit «Geillis». Tu avais peur. Tu criais de douleur, mais ce n'était pas uniquement à cause de ta blessure. C'était... à cause de ce que tu voyais... et...

Elle rougit. L'espace d'un instant, il replongea dans son rêve et la vit sous la forme d'une orchidée avec une trompe sombre dans laquelle il pouvait enfoncer son... Il chassa aussitôt cette vision, sentant son pouls s'accélérer.

— Il semble que tu n'aies pas uniquement ressenti de la douleur, dit-elle en fronçant les sourcils.

— C'est vrai, admit-il. Je peux avoir encore un peu d'eau?

Elle lui en donna, tout en le regardant d'un air indiquant qu'il ne s'en sortirait pas sans raconter la fin de l'histoire.

Il se rallongea avec un soupir.

— C'était il y a longtemps, *a nighean*. Ça n'a plus d'importance. Quand j'avais environ quatorze ans, j'ai été enlevé. Je me suis retrouvé chez une femme nommée Geillis Abernathy, en Jamaïque, jusqu'à ce que mon oncle me retrouve. Ce ne fut pas une expérience agréable, mais j'en suis sorti indemne.

Rachel arqua un sourcil gracieux. Il aimait la voir faire cette mimique, à certains moments plus que d'autres.

— Il y avait d'autres garçons avec moi, reprit-il. Ils ont eu moins de chance.

Pendant longtemps, après avoir été sauvé, il avait craint de fermer les yeux la nuit, car il voyait leurs visages. Puis, peu à peu, ils s'étaient estompés. À présent, il se sentait coupable de les avoir laissés sombrer dans l'oubli.

— Ian, murmura Rachel.

Elle caressa sa joue. Il sentit le chaume de sa barbe sous sa paume et un agréable frisson le parcourut.

— Tu n’as pas besoin d’en parler, dit-elle doucement.

— Ce n’est rien. Je te raconterai, mais plus tard. C’est de l’histoire ancienne. Mais... (il hésita et elle arqua l’autre sourcil)... il y a autre chose que je dois te dire.

Il lui raconta. Une grande partie des événements des deux derniers jours était encore floue, mais il se souvenait précisément des deux Abénaquis qui l’avaient traqué et de ce qu’il avait fait dans le camp britannique.

Elle resta silencieuse un long moment, si long qu’il se demanda s’il s’était vraiment réveillé et si cette conversation avait vraiment eu lieu.

— Rachel?

La porte de l’étable était ouverte, mais la lumière n’entrait pas suffisamment pour qu’il distingue clairement ses traits. Elle le dévisageait, distante, comme si elle voyait à travers lui. C’était ce qu’il redoutait.

Il entendait le forgeron, dehors. M. Heughan allait et venait en frappant du métal, s’interrompant de temps en temps pour invectiver ses outils peu coopératifs. Il entendait également les martèlements de son propre cœur.

Enfin, un frisson parcourut Rachel, comme si elle s’extirpait d’une rêverie. Elle posa une main sur son front et le regarda dans les yeux en écartant ses cheveux. Ses doux yeux noisette étaient insondables. Très lentement, elle suivit du bout du pouce le tatouage pointillé sur ses pommettes.

— Nous ne pouvons plus attendre d’être mariés, Ian, dit-elle doucement. Je ne veux plus que tu affrontes cette vie seul. Nous vivons des temps troubles et nous devons être ensemble.

Il sentit ses poumons se vider entièrement. Lorsqu’il inspira à nouveau, l’air avait un goût de paix.

— Quand? murmura-t-il.

— Dès que tu pourras marcher sans aide.

Elle déposa un baiser sur ses lèvres, aussi léger qu’un pétale de rose.

LA MAISON DE CHESTNUT STREET

La maison était habitée. Il voyait de la fumée s'échapper de l'une des cheminées. Quand il voulut l'ouvrir, il trouva la porte verrouillée.

Tout en appuyant à nouveau sur la poignée, il déclara à Hal:

— Je me demande ce qui est arrivé à l'ancienne porte... Elle était verte.

— Le meilleur moyen de le savoir serait sans doute de toquer et de le demander à la personne qui viendra t'ouvrir...

Ils n'étaient pas en uniforme et Hal était passablement énervé, surtout depuis leur visite au général Arnold.

Ce dernier s'était montré réservé, ce qui pouvait se comprendre, mais courtois. Après avoir lu la lettre de Fraser trois ou quatre fois, il avait accepté de leur fournir des laissez-passer pour rester en ville et mener leur enquête à leur guise.

Sous sa façade impassible de gouverneur, il leur donna un aperçu de sa célèbre arrogance en déclarant:

— Il va de soi que si j'ai vent du moindre incident fâcheux, je vous ferai arrêter tous les deux et vous quitterez la ville sur une poutre.

Hal, qui ne connaissait pas encore cette manière très américaine de signifier à des invités qu'ils n'étaient pas bienvenus, avait roulé des yeux incrédules.

— Sur une quoi?

— Une poutre, répéta Arnold avec un sourire charmant. Une longue pièce de bois? Vous savez, comme on en utilise dans les charpentes?

Hal s'était tourné vers Grey en arquant un sourcil comme s'il lui demandait de traduire une expression absconse en hottentot. John s'était exécuté d'un air résigné.

— Une personne indésirable est perchée à cheval sur l'objet en question, qu'un groupe d'hommes soulève à chaque extrémité et parade dans les rues avant de le déposer en dehors de la ville. Je crois savoir que, dans certains cas, l'importun est préalablement enduit de goudron et de plumes, quoique les effets de la poutre soient généralement considérés comme suffisants.

— Ça vous aplatit les bourses comme si un cheval les avait piétinées, précisa Arnold sans cesser de sourire. Ça ne fait pas de bien à votre derrière non plus.

— Je n'en doute pas, avait répondu Hal poliment.

Bien que son teint ait légèrement rougi, il avait conservé un sang-froid exemplaire, ce qui en disait long sur l'importance que revêtait pour lui leur mission.

Le bruit du pêne glissant dans la gâche rappela John au présent. La porte s'ouvrit, révélant sa gouvernante et cuisinière pointant un fusil de chasse.

— Lord John! s'exclama Mme Figg en laissant tomber son arme.

— Oui, en personne, dit-il en entrant et en ramassant le fusil.

Il sourit, ressentant un élan d'affection en la voyant toujours aussi ronde, proprette et enrubannée.

— C'est un plaisir de vous revoir, madame Figg. Permettez-moi de vous présenter mon frère, le...

— Nous avons déjà fait connaissance, l'interrompit Hal. Comment allez-vous, madame?

Mme Figg le dévisagea en plissant des yeux.

— Fort bien, monsieur le duc. Je vois que vous respirez toujours.

À sa mine, ce n'était pas forcément une bonne chose. Hal lui adressa un large sourire.

— Avez-vous pu enterrer l'argenterie à temps?

— Bien sûr, répondit-elle dignement.

Elle se tourna vers John.

— Vous êtes venu la chercher, milord? Je peux vous la déterrer en un rien de temps.

— Peut-être pas tout de suite, madame Figg.

Il regarda autour de lui, remarqua les morceaux de balustrade manquant sur le premier palier, les traces sur le mur et...

— Qu'est-il arrivé au lustre?

Mme Figg soupira et secoua tristement la tête.

— C'est M. William. Comment va-t-il, milord?

— Je n'en sais rien, hélas. J'espérais qu'il serait passé par ici, mais... je suppose que non?

— Non, milord, répondit-elle, navrée. Nous ne l'avons pas vu depuis... ben depuis que vous êtes parti vous aussi.

Elle le contempla de la tête aux pieds, notant ses cheveux courts, les vestiges d'ecchymoses, la tenue quelconque, et soupira d'un air accablé. Puis, résolue à être joyeuse, elle redressa les épaules.

— Ça réchauffe le cœur de vous voir, milord!

Après une brève hésitation, elle ajouta:

— Et vous aussi, monsieur le duc. Passez donc dans le salon, je vous apporte une bonne tasse de thé dans deux minutes.

Les traits de Hal s'illuminèrent.

— Vous avez du thé?

— Le coffret de thé est la première chose que j'ai cachée. Mais je viens juste d'en déterrer une brique pour Mlle Dottie et...

— Comment, Dottie est ici?

— Mais oui! répondit Mme Figg, ravie d'être porteuse d'une bonne nouvelle. Je vais aller vous la chercher.

Ce ne fut pas nécessaire. La porte du jardin s'ouvrit au même moment et Dottie apparut, tenant son tablier rempli de courges provenant du potager. Celles-ci se déversèrent en cascade sur le sol lorsqu'elle aperçut son père et se précipita pour l'embrasser.

— Papa!

Le visage de Hal se métamorphosa, se remplissant de tendresse et d'amour. Grey en fut si ému que les larmes lui montèrent aux yeux. Il détourna la tête et se dirigea vers la desserte pour leur laisser un peu d'intimité.

Le service à thé en argent avait disparu, naturellement, mais ses assiettes en porcelaine de Saxe étaient toujours à leur place. Il caressa du doigt le filet d'or qui bordait l'une d'elles, se sentant étrangement désincarné. *Et le lieu qu'il habitait ne le connaîtra plus.*

Il s'aperçut que Dottie lui parlait et se retourna.

— Je suis si heureuse que vous soyez tous les deux sains et saufs, et ici!

Ses joues étaient roses et ses yeux brillants. Grey eut un pincement au cœur en sachant que sa joie volerait en éclats dans quelques minutes, dès que son père lui révélerait la raison de leur présence. Toutefois, avant ce moment fatidique, Dottie s'empara des rênes de la conversation et la conduisit dans une tout autre direction.

— Puisque tu es là, oncle John, peut-on utiliser ta maison? Je veux dire, pour le mariage. Dis oui, s'il te plaît! S'il te plaît!

La tenant toujours dans ses bras, Hal s'écarta légèrement et s'éclaircit la gorge.

— Le mariage? Tu veux dire... le tien?

— Mais oui, bien sûr, papa. De quel autre mariage voudrais-tu qu'il s'agisse?

Elle posa une main sur le bras de son oncle avec une moue coquette.

— Alors, oncle John. Qu'en dis-tu? Nous ne pouvons pas nous marier dans un temple, mais, pour que ce soit un vrai mariage d'Amis, il nous faut des témoins et, sincèrement, je doute que papa veuille que je me marie dans une taverne, n'est-ce pas?

Elle se tourna vers son père, qui avait retrouvé son air circonspect.

— Mais bien sûr que tu peux, ma chère, répondit John avec un regard autour de lui. En supposant que je conserve cette maison assez longtemps pour que le mariage s'y déroule. Quand aura lieu la cérémonie et combien de

témoins devons-nous accueillir?

Elle hésita en tapotant ses dents du bout d'un ongle.

— Je n'en suis pas sûre. Il y aura quelques Amis qui, comme Denny, ont été exclus de leur assemblée pour avoir rejoint l'armée continentale. Ainsi que quelques amis, sans majuscule, cette fois, se trouvant toujours à Philadelphie, s'il y en a. Puis... la famille?

Elle hésita à nouveau et lança un regard en coin à son père. John ne put s'empêcher de sourire.

Hal ferma les yeux et soupira profondément.

— Bien sûr que j'assisterai à ton mariage, ma chérie, dit-il sur un ton résigné.

— Parfait! Il y aura aussi Henry, même si je dois le traîner par la peau du cou. Je suppose que nous devons également inviter Mme Woodcock (elle parut moins enthousiaste). Et bien sûr, Adam et... peut-être même Ben...

John se dit que le moment était venu de lui annoncer la nouvelle, mais Hal pinça les lèvres, l'air déterminé. Il ne lança pas un regard à son frère, mais son message était limpide: *Pas tout de suite, pour l'amour de Dieu. Laissons-la être heureuse encore un moment.*

— Je suis désolée que maman ne puisse être là, poursuivit Dottie. Mais je lui ai écrit pour le lui dire.

— Tu as bien fait, ma chérie, dit Hal sur un ton presque normal. Quoi d'autre?

— Ah.

Elle marqua une pause, rosit légèrement et se mit à tripoter nerveusement son tablier d'une main.

— Sais-tu que Rachel, la sœur de Denny, est fiancée à Ian Murray? reprit-elle. C'est le neveu de M. Fraser... Non, non, je ne dois plus dire «monsieur». Le neveu de James Fraser, tu sais...

— Oui, je sais qui il est, l'interrompit Hal. Où veux-tu en venir, Dottie? Et sans tourner autour du pot, je te prie.

Elle prit un air légèrement pincé, mais ne se laissa pas démonter.

— Eh bien, Rachel et Ian souhaitent se marier au plus tôt, tout comme Denny et moi. Dans la mesure où tous les témoins seront déjà là, pourquoi ne pas faire d'une pierre deux coups?

Cette fois, Hal se tourna vers John, qui, pris de court, lui retourna son regard.

— Ah... euh... Je suppose que cela signifie d'autres invités? Y compris M. Fraser? Tu me pardonneras d'utiliser un titre, ma chère, mais je suis indécrottement mondain.

— Oui, répondit Dottie. Rachel dit que Mme Fraser est suffisamment remise et qu'ils rentreront à Philadelphie demain ou après-demain. Puis il y a

Fergus et son épouse, Marsali, peut-être leurs enfants et... je ne crois pas que Ian ait de la famille iroquoise dans la région, mais...

John se tourna et commença à compter les chaises alignées devant les lambris.

— Une, deux, trois, quatre, cinq... Il me semble que nous serons un peu les uns sur les autres, Dottie, mais si...

— Hahum, fit Mme Figg.

Le bruit fut suffisamment impressionnant pour que tout le monde se taise et se tourne vers elle.

— Je vous demande pardon, messieurs, dit-elle d'un air soudain intimidé. Je ne voudrais pas paraître impertinente ou effrontée, mais... il se trouve que j'ai parlé au révérend Figg de Mlle Dottie et de l'ami Denzell.

Elle s'éclaircit la gorge, son embarras grandissant. Avec sa tête ronde, noire et luisante, elle rappela à John un boulet de canon venant d'être tiré, une image qui l'émut.

— Et... pour faire bref, mademoiselle et messieurs, le révérend et sa congrégation seraient honorés que vous considériez la possibilité de vous marier dans la nouvelle église, puisque vous y avez eu la bonté de contribuer à sa construction. Elle n'a rien de sophistiqué, mais...

— Madame Figg, vous êtes un génie! s'exclama Grey.

Il prit ses deux mains dans les siennes, ce qui la troubla au point de la laisser sans voix. Il la lâcha aussitôt et Dottie en profita pour l'étreindre et l'embrasser. Puis, quand Hal s'approcha à son tour et lui fit un baisemain, c'en fut trop pour la brave dame, qui fut sur le point de suffoquer. Elle retira précipitamment sa main et, marmonnant des excuses décousues comme quoi elle devait préparer le thé, battit en retraite précipitamment en manquant de trébucher contre une courge.

Lorsqu'elle se fut barricadée dans sa cuisine, Hal se tourna vers sa fille:

— Vous pouvez vous marier dans une église? Ce n'est pas comme chez les Juifs, n'est-ce pas? Nous n'avons pas besoin d'être circoncis pour assister à la cérémonie? Autrement, ta liste d'invités risque d'être considérablement réduite.

— Oh, non, je ne pense pas... répondit Dottie, prise de doute.

Elle s'interrompit brusquement en voyant passer une ombre devant la fenêtre.

— Doux Jésus! N'est-ce pas...?

Sans achever sa pensée, elle se précipita vers la porte d'entrée et l'ouvrit grand, faisant sursauter William, qui se tenait sur le perron.

— Dottie! s'exclama-t-il. Que fais-tu...

Quand il aperçut John et Hal derrière elle, ses traits se modifièrent avec une rapidité fulgurante qui déclencha un frisson tout le long de l'échine de son

père. Il avait déjà vu maintes fois exactement la même expression sur le visage de Jamie Fraser, mais jamais sur celui de son fils.

C'était celle d'un homme qui redoutait la situation qui se présentait, mais se sentait parfaitement capable de l'affronter. William entra, résista aux tentatives de Dottie, qui voulait le serrer dans ses bras, et s'inclina cérémonieusement.

— Bonjour, cousine. Messieurs.

Hal émit un petit grognement amusé et l'examina de haut en bas. Comme John et lui, William était habillé en civil, quoique ses vêtements fussent bien taillés et de qualité. C'étaient clairement les siens.

— Et peut-on savoir où tu étais passé, ces trois derniers jours? lui demanda Hal.

— Non, répondit William. Et vous, que faites-vous ici?

John répondit avant que son frère ne mette à nouveau son grain de sel. Il avait posé le fusil sur le manteau de cheminée, où Hal aurait facilement pu le prendre, mais il était à peu près sûr qu'il n'était pas chargé.

— Nous te cherchions, entre autres choses. Ainsi que le capitaine Richardson. Tu ne l'aurais pas vu, par hasard?

Il fut soulagé en voyant l'air surpris de William.

— Non, répondit-il. C'est donc ça que vous faisiez dans le quartier général d'Arnold? Vous vous renseigniez sur lui?

— En effet. Comment sais-tu que... Oh. Tu surveillais le bâtiment. (Il sourit.) Je me demandais aussi comment tu étais arrivé ici inopinément. Tu nous as suivis depuis les bureaux du général Arnold.

William acquiesça, puis approcha l'une des chaises alignées contre le mur.

— Asseyez-vous. Nous devons parler.

— Ouh là, voilà qui n'est pas de bon augure, murmura Dottie. Je ferais peut-être mieux d'aller chercher le brandy.

— Merci, Dottie, lui dit John. S'il te plaît, demande à Mme Figg de nous sortir la cuvée de 57, si elle ne l'a pas enterrée.

— Je crois que tout ce qui est alcoolisé est caché au fond du puits. Je vais aller voir.

Mme Figg revint au même instant avec un plateau de thé, s'excusant pour l'humble théière en faïence. Quelques minutes plus tard, chacun était servi d'une tasse fumante et d'un petit verre de brandy de 57.

— Merci, chérie, dit Hal à Dottie en prenant son verre. Tu peux t'éclipser, si tu veux.

— Je préférerais que tu restes, Dottie, déclara William. Ce que j'ai à dire te concerne aussi.

Dottie, penchée pour ramasser une courge, lança un bref regard vers son père, puis s'assit sur un pouf en face de son cousin.

— Raconte, dit-elle simplement.

— Ce n'est rien de bien extraordinaire, l'assura-t-il avec un air faussement détaché. J'ai appris récemment que je suis le fils naturel d'un certain James Fraser, qui...

— Ah! s'exclama-t-elle. Je me disais bien que le général Fraser me rappelait fortement quelqu'un. Mais bien sûr! C'est fou ce que tu lui ressembles, Willie.

William fut décontenancé, mais se ressaisit rapidement et demanda à Hal:

— Il est général?

— Il l'était, répondit son oncle. Il a démissionné.

William émit un petit son de dédain.

— Tu m'en diras tant. Moi aussi.

Après un long silence, John reposa délicatement sa tasse sur sa soucoupe.

— Pourquoi? demanda-t-il calmement.

Au même moment, Hal s'interrogea à voix haute:

— Peut-on démissionner quand on est prisonnier de guerre?

— Je ne sais pas, admit William en répondant au deux en même temps. Mais je l'ai fait. À présent, pour en revenir au capitaine Richardson...

Il leur raconta son étrange rencontre avec Denys Randall-Isaacs sur la route.

— Ou plutôt, Denys Randall, corrigea-t-il. C'est ainsi qu'il se fait appeler désormais. Son beau-père était juif et il préfère éviter l'association.

— Judicieux de sa part, convint Hal. Je ne connais pas ce monsieur. Que sais-tu d'autre à son sujet et quel est son lien avec Richardson?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

William finit sa tasse et se resservit avant de poursuivre:

— Mais il y en a forcément un. Avant cette rencontre, je supposais que Randall travaillait avec ou pour Richardson.

— C'est peut-être toujours le cas, suggéra John.

Ayant lui-même travaillé pour les services secrets pendant quelques années, il ne prenait jamais les propos d'un espion pour argent comptant.

William réfléchit à la question quelques instants, puis acquiesça à contrecœur.

— Peut-être, convint-il. Mais dites-moi, pourquoi vous intéressez-vous tant à Richardson?

Ils le lui dirent.

Lorsqu'ils eurent fini, Hal était assis sur le pouf près de Dottie, un bras autour de ses épaules pour tenter de la consoler. Elle sanglotait en silence et il lui tamponnait les joues avec son mouchoir, à présent sale et froissé après leur avoir servi de drapeau blanc.

— Je n'y crois pas, répéta-t-il, tenace, pour la sixième ou septième fois. Tu m'entends, ma chérie? Je n'y crois pas et tu ne dois pas y croire non plus.

— N-non, dit-elle docilement. Non, je n'y crois pas. Oh... Ben!

Dans l'espoir de la distraire, John se tourna à nouveau vers William.

— Et qu'es-tu venu faire à Philadelphie? Ce n'est pas pour chercher le capitaine Richardson puisque, quand tu as quitté le camp, tu ignorais qu'il avait disparu.

— Je suis venu pour une affaire personnelle.

Le ton de William laissait clairement entendre qu'il n'avait pas l'intention d'en dire plus. Il pinça les lèvres et, une fois de plus, John eut l'étrange impression de voir Jamie Fraser. Puis William sortit une lettre de sa poche de poitrine et ajouta:

— Je voulais aussi laisser ceci pour toi, au cas où tu reviendrais en ville. Mais... Ce n'est plus la peine, elle ne fait que répéter ce que je t'ai déjà dit.

Il remit la lettre dans sa poche en rougissant légèrement et fuit le regard de John, préférant se tourner vers son oncle.

— J'irai découvrir ce qui se passe avec Ben, annonça-t-il. Je ne suis plus soldat. Je ne risque pas d'être pris pour un espion et je peux voyager beaucoup plus facilement que vous.

Dottie se moucha délicatement dans le mouchoir de son père et le dévisagea, les yeux brillants.

— Oh, William! Tu ferais ça? Merci!

Naturellement, ce ne fut pas aussi facile, mais Grey savait déjà que William avait hérité de l'opiniâtreté de son père naturel. Il n'y avait que Hal d'assez têtue pour tenter de le dissuader, et lui-même finit par capituler.

La question réglée, William se leva.

— Transmets mes amitiés à Mme Figg, dit-il à John.

Il s'inclina devant Dottie.

— Au revoir, cousine.

John le raccompagna jusqu'à la porte et, une fois sur le seuil, le retint par le bras.

— Donne-moi la lettre, demanda-t-il doucement.

Pour la première fois, William perdit un peu de son assurance. Il posa la main sur sa poche de poitrine et hésita.

— Je ne la lirai pas, promit son père. Mais, au cas où tu ne reviendrais pas, j'aimerais la conserver.

William inspira profondément, puis acquiesça et la lui tendit. Elle était scellée par un épais cachet en cire de chandelle. Il n'avait pas utilisé sa chevalière, mais avait simplement enfoncé son pouce dans la cire chaude.

— Merci, dit John, la gorge nouée. Que Dieu te garde, mon fils.

LE SENTIMENT DE L'ASSEMBLÉE

L'église méthodiste était un modeste bâtiment en bois avec de simples vitres et, bien qu'elle possédât un autel, elle aurait fort bien pu passer pour une maison quaker, si ce n'était les trois grandes bandes de tissu encadrées ornant un mur et comportant des versets de la Bible brodés au point de croix.

J'entendis Rachel soupirer de soulagement quand elle entra et regarda autour d'elle.

— Pas de fleurs? s'était indignée Mme Figg, la veille. La simplicité, je veux bien, mais c'est quand même Dieu qui a créé les fleurs!

— Un lieu de réunion d'Amis ne comporte pas de fleurs, avait répondu Rachel en souriant. Nous les considérons comme païennes, car elles constituent des distractions qui nous détournent de la vérité. Mais nous sommes vos invités et ce n'est pas à un invité de dire à son hôte comment tenir sa maison.

Le mot «païen» avait fait tiquer Mme Figg. Elle avait marmonné un instant, puis avait retrouvé son ton affable.

— Parfait, avait-elle dit. Sa seigneurie possède trois beaux rosiers et on trouve des tournesols dans tous les jardins de la ville. Il y a beaucoup de chèvrefeuille aussi.

Effectivement, tout le monde en plantait autour des latrines.

Afin de ne pas heurter la sensibilité quaker, il n'y avait qu'un bouquet de fleurs, dans un vase en verre des plus simples, posé entre deux bancs en bois placés à l'avant de la salle. Le parfum du chèvrefeuille et des roses de mai se mêlait à l'odeur de térébenthine des planches en bois de pin et aux émanations corporelles de l'assistance qui, quoique relativement propre, avait très chaud.

Rachel et moi ressortîmes et rejoignîmes les autres, qui attendaient à l'ombre d'un grand tilleul. Les gens continuaient d'arriver, seuls ou par deux, bon nombre nous lançant des regards intrigués sans pour autant remarquer les deux jeunes mariées.

— Tu vas te marier... habillée ainsi?

Hal contemplait la tenue de Dottie d'un air consterné. Elle portait pourtant sa meilleure robe en mousseline gris pâle dotée d'un nœud à hauteur des reins et un fichu blanc. Elle ne se laissa pas démonter.

— Peuh! Maman m'a raconté ce qu'elle portait quand tu l'as épousée dans une taverne d'Amsterdam. Je sais aussi à quoi ressemblait ton premier

mariage. Apparemment, les diamants, la dentelle blanche et les ors de l'église St. James ne t'ont pas si bien réussi.

— Dorothea, la gronda doucement Denzell. N'accable pas ton père. Il souffre suffisamment comme ça.

Hal, qui s'était tendu en entendant les remarques acerbes de sa fille, pâlit encore un peu plus et lança un regard noir à Denzell. John et lui portaient leurs uniformes d'apparat et supplantaient de loin en splendeur les deux jeunes femmes. Je trouvais un peu dommage que Hal ne puisse conduire sa fille à l'autel. Lorsqu'on lui avait expliqué le déroulement de la cérémonie, il était d'abord resté coi, puis, après que son frère lui eut donné un coup de coude dans les côtes, avait simplement déclaré qu'il serait honoré d'y assister.

Jamie, lui, ne portait pas d'uniforme, mais quand il était apparu dans sa tenue complète de Highlander, Mme Figg avait failli s'étrangler. Elle n'avait pas été la seule.

— Par le saint berger de Judée, cet homme porte-t-il vraiment une jupe en laine? m'avait-elle glissé. Et qu'est-ce que c'est que ce motif? Il y a de quoi vous faire sortir les yeux de la tête!

— Dans sa langue maternelle, on appelle cela un *féileadh beag*, lui expliquai-je. Plus simplement, on dit un kilt. Quant au motif, c'est celui du tartan de sa famille.

Elle le contempla un long moment d'un air intrigué, se tourna vers moi, ouvrit la bouche pour me poser une question, puis se ravisa et la referma.

— Non, répondis-je en riant. Il ne porte rien dessous.

— Ça ne l'empêchera pas de mourir de chaud, prédit-elle. Comme ces deux coqs de combat.

Elle pointa le menton vers Hal et John, superbes et dégoulinants de transpiration dans leur veste écarlate et leurs dentelles dorées. Henry était venu en uniforme lui aussi, mais sa tenue de lieutenant était moins voyante. Il donnait le bras à Mercy Woodcock et lança à son père un regard le défiant de faire le moindre commentaire.

— Pauvre Hal, murmurai-je à Jamie. Ses enfants lui donnent bien du fil à retordre.

— N'est-ce pas le cas de tous les parents? répondit-il. Tu te sens bien, *Sassenach*? Tu es pâle. Tu ne veux pas rentrer t'asseoir?

— Je vais très bien, l'assurai-je. Si je suis pâle, c'est parce que je suis restée enfermée pendant un mois. Ça fait du bien d'être au grand air.

J'avais une canne pour me soutenir, en plus de Jamie, et hormis pour un tiraillement dans mon flanc, je me sentais fort bien. J'étais ravie de pouvoir enfin bouger, même si j'appréciais moins de porter à nouveau un corset et des jupons par cette chaleur. Celle-ci allait encore empirer une fois à l'intérieur. La congrégation du révérend Figg était venue au grand complet et la salle était comble.

L'église ne possédait pas de cloche, mais à quelques pâtés de maisons de là, celle de St. Peter sonna. Le moment était venu. Jamie, les frères Grey et moi entrâmes et prîmes nos places. Un brouhaha de conversations résonnait dans la salle. Les uniformes anglais et le kilt excitaient la curiosité. Heureusement, par respect pour les quakers, Jamie et les Grey avaient laissé leurs épées chez eux.

La curiosité augmenta encore de plusieurs crans lorsque Ian fit son entrée. Il portait une nouvelle chemise en calicot imprimée de tulipes bleues et violettes sur un fond blanc, ses jambières en daim, son pagne et un brassard en coquillages bleu et blanc. Je devinai qu'il lui avait été confectionné par son ancienne épouse iroquoise, Travaille avec ses mains.

J'entendis John chuchoter à Hal:

— Et, bien entendu, voici son témoin.

Rollo venait d'entrer à pas de loup derrière Ian, indifférent à la sensation qu'il provoquait. Ian s'assit sur l'un des deux bancs à l'avant de la salle, face à la congrégation. Rollo se coucha à ses pieds, se gratta nonchalamment une oreille, puis s'allongea en haletant paresseusement et observa le public de son regard jaune comme s'il se demandait lequel il dévorerait en premier.

Denzell suivit, légèrement pâle. Il vint s'asseoir près de Ian et sourit à la congrégation. Il portait son meilleur costume (il en possédait deux). En assez bon état, il était en drap fin bleu marine avec des boutons en étain. Bien que plus petit et moins extravagant que Ian, il n'était en rien éclipsé par son pittoresque futur beau-frère.

— Tu ne vas pas être malade, hein? demanda Jamie à Rachel.

Dottie et elle se tenaient contre le mur. Rachel serrait les pans de sa robe. Elle était blanche comme un linge, mais ses yeux brillaient. Ils étaient rivés sur Ian qui, en retour, ne voyait qu'elle, le cœur sur le visage.

— Non, murmura-t-elle. Viens, Dottie.

Elle la prit par la main et les deux jeunes femmes traversèrent la salle pour aller s'asseoir sur l'autre banc. Dottie portait la tête haute. Rachel croisa les mains sur ses genoux et se remit à fixer Ian. Je sentis la tension de Jamie se relâcher légèrement. Assise de l'autre côté de lui, Jenny tordit le cou pour voir les jeunes mariés, puis sourit d'un air satisfait.

Elle avait confectionné elle-même la robe de Rachel, dont la garde-robe, après les contingences des derniers mois, ne comportait que des guenilles. Si Jenny avait des goûts plutôt conservateurs en matière de mode féminine, elle savait tailler un corsage. La robe de Rachel, en chintz vert pâle avec un petit entrelacs plus sombre, la moulait comme un gant. Avec sa chevelure brillante châtain sombre lui retombant librement sur les épaules et ses grands yeux noisette qui lui mangeaient le visage, Rachel ressemblait à une nymphe des bois.

J'allais partager cette image avec Jamie lorsque le révérend Figg avança

dans l'allée centrale, se retourna vers ses ouailles et sourit.

— Mes frères et sœurs, que Dieu vous bénisse!

— Soyez béni, mon frère! répondit chaleureusement l'assistance.

Il y eut également quelques «Amen» discrets. Le révérend lança un regard vers les jeunes mariés puis se tourna à nouveau vers la congrégation.

— Nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer deux unions, mais les demoiselles et les messieurs sur le point de convoler appartenant à la Société des Amis, ce sera un mariage quaker. C'est un peu différent des mariages que vous connaissez, alors permettez-moi d'expliquer comment cela se passera.

Un murmure d'intérêt s'éleva, qu'il fit taire d'un geste. Petit et séillant, vêtu d'un costume noir agrémenté d'un haut col blanc, M. Figg possédait une présence physique considérable. Toutes les oreilles s'ouvrirent grand en attendant ses explications.

— Nous avons l'honneur d'accueillir cette «assemblée», car c'est ainsi que les Amis appellent leur culte. Pour eux, un mariage n'est qu'une partie normale de leur réunion. Il n'y a pas de prêtre ni de pasteur. L'homme et la femme se déclarent l'un à l'autre quand ils se sentent inspirés à le faire.

Cela souleva une onde de surprise, mâtinée d'une légère réprobation. Je vis les joues de Dottie s'empourprer. M. Figg adressa un sourire rassurant aux filles puis poursuivit:

— Peut-être vaut-il mieux que l'un de nos amis quakers vous raconte lui-même le sens de l'assemblée, car ils sont certainement mieux placés que moi pour le faire.

Il se tourna vers Denzell, mais ce fut Rachel qui se leva. M. Figg ne l'avait pas vue et sursauta lorsqu'elle se mit à parler derrière lui, faisant rire l'assistance.

Elle attendit que les rires se taisent, puis reprit d'une voix douce mais claire:

— Bonjour. Je vous remercie tous pour votre présence, car le Christ a dit: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux.» C'est là l'essence même d'une assemblée d'Amis: laisser le Christ se manifester parmi nous et en nous. (Elle écarta légèrement les bras.) C'est pour cela que nous nous réunissons et que nous écoutons, tant les autres que la lumière en nous. Lorsqu'une personne se sent appelée à le faire par l'esprit divin, elle prend la parole.

— Ou elle chante, intervint Dottie en souriant à Denzell.

— Ou elle chante, convint Rachel. Mais nous ne craignons pas de nous taire, car c'est souvent dans le silence de notre cœur que Dieu parle le plus fort.

Elle se rassit, sereine.

Il y eut des remuements de chaises et de corps, accompagnés de quelques chuchotements, puis la salle sombra effectivement dans une attente

silencieuse, rompre cette fois par Denzell, qui se leva et déclara:

— Permettez-moi de vous exprimer toute ma reconnaissance pour votre accueil généreux. J'ai été exclu de mon assemblée, ma sœur avec moi, pour avoir déclaré mon intention de rejoindre l'armée continentale. Pour cette raison, nous ne sommes plus les bienvenus dans l'assemblée de Philadelphie. (Il lança un regard vers Rachel.) C'est un châtiment douloureux pour un Ami, car nos vies et nos âmes résident au sein de notre assemblée. Lorsque deux Amis se marient, l'ensemble de leur communauté doit approuver et être témoin de leur union, car c'est elle qui la soutiendra. J'ai privé ma sœur de cette approbation et de ce soutien, et, pour cela, j'implore son pardon.

— Tu as suivi ta conscience, répondit Rachel. Si j'avais pensé que tu avais tort, je te l'aurais dit.

— J'avais la responsabilité de veiller sur toi.

— Tu as veillé sur moi. Ai-je l'air mal nourrie? Suis-je nue?

Cela provoqua un certain amusement dans l'assistance, que ni le frère ni la sœur ne semblèrent remarquer.

— Je t'ai arrachée à ta maison et à ton assemblée, insista Denzell. Je t'ai contrainte de me suivre dans un monde brutal, au sein d'une armée d'hommes violents.

— Je crois qu'il parle de moi, intervint Ian.

Il s'éclaircit la gorge, regarda M. Figg, qui paraissait légèrement abasourdi, puis se tourna vers le public captivé.

— C'est que je ne suis pas un Ami, expliqua-t-il. Je suis un Highlander et un Iroquois. On peut difficilement faire plus violent que ces deux-là. Normalement, je ne devrais pas épouser Rachel et son frère ne devrait pas l'autoriser.

— Qu'il essaie de m'en empêcher, pour voir! protesta Rachel le dos droit et les poings serrés sur ses genoux. Ou toi, Ian Murray!

Dottie semblait trouver la conversation amusante. Je pouvais la voir qui se retenait de rire. En lançant un regard de côté, je vis exactement la même expression sur le visage de son père.

— C'est à cause de moi que tu ne peux pas te marier dans une vraie assemblée quaker, contra Ian.

— Je suis tout aussi coupable, renchérit Denzell.

— *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa*, me chuchota Jamie à l'oreille. Je devrais peut-être me lever et dire que c'est aussi ma faute, pour avoir laissé Ian partir avec les Indiens et avoir donné un si mauvais exemple...

— Uniquement si l'inspiration divine te le dicte, répondis-je. Personnellement, je vous conseillerais, à toi et à l'inspiration divine, de ne pas vous en mêler.

Mme Figg, elle, n'était pas de cet avis. Elle se racla bruyamment la gorge.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, mais d'après ce que j'ai compris, vous autres, Amis, considérez la femme comme l'égale de l'homme, n'est-ce pas?

— Absolument! répondirent en chœur Rachel et Dottie.

Tout le monde se mit à rire. Mme Figg se gonfla comme une prune noire bien mûre, mais conserva son sang-froid.

— Dans ce cas, puisque ces demoiselles veulent vous épouser, de quel droit essayez-vous de les en dissuader? À moins que vous ayez vos propres réserves sur le sujet?

Il y eut un murmure d'approbation féminine dans l'assistance. Denny, toujours debout, parut décontenancé.

— Le tout est de savoir s'il a un pénis, murmura une voix à l'accent français derrière moi. On ne peut pas se marier sans un pénis.

Marsali pouffa de rire et je pressai mon mouchoir en dentelle contre ma bouche pour contenir le mien, revoyant en pensée le mariage peu orthodoxe de Fergus et de Marsali sur une plage des Caraïbes. À mes côtés, je sentis les épaules de Jamie trembler.

— Effectivement, j'ai quelques réserves, répondit dignement Denzell. Non pas concernant mon désir d'épouser Dorothea ni mes intentions honorables à son égard, mais plutôt l'inverse. Je crois qu'il en va de même pour l'ami Ian, même si je ne peux parler en son nom. Nous estimons devoir exposer nos défauts et nos limites... en tant que maris. Afin que Rachel et Dorothea puissent... qu'elles aient une juste... euh...

— Qu'elles sachent dans quoi elles se fourrent, acheva Mme Figg pour lui. C'est très attentionné de votre part, docteur Hunter...

— Ami, murmura-t-il.

— «Ami» Hunter, corrigea-t-elle en levant les yeux au ciel. Mais j'ai deux choses à vous dire. D'une part, votre jeune dame vous connaît probablement mieux que vous vous connaissez vous-même. (Il y eut à nouveau des rires.) De l'autre, en tant que femme d'expérience, je peux vous assurer que personne ne sait à quoi il ou elle s'engage en se mariant. On ne le découvre qu'après avoir été marié un certain temps.

Ayant dit ce qu'elle avait à dire, elle se rassit dans un murmure d'approbation.

Je remarquai une certaine fébrilité sur le côté gauche de l'église, où plusieurs hommes étaient assis ensemble. Je les avais vus entrer, accompagnés de femmes qui étaient manifestement leurs épouses mais qui s'étaient assises à l'écart sur le côté droit. J'en déduisis qu'ils étaient des quakers, bien que leurs tenues ne les différenciassent en rien des artisans et commerçants de la congrégation. Ils semblaient être parvenus à un consensus silencieux et l'un d'eux se leva.

— Je m'appelle William Sprockett, annonça-t-il. Nous sommes venus

apporter notre soutien à l'ami Hunter. Nous aussi, nous avons suivi les injonctions de notre conscience en faisant des choix et en commettant des actes qu'un ami chercherait normalement à éviter. Pour cette raison, nous aussi, nous avons été exclus de notre assemblée.

Il s'interrompt en plissant le front, ne sachant pas comment poursuivre. Une petite femme en robe jaune se leva à son tour.

— Ce que mon mari essaie de dire, amis, c'est qu'un homme qui n'écoute pas sa lumière intérieure n'est pas un homme. Et que si avoir une conscience peut parfois être bien embarrassant, cela ne fait pas de vous un mauvais mari.

Elle sourit à M. Sprockett et se rassit.

— En effet, confirma M. Sprockett, reconnaissant. Comme ma femme a la bonté de le souligner, nous être battus pour la liberté ne nous rend pas inaptes au mariage. C'est pour cela que nous sommes venus (d'un geste de la main, il engloba ses compagnons et leurs épouses de l'autre côté de la salle) approuver ton mariage et être tes témoins, ami Hunter.

— Et nous soutenons le vôtre, Dorothea et Rachel, ajouta Mme Sprockett.

— Je... je vous remercie, amis, balbutia Denzell, qui était resté debout.

Il se rassit brusquement, imité, plus lentement, par M. Sprockett.

Un silence envahit la salle. Durant quelques minutes, on n'entendit plus que les bruits lointains de la rue, ponctués, ici et là, d'une toux discrète ou d'un raclement de gorge. Jamie posa une main sur la mienne et nos doigts s'entrelacèrent. Je sentais son pouls contre ma paume, ainsi que la solidité de ses articulations et de ses phalanges. Sa main droite était usée et marquée par les cicatrices du sacrifice et du labeur; marquée également par les signes de mon amour, les réparations rudimentaires effectuées dans la douleur et le désespoir.

Sang de mon sang, chair de ma chair...

Je me demandai si les gens qui étaient malheureux en ménage pensaient à leurs propres noces lorsqu'ils assistaient à un mariage. Ceux qui étaient heureux le faisaient inmanquablement. Jenny avait la tête baissée, les traits calmes et sereins. Revoyait-elle Ian et son propre mariage? Oui. Elle tourna légèrement la tête, posa doucement sa main sur le banc et sourit au fantôme assis à ses côtés.

Hal et John étaient assis devant nous, légèrement décalés sur le côté, si bien que j'entrevois leurs profils, si ressemblants et pourtant si différents. Tous deux avaient été mariés deux fois.

Je ressentis un petit choc en me souvenant soudain que j'avais été la seconde épouse de John. Notre brève association me paraissait déjà si loin et presque irréelle. Et puis... il y avait Frank.

Frank. John. Jamie. Les intentions sincères ne suffisaient pas toujours, pensai-je en observant les jeunes gens assis sur les bancs à l'avant de l'église. Ils ne se regardaient plus, mais fixaient leurs mains, le sol, ou fermaient les

yeux. Peut-être se rendaient-ils compte que, comme l'avait dit Mme Figg, le mariage n'était ni rituel ni paroles, mais l'expérience d'une vie.

Un mouvement m'arracha à mes pensées. Denzell s'était levé et tendit la main à Dottie, qui se leva à son tour, comme hypnotisée. Il serra ses mains dans les siennes comme si sa vie en dépendait.

— Perçois-tu le sentiment de l'assemblée, Dorothea? demanda-t-il solennellement.

Lorsqu'elle eut acquiescé, il poursuivit:

— En présence du Seigneur et devant tous nos amis, je te prends pour épouse, Dorothea, et je promets, avec l'aide de Dieu, d'être un mari aimant et fidèle aussi longtemps que nous vivrons.

Le visage rayonnant, d'une voix basse mais clairement audible, elle répéta:

— En présence du Seigneur et devant nos amis, je te prends pour époux, Denzell, et je jure, avec l'aide de Dieu, d'être une épouse aimante et fidèle aussi longtemps que nous vivrons.

J'entendis Hal ravalier son souffle, comme un sanglot, puis un tonnerre d'applaudissements retentit dans l'église. Denzell sursauta, puis sourit, offrit son bras à Dottie, rayonnante, et la conduisit par l'allée centrale jusqu'au fond de l'église, où ils s'assirent côte à côte sur le dernier banc.

Les gens chuchotaient entre eux, soupiraient de satisfaction et souriaient, puis le silence revint, mais ce n'était plus un recueillement contemplatif. On sentait l'assistance dans l'expectative, teintée d'une légère angoisse, tandis que toute l'attention était désormais concentrée sur Ian et Rachel, toujours assis et regardant le plancher.

Ian releva lentement la tête avec une inspiration audible depuis le fond de la salle. Il décrocha le couteau de sa ceinture et le posa à ses côtés.

— Hum... Rachel sait que j'ai déjà été marié à une femme du clan des loups de la nation Kahnyen'kehaka. Chez les Iroquois, le mariage n'est pas si différent de chez les Amis. Nous étions assis côte à côte devant la tribu et nos parents, c'est qu'ils m'ont adopté, voyez-vous, ont parlé pour nous, racontant ce qu'ils savaient de nous et décrivant nos qualités. Enfin... ce qu'ils en savaient.

Il y eut quelques rires et il attendit que le silence revienne.

— La femme que j'épousais avait sur les genoux un panier rempli de fruits, de légumes et de nourriture. Elle a promis de me nourrir avec le produit de ses champs et de veiller sur moi. Moi... (il posa une main sur son couteau), j'avais un couteau, un arc et les peaux de plusieurs loutres que j'avais tuées. J'ai promis de chasser pour elle et de la garder au chaud dans mes fourrures. Alors tout le monde a convenu que nous devions nous marier et... voilà!

Il se mordit la lèvre avant de poursuivre.

— Toutefois, les Iroquois ne se marient pas pour la vie, mais uniquement aussi longtemps que la femme le souhaite. Mon épouse a choisi de se séparer

de moi, non pas parce que je la maltraitais, mais... pour d'autres raisons.

Il toucha le brassard de wampum autour de son biceps.

— Ma femme s'appelait Wakyo'teyehsnonhsa, ce qui veut dire «Travaille avec ses mains». Elle a confectionné ce bijou pour moi, comme un gage d'amour.

Ses longs doigts dénouèrent les liens et la bande en rangs de coquillages tissés retomba dans sa main.

— Je le dépose à présent afin de montrer que je viens en homme libre, libre de donner à nouveau ma vie et mon cœur. Et j'espère les donner pour toujours.

Les coquillages bleus et blancs cliquetèrent doucement quand il les posa sur le banc. Il laissa ses doigts dessus un instant, puis écarta la main.

J'entendais le souffle de Hal, régulier à présent, mais légèrement sifflant, ainsi que celui de Jamie, qui semblait coincé dans sa gorge.

Toutes sortes de courants circulaient dans l'air lourd et immobile de l'église. De l'affection, de la compassion, du doute, de l'appréhension... Rollo gronda doucement puis se tut, ses yeux jaunes fixés sur les pieds de son maître.

Nous attendîmes. La main de Jamie se contracta dans la mienne. Il dévisageait Ian d'un regard intense. Je savais qu'il se demandait s'il devait intervenir et plaider la cause de son neveu, assurer la congrégation et Rachel de son intégrité et de sa vertu. Il croisa mon regard et je fis discrètement non de la tête. C'était à Rachel de parler, si elle le souhaitait.

Elle semblait figée dans le marbre, le visage blême, son regard brûlant fixé sur Ian. Elle se taisait.

Elle ne bougea pas, mais quelque chose remua en elle. Je le vis sur ses traits. Son corps se redressa légèrement, se cala sur le banc. Elle écoutait sa conscience.

Nous écoutâmes avec elle. Lentement, le silence se fit lumière.

Il y eut une petite palpitation dans l'air, pas vraiment un bruit. Les gens levèrent les yeux. Un flou apparut entre les bancs à l'avant de la salle, puis un colibri se matérialisa, entré par la fenêtre ouverte, une petite tache verte et écarlate voletant devant les trompes corail d'une branche de chèvrefeuille.

Un soupir collectif s'éleva dans l'église; le sentiment de l'assemblée n'aurait pu être plus clair.

Ian se leva et Rachel vint à lui.

UNE CODA EN TROIS TEMPS

Denzell et Dorothea

C'était la plus belle fête à laquelle Dorothea Jacqueline Benedicta Grey avait jamais assisté. Elle avait dansé avec des comtes et des vicomtes dans les plus belles salles de bal de Londres; avait dégusté les mets les plus raffinés, de paons dorés à des truites truffées de crevettes sur un lit d'aspics au-dessus duquel un triton sculpté dans la glace brandissait sa conque; le tout dans des robes si splendides que les hommes clignaient des yeux quand elle apparaissait.

Son nouveau mari ne clignait pas des yeux; il la dévorait d'un regard si intense derrière ses petites lunettes métalliques qu'elle le sentait sur sa peau depuis l'autre bout de la salle, traversant sa robe gris perle. Elle se sentait si heureuse qu'elle aurait pu exploser et se répandre dans toute la salle de la taverne du White Camel. Personne ne s'en serait rendu compte. Il y avait tant de monde entassé dans la pièce, buvant, bavardant, buvant, chantant et buvant, qu'une vésicule biliaire ou un rein sur le sol seraient passés inaperçus.

Dans une telle liesse, pensa-t-elle, peut-être même ne remarquera-t-on pas l'absence d'une ou deux personnes.

Elle parvint à rejoindre Denzell, non sans mal, étant interceptée par de nombreux convives voulant l'embrasser et lui présenter leurs vœux. Lorsqu'elle fut enfin à sa portée, il lui tendit la main et, l'instant suivant, ils étaient dehors, dans l'air de la nuit, riant aux éclats et s'embrassant au pied de l'église anabaptiste qui se dressait à côté de la taverne.

Denny s'écarta un instant pour reprendre son souffle et demanda:

— Si nous rentrions chez nous à présent, Dorothea? Es-tu... prête?

Elle ne le lâcha pas et lui ôta ses lunettes. Elle inhala avec délice l'odeur de son savon à barbe, de l'amidon de sa chemise et de sa peau en dessous.

— Sommes-nous vraiment mariés à présent? Suis-je ta femme?

— Oui, murmura-t-il d'une voix un peu rauque. Et je suis ton mari.

Il avait voulu parler solennellement, mais son visage irradiait une telle joie qu'elle éclata de rire.

Elle recula légèrement sans lâcher sa main.

— Dans nos vœux, nous n'avons pas parlé de «ne faire qu'une seule chair», mais ce principe est-il également inclus? Généralement parlant?

Il rechaussa ses lunettes, la dévisagea d'un air grave et les yeux brillants. Puis, du bout de l'index de sa main libre, il effleura son sein.

— J'y compte bien, Dorothea.

Elle était déjà venue dans son appartement. D'abord en tant qu'invitée, puis en tant qu'assistante, pour y préparer des paniers de bandages et d'onguents avant de l'accompagner dans ses visites médicales. Cette fois, c'était différent.

Il avait ouvert toutes les fenêtres avant la cérémonie et ne les referma pas, ne se préoccupant pas des mouches attirées par l'échoppe du boucher se

trouvant à deux pas. Les pièces situées au premier étage auraient dû être étouffantes après avoir emmagasiné toute la chaleur de la journée, mais, grâce à la douce brise nocturne, l'air était comme du lait chaud, doux et liquide sur la peau. Les odeurs de viandes étaient étouffées par le parfum des jardins de Bingham House, deux rues plus loin.

Il avait effacé tous les signes de sa profession et les chandelles projetaient une lumière sereine sur la pièce simple mais confortable. Deux bergères à oreillettes faisaient face à la cheminée, un guéridon étant placé entre les deux avec un livre dessus. À travers la porte ouverte, on apercevait un lit propre avec un dessus-de-lit lisse et deux oreillers blancs douillets.

Bien qu'elle n'ait pratiquement pas bu de vin, elle se sentait légèrement étourdie. Soudain intimidée, elle se tint un moment sur le seuil comme si elle attendait d'être invitée à entrer. Denny alluma deux autres chandelles puis, se retournant, la vit.

— Viens, dit-il en lui tendant la main.

Ils s'embrassèrent longuement, se caressant, desserrant progressivement leurs vêtements. Elle baissa la main et le toucha à travers sa culotte.

Il se tendit et fut sur le point de dire quelque chose, mais elle fut plus rapide.

— Une seule chair, lui rappela-t-elle. Je veux te voir tout entier.

— Ce n'est pourtant pas la première fois que tu en vois un, dit Denny. Tu as trois frères, d'une part. Et, parmi tous ces soldats que tu as soignés...

Il était étendu nu sur le lit, tout comme elle, et elle tripotait l'objet en question, qui semblait apprécier considérablement son attention. Il enfouit les doigts dans sa chevelure et caressa les lobes de ses oreilles.

— J'espère que tu ne penses pas que j'aie jamais fait ça avec mes frères, répondit-elle en frémissant de plaisir. Quant à ceux des soldats blessés, ils ne sont généralement pas en condition.

Il toussota et se tortilla légèrement.

— Si tu souhaites que je fasse de toi une épouse ce soir, il vaudrait mieux que tu le laisses tranquille un moment et me laisses apprécier ta propre chair.

— Oh.

Elle lança un regard à son sexe, puis au sien.

— Que... que veux-tu dire? Pourquoi ne pourrais-tu pas?

— Ah.

Il parut ravi et enthousiaste. Il faisait si jeune sans ses lunettes! Il bondit du lit et passa dans l'autre pièce, ses jolies petites fesses blanches sautillant dans la lueur des chandelles. À la surprise de Dottie, il revint avec le livre qu'elle avait remarqué sur le guéridon et le lui donna. Il était rempli de signets et s'ouvrit de lui-même à une page présentant plusieurs dessins de pénis en coupe transversale, dans différentes phases d'activité.

Elle releva vers lui des yeux incrédules.

— J'ai pensé..., commença-t-il. Je sais que tu es vierge et je ne voulais pas que tu aies peur ou que tu sois prise au dépourvu.

Il rougissait comme une jeune fille. Plutôt que de se tordre de rire, ce qu'elle avait très envie de faire, elle referma le livre et prit son visage entre ses mains.

— Et toi, Denny, es-tu vierge aussi?

Il rougit de plus belle mais ne détourna pas les yeux.

— Oui, mais... je sais comment faire. Je suis médecin.

Cette fois, ce fut trop. Elle se mit à glousser et, quelques instants plus tard, ils étaient dans les bras l'un de l'autre, pris d'un fou rire contagieux qui repartait de plus belle chaque fois que l'un d'eux répétait «je suis médecin».

Enfin, elle se retrouva sur le dos, le souffle court, Denny couché sur elle, un voile de transpiration entre eux. Elle toucha sa poitrine et la chair de poule hérissa les petits poils drus et sombres sur son torse. Elle tremblait, mais ce n'était ni de rire ni de peur.

— Es-tu prête? chuchota-t-il.

— Une seule chair, murmura-t-elle en retour.

Et ils ne firent plus qu'un.

Les chandelles s'étaient presque entièrement consumées et les ombres nues sur le mur remuaient lentement.

— Dorothea!

Elle releva momentanément la tête.

— Tu devrais probablement te taire, lui conseilla-t-elle. C'est la première fois que je fais ça. Tu ne voudrais pas me déconcentrer, n'est-ce pas?

Avant qu'il ait pu répondre, elle reprit son activité scandaleuse. Il gémit (c'était plus fort que lui) et posa doucement ses mains sur sa tête.

Elle s'arrêta à nouveau pour reprendre son souffle.

— Cela s'appelle une fellation. Le savais-tu? demanda-t-elle.

— Oui. Comment... C'est que... Oh. Oh, mon Dieu!

— Qu'as-tu dit?

Elle était si belle. Son teint rose était encore accentué par les bougies, ses lèvres rose sombre et humides...

— J'ai dit: «Oh mon Dieu.»

Un sourire illumina son visage et elle le serra encore un peu plus fort. L'ombre de Denzell sur le mur tressaillit.

— Parfait! dit-elle, satisfaite.

Puis, avec un petit rire triomphant qui dévoilait ses dents blanches et tranchantes, elle se pencha à nouveau pour l'achever.

Ian et Rachel

Ian souleva la robe verte dans un bruissement d'étoffe, puis Rachel secoua vigoureusement la tête en projetant des épingles à cheveux dans toutes les directions. Elle lui sourit, sa chevelure sombre retombant en désordre. Il se mit à rire et cueillit les dernières petites attaches métalliques. Jenny lui avait fait un chignon, avant la réception à la taverne de White Camel.

— J'ai cru mourir, soupira-t-elle en glissant ses doigts dans ses cheveux libres. Entre les épingles qui me rentraient dans le crâne et mon corset serré. Tu veux bien me délacer, mon époux?

Elle lui tourna le dos et le regarda par-dessus son épaule avec un regard malicieux.

Il n'avait pas cru possible d'être aussi ému et plus excité, mais ce dernier regard le fit battre tous les records. Il glissa un bras autour de sa taille, la faisant glousser de plaisir, tira sur le nœud de ses lacets et lui mordit doucement la nuque, lui arrachant un couinement beaucoup plus fort. Elle se débattit et il rit, la serrant plus fort tout en dénouant ses liens. Elle était svelte comme un jeune saule et encore plus souple. Elle se tortilla contre lui et ce petit corps à corps échauffa encore ses sens. S'il avait eu moins de sang-froid, il l'aurait clouée sur le lit en quelques secondes, avec son corset, sa chemise et ses bas.

Il la libéra néanmoins, fit glisser ses bretelles sur ses épaules et lui passa le corset par-dessus la tête. Elle s'ébroua à nouveau puis lissa sa chemise moite et se redressa, droite et fière devant lui. Ses tétons pointaient sous le tissu mou.

— J'ai gagné ton pari pour toi, annonça-t-elle.

Elle passa les doigts sur le petit ruban bleu tissé dans le col de sa chemise, puis lui montra l'ourlet brodé de petites fleurs bleues, roses et jaunes.

— Comment étais-tu au courant?

Il l'attira à lui et posa les mains à plat sur ses fesses.

— Crédieu, tu as un si joli petit derrière bien rond!

— Quoi, tu blasphèmes pendant notre nuit de noces? le gronda-t-elle en souriant.

— Je ne blasphème pas, je remercie le ciel. Et qui t'a parlé du pari?

Fergus lui avait parié une bouteille de stout qu'une épouse quaker porterait de simples sous-vêtements en lin sans ornements. Ian n'en savait rien, mais il avait espéré que Rachel considérerait que faire plaisir à son mari n'était pas un péché de vanité.

— Germain, naturellement, répondit-elle.

Elle glissa les bras autour de son cou et, comme lui, posa les mains sur ses fesses.

— Le tien n'est ni petit ni rond, mais il n'en est pas moins charmant. As-tu besoin d'aide avec tes lacets?

Devinant qu'elle en avait envie, il la laissa s'agenouiller et dénouer les lacets de sa braguette. En voyant sa tête échevelée sous lui tandis qu'elle s'appliquait à la tâche, il posa ses mains sur ses cheveux, savourant leur chaleur.

Sa culotte retomba autour de ses chevilles et elle se redressa pour l'embrasser. Sa main traînante rencontra son membre au garde-à-vous et elle le caressa.

— Ta peau est si douce, là, en bas. Comme du velours.

Sa caresse n'était pas hésitante, mais très légère. Il enroula ses doigts autour des siens et lui montra comment le tenir fermement et jouer avec. Elle apprenait vite.

— J'aime quand tu gémis, Ian, murmura-t-elle en se pressant contre lui.

— Je ne gémis pas.

— Mais si.

— C'est juste ma respiration. Oh... C'est bon... Mais... Attends.

Il la souleva (elle fit un petit «Oups!») et la porta jusqu'au lit. Il la laissa tomber sur le matelas (avec un «Oups» nettement plus fort) et se jeta à ses côtés avant de la prendre dans ses bras. Il y eut un certain nombre de contorsions, de gloussements et de sons décousus. Elle réussit à lui ôter sa chemise, alors qu'il n'était parvenu qu'à remonter la sienne et à l'abaisser sous ses seins, si bien que le vêtement était enroulé autour de sa taille.

— J'ai gagné, annonça-t-elle en se trémoussant pour la passer le long de ses jambes et la repousser du pied.

— C'est ce que tu crois.

Il prit son sein dans sa bouche. Elle émit un son très gratifiant et lui tint la tête. Il redoubla d'ardeur, dardant la langue telle une vipère.

— J'aime quand tu gémis, Rachel, railla-t-il en s'interrompant un instant. Veux-tu que je te fasse crier?

— Oui, haleta-t-elle. S'il te plaît.

— Pas tout de suite.

Il se souleva légèrement pour laisser passer un peu d'air entre eux. La chambre était petite et très chaude. Elle toucha son torse et frotta doucement son pouce contre son mamelon. Il sentit la sensation fuser droit dans sa verge.

— À mon tour, chuchota-t-elle.

Elle se redressa sur un coude, sa main libre autour de son cou, et suçait doucement son téton.

— Encore, dit-il d'une voix rauque. Plus fort. Mords.

— Mords? répéta-t-elle en s'interrompant un instant.

— Mords.

Il roula sur le dos et l'attira sur lui. Elle prit une grande inspiration et abaissa à nouveau la tête, répandant sa chevelure sur son torse.

— Aïe!

— Tu m’as dit de mordre! Oh, Ian, je suis désolée. Je ne voulais pas te faire mal!

— Tu ne m’as pas fait mal. Enfin... si. Mais... tu peux recommencer?

Elle lui adressa un regard perplexe. Il lui vint à l’esprit que, lorsque oncle Jamie lui avait conseillé de procéder lentement et doucement, il n’avait peut-être pas voulu dire qu’il fallait épargner sa partenaire.

— Viens ici, *mo nighean donn*.

Il l’attira contre lui. Son cœur tambourinait contre sa poitrine et il ruisselait de sueur. Il écarta ses cheveux de son visage et les glissa derrière ses oreilles.

— Allons-y d’abord doucement, d’accord? Ensuite, je te montrerai ce que j’entends par «mordre».

Ian sentait le vin, le whisky et le mâle. Sa peau était brûlante sous ses doigts et son odeur lui rappelait un peu celle d’un putois aperçu de loin, mais en beaucoup plus agréable. Elle pressa son visage contre la courbe de son épaule, le humant avec plaisir. Elle tenait fermement son sexe dans sa main. La curiosité lui fit lâcher prise et descendre un peu plus bas, enfouissant les doigts dans son épaisse toison. Il expira bruyamment quand elle glissa la main sous ses bourses.

— Cela t’ennuie, Ian? susurra-t-elle.

Elle fit rouler ses charmants œufs sous sa paume. Elle avait vu des scrotums de nombreuses fois, pendants et fripés, et si elle n’avait jamais été dégoûtée, ne les avait trouvés que vaguement intéressants. Celui de Ian était merveilleux, avec une peau tendue, si douce et si chaude. Enhardie, elle descendit encore un peu entre ses cuisses.

Le bras qu’il avait enroulé autour de ses épaules se raidit, mais il ne lui demanda pas d’arrêter. Au contraire, il écarta légèrement les jambes, l’invitant à pousser plus loin ses recherches. Elle avait torché des hommes des centaines de fois et il lui vint à l’esprit que tous n’étaient pas très soignés... mais ses petits poils frisés étaient doux et très propres. Elle pressa inconsciemment son bassin contre lui tandis que ses doigts s’aventuraient dans la raie de ses fesses. Il se contracta par réflexe et elle s’interrompit en le sentant frissonner. Puis elle se rendit compte qu’il était secoué par un rire silencieux.

— Je te chatouille? s’inquiéta-t-elle en se redressant sur un coude.

La lumière de l’unique chandelle dansait sur son visage, creusant ses joues et faisant briller ses yeux.

— Oui, si l’on peut dire.

Il caressa son dos, puis posa sa main sur sa nuque et approcha son visage. Ses cheveux s’étaient détachés et formaient une masse sombre dans son cou.

— Dire que je m’efforce d’aller lentement, d’être doux... et en un rien de temps, tu me malaxes les bourses et me fourres un doigt dans le cul!

— Et c’est mal? s’alarma-t-elle. Je ne voudrais pas être... euh... trop

hardie.

Il la serra contre lui et chuchota dans son oreille:

— Tu ne seras jamais trop hardie avec moi, mon cœur.

Il glissa une main le long de son dos et descendit plus bas. Elle ravala son souffle.

— Chut, susurra-t-il en poursuivant lentement son travail. Je croyais que tu serais effrayée, au début. Mais tu n'as pas peur, n'est-ce pas?

— Si. Je suis t-t-terrifiée.

Elle plaisantait, mais pas totalement. Il le perçut. Sa main s'arrêta et il s'écarta légèrement pour la dévisager.

— Et?

— Eh bien... pas vraiment terrifiée, mais... C'est que, c'est très agréable, mais je sais que quand tu... enfin quand on... Ça fait mal la première fois, voilà. Je le redoute un peu, mais je ne veux pas qu'on arrête non plus. J'aimerais... juste qu'on se débarrasse de cette partie-là pour que je n'aie plus à y penser.

— Qu'on s'en débarrasse? répéta-t-il avec un petit sourire en coin. Tu as raison.

Il glissa son autre main entre ses cuisses, très délicatement. Sa vulve était enflée et humide. Il remua les doigts, d'abord un, puis deux, jouant, caressant, et... et...

Elle ne s'y attendait pas. Une sensation familière mais puissante, beaucoup plus puissante, grandit encore et encore. Elle s'y abandonna totalement, se laissant porter par des vagues extatiques.

Elle sombra ensuite dans une douce torpeur, palpitante, les os mous. Ian l'embrassa doucement.

— Il ne t'a pas fallu longtemps, murmura-t-il. Pose tes mains sur mes bras, *mo chridhe*, et accroche-toi.

Il roula sur elle avec l'agilité d'un félin et inséra son membre entre ses cuisses, lentement mais fermement. Très fermement. Elle tressaillit et se contracta involontairement, mais sa fente était glissante et sa chair prête à l'accueillir. En outre, aucune résistance n'aurait pu l'empêcher d'entrer.

Elle se rendit compte qu'elle enfonçait les ongles dans ses bras, mais ne le lâcha pas.

— Je te fais mal? demanda-t-il doucement.

Il avait cessé de bouger, étant entièrement en elle, l'étirant d'une manière très troublante. Quelque chose s'était déchiré et elle ressentait une légère brûlure.

— Oui, souffla-t-elle. Mais ça ne fait rien.

Il s'abaissa très lentement et déposa un baiser sur son nez, sur ses paupières, sur ses lèvres. Durant tout ce temps, elle était consciente de cette

partie de lui qui était en elle. Il se retira légèrement et ondula des hanches. Elle émit un petit son essoufflé, pas vraiment une protestation, ni un encouragement.

Il le prit néanmoins pour tel et accéléra le mouvement.

— Ne t'inquiète pas, mon cœur, haleta-t-il. Il n'y en a pas pour longtemps. Pour cette fois.

Rollo ronflait dans un coin, couché sur le dos pour avoir moins chaud, les pattes repliées comme celles d'un insecte.

Elle avait un goût légèrement sucré et musqué, avec une trace de fadeur accompagnée d'une saveur animale piquante qu'il reconnut comme étant sa propre semence.

Il enfouit à nouveau son visage entre ses cuisses, inspirant profondément. Le léger goût salé du sang lui rappela une truite au bleu, sa chair chaude et tendre, rose et fondant dans la bouche. Elle sursauta et cambra les reins. Il la tint plus fermement, émettant un grondement sourd pour la rassurer.

C'est comme la pêche, pensa-t-il, les mains sous ses hanches. On sentait avec son esprit la forme sombre et brillante qui filait juste sous la surface, on laissait sa mouche sombrer juste un peu... Elle gémit. Puis venaient le ferrage, le sursaut de surprise, l'intense concentration sur la ligne tendue. Le pêcheur et le poisson fusionnaient au point qu'il n'existait plus rien d'autre dans le monde...

— Oh mon Dieu! murmura-t-il.

Il cessa de penser et ne sentit plus rien d'autre que les mouvements de Rachel, ses mains sur son crâne, son goût et son odeur, et les paroles qu'elle murmurait, le pénétrant avec ses sentiments.

— Je t'aime, Ian...

Il n'existait plus rien d'autre qu'elle au monde.

Jamie et Claire

La lumière jaune d'une demi-lune filtrait entre les arbres et scintillait sur les eaux sombres du Delaware. L'air était plus frais au bord de l'eau. Il caressait nos visages et nos corps chauffés par la danse, le festin, l'alcool et la proximité d'une centaine d'autres corps chauds pendant les six ou sept dernières heures.

Les jeunes mariés s'étaient éclipsés tôt; Denzell et Dottie discrètement; Ian et Rachel sous les cris tapageurs et les plaisanteries salaces d'une salle remplie de convives avinés. Une fois qu'ils furent partis, la fête commença vraiment, le vin coulant à flots et les réjouissances n'étant plus interrompues par les toasts portés aux nouveaux époux.

Nous avions pris congé des Grey peu après minuit. Hal, le père de l'une

des mariées, était l'hôte de la soirée. Il était assis près d'une fenêtre, très ivre, émettant une respiration sifflante à cause de la fumée, mais encore suffisamment lui-même pour se lever et me baiser la main.

— Vous devriez rentrer, lui conseillai-je. Demandez à John s'il lui reste un peu de marijuana. Cela vous fera du bien.

Et pas seulement sur le plan physique, achevai-je en pensée.

— Je vous remercie pour vos précieux conseils, madame, dit-il sur un ton pince-sans-rire.

Avec un temps de retard, je me souvins de notre conversation, la dernière fois qu'il avait fumé de la marijuana: il m'avait fait part de son inquiétude pour son fils Benjamin. S'il y repensait lui aussi, il n'en dit rien et, après une dernière courbette vers moi, il salua Jamie d'un signe de tête.

John s'était tenu aux côtés de son frère presque toute la soirée et se trouvait derrière lui quand nous prîmes congé. Nos regards se rencontrèrent brièvement, mais il ne s'avança pas pour prendre ma main... pas avec Jamie à mon bras. Je me demandai brièvement si je reverrais les Grey un jour, l'un comme l'autre.

Au lieu de rentrer directement à l'imprimerie, nous longeâmes le fleuve pour profiter un peu de l'air nocturne tout en discutant des jeunes mariés et des événements de la journée.

— J'imagine que leur nuit est loin d'être finie, observa Jamie. Les filles seront fourbues demain.

— Peut-être pas uniquement les filles, plaisantai-je.

— Tu as sans doute raison. Je me souviens de m'être réveillé le lendemain de nos noces en me demandant si je m'étais battu la veille. Puis je t'ai vue dans le lit et j'ai su que je ne me trompais pas.

— Cela ne t'a pas refroidi pour autant, répliquai-je en évitant un caillou pâle sur mon chemin. Je me souviens d'avoir été réveillée assez sauvagement.

— Sauvage, moi? J'ai été très doux avec toi; plus que tu ne l'as été avec moi. D'ailleurs, c'est ce que j'ai dit à Ian.

— Tu l'as raconté à Ian? m'exclamai-je.

— Il voulait des conseils et je...

— Des conseils? *Ian?*

Le jeune homme en question avait commencé sa carrière sexuelle dès quatorze ans avec une prostituée du même âge dans un bordel d'Édimbourg et ne s'était pas arrêté depuis. Outre son épouse iroquoise, je lui connaissais au moins une demi-douzaine de liaisons, et j'étais sûre de ne connaître qu'une partie de l'histoire.

— Il voulait savoir comment être doux avec Rachel, parce qu'il n'avait jamais été avec une vierge.

Je me mis à rire.

— En effet, ils vont passer une nuit intéressante, tous les quatre.

Je lui parlai des questions de Dottie dans le camp, de l'arrivée de Rachel et de notre petite séance de conseils prénuptiaux.

— Tu leur as dit *quoi*? s'esclaffa-t-il. Tu me fais dire «Oh mon Dieu» tout le temps, *Sassenach*, et généralement cela n'a aucun rapport avec ce que nous faisons au lit.

— Je n'y peux rien si c'est ton expression favorite, répliquai-je. Et tu le dis souvent au lit aussi. Tu l'as même dit lors de notre nuit de noces, et plus d'une fois, si je me souviens bien.

— Cela n'a rien d'étonnant, avec tout ce que tu m'as fait cette nuit-là.

— Ce que je t'ai fait? m'indignai-je. Qu'est-ce que j'ai bien pu te faire?

— Tu m'as mordu, répondit-il aussitôt.

— Ce n'est pas vrai! Où?

— Ici et là, répondit-il vaguement. (Je lui donnai un coup de coude.) Bon, d'accord, tu m'as mordu à la lèvre quand je t'ai embrassée.

— Je n'en ai aucun souvenir.

Le reflet de la lune sur l'eau faisait ressortir son profil racé et son nez droit.

— Je me souviens que tu m'as longuement embrassée pendant que tu tentais de déboutonner ma robe, et je suis sûre de ne pas t'avoir mordu à ce moment-là.

— Non, dit-il, songeur, en glissant une main dans le creux de mes reins. C'était plus tard. Après que j'étais allé nous chercher de quoi manger et que Rupert, Murtagh et les autres m'avaient taquiné. Je le sais parce que, en buvant le vin que j'avais rapporté, j'ai remarqué que ma lèvre me brûlait. Or, comme je ne me suis attaqué au vin qu'après que nous avions fait à nouveau l'amour, ce devait être à ce moment-là.

— Peuh! À ce stade, tu n'aurais rien remarqué même si je t'avais arraché la tête comme une mante religieuse.

Il glissa un bras autour de mes épaules, m'attira à lui et chuchota dans mon oreille:

— Tu ne remarquais plus grand-chose non plus, *a nighean*, hormis ce qui se passait entre tes cuisses.

— Difficile de ne pas remarquer un tel remue-ménage!

Il rit doucement et, s'arrêtant sous un arbre, me serra dans ses bras et m'embrassa. Ses lèvres étaient délicieusement douces.

— Je ne peux pas nier que tu m'as tout appris, *Sassenach*, murmura-t-il. Et tu fus un très bon professeur.

— Tu as vite appris. Je suppose que tu étais naturellement doué.

— S'il fallait un entraînement particulier, *Sassenach*, l'espèce humaine se serait éteinte depuis longtemps.

Il m'embrassa à nouveau, prenant tout son temps cette fois.

— Tu crois que Denny sait y faire? demanda-t-il en me libérant. C'est qu'il est tellement vertueux, non?

— Oh, je suis sûre qu'il a toutes les connaissances nécessaires, protestai-je. Après tout, il est médecin.

Jamie émit un petit rire cynique.

— Il voit peut-être une putain de temps à autre, mais sans doute uniquement dans le cadre de sa profession. En outre...

Il se rapprocha, glissa les mains dans mes poches et agrippa fermement mes fesses.

— À la faculté de médecine, ils vous apprennent comment écarter les petites fesses de votre épouse et la lécher de la raie jusqu'au nombril?

— Je ne t'ai jamais appris ça!

— C'est vrai. Pourtant, tu es médecin, non?

— Ça n'a rien... Tu racontes n'importe quoi. Tu ne serais pas un peu soûl, Jamie?

— Je n'en sais rien, répondit-il en riant. Mais toi tu l'es, *Sassenach*. Rentrons.

Il se pencha vers moi et laissa traîner sa langue dans mon cou.

— Je veux que tu me fasses dire «Oh mon Dieu», me susurra-t-il.

— Je pense que... ça peut s'arranger.

La marche m'avait rafraîchie, mais les quelques dernières minutes m'avaient à nouveau embrasée comme une chandelle. Si j'avais eu hâte de rentrer pour ôter mon corset, je me demandais à présent si je serais capable d'attendre aussi longtemps.

— Parfait, dit-il en retirant ses mains de ma jupe. Et ensuite, nous verrons ce que je peux te faire dire, *mo nighean donn*.

— Essaie donc de me faire dire «ne t'arrête pas».



SIXIÈME PARTIE

Les liens qui nous unissent

LE CORPS ÉLECTRIQUE

5 décembre 1980, Redondo Beach, Californie

Si elle n'avait pas eu besoin de timbres, elle ne serait pas passée à la poste. Elle aurait fixé sa liasse d'enveloppes sur sa boîte avec un trombone pour que le facteur les relève ou les aurait glissées dans la boîte aux lettres au coin de la rue avant d'emmener les enfants à la plage pour voir les pélicans.

Mais il lui fallait des timbres. Il y avait une douzaine d'autres détails assommants à régler: des papiers à faire certifier conformes, des photocopies, des déclarations d'impôts à remplir ou...

— Mer... credi, marmonna-t-elle en descendant de voiture. Pu... rée de mer... credi!

Cela soulagea à peine son anxiété et sa frustration. C'était injuste. Qui avait plus besoin de se défouler avec de vrais gros mots qu'une mère ayant des enfants en bas âge?

Peut-être devrait-elle se laisser aller et adopter le juron favori de sa mère, «putain de bordel de merde». Après tout, Jem l'avait intégré à sa collection personnelle d'exclamations avant d'avoir atteint l'âge de quatre ans et l'avait depuis longtemps appris à sa sœur. L'entendre dans la bouche de leur mère ne les traumatiserait pas.

La dernière fois, cela n'avait pas été aussi difficile. Non, se corrigea-t-elle aussitôt. Cela avait été bien plus dur sur le plan le plus important. Mais il n'y avait pas eu tout ce... ce... ce fatras de paperasserie: biens fonciers, comptes en banque, baux, notifications... Agacée, elle fit claquer la liasse d'enveloppes contre sa cuisse. Certains jours, elle était prête à prendre Jem et Mandy par la main et à courir droit vers les pierres sans autre sentiment que le soulagement de laisser toutes ces chicaneries derrière elle.

La première fois, elle n'avait pas grand-chose à elle. En outre, elle avait alors quelqu'un à qui tout laisser. Elle eut un pincement au cœur en se souvenant du jour où elle avait cloué le couvercle de la caisse en bois qui renfermait toute l'histoire de sa famille, soit trois fois rien: la ménagère en argent héritée de son père; les portraits cartonnés des parents de sa mère; la collection de premières éditions de son père; le képi de sa mère, quand elle avait appartenu au service infirmier militaire impérial de la reine Alexandra, durant la Seconde Guerre mondiale (il sentait encore vaguement l'iode). Elle s'était donné un mal fou pour rédiger la lettre adressée à Roger qui accompagnait le colis: *Tu m'as dit un jour que tout le monde avait besoin*

d'une histoire. Voici la mienne...

Elle avait été pratiquement sûre de ne jamais revoir Roger, sans parler de l'argenterie.

Elle poussa la porte de la poste avec une telle force qu'elle claqua contre le mur et tout le monde se retourna vers elle. Les joues en feu, elle la referma lentement avec un soin exagéré et traversa la salle sur la pointe des pieds, évitant les regards.

Elle glissa les enveloppes dans la fente une par une avec la satisfaction de corvées accomplies. Se préparer à disparaître dans le passé en laissant tout derrière soi était une chose; disparaître en pensant qu'on reviendrait peut-être un jour et qu'on aurait besoin de ses affaires, ou que ses enfants reviendraient vingt ans plus tard sans vous... c'était une autre paire de manches, comme aurait dit son père. Elle ne pouvait tout balancer sur les épaules d'oncle Joe. Le pauvre avait déjà...

Elle lança machinalement un regard vers sa boîte postale et aperçut la lettre. Elle sentit sa peau se hérissier. Elle traversa rapidement l'étendue de vieux linoléum crasseux. Avant même d'avoir touché la poignée, son esprit avait enregistré qu'il ne s'agissait pas d'une facture, d'une offre de carte de crédit ni d'un courrier administratif.

G-H-I-D-E-I... Les roulettes de la serrure à combinaison s'enclenchèrent et le petit battant en laiton s'ouvrit. Soudain, au beau milieu de la poste, une bouffée d'air des montagnes, de bruyère et de fumée de tourbe lui remplit les narines, si puissante que sa vue se brouilla.

C'était une simple enveloppe blanche, adressée à son nom dans l'écriture ronde et fluide de Joe Abernathy. Elle sentait quelque chose à l'intérieur, une seconde enveloppe avec une petite masse dure dessus... Un sceau? Avec un effort considérable, elle se retint de l'ouvrir avant d'être de retour derrière le volant de sa voiture de location.

Ce n'était pas une enveloppe mais une feuille, pliée et cachetée avec de la cire. Des taches d'encre l'avaient traversée là où la plume avait appuyé trop fort. Un message du dix-huitième siècle. Elle le pressa contre son visage, le humant, mais l'odeur de fumée et de bruyère avait disparu. Il ne restait plus que des émanations de vieux papier; même les émanations de l'encre métallurgique n'avaient pas survécu.

Il y avait également une brève note d'oncle Joe.

Ma chère Bree,

J'espère que ceci te parviendra à temps. C'est l'agent immobilier écossais qui me l'a envoyé. Les nouveaux locataires de Lallybroch ont voulu déménager les meubles à la cave, mais ne sont pas parvenus à passer le grand bureau par la porte de la bibliothèque. Ils ont donc fait appel à un antiquaire qui l'a démonté (très méticuleusement, m'assure-t-il). Ce faisant, ils ont trouvé trois timbres de la reine Victoria et ceci.

Je ne l'ai pas lu. Si tu n'es pas encore partie, fais-moi savoir si tu veux les timbres. Sinon, Lenny junior les collectionne et en prendra le plus grand soin.

Avec toute mon affection,

Oncle Joe

Elle replia soigneusement le billet, lissa les plis et le glissa dans son sac. Elle se dit qu'elle devrait probablement aller dans un endroit privé et tranquille pour lire la lettre, un endroit où elle pourrait s'effondrer en larmes sans que personne la voie. Le cachet était en simple cire de chandelle d'un gris noirâtre, et Roger l'avait écrasé avec son pouce. Elle avait reconnu son écriture instantanément. Au cas où elle aurait eu le moindre doute, elle vit l'empreinte de sa petite cicatrice en forme de crochet. Il se l'était faite avec un couteau à écailler en nettoyant un saumon qu'il avait pêché avec Jem dans le loch Ness. Elle avait embrassé son entaille pendant qu'elle cicatrisait et de nombreuses fois par la suite.

Elle ne pouvait attendre et, les mains tremblantes, déplia son canif et souleva délicatement le cachet. Il était vieux et friable. La graisse de chandelle avait imprégné le papier au fil des ans, formant une auréole autour du pâté de cire qui tomba en miettes dans sa main. Elle serra convulsivement les fragments et retourna la feuille.

Il avait écrit en haut:

Brianna Randall Fraser MacKenzie

À conserver aussi longtemps que nécessaire.

Elle émit un petit rire, qui se transforma aussitôt en sanglot. Elle s'essuya rapidement les yeux sur le revers de sa main afin de pouvoir lire.

Les premiers mots lui firent lâcher la lettre comme si elle était en feu.

15 novembre 1739

Elle la récupéra rapidement. Au cas où elle ne remarquerait pas la date, il avait souligné 1739.

— Mais comment as-tu atterri..., lâcha-t-elle à voix haute.

Elle plaqua une main sur ses lèvres et la garda ainsi tandis qu'elle lisait le reste.

Mon cœur,

Je sais ce que tu penses, et je ne sais pas te répondre. L'hypothèse la plus probable est que je suis venu à la recherche de Jeremiah et que je l'ai trouvé, je crois, mais ce n'est pas celui que je pensais.

J'ai cherché de l'aide à Lallybroch, où j'ai été accueilli par Brian Fraser (vous vous plairiez tous les deux). Par son intermédiaire et celui d'un certain

capitaine Jack Randall (oui, celui-là même), je suis entré en possession des plaques d'identification d'un pilote de la RAF. J'ai reconnu l'inscription qu'elles portaient.

Depuis notre arrivée (Buck est toujours avec moi), nous avons fouillé de fond en comble les terres claniques du Nord sans trouver la moindre trace de Jem. Je n'abandonnerai pas (tu le sais, bien sûr), mais nos recherches n'ayant porté aucun fruit jusqu'à présent, je vais suivre la seule piste que j'ai et tenter de localiser le propriétaire de ces plaques.

J'ignore ce qu'il adviendra, mais je devais te laisser un message, aussi ténues soient les chances que tu le lises un jour.

Que Dieu vous garde, toi, Jem (où qu'il soit, mon pauvre petit bonhomme; je ne peux qu'espérer et prier qu'il soit sain et sauf) et ma chère petite Mandy. Je t'aime. Je t'aimerai toujours.

R.

Elle ne se rendit compte qu'elle pleurait qu'en sentant les larmes goutter sur sa main.

— Oh, Roger! murmura-t-elle. Oh, mon Dieu.

Tard dans la soirée, une fois les enfants couchés, le Pacifique ronronnant par les portes ouvertes du balcon, Brianna s'arma d'un cahier vierge et d'un stylo Fisher Space. Ce dernier était garanti utilisable à l'envers, sous l'eau et en apesanteur, ce qui lui parut convenir particulièrement pour l'exercice auquel elle allait s'atteler.

Elle s'assit près de la lampe, réfléchit un instant, puis se releva et alla chercher un verre de vin blanc frais qu'elle posa sur la table près de son cahier. Ayant composé mentalement tout au long de la journée des passages de ce qu'elle comptait écrire, elle se lança dans la rédaction sans aucun mal.

Ignorant à quel âge les enfants le liraient, s'ils le lisaient un jour, elle ne fit aucun effort de simplification. Le sujet n'avait rien de simple.

LE GUIDE DU VOYAGEUR DU TEMPS SECONDE PARTIE

Fort bien. Papa a déjà couché sur le papier tout ce que nous savions en termes d'occurrences, d'effets physiques et de moralité. La partie qui suit détaille différentes ébauches d'hypothèses: comment fonctionne, peut-être, le voyage dans le temps. Je la qualifierais de partie scientifique, sauf qu'on ne va pas très loin en appliquant la méthode scientifique au peu de données dont nous disposons.

Néanmoins, toute démarche scientifique commence par des observations et nous en avons assez pour formuler une première série d'hypothèses. En revanche, pour tester ces dernières...

L'idée de mettre à l'épreuve ce qu'ils savaient fit trembler sa main au point qu'elle dut reposer son stylo et se concentrer sur sa respiration durant quelques minutes, jusqu'à ce que les points noirs cessent de danser devant ses yeux. Puis, les mâchoires crispées, elle reprit:

Hypothèse 1: les passages/vortex/je ne sais comment les qualifier sont provoqués par ou se produisent à l'intersection de lignes Ley (définies ici comme des lignes de force géomagnétique et non, comme le veut le folklore, des lignes droites reliant des sites anciens tels que des forts perchés, des cromlechs ou d'anciens lieux de culte comme les bassins sacrés. Il est possible que ces lignes folkloriques soient identiques ou parallèles à des lignes géomagnétiques, mais nous ne disposons pas de preuves concrètes pour le moment).

Indices étayant cette hypothèse: quelques-uns. Toutefois, nous ignorons si les pierres dressées font partie du vortex ou si elles ont été installées comme des repères par les Anciens après avoir vu certains des leurs passer par là et... pouf!

«Pouf!» marmonna-t-elle en saisissant le verre de vin. Elle avait prévu de le boire en guise de récompense une fois son devoir accompli, mais, pour le moment, elle avait plus besoin d'un soutien que d'une gratification.

— Si seulement ce ne pouvait être qu'un «pouf!».

Une gorgée, puis deux, et elle reposa son verre, l'arrière-goût citrique du vin s'attardant agréablement sur sa langue.

— Où en étions-nous? Ah oui, «pouf!»...

Papa a pu établir des liens entre de nombreuses lignes Ley folkloriques et des cercles de pierres. Théoriquement, il devrait être possible de vérifier la polarité géomagnétique de la roche autour des cromlechs, ce qui renforcerait considérablement l'hypothèse 1. Dans la pratique, c'est un peu plus difficile. Certes, on peut mesurer le champ magnétique terrestre (Carl Friedrich Gauss a découvert comment vers 1835), mais ce n'est pas vraiment à la portée de tout un chacun.

Les gouvernements effectuant des relevés géologiques ont l'équipement nécessaire. Je sais, par exemple, que c'est le cas de l'observatoire d'Eskdalemuir, qui dépend de l'Institut britannique d'études géologiques, parce que j'ai lu un compte rendu dessus. Je le cite: «Ces observatoires peuvent mesurer et prévoir des conditions telles que des orages magnétiques qui affectent parfois les communications, le courant électrique et d'autres activités humaines.»

— «D'autres activités humaines», maugréa-t-elle. Façon de parler!

L'armée a également les moyens d'effectuer ce genre de recherches, ajouta-t-elle.

— Excellente idée, il ne manquerait plus que l'armée s'en mêle!

Son stylo resta un moment en suspens au-dessus de la page, puis, ne trouvant rien de plus à dire sur ce point, elle poursuivit:

Hypothèse 2: entrer dans un vortex temporel avec une gemme (de préférence facettée, voir les remarques de Geillis Duncan à ce sujet) protège le voyageur de certains effets physiques.

Question: pourquoi des facettes? Lorsque nous sommes revenus par Ocracoke, nous avons utilisé des pierres qui, pour la plupart, n'en avaient pas. Nous savons également que d'autres voyageurs ont utilisé des pierres brutes.

Supposition: un des patients de Joe Abernathy, un archéologue, lui a parlé d'une étude réalisée sur des menhirs des Orcades. Ils ont découvert que les pierres dressées avaient d'intéressantes qualités tonales: quand on les frappe avec un morceau de bois ou d'autres pierres, elles émettent une note musicale. Tous les cristaux (toutes les gemmes possèdent une structure intérieure cristalline) émettent une vibration caractéristique quand ils sont frappés. C'est ainsi que fonctionnent les montres à quartz.

*Et si le cristal que l'on porte sur soi émettait des vibrations qui répondent à celles des menhirs se trouvant à proximité ou en déclenchent? Le cas échéant, quel serait l'effet physique? NSR**

Elle ajouta une note en bas de page, *NSR: *n'en sais rien*, puis reprit son exposé.

Preuves: il n'y en a pas vraiment, hormis les remarques susmentionnées de Geillis Duncan (il se peut aussi que les informations qu'elle a rapportées dans ses journaux ne soient qu'anecdotiques. Vous trouverez ces derniers dans un coffre-fort à la Royal Bank of Scotland, à Édimbourg. Oncle Joe en aura la clef ou aura pris des dispositions pour que vous l'obteniez).

N.B.: grand-mère Claire a effectué ses deux premières traversées sans aucune gemme (elle avait néanmoins une alliance en or la première fois; et deux alliances, une en or, l'autre en argent, la seconde).

Selon elle, les gemmes facilitent la traversée, mais, vu la subjectivité de l'expérience, je ne sais pas si on peut vraiment en tenir compte. Traverser avec une gemme est la chose la plus horrible que j'ai...

Était-il vraiment utile de l'écrire? Elle hésita un moment, mais après tout ses propres expériences constituaient des données et il y en avait si peu... Elle acheva sa phrase et poursuivit.

Hypothèse 3: voyager avec une gemme permet de mieux contrôler où, et quand, on atterrit.

Elle s'arrêta, puis raya «où». Rien ne permettait de penser que l'on pouvait passer d'un site à l'autre. Ce serait pourtant bien pratique... Avec un soupir, elle reprit:

Preuves: très ténues, du fait du peu d'informations. Nous savons que quelques autres voyageurs, et parmi eux cinq Amérindiens (membres d'un groupe politique appelé les Cinq de Montauk), ont voyagé en utilisant des pierres. L'un d'eux est mort durant la traversée; un autre est arrivé deux cents ans en arrière; un troisième, un certain Robert Springer (alias «Dent de Loutre») a parcouru une distance plus longue que prévu, arrivant environ 250 ou 260 ans avant sa date de départ. Nous ignorons le sort des deux derniers. Ils peuvent avoir atterri à une autre époque, mais nous n'avons trouvé aucune mention d'eux (il est difficile de traquer un voyageur du temps quand on ignore sa destination, son vrai nom et à quoi il ressemble). Ils peuvent avoir été éjectés du vortex temporel pour des raisons inconnues ou être morts à l'intérieur.

Cette dernière possibilité la troublait tant qu'elle reposa son stylo et but encore quelques gorgées de vin avant de pouvoir continuer.

D'après le journal de Dent de Loutre, ces hommes ont tous voyagé avec des pierres précieuses. Lui-même possédait une grande opale de feu avec laquelle il comptait effectuer son voyage de retour. (C'est la pierre que Jem a fait exploser en Caroline du Nord, sans doute en raison de sa forte teneur en eau.)

À l'époque, il ne lui était pas venu à l'esprit de vérifier si Jemmy pouvait faire bouillir l'eau en la touchant. Avec le recul, elle comprenait pourquoi: elle n'avait pas voulu que ses enfants entrent en contact avec des propriétés dangereuses, et encore moins qu'ils en manifestent.

— Je me demande s'il arrive souvent que des voyageurs du temps se marient entre eux, se demanda-t-elle à voix haute.

Il était impossible de connaître la fréquence du gène dans la population en général (s'il s'agissait bien d'un gène, ce qui paraissait assez probable). Il ne pouvait être très répandu, autrement des touristes visitant Stonehenge ou Callanish disparaîtraient en un «pouf!» quotidiennement et on l'aurait remarqué.

Elle resta songeuse un moment, faisant rouler son stylo sur la table. Aurait-elle rencontré et épousé Roger sans cette histoire de voyage dans le temps? Non, car elle avait accompagné sa mère en Écosse parce que celle-ci avait besoin de découvrir ce qui était arrivé aux hommes de Lallybroch.

— Je ne le regrette pas un instant, dit-elle à Roger. En dépit de... tout.

Elle reprit son stylo, mais ne se remit pas à écrire tout de suite. Elle n'avait pas poussé plus loin ses hypothèses et tenait à ce qu'elles soient claires, au moins dans sa tête. Il lui semblait vaguement que le vortex temporel pouvait être expliqué par la théorie du champ unifié, mais si Einstein n'y était pas parvenu, elle ne se sentait pas d'attaque pour le moment.

— L'explication doit pourtant exister quelque part, médita-t-elle en saisissant à nouveau son verre de vin.

Einstein avait tenté de formuler une théorie qui traitait à la fois de la relativité et de l'électromagnétisme. Or, il s'agissait clairement ici de relativité, mais d'une sorte où, peut-être, les limites n'étaient pas imposées par la vitesse de la lumière. Par quoi, alors? Par la vitesse du temps? Par la «forme» du temps? Les champs électromagnétiques qui se croisaient à certains endroits altéraient-ils cette forme?

Et les dates? Tout ce qu'ils croyaient savoir, c'est-à-dire peu de choses, indiquait que les voyages étaient facilités et plus sûrs lors des fêtes solaires et de feu, les solstices et les équinoxes. Or, il était communément admis que les cercles de menhirs avaient un rapport avec les prédictions astronomiques des Anciens. La lumière tombant sur une pierre particulière signalait-elle que la Terre avait atteint un alignement planétaire affectant le géomagnétisme de la région?

Tout en continuant à boire, elle feuilleta les pages qu'elle avait écrites jusque-là.

— Pff... Quel salmigondis!

Il n'y avait rien là-dedans de bien utile. Ce n'était qu'un assemblage de pensées décousues et de conjectures que rien de concret ne venait étayer.

Pourtant, son esprit ne voulait pas lâcher prise. *L'électromagnétisme...* Les corps possédaient leurs propres champs électriques. Était-ce la raison pour laquelle on ne se désintégraît pas durant la traversée? Votre champ vous retenait-il d'une seule pièce juste le temps de ressortir de l'autre côté? Cela expliquait peut-être l'intérêt des gemmes: avec de la chance, on pouvait effectuer le voyage avec la seule force de son propre champ, mais l'énergie libérée par les liens moléculaires dans le cristal renforçait ce dernier, si bien que peut-être...

— Merde.

Ses méninges surchauffaient. Elle lança un regard coupable vers le couloir au bout duquel se trouvait la chambre des enfants en espérant qu'ils ne l'avaient pas entendue jurer.

Elle se cala contre le dossier de sa chaise pour finir son vin et laissa son esprit errer, bercé par le bruit des vagues au loin. Toutefois, celui-ci se désintéressait totalement de la mer, revenant sans cesse à l'électricité.

— *Je chante le corps électrique*, récita-t-elle doucement. *Les armées de*

ceux que je chéris m'enveloppent comme je les enveloppe.

En voilà une idée... Walt Whitman avait peut-être mis le doigt sur quelque chose. En effet, si l'attraction électrique des «*armées de ceux que l'on chérissait*» influait sur le voyage dans le temps, cela expliquait pourquoi concentrer ses pensées sur une personne particulière avait un effet sur la trajectoire, non?

Elle se vit devant les menhirs de Craigh na Dun, pensant à Roger. Ou à Ocracoke, l'esprit concentré sur ses parents. Elle avait lu toutes leurs lettres à présent et savait exactement où ils se trouvaient... Cela changerait-il quelque chose? Elle eut un moment de panique en essayant de visualiser les traits de son père, plus encore quand elle invoqua ceux de Roger.

L'expression du visage déjoue la description. Le vers suivant résonna dans sa tête avec des accents réconfortants. *Mais l'expression d'un homme bien fait n'apparaît pas seulement dans son visage,*

Elle est également dans ses membres et ses attaches, elle est curieusement dans les attaches de ses hanches et poignets,

Elle est dans sa démarche, le port de sa tête, la flexion de sa taille et ses genoux; les habits ne le cachent pas,

Sa qualité suave et forte traverse le coton et le drap,

Le voir passer communique autant que le plus grand poème, peut-être davantage,

Vous vous attardez à contempler son dos, et sa nuque et la tombée de ses épaules.

Elle ne se souvenait pas du reste du poème, mais elle n'en avait pas besoin. Son esprit était apaisé.

— Je te reconnaîtrais n'importe où, dit-elle doucement à son époux en levant son verre presque vide. *Slàinte!*

CE NE SONT PAS LES POILUS QUI MANQUENT EN ÉCOSSE

M. Cumberpatch était un grand homme ascétique avec une touffe incongrue de boucles rousses perchée au sommet de son crâne tel un petit rongeur curieux. Il expliqua qu'il avait accepté les plaquettes en échange d'un cochon de lait, d'une casserole en fer dont le fond avait brûlé mais qui pouvait aisément être réparée, de six fers à cheval, d'un miroir et d'une moitié de buffet.

— Je ne suis pas vraiment un camelot de métier, voyez-vous, se justifia-t-il. Je ne me déplace pas beaucoup. Ce sont plutôt les objets qui me trouvent.

Cela sautait aux yeux. Le petit cottage de M. Cumberpatch était rempli du sol jusqu'au plafond d'ustensiles qui avaient été autrefois utiles et le seraient peut-être de nouveau un jour, quand il aurait trouvé le temps de les réparer.

— Les affaires marchent bien? demanda Buck.

Il lança un regard vers une pendulette éventrée, près de la cheminée, ses entrailles soigneusement empilées dans un vieux drageoir en argent.

— On fait aller, répondit laconiquement M. Cumberpatch. Vous voyez quelque chose qui vous plaît?

Afin de s'attirer les bonnes grâces du monsieur, Roger marchanda poliment une gourde cabossée et un sac de couchage en toile qui n'avait que quelques traces de brûlures à une extrémité (ayant sans doute appartenu à un soldat qui avait dormi trop près du feu). En retour, il reçut le nom de la personne qui lui avait échangé les plaquettes ainsi que la direction, grosso modo, dans laquelle la chercher.

— Un drôle de bijou, ajouta son hôte avec un haussement d'épaules. Ma vieille a dit qu'elle n'en voulait pas dans la maison, à cause des chiffres qui pourraient être magiques. C'est qu'elle se méfie de tout ce qui touche à la sorcellerie, voyez-vous.

La vieille en question devait avoir dans les vingt-cinq ans. C'était une petite créature avec des yeux noirs et un air de musaraigne qui, quand elle fut appelée pour servir le thé, les jaugea d'un regard perspicace et entreprit de leur vendre un petit fromage flasque, quatre navets et une grande tarte aux raisins à un prix pharaonique. Ce dernier incluant toutefois ses observations sur la transaction de son mari, Roger s'estima en être sorti gagnant.

— C'est franchement bizarre comme ornement, non? dit-elle en voyant

Roger ranger les plaquettes dans sa poche. Celui qui l'a vendu à Anthony a dit qu'il le tenait d'un type velu, un de ceux qui vivent sur le mur.

Buck finit sa tasse et la lui tendit pour qu'elle le resserve tout en demandant:

— Quel mur?

Elle le dévisagea en plissant ses petits yeux en boutons de bottine, se demandant visiblement s'il n'était pas un peu simplet.

— Ben, le romain, pardi! On dit que c'est un vieux roi de Rome qui l'a construit pour empêcher les Écossais d'entrer en Angleterre (cette idée la fit ricaner). Comme si quelqu'un voulait aller là-bas!

Ils eurent beau l'interroger encore, ils n'obtinrent rien de plus. Mme Cumberpatch ignorait ce que celui qui avait troqué les plaquettes entendait par «un type velu» et ne s'était pas posé la question. Déclinant l'offre de M. Cumberpatch de lui échanger son couteau, Roger prit congé. Au moment où Buck et lui emballaient leurs emplettes dans le sac de couchage, Roger aperçut une coupe en terre cuite remplie d'un enchevêtrement de chaînettes et de bracelets ternis. Un faible rayon de lumière pluvieuse y faisait luire un éclat rouge.

Peut-être était-ce parce que M. Cumberpatch avait pris les plaquettes pour un bijou... Il s'arrêta et, fouillant dans la coupe du bout de l'index, y pêcha un pendentif noirci, craquelé, avec une chaîne brisée (il semblait être tombé dans le feu) et un grenat assez gros, crasseux mais facetté.

— Vous demandez combien pour ceci? demanda-t-il.

Le soir tombait dès seize heures et les longues nuits étaient froides pour dormir à la belle étoile, mais le sentiment d'urgence de Roger les poussa à continuer d'avancer. C'est ainsi qu'ils se retrouvèrent échoués sur une route solitaire, sans autre abri qu'un pauvre pin calédonien tordu par le vent. Démarrer un feu avec des brindilles et des aiguilles de pin humides n'était pas une mince affaire, mais, après tout, pensa Roger en frappant un silex contre une lame en acier pour la centième fois (et s'écrasant le doigt pour la vingtième), ils avaient tout le temps devant eux.

Avec une prévoyance née d'une longue et douloureuse expérience, Buck avait emporté un sac de briques de tourbe et, après avoir passé un quart d'heure à souffler frénétiquement sur la minuscule flamme et l'avoir nourrie de tiges et d'aiguilles de pin, ils parvinrent à en brûler deux et à générer assez de chaleur pour griller les navets et se réchauffer les doigts.

Ils n'avaient pratiquement pas parlé depuis qu'ils avaient quitté le cottage des Cumberpatch. Le vent froid qui sifflait dans les oreilles tandis qu'ils chevauchaient puis leurs efforts pour allumer le feu n'avaient guère favorisé la conversation.

Soudain, entre deux bouchées de navet, Buck demanda:

— Que comptes-tu faire quand tu l'auras trouvé? Je veux dire, si J.W. MacKenzie est vraiment ton père.

— Cela fait...

Roger s'interrompit pour racler sa gorge obstruée par le froid et cracher, puis reprit:

— Cela fait trois jours que je me pose la question et la réponse est: je n'en sais rien.

Buck émit un grognement puis déballa la tarte, la divisa soigneusement en deux et donna sa part à Roger.

Elle n'était pas mauvaise, même si Mme Cumberpatch avait eu la main un peu lourde sur la pâte.

— C'est nourrissant, observa Roger en cueillant des miettes sur sa veste et en les avalant. Pourquoi, tu n'as pas l'intention de venir avec moi?

— Si, répondit Buck. Je n'ai rien de mieux à faire. Et comme tu dis, c'est notre seule piste, même si elle ne me semble pas avoir grand-chose à voir avec le petit.

— Mmhm. Il y a au moins un point positif: nous pouvons filer directement vers le sud et le mur. Inutile de perdre notre temps à rechercher l'homme qui a donné les plaquettes à Cumberpatch.

— Ouais... mais ensuite? On va longer tout le mur en demandant aux gens s'ils n'ont pas vu un type velu? Ce ne sont pas les poilus qui manquent, en Écosse.

— S'il le faut. Si J.W. MacKenzie se trouve quelque part dans la région, il a sans doute fait parler de lui.

— Mmhm, fit à son tour Buck. Et tu sais quelle est la longueur de ce mur?

— Oui, ou plutôt je sais quelle longueur il avait quand il a été construit: quatre-vingt mille pas de soldats romains, chaque pas représentant environ deux enjambées. Il faisait donc environ cent dix-huit kilomètres. J'ignore ce qu'il en reste aujourd'hui.

Buck fit un bref calcul mental.

— En admettant qu'on parcoure entre vingt-cinq et trente kilomètres à pied par jour, ça ne nous demandera que quatre jours. S'il suffit de suivre un mur, la marche devrait être facile. Quoique...

Il s'interrompit en fronçant les sourcils et écarta les cheveux de son front.

— Ça suppose qu'on le parcourt d'un bout à l'autre, mais si on arrive au milieu? On pourrait en couvrir une moitié sans rien trouver, puis il faudra revenir à notre point de départ et recommencer de l'autre côté.

Il lança un regard accusateur à Roger. Celui-ci se passa une main sur le visage. Il commençait à bruiner et les gouttelettes s'accumulaient sur ses sourcils.

— J'y réfléchirai demain, d'accord? Nous aurons tout le temps d'établir

une stratégie en chemin.

Il saisit le sac de couchage, fit tomber une feuille de navet, qu'il avala, puis rabattit la toile sur sa tête et ses épaules.

— Tu veux que je te fasse une petite place là-dessous? demanda-t-il.

— Non, ça ira, répondit Buck.

Il abaissa encore son chapeau mou sur ses oreilles et resta assis les orteils le plus près possible des restes du feu.

Roger fléchit les genoux et coinça les bords du sac sous ses fesses. La pluie clapotait doucement sur la toile. Il était fatigué et transi, mais le ventre plein, et s'autorisa le réconfort d'imaginer Bree. D'ordinaire, il ne le faisait que la nuit, mais c'était un moment qu'il attendait avec plus de hâte que son dîner.

Il la visualisa dans ses bras, assise entre ses jambes, sa tête reposant contre son épaule, douillettement installée sous la toile. Des gouttes de pluie dans ses cheveux reflétaient la faible lueur du feu. Chaude et solide, elle respirait contre lui, leurs cœurs battant à l'unisson...

— Je me demande ce que j'aurais dit à mon propre père, déclara brusquement Buck.

Il dévisageait Roger sous les grands bords de son chapeau.

— Encore aurait-il fallu que je le connaisse, ajouta-t-il. Le tien... il est au courant de ton existence?

Roger refoula son agacement d'avoir été arraché à sa rêverie.

— Oui, répondit-il. Je suis né avant qu'il disparaisse.

— Ah.

Buck se balançait doucement, songeur, et ne dit plus rien.

L'interruption avait fait disparaître Brianna. Roger se concentra, essayant de la rappeler, l'imaginant dans la cuisine de Lallybroch. Elle était penchée sur ses casseroles, enveloppée dans un nuage de vapeur qui faisait friser ses cheveux et luire l'arête de son long nez droit...

Il entendait à nouveau leur conversation tandis qu'ils se demandaient s'ils devaient dire à Buck la vérité sur sa naissance.

«Tu ne penses pas qu'il a le droit de savoir? avait-elle dit. À sa place, tu ne voudrais pas connaître la vérité?»

«En réalité, je crois que non», avait-il répondu à l'époque. Cependant, à présent...

— Sais-tu qui était ton père? demanda-t-il soudain.

La question le turlupinait depuis des mois, mais il ne s'était pas senti le droit de la poser.

Buck lui lança un regard surpris et légèrement hostile.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là? Bien sûr que je le sais. Il est mort, aujourd'hui.

Ses traits se tendirent soudain.

— Ou..., commença-t-il.

— Ou peut-être pas, acheva Roger pour lui. Puisque tu n'es pas encore né. Oui, je sais, ça donne le tournis.

Apparemment, l'idée n'avait pas encore traversé l'esprit de Buck. Il se leva brusquement et s'éloigna à grands pas. Il resta absent pendant une bonne dizaine de minutes, donnant à Roger tout le temps de regretter d'avoir parlé. Puis il revint et se rassit près du feu en serrant ses genoux contre lui.

— Pourquoi m'as-tu demandé si je connaissais mon père?

Roger prit une profonde inspiration et inhala les odeurs d'herbes mouillées, d'aiguilles de pin et de fumée de tourbe.

— Tu n'es pas né dans la maison où tu as grandi, tu le savais?

— Oui, répondit lentement Buck d'un air méfiant. Enfin... Je ne l'ai pas su tout de suite. Comme mes parents n'ont pas eu d'autre enfant, j'ai pensé que... j'étais probablement le fils bâtard de la sœur de mon père. Ils m'ont dit qu'elle était morte à peu près à l'époque de ma naissance et qu'elle n'était pas mariée, alors...

Il haussa les épaules et tourna vers Roger un regard sans expression.

— Alors, non, je n'ai pas connu mon père, admit-il. Et comment se fait-il que toi, tu le connaises?

— Par la mère de Brianna, répondit Roger. C'était une voyageuse, elle aussi. Elle se trouvait à Leoch à l'époque de ta naissance et nous a raconté ce qui s'était passé.

Il avait la sensation d'être sur le point de se jeter du haut d'une falaise dont il ignorait la hauteur, mais il ne pouvait plus reculer.

— Ton père était Dougal MacKenzie, de Castle Leoch, le chef de guerre des MacKenzie. Ta mère s'appelait Geillis et était une sorcière.

Les traits de Buck restèrent parfaitement neutres. La lueur du feu faisait saillir les larges pommettes qu'il avait héritées de son père. Roger eut subitement envie d'aller vers lui, de le prendre dans ses bras, de lui caresser les cheveux et de le consoler comme un enfant, l'enfant qu'il voyait clairement dans ces grands yeux verts abasourdis. Au lieu de cela, il se leva et s'éloigna dans la nuit, donnant à son ancêtre l'intimité nécessaire pour digérer ce qu'il venait d'apprendre.

Il n'avait pas eu mal. Roger se réveilla en toussant, des gouttes d'humidité coulant le long de ses tempes. Il dormait sous le sac en toile plutôt que dessus, préférant sa résistance à l'eau au confort relatif d'un matelas rempli d'herbes. Toutefois, il n'avait pas supporté de le rabattre par-dessus sa tête.

Il toucha délicatement sa gorge, sentant l'épais bourrelet de sa cicatrice traversant le bas de son larynx. Il roula sur le ventre, se redressa sur un coude et se racla la gorge. Cette fois encore, il n'eut pas mal.

«Savez-vous ce qu'est l'os hyoïde?» Après avoir consulté de nombreux

spécialistes pour sa voix endommagée, Roger connaissait bien l'anatomie de sa gorge. Il avait donc parfaitement compris ce que le Dr McEwan avait voulu dire: son os hyoïde était situé légèrement plus haut et plus en arrière que la normale, ce qui lui avait sauvé la vie lorsqu'on l'avait pendu, car l'écrasement de ce petit os l'aurait suffoqué.

Avait-il rêvé du Dr McEwan? Non, de sa propre pendaison. Elle l'avait hanté durant des mois après les faits, puis les cauchemars s'étaient faits moins fréquents. Néanmoins, il se souvenait très clairement d'avoir regardé en rêve l'entrelacs de branchages et la corde attachée au-dessus de lui, puis d'avoir tenté désespérément de hurler à travers son bâillon et enfin de la sensation du corps du cheval glissant sous lui tandis qu'on l'écartait... Mais cette fois, il n'avait pas eu mal. Ses pieds s'étaient reposés sur le sol et il s'était mis à marcher, sans la sensation d'étouffement ni de brûlure avec laquelle il se réveillait généralement.

Il lança un regard de côté. Oui, Buck était toujours là, blotti sous le plaid qu'il avait acheté à Cumberpatch; un achat judicieux.

Il se rallongea sur le côté et tira la toile sur sa tête. Il était soulagé. Il avait craint qu'après avoir appris la vérité sur sa naissance Buck ne décampe et retourne à Castle Leoch pour demander des comptes à son père. Par ailleurs, Buck n'était pas faux jeton. S'il avait décidé de partir, il le lui aurait dit, après lui avoir envoyé son poing dans la figure pour ne pas avoir parlé plus tôt.

Quand Roger était revenu, il l'avait trouvé assis au même endroit, fixant les braises. Il n'avait même pas relevé les yeux quand il s'était assis à son tour et avait saisi du fil et une aiguille pour repriser un accroc dans sa veste.

Au bout d'un long moment, Buck s'était redressé et avait demandé:

— Pourquoi avoir attendu? Pourquoi ne pas avoir parlé quand nous étions près de Leoch et de Cranesmuir?

Son ton n'était pas accusateur, et Roger répondit sincèrement.

— J'avais décidé de ne rien dire. Puis, j'ai pensé à ce que nous étions en train de faire et à ce qui pourrait arriver, et je me suis dit que, peut-être, tu devais le savoir. Et... je ne l'avais pas prévu, mais c'est peut-être mieux ainsi. Tu auras le temps de réfléchir et de savoir si tu veux trouver tes parents avant notre retour.

Buck s'était contenté d'un simple grognement en guise de réponse. Toutefois, ce n'était pas sa réaction qui occupait l'esprit de Roger en ce moment.

Lorsqu'il s'était raclé la gorge, durant cette conversation, il n'avait pas eu mal non plus, même s'il ne s'en était pas rendu compte sur le coup.

Était-ce en raison de ce que McEwan lui avait fait? Il n'avait pas pu voir si la main du médecin avait dégagé une lumière bleue quand il lui avait touché la gorge.

Qu'était cette lumière? Claire avait mentionné un phénomène similaire, un

jour... Oui, c'était quand elle avait décrit le traitement de maître Raymond, après sa fausse couche à Paris. Elle avait dit avoir vu ses propres os luire d'une lueur bleutée à l'intérieur de son corps.

Voilà qui était plus que troublant... Était-ce une caractéristique familiale, un trait commun à tous les voyageurs du temps? Il bâilla profondément, puis déglutit. Là encore, aucune douleur.

Il ne parvenait plus à suivre le fil de ses pensées. Le sommeil s'infiltrait en lui tel un bon whisky, le réchauffant. Il lâcha enfin prise et se laissa emporter, tout en se demandant ce qu'il dirait à son père. Si...

QUAND TU SERAS UN HOMME, MON FILS

8 décembre 1980, Boston, Massachusetts

Gail Abernathy prépara un dîner rapide mais néanmoins consistant avec des spaghettis aux boulettes de viande, de la salade, du pain à l'ail puis, après un bref regard vers Brianna et en dépit de ses protestations, sortit une bouteille de vin.

— Tu dors ici ce soir, lui annonça-t-elle. Et tu boiras un petit coup. Je ne sais pas ce que tu as trafiqué dernièrement et tu n'as pas besoin de me le dire, mais il faut que ça cesse.

— Si seulement je pouvais!

Néanmoins, son moral était remonté dès qu'elle avait franchi la porte et son agitation était retombée de quelques crans (bien qu'elle soit loin d'avoir disparu). Le vin y contribua également.

Les Abernathy encore plus. Le simple fait d'être avec des amis et non plus seule avec les enfants, la peur et l'incertitude. Elle passait du rire aux larmes et inversement en l'espace de quelques secondes et, sans la présence de Joe et de Gail, elle se serait probablement enfermée dans la salle de bain pour hurler dans une serviette, sa seule soupape de sécurité au cours des derniers jours.

Pour une fois, elle avait quelqu'un à qui parler. Elle ignorait si Joe pouvait lui offrir autre chose qu'une oreille attentive, mais pour le moment c'était déjà beaucoup.

Au cours du dîner, la conversation fut légère et centrée principalement sur les enfants. Gail demanda à Mandy si elle aimait les poupées Barbie et si la sienne avait une voiture, pendant que Joe discutait avec Jem de football américain et de base-ball (fan des Red Sox, Jem était autorisé à rester debout jusqu'à des heures indues pour écouter les retransmissions de match à la radio avec sa mère). Brianna se contentait de sourire et sentait la tension diminuer progressivement dans ses épaules et sa nuque.

Celle-ci revint en force une fois le dîner terminé. Mandy, à moitié endormie dans son assiette, fut emmenée par Gail, qui fredonnait *Jésus, que ma joie demeure* dans sa voix de violoncelle. Brianna se leva pour débarrasser la table, mais Joe l'arrêta d'un geste.

— Laisse ça, ma chérie, et viens avec moi dans mon antre. Nous devons discuter. Apporte le reste du vin. Jem, pourquoi ne demandes-tu pas à Gail si tu peux regarder la télé là-haut dans la chambre?

Jem avait une tache de sauce tomate au coin des lèvres et ses cheveux étaient dressés sur sa tête comme des piques de hérisson. Il était un peu pâle, après leur long voyage, mais le repas l'avait requinqué et ses yeux brillaient, alertes.

— Non, je reste avec maman, déclara-t-il en repoussant sa chaise.

— Ce n'est pas nécessaire, mon chou, lui dit Brianna. Oncle Joe et moi devons parler de choses d'adultes, et tu...

— Je reste.

Elle lui adressa un regard menaçant, mais, avec un mélange d'effroi et de fascination, elle reconnut instantanément un mâle Fraser ayant arrêté sa décision.

Il ferma la bouche pour faire cesser le léger tremblement de ses lèvres, son regard allant de sa mère à Joe.

— Papa n'est pas là, ajouta-t-il. Grand-père non plus. Alors je reste avec toi.

Brianna ne trouvait plus ses mots. Joe hocha la tête puis, avec un air aussi grave que celui de Jem, alla chercher une canette de Coca-Cola dans le réfrigérateur et se dirigea vers son bureau. Elle les suivit, tenant le vin et deux verres.

Joe se tourna vers elle.

— Bree chérie, tu veux bien apporter une autre des bouteilles qui se trouvent dans le placard au-dessus de la cuisinière? La conversation risque d'être longue.

En effet. Jem en était à sa deuxième canette (l'idée qu'il soit l'heure d'aller se coucher était désormais purement académique) et la seconde bouteille de vin était déjà bien entamée lorsque Brianna acheva de décrire la situation, ou les situations, et ce qu'elle comptait faire.

— Je vois, dit calmement Joe. Si je comprends bien, tu dois décider si tu traverses des pierres en Caroline du Nord ou en Écosse, c'est bien ça?

— En gros, oui. Mais ce n'est que le début. Je sais où maman et papa seront, ou étaient, à la fin de 1778. C'est l'année où nous devrions atterrir si tout se passe comme les fois précédentes. Ils seront de retour à Fraser's Ridge ou en route vers les montagnes.

Le visage de Jem s'illumina, quoiqu'il se gardât d'intervenir. Brianna se tourna vers lui.

— J'avais pensé vous emmener, Mandy et toi, à Ocracoke, là où nous avons traversé la dernière fois. Tu t'en souviens?

— Vroum! dit-il doucement avec un sourire.

C'était là qu'il avait découvert pour la première fois les automobiles.

— Ensuite, nous aurions été à Fraser's Ridge, poursuivit-elle. Je vous aurais laissés avec grand-père et grand-mère, puis je serais retournée en

Écosse pour chercher papa.

Le sourire de Jem s'effaça.

— Pardonne-moi d'enfoncer des portes ouvertes, intervint Joe, mais ce n'était pas la guerre en 1778?

— Je sais, répondit-elle en se tendant légèrement. Il sera peut-être difficile de trouver un bateau en partance pour l'Écosse en Caroline du Nord, mais crois-moi, je trouverai un moyen.

— Je n'en doute pas. Ce sera toujours plus facile et plus sûr que d'arriver directement en Écosse et de chercher Roger tout en s'occupant des petits, mais...

— Je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de moi! protesta Jem.

— Peut-être pas, répondit Joe, mais il te manque encore six ans, soixante livres et deux pieds de haut avant de pouvoir t'occuper de ta mère. En attendant que tu sois assez grand pour que personne ne puisse te soulever, te prendre sous le bras et t'emporter, c'est elle qui doit veiller sur toi.

Jem sembla sur le point de vouloir en débattre, puis se ravisa. Heureusement, il était à cet âge où la logique l'emportait parfois. Il émit un petit «mmpm» guttural qui fit sursauter sa mère puis s'enfonça sur son pouf en fronçant les sourcils.

— Mais tu ne peux pas rejoindre grand-mère et grand-père, souligna-t-il, puisque papa n'est pas dans le même temps qu'eux.

— Effectivement.

Elle sortit de sa poche la pochette en plastique qui protégeait la lettre de Roger et la tendit à Joe.

— Lis ça.

Il chaussa ses lunettes et lut soigneusement. Il regarda Brianna en écarquillant les yeux et relut. Puis il resta assis quelques minutes, l'air ailleurs et la lettre étalée sur un genou.

Enfin, il soupira, replia soigneusement la feuille de papier et la lui rendit.

— Nous avons donc désormais le temps «et» l'espace. Tu as déjà regardé *Doctor Who*, sur la chaîne PBS?

— Je n'en rate pas un épisode, mais sur la BBC, répondit-elle. Que ne donnerais-je pas pour posséder un TARDIS3!

Jem émit à nouveau un petit son écossais.

— Tu le fais exprès? lui demanda-t-elle.

— Je fais quoi?

— Peu importe. Quand tu auras quinze ans, je t'enfermerai dans la cave.

— Quoi? Mais... Pourquoi... Qu'est-ce que j'ai fait? s'indigna-t-il.

— Parce que c'est l'âge auquel ton père et ton grand-père ont commencé à s'attirer de sérieux ennuis et que, de toute évidence, tu seras exactement pareil.

— Ah, fit-il, rassuré et pas mécontent de la comparaison.

Joe remplit à nouveau leurs verres de vin.

— En mettant de côté la possibilité de trouver un TARDIS en état de fonctionnement, déclara-t-il, il est donc possible de voyager plus loin que tu ne le pensais, puisque Roger et ce Buck l'ont fait. Tu penses y parvenir toi aussi?

— Il le faut. Sinon, il ne reviendra pas avant d'avoir trouvé Jem.

— Sais-tu comment il a fait pour aller si loin? Tu m'as dit que vous aviez besoin de pierres précieuses. En avait-il de spéciales?

— Non.

Elle plissa le front en se revoyant dans sa cuisine, coupant la vieille broche en deux avec une tenaille.

— Ils avaient chacun une série de minuscules diamants. Roger a déjà effectué la traversée avec un seul diamant plus gros. Il m'a dit que cela s'était passé comme les autres fois: il a explosé ou s'est vaporisé... Il ne restait plus qu'une trace de suie dans sa poche.

— Mmm..., fit Joe en buvant une nouvelle gorgée. Donc, il semblerait que la quantité soit plus importante que la taille; je veux dire, peut-être que plus tu as de pierres dans ta poche, plus tu vas loin.

— Je n'y avais pas pensé, répondit-elle, prise de court. La première fois qu'il a voulu traverser, il avait un médaillon de sa mère serti de grenats. Des grenats au pluriel. Mais il n'a pas pu traverser, il a été rejeté, ses vêtements en feu.

Elle frémit en imaginant Mandy projetée sur le sol, entourée de flammes.

— Donc, reprit-elle, nous ignorons s'il aurait été plus loin s'il avait pu traverser.

— Ce n'était qu'une idée, comme ça, précisa Joe en remarquant son trouble. Dans sa lettre, Roger mentionne un Jeremiah qui ne serait pas Jemmy. Tu sais de qui il parle?

— Oui.

Un frisson à la fois de peur et d'excitation courut le long de son échine avec de petites pattes glacées. Elle lui parla de Jerry MacKenzie, des circonstances de sa disparition et de ce que sa mère avait dit à Roger.

— D'après elle, il a probablement fait la traversée par accident et n'a jamais pu revenir.

Jemmy écoutait attentivement, penché en avant, les mains serrées entre ses cuisses.

— C'est mon autre grand-père? demanda-t-il. Si on va là où est papa, on le verra lui aussi?

— Je ne peux même pas y penser, répondit-elle sincèrement.

Cette idée lui nouait le ventre. Parmi le million de contingences alarmantes

sur sa liste de choses dont il fallait se préoccuper, la possibilité de faire la connaissance de son beau-père décédé figurait à la millième place. Néanmoins, elle y figurait.

Joe, lui, en était toujours à la lettre de Roger.

— Il dit s'être lancé en quête d'un Jeremiah. Qu'entend-il par là?

— Nous pensons que c'est un moyen de... de se diriger, répondit Brianna. On concentre toutes ses pensées sur une personne se trouvant à l'époque où l'on veut arriver. Cela dit, ce n'est qu'une supposition. Chaque fois que nous ou maman avons fait le voyage, nous sommes toujours arrivés deux cent deux ans plus tôt. D'un autre côté, maman pense que, la première fois, elle a atterri là où elle a atterri à cause de Black Jack Randall, l'ancêtre de papa. C'est la première personne qu'elle a rencontrée après avoir traversé les pierres et, selon elle, il ressemblait à papa comme deux gouttes d'eau.

— Mmm...

Joe se servit à nouveau et contempla un long moment son verre, comme hypnotisé par la douce lueur rouge sombre du vin.

— Mais d'autres vont plus loin, reprit-il soudain. Comme cette Geillis dont ta mère a parlé, et Buck? A-t-il... Bah, laisse tomber. Roger et Buck y sont parvenus, donc c'est possible, mais nous ignorons comment.

— J'avais oublié Geillis, dit lentement Brianna.

Elle ne l'avait vue qu'une fois et très brièvement, mais elle se souvenait parfaitement de sa haute silhouette élancée, du souffle du brasier qui faisait voler ses cheveux blonds, de son ombre projetée sur une pierre, allongée, immense.

— Je ne crois pas qu'elle avait des gemmes lorsqu'elle a traversé. Elle pensait qu'il fallait du feu et... euh... un sacrifice.

Elle lança un bref regard vers Jem, puis se tourna à nouveau vers Joe avec une expression qui signifiait «ne pose pas de questions».

— Elle n'est jamais revenue, poursuivit-elle, mais elle comptait le faire, avec des pierres précieuses cette fois.

Quelque chose s'éclaira soudain dans sa tête.

— Maintenant que j'y pense... C'est elle qui avait parlé des pierres à maman, et non l'inverse. C'est donc qu'elle tenait cette information de quelqu'un... de quelqu'un d'autre.

Joe y réfléchit un moment, puis secoua la tête et revint à la discussion principale.

— Bon, deuxième hypothèse: se concentrer sur une personne particulière t'aide à arriver dans le même temps qu'elle. Cela te paraît correct, Jem?

Jem acquiesça.

— Oui, si c'est quelqu'un qu'on connaît, répondit-il.

— Parfait, donc... (Joe s'interrompit brusquement). Comment ça,

quelqu'un qu'on connaît?

Le frisson à mille pattes glacées reprit son ascension de la colonne vertébrale de Brianna, lui grimpa sur la tête et fit se contracter son cuir chevelu.

— Jem, demanda-t-elle doucement. Mandy dit qu'elle peut t'entendre dans sa tête. Et toi... tu l'entends aussi? Tu peux entendre papa également?

Les petits sourcils roux de l'enfant se froncèrent.

— Bien sûr. Pas toi?

Les profonds plis sur le front d'oncle Joe n'avaient pas disparu, le lendemain matin. Il n'avait pourtant pas l'air fâché. Il salua Jem d'un signe de tête et poussa vers lui une tasse de chocolat chaud sur le comptoir de la cuisine. Toutefois, il ne cessait de lancer des regards vers Brianna et, chaque fois, les plis se creusaient un peu plus.

Elle beurrerait une rôtie pour Mandy. Jem trouva qu'elle semblait un peu moins tendue que d'habitude et se sentit rassuré. Il avait dormi profondément toute la nuit pour la première fois depuis longtemps et, peut-être, elle aussi. Ces derniers temps, il s'était réveillé toutes les quelques heures pour tendre l'oreille et vérifier que Mandy et sa mère respiraient toujours. Dans ses cauchemars, ce n'était pas le cas.

Oncle Joe reposa son café et s'essuya les lèvres sur une serviette en papier, résidu de la dernière fête d'Halloween. Elle était noire avec une citrouille orange et des fantômes blancs.

— Dis-moi, Jem, demanda-t-il. Jusqu'où peux-tu sentir la... la présence de ta sœur quand elle n'est pas avec toi?

— Jusqu'où?

Indécis, il lança un regard vers sa mère. Il ne s'était jamais posé la question.

— Si tu allais dans le salon, pourrais-tu sentir sa présence même en ignorant qu'elle se trouve ici dans la cuisine?

— Oui, je crois.

Il plongea un doigt dans le chocolat. Il était encore trop chaud pour le boire. Puis il reprit:

— Quand j'étais dans le tunnel, je savais qu'elle était... quelque part. Ce n'est pas comme dans les histoires de science-fiction, avec des rayons X et des *phasers* comme dans *Star Trek* et tout ça. C'est juste...

Il chercha ses mots puis lança un regard impuissant vers sa mère. Celle-ci l'observait d'un air grave qui le troubla légèrement.

— Si vous fermez les yeux, dit-il enfin à oncle Joe, vous sauriez quand même que maman est là, non? Eh bien, c'est pareil.

Brianna et oncle Joe échangèrent un regard.

— Tu veux ma rôtie? lui demanda Mandy.

Elle lui tendait son toast à moitié mangé. Il mordit dedans. C'était du bon pain de mie blanc, spongieux et dégoulinant de beurre, pas comme le pain complet grumeleux que maman préparait à la maison.

— S'il pouvait la sentir depuis le tunnel alors qu'elle était à la maison, c'est qu'il la sent de loin, observa Brianna. Sauf que je ne suis pas sûre qu'elle ait été à la maison à ce moment-là. Nous roulions en voiture, le cherchant. Quand nous avons pris la direction d'Inverness, elle m'a dit qu'on refroidissait, mais j'ignore si elle voulait dire par là qu'elle ne l'entendait plus du tout ou...

— Je ne crois pas que je la sens quand je suis à l'école, précisa Jem, qui tenait à se rendre utile. Mais c'est peut-être parce que je ne pense pas à elle quand je suis en classe.

— L'école est-elle loin de la maison? demanda oncle Joe. (Il se tourna vers Mandy.) Tu veux une Pop-Tart, ma princesse?

— Oui!

Le visage rond et barbouillé de beurre de Mandy s'illumina. Jem lança un regard vers sa mère. Elle semblait avoir envie de donner un coup de pied dans le tibia d'oncle Joe, puis, quand elle vit la mine ravie de sa fille, ses traits s'adoucirent.

— D'accord, soupira-t-elle.

Jem sentit une bulle d'euphorie gonfler dans son ventre. Brianna était en train d'expliquer à oncle Joe où se trouvait l'école, mais il ne l'écoutait plus. Ils partiraient! Ils allaient vraiment partir!

La seule raison pour laquelle Brianna autoriserait Mandy à se goinfrer de Pop-Tarts sans faire d'histoires, c'était parce qu'elle pensait qu'elle n'aurait plus jamais l'occasion d'en manger d'autres.

— Je peux en avoir une, moi aussi, oncle Joe? demanda-t-il. J'aime celles aux bleuets.

3. Machine à voyager dans le temps et l'espace de la série de science-fiction britannique *Doctor Who* (TARDIS: Temps à relativité dimensionnelle inter spatiale). (N.d.T.)

LE MUR

Le mur d'Hadrien était plus ou moins tel qu'il s'en souvenait pour l'avoir visité de nombreuses années plus tôt, lors d'un voyage scolaire: immense, mesurant environ quatre mètres cinquante de haut sur deux mètres cinquante d'épaisseur; l'espace entre ses deux murs comblé de blocaille. Il s'étirait de part et d'autre à perte de vue.

Les gens de la région n'avaient guère changé non plus, du moins en termes de parlers et de moyens d'existence. Ils élevaient des vaches et des chèvres, et leur dialecte ne semblait pas avoir évolué depuis l'époque de Geoffrey Chaucer. L'accent des Highlands de Roger et de Buck suscitait des regards suspicieux et personne ne semblait les comprendre. Ils en étaient réduits à communiquer par gestes afin de trouver de la nourriture et, parfois, un gîte.

Par tâtonnements, Roger parvint à élaborer une phrase dans un anglais moyen approximatif pour demander: «Un étranger est-il venu ici?» Compte tenu de la réaction de leurs interlocuteurs, cela paraissait peu probable. Au bout de trois jours de marche, ils étaient toujours les hommes les plus étranges que les habitants du coin eussent jamais vus.

— Un homme portant un uniforme de la RAF devrait pourtant leur paraître plus bizarre que nous, observa-t-il à Buck.

— Certes, s'il le porte toujours, répondit logiquement ce dernier.

Roger fit une grimace contrariée. Il ne lui était pas venu à l'esprit que son père avait pu se débarrasser de son uniforme ou en être dépouillé par le premier venu.

Au bout du quatrième jour (le mur avait considérablement changé, n'étant plus en pierres mais en briques de tourbe), ils tombèrent sur un homme portant le blouson d'aviateur de Jerry MacKenzie.

Il se tenait à la lisière d'un champ à demi labouré, fixant la ligne d'horizon d'un air morose, ne pensant visiblement à rien. Roger se figea et agrippa le bras de Buck.

— Sapristi! murmura celui-ci. C'est bien ce que je crois? D'après ce que tu m'as décrit...

— Oui, c'est bien le sien.

Roger sentit sa gorge se nouer d'excitation et d'angoisse. Il n'y avait qu'une seule chose à faire. Il lâcha Buck et avança, se frayant un passage dans les herbes sèches et les cailloux en direction de l'homme qu'il supposait être

un paysan.

L'homme les entendit approcher et se tourna tranquillement, puis il les aperçut, se tendit et lança des regards affolés autour de lui, cherchant de l'aide.

— Eevis! cria-t-il.

En regardant derrière lui, Roger aperçut l'entrée d'une maison bâtie dans le mur romain.

Il leva les mains, montrant ses paumes, pour signifier qu'il ne représentait pas une menace.

— Fais comme moi, souffla-t-il à Buck.

Ils avancèrent lentement, les bras en l'air. Le paysan ne bougea pas, mais il les fixait d'un air effaré comme s'il voyait approcher deux bombes à retardement.

Roger sourit et donna un coup de coude à Buck pour lui indiquer d'en faire autant.

— Bonjour! lança-t-il d'une voix claire. Un étranger est-il venu ici?

Il pointa un index vers sa propre veste, puis vers le blouson d'aviateur. Il avait une forte envie de sauter sur l'individu et de le lui arracher du dos. Ce n'était pas une bonne idée.

— Nan! grogna l'homme en reculant et en tenant les bords du blouson. Partez!

— On ne te veut aucun mal, andouille, grommela Buck.

Pris d'une inspiration, il déclara sur un ton rassurant:

— *Kenst du dee mann...?*

— D'où sors-tu ça? lui demanda Roger du coin des lèvres. C'est quoi? Du vieux norrois?

— Je n'en sais rien. J'ai entendu un jour un Orcadien le dire. Ça signifie...

— Je sais ce que ça veut dire. Parce que tu trouves que ça ressemble aux Orcades, ici?

— Non, mais si tu peux le comprendre, peut-être que lui aussi.

— NAN! répéta le fermier en leur tournant le dos. EEVIS!

— Attendez! le retint Roger. Regardez.

Il fouilla dans sa poche et sortit le petit paquet en toile cirée contenant les plaques d'identification de son père. Il les déballa et le tendit devant lui, les agitant doucement.

— Vous les voyez? Où est l'homme à qui elles appartenaient?

Les yeux du fermier saillirent de leurs orbites. Il tourna les talons et se mit à courir avec des mouvements patauds, ses sabots s'enfonçant dans la terre fraîchement retournée, hurlant «*Eevis! Hellup!*» et d'autres mots incompréhensibles.

— Tu tiens vraiment à attendre cet Eevis? demanda Buck, mal à l'aise. Mon petit doigt me dit qu'il n'est pas très amical.

— Oui, nous attendons, répondit fermement Roger.

Il fléchit nerveusement les doigts. Ils étaient si proches du but, et pourtant... Il ne cessait de passer de l'euphorie à la peur et inversement. Il ne lui avait pas échappé que Jerry MacKenzie avait peut-être été tué pour ce blouson... une possibilité que la réaction du paysan ne rendait que plus plausible.

Ce dernier avait disparu derrière un rideau d'arbres au-delà duquel on devinait quelques bâtiments en bois. Eevis était-il un bouvier ou un employé de ferme?

Puis les aboiements retentirent.

Buck se tourna vers Roger.

— C'est Eevis, tu crois?

— Merde!

Un énorme cerbère au poitrail comme un tonneau et à la mâchoire prognathe surgit d'entre les arbres et courut vers eux, son maître le suivant armé d'une pelle.

Ils prirent leurs jambes à leur cou, faisant un détour pour éviter la maison, Eevis à leurs trousses. Le grand mur verdoyant se dressa devant eux et Roger bondit, enfonça la pointe de ses bottes dans la paroi en tourbe et escalada avec ses doigts, ses coudes, ses genoux... Il parvint au sommet, rampa sur quelques mètres et bascula de l'autre côté, atterrissant sur le dos avec un impact qui lui coupa le souffle. Il essayait d'inspirer quand Buck lui tomba dessus.

— Désolé, dit son ancêtre en roulant sur le côté. Viens!

Il le hissa debout en lui tirant sur le bras et ils se remirent à courir. Ils entendaient le fermier leur lancer des insultes depuis le sommet du mur.

Ils se réfugièrent derrière un rocher à une centaine de mètres du mur et se laissèrent tomber sur le sol, hors d'haleine.

— L'emp... l'empereur Had... rien... savait... ce qu'il... faisait, haleta Roger.

Buck acquiesça en s'essuyant le front.

— Pas franchement hospitaliers... dans le coin, opina-t-il. Et... maintenant?

Roger se tapota le torse, indiquant qu'il avait besoin de reprendre son souffle avant de pouvoir parler. Ils restèrent silencieux un moment. Roger s'efforçait de faire appel à son sens logique, mais des décharges d'adrénaline entravaient encore son raisonnement.

Premier point: Jerry MacKenzie était passé par là, c'était certain. Il était impensable qu'il y ait eu deux voyageurs égarés portant des blousons de la RAF.

Second point: il n'était plus ici. Pouvait-on raisonnablement en être sûr? Non, admit-il à contrecœur. Il pouvait avoir troqué son blouson avec le maître d'Eevis contre de la nourriture ou autre chose, auquel cas il avait probablement poursuivi son chemin. Mais, le cas échéant, pourquoi le paysan ne l'aurait-il pas dit simplement au lieu de lâcher son chien sur eux?

S'il avait volé le blouson, Jerry était peut-être mort et enterré quelque part, ou bien il s'était échappé après avoir été dépouillé.

En résumé, si Jerry était ici, il était mort. Dans ce cas, le seul moyen de s'en assurer était de maîtriser le chien puis de forcer son maître à parler. Il ne s'en sentait pas la force pour le moment.

— Il n'est pas ici, déclara-t-il d'une voix rauque.

Buck lui lança un bref regard puis hocha la tête. Il y avait une longue traînée verte sur sa joue, là où il s'était frotté contre la mousse du mur. Elle était de la même couleur que ses yeux.

— Alors que faisons-nous? demanda-t-il.

La sueur refroidissait dans le cou de Roger. Il s'essuya avec le bout de l'écharpe qui avait miraculeusement survécu à son ascension.

— J'ai une idée, dit-il. Compte tenu de la réaction de notre ami (il fit un signe vers l'autre côté du mur), demander aux gens s'ils n'ont pas vu un étranger n'est peut-être pas la meilleure solution. Mais pourquoi pas les pierres?

— Les pierres? répéta Buck sans comprendre.

— Oui, des menhirs. Pour voyager dans le temps... Jerry est forcément passé par un cercle de pierres, non? Dans ce cas, il doit y en avoir dans le coin. Les gens se sentiront moins menacés par deux gugusses qui les interrogent au sujet de vieilles pierres. Si nous trouvons le site par lequel il est passé, nous pourrons nous renseigner dans les endroits les plus proches. Prudemment.

Buck réfléchit en pianotant sur un genou, puis acquiesça.

— Au moins, une pierre dressée ne risque pas de nous arracher une fesse. C'est bon, allons-y.

9 décembre 1980, Boston

Jem était inquiet. Maman et oncle Joe avaient beau s'efforcer de faire comme si de rien n'était, même Mandy sentait qu'il se tramait quelque chose. Elle se trémoussait sur le siège arrière de la Cadillac d'oncle Joe comme si elle avait des fourmis dans la culotte, tirant son chandail par-dessus sa tête, si bien qu'on ne voyait plus qu'une masse de boucles noires dépasser par le col.

— Arrête de gigoter, marmonna-t-il pour la forme.

Il ne s'attendait pas à être écouté, et elle continua de plus belle.

Oncle Joe était au volant. À ses côtés, maman tenait une carte dépliée sur ses genoux.

— Que fabriques-tu, Mandy? demanda-t-elle, l'esprit ailleurs.

Elle faisait des marques sur la carte avec un stylo.

Mandy défit sa ceinture de sécurité et se redressa sur ses genoux. Elle avait retiré ses bras des manches du chandail, qui pendaient mollement. Elle se secoua d'un côté et de l'autre pour les faire voler autour d'elle.

— Je suis une *pieuve*!

— On dit une *pieuvre*, corrigea maman. Remets ta ceinture tout de suite, ma chérie!

— Les pieuvres ont huit bras, ajouta Jem. Tu n'en as que quatre.

Brianna s'était replongée dans sa carte.

— Que penses-tu du Common? demanda-t-elle à oncle Joe. La partie la plus large fait environ un quart de mille, et si cela ne suffit pas, nous pouvons nous enfoncer dans le jardin et...

— Excellente idée, convint oncle Joe. Je vous laisserai sur Park Street, Jem et toi, puis je descendrai Beacon jusqu'au bout du parc et ferai demi-tour.

Il faisait froid et gris. Quelques flocons de neige voletaient dans l'air. Jem se souvenait du Boston Common et était content de le revoir, même si les arbres étaient nus et l'herbe brunie. Il y avait du monde dans le parc, comme toujours, avec des bonnets de laine et des écharpes de toutes les couleurs.

La voiture s'arrêta dans Park Street, en face de l'arrêt de l'autobus touristique qui passait toutes les vingt minutes. Ils avaient fait la balade une fois avec papa, dans celui qui est orange avec les côtés ouverts. C'était l'été, alors.

— Tu as tes mitaines, mon chéri? lui demanda Brianna.

Elle était déjà sur le trottoir, lui parlant à travers la vitre.

— Mandy, tu restes dans la voiture avec oncle Joe. Nous n'en avons que pour quelques minutes.

Jem sortit, enfila ses moufles et regarda la Cadillac grise s'éloigner.

— Ferme les yeux, Jem, lui demanda Brianna en lui prenant fermement la main. Dis-moi si tu sens Mandy dans ta tête.

— Oui, bien sûr. Elle est là.

Jusqu'à sa mésaventure dans le tunnel, il n'avait jamais pensé à Mandy comme à une petite lumière rouge. De cette manière, il lui était plus facile de se concentrer sur elle.

— Tu peux rouvrir les yeux, si tu veux, lui dit sa mère. Mais continue de penser à elle. Préviens-moi quand elle sera trop loin pour que tu la sentes.

Il la sentit tout le temps, tantôt plus fort, tantôt moins, jusqu'à ce que la Cadillac s'arrête à nouveau devant eux.

Ils recommencèrent. Cette fois, oncle Joe et Mandy allèrent jusqu'à Arlington Street, à l'autre bout du parc. Il ne perdit jamais le contact avec sa sœur. Il avait froid et commençait à se lasser de ce petit jeu.

Oncle Joe s'arrêta à nouveau devant eux et abaissa sa vitre.

— Elle l'entend très bien, annonça-t-il. Et toi, mon petit gars, tu entends toujours ta sœur?

— Oui, répondit-il patiemment. C'est-à-dire que je sais plus ou moins où elle est. Ce n'est pas comme si elle me parlait ou un truc comme ça.

Encore heureux! Il n'avait aucune envie d'entendre sa petite sœur jacasser dans sa tête en permanence, ni qu'elle écoute ses pensées, d'ailleurs. Il n'avait pas encore songé à cette dernière possibilité et fronça les sourcils. Il se pencha vers la fenêtre ouverte. Mandy était passée sur le siège avant. Elle avait sucé son pouce, car il était tout mouillé.

— Tu n'entends pas ce que je pense, hein? lui demanda-t-il.

— Non, répondit-elle d'un air indécis.

Il pouvait voir que cet étrange manège l'effrayait un peu. Lui aussi, mais il ne voulait surtout pas le montrer.

— Tant mieux, conclut-il en lui donnant une petite tape sur la tête.

Elle ne supportait pas qu'on lui touche le crâne et se jeta sur lui avec un grondement féroce. Il recula précipitamment et se mit hors de sa portée en riant, puis il se tourna vers sa mère.

— Si on doit le refaire, je peux monter avec oncle Joe pendant que Mandy reste avec toi?

Brianna parut surprise, lança un regard vers Mandy, puis sembla comprendre où il voulait en venir et acquiesça. Elle ouvrit la portière et la fillette sauta sur le trottoir, ravie.

Ils démarrèrent, tournèrent à droite, passèrent devant le grand théâtre, puis devant l'immeuble des francs-maçons. Oncle Joe fredonnait dans sa barbe tout en conduisant. En dépit de son air tranquille, ses doigts étaient crispés sur le volant. Ils longèrent l'étang aux grenouilles. Le bassin avait été vidé pour l'hiver et était un peu triste.

— Tu es nerveux, mon petit gars? demanda oncle Joe.

— Non, mentit Jem. Et toi?

Oncle Joe lui lança un regard surpris, puis sourit et se concentra à nouveau sur la route.

— Oui, répondit-il. Mais je pense que tout se passera bien. Tu prendras bien soin de ta mère et de Mandy, et vous retrouverez ton papa. Vous serez à nouveau tous ensemble.

— Oui, dit Jem d'une petite voix.

Ils roulèrent en silence un moment, la neige se déposant doucement sur le pare-brise.

— Maman et Mandy doivent avoir froid, dit-il enfin.

— Oui, ce sera notre dernière tentative pour aujourd'hui, l'assura oncle Joe. Mandy est toujours avec toi?

Il s'était déconcentré. Il avait pensé au cercle de pierres, au courant dans le tunnel, à papa. Son ventre se noua.

— Non. Non! Je ne la sens plus!

Il se raidit sur son siège, soudain pris de panique.

— Il faut revenir en arrière!

— Tout de suite, mon petit gars, répondit oncle Joe en faisant demi-tour au milieu de la rue. Gloucester Street, tu te souviendras de ce nom? On doit l'indiquer à ta mère pour qu'elle calcule la distance.

Jem ne l'écoutait plus. Il cherchait Mandy, tous ses sens à l'affût. Avant ce jour, il n'y avait jamais prêté attention, ne s'était jamais demandé s'il la sentait ou pas. À présent, c'était important. Il serra les poings et les pressa contre son ventre, juste sous ses côtes, là où il ressentait la douleur.

Puis elle revint, comme si elle avait toujours été là, aussi naturellement qu'un de ses ongles d'orteil. Il poussa un profond soupir de soulagement.

— Ça y est, tu l'as retrouvée? demanda oncle Joe.

Jem acquiesça et les larges épaules d'oncle Joe se détendirent également.

— Très bien. Ne la lâche plus.

Brianna ramassa Esmeralda sur le sol de la chambre d'amis des Abernathy et déposa délicatement la poupée de chiffon près de Mandy. *Six kilomètres et demi*. Après avoir passé la matinée à rouler en cercles dans Boston, ils connaissaient désormais la portée du radar interne des enfants. Jem sentait Mandy sur près de deux kilomètres, Mandy sentait son frère sur six kilomètres

et demi. Jem sentait également la présence de sa mère, mais vaguement et beaucoup moins loin. Mandy la sentait presque aussi loin qu'elle pouvait sentir Jem.

Elle aurait dû le consigner dans le guide, mais, après tout un après-midi de démarches frénétiques, l'effort de chercher un stylo équivalait à celui de trouver la source du Nil ou d'escalader le Kilimandjaro. *Demain.*

Penser au lendemain la rappela brutalement à la réalité et l'extirpa de sa torpeur. Demain, cela commencerait.

Une fois les enfants couchés, elle en avait longuement discuté avec Joe, Gail les écoutant dans un coin, écarquillant les yeux de temps en temps mais se gardant d'intervenir.

— Il faut que ce soit l'Écosse, avait-elle expliqué. Nous sommes en décembre. Les navires ne prendront plus le large avant le printemps. Si nous atterrissons en Caroline du Nord, nous ne pourrions quitter les colonies avant avril et n'arriverons en Écosse qu'en été. Outre le fait que je sais ce que représente la traversée de l'Atlantique au dix-huitième siècle et ne voudrais pas faire subir un tel traumatisme à mes enfants à moins que ce soit une question de vie ou de mort... je ne peux pas attendre aussi longtemps.

Tout peut lui arriver en six mois. Tout.

— Je... je dois le retrouver.

Les Abernathy échangèrent un regard, puis Gail posa une main sur le genou de Joe.

— Bien sûr, ma chérie, dit-elle. Mais tu es sûre au sujet de l'Écosse? Ces gens qui ont essayé d'enlever Jem ne seront-ils pas toujours là à vous attendre?

— Raison de plus pour ne pas s'attarder, répondit Brianna avec un petit rire nerveux. Au dix-huitième siècle, je pourrai cesser de lancer des regards pardessus mon épaule.

— Tu n'as vu personne qui..., commença Joe.

— Non, pas en Californie et ici non plus. Mais je suis toujours sur mes gardes.

Elle avait pris d'autres précautions également, des ruses pour brouiller les pistes qu'elle avait apprises dans les mémoires de son père, où il racontait brièvement ses expériences dans le renseignement durant la Seconde Guerre mondiale. Elle jugea inutile de leur en parler.

— Tu sais déjà comment assurer la sécurité des petits une fois en Écosse?

Gail était assise sur le bout de son siège, mal à l'aise, prête à bondir pour s'assurer que les enfants allaient bien. Brianna connaissait bien ce sentiment.

— Je connais deux personnes, ou plutôt trois, sur qui je crois pouvoir compter.

— Tu crois? répéta Joe.

— Les seules personnes en qui j'ai une confiance absolue se trouvent dans ce salon avec moi, répondit-elle.

Elle leva son verre de vin dans leur direction. Joe détourna les yeux et s'éclaircit la gorge. Il interrogea sa femme du regard et elle acquiesça.

— Nous venons avec toi, annonça-t-il. Gail pourra s'occuper des enfants et je veillerai à ce que personne ne te cherche des noises jusqu'à ce que vous soyez prêts à partir.

Brianna sentit les larmes monter et se mordit la lèvre.

— Non, dit-elle.

Elle dut s'interrompre pour masquer son émotion, provoquée autant par leur bonté que par la vision du couple Abernathy déambulant dans les rues d'Inverness. Ce n'était pas qu'il n'y avait pas de Noirs dans les Highlands écossaises, mais ils étaient suffisamment rares pour qu'on les remarque.

— Non, répéta-t-elle. Nous irons d'abord à Édimbourg. J'y trouverai tout ce dont nous aurons besoin sans attirer l'attention. Nous ne monterons dans les Highlands qu'une fois prêts, et je ne contacterai mes amis qu'à la dernière minute. Personne n'aura le temps de se rendre compte de notre présence avant qu'il soit trop tard et que nous ayons... traversé.

Le seul verbe «traverser» lui nouait les tripes, chargé comme il l'était du souvenir du néant rugissant qui se dressait entre le ici et le là-bas, entre elle, les enfants et... Roger.

Les Abernathy ne capitulaient pas facilement et n'avaient pas dit leur dernier mot. Elle savait qu'ils feraient une nouvelle tentative lors du petit-déjeuner, mais elle avait foi en sa propre opiniâtreté. Déclarant qu'elle était exténuée, elle s'était retranchée dans la chambre, fuyant leur anxiété bienveillante afin de rester seule avec la sienne.

Elle était effectivement épuisée, mais le lit qu'elle partageait avec Mandy ne l'attirait pas pour autant. Elle avait besoin de s'isoler et de décompresser avant de céder au sommeil. Elle entendit des allées et venues à l'étage inférieur. Elle se déchaussa et descendit sur la pointe des pieds. Une lumière était allumée dans la cuisine, ainsi qu'une autre dans le bureau au fond du couloir, là où Jem avait été installé sur le grand canapé.

Elle s'apprêtait à vérifier qu'il dormait bien quand elle entendit un *clink!* familier. Les portes coulissantes de la cuisine étaient entrouvertes. Elle lança un regard à l'intérieur et vit Jem perché sur une chaise devant le comptoir, tendant la main vers une Pop-Tart qui venait de jaillir du grille-pain.

Il sursauta en l'entendant entrer et garda la friandise toute chaude une seconde de trop dans sa main, se brûlant les doigts.

— *Ifrinn!*

Brianna s'approcha et ramassa la tartelette tombée sur le carrelage.

— Ne dis pas ça, lui recommanda-t-elle. Nous allons dans un endroit où les gens te comprendront. Tiens. Tu veux un verre de lait avec ça?

Surpris, il hésita un instant, puis sauta à pieds joints sur le sol.

— Je vais me servir, dit-il. Tu en veux un aussi?

Soudain, rien ne lui parut plus délicieux au monde qu'une Pop-Tart chaude fourrée aux bleuets avec son glacié à la vanille croquant et un verre de lait froid. Elle acquiesça, coupa la tartelette en deux et déposa les deux moitiés sur des serviettes en papier.

Lorsqu'ils les eurent dégustées en silence, elle lui demanda:

— Tu n'arrives pas à dormir?

Il fit non de la tête, agitant ses mèches rousses hirsutes.

— Tu veux que je te lise une histoire?

Elle se surprit elle-même. Il était bien trop grand pour qu'on lui fasse la lecture. Pourtant, il était toujours dans les parages quand elle lisait pour Mandy. Il lui lança un regard torve, puis, étrangement, acquiesça et courut à l'étage, revenant quelques instants plus tard avec un exemplaire du *Noël des animaux*.

Il ne voulut pas s'allonger et resta assis à ses côtés sur le canapé pendant qu'elle lisait, son bras autour de ses épaules, son petit corps chaud se faisant lourd contre elle à mesure que sa respiration ralentissait.

— Mon père me faisait la lecture quand je me réveillais la nuit et ne pouvais pas me rendormir, dit-elle doucement en tournant la dernière page. Je parle de ton grand-père Frank.

— Comment il était, grand-père Frank?

Elle leur en avait déjà parlé, ne voulant pas qu'il soit oublié, tout en sachant qu'il ne serait jamais pour eux qu'un pâle fantôme à côté de leur autre grand-père en chair et en os, celui qu'ils retrouveraient peut-être. Elle eut un petit pincement au cœur en pensant à sa mère, déchirée entre ses deux maris.

— Il était différent, répondit-elle en déposant un baiser sur ses cheveux. C'était un soldat lui aussi, comme grand-père Jamie. C'était aussi un universitaire et un écrivain, comme papa. Ils ont tous un autre point commun: ce sont des hommes bons, qui prennent soin des autres.

— Ah.

Il luttait contre le sommeil, les rêves commençant à s'immiscer entre ses pensées. Elle l'allongea sur le nid de couvertures, le recouvrit puis lissa l'épi au sommet de son crâne.

— On pourra le voir? demanda-t-il soudain.

— Qui, papa? Oui, bien sûr, promit-elle en prenant un ton assuré.

— Non, ton papa, rectifia-t-il, les yeux mi-clos. Si on traverse les pierres, on verra grand-père Frank?

Elle resta la bouche ouverte et n'avait toujours pas trouvé de réponse quand elle l'entendit ronfler doucement.

ESTES LÀ VOSTRE BESTAIL?

Même si elles ne mordaient pas, les pierres dressées n'en étaient pas moins dangereuses. Il ne leur avait fallu qu'un jour et demi pour trouver le cromlech. Pour faciliter la communication, Roger avait dessiné des menhirs sur le dos de sa main avec un morceau de charbon, une méthode remarquablement efficace. Les rares personnes qu'ils avaient rencontrées les avaient regardés avec une immense curiosité (et il en avait surpris quelques-uns à faire des moulinets avec l'index près de leur tempe dans leur dos), mais aucune n'avait réagi avec agressivité et toutes leur avaient indiqué la direction des menhirs.

Lorsqu'ils étaient arrivés dans un petit village (composé d'une église, d'une gargote, d'une forge et de quelques cottages), la dernière famille auprès de laquelle ils s'étaient renseignés avait même envoyé leur fils le plus jeune les conduire jusqu'à destination.

Ils y étaient à présent: une poignée de menhirs trapus couverts de lichen, érodés par le vent, au bord d'un lac peu profond envahi de roseaux. Sans âge, inoffensifs, faisant partie du paysage. Pourtant, leur vue glaçait les os de Roger comme s'il se trouvait nu devant eux, balayé par le nordet.

— Tu peux les entendre? marmonna Buck à côté de lui.

— Non. Et toi?

— Non plus, Dieu merci!

— Estes là vostre bestail? demanda le garçon en souriant à Roger.

Il pointa un doigt vers les pierres et expliqua (pour autant que Roger puisse le comprendre) que, selon la légende locale, les menhirs étaient des vaches fées pétrifiées sur place lorsque leur bouvier ivre était tombé dans le lac.

L'enfant fit le signe de croix devant son cœur et ajouta sur un ton solennel:

— C'est vérité. Maistre Hacffurthe avoit trouvé son escourgée.

— Quand? demanda aussitôt Buck. Où vit ce M. Hacffurthe?

En dépit de son nom imposant, ce dernier se révéla être un jeune homme blond et frêle, le cordonnier du village. Il parlait le même dialecte northumbrien impénétrable mais, non sans effort et avec l'aide du garçon (qui s'appelait Ridley, indiqua-t-il), ils parvinrent à se faire comprendre, et Hacffurthe sortit le fouet magique de sous son comptoir. Il l'évala religieusement devant eux.

— Oh, Seigneur, murmura Roger.

Il interrogea le cordonnier du regard, lui demandant la permission de

toucher l'objet sacré. C'était une lanière tissée à la machine, de sept centimètres de large et soixante de long, sa surface luisant dans la faible lumière de l'échoppe. C'était un morceau du harnais d'un pilote de la RAF. Ils avaient bien trouvé les bons menhirs.

Leurs questions prudentes ne leur fournirent aucune information utile. Hacfurthe avait trouvé le fouet magique flottant entre les roseaux, dans le lac. Il n'avait rien remarqué d'autre.

En revanche, Roger remarqua que Ridley avait tiqué en entendant le cordonnier. Après qu'ils eurent quitté l'échoppe de ce dernier, il s'arrêta à la lisière du village et glissa une main dans sa poche. Il en tira une grande pièce de deux pence qui fit luire les yeux du garçon.

— Je vous remercie, maistre Ridley, dit-il en la lui donnant.

Quand Ridley voulut se tourner pour partir, il l'arrêta d'une main sur le bras.

— Encore une chose, maistre Ridley.

Il lança un bref regard à Buck et sortit les plaques d'identification. Ridley pâlit et voulut libérer son bras. Buck lui agrippa l'autre.

— Parle-nous de l'homme et, peut-être, je ne te briserai pas le cou, dit-il sur un ton aimable.

Roger fit une grimace agacée, mais la menace porta ses fruits. Ridley ouvrit grand la bouche comme s'il avait avalé une orange entière, puis parla. Entre son dialecte et sa détresse, il fallut un certain temps pour le comprendre, mais Roger finit par recoller les morceaux.

— Lâche-le, dit-il à Buck en le libérant lui aussi.

Il fouilla dans sa poche et en sortit un penny en cuivre, qu'il tendit au garçon. Ses traits se tordirent, exprimant un mélange de peur et d'outrage, puis, après un instant d'hésitation, il attrapa la pièce et s'enfuit en lançant des regards par-dessus son épaule.

— Il va prévenir ses parents, observa Buck. On ferait mieux de ne pas s'attarder.

— Tu as raison, mais pour une autre raison. La nuit tombe.

Le soleil était très bas, formant une bande de lumière jaune sous un ciel ocre et froid.

— Viens, dit Roger. Partons dans la direction qu'il a indiquée.

D'après ce qu'il avait compris du récit de Ridley, un homme étrangement vêtu (une fée pour certains; un homme du Nord pour d'autres, bien qu'il ne soit pas clair s'il s'agissait d'un Écossais, d'un Scandinave ou d'autre chose) avait eu la malchance d'entrer dans une ferme à quelques kilomètres du cercle de pierres. Là, il avait été agressé par les occupants, ces derniers appartenant au Wad, un clan de sauvages.

Les Wad lui avaient arraché tout ce qui pouvait avoir de la valeur, l'avaient rossé de coups, puis l'avaient jeté dans un ravin. Un des Wad s'en était vanté

à un conducteur de bestiaux qui passait par là et qui en avait ensuite parlé dans le village.

Naturellement, les villageois avaient été intrigués, sans pour autant aller chercher l'inconnu. Lorsque Hacffurthe avait découvert l'étrange bande de tissu, toutes sortes de rumeurs s'étaient rapidement propagées. L'excitation avait atteint un paroxysme cet après-midi même, lorsque l'un des vachers de maître Quarton était venu au village se faire percer un furoncle par grannie Racket et avait révélé qu'un étranger au langage incompréhensible avait été surpris en train de voler une tarte dans le garde-manger de maîtresse Quarton. Maître Quarton l'avait enfermé en attendant de décider ce qu'il comptait faire de lui.

— Et que pourrait-il lui faire? avait demandé Roger.

Ridley avait froncé les lèvres, puis haussé les épaules.

— Ma foi, il pourroit bien l'occire, avait-il répondu. Ou lui trancher une main. Maistre Quarton n'ayme point les larrecins.

Cela, plus de vagues indications pour trouver la ferme des Quarton, fut tout ce qu'ils avaient pu obtenir de lui.

— De ce côté-ci du mur, à deux milles environ à l'ouest, puis légèrement vers le sud, derrière une crête et au bord d'un ruisseau, répéta Roger en allongeant le pas. Tâchons de trouver ce ruisseau avant qu'il fasse nuit...

Buck hâta le pas pour rester à sa hauteur tandis qu'ils rejoignaient l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux.

— Tu crois que Quarton a un chien? demanda-t-il.

— Ici, tout le monde a un chien.

— Oh, Seigneur!

MAINTENANT OU JAMAIS

C'était une nuit sans lune, ce qui présentait un avantage certain, mais également des inconvénients. La ferme et ses dépendances se trouvaient dans une poche d'ombre si profonde qu'ils ne l'auraient jamais trouvée s'il ne l'avait pas vue avant que la lumière disparaisse. Ils avaient patienté jusqu'à l'obscurité complète. Une fois les dernières chandelles de la maison éteintes, ils avaient encore attendu une bonne demi-heure afin de s'assurer que les habitants étaient endormis... ainsi que leurs chiens.

Roger tenait une lanterne sourde, ses panneaux fermés. Buck buta contre quelque chose et s'étala de tout son long dans l'herbe avec un cri de surprise. Le «quelque chose» s'avéra une grosse oie endormie qui émit un «couac!» nettement plus sonore et attaqua aussitôt l'effronté à grands coups de bec et d'ailes. Il y eut un aboiement interrogateur au loin.

— Chut! fit Roger en volant au secours de son ancêtre. Tu vas réveiller les morts, et toute la maisonnée avec!

Il ôta sa cape et l'abattit sur l'animal, qui se tut et se dandina en cercles confus sous le vêtement. Roger se plaqua une main sur la bouche pour étouffer son rire.

— Si tu t'imagines que je vais récupérer ta cape! marmonna Buck en se relevant.

— Elle sortira de là bien assez tôt, répondit Roger. Je n'en ai pas besoin pour le moment. À ton avis, où l'ont-ils enfermé?

— Dans un endroit où il y a une porte qu'ils peuvent verrouiller, déduisit Buck en se frottant les genoux. Je ne crois pas qu'ils le garderaient dans la maison. Elle n'est pas très grande.

Le fait était. On aurait pu faire entrer seize bâtisses de cette taille dans Lallybroch, pensa Roger avec une pointe de nostalgie pour la demeure qu'il possédait... ou posséderait un jour.

Buck avait raison. Il ne pouvait y avoir plus de deux pièces et un grenier. Dans la mesure où les voisins considéraient Jerry (si c'était bien lui) comme un étranger dans le meilleur des cas, ou comme un voleur ou un être surnaturel dans le pire, il était peu probable que les Quarton l'aient enfermé sous le même toit qu'eux.

— Tu as vu une grange quand il y avait encore de la lumière? demanda Buck en gaélique.

Il se hissa sur la pointe des pieds, comme si cela pouvait l'aider à voir pardessus l'obscurité. Roger, qui avait une meilleure vue nocturne, distinguait les formes trapues de plusieurs annexes. Un séchoir à céréales, une chèvrerie, un poulailler, la silhouette échevelée d'une meule de foin...

— Non, répondit-il.

L'oie s'était extirpée de sous la cape et s'éloigna avec de petits cacardements indignés. Roger récupéra son vêtement.

— Dans une si petite ferme, ils n'ont probablement qu'un bœuf ou un mulet pour le labour, et encore. Je sens pourtant une odeur de bétail... de fumier, pas toi?

Buck se tourna brusquement vers l'ombre d'une structure carrée en pierres.

— Des vaches, confirma-t-il. L'étable. Elle a sûrement une bâcle.

Effectivement, la porte était fermée par une barre.

— Je n'entends pas de bêtes à l'intérieur, chuchota Buck. Et l'odeur est ancienne.

C'était le début de l'hiver. Peut-être avaient-ils abattu la ou les vaches; à moins qu'ils ne les aient conduites au marché. Néanmoins, l'étable n'était pas déserte. Ils entendirent un bruit de pas traînant, suivi d'un juron étouffé.

— Il y a quelqu'un à l'intérieur, dit Roger en levant sa lanterne. Aide-moi à soulever la barre.

Avant même que Buck ait réagi, un «Hé!» retentit à l'intérieur, puis il y eut un coup contre la porte.

— À l'aide! À l'aide! Aidez-moi!

La voix s'exprimait en anglais moderne.

— Vous allez vous taire, oui? chuchota Buck dans l'interstice de la porte. Vous voulez qu'ils nous tombent dessus? (Il se tourna vers Roger.) Éclaire-moi.

Il fit glisser la barre avec un grognement d'effort, puis la porte s'ouvrit. La lanterne illumina l'intérieur, révélant un jeune homme frêle aux cheveux blonds rebelles (de la même couleur que ceux de Buck, constata Roger). Il cligna des paupières, aveuglé par la lumière, puis mit sa main devant ses yeux.

Roger et Buck échangèrent un regard et, d'un commun accord, entrèrent dans l'étable.

C'est lui, pensa Roger. Je le sais, c'est lui. Mon Dieu, il est si jeune! C'est presque encore un enfant. Étrangement, il ne ressentait pas le bouillonnement intérieur auquel il s'était attendu mais une certitude paisible, comme si le monde s'était subitement redressé de lui-même et que chaque chose avait trouvé sa juste place. Il posa doucement une main sur l'épaule du jeune homme.

— Comment vous appelez-vous?

Le jeune homme redressa les épaules, le menton droit.

— MacKenzie, J.W., lieutenant de la Royal Air Force. Matricule...

Il s'interrompit en constatant que Roger affichait un sourire jusqu'aux oreilles.

— Qu'y a-t-il de si drôle? demanda-t-il sur la défensive.

— Rien, l'assura Roger. Je suis juste... content de vous voir.

Il toussa pour dégager sa gorge nouée et demanda:

— Vous êtes ici depuis longtemps?

— Non, juste quelques heures. Vous n'auriez pas de quoi manger?

— Si, répondit Buck en lançant un regard derrière lui. Mais ce n'est pas le moment de casser la croûte. Nous devons filer.

— Oui, oui, bien sûr, dit Roger machinalement.

Il ne pouvait s'empêcher de dévisager J.W. MacKenzie, lieutenant de la RAF, âgé de vingt-deux ans.

— Qui êtes-vous? demanda Jerry en le dévisageant à son tour. D'où venez-vous? Il est clair que vous n'êtes pas d'ici.

Roger et Buck échangèrent un regard. Ils n'avaient pas prévu ce qu'ils lui diraient. Roger n'avait pas voulu tenter le sort en tenant pour acquis qu'ils le trouveraient. Quant à Buck...

— Inverness, répondit-il sur un ton bourru.

Le regard de Jerry alla de l'un à l'autre, puis il tira sur la manche de Roger.

— Vous savez bien ce que je veux dire! De «quand» êtes-vous?

Roger posa sa main sur la sienne. Ses doigts froids et sales étaient longs et fins comme les siens. Il ouvrit la bouche, mais ne parvint pas à parler.

— De très loin, répondit Buck à voix basse. Loin de maintenant. Nous nous sommes égarés.

Roger frémit. Aiguillonné par l'urgence de retrouver son père, il avait totalement oublié leur propre situation. Les traits de Jerry, déjà tirés par la faim et la tension, blémirent sous la crasse.

— Bon sang, marmonna-t-il. Où sommes-nous? Et... quand?

Buck se raidit, non pas à cause de sa question, mais parce qu'il avait entendu un bruit à l'extérieur. Roger ignorait ce qui l'avait provoqué, mais ce n'était pas le vent.

— Je crois que cette région appartient à la Northumbrie, pour le moment, répondit-il. Écoutez, nous n'avons pas le temps. Nous devons partir avant que quelqu'un...

— Très bien, allons-y, l'interrompit Jerry.

Il glissa dans son col les pans de l'écharpe en soie sale qu'il portait autour du cou.

Après les odeurs de l'étable, l'air à l'extérieur était délicieux, sentant la terre retournée et la bruyère desséchée. Ils s'éloignèrent le plus rapidement

possible, contournant la maison. Jerry boitait et Roger lui prit le bras pour l'aider. Un jappement aigu retentit au loin, suivi d'un autre aboiement, plus grave.

Roger suçà son index et le leva en l'air pour déterminer la direction du vent. Un chien aboya à nouveau et un autre lui répondit.

— Par ici, dit-il à ses compagnons.

Il s'efforçait de conserver ses repères tout en marchant le plus vite possible, entraînant Jerry avec lui. Ils traversaient un champ labouré, et les mottes de terre fraîche adhéraient à leurs semelles, les alourdissant.

Buck trébucha et jura dans sa barbe. Ils se mirent à sauter maladroitement de sillon en sillon. Roger soutenait toujours Jerry pour l'aider. Une de ses jambes ployait sous lui et ne semblait pas pouvoir supporter son poids. *Il a été blessé*, se souvint Roger. *J'ai vu sa médaille...*

Puis des chiens se mirent à aboyer tous en même temps... beaucoup plus près.

— Merde.

Roger s'arrêta un instant, haletant. Où se trouvait donc le petit bois dans lequel ils s'étaient cachés? Il avait été convaincu de se diriger vers lui, mais... Le faisceau de sa lanterne se balançait follement, balayant des étendues de champ. Il referma le panneau. Ils se débrouillaient mieux sans lumière.

— C'est par là! dit soudain Buck.

Il changea brusquement de direction, Roger et Jerry sur ses talons. Il semblait y avoir une demi-douzaine de chiens à leurs trousses. Était-ce une voix humaine qu'il venait d'entendre? Oui. Il ne comprenait pas les mots, mais leur sens était limpide comme de l'eau de roche.

Ils coururent, trébuchant et pantelant. Roger n'avait aucune idée d'où ils allaient. Il suivait Buck. Il lâcha sa lanterne, qui tomba dans un bruit sourd. Il entendit l'huile se répandre du réservoir et, l'instant suivant, elle s'embrasa, formant une flamme brillante.

— Merde!

Ils coururent de plus belle, peu importait dans quelle direction, mais le plus loin possible de ce signal lumineux et des voix en colère... elles étaient plusieurs à présent.

Ils atteignirent enfin un écran d'arbres, le petit bois battu par les vents où ils s'étaient tapis plus tôt, mais il n'était plus question de s'y arrêter, les chiens approchaient, aboyant féroce. Ils se frayèrent un chemin entre les broussailles, ressortirent de l'autre côté et grimperent sur une colline tapissée de bruyère. L'un des pieds de Roger s'enfonça dans une ornière spongieuse jusqu'à la cheville et il manqua de tomber. Jerry tira sur son bras pour le redresser, avant de basculer en arrière lorsque son genou céda sous lui. Ils se cramponnèrent l'un à l'autre dans un équilibre précaire un instant, puis Roger parvint à se dégager et ils repartirent.

Il avait l'impression que ses poumons allaient éclater. Ils ne pouvaient plus courir, la pente étant trop escarpée. Ils glissaient, trébuchaient, posaient un pied après l'autre, dérapaient... Roger voyait des éclats de lumière autour de son champ de vision. Il tomba à genoux et Jerry le hissa sur ses pieds.

Lorsqu'ils arrivèrent tous les trois au sommet, ils étaient trempés, couverts de boue et d'écorchures. Ils s'arrêtèrent un moment, hors d'haleine.

— Où... allons-nous? haleta Jerry en s'essuyant le visage avec son écharpe.

Roger aperçut un reflet d'eau au loin.

— Nous vous... raccompagnons... aux pierres... près du lac. Là par où... vous êtes... venu. Allons-y.

Ils dévalèrent l'autre versant de la colline, revigorés par la vitesse et la perspective de toucher au but. Une fois au pied de la pente, ils s'arrêtèrent à nouveau pour reprendre leur souffle.

— Comment m'avez-vous trouvé? demanda Jerry.

— On est tombé sur vos plaquettes, répondit Buck. On a suivi leur piste jusqu'à vous.

Roger posa une main sur sa poche en pensant les lui rendre, puis changea d'avis. Il venait de se rendre compte que, après avoir trouvé Jerry MacKenzie contre toute attente, il s'apprêtait à se séparer à nouveau de lui, sans doute pour toujours.

Son père. *Papa*? Il n'arrivait pas à concilier ce jeune homme boiteux au teint blême, qui avait vingt ans de moins que lui, avec l'image qu'il avait eue de son père durant toute sa vie.

— Allez.

Cette fois, ce fut Buck qui prit le bras de Jerry pour le soutenir. Ils traversèrent les champs noirs, s'égarèrent, retrouvèrent leur chemin en se guidant à la lumière d'Orion, au-dessus de leurs têtes.

Orion, le Lièvre, le Grand Chien. Les étoiles, si vives dans le ciel noir, réconfortaient Roger. Elles, au moins, ne changeaient pas; elles brilleraient toujours au-dessus de lui et de cet homme, quel que soit l'endroit où ils atterriraient l'un et l'autre.

Mais où... L'air froid lui brûlait les poumons. Bree...

Puis il les aperçut: des colonnes trapues, à peine des taches dans la nuit, visibles seulement parce qu'elles se détachaient, immobiles et noires, devant l'étendue d'eau agitée par le vent.

— Nous y voilà, déclara-t-il d'une voix rauque. C'est ici que nous vous laissons.

— Mais... et vous...? balbutia Jerry.

— Lorsque vous êtes venu, portiez-vous un objet précieux sur vous, une pierre, un bijou?

— Oui, s'étonna Jerry. J'avais un saphir brut dans ma poche, mais il a disparu. C'est comme s'il...

— Comme s'il s'était consumé, acheva Buck pour lui. (Il se tourna vers Roger). Alors?

Ce dernier hésita. *Bree...* Puis il glissa la main dans la bourse en cuir accrochée à sa ceinture, en sortit le petit paquet de toile cirée, l'ouvrit puis pressa le pendentif en grenat dans la paume de Jerry. Celui-ci referma la main par réflexe.

— Prenez ceci, c'est une bonne pierre, l'assura Roger. Lorsque vous traverserez, pensez à votre femme, Marjorie. Concentrez-vous sur elle de toutes vos forces. Visualisez-la dans votre tête et marchez droit vers la pierre. Quoi qu'il arrive, ne pensez pas à votre fils, uniquement à votre épouse.

Jerry était abasourdi.

— Comment connaissez-vous le prénom de ma femme? Et que savez-vous de mon fils?

— Cela n'a pas d'importance, répondit Roger en lançant un regard pardessus son épaule.

— Ils arrivent, dit doucement Buck. Je vois une lumière.

En effet, une lueur isolée se balançait près du sol, comme tenue au bout d'un bras. Pourtant, Roger avait beau plisser les yeux, il ne voyait personne.

— *Thaibhse*, murmura Buck.

Roger connaissait ce mot. Un esprit, généralement mal intentionné. Un spectre.

— Peut-être, répondit-il. Ou peut-être pas. Quoi qu'il en soit, Jerry, vous devez partir, tout de suite. N'oubliez pas, pensez à votre femme.

Jerry déglutit lentement en regardant la pierre dans sa paume.

— Oui... oui... d'accord. Merci.

Roger ne pouvait pas parler et trouva tout juste la force d'esquisser un sourire. Buck le tira par la manche, lui montrant la lumière oscillante. Ils repartirent, le pas lourd et maladroit après leur brève pause.

Bree... Il avait réussi à trouver une pierre, il en trouverait une autre. Son esprit était encore obnubilé par l'homme qu'ils avaient laissé au bord du lac. En se retournant, il vit Jerry se remettre à marcher, d'un pas claudicant mais déterminé, ses frêles épaules droites sous sa chemise kaki, le bout de son écharpe volant au vent.

Ce fut plus fort que lui. Pris d'un sentiment d'urgence irréprensible, Roger fit demi-tour et courut vers lui, arrachant un cri de surprise à Buck. Jerry l'entendit lui aussi et fit volte-face. Roger l'attrapa par les deux épaules, le serra fort contre lui et déclara fougueusement:

— Je t'aime!

Il n'avait pas le temps d'en dire plus. Il le lâcha et repartit au pas de course,

s'enfonçant dans la terre molle. Il lança un regard vers le sommet de la colline. La lumière avait disparu. Quelqu'un de la ferme était probablement sorti voir ce qui se passait, puis était rentré après avoir constaté que les intrus étaient partis.

Buck l'attendait, enveloppé dans sa cape et tenant celle de Roger, qu'il avait dû laisser tomber sans s'en rendre compte. Il la secoua et la lui drapa autour des épaules. Les doigts de Roger tremblaient quand il voulut fermer l'agrafe. Buck s'en chargea pour lui.

— Qu'est-ce qui t'a pris de lui dire ça? demanda-t-il sans le regarder.

Roger déglutit péniblement. Les mots qui montèrent dans sa gorge étaient douloureux et tranchants comme des éclats de glace.

— Je n'aurai jamais une autre occasion de le lui dire. Il ne reviendra pas. Allons-y.

La nuit tout entière trembla. Le sol et le lac, le ciel, l'obscurité, les étoiles et chaque particule de son corps. Il se désintégra, s'éparpilla dans tous les sens, fusionna avec l'Univers, fusionna avec *eux*. Il ressentit une exaltation trop puissante pour que la peur s'installe, puis il disparut, sa dernière pensée n'étant qu'un vague *Je suis...* formulé plus comme un espoir qu'un état de fait.

Il revint à lui l'esprit confus, étendu sur le dos sous un ciel noir où les étoiles n'étaient plus que des têtes d'épingles lumineuses, désespérément lointaines. Elles lui manquaient. Avec une tristesse déchirante, il aurait voulu encore faire partie de la nuit, encore faire partie de ces deux hommes qui avaient partagé son âme dans ce moment d'embrasement.

Le son du vomissement de Buck le rappela à la réalité et il reprit conscience de son propre corps. Il était couché dans l'herbe mouillée et froide, sentant la boue et le vieux fumier, transi et contusionné de partout.

Buck jura en gaélique et vomit à nouveau. Il se tenait à quatre pattes à quelques mètres de lui.

Roger roula sur le côté en se souvenant soudain des douleurs qu'avait ressenties Buck après leur traversée à Craigh na Dun.

— Ça va? lui demanda-t-il. C'est ton cœur qui te fait mal à nouveau?

— Et si c'était le cas, que pourrais-tu y faire? grogna Buck.

Il cracha une glaire peu ragoûtante dans l'herbe, se laissa lourdement retomber sur les fesses puis s'essuya la bouche sur sa manche.

— Bon sang, ce que je déteste ça! Je n'aurais pas pensé qu'on le sentirait à cette distance.

— Mmphm...

Roger se redressa lentement. Il se demandait si Buck avait vécu la même expérience que lui, mais le moment était mal choisi pour avoir une discussion métaphysique.

— C'est donc qu'il est bien parti, conclut-il.

— Tu veux que j'aille m'en assurer? grogna Buck. Ouille, ma tête!

Roger se leva, chancela légèrement, puis s'approcha de Buck et l'aida à se relever en le soutenant sous un bras.

— Viens, lui dit-il. Allons chercher nos chevaux. Éloignons-nous d'ici. Trouvons-nous un coin tranquille pour faire un feu et manger quelque chose.

— Je n'ai pas faim.

— Moi si.

Il aurait même avalé un bœuf. Constatant que Buck tenait debout tout seul, Roger le lâcha puis se tourna pour regarder le lac et les pierres dressées. L'espace d'un instant, il fit à nouveau partie d'elles, puis cela passa. L'eau scintillante et les menhirs redevinrent de simples détails dans le paysage rocailleux.

Il ignorait l'heure qu'il était, mais il faisait toujours nuit noire lorsqu'ils récupérèrent leurs chevaux. Ils se choisirent un coin abrité au pied d'une falaise, trouvèrent de l'eau, firent un feu et grillèrent plusieurs galettes de pain pour accompagner leurs harengs saurs.

Ils étaient tous deux trop épuisés pour parler. Roger repoussa la question en suspens entre eux, «Et maintenant?», et laissa ses pensées errer à leur guise. Il serait toujours temps d'y réfléchir le lendemain.

Peu après, Buck se leva et disparut dans la nuit. Il s'absenta un long moment durant lequel Roger fixa les flammes, revivant chaque instant passé avec Jerry MacKenzie et essayant de les graver dans sa mémoire. Il aurait tant aimé l'avoir rencontré en plein jour afin de mieux voir les traits de son père, qu'il n'avait qu'entraperçus à la lueur de la lanterne.

Il avait la certitude que Jerry n'était pas retourné à son point de départ. (Était-il possible de se perdre à nouveau dans un autre temps?) Toutefois, au-delà de ses regrets, il avait une petite consolation. Il le lui avait dit. Où que soit parti son père, il emporterait ses paroles.

Il resserra les pans de sa cape autour de lui, s'allongea près des braises et emmena son père dans son sommeil.

Lorsqu'il se réveilla le lendemain matin, la tête lourde mais l'esprit relativement clair, Buck avait déjà ranimé le feu et faisait frire le bacon. L'odeur le fit se redresser en se frottant les yeux.

Buck glissa une épaisse tranche de bacon dans une banique et le lui tendit. Il semblait s'être remis des effets des menhirs. Il était échevelé, mais avait le regard limpide.

— Tu es toujours entier?

Roger acquiesça et prit la nourriture. Quand il voulut répondre, sa gorge était obstruée et il n'émit qu'un grognement. Buck lui fit signe qu'il n'avait pas besoin de parler et déclara sans préambule:

— On reprend la route du Nord. Je suppose que tu veux toujours chercher ton garçon, et moi je veux aller à Cranesmuir.

Roger également, quoique pour d'autres raisons. Il observa attentivement son ancêtre, mais celui-ci évitait son regard.

— Geillis Duncan? demanda-t-il.

— À ma place, tu n'en ferais pas autant? répliqua Buck, sur la défensive.

— Si, puisque c'est ce que je viens de faire. Bien sûr, je comprends.

Il n'était pas surpris. Il mâcha lentement tout en se demandant ce qu'il pouvait lui dire sur sa mère.

— Geillis..., commença-t-il.

Il s'interrompit pour se racler la gorge. Lorsqu'il eut terminé son récit, Buck resta silencieux un long moment, contemplant la dernière tranche de bacon qui séchait dans la poêle.

— Crédiieu! murmura-t-il.

Roger constata avec un certain malaise qu'il paraissait plus fasciné que choqué. Il releva ses yeux vert mousse vers lui.

— Et que sais-tu au sujet de mon père?

— Plus que ce que je pourrais t'en dire en quelques minutes et nous devons reprendre la route, répondit Roger en se levant. Je ne tiens pas à expliquer notre présence à d'autres hommes velus. Mon vieil anglais n'est plus ce qu'il était.

Buck lança un regard vers les quelques arbres sans feuilles qui poussaient en équilibre précaire dans les crevasses de la falaise et se mit à fredonner:

— *Sumer is icumen in. Lhude sing cuccu*⁴. En route!

4. Chant traditionnel anglais en canon datant du milieu du XIII^e siècle. «L'été est arrivé. Le coucou chante à tue-tête.» (N.d.T.)

19 décembre 1980, Édimbourg, Écosse

LE GUIDE DU VOYAGEUR DU TEMPS,
SECONDE PARTIE

Le moment est presque venu. Le solstice d'hiver est pour après-demain. Je ne cesse d'imaginer que je sens la Terre tourner lentement dans le noir, que des plaques tectoniques se déplacent sous mes pieds et que des «forces» invisibles s'alignent. La lune croît. Elle est presque aux trois quarts pleine. J'ignore si cela a une importance.

Au matin, nous prendrons le train pour Inverness. J'ai appelé Fiona; elle nous attendra à la gare et nous emmènera chez elle pour que nous déjeunions et que nous nous changions. Ensuite, elle nous conduira à Craigh na Dun... et nous y laissera. J'hésite à lui demander de rester, ou de revenir une heure plus tard, au cas où l'un ou plusieurs d'entre nous y seraient encore, en feu ou inconscient. Ou mort.

Après avoir tergiversé pendant une heure, j'ai également téléphoné à Lionel Menzies pour lui demander de surveiller Rob Cameron. Inverness est une petite ville. Quelqu'un pourrait nous voir à la gare ou chez Fiona, et les bruits courent vite. S'il doit se passer quelque chose, je préfère être prévenue.

Pendant de brefs moments de lucidité où tout semble se dérouler comme prévu, je suis remplie d'espoir et je frémis presque d'impatience. Mais la plupart du temps, je me demande sije ne suis pas complètement folle, et là je tremble pour de bon.

LE SUCCUBE DE CRANESMUIR

Cranesmuir, Écosse

Roger et Buck se tenaient de l'autre côté de la petite place, au cœur de Cranesmuir, observant la maison du procureur. Roger lança un regard inquiet vers la plate-forme, au centre de la place, sur laquelle se dressait le pilori. Au moins, il n'y avait de trous que pour un seul scélérat. Cranesmuir ne semblait pas souffrir d'une vague de criminalité.

— Dans le grenier, dis-tu? demanda Buck.

Il fixait les fenêtres du dernier étage. C'était une demeure cossue, avec des fenêtres à croisillons serties de plomb. Même le grenier en avait, quoique moins grandes que celles des étages inférieurs.

— Il me semble voir des plantes suspendues aux poutres.

— C'est ce que Claire a dit. Elle a installé son...

Le mot «réparer» lui vint à l'esprit, mais il l'écarta.

— ... son laboratoire là-haut. C'est là qu'elle prépare ses potions et ses charmes.

Il inspecta ses manchettes, encore mouillées après avoir fait un brin de toilette dans l'abreuvoir des chevaux afin de se rendre un peu plus présentable, et vérifia que le ruban qui retenait ses cheveux était correctement noué.

La porte s'ouvrit et un homme sortit, un marchand, peut-être, ou un avocat, bien habillé, avec un manteau chaud pour le protéger de la bruine. Buck tordit le cou pour tenter de voir à l'intérieur.

— Il y a une servante, rapporta-t-il. Je vais toquer et lui demander si je peux voir... Mme Duncan, c'est bien ça?

— Pour le moment, oui.

Roger comprenait parfaitement son besoin de rencontrer sa mère. En vérité, il était curieux lui-même. Après tout, elle était son ancêtre et l'une des rares voyageuses dont il avait connaissance. Néanmoins, il avait entendu suffisamment d'horreurs à son sujet pour que son excitation soit tempérée par un certain malaise.

— Tu veux que je t'accompagne? demanda-t-il. Si elle est bien là.

Buck ouvrit la bouche pour répondre, la referma, réfléchit quelques instants, puis acquiesça.

— Oui, déclara-t-il avec une pointe d'humour dans les yeux. Tu m'aideras

à entretenir la conversation.

— Tu peux compter sur moi, mais n'oublie pas notre accord: tu ne dois lui dire ni qui tu es ni ce que tu es.

Buck acquiesça à nouveau, le regard rivé sur la porte et l'esprit ailleurs. Il redressa le dos et s'avança sur la place en lançant derrière lui:

— Allez, viens!

— Mme Duncan? dit la servante. Ma foi, je ne sais pas. Elle est avec le Dr McEwan en ce moment.

Le cœur de Roger fit un bond.

— Elle est souffrante? s'inquiéta aussitôt Buck.

— Euh... non, répondit la servante, surprise. Ils prennent le thé dans le petit salon. Je vais voir si elle peut vous recevoir.

Elle s'effaça pour les laisser entrer dans le vestibule.

— Le Dr McEwan est un ami, précisa Roger. Voudriez-vous lui donner nos noms? Roger et William MacKenzie.

Lorsqu'elle fut partie, ils égouttèrent discrètement leurs capes et leurs chapeaux. Elle revint au bout de quelques minutes avec un grand sourire.

— Mme Duncan vous souhaite la bienvenue et vous demande de la rejoindre à l'étage. C'est juste en haut de l'escalier. Je vais vous chercher du thé.

Le salon était petit, assez chargé, mais chaleureux et vivement coloré. Toutefois, ni l'un ni l'autre ne remarquèrent le mobilier.

— Monsieur MacKenzie! s'exclama le Dr McEwan, surpris mais cordial. Et monsieur MacKenzie!

Il leur serra la main avant de se tourner vers la femme, qui venait de se lever d'un fauteuil devant la cheminée.

— Ma chère, permettez-moi de vous présenter un de mes anciens patients et son cousin. Messieurs, Mme Duncan.

Roger sentit Buck se raidir et n'en fut pas étonné. Il espérait ne pas avoir l'air aussi fasciné que lui.

Geillis Duncan n'était pas une beauté classique, mais elle n'en était pas moins saisissante, avec une chevelure d'un blond crémeux retenue sous un bonnet de dentelle et des yeux... Des yeux qui lui donnaient envie de fermer les siens et de donner un coup de coude à Buck pour qu'il en fasse autant avant qu'elle ou McEwan remarque la ressemblance...

McEwan avait bien remarqué quelque chose, mais ce n'était pas leurs yeux. Il observa Buck en plissant le front tandis que celui-ci s'avavançait, prenait la main de leur hôtesse et la baisait.

— Madame Duncan, dit-il en se redressant avec un sourire, je suis votre humble et dévoué serviteur.

Elle sourit en retour, une lueur amusée dans le regard, comprenant le défi

implicite de Buck et le relevant. Même de là où il se tenait, Roger pouvait sentir l'attirance entre eux, comme un courant d'électricité statique. McEwan le voyait aussi.

— Comment va votre santé, monsieur MacKenzie? déclara-t-il à Buck en approchant une chaise. Asseyez-vous donc, que je vous examine.

Buck fit mine de ne pas l'entendre. Il tenait toujours la main de Geillis Duncan et elle ne la retirait pas.

— C'est très aimable à vous de nous recevoir, madame, déclara-t-il. Nous avons entendu parler de vos talents de guérisseuse et souhaitons vous rendre une visite professionnelle.

— Professionnelle, répéta-t-elle.

Roger fut surpris par sa voix. Elle était légère, presque enfantine. Puis elle sourit à nouveau, et son expression n'avait rien d'enfantin. Elle retira enfin sa main, comme à regret, et continua à dévisager Buck avec intérêt.

— Votre profession ou la mienne?

— Oh, je ne suis qu'un humble juriste, madame.

Sa modestie était tellement feinte que Roger l'aurait volontiers frappé. Puis il ajouta en se tournant vers lui:

— Mon cousin, lui, est un universitaire et un musicien. Mais, comme vous pouvez le constater, il a subi un triste accident et...

Cette fois, il méritait vraiment des coups.

— Je..., commença Roger.

Par une cruelle ironie du sort, sa gorge choisit ce moment pour se nouer, et sa protestation prit la forme d'un gargouillis comme s'il avait soufflé dans un tuyau rouillé. Buck posa une main compatissante sur son épaule, et reprit:

— Comme je vous le disais, madame, nous avons entendu parler de vos soins et nous nous demandions si...

— Laissez-moi voir, l'interrompit-elle.

Elle vint se placer devant Roger, son visage à quelques centimètres du sien. Derrière elle, McEwan commençait à s'énervier.

— Je l'ai déjà examiné, lui dit-il. C'est une blessure permanente, même si j'ai pu le soulager légèrement, mais...

Elle avait déjà dénoué sa cravate et ouvert son col. Ses doigts chauds se promenèrent sur sa cicatrice. Elle releva les yeux et regarda droit dans les siens.

— Permanente, certes, mais providentielle. Vous avez survécu.

— En effet, répondit Roger, qui avait enfin retrouvé sa voix.

Dieu que cette femme était troublante! Claire l'avait décrite en détail, mais Claire était une femme. Geillis le touchait toujours et, bien que sa caresse n'eût rien d'inconvenant, elle était terriblement intime.

Buck s'agitait lui aussi. Il n'appréciait pas plus que McEwan qu'elle le

touche ainsi.

— Je me demandais si vous n'auriez pas des simples, des remèdes, peut-être..., suggéra-t-il. Non seulement pour mon cousin mais également pour... euh...

Il toussa d'une manière indiquant qu'il souffrait de maux dont il ne voulait pas parler devant les autres, par délicatesse.

Cette femme sentait le sexe. Le sexe très récent. Cela flottait autour d'elle tel de l'encens. Elle resta face à Roger encore quelques instants, scrutant son visage, puis ôta sa main. Roger sentit soudain sa gorge nue et vulnérable.

— Bien sûr, dit-elle en se tournant à nouveau vers Buck. Montez avec moi dans mon petit grenier. Je suis sûre que nous trouverons de quoi soulager ce qui vous tourmente.

Roger sentit la peau de son torse et de ses épaules se hérissier. Buck et McEwan s'étaient tous les deux tendus. Elle s'en rendit compte, mais conserva un visage de marbre. Roger fixa Buck, l'enjoignant en silence de regarder vers lui, mais son ancêtre ne voyait qu'elle. Il prit le bras de Geillis et le coinça sous son coude. Roger vit sa nuque rosir.

McEwan émit un petit son étranglé.

Puis Geillis et Buck quittèrent le salon. Le son de leurs pas et de leurs voix animées s'éloigna dans l'escalier, laissant Roger et McEwan silencieux, chacun pour des raisons différentes.

Roger crut que le brave docteur allait faire une apoplexie, quoique le terme prosaïque plus juste eût été «péter un fusible». Quel que soit son propre sentiment sur le départ soudain de Buck et de Geillis, ce n'était rien comparé à ce que semblait ressentir Hector McEwan.

Il haletait légèrement et son teint avait viré au brun rouge. Il avait clairement envie de suivre le couple et ne semblait se retenir que parce qu'il ignorait ce qu'il ferait après l'avoir rejoint.

— Ce n'est pas ce que vous pensez, lui dit Roger.

Il recommanda son âme à Dieu en espérant ne pas se tromper.

McEwan se tourna brusquement vers lui.

— On voit bien que vous ne la connaissez pas!

— Certainement pas aussi bien que vous, répliqua Roger.

McEwan blasphéma dans sa barbe, puis saisit le tisonnier et se mit à taper sauvagement sur les briques de tourbe qui fumaient dans la cheminée. Il se tourna à moitié vers la porte, l'instrument à la main, avec un regard tellement haineux que Roger bondit et lui agrippa le bras.

— Arrêtez ça, l'enjoignit-il d'une voix qu'il espérait apaisante. Vous vous faites du mal. Asseyez-vous plutôt et laissez-moi vous expliquer pourquoi il s'intéresse à elle.

— Pour la même raison que tous les chiens du village s'intéressent à une

chienne en chaleur, rétorqua McEwan.

Il laissa néanmoins Roger lui prendre le tisonnier de la main et, s'il refusa de s'asseoir, il prit quelques profondes inspirations jusqu'à retrouver un semblant de calme.

— Très bien, dites-moi donc, soupira-t-il. Pour ce que cela changera!

La situation ne se prêtait pas à la diplomatie ni aux euphémismes.

— Geillis Duncan est sa mère et il le sait.

Ce n'était certainement pas ce à quoi McEwan s'attendait. L'espace d'un instant, Roger eut la satisfaction de voir son visage se vider de toute expression. Toutefois, le choc s'estompa rapidement et il sentit qu'il allait devoir manœuvrer avec la plus grande délicatesse.

Il lui reprit le bras et le guida vers une bergère en brocart.

— Vous savez ce qu'il est, lui dit-il. Ou plutôt, ce que nous sommes.

— Je...

McEwan n'acheva pas sa phrase. Il ouvrit et ferma la bouche plusieurs fois, mais ne trouvait plus ses mots.

— Oui, je sais, c'est difficile, convint Roger. Mais vous savez, n'est-ce pas?

— Je... Oui.

McEwan se laissa tomber dans le fauteuil, encore ahuri.

— Sa mère? répéta-t-il.

— Oui, je le tiens de source sûre, l'assura Roger.

Une autre pensée lui traversa l'esprit et il demanda:

— Vous êtes également au courant pour elle, non? Vous savez qu'elle est... comme nous?

McEwan acquiesça.

— Elle ne l'a jamais avoué. Elle m'a même ri au nez quand je lui ai dit d'où je venais. Je ne le sais pas depuis longtemps. Je l'ai compris lorsque nous...

Il s'interrompit en pinçant les lèvres.

— Oui, j'ai cru comprendre que vos relations n'étaient pas purement médicales, dit délicatement Roger. Peut-elle... euh... Elle n'émettrait pas une leur bleutée elle aussi, par hasard?

Il s'efforçait de ne pas imaginer Geillis et le Dr McEwan nus, en sueur, en pleine partie de jambes en l'air et baignés dans un halo bleu. Après tout, quoi qu'on dise d'elle, elle était son aïeule.

— Non, pas exactement, répondit McEwan. C'est une remarquable botaniste et elle est assez douée en diagnostics, mais elle ne peut pas faire... ça.

Il agita brièvement les doigts en guise d'illustration et Roger se souvint de

la chaleur qu'il avait ressentie lorsqu'il lui avait touché la gorge.

Le médecin soupira et se passa une main sur le visage.

— Il serait vain de le nier, je l'ai mise enceinte. J'ai pu... «voir» – le terme n'est pas exact mais je n'en trouve pas d'autre – le moment où ma semence a pénétré son ovule. Puis, plus tard, quand je la touchais, je voyais le... euh... fœtus luire à l'intérieur de sa matrice.

— Pardonnez-moi mais... comment savez-vous que c'était parce qu'elle était spéciale? Cela ne se serait-il pas produit avec une femme normale?

McEwan esquissa un petit sourire cynique en entendant le mot «normal», puis fit non de la tête.

— J'ai eu deux enfants avec une femme, à Édimbourg, dans ma propre époque, dit-il en baissant les yeux. C'est l'une des raisons pour lesquelles je n'ai pas vraiment cherché à rentrer.

Roger émit un son qui se voulait compassionnel, mais ses sentiments ou son larynx prirent le dessus et il ne parvint qu'à produire un «Hrmph!» qui fit rosir McEwan.

— Je sais, dit-il d'un air contrit. Je n'essaie pas de me justifier.

Tu fais aussi bien, espèce de... de... Les récriminations n'auraient servi à rien et Roger ravala ce qu'il avait à dire sur la question, préférant en revenir à Geillis. Il leva le menton vers le plafond. On entendait des bruits de pas et des coups à l'étage au-dessus.

— Vous avez dit l'avoir rendue enceinte. Où est l'enfant?

Le malaise de McEwan s'accentua encore.

— Comme je vous l'ai dit, elle s'y connaît remarquablement bien en plantes.

— Non! Vous saviez qu'elle le ferait?

McEwan déglutit bruyamment, mais ne répondit pas.

— Mon Dieu, dit Roger. Je sais que ce n'est pas à moi de vous juger, mais si c'était le cas, vous brûleriez en enfer!

Là-dessus, il dévala l'escalier et sortit dans la rue, les abandonnant tous à leur triste sort.

Il fit seize fois le tour de la place (c'était une petite place) avant d'être remis de son indignation. Il revint devant la porte des Duncan, les poings serrés, et inspira lentement.

Il devait y retourner. On ne tournait pas le dos à des gens qui se noyaient, même s'ils s'étaient jetés à l'eau de leur plein gré. Il n'osait imaginer ce qui se passerait si McEwan, livré à lui-même, se précipitait dans le grenier dans un élan d'angoisse et de furie; et encore moins comment Buck ou, pire encore, Geillis réagiraient dans ce cas.

Il ne se donna pas la peine de frapper. Arthur Duncan était procureur général et sa porte était toujours ouverte. La petite servante pointa la tête dans

le couloir en entendant ses pas, puis, le reconnaissant, disparut à nouveau.

Il grimpa l'escalier, son sentiment de culpabilité lui faisant imaginer Hector McEwan pendu au lustre du petit salon, ses pieds se balançant dans le vide.

En fait, il le trouva assis dans la bergère, penché en avant et le visage enfoui dans ses mains. Il ne réagit pas quand Roger entra et ne redressa même pas la tête quand il lui tapota l'épaule.

— Ressaisissez-vous, lui dit-il d'un ton bourru. Vous êtes toujours médecin, non? On a besoin de vous.

Il releva enfin les yeux, surpris. Ses traits étaient un pot-pourri d'émotions: la colère, la honte, le chagrin, la lubricité. (La lubricité était-elle une émotion? se demanda-t-il brièvement avant d'écarter cette question purement académique.) McEwan redressa les épaules et se frotta vigoureusement le visage comme pour effacer tout ce qu'on pourrait y lire.

— Qui a besoin de moi? demanda-t-il en se levant.

— Moi.

Roger s'éclaircit la gorge en faisant un bruit de gravier remué. De fait, il avait la sensation d'avoir des gravillons plein la gorge. Les émotions fortes l'étouffaient littéralement.

— Suivez-moi dehors, voulez-vous? demanda-t-il. J'ai besoin d'air frais, et vous aussi.

McEwan lança un dernier regard vers le plafond, où les bruits avaient cessé, puis hocha la tête, attrapa son chapeau sur la table et le suivit.

Ils traversèrent la place, sortirent du village et suivirent un sentier de vaches en évitant les bouses jusqu'à un muret en pierres sèches. Roger s'y assit et fit signe au médecin de prendre place à ses côtés. La marche semblait avoir apaisé McEwan. Il se mit aussitôt au travail et ouvrit grand son col. Roger sentit le fantôme des doigts de Geillis Duncan sur sa peau et frissonna. Comme il faisait froid, McEwan ne remarqua rien.

Le docteur posa doucement ses doigts autour de la plaie et pencha la tête sur le côté, semblant écouter. Il écarta sa main et palpa délicatement le cou de Roger avec le pouce et l'index, un peu plus haut, un peu plus bas, le front concentré.

Roger sentit la même chaleur étrange que la première fois. Il avait retenu son souffle au début de l'examen et expira soudain, librement.

— Bon sang! souffla-t-il malgré lui.

— Cela va mieux? demanda McEwan.

Il le dévisageait attentivement. Sa conscience professionnelle semblait avoir chassé ses préoccupations précédentes.

Roger se massa le cou. La cicatrice était toujours bosselée sous ses doigts, mais quelque chose avait changé. Il se racla la gorge. Il y avait toujours une petite douleur, une gêne, mais cela allait indubitablement mieux.

— Oui, répondit-il. Merci. Qu'avez-vous fait, au juste?

La tension entre eux, depuis que Buck et lui étaient apparus chez les Duncan, s'était enfin relâchée, tout comme la constriction dans sa gorge.

— Je ne pourrais pas vous le décrire précisément, répondit McEwan sur un ton navré. Je sais à quoi ressemble un larynx sain et je sens bien ce qui ne va pas dans le vôtre. Je pose simplement mes doigts dessus et je... visualise ce que je devrais ressentir si votre gorge était indemne.

Il toucha à nouveau le cou de Roger, l'explorant.

— Je sens qu'il est légèrement mieux, mais il est très abîmé. Sincèrement, j'ignore s'il pourrait jamais être complètement guéri. J'en doute. Il faudrait que je répète le traitement. En général, il vaut mieux attendre un peu entre deux manipulations, sans doute pour laisser aux tissus le temps de cicatriser, comme dans le cas d'une plaie externe. L'idéal semble être un intervalle de un mois. Geillis...

Ses traits se tendirent. Il avait oublié. Il parvint à se maîtriser, non sans effort, et reprit:

— Geillis pense que cela a un rapport avec les phases de la lune, mais elle est...

— Une sorcière, le coupa Roger.

McEwan avait retrouvé son air affligé. Il baissa la tête pour masquer son trouble.

— Peut-être, dit-il doucement. Quoi qu'il en soit, c'est une femme... peu ordinaire.

Roger ne put s'empêcher d'ajouter:

— Oui, et heureusement pour l'humanité qu'il n'y en a pas beaucoup comme elle.

Il refréna son cynisme. S'il pouvait prier pour l'âme immortelle de Jack Randall, il ne pouvait en faire moins pour sa propre aïeule, folle dangereuse ou pas. Toutefois, le plus urgent était d'extraire ce malheureux des griffes de cette sorcière avant qu'elle achève de le détruire.

— Docteur McEwan... Hector, dit-il doucement en posant une main sur son bras. Vous devez quitter cet endroit au plus tôt, vous éloigner d'elle. Non seulement elle ne vous apportera que du malheur et mettra votre âme en péril, mais elle pourrait bien vous tuer.

McEwan sursauta. Il fronça les lèvres et lança un regard de biais vers Roger, comme s'il craignait de le regarder en face.

— Vous exagérez sûrement, dit-il d'une voix faible.

Roger prit une grande inspiration et sentit l'air frais et humide pénétrer librement dans ses poumons.

— Non, répondit-il doucement. Réfléchissez-y, d'accord? Et priez, si vous le pouvez. Il faut croire en la miséricorde. Le pardon, ça existe, vous savez...

McEwan gardait les yeux baissés vers le sentier boueux et les flaques d'eau agitées par quelques gouttes de pluie.

— Je ne peux pas, dit-il d'une voix triste. J'ai essayé... je n'y arrive pas.

Roger avait toujours sa main sur son bras. Il le pressa doucement.

— Alors je prierai pour vous. Et pour elle.

Il espérait que sa réticence ne transpirait pas dans sa voix.

— Merci, dit McEwan. Je vous en suis infiniment reconnaissant.

Toutefois, quand il releva la tête, son regard se tourna vers Cranesmuir et ses cheminées fumantes comme de la limaille de fer attirée par un aimant, et Roger sut que c'était sans espoir.

Roger retourna à Cranesmuir et attendit sur la petite place jusqu'à ce que la porte des Duncan s'ouvre et que Buck en sorte. Il parut légèrement surpris mais pas mécontent de le voir et le salua d'un signe de tête. Il ne dit rien de sa rencontre. Ils marchèrent côte à côte jusqu'à une petite auberge où ils prirent une chambre et montèrent se rafraîchir avant le souper. L'établissement n'avait pas de baignoire, mais avec de l'eau chaude, du savon, un rasoir et des serviettes, ils parvinrent à retrouver un semblant de dignité.

Buck ne disait pas grand-chose. Il arborait une expression étrange, un mélange de satisfaction et de honte. Il ne cessait de lancer des regards en coin vers Roger comme s'il hésitait à lui dire quelque chose.

Roger se servit un verre d'eau, en but la moitié, puis le reposa avec résignation et demanda :

— S'il te plaît, dis-moi que tu ne l'as pas fait.

Buck parut à la fois choqué et légèrement amusé. Il y eut un long silence durant lequel le ventre de Roger se noua.

— Non, répondit-il enfin. J'aurais pu. Elle n'aurait pas dit non.

Roger aurait aimé déclarer qu'il ne voulait pas en savoir plus, mais il ne pouvait se leurrer.

— Tu as essayé?

Buck acquiesça puis prit le verre, se jeta le reste d'eau à la figure et s'ébroua pour chasser les gouttelettes.

— Je l'ai embrassée. Puis j'ai posé une main sur sa poitrine.

Roger avait vu le renflement de ses seins au-dessus du décolleté de son corsage vert sombre. Ils étaient ronds et blancs comme des flocons de neige, mais beaucoup plus gros. Il dut faire un effort de volonté colossal pour ne pas demander : «Et ensuite?»

Il n'en avait pas besoin, Buck revivait la scène en pensée et ne demandait qu'à la raconter.

— Elle a posé une main sur la mienne, mais elle ne l'a pas repoussée. Pas tout de suite. Elle a continué à m'embrasser...

Il s'interrompit et lança un regard intrigué à Roger.

— Tu as déjà embrassé beaucoup de femmes?

— Je n'ai pas compté. Et toi?

— Quatre, à part elle, répondit Buck, songeur. C'était différent.

— Je veux bien te croire. Embrasser sa propre mère...

— Non, pas différent dans ce sens. Je... je ne sais pas l'expliquer. J'ai embrassé une putain une fois, et ça n'avait rien à voir.

Il se tapota les lèvres d'un air absent, puis, se rendant compte de son geste, écarta la main, gêné.

— As-tu déjà été avec une putain? demanda-t-il.

— Non, répondit Roger en essayant de ne pas prendre un air moralisateur sans y parvenir.

Buck haussa les épaules, oubliant sa question.

— Elle a gardé ma main sur son sein et a pris tout son temps pour m'embrasser, puis...

Il rougit soudain et Roger se redressa. Buck, rougissant?

— Et puis? ne put-il s'empêcher de demander.

— Elle a descendu ma main sur son corps, très lentement, sans cesser de m'embrasser, puis... j'ai dû entendre le froissement de sa jupe, mais je devais avoir l'esprit ailleurs, parce que, tout à coup, elle l'a plaquée sur son... euh... sur ses parties féminines. J'ai cru défaillir.

— Son... euh... était-elle... était-il... nu?

— Nu comme un œuf et tout aussi lisse. Tu as déjà entendu parler d'une chose pareille?

— Oui.

Buck écarquilla les yeux.

— Tu veux dire que ta femme...

— Certainement pas, rétorqua Roger. Et si tu me parles encore de Brianna, *an amaidan*, je t'arrache la tête.

— Essaie un peu pour voir, répondit machinalement Buck.

Il agita une main pour apaiser Roger et demanda:

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que ma mère était une putain?

— Parce que je ne t'aurais jamais dit une chose pareille, même si je l'avais su, ce qui n'était pas le cas.

Buck le dévisagea un moment d'un air méditatif.

— Tu ne feras jamais un bon pasteur si tu n'es pas honnête.

Il l'avait dit avec objectivité, sans la moindre animosité, ce qui ne rendit sa remarque que plus cuisante, car elle était vraie. Roger soupira, puis lui raconta tout ce qu'il savait, ou pensait savoir, sur Gillian Edgars, alias Geillis Duncan.

— Doux Jésus, dit Buck, hébété.

— Je ne te le fais pas dire, renchérit Roger.

Le récit de la rencontre de Buck et de sa mère avait laissé Roger avec une vision très troublante de Brianna, et il ne parvenait plus à la chasser. Il avait faim d'elle et, par conséquent, était profondément conscient des images de Geillis qui s'attardaient dans l'esprit de Buck. Il le vit se toucher l'entrejambe inconsciemment et remuer les doigts comme s'il la titillait et... Merde, il pouvait sentir son odeur sur la peau de Buck, piquante et capiteuse. Il détourna rapidement les yeux et déclara abruptement:

— Maintenant que tu l'as rencontrée et que tu sais ce qu'elle est, ça te suffit, tu penses?

Buck hocha la tête, mais il semblait ailleurs, comme s'il suivait une conversation avec lui-même, ou avec Geillis, peut-être.

— Mon père..., commença-t-il d'un air songeur. D'après ce qu'il a dit quand nous l'avons vu chez les MacLaren, il ne la connaît pas encore. Mais il était intrigué, ça se voyait. Tu crois que c'est notre rencontre qui l'a fait ou le fera aller la chercher? Je veux dire par là que, si ça se trouve, je n'existerais pas si nous n'étions pas venus chercher ton fils.

Roger ressentit le malaise qui le prenait toujours chaque fois qu'il était confronté à ce genre d'énigme, comme des doigts glacés se posant soudain dans le creux de ses reins.

— Peut-être, répondit-il. Mais nous ne le saurons probablement jamais.

Il était soulagé qu'ils s'écartent du sujet de Geillis Duncan, mais l'autre parent de Buck était probablement aussi dangereux.

— Tu as besoin de parler avec Dougal MacKenzie? demanda-t-il prudemment.

Il aurait nettement préféré se tenir à l'écart de Castle Leoch et des MacKenzie, mais Buck avait le droit de connaître son père s'il le souhaitait. Roger avait doublement le devoir de l'aider, en tant que prêtre et en tant que parent. En outre, quelle que soit la tournure que prendrait la conversation, il doutait qu'elle puisse être aussi déconcertante que la rencontre avec Geillis.

En revanche, pour ce qui était du danger...

— Je ne sais pas, répondit Buck comme s'il se parlait à lui-même. Je ne saurais pas quoi leur dire, à l'un comme à l'autre.

— Quoi, tu veux dire que tu comptes retourner voir ta mère? s'alarma Roger.

Buck esquissa un sourire.

— On ne s'est pas beaucoup parlé, souligna-t-il.

— Moi non plus, je n'ai pas beaucoup parlé à mon père, rétorqua Roger.

Buck émit un son du fond de sa gorge et le silence retomba entre eux. Ils écoutèrent la pluie clapoter sur les ardoises du toit. Le petit feu mourut lentement sous les gouttes qui tombaient par le conduit de cheminée, ne laissant qu'un vague souvenir de chaleur. Au bout d'un moment, Roger se

drapa dans sa cape et se recroquevilla d'un côté du lit, attendant que son corps se réchauffe suffisamment pour que le sommeil l'emporte.

L'air qui filtrait sous la fenêtre était glacé et chargé d'odeurs de fougère mouillée et d'écorce de pin. Les Highlands avaient une odeur bien à elles, et Roger se laissa bercer par leur parfum âpre. Il était presque endormi quand la voix de Buck s'éleva doucement dans le noir.

— Je suis content que tu aies pu le lui dire.

UN TYPE BIEN

Roger avait tenu à ce qu'ils campent en dehors du village, pensant qu'il valait mieux tenir Buck le plus loin possible de Geillis Duncan. Pour une fois, il ne pleuvait pas et ils parvinrent à ramasser suffisamment de brindilles pour faire un bon feu. Grâce à la résine, le bois de pin brûlait même quand il était humide.

— Je ne suis pas un type bien.

Assis le dos voûté sur une pierre, Buck remuait les braises avec un long bâton. Il avait parlé à voix basse et Roger mit un certain temps à réagir. Il se gratta le menton. Il était fatigué, découragé et pas d'humeur à jouer les psychanalystes.

— J'ai rencontré pire, dit-il sur un ton peu convaincant.

Buck lui lança un regard par-dessous sa frange blonde.

— Je n'ai pas dit ça pour que tu le démentes ou me consoles. C'est juste un fait. Ou appelle ça un préambule, si tu veux.

— Un préambule à quoi? dit Roger en bâillant. À tes excuses?

Voyant que l'autre ne comprenait pas, il toucha sa cicatrice.

— Pour ça, précisa-t-il sur un ton irrité.

— Ah, ça.

Buck se balança lentement et contempla sa gorge en fronçant les lèvres.

— Oui, ça! explosa Roger. As-tu une idée de ce que tu m'as pris, ordure?

— Un peu, peut-être.

Buck se remit à remuer le feu, attendant que le bout de son bâton s'enflamme, puis l'éteignant dans la terre. Durant un long moment, on n'entendit plus que le bruissement du vent dans les fougères sèches. *Un ange passe*, pensa Roger en observant les frondes brunes remuer dans le cercle de lumière autour du foyer.

— Je ne cherche pas à me disculper, reprit soudain Buck, sans détacher son regard des braises. Mais ce n'était pas prémédité de ma part. Je n'ai jamais voulu que tu sois pendu.

Roger émit un grondement sourd. Cela lui fit mal. Il en avait assez de ne pouvoir parler, chanter et même grogner sans avoir mal.

— Va te faire foutre, dit-il brusquement en se relevant. Va te faire foutre. Je ne supporte même plus de te voir.

Buck sembla hésiter à répondre puis, avec un haussement d'épaules, se leva à son tour et s'éloigna. Il était de retour cinq minutes plus tard et se rassit avec l'air de quelqu'un qui avait quelque chose à dire. *D'accord*, pensa Roger. *Vas-y, vide ton sac*.

— Quand vous lisiez vos lettres, ta femme et toi, vous est-il venu à l'esprit qu'il y avait un autre moyen pour que le passé parle au futur?

— Oui, bien sûr, répondit Roger, impatient.

Il planta son couteau dans un navet pour vérifier sa cuisson. Il était toujours dur comme pierre.

— Nous avons pensé à toutes sortes de méthodes, reprit-il. À des messages cachés sous des pierres, à des encarts dans des journaux et à mille autres solutions plus ou moins utiles, mais toutes étaient trop incertaines ou trop risquées. C'est pourquoi nous avons convenu d'utiliser les banques. Mais...

Il n'acheva pas sa phrase en voyant l'air goguenard et supérieur de Buck.

— Je suppose que tu as une meilleure idée, c'est ça?

— La solution est juste sous ton nez.

Avec un petit sourire suffisant, Buck planta à son tour son couteau dans un navet et, l'estimant acceptable, le sortit des cendres au bout de sa lame.

— Si tu t'imagines que je vais te demander...

— En outre, le coupa Buck, c'est l'unique moyen pour le futur de parler au passé.

Buck souffla sur son navet en fixant Roger. Celui-ci sentit ses entrailles se retourner.

— Quoi... Toi? Tu veux dire que tu...

Buck acquiesça.

— Ce ne peut pas être toi, n'est-ce pas? dit-il. Tu ne partiras pas, car tu n'as pas confiance en moi. Tu crois que je ne continuerai pas les recherches.

— Je...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge, mais il était conscient qu'on pouvait les lire sur son visage.

— Je continuerais à le chercher, dit Buck avec un petit sourire. Mais je comprends que tu ne me croies pas.

— Ce n'est pas ça, c'est que... je ne peux pas partir si Jem est ici, pas sans être sûr de pouvoir revenir au cas où... il ne serait pas de l'autre côté. Ce serait comme l'abandonner à jamais!

Buck acquiesça, les yeux baissés.

— Ton Jem, tu sais où il est, reprit Roger d'une voix douce. Du moins, tu sais quand il est.

Sa question implicite était claire. Si Buck était prêt à risquer à nouveau la traversée, pourquoi n'irait-il pas à la recherche de sa propre famille plutôt que de porter un message à Bree?

— Vous êtes tous mes Jem, non? répondit Buck sur un ton bourru. Mon sang, mes... fils.

Roger fut touché malgré lui. Il toussa et n'eut pas mal.

— Tout de même, pourquoi? demanda-t-il. Tu sais ce que tu risques. La dernière fois, tu aurais pu y passer si le Dr McEwan n'était pas intervenu.

— Mmphm.

Buck inspecta le navet en le tournant dans tous les sens, puis le remit dans les braises.

— Comme je te l'ai dit, je ne vaux pas grand-chose. Si je disparaissais, ce ne serait pas une grande perte. Tu as plus que moi à offrir au monde.

— Je suis flatté, dit Roger avec une moue ironique. Mais je crois que le monde continuera à tourner sans moi.

— Peut-être, mais pas ta famille.

Il y eut un long silence, perturbé uniquement par le craquement de brindilles dans le feu et le hullement lointain de chouettes se faisant la cour.

— Et ta propre famille? demanda enfin Roger. Tu sembles penser que ta femme est plus heureuse sans toi. Pourquoi? Que lui as-tu fait?

Buck fit une petite grimace triste.

— Je suis tombé amoureux d'elle, répondit-il en fixant le feu. Je la désirais.

Il avait rencontré Morag Gunn peu après avoir commencé son apprentissage chez un notaire d'Inverness. Ce dernier avait été appelé dans une ferme près d'Essich afin de rédiger le testament d'un vieil homme et avait emmené son stagiaire avec lui.

— Cela a pris trois jours, car le vieillard était très souffrant et ne pouvait nous recevoir que par séances de quelques minutes. Nous logions avec la famille et, n'ayant rien d'autre à faire, je les aidais avec les cochons et les poules. J'étais jeune et pas désagréable à regarder. Les femmes m'aimaient bien. Morag aussi, elle m'aimait bien, mais elle était amoureuse de Donald McAllister, un jeune fermier de Daviot.

Buck n'avait pu oublier la jeune fille et, chaque fois qu'il avait un jour de congé, revenait lui rendre visite. Il revint pour Hogmanay, puis pour un *cèilidh*...

— Ce soir-là, Donald avait bu un coup de trop, même trois ou quatre, et on l'a surpris dans un box avec la main dans le corsage de Mary Finlay. Je ne te raconte pas le scandale! Les deux frères de Mary l'ont attrapé et l'ont roué de coups jusqu'à l'aplatir comme une crêpe. Les filles hurlaient, les garçons braillaient, on aurait cru la fin du monde. Quant à la pauvre petite Morag, elle sanglotait toute seule derrière l'étable.

— Et tu es allé la consoler, devina Roger.

— Je me suis dit que c'était ma seule chance, avoua simplement Buck. Elle était un peu grise, elle aussi, et bouleversée... Je ne l'ai pas forcée. (Il pinça

les lèvres.) Mais c'est vrai que j'ai insisté et, au bout d'un moment, elle a cédé.

— Je vois. Et quand elle s'est réveillée le lendemain matin?

— Elle n'a rien dit à personne, jusqu'à deux mois plus tard, quand elle a constaté...

Un jour de mars, Buck était arrivé chez son logeur, M. Ferguson, pour découvrir que le père et les trois frères de Morag Gunn l'attendaient. Le temps de publier les bans, il était un homme marié.

— Nous nous entendions bien, poursuivit Buck. J'étais fou d'elle. Elle m'estimait et était gentille avec moi, mais je savais bien qu'elle était toujours amoureuse de Donald. Elle le voyait parfois dans des *cèilidhean* et des ventes de bestiaux.

C'était ce qui avait convaincu Buck d'émigrer en Caroline du Nord avec son épouse et leur enfant.

— J'ai pensé qu'elle l'oublierait, ou au moins que je n'aurais plus à voir l'expression sur son visage chaque fois qu'elle le croisait.

Malheureusement, la chance n'avait pas accompagné les MacKenzie dans le Nouveau Monde. Buck avait échoué à s'établir comme notaire; ils avaient peu d'argent, pas de terres et aucun parent pour les aider.

— Nous sommes donc rentrés, acheva-t-il.

Il fit rouler un navet hors du feu et le transperça avec son bâton. La croûte noire se fendit, laissant suinter une chair laiteuse. Il contempla le légume un moment, puis l'enfouit à nouveau dans les braises.

— Et Donald était toujours là, bien sûr, supposa Roger. Était-il marié?

Buck fit non de la tête.

— Il n'y avait rien à faire, soupira-t-il. Je ne t'ai pas menti sur la façon dont j'ai traversé les pierres sans le vouloir. Toutefois, après avoir compris ce qui m'était arrivé, je me suis dit que Morag s'en sortirait mieux si je ne revenais jamais. Elle finira par me considérer comme mort et pourra enfin épouser son Donald. Au pire, elle retournera chez son père avec les petits. Ils vivront bien. Il a hérité de la ferme à la mort de son vieux.

Roger posa une main sur son épaule et la serra légèrement. Buck émit un petit rire amer, mais ne s'écarta pas. Au bout d'un long moment, il soupira, se redressa et se tourna vers lui.

— Comme tu vois, si je peux aller prévenir ta femme puis, avec un peu de chance, revenir te dire ce qu'il en est, ce sera sans doute la seule bonne chose que je pourrai faire. Pour ta famille... et pour la mienne.

Il fallut du temps à Roger pour retrouver sa voix.

— Réfléchis-y encore. La nuit porte conseil, dit-on. Je compte retourner à Lallybroch. Tu pourrais en profiter pour aller jusqu'à Leoch voir Dougal MacKenzie si ça te dit. Après ça, si tu comptes encore le faire... nous aurons toujours le temps de prendre une décision.

FRATERNITÉ MAÇONNIQUE

21 décembre 1980, Craigh na Dun, Highlands écossaises

Les cheveux d'Esmeralda étaient beaucoup trop rouges. *Quelqu'un s'en apercevra. On posera des questions. Pauvre idiot, as-tu besoin de te préoccuper de ça? Ils remarqueront bien plus rapidement une Barbie dans un bikini à pois...* Brianna ferma les yeux un instant pour chasser l'image de la poupée de chiffon avec sa tignasse d'un rouge écarlate plus vif que tout ce qu'on pouvait obtenir avec une teinture du dix-huitième siècle. Elle buta contre une pierre et rouvrit les paupières en marmonnant un juron. Elle resserra sa prise sur la main de Mandy, l'autre main de cette dernière tenant Esmeralda.

Elle savait pertinemment pourquoi elle s'inquiétait des cheveux de la poupée. Si elle ne se concentrait pas sur ce genre de détails insignifiants, elle risquait de faire demi-tour et de dévaler le versant tel un lièvre effrayé, traînant Jem et Mandy à travers les ajoncs fanés.

Nous traverserons. Il le faut. Si nous mourons, nous mourrons tous les trois, dans ce néant noir... Oh, mon Dieu, mon Dieu...

— Maman?

Jem la regardait en plissant le front. Elle s'efforça de lui adresser un sourire rassurant. Il ne devait pas être très convaincant car l'inquiétude de son fils s'accrut.

— Tout va bien, le rassura-t-elle de son mieux.

— Mmm...

Il se tourna vers le sommet de la colline, l'air concentré.

— Je peux les entendre, dit-il doucement. Et toi, maman?

Elle serra sa main un peu plus fort et il grimaça, le regard toujours fixé vers le sommet. Il écoutait. Ils s'arrêtèrent et tendirent tous les trois l'oreille. Elle entendait le bruit du vent et quelques gouttes tombant sur les bruyères brunies. Mandy fredonnait une chanson à Esmeralda. L'expression de Jem était grave mais pas apeurée. Elle apercevait juste la pointe d'un menhir derrière la crête de la colline.

— Non, je n'entends rien, mon chéri, répondit-elle. Pas encore.

Et si je ne les entends pas du tout? Si j'ai perdu le pouvoir? Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous...

— Rapprochons-nous un peu.

Elle avait le sang glacé depuis vingt-quatre heures. Elle n'avait rien pu avaler et n'avait pas fermé l'œil, continuant de fonctionner et de faire le nécessaire dans un état de transe, refusant de croire à ce qu'ils s'apprêtaient à faire tout en s'y préparant.

Le sac en cuir qu'elle portait en bandoulière cliquetait contre ses côtes, rassurant par sa réalité. Son poids l'aiderait à résister à la pression du vent et de l'eau, la maintiendrait fermement les pieds sur terre. Jem avait lâché sa main, qu'elle glissa compulsivement dans la poche de sa jupe pour toucher les trois petites masses dans la bourse nouée autour de sa taille.

Elle avait eu peur d'essayer des pierres synthétiques, craignant qu'elles ne fonctionnent pas ou qu'elles explosent, comme la grande opale que Jem avait fait voler en éclats en Caroline du Nord.

Elle ressentit soudain un désir si vif de revoir Fraser's Ridge et ses parents que les larmes lui montèrent aux yeux. Elle les essuya sur sa manche en prétendant que c'était le vent qui la faisait larmoyer. Cela n'avait pas d'importance, les enfants ne la regardaient pas. Ils fixaient tous les deux le sommet de la colline et elle se rendit soudain compte qu'elle entendait à présent les pierres. Elles chantaient, Mandy avec elles.

Elle lança un dernier regard derrière elle pour s'assurer qu'ils n'avaient pas été suivis. Avec stupeur, elle aperçut Lionel Menzies qui grimpait rapidement le sentier escarpé.

— Mer... credi! lâcha-t-elle.

Jem fit volte-face, l'air inquiet, puis ses traits se détendirent.

— M. Menzies!

Brianna lui fit signe de ne pas bouger et redescendit de quelques mètres pour aller à la rencontre de Menzies, des cailloux glissant sous ses semelles et dévalant la pente jusqu'à lui.

— Ne craignez rien! lança-t-il en s'arrêtant juste sous elle. Je... je devais venir pour m'assurer qu'il ne vous est rien arrivé et que... que vous puissiez partir.

Il fit un signe vers le sommet, mais elle ne se retourna pas. Elle sentait les pierres vibrer dans ses os, doucement pour le moment.

— Tout va bien, répondit-elle d'une voix étonnamment calme. Je... je vous remercie.

— Je vous en prie.

Il ne tourna pas les talons pour autant. Il était pâle et tendu. Elle inspira lentement et se rendit compte que son sang n'était plus glacé. Elle était à nouveau elle-même, vivante et tous ses sens aux aguets.

— Pourquoi nous serait-il arrivé quelque chose? demanda-t-elle.

Il grimaça légèrement et lança un regard derrière lui.

— Merde, jura-t-elle. Qui? Rob Cameron?

— Lui et ses amis, confirma-t-il. Vous devriez vraiment partir rapidement.

Brianna lâcha un gros mot en gaélique et entendit Jem ricaner nerveusement derrière elle.

— Et que feriez-vous au juste si Rob et sa bande de cinglés nous attaquaient?

— Ce que je viens de faire, répondit Menzies. Vous prévenir. Si j'étais vous, je partirais tout de suite. Hé, votre fille!

Brianna se retourna et vit Mandy grimper laborieusement le sentier, Esmeralda sous le bras.

— Jem!

Elle bondit, attrapa son fils au vol et ils s'élancèrent derrière elle. Ils la rejoignirent juste à la lisière du cercle. Brianna voulut saisir sa main et la rata. Elle entendait Menzies approcher derrière eux.

— Mandy! cria-t-elle.

Elle agrippa enfin la fillette et se redressa, haletante, au milieu des pierres. Le bourdonnement était devenu beaucoup plus aigu et les gencives la démangeaient. Elle grinça des dents plusieurs fois pour se débarrasser de la sensation et vit Menzies écarquiller les yeux.

Puis elle entendit un bruit de moteur en contrebas, et les traits de Menzies se tordirent dans une expression de panique.

— Partez! l'enjoignit-il. Je vous en prie!

Les mains tremblantes, elle fouilla dans sa poche et sortit les pierres, trois petites émeraudes, semblables quoique taillées différemment. Elles les avaient choisies parce qu'elles lui rappelaient les yeux de Roger. Cela la rassurait.

— Jem, dit-elle en en plaçant une dans sa main. Et voici la tienne, Mandy. Mettez-les dans votre poche et...

Mandy, le poing serré sur la petite pierre, ne l'écoutait pas. Elle s'était tournée vers le grand menhir fendu. Elle resta la bouche ouverte un moment, puis son visage s'illumina comme si une chandelle brûlait en elle.

— Papa! cria-t-elle.

Avant que Brianna ait pu réagir, elle lâcha sa main, courut droit vers le mégalithe et s'y engouffra.

Brianna entendit à peine l'exclamation choquée de Menzies. Elle bondit derrière sa fille, glissa sur Esmeralda et s'étala de tout son long dans l'herbe.

— Maman!

Jem s'arrêta un instant près d'elle, lançant des regards affolés de sa mère à la pierre dans laquelle sa petite sœur venait de disparaître.

— Je... n'ai rien, haleta Brianna.

Rassuré, Jem s'élança à son tour en lançant derrière lui:

— Je vais la chercher, maman!

Brianna voulut lui crier d'arrêter mais ne parvint qu'à émettre un

croassement. Un bruit de pas la fit se retourner brusquement. Ce n'était que Lionel, qui avait couru hors du cercle et regardait au pied de la colline. Au loin, elle entendit plusieurs portières claquer. *Ils sont plus d'un...*

Elle se releva péniblement. Elle était tombée sur son sac et s'était blessée aux côtes. Peu importait. Elle claudiqua vers la pierre, ne s'arrêtant que pour ramasser Esmeralda par réflexe. *Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu...* était la seule pensée dans sa tête, comme une litanie silencieuse.

Soudain, sa prière fut exaucée et ses deux enfants réapparurent devant elle, oscillants et blêmes. Mandy vomit. Jem se laissa tomber sur les fesses, hagard.

— Oh mon Dieu...

Elle se précipita vers eux et les serra dans ses bras. Jem l'étreignit un moment puis s'écarta légèrement.

— Il est là, maman! On l'a senti! On peut le trouver... Il faut y aller, maman!

— Il a raison.

Lionel était de retour, essoufflé et effrayé. Il tira sur les pans de la cape de Brianna, essayant de la lui redresser.

— Ils arrivent. Ils sont trois.

— Oui, je...

Elle s'interrompit et, prise de panique, se tourna vers les enfants.

— Jem, Mandy, où sont vos pierres?

— Elle a brûlé, répondit gravement Mandy avant de cracher dans l'herbe. Pouah! Beurk, beurk.

— Comment ça...?

— C'est vrai, maman. Regarde!

Jem retourna la poche de sa culotte, lui montrant une traînée noire. Elle dégageait une forte odeur de laine brûlée.

Brianna palpa frénétiquement les vêtements de Mandy et trouva la même marque sur le côté de sa jupe, là où la pierre avait traversé sa poche en se consumant.

— Elle t'a brûlée, ma chérie? demanda-t-elle en frottant sa petite cuisse dodue.

— Pas beaucoup, la rassura Mandy.

— Brianna, pour l'amour de Dieu! Vous devez partir! insista Menzies.

— Je ne peux pas! cria-t-elle en se retournant vers lui. Les pierres des enfants ont disparu! Ils ne peuvent pas traverser sans elles!

Elle n'en était pas certaine, mais l'idée de les laisser courir le risque d'entrer dans le menhir fendu sans la protection d'une gemme lui était intolérable. Elle en pleurait presque de frustration et d'affolement.

— Des pierres? répéta-t-il. Vous voulez dire, des bijoux? Des pierres

précieuses?

— Oui!

Il resta un instant la bouche ouverte, puis se laissa tomber à genoux, tira sur sa main gauche et se mit à frapper fébrilement avec sa main droite sur une pierre à demi enfouie dans l'herbe.

Brianna le regarda sans comprendre, puis courut à la lisière du cercle et se plaqua contre un menhir. En regardant de biais, elle apercevait des silhouettes humaines vers le milieu du versant, grimpant vite.

Menzies émit un grognement de douleur en continuant de frapper contre la pierre. Il y eut un petit craquement.

— Brianna!

Elle revint en courant, croyant que les enfants essayaient à nouveau de traverser, mais ils se tenaient devant Lionel. Celui-ci prit la main de Mandy.

— Serre bien ton poing, ma petite, dit-il doucement. Oui, comme ça. Et toi, Jem, prends ça.

Brianna aperçut un petit objet brillant dans la paume de son fils. Le poing de Mandy était fermé sur une grosse bague cabossée, avec un emblème maçonnique incisé dans un onyx et un petit diamant incrusté sur le côté. Il y avait un trou de l'autre côté, là où s'était trouvé l'autre diamant, que Jem tenait à présent.

— Lionel..., commença-t-elle.

Il tendit la main et lui effleura la joue.

— Allez-y, dit-il. J'attendrai que vous soyez partis, puis je prendrai mes jambes à mon cou.

Elle acquiesça et prit ses enfants par la main.

— Jem, mets-le dans ta poche, d'accord?

Elle prit une profonde inspiration et s'avança vers la pierre fendue. Le vacarme résonnait dans tout son corps. Elle sentait une puissante attraction l'attirant vers le vide, prête à la désagréger. Elle s'entendit à peine parler.

— Mandy, allons chercher papa. Surtout, ne me lâche pas.

Lorsque le hurlement commença, elle se rendit soudain compte qu'elle n'avait pas remercié Lionel. Puis elle cessa de penser.

LE CIMETIÈRE

Elle adorait Lallybroch l'hiver. Les ajoncs, les genêts et la bruyère ne mouraient pas vraiment mais se fondaient à nouveau dans le paysage. La bruyère devenait une ombre d'elle-même, son mauve virant au brun doux; les ajoncs formaient des bouquets de tiges sèches, leurs longues gousses plates cliquetant doucement dans le vent. Aujourd'hui, l'air froid était immobile. La fumée gris pâle des cheminées s'élevait en colonnes pour toucher le plafond bas des nuages.

— La maison! On est à la maison! s'écria Mandy en sautillant sur place. Chouette, chouette, chouette! Je pourrais avoir un soda?

— Ce n'est pas chez nous, petite gourde, répliqua Jem. C'est... «avant». Ils n'ont pas de boissons gazeuses à cette époque.

On ne voyait que le bout rose de son nez et un battement de cils entre son épais bonnet de laine et son cache-col. Son souffle dégageait une vapeur blanche.

— Et puis il fait trop froid pour en boire, ajouta-t-il. Ton ventre va geler.

— Hein?

— Ne fais pas attention, ma chérie, lui dit Brianna.

Elle serra plus fort la main de sa fille. Ils se tenaient au sommet de la colline, derrière la maison, près des ruines du vieux fort. La grimpée avait été laborieuse, mais elle n'avait pas voulu approcher la maison par-devant, car ils auraient été visibles sur plusieurs centaines de mètres, traversant un terrain découvert.

— Vous sentez papa quelque part? demanda-t-elle aux enfants.

Lorsqu'ils étaient arrivés en vue du manoir, elle avait machinalement cherché des yeux la vieille Morris orange de Roger et s'était sentie ridiculement déçue en ne voyant ni la voiture ni l'allée en gravier. Jem fit non de la tête; Mandy ne répondit pas, étant distraite par un bêlement lointain provenant de plus bas.

— Des moutons, des moutons! On va voir les moutons!

— Ce ne sont pas des moutons, ce sont des chèvres, grommela Jem. Elles sont dans le *broch*. On peut descendre maintenant, maman? Je ne sens plus mon nez.

Elle hésitait encore, observant le manoir. Tous ses muscles étaient tendus, la poussant vers la bâtisse. *Chez nous*. Sauf que ce n'était pas chez eux. Pas

encore. Roger. *«L'expression d'un homme bien fait n'apparaît pas seulement dans son visage...»*

Il était peu probable qu'il se trouve à Lallybroch. Buck et lui étaient à la recherche de Jerry MacKenzie. *Et s'ils l'ont trouvé?* se demanda-t-elle, partagée entre l'excitation et l'angoisse.

C'était la peur qui la retenait de dévaler la colline et de tambouriner contre la porte. Elle avait passé ces derniers jours sur la route, puis les dernières heures sur le chemin après que le charretier les avait déposés, à s'interroger... et elle était toujours aussi indécise.

— Venez, dit-elle aux enfants. Allons d'abord voir les chèvres.

Elle ne supportait plus de les voir trembler de froid en attendant qu'elle se décide.

L'odeur des biques la prit à la gorge dès qu'elle poussa la porte, âcre, chaude et familière. Chaude, surtout. Ils poussèrent tous les trois un soupir de soulagement en sentant la chaleur animale les envelopper et sourirent devant le tollé et le concert de «bêêê!» qui les accueillirent.

Au raffut qui résonnait contre les murs en pierre, on aurait pu croire qu'il y avait une cinquantaine de chèvres dans la vieille tour. Brianna ne compta qu'une demi-douzaine de femelles élégantes, avec leurs longues oreilles, quatre ou cinq cabris au ventre rond et un robuste bouc qui abaissa ses cornes et les lorgna avec des yeux jaunes suspicieux. Ils se partageaient un enclos qui occupait la moitié du rez-de-chaussée. Elle leva la tête, mais, au lieu des poutres exposées aux intempéries, elle vit le plafond intact du premier étage.

Les enfants passaient déjà des brins de paille entre les barres de la clôture et jouaient avec les chevreaux qui se dressaient sur leurs pattes arrière pour observer les visiteurs.

— Jemmy, Mandy, ôtez vos bonnets, vos écharpes et vos mitaines et placez-les près de la porte avant qu'elles les attrapent pour les manger.

Elle laissa Jemmy aider Mandy à dérouler son cache-col duveteux, puis grimpa voir ce qu'il y avait au premier.

La lumière blanche de l'hiver projetait des rayures sur les flancs de sacs de jute qui occupaient presque tout l'espace. Elle toussota. Des particules de farine flottaient dans l'air, mais elle sentit surtout l'odeur douceâtre du blé sec et celle, plus profonde et parfumée, de l'orge mûre. Elle poussa du bout du pied un sac bosselé et entendit un cliquetis de noisettes s'entrechoquant. Personne ne mourrait de faim à Lallybroch cet hiver.

Intriguée, elle monta encore jusqu'au dernier étage. Un grand nombre de petits fûts étaient alignés contre un mur. Il faisait beaucoup plus froid là-haut, mais l'arôme capiteux du bon whisky remplissait la pièce et procurait une illusion de chaleur. Elle huma l'air, ayant soudain très envie de s'enivrer de ces émanations, de perdre la tête et de ne plus penser, ne serait-ce que quelques instants.

C'était la dernière chose à faire. Dans quelques instants, elle allait devoir agir.

Elle entreprit de redescendre l'escalier étroit qui s'enroulait entre les deux murs de la tour et lança un regard vers le manoir, se souvenant de la dernière fois où elle s'était trouvée dans ce même *broch*, accroupie devant la meurtrière avec un fusil entre les mains, guettant des inconnus dans sa maison.

Il y avait toujours des inconnus, mais ils étaient du même sang qu'elle. Et si... si Roger avait trouvé Jerry MacKenzie, ce dernier devait avoir une vingtaine d'années. Il était beaucoup plus jeune que Roger lui-même. Et si son propre père se trouvait là, il avait...

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle.

Elle ignorait si elle devait le regretter ou être rassurée. Elle avait rencontré son père pour la première fois en Caroline du Nord, alors qu'il pissait contre un arbre. Il avait une quarantaine d'années, elle avait vingt-deux ans.

On ne pouvait revenir en arrière dans sa propre vie, exister deux fois dans un même temps. Ils pensaient en être sûrs. Mais que se passait-il quand on entraînait deux fois dans la vie d'une autre personne, à des époques différentes?

Elle sentit son sang se figer. L'une ou l'autre de vos apparitions changeait-elle la donne, peut-être en effaçant l'autre? Que se passerait-il si elle rencontrait Jamie Fraser à présent? Comment pourrait-elle alors le rencontrer plus tard en Caroline du Nord?

Quoi qu'il advienne, elle devait trouver Roger, et Lallybroch était le seul endroit où elle savait qu'il avait été. Elle prit une profonde inspiration et ferma les yeux.

Je vous en prie, aidez-moi. Montrez-moi ce que je dois faire...

— Maman!

Jem grimpait l'escalier quatre à quatre, ses pas résonnant dans l'espace étroit. Il apparut soudain, l'excitation dressant ses cheveux sur sa tête.

— Maman, viens! Un homme approche!

— De quoi a-t-il l'air? demanda-t-elle en l'attrapant par la manche. De quelle couleur sont ses cheveux?

— Noirs, je crois. Il est au pied de la colline, trop loin pour voir son visage.

Roger.

— J'arrive.

Elle était fébrile, mais plus glacée. Le moment de vérité était arrivé et l'énergie fusait dans ses veines.

Tout en dévalant l'escalier derrière son fils, son esprit rationnel lui disait que ce ne pouvait être Roger. Distance ou pas, Jem aurait reconnu son père. Néanmoins, elle devait en avoir le cœur net.

— Restez ici, ordonna-t-elle aux enfants avec une telle autorité qu'ils

sursautèrent mais ne discutèrent pas.

Elle ouvrit la porte, vit l'homme qui montait le sentier, et la referma derrière elle.

Dès le premier coup d'œil, elle sut que ce n'était pas son mari. Sa déception fut aussitôt tempérée par le soulagement. Ce n'était pas Jamie non plus. Donc ce devait être...

Elle descendit rapidement une partie du sentier, s'éloignant le plus possible du *broch* par mesure de sécurité, et, sans quitter la silhouette des yeux, elle se faufila entre les stèles du cimetière familial.

L'homme était grand et carré. Ses cheveux noirs grisonnaient légèrement mais étaient encore épais et brillants, retombant librement sur ses épaules. Parvenu en haut du petit sentier caillouteux, il bifurqua vers les stèles et s'arrêta devant une tombe. Il s'agenouilla et déposa l'objet qu'il tenait à la main.

Elle se dandina légèrement en se demandant si elle devait aller se présenter ou attendre qu'il ait fini de se recueillir. De petits cailloux roulèrent sur ses pieds et dévalèrent la pente dans un bruit qui lui fit relever la tête. En l'apercevant, il se releva brusquement en haussant ses sourcils noirs.

Cheveux noirs, sourcils noirs. *Brian Dubh*. «Brian le Noir.»

J'ai rencontré Brian Fraser (vous vous plairiez tous les deux).

De grands yeux noisette rencontrèrent les siens et, l'espace d'un instant, elle ne vit plus rien d'autre. De beaux yeux profondément enchâssés dans leurs orbites, la dévisageant avec effroi et stupeur.

— Brian, je..., commença-t-elle.

Il devint plus blanc que le mur de Lallybroch.

— *A Dhia!* Ellen!

La stupéfaction la laissa sans voix un moment, assez longtemps pour entendre quelqu'un descendre la colline en courant derrière elle.

— Maman! l'appela Jem hors d'haleine.

Brian regarda derrière elle et, en apercevant l'enfant, resta bouche bée. Puis une joie rayonnante illumina ses traits.

— Willie! *A bhalaich! Mo bhalaich!*

Il se tourna vers Brianna et tendit vers elle une main tremblante.

— *Mo ghràidh... mo chridhe...*

— Brian, dit-elle doucement.

Sa voix était remplie d'amour et de compassion. Elle ne pouvait que répondre au besoin de l'âme qui transparaissait dans ces si beaux yeux. Lorsqu'elle prononça son nom pour la deuxième fois, il s'arrêta net, oscilla un instant, puis ses yeux se révoltèrent et il s'effondra.

Elle tomba à genoux dans la bruyère sèche à côté de Brian Fraser. Ses

lèvres étaient légèrement bleutées, mais il respirait. Elle soupira de soulagement en voyant sa poitrine se soulever lentement sous le lin de sa chemise élimée.

Elle aurait tellement aimé que sa mère soit là! Elle lui tourna la tête sur le côté, puis posa l'index et le majeur sur le pouls qu'elle voyait battre dans son cou. Elle avait les doigts glacés, mais sa peau était étonnamment chaude. Lorsqu'il ne réagit pas à son contact, elle commença à redouter que ce ne soit pas un simple évanouissement provoqué par la stupeur.

Il était mort, ou mourait, d'une apoplexie. Souffrait-il d'une défaillance cérébrale? Seigneur, venait-elle de le tuer prématurément?

— Ne mourez pas! dit-elle à voix haute. Je vous en supplie, ne mourez pas ici, pas maintenant!

Elle lança un regard vers le manoir en contrebas, mais personne ne venait. En baissant les yeux, elle vit ce qu'il avait déposé, un petit bouquet retenu avec du fil rouge: des brins d'if (elle reconnut ses étranges baies tubulaires) et du houx.

Puis elle vit la tombe. Elle la connaissait bien pour s'être souvent assise dessus afin de contempler Lallybroch et ceux qui reposaient sur le flanc de sa colline.

Ellen Cairtriona Sileas MacKenzie Fraser

Épouse et mère bien-aimée

Née en 1691, morte en couches en 1729

Puis, dessous, en lettres plus petites:

Robert Brian Gordon MacKenzie Fraser

Mort à la naissance en 1729

Puis:

William Simon Murtagh MacKenzie Fraser

Fils bien-aimé

Né en 1716, mort de la variole en 1727

— Maman!

Jem glissa sur les derniers mètres et atterrit à ses côtés.

— Maman, maman! Mandy dit que... Qui c'est?

Il contempla le visage livide de Brian, puis sa mère.

— Il s'appelle Brian Fraser, lui dit-elle. C'est ton arrière-grand-père.

Ses mains tremblaient, mais, à sa surprise, elle se sentit calme en prononçant ces mots, comme si elle s'était avancée au centre d'un puzzle pour

découvrir qu'elle était le dernier élément manquant.

— Que disais-tu à propos de Mandy?

Accroupi, Jem fixait toujours Brian.

— Je lui ai fait peur? demanda-t-il. Il m'a regardé juste avant de tomber. Il est... mort?

— Ne t'inquiète pas. Je crois qu'il a juste reçu un choc. Il nous a pris pour... d'autres gens.

Elle effleura la pommette de Brian et lissa ses cheveux en désordre derrière son oreille. Il remua légèrement les lèvres et esquissa l'ombre d'un sourire.

Dieu merci, il revenait à lui!

— Que disait Mandy?

— Ah, oui! s'exclama Jem en se relevant brusquement. Elle dit qu'elle entend papa!

LA RÉALITÉ, C'EST CE QUI REFUSE DE DISPARAÎTRE QUAND ON A CESSÉ D'Y CROIRE

Roger fit tourner son cheval dans la direction de Lallybroch. Six semaines plus tôt, il avait pris congé de Brian Fraser le cœur serré, pensant qu'il s'agissait d'un adieu définitif. Il se réjouissait à présent de le revoir. Avec lui, il savait pouvoir compter sur une oreille compatissante, même s'il y avait peu de sujets qu'il pouvait aborder ouvertement.

Il allait devoir lui annoncer qu'il n'avait pas retrouvé Jem. Cette pensée était comme une épine plantée dans son cœur, s'enfonçant un peu plus à chaque battement. Au cours des dernières semaines, il avait pu étouffer la douleur que lui causait l'absence de son fils en espérant qu'en trouvant Jerry il se rapprocherait de Jem. Il s'était trompé.

Il nageait en plein mystère. Avait-il trouvé le seul Jeremiah qu'il y avait à trouver ici? Si c'était le cas, où était Jem?

Brian l'interrogerait sûrement sur l'homme à qui appartenaient les mystérieuses plaques, mais comment lui répondre sans divulguer l'identité de Jerry, sa relation avec lui ou sans expliquer ce qui lui était arrivé? Il soupira tout en contournant une flaque au milieu de la route. Sans doute valait-il mieux lui dire qu'il avait échoué à retrouver J.W. MacKenzie, mais il rechignait à mentir à un homme aussi bon et généreux.

Il ne pouvait non plus lui parler de Buck. Après la disparition de Jem, le cas de Buck était ce qui lui pesait le plus sur le cœur en ce moment.

«Tu ne feras jamais un bon pasteur si tu n'es pas honnête.» Il avait essayé de l'être. La vérité était que, égoïstement, la compagnie de son ancêtre lui manquerait terriblement, qu'il était profondément jaloux de la possibilité que Buck parvienne à rejoindre Brianna et qu'il était terrifié à l'idée que celui-ci ne survive pas au voyage. Il pouvait mourir dans le néant ou se perdre à nouveau, se retrouvant seul dans une époque quelconque.

Certes, il était urgent pour le salut de Buck de l'éloigner le plus rapidement possible et de façon permanente de Geillis Duncan. Traverser les pierres était une façon radicale d'y parvenir, mais également la moins désirable.

Par ailleurs, il était tentant d'accepter son geste généreux. Cependant, s'il réussissait et expliquait à Brianna où était son mari, il ne pourrait probablement pas revenir. Les effets du voyage étaient cumulatifs, et Hector McEwan ne serait pas toujours là pour le sauver.

En outre, si Buck était prêt à risquer sa vie, Roger n'avait-il pas l'obligation de le convaincre de retourner auprès de sa propre femme plutôt que de Brianna?

Il se passa le dos de la main sur les lèvres, se souvenant de la douceur des cheveux châains de Morag contre sa joue quand il lui avait baisé le front sur la rive de l'Alamance, de son regard doux et confiant. C'était peu avant qu'elle lui sauve la vie. Ses doigts s'attardèrent un instant sur sa gorge et, avec cette légère surprise qui accompagne la prise de conscience d'une vérité que l'on connaît depuis longtemps, il se rendit compte que, même s'il regrettait amèrement la perte de sa voix, il n'avait jamais regretté un seul instant le geste de Morag.

Lorsque Stephen Bonnet avait jeté le fils de Morag par-dessus bord, Roger avait sauvé l'enfant de la noyade. Néanmoins, elle n'était pas intervenue à Alamance parce qu'elle se considérait comme redevable, mais simplement parce qu'elle n'avait pas voulu qu'il meure.

Tout comme lui ne voulait pas que Buck meure.

Morag souhaitait-elle le retour de son mari? Buck pensait le contraire, mais il pouvait se tromper. Roger était convaincu qu'il aimait toujours sa femme. S'il renonçait à elle, ce n'était pas uniquement parce qu'il pensait qu'elle en désirait un autre, mais également parce qu'il estimait ne pas avoir été à la hauteur.

— Et même si c'est le cas, de quel droit je me mêle de la vie des autres? se demanda-t-il à voix haute.

Il secoua la tête et poursuivit son chemin à travers une légère brume qui s'enroulait autour des buissons d'ajoncs noirs et luisants. Bien qu'il ne plût pas, le ciel était si nuageux et si bas qu'il engloutissait les sommets des montagnes environnantes.

Il n'avait jamais interrogé son père adoptif sur l'art d'être prêtre. À l'époque, il n'aurait jamais pensé en devenir un. Toutefois, ayant grandi dans la maison du révérend, il avait vu tous les jours des paroissiens défilier dans le bureau miteux mais confortable, en quête d'aide ou de conseils. Il revoyait son père (le mot lui paraissait étrange alors qu'il avait encore fraîchement à l'esprit la présence physique de Jerry MacKenzie) assis devant une tasse de thé dans la cuisine avec Mme Graham, celle-ci l'interrogeant du regard et lui répondant: «Parfois, nous n'avons rien d'autre à leur offrir qu'une écoute amicale et une prière pour les accompagner.»

Il s'arrêta au milieu de la route, ferma les yeux et essaya de trouver un moment de paix dans le chaos de ses pensées. Puis, sans doute comme tous les prêtres depuis Aaron, il finit par lever les mains au ciel en demandant:

— Mais qu'attends-Tu de moi, enfin? Que veux-Tu que je fasse pour ces braves gens?

Il rouvrit les yeux, mais au lieu de trouver devant lui un ange tenant un parchemin enluminé, il ne vit que les petits yeux jaunes d'une mouette

avançant sur la route à quelques pas de son cheval, pas impressionnée le moins du monde par une créature qui faisait cent fois sa taille. L'oiseau l'observa un moment avec un regard de grand-mère, puis déploya ses ailes et s'envola avec un cri perçant. Celui-ci résonna contre les flancs des collines, le son montant jusque dans les hauteurs, où plusieurs autres mouettes tournaient en cercles lents, à peine visibles dans le ciel gris pâle.

Au moins, sa rencontre avec la mouette avait brisé son impression d'isolement. Il reprit sa route l'esprit plus calme, résolu à ne plus se torturer les méninges inutilement.

Il ne devait plus être loin de Lallybroch. Avec un peu de chance, il arriverait avant la tombée de la nuit. Une bonne tasse de thé lui ferait le plus grand bien. En outre, même s'il ne pouvait pas tout leur dire, le seul fait de voir Brian et sa fille Jenny serait un réconfort.

Les mouettes crièrent à nouveau, lui faisant lever la tête. Tout là-haut, sur la colline, il aperçut les ruines du vieux fort, celles qu'il avait restaurées... qu'il restaurerait? Et s'il ne revenait jamais...? *N'y pense pas, cela finira par te rendre plus fou que tu l'es déjà.*

Il éperonna son cheval, qui accéléra légèrement en rechignant. Il accéléra nettement plus vite quelques instants plus tard, lorsqu'un fracas retentit sur la colline juste au-dessus d'eux.

— Holà, holà, doucement! Pas si vite!

Il tira fort sur les rênes pour ralentir sa monture, avec pour effet que celle-ci fit carrément un demi-tour sur elle-même, et ils se retrouvèrent face à la direction dans laquelle ils étaient venus. Un jeune garçon se tenait au milieu de la route, ses cheveux roux dressés sur la tête.

— Papa? dit-il.

Son visage s'illumina comme s'il avait été touché par un rayon de soleil soudain.

— Papa!

Roger ne se souvenait pas d'avoir sauté de selle ni d'avoir couru. Il se retrouva assis dans la boue au milieu des fougères, serrant son fils contre lui. Rien d'autre n'avait d'importance.

— Papa, répétait Jem entre deux sanglots. Papa, papa...

— Je suis là, mon bonhomme, murmura-t-il dans les cheveux de son fils, le visage ruisselant de larmes. Je suis là, n'aie pas peur.

Jem s'écarta légèrement et parvint à dire:

— Je n'ai pas peur.

Puis il s'effondra à nouveau en larmes.

Au bout d'un moment, Roger retrouva la notion du temps et se rendit compte que son fond de culotte était trempé. Il lissa les cheveux de Jem et déposa un baiser sur le sommet de son crâne. Il s'essuya les yeux et remarqua

en riant:

— Tu sens la chèvre. Où diable étais-tu?

— Dans le *broch*, avec Mandy, répondit Jem comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Et toi, tu étais où?

— Mandy? répéta Roger sans comprendre. Qu'est-ce que tu veux dire?

— Mandy, insista Jem sur le ton patient que les enfants emploient parfois devant l'incompréhension de leurs parents. Tu sais, ma sœur...

— Je... Mais... où est-elle?

Dans son état de confusion, Roger s'attendait presque à ce qu'elle surgisse soudain à côté de Jem tel un champignon.

Jem regarda autour de lui, soudain perplexe.

— Je ne sais pas, répondit-il. Elle est partie en courant pour te rejoindre, puis maman est tombée et s'est cassé quelque chose et...

Roger attrapa Jem par les épaules, le faisant sursauter.

— Ta mère est ici aussi?

— Oui, bien sûr, répondit Jem, légèrement agacé. Enfin, elle n'est pas ici, avec moi, elle est là-haut, près du vieux fort. Elle a trébuché contre une pierre en courant pour rattraper Mandy.

— Doux Jésus!

Roger s'élança aussitôt en direction du vieux fort, puis s'arrêta.

— Attends, tu m'as dit qu'elle s'était cassé quelque chose?

Jem haussa les épaules. Il paraissait à nouveau légèrement inquiet, mais pas trop. Papa était là, tout s'arrangerait.

— Je ne crois pas que ce soit grave, mais elle ne peut pas marcher. Elle m'a dit de courir après Mandy, mais je t'ai trouvé le premier.

— Donc, elle est consciente, elle parle?

Roger tenait toujours Jem par les épaules, autant pour l'empêcher de disparaître (au cas où ce ne serait qu'une hallucination) que pour le forcer à se concentrer.

— Mmm... oui, répondit Jem en cherchant autour de lui. Mandy est par ici, quelque part...

Il se libéra et tourna lentement sur lui-même en plissant le front.

— Mandy! cria Roger.

Il mit ses mains en porte-voix et cria à nouveau:

— Mandy! BREE!

Il scruta le fort et ses environs, espérant voir pointer la tête de Brianna ou détecter un mouvement dans la végétation provoqué par une fillette de trois ans. Rien. Une brise s'était levée et la colline tout entière semblait en vie.

— Mandy est descendue en courant ce versant-là? demanda-t-il.

Jem acquiesça. De l'autre côté de la route, le terrain s'aplanissait en

formant une lande. À moins qu'elle ne soit tombée dans un creux, Mandy aurait été visible.

— Ne bouge pas d'ici, ordonna-t-il à Jem. Je vais grimper sur la colline et ramènerai ta mère.

Il s'élança sur le mince filet de gravier qui tenait lieu de sentier, appelant Mandy à intervalles réguliers, tiraillé entre une joie débordante et la panique, se demandant si tout cela était bien réel, s'il n'avait pas définitivement perdu la raison et imaginé la présence de son fils. Tous les quelques pas, il se retournait pour vérifier que Jem était toujours sur la route.

Bree. L'idée qu'elle était là, juste au-dessus de lui...

— Mandy!

Sa voix se brisa, mais c'était l'émotion. Il se rendit soudain compte qu'il hurlait à tue-tête depuis plusieurs minutes sans ressentir la moindre douleur.

— Que Dieu te bénisse, Hector, murmura-t-il.

Il se mit à zigzaguer sur le versant, écartant les buissons de genêt et les jeunes pousses de bouleau, regardant derrière les ajoncs et les fougères mortes, au cas où Mandy serait tombée et se serait assommée sur une pierre.

Les mouettes crièrent au-dessus de lui et il releva les yeux, espérant apercevoir Brianna au pied du fort. Elle n'y était pas, mais un autre cri retentit, mince et perçant. Ce n'était pas une mouette.

— Papaaaa...

Il fit volte-face et manqua de glisser. Jem courait sur la route. Un peu plus loin, à la sortie d'un virage, un cheval approchait, avec Buck dessus. Il tenait un petit paquet gigotant couronné de boucles brunes.

Le temps de les rejoindre, il ne pouvait plus parler.

— Il me semble que tu as perdu quelque chose, lui dit Buck en déposant délicatement sa fille dans ses bras.

Mandy lui adressa un sourire radieux comme s'il venait de rentrer du travail.

— Papa! Smack, smack!

Elle couvrit ses joues de bises bruyantes et se blottit contre lui, ses cheveux lui chatouillant le menton.

— Où étais-tu? lui demanda Jem sur un ton accusateur.

— Et toi? rétorqua-t-elle avant de lui tirer la langue.

Roger pleurait à nouveau; il ne pouvait plus s'arrêter. Mandy avait des brindilles et des queues-de-renard prises dans ses cheveux et sa veste. Elle semblait s'être oubliée récemment. Buck tira sur ses rênes et s'appêtait à faire demi-tour quand Roger l'arrêta d'une main sur son étrier.

— Reste, lui dit-il d'une voix rauque. Dis-moi que je ne rêve pas.

Buck émit un son inintelligible et, à travers le voile de ses larmes, Roger constata qu'il s'efforçait de contenir son émotion.

— Non, tu ne rêves pas, répondit-il d’une voix presque aussi étranglée que celle de Roger. Tes petits sont bien là.

Il se laissa glisser de sa selle et serra doucement Jem dans ses bras.

Étant célibataire, le Dr McEwan ne possédait qu'un lit simple. Celui-ci accueillait actuellement quatre personnes et, bien que deux d'entre elles soient petites, l'atmosphère générale était celle du métro de Londres à l'heure de pointe: chaude, avec des membres dans tous les sens et manquant cruellement d'oxygène.

Brianna se tortilla, cherchant de l'air. Elle était couchée sur le flanc, plaquée contre le mur, Mandy écrasée entre ses deux parents. Roger était en équilibre précaire sur l'autre bord du lit, Jem à moitié couché sur lui. Chaque fois que ce dernier remuait spasmodiquement dans son sommeil, il envoyait un coup dans les tibias de sa mère. Quant à Esmeralda, elle occupait le plus gros de l'unique oreiller, ses cheveux en brins de laine rouge entrant dans les narines de tout le monde.

— Tu sais ce que veut dire «frotti-frotta»? chuchota Brianna à Roger.

Il ne dormait pas; autrement, il serait tombé sur le plancher depuis longtemps.

— Oui. Pourquoi, tu veux essayer?

Il tendit la main et la toucha légèrement, faisant se hérissier le duvet sur son avant-bras. Elle regarda les petits poils se dresser lentement dans la faible lueur du foyer.

— Je préférerais que ce soit avec toi plutôt qu'avec une enfant de trois ans. Mandy est claquée. Jem est-il suffisamment endormi pour pouvoir être déplacé?

— Nous allons le découvrir. S'il ne bouge pas de là, je vais étouffer.

Il se dégagea de sous son fils, qui émit un grognement sourd et fit claquer ses lèvres avant de se ramollir à nouveau. Roger se pencha sur lui pour vérifier qu'il dormait profondément, puis se redressa.

— C'est bon, confirma-t-il.

Ils s'étaient présentés devant la porte de McEwan après la nuit tombée, Brianna soutenue par Roger et Buck, les enfants sur leurs talons. Bien que surpris par cette invasion nocturne de la tribu MacKenzie, le médecin avait fait preuve d'un remarquable sang-froid. Il avait fait asseoir Brianna dans son infirmerie, un pied dans une bassine d'eau froide, puis était allé trouver sa logeuse pour lui demander de quoi nourrir les enfants.

— Ce n'est pas trop grave, ce n'est qu'une entorse, avait-il assuré.

Il avait séché le pied de Brianna avec une serviette en lin et palpa sa cheville enflée. Il passa le pouce sur le tendon atteint et la vit grimacer.

— La guérison prendra un certain temps, mais je peux peut-être soulager un peu la douleur... si vous le souhaitez?

Il interrogea Roger du regard.

— Ce n'est pas sa cheville, mais la mienne, déclara Brianna, légèrement irritée. Et oui, je vous saurais gré de faire tout ce que vous pouvez.

Roger hocha la tête, ce qui acheva de l'agacer. McEwan saisit son pied et le posa sur son genou. En la voyant agripper les bords du tabouret pour ne pas basculer en arrière, Roger s'agenouilla derrière elle et lui enlaça la taille.

— Appuie-toi sur moi, lui glissa-t-il. Respire calmement et regarde ce qui se passe.

Elle lui lança un regard perplexe, mais il se contenta de déposer un baiser sur son oreille et de lui indiquer McEwan d'un signe de tête.

Le docteur était penché sur son pied, le tenant délicatement des deux mains, ses pouces sur son cou-de-pied. Il les remua lentement en petits cercles, puis exerça une pression ferme. Une douleur vive lui traversa la cheville, mais mourut aussitôt.

Les mains de McEwan étaient chaudes sur sa peau, ce qui l'étonna, car elles avaient trempé dans la même eau glacée que son pied. Il glissa une main sous son talon, le soutenant, pendant que son pouce et son index massaient doucement sa chair enflée, encore et encore, puis augmentant la pression. La sensation se situait à mi-chemin entre la douleur et le plaisir.

Il releva soudain la tête et lui sourit.

— Cela va prendre un peu de temps. Détendez-vous.

Étonnamment, elle y parvint. Pour la première fois en vingt-quatre heures, elle n'avait pas faim; pour la première fois depuis des jours, elle n'était pas transie; pour la première fois depuis des mois, elle n'avait pas peur. Elle expira profondément et reposa sa nuque sur l'épaule de Roger. Il la serra un peu plus fort et se cala confortablement.

Elle entendait Mandy raconter à Jem une histoire décousue concernant les aventures d'Esmeralda. Ils se trouvaient dans une autre pièce, avec la logeuse qui les faisait dîner avec de la soupe et du pain. En sachant qu'ils ne couraient aucun danger, elle s'abandonna au bonheur absolu des bras de son mari et de l'odeur de sa peau.

Mais l'expression d'un homme bien fait n'apparaît pas seulement dans son visage,

Elle est également dans ses membres et ses attaches, elle est curieusement dans les attaches de ses hanches et poignets...

— Bree, chuchota Roger quelques instants plus tard. Bree, regarde.

Elle rouvrit les paupières et ne vit d'abord que la courbe de sa main posée sur son sein, le contour gracieux de son poignet et le galbe de son avant-bras musclé, puis elle regarda au-delà et se tendit légèrement. Une lueur bleue filtrait par les interstices entre ses orteils. Elle cligna des yeux pour s'assurer qu'elle n'avait pas la berlue. Le son que Roger émit du fond de sa gorge le lui confirma. Il la voyait lui aussi.

Le Dr McEwan perçut sa surprise. Il releva la tête et lui sourit.

— Vous aussi? dit-il avec une lueur joyeuse dans le regard. Je m'en doutais.

Il tint son pied encore un long moment, jusqu'à ce qu'elle ressente les pulsations dans ses doigts se répercuter dans les espaces entre ses petits os. Puis il banda soigneusement sa cheville et reposa délicatement son pied sur le sol.

— Cela va mieux? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle d'une voix légèrement éraillée. Je vous remercie.

Elle aurait aimé lui demander des explications, mais il se levait déjà et enfila son manteau.

— Vous m'obligeriez en restant ici cette nuit, dit-il sur un ton ferme. Je dormirai chez un ami.

Il leva son chapeau en direction de Roger, s'inclina courtoisement, puis sortit, les laissant seuls avec les enfants.

Comme il fallait s'y attendre, Mandy fit toute une histoire à l'idée de dormir dans un lit inconnu dans une chambre inconnue, se plaignant qu'Esmeralda trouvait qu'il y avait une drôle d'odeur et qu'elle avait peur de la grande armoire, car il pouvait s'y cacher des *kelpies*⁶.

— Idiote, les *kelpies* ne vivent que dans l'eau, avait rétorqué Jem.

Néanmoins, il ne paraissait pas rassuré devant l'immense meuble noir et sa porte fendue. Ils se couchèrent donc tous les quatre dans le petit lit, les parents réconfortés autant que les enfants par le simple rapprochement physique.

Brianna sentit une douce chaleur envahir son corps fourbu, tous ses sens attirés vers le puits du sommeil. Mais cette attraction n'était pas aussi forte que celle exercée par la présence de Roger.

Elle est dans sa démarche, le port de sa tête, la flexion de sa taille et ses genoux; les habits ne le cachent pas...

Allongée, la main sur le dos de Mandy, sentant battre lentement le cœur de l'enfant, elle contempla Roger tandis qu'il prenait Jem dans ses bras et le déposait sur les couvertures supplémentaires que la logeuse de McEwan avait apportées avec la soupe.

Sa qualité suave et forte traverse le coton et le drap...

Il en profita pour se débarrasser de sa culotte et se gratta nonchalamment une fesse, sa longue chemise en lin momentanément relevée dévoilant la courbe d'une belle niche lisse. Puis il revint prendre Mandy et lui sourit par-dessus la fillette qui respirait bruyamment.

— Et si on laissait le lit aux enfants? Nous pourrions nous confectionner une couche dans l'infirmierie avec des couvertures et nos capes, si elles sont sèches.

Il soutint Mandy tel un paquet de linge pendant que Brianna se redressait et se tortillait pour descendre du lit. Un délicieux mouvement d'air s'infiltra sous sa chemise moite de transpiration et le frottement du tissu sur ses seins fit dresser ses mamelons.

Elle remit de l'ordre dans les draps, puis Roger redéposa les enfants sur la paillasse. Elle les borda et déposa un baiser sur leurs visages endormis, embrassant également Esmeralda pour la forme avant de la glisser entre les bras de Mandy. Roger se dirigea vers la porte de l'infirmierie et lui lança un regard pardessus son épaule. Les contours de son corps apparaissaient à contre-jour sous sa chemise.

Le voir passer communique autant que le plus grand poème, peut-être davantage,

Vous vous attardez à contempler son dos, et sa nuque et la tombée de ses épaules.

— Viendras-tu te coucher avec moi, mon cœur? demanda-t-il doucement en tendant la main vers elle.

— Oh oui!

Après la chaleur humide de la chambre, il faisait froid dans l'infirmierie. Ils se collèrent aussitôt l'un contre l'autre, leurs lèvres chaudes se cherchant. Le feu dans la pièce s'était éteint et ils ne se donnèrent pas la peine de le rallumer.

Lorsqu'il l'avait trouvée dans l'herbe, près du fort, il l'avait embrassée fougueusement, la prenant dans ses bras dans une étreinte qui avait écrasé ses côtes. Elle n'y avait vu aucune objection. À présent, sa bouche était tendre et douce, et sa barbe râpait agréablement sa peau.

— Rapide? murmura-t-il contre ses lèvres. Ou lent?

— Horizontal, répliqua-t-elle. Peu importe la vitesse.

Elle lui tenait les fesses, en équilibre sur une jambe, sa cheville blessée élégamment (espérait-elle) étirée derrière elle. Les bons soins du Dr McEwan avaient considérablement atténué la douleur, mais elle ne pouvait toujours pas reposer son poids sur ce pied plus de quelques secondes.

Il rit doucement et lança un regard coupable vers la porte de la chambre. Puis, il la souleva dans ses bras et tituba à travers la pièce jusqu'au

portemanteau auquel étaient suspendues leurs capes. Elle les décrocha et les jeta sur le sol près de la table, le seul espace dégagé disponible. Il s'accroupit dans un craquement d'os audible et réprima virilement un grognement tandis qu'il la déposait doucement sur le tas.

— Fais attention, chuchota-t-elle en ne plaisantant qu'à moitié. Si tu te coinses le dos, on aura l'air fin.

— Dans ce cas, tu auras le droit d'être dessus, répondit-il en remontant une main le long de sa cuisse. Mais comme je ne me suis rien fait, c'est moi qui gagne.

Il ôta sa chemise, lui écarta les jambes et entra en elle avec un murmure de profonde satisfaction.

— J'espère que tu étais sincère en disant que la vitesse n'avait pas d'importance, chuchota-t-il dans son oreille quelques minutes plus tard.

— Oh... oui, dit-elle en enroulant les bras autour de son corps. Ne... ne te retire pas.

Lorsqu'elle s'en sentit capable, elle le libéra, prit sa tête entre ses mains et baisa la peau lisse et chaude sur le côté de son cou. Elle sentit la trace de la corde et laissa traîner sa langue tout son long, lui donnant la chair de poule sur le dos et les épaules.

— Tu dors? demanda-t-il quelque temps plus tard.

Elle entrouvrit un œil. Il était retourné dans la chambre chercher des couvertures et s'était agenouillé pour en étaler une sur elle. Elle sentait légèrement le moisi et les crottes de souris, mais peu lui importait.

— Non, dit-elle en roulant sur le dos.

Elle se sentait merveilleusement bien, en dépit du sol dur, de l'entorse à sa cheville et du fait qu'elle venait de se rendre compte que le Dr McEwan réalisait des opérations chirurgicales et des amputations sur la table. Il y avait une tache rouge dessous, au-dessus de sa tête.

Elle tendit paresseusement un bras vers Roger, l'attirant sous la couverture avec elle.

— Je me sens toute molle. Et toi?

— Je ne dors pas non plus, répondit-il en se lovant contre elle. Et si tu crois que je vais rester mou longtemps, détrompe-toi.

Elle pouffa de rire et posa son front sur son torse.

— J'ai cru ne jamais te revoir, murmura-t-elle.

— Je sais. Moi aussi.

Il caressa ses cheveux et son dos. Ils restèrent silencieux un long moment, chacun écoutant le souffle de l'autre. Il lui parut que Roger respirait plus librement, sans la moindre saccade.

— Raconte-moi, demanda-t-il enfin.

Elle lui raconta, maladroitement et en s'efforçant de mettre le moins

d'émotion dans son récit, devinant qu'il en aurait assez pour deux.

Il ne pouvait jurer ou crier à cause des enfants endormis à côté, mais il tremblait de rage, serrant les poings convulsivement.

— Je le tuerai!

Ses yeux paraissaient noirs dans la faible lumière.

Elle se redressa, prit ses deux mains dans les siennes et les baisa l'une après l'autre.

— Tout va bien, dit-elle doucement. Nous sommes tous sains et saufs, et nous sommes ensemble ici.

Il détourna les yeux, inspira profondément, puis se tourna à nouveau vers elle en serrant ses mains.

— Ici, en 1739, dit-il d'une voix encore tremblante de fureur. Si j'avais...

— Tu as fait ce que tu devais faire, l'interrompit-elle. (Elle hésita un instant.) À ce sujet, j'ai pensé que... il vaudrait mieux ne pas rester. À moins que certaines de tes nouvelles connaissances te soient devenues indispensables?

Les émotions se succédèrent sur le visage de Roger, passant de la colère, aux remords, à l'acceptation réticente... puis même à l'humour.

— C'est vrai que j'aurais du mal à me passer d'Hector McEwan, dit-il avec un sourire ironique. Mais sans doute pas de Geillis Duncan.

— Geillis Duncan? sursauta-t-elle. Mais... C'est vrai qu'elle était déjà là bien avant maman. Tu l'as rencontrée?

— Oui, répondit-il en évitant son regard.

Il se tourna vers la fenêtre en ajoutant:

— Elle habite là, juste de l'autre côté de la place.

Brianna se leva en serrant la couverture contre sa poitrine et en oubliant sa cheville blessée. Elle chancela et Roger bondit pour la rattraper.

— Tu ne tiens pas à faire sa connaissance, crois-moi, lui dit-il. Assieds-toi, s'il te plaît. Tu vas tomber.

Il l'aida à se rasseoir et lui glissa une autre couverture autour des épaules. La chaleur de leurs ébats s'était dissipée et il faisait un froid de tous les diables dans la pièce.

Elle secoua la tête pour laisser retomber ses cheveux sur ses épaules et le regarda en face.

— Très bien, explique-moi à présent pourquoi je ne voudrais pas rencontrer Geillis Duncan.

À sa surprise, elle vit ses joues s'empourprer. Il n'avait pourtant ni un teint ni un tempérament à rougir facilement, mais lorsqu'il eut achevé de lui décrire (brièvement mais en termes colorés) ce qui s'était passé (ou pas) entre Buck, McEwan et Geillis, elle comprit pourquoi.

Elle lança un regard sidéré vers la fenêtre.

— Doux Jésus! Quand le Dr McEwan nous a dit qu'il allait dormir chez un ami, tu crois que...?

En les quittant, Buck avait déclaré qu'il prendrait une chambre dans la petite auberge au bout de la rue principale et les retrouverait le lendemain matin. Il avait paru sincère, mais...

— Elle est mariée, lui rappela Roger. Je suppose que si elle invitait des inconnus à passer la nuit chez eux, son mari s'en rendrait compte.

— Je n'en suis pas si sûre, répondit-elle en le taquinant à moitié. C'est une botaniste, ne l'oublie pas. Maman sait préparer d'excellents somnifères. Je suppose que Geillis aussi.

Il rougit à nouveau et elle devina, aussi clairement que s'il le lui avait dit, qu'il imaginait Geillis Duncan batifolant avec l'un de ses amants pendant que son mari ronflait à leurs côtés dans le lit.

— Hum... tu te souviens de ce qui va arriver à son mari, n'est-ce pas? lui demanda-t-elle.

De toute évidence, il l'avait oublié car la rougeur disparut aussitôt.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas rester, reprit-elle doucement mais fermement. Nous savons trop de choses. Et, bien que nous ignorions ce qu'il adviendrait si nous intervenions, je suis prête à parier que ce serait très dangereux.

— Oui, mais...

Il s'interrompit et sonda son visage.

— C'est pour ça que tu n'as pas voulu aller à Lallybroch?

Après l'avoir trouvée au pied du fort, il avait voulu la porter jusqu'au manoir, mais elle avait refusé, insistant pour qu'ils aillent jusqu'au village, même si cela représentait trois heures de route inconfortables et douloureuses.

Elle acquiesça et, la gorge nouée, lui raconta ce qui s'était passé dans le cimetière.

— Ce n'est pas uniquement que j'ai peur des conséquences si nous les rencontrons, dit-elle en sentant les larmes lui piquer les yeux. C'est que... Oh, Roger, si tu avais vu son expression quand il m'a prise pour Ellen!

Elle s'interrompit pour s'essuyer les yeux, puis reprit:

— Il mourra dans un an ou deux, et nous n'y pouvons rien. Il croit avoir vu son épouse et son fils, qu'ils l'attendent... et la joie sur son visage... Je ne peux pas lui enlever ça, je ne peux pas.

Il la prit dans ses bras et lui caressa le dos pendant qu'elle sanglotait.

— Non, bien sûr, tu ne peux pas, chuchota-t-il. Ne t'inquiète pas, mon cœur, tu as bien fait.

Elle renifla et chercha parmi les capes de quoi se moucher. Ne trouvant rien, elle se rabattit sur un linge taché posé sur la table du Dr McEwan. Il dégageait une forte odeur âcre de médicament, mais, heureusement, pas de

sang.

— Il y a aussi papa, reprit-elle d'une voix tremblante. Ce qui lui arrivera... les cicatrices sur son dos... L'idée que nous soyons là, sachant ce qui se passera et étant impuissants...

— Nous ne pouvons pas l'empêcher, mon cœur. Ce serait trop dangereux. Dieu sait ce que j'ai déjà fait en retrouvant Jerry et en l'envoyant... je ne sais où.

Il lui prit le linge, le trempa dans le seau d'eau et lui nettoya le visage. Le contact froid était apaisant sur ses joues brûlantes, mais la fit frissonner.

— Reviens t'allonger, lui dit-il en glissant un bras autour de ses épaules. Nous avons besoin de sommeil, *mo chridhe*. La journée a été éprouvante.

Elle se laissa faire et posa la tête dans le creux de son épaule.

— Non, murmura-t-elle. La journée a été merveilleuse puisque je t'ai retrouvé.

6. Créatures féériques du folklore écossais et irlandais pouvant prendre la forme d'un cheval ou d'un humain, habitant dans les rivières et les lochs. (N.d.T.)

CES BRUITS QUI COMPOSENT LE SILENCE

Roger la sentit se détendre. Soudain, elle cessa de se raccrocher à la conscience et s'endormit d'un coup, comme si elle avait inhalé de l'éther. Il la tint contre lui et écouta les petits bruits qui composaient le silence: le chuintement du feu de tourbe dans la chambre, les froissements de draps et la respiration des enfants, les battements lents du cœur vaillant de Brianna.

Merci, dit-il en silence à Dieu.

Il pensait s'endormir à son tour; la fatigue l'écrasait comme une chape de plomb. Toutefois, il était encore habité par les événements de la journée et resta un long moment allongé en fixant le noir.

Il était en paix, trop épuisé pour former des pensées cohérentes. Toutes les possibilités flottaient autour de lui dans un tourbillon lent et lointain, trop distantes pour le perturber. Où iraient-ils? Comment? Qu'avait pu dire Buck à Dougal MacKenzie? Qu'avait apporté Brianna dans son sac qui pesait une tonne? Y aurait-il du gruau demain matin au petit-déjeuner (Mandy aimait le gruau)?

Pris d'un doute, il s'extirpa de sous la couverture et retourna dans la chambre pour s'assurer que les enfants étaient réellement là.

Il se tint longuement au pied du lit, contemplant leur visage avec gratitude, respirant leur odeur chaude d'enfants dans laquelle persistaient de vagues effluves de biques.

Frissonnant, il retourna auprès de sa femme, où l'attendait un sommeil de bienheureux. En entrant dans l'infirmierie, il lança un regard vers la fenêtre et la nuit au-dehors.

Cranesmuir dormait, nimbée de brume. Les pavés luisaient d'humidité dans la faible lueur de la lune qui semblait derrière les toits. De l'autre côté de la place, une lumière brillait derrière la fenêtre du grenier d'Arthur Duncan.

Dans l'ombre de la place, un mouvement trahit la présence d'un homme qui attendait.

Roger ferma les yeux. Le froid remontait par ses pieds nus et envahit tout son corps. Il eut soudain la vision d'une femme aux yeux verts, étendue alanguie dans les bras d'un amant blond... puis de son expression de stupeur et d'horreur lorsque l'homme se volatilisa. Une lueur bleue invisible grandit dans son ventre.

Les yeux toujours fermés, il posa une main à plat sur la vitre glacée et

récita une prière pour les accompagner tous.



SEPTIÈME PARTIE

Avant que je m'en aille

PETIT MASSACRE ENTRE AMIS

5 septembre 1778

Je pliai le linge en carré et, du bout de mes pinces, le plongeai dans la marmite bouillante, puis je le ressortis et l'agitai légèrement jusqu'à ce que la compresse soit suffisamment refroidie pour l'essorer. Joanie poussa un soupir excédé en s'agitant sur son tabouret. Je la vis serrer son poing et l'approcher du gros orgelet sur sa paupière droite.

— Ne te frotte pas l'œil, dis-je machinalement. Ne t'en fais pas, il n'y en a plus pour longtemps.

— Pfff, ça ne finit jamais! grommela-t-elle. Ça dure des heures!

Marsali, qui sortait de la cuisine pour porter du fromage à Fergus dans l'imprimerie, s'arrêta et lui fit les gros yeux.

— Ne sois pas impertinente avec ta grand-mère! Ferme ton clapet et sois-lui reconnaissante.

Joanie gémit en se tortillant de plus belle et tira la langue à sa mère dès qu'elle fut sortie. Elle croisa mon regard et baissa des yeux penauds.

— Je sais, dis-je.

Tenir une compresse chaude sur un orgelet pendant dix minutes pouvait paraître long, surtout quand on l'avait déjà fait six fois par jour en moins de quarante-huit heures.

— Pourquoi ne pas penser à autre chose pour passer le temps? suggérai-je. Récite-moi donc tes tables de multiplication pendant que je broie de la valériane.

— Oh, grand-mère! s'exclama-t-elle, exaspérée.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Voilà, dis-je en lui tendant la compresse chaude. Tu ne connais pas une jolie chanson?

Elle fit une moue boudeuse.

— Dommage que grand-père ne soit pas là, soupira-t-elle. Il me raconterait une histoire, lui.

Le reproche implicite était clair.

— Si tu m'appelles *hordeolum* correctement, je te raconterai celle de la femme du cheval d'eau, proposai-je.

Son intérêt fut aussitôt éveillé.

— Qu'est-ce qu'un *hordeolum*?

— C'est le nom latin de l'orgelet.

— Ah.

Cela ne sembla guère l'impressionner, mais elle se concentra néanmoins et je vis ses lèvres remuer tandis qu'elle articulait les syllabes en silence. Félicité et elle excellaient en orthographe, ayant joué avec les caractères d'imprimerie en plomb que leur père n'utilisait plus depuis qu'elles étaient toutes petites. Elles adoraient se lancer des colles avec de nouveaux mots.

Cela me donna une idée. Je pourrais peut-être lui faire épeler des mots complexes pour passer le temps durant son traitement. Son orgelet était gros et vilain. Les premiers temps, toute sa paupière avait été rouge et enflammée, ne laissant voir de son œil qu'une fente brillant d'une lueur assassine. Il s'était à présent réduit à la taille d'un petit pois, et les trois quarts de son globe étaient visibles.

— H..., commença-t-elle en m'interrogeant du regard. (J'acquiesçai.) O, R, D...

J'acquiesçai à nouveau et répétais pour l'aider:

— *Hor-de-o-lum*.

— E, O, L, U, M! acheva-t-elle, triomphante.

— Bravo! Et maintenant, comment épellerais-tu... euh... «hépatite»?

— Qu'est-ce que c'est?

— Une infection virale du foie. Tu sais où se trouve ton foie?

J'étais en train de fouiller dans mon coffre à médecine, cherchant vainement un baume à l'aloès. Si le temps le permettait, il me faudrait faire un saut dans les jardins de Bertram le lendemain. Depuis la bataille, je manquais pratiquement de tout. Comme chaque fois que je pensais à cette dernière, je ressentis un pincement au cœur. Je l'ignorai résolument. Cela passerait, comme les mauvais souvenirs.

Marsali réapparut sur le seuil de la cuisine au moment où Joanie épelait laborieusement «*acanthocytose*». Je levai les yeux vers elle. Elle tenait une lettre et paraissait troublée.

— L'Indien que connaît Ian, c'est bien celui qu'on appelle Joseph Brant?

— J'imagine qu'il en connaît plusieurs, répondis-je en reposant mon pilon, mais je crois l'avoir entendu mentionner ce nom, en effet. Je me souviens que le nom iroquois du monsieur en question commence par «T», mais c'est à peu près tout. Pourquoi?

Ce nom suscitait en moi un léger malaise. Emily, l'épouse iroquoise de Ian, vivait dans une colonie de New York fondée par Brant. Ian l'avait mentionné très brièvement lorsqu'il était allé la voir, l'année précédente.

Il ne nous avait pas expliqué le but de sa visite. Ni Jamie ni moi ne le lui avions demandé. Je supposais que cela avait trait à sa crainte de ne pouvoir

avoir d'enfants, puisque tous les bébés qu'il avait eus avec Emily étaient morts avant terme ou à la naissance. Quand il m'en avait parlé, j'avais tenté de le rassurer en lui expliquant qu'il aurait peut-être plus de chance avec une autre femme.

Je récitai une brève prière pour Rachel puis me concentrai sur ce que Marsali était en train de dire.

— Ils ont fait *quoi*?

Elle agita la lettre.

— Ce monsieur affirme que Brant et ses hommes ont attaqué un petit village appelé Andrustown où vivaient sept familles. (Elle lança un regard vers Joanie, qui ouvrait grand ses oreilles.) Ils l'ont pillé, ont brûlé les maisons et ont massa... euh... éliminé la plupart des habitants.

— C'est quoi ce mot que tu as failli prononcer, maman? demanda Joanie. Celui qui veut dire la même chose qu'éliminer.

— Massacrer, répondis-je pour épargner Marsali. Cela veut dire assassiner sauvagement et sans discernement plusieurs personnes. Tiens.

Je lui tendis une nouvelle compresse que, pour une fois, elle appliqua sans rechigner.

— En quoi c'est différent de tuer simplement?

— Cela dépend. Tu peux tuer quelqu'un par accident, par exemple, auquel cas ce n'est pas un massacre, même si c'est très regrettable. Tu peux aussi tuer quelqu'un qui cherche à te tuer. Il s'agit alors d'une défense légitime.

— Rachel dit que c'est mal, observa Joanie pour la forme. Et si on est dans une armée et qu'on doit tuer les soldats de l'autre camp?

Marsali fit une grimace de réprobation et répondit sèchement:

— Si un homme s'engage dans l'armée, alors tuer devient son métier. Mais il le fait avant tout pour protéger sa famille et ses biens. C'est un peu comme une défense légitime, comprends-tu?

— Je comprends «sauvagement», déclara Joanie. Ça veut dire être brutal quand on n'a pas besoin de l'être, mais «sans discernement»?

Elle prononça soigneusement le mot comme si elle se préparait à l'épeler.

— Cela veut dire tuer des gens au hasard alors qu'ils ne t'ont rien fait.

— L'ami indien de cousin Ian n'avait donc pas de raison de brûler ce village et de tuer ces gens?

Marsali et moi échangeâmes un regard.

— Nous n'en savons rien pour le moment, répondit-elle. Mais quelles que soient ses raisons, elles sont mauvaises. Maintenant que ton traitement est terminé, va donc trouver Félicité et remplissez le baquet pour faire tremper le linge.

Elle lui prit sa compresse et attendit qu'elle soit sortie par la porte de la cuisine avant de se tourner vers moi et de me tendre la lettre.

Elle était adressée par un M. Johansen, un des correspondants réguliers de Fergus, et son contenu était tel que l'avait décrit Marsali, hormis quelques détails scabreux qu'elle avait omis par égard pour sa fille. Elle était assez factuelle, avec à peine quelques fioritures stylistiques du dix-huitième siècle, ce qui ne la rendait que plus terrifiante. Apparemment, plusieurs habitants d'Andrustown avaient été scalpés.

Je relevai les yeux et Marsali hocha la tête.

— Fergus veut la publier, mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, déclara-t-elle. À cause de Ian.

— Qu'est-ce que mon fils a encore fait?

Jenny se tenait sur le seuil de l'imprimerie. Elle rentrait du marché avec un panier sous le bras. Elle vit la lettre dans ma main et m'interrogea du regard. Marsali se chargea de lui résumer la situation, puis lui demanda:

— Ian vous a-t-il parlé de la jeune Indienne qu'il a épousée?

Jenny fit non de la tête en sortant une à une ses emplettes du panier.

— Pas un mot. Il a juste dit à Jamie qu'il ne nous oublierait jamais.

Une ombre traversa son visage et je me demandai ce qu'elle et son mari avaient ressenti en lisant la lettre où Jamie leur racontait comment leur fils était devenu un Iroquois. Je savais à quel point il avait été difficile pour lui de la rédiger et ne pouvais qu'imaginer le désarroi des parents en la recevant.

Elle posa une pomme et me fit signe de lui donner la lettre. Elle la lut en silence, puis releva les yeux vers moi.

— Tu crois qu'il a encore des sentiments pour elle?

— Oui, répondis-je à contrecœur. Mais cela n'a rien à voir avec ce qu'il éprouve pour Rachel.

Je revoyais Ian se tenant à mes côtés, au crépuscule, sur le bastion en demi-lune du fort Ticonderoga, le soir où il m'avait parlé de ses enfants et d'Emily.

— Il se sent coupable envers elle, n'est-ce pas?

Jenny scrutait mon visage d'un air perspicace. Je hochai la tête. Elle pinça ses lèvres et rendit la lettre à Marsali.

— J'ignore si son ancienne femme a un rapport avec ce Brant et ses actes, et ce n'est pas elle qui a été massacrée. Que Fergus publie cette lettre, mais qu'il la montre d'abord à Jamie et lui demande d'en parler à Ian. Il l'écouterà.

Ses traits s'éclaircirent et elle esquissa un léger sourire.

— Il a une bonne épouse à présent, ajouta-t-elle. Je pense que Rachel saura le garder sur le droit chemin.

Le courrier arrivait à l'imprimerie à n'importe quelle heure du jour, et parfois de la nuit, apporté par toutes sortes de messagers. Philadelphie se targuait de posséder le meilleur service postal des colonies, établi par Benjamin Franklin trois ans plus tôt. Des facteurs à cheval acheminaient les

lettres régulièrement entre Philadelphie et New York ainsi que sur une trentaine d'autres routes à travers le pays.

Compte tenu de la nature du travail de Fergus et de la situation politique, le courrier empruntait également des voies moins modernes: il était transmis par des voyageurs, des marchands, des Indiens et des soldats, glissé sous la porte par les rondes de nuit, ou donné dans la rue à un membre de la famille. C'était ce genre d'échanges, durant l'occupation britannique de la ville, qui m'avait contrainte à épouser John Grey pour éviter d'être arrêtée pour activités séditieuses et espionnage.

Toutefois, la lettre de John arriva par la voie officielle dans la sacoche d'un facteur à cheval, dûment timbrée et scellée par un cachet en cire jaune portant l'empreinte de sa chevalière: une demi-lune souriante.

À Mme James Fraser, Imprimerie Fraser, Philadelphie.

De lord John Grey, Wilbury House, New York

Ma chère,

Je me trouve actuellement avec mon frère et son régiment à New York, où je resterai sans doute un bon moment. Le bail de ma maison sur Chestnut Street n'expire qu'à la fin de l'année, et l'idée qu'elle reste abandonnée, exposée au vandalisme, me chagrine. C'est pourquoi j'ai pensé vous la proposer à nouveau.

Non pas, je me hâte d'ajouter (au cas où votre intransigeant époux lirait pardessus votre épaule), pour y élire votre domicile, mais afin d'y établir votre pratique. Connaissant votre étrange habitude d'attirer des individus souffrant de toutes sortes de maux, difformités ou mutilations atroces et sachant également le nombre de personnes s'entassant dans l'imprimerie de M. Fraser fils, il me semble que vous y seriez plus à votre aise pour mener vos aventures médicales plutôt qu'entre une presse à imprimerie et une pile vertigineuse de bibles bon marché reliées en bougran.

Afin que vous ne perdiez pas votre temps précieux en travaux domestiques, Mme Figg et une servante de son choix resteront à mon service aussi longtemps que vous aurez besoin d'elles. Elles seront payées directement par ma banque. Vous m'obligeriez grandement, ma chère, en acceptant mon offre, soulageant ainsi mon esprit quant à la propriété. En outre, de vous imaginer chez moi administrant un clystère au général Arnold égayera considérablement mon morne quotidien.

Votre dévoué serviteur,

John

— Qu'est-ce qui vous fait sourire comme ça, mère Claire? me demanda Marsali, l'air taquin. On vous a envoyé un *billet doux*⁷?

— Si l'on peut dire, répondis-je en repliant la lettre. Tu ne saurais pas où

est Jamie en ce moment, par hasard?

Elle ferma un œil pour réfléchir, l'autre surveillant Henri-Christian, occupé à lustrer les meilleures bottes de son père et à se barbouiller de cirage par la même occasion.

— Il a dit qu'il partait avec Ian voir un homme à propos d'un cheval, puis aux docks.

— Aux docks? A-t-il précisé pour quoi faire?

— Non, mais je peux le deviner. Ça suffit, Henri! *A Dhia*, regarde dans quel état tu t'es mis! Va trouver une de tes sœurs et demande-lui de t'aider à enlever tout ce cirage!

Henri-Christian contempla ses mains, paraissant stupéfait de les voir toutes noires.

— Oui, maman, répondit-il, joyeux.

Il s'essuya sur sa culotte puis gambada vers la cuisine en criant à tue-tête:

— Félicité! Viens me laver!

En comprenant qu'elle avait préféré écarter son fils aux oreilles trop pendues, je me rapprochai de Marsali et lui demandai à voix basse:

— Pourquoi?

— Il a discuté avec Fergus de la possibilité de vous accompagner, lorsque vous retournerez en Caroline du Nord. À mon avis, il est allé se renseigner pour savoir combien coûterait de déménager tout ça (elle fit un grand geste englobant la pièce, de la presse jusqu'au grenier) par bateau.

— Mmm... fis-je, m'efforçant de paraître le plus neutre possible.

Mon cœur avait néanmoins fait un petit bond, tant à la perspective de notre retour prochain à Fraser's Ridge qu'à la possibilité que Fergus et Marsali viennent avec nous.

— C'est ce que tu souhaites? demandai-je prudemment.

Elle fronça les sourcils, l'air soucieux. Elle était toujours aussi ravissante, mais elle était trop maigre. La fatigue et la tension durcissaient ses traits.

— Je n'en sais rien, avoua-t-elle. La vie est plus facile maintenant que les Anglais sont partis, mais ils ne sont pas loin, n'est-ce pas? Ils pourraient revenir, et que se passera-t-il alors?

Elle lança un regard vers l'échoppe derrière elle, bien qu'il n'y eût personne. Au cours des derniers mois de l'occupation britannique, Fergus avait dû quitter sa famille pour se cacher dans les faubourgs de la ville.

J'ouvris la bouche pour répondre que je doutais d'un éventuel retour de l'armée anglaise. Sous l'influence de la marijuana, Hal Grey m'avait confié que les Britanniques avaient décidé de se concentrer sur les colonies du Sud, puis de fermer les communications avec celles du Nord afin de les affamer jusqu'à ce qu'elles se soumettent. Toutefois, je jugeai préférable de me taire en attendant de savoir ce que Jamie avait dit à Fergus.

Je me maudis une fois de plus de ne pas en savoir davantage sur le déroulement de la guerre. Pourquoi n'avais-je pas étudié un peu mieux mon histoire des États-Unis quand j'en avais eu la possibilité?

La réponse était simple: je ne m'étais pas attendue à finir en Amérique. En outre, il ne servait à rien de vouloir tout planifier, compte tenu de cette propension de la vie à changer brusquement de cap sans prévenir.

— Ce serait formidable si vous décidiez de venir, dis-je.

Puis j'ajoutai sournoisement:

— Les enfants grandiraient auprès de nous.

Pas dupe, Marsali me lança un regard de biais.

— Ne croyez pas que je n'apprécie pas la valeur d'une grand-mère. D'autant plus que, quand vous partirez, grannie Janet partira également.

Je n'y avais pas pensé.

— Tu crois? Jenny vous adore, vous et les petits. Fergus est son fils tout autant que ses autres enfants.

Elle esquissa un sourire et, l'espace d'un instant, je revis l'adolescente rayonnante de quinze ans qui avait épousé Fergus sur une plage des Caraïbes, douze ans plus tôt.

— C'est vrai, admit-elle. Mais Ian est son petit dernier et elle l'a si peu vu. Maintenant qu'il est marié, elle voudra être à ses côtés pour aider avec les enfants quand ils arriveront. Or, Rachel suivra Ian où qu'il aille, et Ian suivra père où qu'il aille.

C'était bien raisonné. J'inclinai la tête, impressionnée par sa perspicacité. Avec un soupir, elle s'assit dans son fauteuil et saisit le premier article de la pile de son panier de raccommodage plein à craquer. L'aiguille et le fil étaient encore plantés dans le vêtement là où elle les avait abandonnés. Ne voulant pas interrompre la conversation, j'approchai un tabouret, m'assis près d'elle et cueillis une paire de bas de Germain dans le tas. J'ouvris la corbeille à ouvrage et sortis la trousse de couture, des écheveaux de fil et l'œuf à repriser. J'enfilai mon fil dans le chas d'une aiguille en constatant avec satisfaction que j'y parvenais encore sans mes lunettes.

— Et qu'en pense Fergus? demandai-je.

— C'est bien là le hic, répondit-elle franchement. Pour ma part, je partirais volontiers avec vous, mais vous savez comment c'était pour lui, quand il vivait à Fraser's Ridge.

J'acquiesçai avec une petite grimace et étirai le talon d'un bas sur l'œuf.

— Cette dernière année, les conditions en ville n'ont pas été de tout repos, reprit-elle. Je ne saurais vous dire combien de fois les soldats sont venus pour l'arrêter. Ils ont saccagé l'atelier à plusieurs reprises, ne le trouvant pas. Sans compter les loyalistes, qui ont plusieurs fois peint des slogans sur la devanture. Néanmoins, le danger ne l'effraie pas, tant que les enfants et moi ne sommes pas menacés.

— Et même si vous l'êtes, marmonnai-je. Je ne parle pas uniquement de Fergus. Ah, ces foutus hommes!

Elle pouffa de rire.

— Certes, mais, justement... c'est un homme. Il a besoin de se sentir utile. Il doit être capable de subvenir à nos besoins. Or, il y parvient en exerçant ce métier et en l'exerçant bien. Comment pourra-t-il gagner décemment sa vie dans les montagnes?

— C'est vrai, admis-je à contrecœur.

Il faisait chaud, et la marmite qui mijotait dans le foyer de la cuisine rendait l'atmosphère encore plus étouffante. Mouches ou pas (elles pullulaient, à Philadelphie), je me levai et allai ouvrir la porte donnant sur la cour. Il ne faisait pas moins chaud à l'extérieur, mais au moins le feu sous la grande cuve de linge n'avait pas été allumé. Les filles étaient encore occupées à la remplir avec l'eau du puits.

Henri-Christian n'était visible nulle part, mais il semblait avoir été récuré. Un chiffon noir de cirage traînait sur la marche du perron. En le ramassant, j'aperçus une feuille de papier pliée sur le sol près de la porte. Elle ne comportait pas d'adresse, mais elle semblait avoir été déposée là intentionnellement et je la rentrai.

Je m'étais à peine rassise que Marsali poursuivit:

— Même si nous n'allons pas à Fraser's Ridge, il serait préférable de déménager. Il doit y avoir d'autres villes dans le Sud où un imprimeur serait le bienvenu, même si elles ne sont pas aussi grandes que Philadelphie.

— Il y a Charleston, répondis-je, dubitative. Ou Savannah. L'été y est aussi chaud et pénible qu'à Philadelphie, mais les hivers sont plus doux.

Elle me lança un bref regard par-dessus son ouvrage, qu'elle reposa sur ses genoux, semblant être parvenue à une décision.

— Ce n'est pas le climat qui m'inquiète.

Elle se pencha, fouilla sous la pile de chemises et de bas et sortit une poignée de billets froissés et de lettres aux bords déchirés. En les tenant délicatement comme s'ils étaient hautement contagieux, elle les déposa sur mes genoux. Elle observa attentivement mon visage pendant que je les lisais.

— De nos jours, tous les imprimeurs en trouvent glissés sous leur porte, expliqua-t-elle. Surtout ceux qui ont pris parti. Les premiers temps, nous nous efforcions de conserver une certaine neutralité, mais il arrive un moment où l'on ne peut plus rester le cul entre deux chaises.

Sa sincérité et sa résignation me firent monter les larmes aux yeux. Le contenu des messages encore plus. Ils étaient tous non signés et écrits par des mains différentes, même si certains provenaient nettement de la même source. Ils indiquaient clairement le prix à payer pour avoir choisi le camp des insurgés.

Elle reprit les lettres et les empila soigneusement.

— C'était pire lorsque les Britanniques étaient encore là. J'avais cru que cela s'arrêterait lorsqu'ils seraient partis, mais je me trompais.

— Je suppose que tous les loyalistes ne les ont pas suivis, dis-je, encore ébranlée.

— Seuls les plus riches sont partis, répondit-elle, non sans cynisme. Ceux qui craignaient d'être traînés hors de chez eux, battus et dépouillés, sans l'armée pour les protéger. Mais cela ne signifie pas que les pauvres ne partagent pas leurs opinions.

Je lui rendis la dernière lettre en la tenant entre deux doigts, écœurée.

— Pourquoi les conserves-tu? demandai-je. Pour ma part, j'aurais tout jeté au feu.

— Je le faisais, au début, dit-elle en enfouissant la liasse au fond du panier. Mais je n'arrivais pas à les oublier. Les mots tournaient dans ma tête toute la nuit, m'empêchant de dormir.

Elle haussa les épaules, reprit son fil et son aiguille, puis poursuivit:

— J'en ai discuté avec Fergus et il m'a dit que le mieux était de les garder et de les lire plusieurs fois par jour, l'une après l'autre. C'est ce qu'on a fait. Une fois les enfants couchés, on s'asseyait près du feu et on se les lisait à tour de rôle. Il s'en moquait, critiquait leur grammaire ou leur manque de poésie. On les comparait et on les classait, de la meilleure à la pire... puis on les rangeait et on s'endormait dans les bras l'un de l'autre.

Elle posa doucement la main sur son tas de linge comme s'il s'agissait de l'épaule de Fergus, me faisant sourire.

Je m'éclaircis la gorge et lui présentai le billet ramassé sur la marche.

— J'ignore si c'est une autre pièce à ajouter à ta collection, mais j'ai trouvé ça dehors.

Elle le prit et l'examina en le retournant dans tous les sens.

— Il est plus propre que la plupart des autres, observa-t-elle. C'est du papier chiffon de qualité. Ce n'est sans doute qu'un...

Elle s'interrompit en l'ouvrant et en le lisant. Par transparence, je constatai que le message était bref. En quelques secondes, elle devint livide.

— Marsali...

Elle me fourra le papier entre les mains et se leva d'un bond. *Coccinelle, petite coccinelle, lus-je. Rentre chez toi. Ta maison brûle et tes enfants sont partis.*

— Henri-Christian! cria Marsali. Les filles, où est votre petit frère?

UN FANTÔME EN PLEIN JOUR

Je trouvai Henri-Christian au premier endroit où je le cherchai: un peu plus loin dans la rue, jouant avec les deux plus jeunes filles des Phillips. Ces derniers ayant dix enfants, Henri-Christian pouvait se fondre dans leur maisonnée sans trop attirer l'attention.

Certains parents interdisaient à leurs enfants de s'approcher d'Henri-Christian, peut-être parce qu'ils craignaient que le nanisme soit contagieux, ou parce qu'une superstition voulait qu'il soit le fruit de l'accouplement de sa mère avec le diable. Je l'avais entendu dire plusieurs fois, mais personne dans le voisinage n'était assez fou pour formuler ce genre d'ineptie lorsque Jamie, Fergus, Ian ou Germain étaient dans les parages.

Les Phillips étaient juifs et semblaient ressentir une profonde sympathie envers un enfant tenu à l'écart à cause de sa différence. Henri-Christian était toujours le bienvenu chez eux. Leur bonne à tout faire se contenta d'acquiescer quand je lui demandai si l'un des enfants Phillips plus âgé le raccompagnerait à la maison plus tard, puis elle se replongea dans son linge. C'était jour de lessive dans tout Philadelphie, et l'atmosphère humide était encore alourdie par les nombreux baquets de linge fumants dans les cours du quartier, dégageant une odeur intense de soude.

Je retournai en hâte à l'imprimerie pour informer Marsali qu'Henri-Christian avait été retrouvé puis, coiffant ma grande capeline, j'annonçai que je partais acheter du poisson pour le souper. Marsali et Jenny, armées respectivement d'une fourche et d'un battoir, me lancèrent un regard torve mais s'abstinrent de commentaires (elles savaient à quel point je détestais faire la lessive).

Naturellement, j'avais été exemptée de corvées ménagères pendant ma convalescence et, en vérité, je n'étais pas encore assez remise pour soulever hors de l'eau de grands paquets de linge trempé et brûlant. J'aurais sans doute pu le suspendre, mais j'apaisai ma conscience en me disant que: 1) le poisson constituait un excellent souper facile à préparer pour un jour de lessive; 2) j'avais besoin de marcher régulièrement afin de retrouver mes forces et, 3) je voulais parler à Jamie en tête à tête.

La lettre anonyme m'avait troublée autant que Marsali. Elle ne ressemblait pas aux autres menaces qu'elle m'avait montrées. Ces dernières étaient politiques et, si certaines la visaient personnellement (Marsali avait dirigé seule le journal pendant que Fergus était caché), elles restaient dans la veine

habituelle des insultes du genre «garce de rebelle». J'avais moi-même fait l'objet de ce genre d'épithète, quand je ne m'étais pas fait traiter de «putain de tory» ou de ses équivalents allemands et yiddish dans les quartiers plus durs de Philadelphie.

Ce message-ci était différent. Il trahissait une perversité sophistiquée et calculée. Je sentis soudain la présence de Jack Randall derrière moi, si fort que je m'arrêtai net et me retournai.

Il y avait du monde dans la rue, mais personne ne me suivait. On n'apercevait pas l'ombre d'une tunique rouge, juste quelques officiers continentaux avec leurs vestes bleues et leurs gilets en daim.

— Va te faire foutre, capitaine, bougonnai-je.

Je pensais avoir parlé à voix basse, mais pas assez, car une petite femme ronde qui vendait des bretzels me dévisagea avec des yeux ronds. Elle regarda derrière moi pour voir à qui j'avais parlé, puis m'adressa un regard inquiet.

— Vous vous sentez bien, ma p'tite dame? demanda-t-elle avec un fort accent allemand.

— Oui, oui, répondis-je, gênée. Merci.

— Tenez, prenez ça, dit-elle en me tendant un bretzel. Vous me semblez avoir faim.

Elle refusa que je la paye puis s'éloigna en balançant ses larges hanches, en agitant un bâton sur lequel des bretzels étaient enfilés comme des palets et en criant: «*Brezeln! Heiße Brezeln!*»

Me sentant soudain étourdie, je m'adossai à un mur, fermai les yeux et mordis dans la pâtisserie. Elle était croustillante, fraîche et saupoudrée de sel. Je découvris avec surprise qu'elle avait vu juste. J'étais affamée.

La nourriture atterrit dans mon estomac et je me sentis aussitôt ragaillardie. La panique que j'avais brusquement ressentie s'évapora si soudainement que j'aurais presque pu l'avoir imaginée. Presque.

Cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps. J'avalai le dernier morceau de bretzel et, après avoir vérifié mon pouls (il était fort et régulier), repris mon chemin vers le fleuve. Je marchai lentement. Il était midi et un trop grand effort m'aurait laissée en nage et à nouveau étourdie. J'aurais dû prendre ma canne, mais, dans un élan d'imprudence, avais décidé de m'en passer. Je détestais me sentir handicapée.

Je détestais encore plus cette sensation de menace, cette peur irrationnelle... cette panique. Les militaires de mon temps appelaient cela une «intrusion» ou un «*flash-back*». La dernière fois, cela m'avait pris à Saratoga. Comme cette peur ne s'était pas reproduite depuis, je l'avais presque oubliée.

Naturellement, c'était parfaitement explicable. J'avais reçu une balle, avais été à deux doigts de mourir et étais encore physiquement affaiblie. La dernière fois, je me trouvais la nuit dans une forêt près d'une bataille, seule, perdue et entourée d'hommes violents. La situation était trop proche de celle où j'avais

été enlevée et agressée...

— Violée, rectifiai-je fermement à voix haute.

Deux messieurs qui passaient à côté de moi sursautèrent. Je ne leur prêtai pas attention. Il était inutile d'éviter ce mot ou le souvenir. C'était fini. J'étais sauve.

Avant cela, la première fois où j'avais été submergée par cette impression de menace, c'était à River Run, au cours d'une réception. Une réception où l'appréhension d'une violence imminente avait été palpable. Dieu merci, Jamie était là. En me voyant hantée, littéralement, il m'avait donné une poignée de sel pour chasser le fantôme qui me poursuivait.

Les Highlanders avaient toujours une réponse pratique à tout, qu'il s'agisse de raviver un feu étouffé pour la nuit, de traiter une vache qui ne donne plus de lait ou de se débarrasser d'un spectre inopportun.

Je touchai la commissure de mes lèvres avec le bout de ma langue et trouvai un grain de sel égaré. Je retins un rire. Je cherchai derrière moi la femme qui m'avait secourue, mais elle avait disparu.

— Comme un ange, murmurai-je. Merci.

Il devait y avoir une prière en gaélique pour ce genre de choses. Il en existait des centaines. Je n'en connaissais que quelques-unes, ayant principalement traité à la santé (cela rassurait mes patients qui parlaient le gaélique). Je choisis celle qui se prêtait le mieux à la situation et repris mon chemin, mes semelles battant solidement les pavés, en fredonnant:

*Je te foule aux pieds, ô toi crise,
Comme la baleine se moque des océans,
Ô toi crise du dos, toi crise du corps,
Toi perfide qui ronge la poitrine.*

Puis j'aperçus Jamie, riant d'une remarque que lui faisait Fergus, et tout rentra dans l'ordre autour de moi.

Lorsque Jamie vit mes traits, il me prit le bras et me dirigea vers une petite maison de café située à l'angle de Locust Street. À cette heure de la journée, l'établissement était presque vide et j'attirai peu l'attention. Les femmes buvaient du café, quand il y en avait, mais chez elles, en compagnie d'amies ou lors de petites réceptions. S'il existait à Londres et à Édimbourg de grands cafés où la présence de femmes ne faisait sourciller personne, ceux de Philadelphie étaient des bastions exclusivement masculins où l'on venait parler affaires ou politique.

— Qu'as-tu fait, *Sassenach*? Tu as l'air...

Il s'interrompt pour prendre le plateau de tasses et de biscuits aux amandes des mains du serveur, tout en m'observant et en cherchant un terme

adéquat qui ne lui vaudrait pas de recevoir ma tasse de café à la figure.

— Légèrement indisposée, trouva Fergus en saisissant la pince à sucre. Tenez, milady.

Sans me demander mon avis, il laissa tomber deux gros morceaux de sucre brun dans ma tasse.

— On dit que boire une boisson chaude vous rafraîchit, ajouta-t-il.

— Ce qui est sûr, c'est que ça fait transpirer, observai-je en prenant ma cuillère. Mais si la sueur ne s'évapore pas, je ne vois pas comment cela te rafraîchirait.

J'estimai le taux d'humidité ambiante à environ cent pour cent. Je versai un peu de mon café sucré dans la soucoupe et soufflai dessus avant de reprendre:

— Quant à ce que je faisais, je me rendais au marché acheter du poisson pour le souper. Et vous, messieurs?

D'être assise m'avait considérablement stabilisée, et la présence de Jamie et de Fergus éloignait l'étrange menace que j'avais ressentie dans la rue. Néanmoins, la seule pensée de la lettre anonyme trouvée sur la marche de l'imprimerie me donnait toujours la chair de poule.

Jamie et Fergus échangèrent un regard.

— Nous faisons l'inventaire de nos biens, répondit Jamie. Et nous avons rendu visite à quelques entrepôts et capitaines.

Cela me réconforta aussitôt. Cela ressemblait fort à une première étape concrète vers notre retour à Fraser's Ridge.

— L'inventaire de nos biens? répétais-je. Pourquoi, il nous en reste?

Le plus gros de nos liquidités avait servi à acheter des chevaux, des uniformes, des armes, de la nourriture pour les hommes de Jamie, ainsi qu'à d'autres dépenses liées à la guerre. En théorie, le Congrès était censé nous rembourser, mais compte tenu de ce que m'avait dit le général Arnold sur l'état des finances du gouvernement américain, il ne fallait guère y compter.

Jamie devina ma pensée et sourit.

— Un peu, répondit-il. J'ai trouvé un acheteur pour le hongre: quatre livres.

— Ça me semble un bon prix. Mais... n'avons-nous pas besoin du cheval pour le voyage?

Avant qu'il ait pu répondre, la porte s'ouvrit et Germain entra, une pile de journaux sur le bras et l'air renfrogné. Ses traits s'illuminèrent dès qu'il nous aperçut et il vint m'embrasser.

— *Grand-mère!* Que faites-vous ici? Maman a dit que vous étiez allée acheter du poisson.

Je me sentis soudain coupable à cause de la lessive.

— Oh, fis-je. Oui, c'est vrai... euh... j'étais justement en chemin, mais... Tu ne veux pas un petit biscuit?

Je lui tendis l'assiette de biscuits aux amandes et vis son regard s'illuminer.

— Un seul, dit fermement son père.

Germain leva les yeux au ciel et en saisit un entre deux doigts avec un soin exagéré.

— Papa, dit-il entre deux bouchées, je crois que tu devrais retourner à la maison.

— Pourquoi?

Germain lécha un peu de sucre à la commissure de ses lèvres et lorgna le reste des biscuits.

— Parce que grannie Janet a dit à M. Sorrel que s'il n'arrête pas d'embêter maman, elle le pourfendra avec sa fourche à linge. Et je crois qu'elle en est capable.

Il humecta son index et cueillit des miettes sur le bord de l'assiette.

Fergus grogna, me surprenant. Je ne l'avais pas entendu faire ce bruit depuis qu'il était un petit pickpocket sauvageon de huit ans traînant dans les rues de Paris.

— Qui est ce M. Sorrel? demanda Jamie sur un ton faussement badin.

— Un tavernier qui passe tous les jours devant l'imprimerie pour aller au travail et qui s'arrête pour acheter un journal et reluquer ma femme, répondit Fergus en repoussant son banc et en se levant. Si vous voulez bien m'excuser, milady...

— Il ne vaudrait pas mieux que je t'accompagne? demanda Jamie.

— Non, répondit Fergus en coiffant son bicorne. C'est un pleutre. Il déguerpit dès qu'il me voit.

Il esquissa un sourire d'une blancheur immaculée avant d'ajouter:

— Si votre sœur ne l'a pas déjà pourfendu.

Il sortit, laissant les biscuits à la merci de Germain, qui s'en remplit les poches avant de se diriger vers le comptoir pour déposer sa liasse de journaux, ramasser ceux de la veille, froissés et tachés de café, et collecter son argent de la propriétaire.

— Pendant que vous faisiez l'inventaire, Fergus t'a-t-il dit ce qu'il compte faire de sa presse? demandai-je discrètement.

Jamie acquiesça et agita sa tasse sous ses narines avec une légère grimace. Le breuvage n'avait de café que le nom. Si quelques vrais grains avaient été incorporés dans le mélange, il contenait surtout de la chicorée et d'autres ingrédients. J'écartai un fragment de gland carbonisé de ma soucoupe et rajoutai du sucre.

En réalité, l'imprimerie était une affaire très rentable, surtout maintenant que le seul concurrent de Fergus, un loyaliste, avait quitté la ville avec l'armée britannique.

— Néanmoins, il y a beaucoup de frais, m'expliqua Jamie. Et ils ont

encore augmenté avec le départ des Anglais.

L'encre et le papier étaient plus difficiles à obtenir maintenant que l'armée ne protégeait plus les convois. En outre, les routes étant devenues plus dangereuses, les livres commandés par des particuliers hors de la ville disparaissaient souvent en chemin et devaient être assurés.

Jamie fronça légèrement le nez et vida sa tasse en trois gorgées.

— Sans compter que l'assurance des locaux coûte cher, reprit-il. Marsali rechigne à la payer, mais Fergus se souvient de ce qui est arrivé à mon imprimerie à Édimbourg. Il m'a également raconté plusieurs choses que Marsali ignore.

— Comme quoi?

Je lançai un regard prudent vers Germain, mais il était plongé dans une conversation manifestement coquine avec une jeune serveuse derrière le comptoir. Elle avait deux ou trois ans de plus que lui et semblait le trouver hilarant.

— Oh, les menaces habituelles de gens qui n'aiment pas ce qu'il publie ou ne supportent pas qu'il refuse leurs propres textes. Quelques sabotages également, ses journaux volés dans les tavernes et les cafés, et éparpillés dans la rue... Quoique, selon lui, cela s'est un peu calmé depuis le départ de M. Dunphy.

— M. Dunphy étant l'imprimeur loyaliste?

— Oui. Germain! Tu n'as pas d'autres livraisons à faire, aujourd'hui? Dans ce cas, tu ferais mieux de te mettre en route avant que tes nouvelles ne soient plus fraîches.

Quelques clients se mirent à rire et les oreilles de Germain rosirent. Il lança un regard noir à son grand-père mais eut la sagesse de ne pas répondre. Il échangea quelques mots encore avec la serveuse, puis déguerpit après avoir glissé subrepticement dans sa poche le petit gâteau qu'elle lui avait donné.

Tout en observant la dextérité de sa manœuvre, je demandai à Jamie:

— Tu ne crois pas qu'il continue de faire les poches, non?

Fergus avait appris à son fils plusieurs de ses astuces, ne voulant pas que son savoir-faire se perde.

— Dieu seul le sait, mais il vaut mieux l'éloigner de Philadelphie. Il aura plus de mal à exercer ses talents dans les montagnes.

Il tordit le cou pour suivre des yeux Germain, qui s'éloignait dans la rue, puis se rassit et reprit:

— Surtout, ce dont Fergus n'a pas parlé à Marsali, c'est de ce godelureau de Wainwright.

— Quoi, le charmant Percival? m'étonnai-je. Il est toujours dans les parages?

— Oui, ce petit sodomite est tenace. Il a rédigé un compte rendu détaillé de

la prétendue histoire des parents de Fergus, concluant qu'il était l'héritier d'un vaste domaine en France. Fergus déclare que, si cela avait été un roman sentimental, aucun éditeur n'en aurait voulu, le trouvant trop invraisemblable. Il ne veut pas en entendre parler car, même si c'est vrai, il ne tient pas à être un pion servant les intérêts de quelqu'un d'autre, et si c'est faux, encore moins.

— Hmm...

J'avais abandonné l'idée de boire cette vague imitation de café et croquai simplement des morceaux de sucre entre mes molaires.

— Mais pourquoi le cache-t-il à Marsali? demandai-je. Elle est au courant des démarches précédentes de Wainwright, non?

Fascinée, j'observai Jamie pianoter sur la table d'un air songeur. Il avait été habitué à le faire pendant des années avec le majeur et l'annulaire raides de sa main droite, qui avaient été broyés, s'étaient mal ressoudés puis s'étaient souvent recassés parce qu'ils pointaient maladroitement. J'avais fini par amputer son annulaire après qu'il eut été à moitié sectionné par un coup de sabre, lors de la première bataille de Saratoga. Cela ne l'empêchait pas de pianoter sur la table comme si son doigt était toujours là, même si seuls le majeur et l'index touchaient la surface.

— En effet, répondit-il, mais, selon Fergus, les importunités de Wainwright ont commencé à prendre un tour un peu... inquiétant. Ce ne sont pas vraiment des menaces, mais des détails, comme le fait d'ajouter que, puisque Fergus est l'héritier du domaine Beauchamp, Germain héritera du titre et des terres après lui.

— Je vois plutôt ça comme un encouragement. Où est la menace?

— Si Germain hérite des terres, les commettants de Wainwright n'ont plus vraiment besoin de Fergus, n'est-ce pas?

— Tu veux dire que... non! Fergus pense qu'ils pourraient le tuer et utiliser Germain pour s'appropriier ses terres, ou je ne sais quoi qu'ils auraient derrière la tête?

Jamie haussa brièvement les épaules.

— Fergus n'a pas survécu aussi longtemps sans savoir flairer quand quelqu'un lui veut du mal. S'il pense qu'il y a anguille sous roche, j'aurais tendance à le croire.

Il ajouta avec sincérité:

— En outre, si cela peut l'inciter à quitter Philadelphie et à venir avec nous, je ne vais pas tenter de le convaincre qu'il se trompe.

J'examinai, dubitative, le reste de ma tasse de café et décidai de m'en passer.

— Justement, en parlant de Germain, ou plutôt des enfants, c'est la raison pour laquelle je te cherchais.

Je lui résumai en quelques mots le message à propos de la coccinelle et la

réaction de Marsali.

Jamie resta perplexe un instant, puis il afficha une expression que ses ennemis auraient reconnue. La dernière fois que je l'avais vue, c'était à la lumière de l'aube, dans les montagnes de la Caroline du Nord, lorsqu'il m'avait conduite dans les bois, d'un cadavre à l'autre, pour me montrer que les hommes qui m'avaient violée étaient morts et ne me toucheraient plus.

— C'est ce qui a déclenché mon malaise, expliquai-je. Cela m'a paru si... maléfique, mais d'une manière raffinée, si tu vois ce que je veux dire. Cela m'a glacé le sang.

Les morts avaient leur manière de se rappeler à vos bons souvenirs, mais je ne ressentais rien d'autre à l'évocation de cette vengeance qu'un lointain soulagement et un vague étonnement devant la beauté surnaturelle du carnage dans un tel décor.

— Je comprends, dit-il doucement, frappant son doigt absent sur la table. J'aimerais voir ce message.

— Pourquoi?

— Pour vérifier si l'écriture ressemble à celle de la lettre de Percy Wainwright.

Il se leva et me tendit mon chapeau.

— Tu es prête, *Sassenach*?

ENCORE MERCI POUR LE POISSON

J'avais acheté un bar rayé presque aussi long que mon bras, ainsi que des écrevisses et un cageot d'huîtres pêchées dans l'estuaire. La cuisine embaumait le pain frais et le ragoût de poisson. L'avantage du ragoût était qu'on pouvait toujours l'allonger, ce qui était aussi bien, car Ian et Rachel (suivis de Rollo) apparurent dans l'imprimerie peu avant le souper, encore si visiblement en proie au bonheur conjugal qu'on ne pouvait les regarder sans sourire, voire rougir.

Jenny se détendit légèrement en voyant les traits radieux de Ian. J'achevai de touiller mon ragoût et, venant me placer derrière sa chaise, je massai doucement ses épaules osseuses. Je savais à quel point une journée de lessive se faisait sentir dans les muscles.

Elle poussa un long soupir extatique et pencha la tête en avant pour me laisser lui malaxer les cervicales du bout des pouces.

— Tu crois que notre petite quakeresse est déjà enceinte? me chuchota-t-elle.

Rachel se trouvait de l'autre côté de la pièce, bavardant avec les enfants. Elle était très à son aise avec eux. Son regard ne cessait de revenir sur Ian, qui examinait un objet que Fergus avait sorti d'un tiroir du buffet.

— Ils ne sont mariés que depuis un mois, lui répondis-je à voix basse.

— Ça ne prend pas si longtemps. Et de toute évidence, mon fils sait y faire. Regarde comme elle est épanouie!

Elle contenait son rire et je sentis ses épaules trembler sous mes mains.

— En voilà une drôle de pensée, de la part d'une mère! répondis-je.

Néanmoins, je ne pouvais cacher mon amusement, ni lui donner tort. Rachel rayonnait, dans la lumière magique du crépuscule que rehaussait le feu de cheminée. Tout en s'extasiant sur la nouvelle poupée de chiffon de Félicité, elle contemplait le dos de Ian.

— Il tient de son père, me confia Jenny.

Elle fit un petit bruit avec sa gorge et je sentis son plaisir nuancé par une pointe de... nostalgie? Je lançai un regard vers Jamie, qui venait de rejoindre Fergus et Ian devant le buffet. Il était toujours là, Dieu merci! Grand et félin, la douce lumière creusant des ombres dans les plis de sa chemise à chaque mouvement et faisant luire les reflets auburn de sa chevelure. Toujours là et toujours mien, Dieu merci!

— Viens couper le pain, Joanie! appela Marsali. Henri-Christian, cesse de t'amuser avec ce chien et va chercher le beurre! Félicité, va dire à Germain qu'il est l'heure de rentrer!

On entendait des garçons jouer dans la rue, leurs cris ponctués par l'impact d'un ballon contre la façade de l'imprimerie.

— Et dis à ces garnements que, s'ils brisent une vitre, leurs pères entendront parler de moi!

Il y eut un bref branle-bas de combat qui cessa lorsque les adultes se rassemblèrent autour de la table, les enfants se regroupant devant le feu avec leurs écuelles et leurs cuillères en bois. En dépit de la chaleur, le parfum d'oignon, de lait, de fruits de mer et de pain frais baignait la pièce dans une délicieuse expectative.

Les hommes s'assirent en dernier, après avoir interrompu leurs messes basses près du buffet. J'interrogeai Jamie du regard et il m'effleura l'épaule en s'asseyant près de moi.

— Plus tard, me glissa-t-il avec un signe de tête vers la cheminée.

Je compris. «Pas devant les petits.»

Fergus fit un petit «Hum». Les enfants se turent aussitôt. Il leur sourit et ils baissèrent la tête vers leurs mains jointes.

— Seigneur, bénis ce repas ainsi que ceux qui l'ont préparé, récita-t-il en français. Et procure du pain à ceux qui n'en ont pas. Ainsi soit-il!

Nous murmurâmes à l'unisson «Amen», puis les conversations reprirent comme une marée montante.

— Tu retournes bientôt à l'armée, Ian? demanda Marsali en relevant une mèche blonde sous son bonnet.

— Oui, mais pas dans celle de Washington. En tout cas, pas encore.

— Quoi, tu as retourné ta veste? plaisanta Jamie. Ou c'est juste que les Anglais paient mieux?

Son ton était légèrement acerbe. Il n'avait pas encore touché un penny de l'armée continentale et m'avait confié qu'il s'attendait à ne jamais être payé. Le Congrès versait les soldes au compte-gouttes, et un général temporaire démissionnaire figurait certainement tout en bas de sa liste.

Ian mâcha une huître et ferma les yeux avec délectation. Puis il essuya une goutte de lait sur son menton avant de répondre:

— Non, j'emmène Dottie à New York pour qu'elle voie son père et lord John.

Il y eut un silence autour de la table. Jenny lança un regard vers Rachel, qui paraissait parfaitement calme, quoique moins nettement rayonnante que plus tôt. Néanmoins, elle ne manifestait aucune surprise; elle était donc au courant.

— Pourquoi? demanda Jamie sur un ton neutre. J'espère qu'elle n'a pas décidé que Denzell ne lui convenait pas. En tout cas, je doute qu'il la batte.

En voyant Rachel pouffer de rire, tout le monde se détendit.

— Je crois que Dottie est heureuse en ménage, déclara-t-elle. Et je peux affirmer que Denny l'est. Son frère aîné est mort. Henry en a reçu la confirmation hier, mais il n'est pas encore en état d'entreprendre un si long voyage, surtout avec tous les dangers qu'il y a sur la route en ce moment. Dottie considère qu'il est de son devoir d'aller soutenir son père.

Jenny lui lança un bref regard, qui s'aiguïsa lorsqu'elle le tourna vers Ian.

— «Tous les dangers sur la route», répéta-t-elle sur un ton aussi neutre que celui de Jamie, mais qui ne trompa personne.

Ian lui sourit, déchira un morceau de pain et le trempa dans son ragoût.

— Ne t'inquiète pas, maman. Nous voyagerons avec un groupe de gens que je connais. Ils acceptent de faire un détour par New York. Nous serons en sécurité avec eux.

— Quel genre de gens? demanda-t-elle, suspicieuse. Des quakers?

— Des Iroquois. Viens les voir avec Rachel et moi après le souper. Ils seront ravis de te rencontrer.

Depuis toutes les années que je la connaissais, je n'avais encore jamais vu Jenny abasourdie. Je sentais Jamie se retenir de rire près de moi, et je dus moi-même baisser la tête vers mon écuelle pour cacher mon sourire.

Jenny était une coriace. Elle prit son temps, inspira longuement, repoussa Rollo qui tentait d'enfouir son museau sous son tablier, puis répondit calmement:

— Oui, cela me ferait plaisir. Fergus, pourrais-tu me passer le sel, s'il te plaît?

Malgré cette petite scène comique, je n'avais pas oublié ce que Rachel venait de nous apprendre. Mon cœur se serra comme si on avait fait un nœud autour avec du fil barbelé. *Vous arrive-t-il de conclure des marchés avec Dieu?* Si Hal lui avait proposé un tel marché, Dieu l'avait refusé. *Mon pauvre Hal, je suis sincèrement navrée.*

— Je suis désolée d'apprendre ce qui est arrivé au frère de Dottie, dis-je en me penchant vers Rachel. Sais-tu ce qui s'est passé?

Elle acquiesça, illuminée par le feu derrière elle. Ses cheveux noirs formaient un rideau qui projetait une ombre sur son visage.

— Henry l'a appris par leur frère Adam. Ce dernier a reçu une lettre de quelqu'un dans l'état-major de Clinton, je crois. Il lui présentait simplement ses condoléances pour le décès du capitaine Benjamin Grey, prisonnier de guerre britannique retenu à Middlebrook Encampment, dans le New Jersey, et lui demandait de transmettre la triste nouvelle aux autres membres de sa famille. Ils savaient qu'il y avait une possibilité qu'il soit mort, mais cette lettre semble le confirmer une fois pour toutes.

— Middlebrook Encampment, c'est cet endroit dans les monts Watchung où Washington a conduit ses troupes, après Bound Brook, observa Fergus.

L'armée a quitté les lieux en juin de l'année dernière. Pourquoi le capitaine Grey s'y trouvait-il toujours?

Jamie haussa les épaules.

— Une armée ne se déplace pas avec ses prisonniers, hormis ceux qu'elle capture en route, naturellement.

Fergus hocha la tête, même s'il ne semblait pas entièrement satisfait par cette réponse. Marsali intervint avant qu'il ait pu reprendre la parole et agita sa cuillère vers Ian.

— À ce propos, pourquoi tes amis se rendent-ils dans le Nord? Cela n'a rien à voir avec ce massacre à Andrustown, n'est-ce pas?

Inquiète, Jenny se tourna vers son fils. Les traits de celui-ci se fermèrent, quoiqu'il répondît calmement:

— Si, en effet. Comment as-tu entendu parler de ça?

Marsali et Fergus levèrent les yeux au ciel en même temps, me faisant sourire en dépit de ma tristesse pour le fils de Hal.

— Comme on entend toutes les nouvelles qu'on publie, répondit Fergus. Par une lettre de quelqu'un qui en a lui-même entendu parler.

— Et que pensent tes amis de cette affaire? demanda Jenny à Ian.

— Plus important encore, qu'en penses-tu toi-même? renchérit Jamie.

Une ombre passa sur le front de Rachel, trop légère pour être de l'angoisse. Elle disparut lorsqu'elle entendit Ian répondre:

— Rien.

Sentant que tout le monde attendait qu'il développe, il but une gorgée de bière, avant de préciser:

— Je ne connais personne qui s'y trouvait, et je n'ai aucunement l'intention de retourner ma veste pour aller me battre pour les Anglais avec Thayendanega. J'accompagnerai Dottie à New York, puis j'irai retrouver Washington, où qu'il soit.

Il sourit à Rachel, et ses traits, habituellement plutôt quelconques, devinrent d'une beauté saisissante.

— J'ai besoin de mon salaire d'éclaireur, ajouta-t-il. J'ai une femme à entretenir, désormais.

— Quand il sera parti, il faut que tu viennes vivre avec nous, déclara Marsali à Rachel.

J'étais en train de me demander où elle allait la mettre (quoique Marsali était pleine de ressources, et je ne doutais pas qu'elle lui trouverait un petit coin), quand Rachel fit non de la tête, secouant sa chevelure lisse.

— Merci, mais j'irai avec Ian chercher Dottie, puis Rollo et moi resterons dans le camp avec mon frère. J'y serai plus utile.

Elle agita les doigts en guise d'illustration et me sourit.

— Claire, tu sais à quel point il est gratifiant d'exercer une occupation qui

aide autrui.

— En effet, répondis-je en me concentrant sur la tartine que je beurrerais. Et que considères-tu comme le plus utile, faire bouillir le linge ou percer des furoncles sur les fesses de M. Pinckney?

Cela la fit rire. L'arrivée d'Henri-Christian rapportant son écuelle vide lui épargna de répondre. Il la déposa sur la table et bâilla, oscillant sur ses petites jambes.

— Oui, je sais, il est tard, mon petit homme, lui dit sa mère.

Elle le hissa sur ses genoux et le serra dans ses bras.

— Pose ta tête contre moi, *a bhalaich*. Papa ira te coucher dans un instant.

On apporta plus de bière. Les filles ramassèrent les écuelles vides et les mirent à tremper dans un seau. Germain disparut à l'extérieur pour jouer encore quelques minutes avec ses amis. Rollo se lova devant le feu, et la conversation devint générale.

La main de Jamie était posée sur ma jambe et je m'appuyai contre lui, posant la tête sur son épaule. Il baissa les yeux, me sourit et exerça une légère pression sur ma cuisse. Il me tardait de retrouver le confort spartiate de notre paillasse, dans le grenier, de me débarrasser de mes vêtements et de discuter avec Jamie en chuchotant dans le noir; mais, pour le moment, j'étais parfaitement heureuse là où je me trouvais.

Rachel parlait avec Fergus, Marsali entre eux. Cette dernière fredonnait doucement une berceuse à Henri-Christian, dont la tête ronde s'inclinait de plus en plus vers la poitrine de sa mère, les paupières lourdes. J'observai attentivement Rachel, mais il était encore bien trop tôt pour déceler des signes d'une grossesse éventuelle, même si... Je m'interrompis, mon attention attirée par un autre détail.

J'avais accompagné Marsali tout au long de sa grossesse lorsqu'elle attendait Henri-Christian. Cette roseur sur ses joues n'était pas due à la chaleur dans la pièce. Ses paupières légèrement enflées, son visage et son corps plus ronds et plus doux... J'aurais dû reconnaître les signes plus tôt. Fergus le savait-il? Je lui lançai un regard. Assis en bout de table, il observait sa femme et son fils, ses yeux noirs remplis d'amour.

Jamie remua légèrement à côté de moi et se tourna pour parler à Ian, assis de l'autre côté. Je me tournai également et constatai que les yeux de Ian étaient eux aussi fixés sur Marsali et Henri-Christian, avec une mélancolie qui me pinça le cœur.

Je la ressentais aussi, pour Brianna. Elle, Roger, Jem et Mandy étaient en sécurité... mais si loin. Je déglutis pour déloger le nœud qui s'était formé dans ma gorge.

«On donnerait volontiers sa vie pour sa famille, m'avait dit Hal au cours de la longue nuit où nous avons veillé ensemble. Parallèlement, on se dit: "Je ne peux pas mourir! Que leur arrivera-t-il quand je ne serai plus là?"

Naturellement, vous savez pertinemment que vous ne pouvez pratiquement rien faire pour les aider. Ils doivent s'en sortir seuls, ou pas.»

C'était vrai, mais cela ne vous empêchait pas de vous ronger les sangs.

L'air était chaud et sentait le renfermé, dans le grenier. Aux agréables odeurs de cuisine retenues sous les poutres s'ajoutait l'âcreté de l'encre, du papier, du bougran et du cuir qui avaient chauffé toute la journée, ainsi que les émanations omniprésentes du foin. Le tout me prit à la gorge quand j'atteignis le dernier échelon de l'échelle et j'allai aussitôt ouvrir les portes donnant sur la ruelle pavée, derrière l'imprimerie. Le souffle de Philadelphie s'engouffra à l'intérieur, faisant frémir les piles de papier. Il était chargé de la fumée des dizaines de cheminées qui nous entouraient, de la puanteur des tas de crottin derrière la pension pour chevaux un peu plus bas dans la rue et du parfum résineux entêtant des feuilles, des écorces, des taillis et des fleurs qui étaient l'héritage de William Penn. «Laissez un arpent d'arbres pour tous les cinq arpents débroussaillés», avait-il recommandé dans sa charte. Si Philadelphie n'avait pas tout à fait évolué à la hauteur de ses espérances, elle n'en était pas moins une ville verte.

— Dieu te bénisse, William, soupirai-je en me débarrassant de mes vêtements le plus rapidement possible. L'air du soir était chaud et humide, mais au moins il remuait, et j'avais hâte de le sentir caresser ma peau.

— C'est gentil de ta part, *Sassenach*, déclara Jamie en grimpant dans le grenier à son tour. Mais qu'est-ce qui te fait penser au garçon?

— Quel gar... Ah, William! En fait, je ne parlais pas de ton fils...

Je cherchai une manière de lui expliquer puis, constatant qu'il ne m'écoutait pas vraiment, j'abandonnai.

— Tu pensais à lui, toi? demandai-je.

— Oui, admit-il en venant me délacer. C'est le fait d'être avec les enfants, tous tellement à l'aise les uns avec les autres...

Il m'attira à lui, posa son front sur le mien et resta immobile un moment, son souffle écartant les cheveux de devant mon visage.

— Tu aurais aimé qu'il soit là, dis-je doucement en mettant une main sur sa joue. Qu'il fasse partie de la famille. Si seulement...

— Si les souhaits étaient des chevaux, les mendiants iraient loin, répondit-il avec un sourire ironique. Et si les navets étaient des épées, j'en accrocherais un à ma ceinture.

Je me mis à rire, mon regard allant vers la pile de bibles sur laquelle il avait l'habitude de déposer son épée. Je vis son coutelas, ses pistolets, sa giberne et un fouillis sorti de son sporran, mais pas d'épée.

— Je l'ai vendue, dit-il nonchalamment en suivant mon regard. La guerre présente au moins un avantage: on peut obtenir un bon prix d'une arme décente.

J'allais protester, mais me ravisai. Il portait des armes sur lui depuis toujours et avec un tel naturel que ses couteaux et ses pistolets semblaient faire partie de lui. Je n'aurais pas voulu qu'il se sentît diminué par la perte d'un de ses attributs. Toutefois, sans commission militaire, il n'avait pas besoin d'une épée dans l'immédiat, alors que l'argent nous faisait défaut.

— Tu pourras toujours en racheter une à Wilmington, observai-je.

Je lui retournai son service en déboutonnant sa culotte. Elle glissa en tas à ses pieds.

— Ce serait bien que William connaisse un jour la vérité au sujet de sa famille et de Bree, déclarai-je. Tu la lui diras?

— Tu veux dire, s'il s'approche suffisamment de moi pour que je puisse lui parler sans qu'il essaie de me tuer?

Il esquissa un petit sourire contrit avant d'ajouter:

— Oui, peut-être. Mais je ne lui raconterai probablement pas tout.

— En tout cas, pas tout d'un coup, convins-je.

Un courant d'air chaud souleva ses cheveux et les pans de sa chemise. Je touchai le lin froissé et moite.

— Pourquoi ne l'enlèves-tu pas?

Il me regarda de la tête aux pieds. Je ne portais plus que ma chemise et mes bas.

— Toi d'abord, répliqua-t-il.

Claire était belle, blanche et nue comme une statue française se détachant sur la nuit noire, de l'autre côté des portes ouvertes du grenier. Ses cheveux bouclés retombaient en désordre sur ses épaules. Il serait bien resté un long moment à la contempler, mais il avait encore plus envie de la posséder.

Il y avait encore des voix dans la cuisine. Il releva l'échelle au cas où il viendrait à Germain ou aux filles l'idée de monter leur dire bonne nuit.

Il entendit Ian et Fergus éclater de rire plus bas, sans doute en voyant l'échelle disparaître. Il sourit en lui-même. Ils avaient leurs propres épouses, et s'ils préféraient passer leur temps à bavarder en buvant de la bière au lieu de profiter de leurs lits, c'était leur affaire.

Claire était déjà allongée sur leur paillasse quand il revint. Elle formait une silhouette pâle dans l'ombre profonde projetée par les fûts d'encre. Il s'allongea près d'elle et caressa sa hanche. Elle referma sa main sur son membre et chuchota:

— J'ai envie de toi.

Puis, tout changea.

C'était leur petite magie personnelle, qui n'en était pas moins puissante: l'odeur d'oignon et de saumure sur ses mains; le goût du beurre et de la bière sur sa langue; le chatouillis de ses cheveux dans son cou, puis une soudaine

précipitation quand elle glissa un doigt dans la raie de ses fesses, le faisant s'arquer brusquement entre ses cuisses prêtes à l'accueillir.

Il plaqua une main sur sa bouche pour étouffer son petit cri et la sentit rire sous lui, son souffle chaud contre sa paume. Alors il écarta ses doigts et la fit taire avec sa bouche, couché sur elle sans bouger, essayant de se retenir, puis incapable d'attendre plus longtemps quand elle se trémoussa, moite et glissante, frottant ses tétons contre les siens, l'aiguillonnant... Puis elle frémit et émit un son de capitulation qui lui donna toute liberté de faire ce qu'il voulait. Il ne s'en priva pas.

Jamie poussa un profond soupir de satisfaction, totalement détendu.

— J'en avais envie depuis ce matin, *Sassenach*. *Moran taing, a nighean*.

— Moi auss... C'est une chauve-souris?

Ça l'était: une ombre voletant dans le noir, rebondissant d'un côté et de l'autre du grenier. J'agrippai le bras de Jamie d'une main et rabattis le drap sur ma tête de l'autre. En théorie, je n'avais rien contre les chauves-souris, sauf quand elles volaient à quelques centimètres de mon crâne dans le noir.

— Ne t'inquiète pas, *Sassenach*, dit-il, amusé. Elle va ressortir.

Je sentis un chatouillis dans mon cou et me donnai une tape.

— Je n'en suis pas si sûre. Elle a suffisamment de quoi chasser ici.

Des nuages de moucherons et de moustiques entraient par les fenêtres à la tombée du soir et nous étions confrontés à un choix de Hobson: tout fermer et mourir par suffocation ou laisser ouvert et être harcelés toute la nuit par de petites pattes rampantes et le sifflement irritant de bestioles nous rasant les oreilles.

— Dans ce cas, tu devrais plutôt la remercier d'être venue, déclara Jamie.

Il roula sur le côté, essuya son torse trempé de sueur avec un bout de drap et demanda:

— Combien d'insectes as-tu dit qu'elles mangeaient?

— Euh... beaucoup. Ne me demande pas comment je m'en souviens, mais selon l'encyclopédie de Brianna la petite chauve-souris brune commune peut avaler jusqu'à un millier de moustiques en une heure.

— Ah, tu vois! Il ne peut pas y avoir plus de deux ou trois cents moustiques dans ce grenier en ce moment. Elle devrait donc en avoir terminé dans un quart d'heure.

Il n'avait pas tort, mais je n'étais pas totalement convaincue des vertus d'adopter une chauve-souris domestique. Je m'extirpai de mon abri et regardai le plafond.

— Et si des consœurs la rejoignent?

— Dans ce cas, elles nettoieront les lieux en cinq minutes. Tu veux que je l'attrape, que je la jette dehors et que je referme les portes, *Sassenach*?

— Non.

J'imaginai Jamie faisant des pirouettes dans le noir, se faisant mordre par la chauve-souris affolée ou basculant dans le vide en bondissant pour l'attraper.

— Non, répétais-je. Raconte-moi plutôt ce que tu ne pouvais pas me dire tout à l'heure, avant le souper, histoire de me faire penser à autre chose.

— Que... Ah oui!

Il roula sur le dos et croisa les mains sur son ventre.

— Je discutais simplement avec Fergus et Ian de la possibilité qu'ils nous accompagnent à Fraser's Ridge. Je n'ai pas voulu aborder le sujet à table parce qu'ils doivent d'abord en parler en tête à tête avec Rachel et Marsali, et je ne tenais pas à ce que les enfants l'apprennent. Ils auraient été excités comme des puces et Marsali m'aurait planté sa broche à rôtir entre les deux yeux pour les avoir énervés juste avant l'heure du lit.

— Elle en serait capable, dis-je, amusée. À propos de Marsali, je crois bien qu'elle est à nouveau enceinte.

Il tourna brusquement la tête vers moi.

— Tu en es sûre?

— Non, admis-je. Je ne peux pas l'être sans lui poser des questions indiscretes et l'examiner. Mais j'ai de fortes présomptions. Si c'est le cas... cela ne risque pas de changer leurs plans?

La perspective de rentrer chez nous était soudain bien réelle, plus qu'elle ne l'avait été quelques instants plus tôt. Je pouvais presque sentir l'air frais de la montagne sur ma peau nue, me donnant la chair de poule en dépit de la chaleur.

— Hmm... fit Jamie, songeur. Peut-être. Si elle attend vraiment un nouvel enfant, tu crois qu'il sera comme Henri-Christian?

— Probablement pas.

Ma conscience professionnelle me fit ajouter:

— Fergus ne sachant rien de sa famille, je ne peux pas affirmer que le type de nanisme d'Henri-Christian n'est pas héréditaire. Toutefois, je pense que dans son cas il s'agit d'une mutation, quelque chose qui n'arrive qu'une fois, une sorte d'accident.

Jamie émit un petit rire.

— Les miracles aussi n'arrivent qu'une fois, *Sassenach*. C'est pourquoi tous les enfants sont différents.

— Tu prêches devant une convaincue. Nous allons devoir nous mettre en route très bientôt, n'est-ce pas? Marsali ne peut être enceinte de plus de trois ou quatre mois.

Un léger malaise m'envahit. Nous étions au début de septembre. Bien que l'année eût été chaude, la neige pouvait bloquer certains cols de montagne dès

octobre.

— À ton avis, combien de temps cela nous prendra-t-il pour rentrer à Fraser's Ridge?

— Trop longtemps pour arriver avant la neige, *Sassenach*. Même si je trouve l'argent et un navire pour nous conduire en Caroline du Nord, ce que je préférerais...

— Vraiment? m'exclamai-je. *Toi?* Prendre un navire? Je croyais que tu avais juré de ne plus jamais monter sur un pont à moins que ce ne soit dans un cercueil pour te rapatrier en Écosse.

— Mmhm. C'est vrai. S'il n'y avait que moi, je préférerais me rendre en Caroline du Nord pieds nus en marchant sur des braises, mais je ne suis pas seul. Il y a toi...

— Moi?

Je me redressai en position assise, furieuse.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là? Aaah!

Je me tins les cheveux et plongeai sur lui. La chauve-souris m'avait frôlé. J'avais entendu le couinement de ses battements d'ailes.

Jamie se mit à rire, quoique d'un rire un peu forcé. Lorsque je me redressai, il glissa la main sur mon flanc droit et posa deux doigts sur ma cicatrice encore fraîche.

— Je te parle de ça, *Sassenach*.

Il appuya légèrement. Je me retins de sursauter. La cicatrice était encore rouge et sensible.

— Je vais très bien, répondis-je le plus fermement possible.

— J'ai déjà reçu des balles, *Sassenach*. Je sais ce que c'est et combien de temps il faut pour récupérer ses forces. Aujourd'hui, tu as failli t'évanouir dans la rue et...

— Je n'avais rien mangé et...

— Je ne t'emmènerai pas par la route, un point c'est tout. En outre, il n'y a pas que toi, même si tu es ma principale préoccupation. Il y a les enfants, et à présent Marsali, si elle en attend un autre. C'est un voyage pénible et dangereux. Ne m'as-tu pas dit que, selon le duc, les Britanniques comptaient bientôt prendre le Sud?

— Humph... fis-je.

Je le laissai néanmoins m'attirer contre lui.

— Je ne sais pas vraiment ce qu'il entendait par là, précisai-je. Les seules batailles dont j'ai entendu parler, outre Lexington, Concord et Bunker Hill, sont Saratoga et Yorktown. C'est là que tout finit, à Yorktown. Il se passera forcément quelque chose entre les deux.

— Forcément, répéta-t-il. Soit! Nous achèterons une nouvelle épée quand nous arriverons en Caroline du Nord et que j'aurai à nouveau de l'argent.

Le fait était qu'il avait un capital non négligeable... en Caroline du Nord. Toutefois, il n'avait aucun moyen de récupérer l'or de l'Espagnol, même s'il avait eu quelqu'un en qui il avait eu suffisamment confiance pour aller le chercher. Personne ne connaissait la grotte, hormis Jem et lui. Son whisky vieilli (presque aussi précieux que l'or, si on le vendait sur la côte) était enfoui au même endroit.

— Je doute que la vente d'une bonne épée suffise à payer le voyage en bateau pour neuf personnes, observai-je. Non, onze, si Ian et Rachel viennent aussi.

— En effet. J'ai demandé à Fergus s'il envisageait de vendre sa presse. Il n'est pas propriétaire du local, mais la presse lui appartient. Et puis, il y a ma Bonnie à Wilmington, après tout.

— Ta... Ah, ta presse, tu veux dire. Oui, bien sûr.

Je cachai mon sourire contre son biceps. Il parlait toujours de sa... enfin, «d'elle», avec une affection possessive. En y réfléchissant, je ne l'avais jamais entendu parler de moi de cette façon.

— Oui, Fergus a décidé qu'il continuerait d'être imprimeur. Une bonne idée, je trouve. Germain n'est pas encore assez grand pour labourer et le pauvre Henri-Christian ne le sera jamais.

J'évitai de me demander comment réagirait Germain une fois arraché à la vie trépidante d'une ville florissante et placé derrière une charrue. Il conservait d'excellents souvenirs de Fraser's Ridge, ce qui ne signifiait pas qu'il voulait être fermier.

— Et Richard Bell? demandai-je.

Bell était le loyaliste qui avait été chassé de sa maison en Caroline du Nord et déporté en Angleterre, sans sou ni ami. Il avait fini par atterrir à Édimbourg, où il avait trouvé un emploi chez un imprimeur. Jamie avait conclu un marché avec lui: en échange de l'argent pour s'offrir un billet de retour, Bell emporterait Bonnie en Amérique et veillerait sur elle.

— Je n'en sais rien, répondit Jamie, songeur. Je lui ai écrit pour lui annoncer que nous serions bientôt à Wilmington, mais je n'ai pas eu de réponse.

Cela ne voulait rien dire. Le courrier était fréquemment perdu ou arrivait très en retard. Jamie haussa les épaules et s'étira.

— Bah, laissons ça pour le moment. Chaque chose en son temps. Comment va notre petite amie?

Je tendis l'oreille et scrutai les poutres du plafond. Aucun signe de la chauve-souris. Je n'entendais pas non plus de moustiques.

— Bravo, la chauve-souris, la félicitai-je.

Jamie émit un petit rire grave.

— Tu te souviens quand nous nous asseyions sur la véranda et observions les chauves-souris sortir, le soir, à Fraser's Ridge?

— Oui.

Je me tournai sur le côté et l'enlaçai, posant ma main sur les petits poils frisés de son torse. Je m'en souvenais bien. De Fraser's Ridge; de la première cabane que Jamie et Ian avaient construite pour nous abriter à notre arrivée; du porcelet blanc que nous avions acheté et qui était devenu la redoutable truie blanche, terreur de tout le voisinage. De nos amis, des métayers de Jamie, de Lizzie et des jumeaux Beardsley... Certains souvenirs me pinçaient le cœur.

Malva Christie, pauvre enfant perdue. Les Bugs, le fidèle factotum de Jamie et son épouse... qui s'étaient transformés en fous furieux. Et la Grande Maison, partie en fumée avec tout ce que nous possédions.

— Avant tout, il nous faudra construire une nouvelle maison, médita Jamie.

Il posa sa main sur la mienne et la serra.

— Et je te ferai un nouveau jardin. Tu pourras utiliser la moitié de l'argent de mon épée pour acheter des semences.

LE PARI DE PASCAL

10 septembre 1778, New York

— Je n'aime pas l'idée que tu y ailles seul, déclara Hal avec une moue agacée.

— Je ne peux pas dire que cela m'enchanté non plus, répliqua John en rebouchant sa flasque. Mais tu es la seule personne qui pourrait m'accompagner et tu ne peux pas venir à cause du régiment, donc... Fichtre, comme Tom Byrd me manque!

— Ton ancien valet?

Hal sourit en dépit de son inquiétude.

— Depuis combien de temps ne l'as-tu pas vu? Au moins dix ans, non?

— Au moins.

Il ne pouvait penser à Tom sans une pointe de nostalgie. Tom avait quitté son service, au grand regret de tous les deux, afin de se marier. Son épouse ayant hérité de son père d'un débit de boissons à Southwark, il était aujourd'hui un tavernier prospère. John ne pouvait lui en vouloir d'être heureux, mais il lui manquait cruellement, avec son sens de l'observation, son esprit vif et le soin méticuleux avec lequel il traitait son maître et sa garde-robe.

Il baissa les yeux vers sa tenue. Son valet actuel parvenait à le maintenir dans un état décent (une gageure qu'il reconnaissait lui-même comme perdue d'avance), mais il manquait singulièrement d'imagination et de conversation.

Comme d'habitude, Hal avait suivi le fil de ses pensées.

— Tu devrais néanmoins emmener Marks, quelqu'un qui veille à ce que tu restes présentable.

Il contempla l'uniforme de son frère d'un œil critique.

— Je suis capable de m'habiller tout seul, tu sais, répliqua John. Un petit coup de brosse, une chemise propre, des bas de rechange... Ce n'est pas comme si j'allais m'entretenir avec George Washington.

— Il ne manquerait plus que ça!

Hal pinça les lèvres. Il avait déjà exprimé ses réserves, en termes on ne peut plus clairs, quant à l'intention de John de voyager en uniforme sans plus cacher son identité.

— Je ne tiens pas à me faire à nouveau arrêter pour espionnage, merci, insista John. Outre le risque d'être pendu sur-le-champ, le sens de l'hospitalité

des Américains laisse à désirer... Oh, à propos, j'ai oublié de te demander: connais-tu un Watson Smith? Je crois qu'il était capitaine dans le vingt-deuxième régiment.

Hal réfléchit un instant.

— Oui, répondit-il. Un excellent officier. Il s'est distingué à Krefeld et à Zorndorf. Pourquoi?

— Il a changé de camp. Il est à présent colonel dans l'armée continentale. J'ai brièvement été son invité, bien malgré lui, dois-je dire. Un charmant garçon. Il m'a soûlé avec de l'eau-de-vie de pommes.

— Sans doute afin de te soutirer des renseignements?

À son ton, il était clair qu'il doutait que Smith eût obtenu quoi que ce soit de son frère.

— Non, je ne crois pas, répondit. Nous nous sommes simplement soûlés ensemble.

Il resta songeur un instant, puis répéta:

— Un charmant garçon. J'allais exprimer l'espoir de ne jamais le revoir, car cela me désolerait de devoir le tuer, mais il n'est pas inconcevable que nos chemins se croisent de nouveau un jour.

À sa surprise, cette perspective n'était pas pour lui déplaire.

— Quoi qu'il en soit, je porterai mon uniforme, même miteux. Cela ne m'épargnera peut-être pas d'être arrêté, emprisonné, affamé et torturé, mais cela m'évitera d'être pendu.

— Torturé?

— Je fais référence à mon réveil, après avoir ingurgité toute cette eau-de-vie de pommes. Et aux chansons. As-tu une idée du nombre de versions que les Américains ont de *Yankee Doodle*?

Hal émit un grognement en guise de réponse et sortit un porte-documents en cuir d'où il extirpa une liasse de documents.

— Voici tes sauf-conduits, indiqua-t-il. Ils te seront peut-être utiles, à condition que tu sois capturé ou arrêté avant qu'on te tire dessus et que tes geôliers se donnent la peine de les lire.

Grey ne daigna pas répondre et les parcourut brièvement. Une copie de son ordre de commission; une lettre de Hal en tant que colonel du régiment détachant provisoirement Grey afin qu'il trouve et assiste une Mme Benjamin Grey (née Amaranthus Cowden), veuve du capitaine Benjamin Grey, du trente-quatrième régiment d'infanterie; une missive adressée «à qui de droit» par Clinton, autorisant la mission de Grey et demandant qu'il soit assisté selon ses besoins; plusieurs lettres de change tirées sur la banque Coutts à New York («Pour quoi faire?» avait demandé Grey. «Au cas où tu serais assommé et dépouillé de ton or, crétin!» avait répondu Hal. «Ah»); et... le message de Benedict Arnold, accordant au duc de Pardloe et à son frère, lord John Grey, la permission de séjourner temporairement à Philadelphie afin d'y chercher le

neveu du duc.

— Tu es sûr que c'est bien utile? demanda Grey en agitant ce dernier. Dans quelles circonstances penses-tu que je pourrais m'en servir?

Hal tira sur son gilet et haussa les épaules.

— Le fait que nous connaissons le général Arnold doit bien valoir quelque chose. Après tout, il n'y fait pas état de son avis sur nous.

Grey relit le massage d'un œil critique. Effectivement, Arnold s'était abstenu de toute opinion personnelle et n'y mentionnait pas ses menaces concernant des poutres, du goudron et des plumes.

Il referma le porte-documents et posa son chapeau dessus afin d'être sûr de ne pas l'oublier.

— Très bien, conclut-il. Qu'y a-t-il pour le souper?

John faisait un rêve confus mais plutôt agréable, où il était question de pluie, de son teckel Roscoe, du colonel Watson Smith et d'une grande quantité de boue, quand il prit peu à peu conscience que les gouttes sur son visage étaient réelles.

Il ouvrit les yeux et découvrit sa nièce, Dottie, tenant une cruche d'une main et l'aspergeant du bout des doigts de l'autre.

— Bonjour, oncle John, dit-elle joyeusement. Il est l'heure de se lever.

— La dernière personne qui a commis l'erreur de me dire ça a connu une fin tragique, grommela-t-il.

Il se redressa et passa la manche de sa chemise de nuit sur son visage mouillé.

— Vraiment? Que lui est-il arrivé, le pauvre? Ou la pauvre?

Elle lui adressa un grand sourire, reposa sa cruche et s'essuya les doigts sur sa jupe.

— C'est une question déplacée, déclara-t-il.

— Je suis une femme mariée désormais, le sais-tu? J'ai le droit de savoir qu'il arrive que des hommes et des femmes dorment dans le même lit, même en dehors des lois de l'hymen.

— «Des lois de l'hymen»? Où as-tu pêché cette expression archaïque? Tu as parlé avec des Écossais récemment?

— Tout le temps. Mais qu'est-il arrivé à la malheureuse personne qui a essayé de t'extirper des bras de Morphée?

— Ah, lui. Il a été scalpé par des Peaux-Rouges.

Il se passa une main sur le crâne, s'étonnant encore de trouver ses cheveux si courts. Ils avaient néanmoins suffisamment repoussé pour ne plus pointer sur sa tête comme les poils d'une brosse à balai.

Dottie écarquilla les yeux.

— Oui, effectivement, cela lui apprendra, murmura-t-elle.

Grey balança ses jambes hors du lit et lui lança un regard entendu:

— Peu m'importe que tu sois mariée, Dottie, tu n'es pas autorisée à m'aider à m'habiller. Et que diable fais-tu ici, d'ailleurs?

— Je viens avec toi chercher la veuve de B-B-Ben.

Sa façade de bonne humeur s'effondra soudain comme du papier mâché sous la pluie. Ses yeux se remplirent de larmes et elle se plaqua une main sur la bouche pour les retenir.

— Oh... ma pauvre chérie, dit Grey.

Il enfila rapidement sa robe de chambre (il y avait des limites, même dans les cas d'urgence) et la prit dans ses bras.

— Allons, allons, dit-il doucement en lui tapotant le dos. Ton frère n'est peut-être pas mort. Ton père et moi le croyons.

En tout cas, nous l'espérons fortement, se garda-t-il d'ajouter, préférant présenter les choses d'une manière plus optimiste.

Elle hoqueta, renifla, puis se redressa légèrement, ses yeux couleur de bleuet mouillé. Il sortit un mouchoir de sa poche et le lui tendit.

— Vraiment? dit-elle. Mais comment pourrait-il être encore en vie?

Il hésita, piégé entre Charybde et Scylla, comme toujours quand il se retrouvait empêtré dans l'une des histoires de Hal. Il chercha à gagner du temps.

— Ton père sait que tu es là?

— Ne lui dis... Non, répondit-elle. Je suis allée dans ses quartiers, mais il n'y était pas. Alors je suis venue te trouver.

— Qu'est-ce qui t'a convaincue que Ben était mort?

Il noua le cordon de sa robe de chambre et chercha ses savates autour de lui. Il savait que Hal n'avait pas encore écrit à Minnie au sujet de Ben et qu'il ne le ferait que contraint et forcé par une absolue et terrible certitude. Il n'aurait rien dit à sa fille non plus.

— C'est Henry qui m'a prévenue.

Elle trempa un bout du mouchoir dans l'eau et se tamponna le dessous des yeux avant de reprendre:

— Je suis allée le voir chez Mercy. Il avait reçu une lettre d'Adam lui disant qu'il avait appris par quelqu'un de l'état-major de Clinton que Ben était mort dans un camp militaire dans le New Jersey. Je crois qu'il s'appelle Middlebrook quelque chose. Tu es vraiment sûr que ce n'est pas vrai?

— Non, admit-il. Mais nous avons de bonnes raisons d'en douter et, jusqu'à ce que nous ayons terminé de les explorer, nous continuerons de considérer qu'il est toujours de ce monde. Cela dit, je dois quand même trouver sa femme et son enfant.

Elle écarquilla les yeux.

— Ben a un enfant?

— La femme qui affirme être son épouse a un fils, dit-elle, et elle soutient que Ben en serait le père.

En constatant qu'il n'avait guère de choix, il l'informa du contenu de la lettre d'Amaranthus Cowden que Hal avait reçue à Philadelphie.

— Dans la mesure où Ben ne lui a jamais parlé de cette femme, ton père m'a chargé, entre autres, de découvrir si elle dit la vérité. Naturellement, le cas échéant, je la ramènerai avec moi et la famille prendra soin d'elle et de l'enfant.

— Et si elle ment?

Le désarroi de Dottie cédait rapidement le pas à un mélange d'espoir et de curiosité.

— Dieu seul le sait! répondit franchement John. Tu ne veux pas aller demander à Marks de nous apporter le petit-déjeuner, ma chérie? Même si je suis sorti du lit, je ne suis pas en état de me lancer dans toutes sortes de conjectures avant d'avoir avalé une tasse de thé.

— Oui, bien sûr.

Elle se releva lentement, l'esprit encore troublé par ces révélations, puis s'arrêta sur le seuil et se tourna vers lui.

— Mais je viens avec toi quoi qu'il arrive, dit-elle fermement. Nous pourrions en discuter sur le chemin.

Hal entra au moment où les harengs fumés et les grillades étaient servis. Il s'arrêta une fraction de seconde en apercevant Dottie puis continua d'avancer, plus lentement, en l'observant d'un air suspect.

— Bonjour, papa, dit-elle en se levant et l'embrassant sur la joue comme si de rien n'était. Assieds-toi et prends un hareng.

Hal s'assit sans la quitter des yeux, puis se tourna vers John.

— Je n'ai rien à voir là-dedans, se défendit-il. Elle est venue... Oui, d'ailleurs, comment es-tu venue, Dottie?

— Sur un cheval, répondit-elle en beurrant du pain grillé.

— Et où est ton mari? demanda Hal. Sait-il où tu es?

— Denzell est là où son devoir le conduit, répondit-elle. À savoir au sein de l'armée continentale. Le mien m'a conduite ici. Et oui, naturellement, il sait où je suis.

— Et il ne voit pas d'objections à ce que tu te rendes seule depuis la Pennsylvanie jusqu'à New York sur des routes infestées de...

— Je n'étais pas seule.

Elle mordit du bout des dents dans son toast, mâcha et avala en prenant tout son temps, avant d'ajouter:

— Ian et plusieurs de ses amis iroquois m'ont accompagnée. Les Indiens se rendaient quelque part au nord d'ici.

— Ian... Ne s'agirait-il pas de Ian Murray? demanda John. Mais oui, bien sûr, combien d'Iroquois se prénomment-ils Ian? J'en déduis donc qu'il a survécu à ses blessures. J'en suis ravi. Comment as-tu...

— Dorothea, l'interrompt Hal en s'efforçant de conserver son calme. Que fais-tu ici?

Elle releva le menton.

— C'est à cause de Ben, répondit-elle d'une voix mal assurée. Papa, tu es sûr qu'il est en vie?

Hal inspira profondément puis acquiesça.

— J'en suis sûr, déclara-t-il sur son ton de colonel.

Néanmoins, John avait vu ses doigts se crispier sur le manche de sa petite cuillère et avait senti son propre ventre se nouer.

— Comment? insista Dottie. Comment peux-tu en être sûr? Adam et Henry, eux, sont convaincus du... pire.

Les lèvres de Hal s'entrouvrirent, mais aucun son n'en sortit.

De l'avis de John, Hal aurait vraiment dû se préparer à cette éventualité, même s'il traversait une mauvaise passe. D'un autre côté, en toute justice, il était difficile de se préparer à un ouragan nommé Dottie.

— Tu ferais mieux de le lui expliquer, recommanda-t-il à son frère. Autrement, elle écrira probablement à Minnie.

Hal lui lança un regard assassin, furieux de se voir contraint de révéler son raisonnement à Dottie. Malheureusement, il n'avait guère le choix et il s'exécuta avec autant de bonne volonté qu'il le pouvait.

Après l'avoir écouté, Dottie fronça les sourcils.

— Mais, finalement, ce capitaine Richardson n'a rien fait à Willie, n'est-ce pas?

— Pas cette fois, répondit John, mais, compte tenu de son implication dans les mésaventures de William dans le Great Dismal et dans la province de Québec, nous avons de fortes présomptions.

— En outre, il semble avoir déserté, souligna Hal.

— Tu ne peux pas le savoir, contra Dottie, dont le sens logique était imparable. Il pourrait avoir été tué et son corps caché.

— On l'a vu quitter le camp, dit patiemment John. Seul. Or, avec ce que nous savons sur lui et ce que nous pouvons en déduire, il pourrait être un agent américain.

Avec le recul, il en était convaincu. Ayant lui-même travaillé dans les services secrets durant quelques années, tout son instinct lui criait qu'Ezekiel Richardson n'était qu'une sale taupe.

— Je m'en veux énormément, dit-il à Hal. J'aurais dû m'en rendre compte beaucoup plus tôt, mais à l'époque j'étais... distrait.

Plus précisément, il avait été anéanti, son jugement oblitéré par la nouvelle

de la mort de Jamie Fraser.

Il reposa sa fourchette, son hareng intact.

Dottie n'avait pas touché à son assiette, Hal non plus.

— Récapitulons, dit-elle. Vous ne croyez pas à la mort de Ben parce que c'est Richardson qui vous l'a annoncée et que vous le soupçonnez d'être dans le camp adverse. Et c'est tout?

Elle dévisagea attentivement son père, son menton tremblant légèrement, l'implorant en silence de la rassurer.

Hal ferma les yeux un instant, les rouvrit et la regarda en face.

— Dorothea, dit-il doucement. Je dois croire que Ben est vivant parce que, autrement, ta mère en mourra de chagrin, et je mourrai avec elle.

Il y eut un long silence durant lequel Grey entendit des carrioles passer dans la rue et la conversation de son valet avec un cireur de chaussures. Dottie n'émit aucun son, mais il avait l'impression d'entendre également les larmes qui coulaient lentement le long de ses joues.

CE SOMMEIL QUI DÉBROUILLE L'ÉCHEVEAU CONFUS DE NOS SOUCIS

15 septembre 1778, Philadelphie

Je me réveillai en sursaut dans le noir, désorientée et inquiète. L'espace d'un instant, je me demandai où j'étais et ce qui se passait. Je n'avais qu'une certitude: quelque chose n'allait pas.

Je me redressai en position assise, battant des paupières afin que mes yeux s'accoutument à l'obscurité. Je me palpai et découvris que j'étais nue, mes membres emmêlés dans les draps et des brins de paille me piquant la peau... Ah oui, le grenier. L'imprimerie.

Jamie.

Voilà ce qui n'allait pas. Il était à côté de moi, mais il était agité. Couché sur le côté, il me tournait le dos, les genoux fléchis, les bras croisés contre son torse, la tête baissée. Il grelottait, alors que je voyais luire de la sueur sur ses épaules. Il émettait ces horribles gémissements qui caractérisaient ses pires cauchemars.

Je savais qu'il ne fallait pas le réveiller brusquement. Surtout dans un petit espace encombré et à quelques mètres du vide.

Mon cœur battait aussi fort que le sien. Je m'approchai de lui. J'avais besoin de le toucher, de le ramener doucement à lui-même, ou du moins suffisamment à lui-même pour qu'il puisse se réveiller seul. Ce n'était pas le genre de cauchemar dont on pouvait être extirpé par des paroles. Ni même, parfois, en se réveillant.

— Mon Dieu, non, hoqueta-t-il. Mon Dieu, *non!*

Il ne fallait pas le secouer ni l'agripper trop fort. Je rassemblai mon courage et glissai doucement ma main de la courbure de son épaule à son coude, sentant sa peau frémir comme celle d'un cheval agacé par une mouche. Constatant que sa réaction n'était pas trop violente, je recommençai, marquai une pause, puis encore. Il émit un son horrible et étranglé par la peur, mais ses tremblements s'atténuèrent.

— Jamie, chuchotai-je.

Avec une extrême prudence, je touchai son dos très légèrement. S'il rêvait de Jack Randall, cela risquait de...

— Non! s'exclama-t-il.

Ses jambes se tendirent et tous les muscles de son corps se bandèrent.

— Va brûler en enfer!

Je me détendis légèrement. La colère valait mille fois mieux que la peur et la douleur morale. La colère le quitterait dès qu'il se réveillerait, les deux autres avaient tendance à s'accrocher.

— Chut, dis-je, légèrement plus fort mais toujours à voix basse.

Germain dormait souvent devant la cheminée, ne voulant pas partager un lit avec son frère et ses sœurs plus jeunes.

— Chut, Jamie. Je suis là.

Non sans une certaine appréhension, j'enroulai un bras autour de lui et posai ma joue contre son dos. Sa peau était brûlante. Au-delà de l'odeur de nos ébats, je sentais celles de la peur et de la rage.

Il se raidit, ravala son souffle puis reprit conscience brusquement, comme lorsqu'il était réveillé par une alerte: prêt à bondir hors du lit et à saisir une arme. Je resserrai mon étreinte et me pressai contre lui. Il ne bougea pas. Je sentais son cœur battre contre mon oreille, rapide et fort.

— Tu m'entends? demandai-je. Ça va?

Au bout d'un moment, il poussa un long soupir chevrotant.

— Oui, chuchota-t-il.

Il tendit la main en arrière et serra ma cuisse si fort que je retins un cri. Nous restâmes ainsi en silence de longues minutes, jusqu'à ce que son cœur ralentisse et que sa peau se rafraîchisse, puis j'embrassai son omoplate et caressai du bout des doigts les cicatrices qui ne disparaîtraient jamais de son dos, jusqu'à ce qu'elles s'effacent de son esprit et qu'il s'endorme dans mes bras.

Le roucoulement des pigeons sur le toit de la pension lui rappelait le bruit de la mer sur une plage de galets, comme de minuscules cailloux roulant dans les vagues. Rachel émettait le même son, un doux ronflement. Ian trouvait cela charmant. Il aurait pu passer la nuit à l'observer et à l'écouter si ce n'était qu'elle était couchée sur son bras gauche, que celui-ci s'était engourdi et qu'il avait une envie pressante de pisser.

Il se dégagea le plus délicatement possible, mais elle avait le sommeil léger et se réveilla aussitôt, bâillant et s'étirant comme un jeune lynx dans la lumière de la chandelle. Elle était nue, ses bras et son visage de la couleur du pain doré. Son corps était blanc et ses parties intimes, sous un ravissant buisson brun, d'une merveilleuse couleur qui n'était ni rose, ni mauve, ni brune, mais qui lui rappelait des orchidées dans les forêts de la Jamaïque.

Elle étendit les bras au-dessus de sa tête, un mouvement qui souleva ses seins blancs et ronds et fit se dresser ses petits tétons. Il sentit une partie de son anatomie se dresser elle aussi et se retourna prestement avant qu'il devienne impossible d'accomplir ce qu'il comptait faire.

— Rendors-toi, dit-il doucement. Je vais juste... euh...

Il fit un geste vers le pot de chambre.

Elle roula sur le côté et l'observa.

— Cela t'ennuie si je te regarde? demanda-t-elle.

Il lui lança un regard interloqué.

— Pourquoi voudrais-tu me regarder?

Cette idée lui paraissait légèrement perverse, mais assez émoustillante. Il avait compté lui tourner le dos pour se soulager, mais si elle tenait à le regarder...

— C'est un acte tellement intime, dit-elle en le contemplant les yeux mi-clos. C'est aussi un acte de confiance, puisque tu considères ton corps comme m'appartenant, comme je considère que le mien t'appartient.

— Ah bon?

Le concept le surprenait, mais il n'était pas contre. Loin de là.

— Tu as vu les parties les plus cachées de mon corps, poursuivit-elle.

En guise d'illustration, elle écarta les jambes et se passa doucement une main entre les cuisses.

— Tu les as même goûtées, lui rappela-t-elle. D'ailleurs, quel goût ai-je?

— Celui d'une truite fraîchement pêchée, répondit-il avec un sourire. Rachel... si tu veux me regarder pisser, ne te gêne pas, mais si tu me tiens ce genre de discours pendant ce temps-là, je n'y arriverai jamais.

— Ah? Bon, d'accord, vas-y.

Elle émit un son amusé et roula de l'autre côté sur le lit, lui tournant le dos et lui montrant ses adorables fesses rondes.

— Je n'en ai que pour une minute, soupira-t-il.

Avant qu'elle ait pu penser à une autre énormité qui le déconcentrerait, il poursuivit en espérant l'orienter sur une autre pensée:

— Oncle Jamie et tante Claire vont bientôt quitter Philadelphie pour retourner en Caroline du Nord. Que dirais-tu de les accompagner?

— Quoi?

Elle se retourna brusquement, faisant bruisser les feuilles de maïs du matelas.

— Où penses-tu filer, à présent? Tu vas encore essayer de me laisser derrière toi?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire, l'assura-t-il.

Il lui lança un regard par-dessus son épaule. Elle s'était redressée sur les coudes et le regardait d'un air accusateur.

— Je pensais qu'on pourrait y aller tous les deux. À Fraser's Ridge, tu sais... la colonie de mon oncle.

— Oh.

Elle ne s'y était pas attendue et resta coite. Il pouvait l'entendre réfléchir et

sourit en lui-même.

— Tu ne te sens aucune obligation envers l'armée continentale? demanda-t-elle prudemment au bout d'un moment. Envers la cause de la liberté?

— Je ne suis pas sûr que les deux soient la même chose.

Il ferma les yeux de soulagement en sentant sa vessie se vider enfin. Une fois son affaire terminée, il rangea le pot de chambre, se donnant le temps de former une réponse cohérente.

— Le duc de Pardloe a dit à tante Claire que, après Saratoga, les Britanniques avaient changé de stratégie. Ils comptent attaquer les colonies du Sud puis exercer un blocus pour affamer celles du Nord jusqu'à ce qu'elles se soumettent.

Elle s'écarta pour lui laisser de la place dans le lit, puis se blottit contre lui et glissa une main sous ses bourses.

— Tu veux dire qu'il n'y aura pas de combats dans le Nord et qu'ils n'auront donc pas besoin d'éclaireurs, donc que tu seras plus utile dans le Sud?

— Oui, ou je pourrais me trouver une autre occupation.

— En dehors de l'armée?

Elle avait fait un effort considérable pour masquer l'espoir dans sa voix. Il le voyait à la manière intense dont elle le dévisageait. Il posa une main sur la sienne. Même s'il appréciait l'intimité de son geste, il ne tenait pas à être émasculé dans le cas où elle serait submergée par l'enthousiasme.

— Peut-être, répondit-il. Je possède un petit terrain à Fraser's Ridge. Oncle Jamie me l'a donné il y a des années. Il faudra travailler dur pour défricher la terre, labourer et planter, mais l'agriculture est une activité pacifique... si on fait abstraction des ours, des cochons sauvages, des incendies et de la grêle.

Les traits de Rachel s'épanouirent. Sa main se détendit, Dieu soit loué, et elle entrelaça ses doigts dans les siens.

— Oh, Ian! J'adorerais cultiver la terre avec toi.

— Tu serais loin de ton frère et de Dottie, lui rappela-t-il. Sans doute de Fergus, de Marsali et des enfants aussi. Je ne pense pas qu'ils s'établiront à Fraser's Ridge, même si oncle Jamie pense qu'ils descendront dans le Sud avec nous pour s'installer près de la côte. S'il veut vivre de sa presse, Fergus a besoin d'une vraie ville.

Une ombre passa sur le visage de Rachel, puis elle la chassa d'un mouvement de tête.

— Denzell et Dottie me manqueront, mais nous serons séparés de toute façon, car ils suivront l'armée. Et je serais très heureuse si tu n'en faisais pas autant.

Elle se hissa sur les coudes et l'embrassa doucement.

Rachel se réveilla sur-le-champ. Elle n'était pas profondément endormie,

son corps vibrant encore de leurs ébats et ses sens toujours accordés sur ceux de Ian, si bien que, dès qu'il se mit à haleter et à se raidir contre elle, elle réagit et posa les mains sur ses épaules afin de le secouer doucement et de le réveiller.

L'instant suivant, elle se retrouvait sur le sol dans un enchevêtrement de draps, son mari sur elle et ses grandes mains vissées autour de son cou. Prise de panique, elle se débattit, se trémoussa, tenta vainement de le repousser, puis, quand elle n'eut plus de souffle et que des étoiles rouges se mirent à clignoter devant ses yeux, elle eut la présence d'esprit de lui envoyer de toutes ses forces son genou dans les parties.

Elle rata sa cible, atteignant sa cuisse, mais l'effet fut immédiat : Ian se réveilla en sursaut et la lâcha. Elle se dégagea de sous lui en crachant et en hoquetant, et rampa le plus rapidement possible dans un coin de la pièce, où elle resta recroquevillée, tremblante, le cœur palpitant, les bras enroulés autour de ses genoux.

Ian respirait bruyamment par le nez, s'interrompant de temps à autre pour lâcher quelques paroles sans doute très expressives (si elle avait pu les comprendre) en gaélique ou en iroquois. Au bout de quelques minutes, il se tourna et s'assit lentement sur le plancher, s'adossant au sommier.

Il y eut un long silence, puis il demanda :

— Rachel ?

Il paraissait rationnel, aussi se détendit-elle légèrement.

— Je suis ici. Tu... tu vas bien, Ian ?

— Oui. Où as-tu appris à faire ça à un homme ?

— C'est Denny qui m'a montré. Il a dit que décourager un homme de commettre le péché de viol n'était pas un acte de violence.

Il y eut un autre silence près du lit.

— Ah, dit enfin Ian. J'aimerais avoir une petite conversation avec ton frère, un de ces jours. Une discussion philosophique sur le sens des mots.

— Cela lui ferait plaisir, j'en suis sûre.

Elle était encore sous le choc mais revint néanmoins vers le lit et s'assit à côté de lui. Elle ramassa le drap tombé sur le sol, le secoua et le drapa autour d'elle. Elle en offrit un bout à Ian, mais il fit non de la tête et étendit sa jambe devant lui avec un grognement de douleur.

— Hum... Tu veux que je la masse ? proposa-t-elle, la voix hésitante. Il émit un petit son amusé.

— Non, pas pour le moment.

Ils restèrent assis en silence, leurs épaules se touchant à peine. Elle avait la gorge sèche. Lorsqu'elle eut retrouvé suffisamment de salive, elle déclara d'une voix éraillée :

— J'ai cru que tu allais me tuer.

Il chercha sa main et la serra.

— Moi aussi. Pardonne-moi.

— Tu rêvais. Tu veux m'en parler?

— Non.

Il laissa retomber sa tête et, la lâchant, croisa ses bras devant ses genoux.

Elle attendit, ne sachant pas quoi dire, et pria.

— C'était l'Abénaquis, dit-il enfin. Celui que j'ai tué dans le camp britannique.

Ces paroles simples et nues se logèrent dans le creux de son ventre. Il lui avait déjà raconté ce qui s'était passé lorsqu'il était revenu blessé. Toutefois, de l'entendre à présent, dans le noir, alors qu'elle portait encore les traces de ses mains autour de son cou... C'était comme si la scène venait juste de se produire sous ses yeux, sa répercussion aussi choquante qu'un cri dans la nuit.

Elle se tourna vers lui, posa une main sur son épaule et toucha doucement du pouce la cicatrice encore fraîche de la flèche que Denzell avait extraite.

— Tu l'as étranglé? demanda-t-elle.

— Non. Je lui avais légèrement entaillé la gorge; c'est plus tard que je lui ai fendu le crâne avec un tomahawk.

Il posa une main sur sa tête et lui caressa lentement les cheveux.

— Ce n'était pas nécessaire, ajouta-t-il. Plus à ce moment-là. Il ne m'attaquait pas, même s'il avait essayé de me tuer plus tôt dans la journée.

— Ah.

Elle voulut déglutir, mais sa gorge avait séché à nouveau. Il soupira, puis posa son front sur le sien. Elle sentait la chaleur de son corps et de son souffle. Il sentait la bière et les baies de genièvre avec lesquelles il se lavait les dents. Il avait les yeux ouverts, mais elle ne les voyait pas.

— Je te fais peur, Rachel?

— Oui, murmura-t-elle.

Elle referma la main sur son épaule blessée, exerçant juste assez de pression pour qu'il ressente une petite douleur.

— Et j'ai peur pour toi, ajouta-t-elle. Mais il y a des choses que je crains plus que la mort, et de vivre sans toi est ce qui me terrifie le plus.

Rachel refit le lit à la lueur d'une chandelle, puis la laissa allumée, déclarant qu'elle voulait lire un peu pour se calmer l'esprit. Ian l'embrassa et s'enroula en chien de fusil près d'elle (le lit étant trop court pour lui). Elle redressa la tête vers le coin où dormait Rollo. Il était étendu, droit comme un couteau, la tête entre ses pattes.

Ian posa une main sur sa cuisse et s'endormit. Elle vit ses traits s'affaïsser, paisibles, et les muscles de ses épaules se détendre. C'était en partie pourquoi elle avait voulu garder de la lumière, afin de l'observer dormir un moment.

Cette vue l'apaisait elle aussi.

Elle avait enfilé sa chemise de nuit, se sentant étrangement vulnérable. Bien qu'il fasse assez chaud pour dormir par-dessus le drap, elle le tira sur elle, voulant pouvoir toucher Ian quand elle remuait dans son sommeil. Elle avança une jambe vers lui jusqu'à sentir son genou contre son mollet. Ses longs cils projetaient des ombres sur ses joues, juste au-dessus de la courbe de ses tatouages.

«Tu es mon loup, lui avait-elle dit. Si tu pars chasser la nuit, tu reviendras à moi.»

«Et je dormirai à tes pieds», avait-il répondu.

Légèrement apaisée, elle ouvrit sa Bible afin de lire un psaume avant de dormir, pour découvrir qu'elle avait pris à sa place *Pamela ou la Vertu récompensée*, sur la table de chevet. Elle sourit et, l'esprit rasséréné, referma le livre, moucha la chandelle et se blottit contre son loup endormi.

Quelque temps plus tard, peu avant l'aube, elle rouvrit les yeux. Elle ne dormait pas, sans pour autant être éveillée, flottant entre les deux états, consciente mais sans pensées, avec la sensation claire de ne pas être seule.

Ian dormait à ses côtés, son souffle effleurant son visage, mais elle se sentait détachée de lui. Ce ne fut que lorsque la sensation se reproduisit qu'elle comprit ce qui l'avait réveillée: une douleur dans le bas de son ventre, un peu comme lorsque ses règles commençaient, mais en plus léger, moins une brûlure qu'un... élanement. Un élanement de la conscience.

Elle posa ses mains sur son abdomen. Les poutres du plafond étaient à peine visibles au-dessus d'elle, n'ayant pas encore été touchées par les premières lueurs de l'aurore.

La douleur avait disparu, mais pas la sensation de... d'une présence? C'était à la fois étrange et parfaitement naturel. *Bien sûr*, pensa-t-elle, *c'est aussi naturel que les battements de mon cœur et l'air dans mes poumons*.

Elle songea à réveiller Ian puis chassa cette pensée aussitôt. Elle voulait garder ce secret encore un peu, rester seule avec cette nouvelle... Non, pas seule, rectifia-t-elle. Elle se rendormit paisiblement, les mains toujours sur son bas-ventre.

D'ordinaire, Ian se réveillait avant elle, mais elle le sentait toujours remuer et entrouvrir les yeux, savourant son odeur chaude, les petits bruits mâles qu'il faisait et la sensation de ses jambes frôlant les siennes quand il les balançait hors du lit et se redressait. Il restait assis là un moment, se passant une main dans les cheveux et prenant ses repères. Elle voyait son dos long et musclé devant elle, doré par le soleil, s'inclinant doucement vers ses petites fesses dures, qui paraissaient blanches comme neige par contraste.

Parfois, il lâchait un petit pet et lançait un regard coupable vers elle pardessus son épaule. Elle refermait aussitôt les yeux et faisait semblant de dormir, pensant qu'elle devait vraiment être folle de lui pour trouver cela

adorable.

Ce matin, après s'être redressé, il se raidit. Elle ouvrit grand les yeux, alarmée par sa posture.

— Ian? chuchota-t-elle.

Il ne l'entendit pas.

— *ADhia*, murmura-t-il. Oh non, *a charaid*...

Elle comprit aussitôt. Rollo se réveillait avec Ian, s'étirant, bâillant en faisant craquer sa mâchoire et battant le sol de sa lourde queue avant de venir enfouir son museau frais dans les mains de son maître.

Ce matin, rien ne bougeait. Rollo était immobile.

Ian se leva, s'approcha de lui et s'agenouilla, posant une main sur sa grosse tête. Il ne prononça pas un mot et ne pleura pas, mais elle entendit sa respiration entrecoupée, comme une déchirure dans sa poitrine.

Elle le rejoignit, s'agenouilla à son tour et glissa un bras autour de la taille de Ian. Elle pleurait sans s'en rendre compte.

— *Mo chiù*, dit Ian en caressant l'épaisse fourrure. *Mo chuilean. Beannachd leat, a charaid*. Adieu, mon vieil ami.

Puis il se redressa sur ses talons, prit une profonde inspiration et serra fort la main de Rachel.

— Je crois qu'il a attendu. Il voulait être sûr que tu serais là pour moi.

Il s'interrompit, ferma les yeux, puis reprit d'une voix plus sûre:

— Je dois l'enterrer. Je connais un endroit, mais c'est assez loin. Je ne serai de retour qu'au milieu de l'après-midi.

— Je viens avec toi.

Son nez coulait. Elle saisit la serviette posée près de l'aiguière et se moucha dans un coin.

— Ce n'est pas la peine, *mo ghràidh*, dit-il doucement. C'est une longue marche.

Elle se releva.

— Dans ce cas, nous devons nous mettre en route sans tarder.

Elle posa une main sur l'épaule de son mari et ajouta:

— Quand je t'ai épousé, je l'ai épousé lui aussi.

UNE CHASSE SOLITAIRE

15 septembre 1778,

La première montagne des Watchung

Il y avait un petit tas de crottes sur le sentier, noires et luisantes comme des grains de café et faisant à peu près la même taille. William était à pied, tirant sa jument par la bride car elle était trop grasse et le sentier, trop raide. Il s'arrêta et profita de l'occasion pour la laisser souffler un moment. Ce qu'elle fit, en s'ébrouant et en secouant sa crinière.

Il s'accroupit et ramassa une poignée d'excréments, les humant. Ils étaient très frais, mais plus chauds. Ils dégageaient une odeur boisée, indiquant que le cerf s'était nourri de glands verts. Sur sa gauche, des broussailles écrasées trahissaient le passage de l'animal. Ses doigts le démangèrent, voulant se refermer sur la crosse de son fusil. Il lui suffirait d'entraver son cheval.

— Qu'en dis-tu, ma vieille? demanda-t-il à la jument. Si j'abats un cerf, tu te sens la force de le porter?

La jument avait environ quatorze ans et était donc assez vieille pour avoir été familiarisée avec les coups de feu. De fait, il n'aurait pu imaginer plus placide qu'elle. C'était comme de monter un canapé, avec son dos large et ses flancs aussi arrondis qu'un tonneau de bière. Toutefois, lorsqu'il l'avait achetée, il n'avait pas pensé à demander si elle était habituée à la chasse. Son pas assuré et son tempérament calme ne signifiaient pas qu'elle accepterait de bon gré qu'il hisse une dépouille sanglante sur son dos.

Il orienta son visage vers la brise. Parfait. Elle venait droit de la montagne, vers lui. Il pouvait presque sentir le...

Un mouvement attira son attention sur sa droite. Quelque chose bougeait dans la forêt. Il y eut un craquement de branches, puis il entendit un son reconnaissable entre tous: un grand herbivore arrachant des bouchées de feuilles.

Avant même d'avoir réfléchi, il s'était relevé, avait sorti son fusil de son étui le plus silencieusement possible et ôté ses bottes. Le pas aussi léger qu'un furet, il se glissa entre les arbres...

Cinq minutes plus tard, il tenait fermement les bois courts d'un daguet d'une main et lui tranchait la gorge de l'autre, le vacarme de son tir résonnant encore contre les parois de la montagne.

Tout s'était passé si vite que cela semblait irréel, en dépit de la forte odeur

du sang qui imbibait ses bas. Une tique était accrochée juste sous l'œil de l'animal, ronde comme un grain de muscat. Tomberait-elle tout de suite, ou resterait-il suffisamment de sang pour qu'elle se nourrisse encore un peu?

Le jeune cerf se convulsa violemment, poussant ses bois contre son torse, et regroupa ses membres comme pour un dernier bond. Puis il expira.

William le tint encore par les bois quelques minutes, le velours en lambeaux adhérent à ses paumes moites, les épaules au poil raide de la bête pesant lourd sur ses genoux.

— Merci, murmura-t-il avant de le lâcher.

C'était Mac le palefrenier qui lui avait appris qu'il fallait toujours remercier la créature qui vous donnait sa vie. Des années plus tard, il avait vu James Fraser tuer un énorme wapiti sous ses yeux, puis réciter une prière en gaélique, la «prière des entrailles», avant d'éviscérer la bête. Pour une fois, le sang du cerf sur sa peau et la brise agitant la forêt autour de lui, il ne repoussa pas ces souvenirs.

La jument ne s'était éloignée que de quelques mètres pour brouter. Elle releva vers lui des yeux tranquilles, des fleurs sauvages jaunes pendant au coin de ses babines, comme si les coups de feu et l'odeur du sang faisaient naturellement partie de sa vie. *Peut-être était-ce le cas*, pensa-t-il en flattant son encolure.

Quelques minutes plus tard, alors qu'il fendait la peau du ventre du daguet, il déclara en lui-même: *C'est pour toi, Ben*. Son cousin, qui avait six ans de plus que lui, l'avait emmené plusieurs fois chasser dans la forêt près d'Earlingden, dans la réserve de son ami le vicomte Almerding.

Lors de ses préparatifs, il s'était efforcé de ne pas trop penser à Ben. Une grande partie de lui pensait qu'il était mort. Emporté par le typhus, selon ce que Richardson avait dit à son oncle. Ce n'était pas rare parmi les détenus, au point qu'on l'appelait même la «fièvre des prisons». Même s'il était convaincu que Richardson était un traître (à contrecœur, car il était mortifié de s'être laissé bernier), cela ne signifiait pas que tous les mots qui sortaient de sa bouche étaient des mensonges. D'ailleurs, il n'avait pas trouvé une seule trace de Ben alors qu'il le cherchait depuis plusieurs semaines.

Une partie plus petite de lui refusait de capituler. Surtout, il aurait fait n'importe quoi pour atténuer le chagrin de son oncle et de son père, quelle que soit la vérité.

Il enfouit les bras dans la masse chaude et fumante, cherchant le cœur, tout en grommelant:

— Et puis, au fond, qu'ai-je d'autre de mieux à faire?

Au moins, il serait bien accueilli en arrivant à Middlebrook. Un homme apportant de la viande fraîche était toujours le bienvenu.

Une demi-heure plus tard, il avait vidé la dépouille et l'avait enveloppée dans son sac de couchage pour la protéger des mouches. La jument dilata ses

naseaux et s'ébroua de dégoût, mais elle ne fit pas d'embarquée lorsqu'il hissa le daguet sur son dos.

Il était tard dans l'après-midi, mais en cette fin d'été il lui restait encore de bonnes heures de lumière. Il valait mieux arriver vers l'heure du souper. Avec un peu de chance, on l'inviterait à partager un repas et la conversation serait plus facile devant une assiette pleine et un verre.

Il avait grimpé sur un sommet pour repérer le terrain et devait reconnaître que Washington et ses ingénieurs avaient bien choisi leur site. Depuis le premier mont Watchung, où il se tenait, les plaines du Nouveau-Brunswick s'étiraient à ses pieds. Les Continentaux pouvaient aisément surveiller les troupes britanniques depuis ces hauteurs et fondre sur elles pour entraver leurs mouvements. Ils ne s'en étaient pas privés.

Les deux armées étaient parties désormais, les Britanniques à New York, les hommes de Washington... il ne savait trop où. Le principal était qu'ils ne soient plus là. Il restait néanmoins des gens qui vivaient près du cantonnement.

Ben avait été... était, corrigea-t-il, officier, un capitaine d'infanterie. Les officiers étaient souvent logés chez l'habitant, en liberté conditionnelle. C'était donc par là qu'il commencerait ses recherches.

Il dénoua la bride de la jument qu'il avait enroulée autour d'un jeune arbre.

— En route, ma vieille! Allons charmer ces braves gens.

LA TÊTE DANS LE RONCIER

16 septembre 1778, Philadelphie

Nous venions de finir notre souper et j'essayais le minois d'Henri-Christian avec un bout de mon tablier quand on toqua à la porte. Jenny, assise près de moi avec Félicité sur les genoux, me lança un regard interrogateur. Fallait-il s'inquiéter?

Je n'eus pas le temps de lui répondre. Toutes les conversations s'étaient tues, le bavardage des enfants s'interrompant comme si on les avait mouchés avec un éteignoir. La nuit était tombée et la porte était verrouillée. Fergus et Jamie échangèrent un regard, puis se levèrent comme un seul homme.

Jamie se tint sur le côté, une main sur son poignard (jusqu'à cet instant, je ne m'étais pas rendu compte qu'il ne s'en séparait jamais, même pendant les repas). J'entendis des pas aller et venir dans la ruelle; ils étaient plusieurs. Les poils de ma nuque se hérissèrent. Jamie était détendu mais sur ses gardes, son poids porté sur son pied arrière, prêt à bondir, tandis que Fergus poussait le verrou.

— *Bonsoir*, déclara-t-il calmement en français.

Je distinguai un visage pâle dans l'obscurité, trop loin pour l'identifier.

— *Bonsoir, monsieur Fraser.*

Je sursautai. Je connaissais cette voix, mais je n'avais jamais entendu Benedict Arnold parler français. Cela n'avait pourtant rien d'étonnant. Il avait mené plus d'une campagne dans la province de Québec. Il parlait un français de soldat: rudimentaire, mais pratique.

— *Mme Fraser est-elle ici, monsieur? Votre mère?*

Fergus lança un regard interloqué vers Jenny par-dessus son épaule. Je toussotai dans mon poing et déposai Henri-Christian sur le sol avant de lisser ses cheveux ébouriffés.

— Je crois que c'est moi que demande le gouverneur.

Arnold se tourna sur le côté et marmonna quelque chose à son aide, qui acquiesça et disparut dans le noir.

— Madame Fraser! s'exclama-t-il ensuite sur un ton soulagé.

Fergus s'effaça et Arnold entra. Il s'inclina devant Marsali et Jenny, salua Jamie d'un signe de tête, puis se tourna à nouveau vers moi.

— Oui, c'est bien vous que je cherchais, madame.

Il ajouta à l'intention de Fergus:

— Pardonnez-moi de vous déranger à cette heure indue, mais j'ignorais où résidait actuellement Mme Fraser. J'ai dû faire quelques recherches.

Je vis la bouche de Jamie se crispier légèrement devant cette allusion à notre statut de sans domicile fixe, mais il inclina néanmoins courtoisement la tête.

— Je suppose qu'il s'agit d'une affaire urgente, monsieur, pour que vous effectuiez vos recherches en personne?

— En effet. Je suis venu implorer votre aide, madame Fraser, au nom d'un ami.

Il paraissait en meilleure forme que lors de notre dernière rencontre.

Il avait repris du poids et son teint était moins malsain, mais ses traits étaient encore marqués par la fatigue et le stress. En revanche, ses yeux étaient toujours aussi alertes.

— Il s'agit d'un ami malade? demandai-je.

— Plutôt d'une blessure, madame. Je crains que son état ne soit assez grave.

Ses lèvres s'étaient pincées inconsciemment.

— Ah, dans ce cas, je ferais bien de...

Jamie m'arrêta d'une main sur mon bras.

— Un instant, *Sassenach*. Avant de te laisser partir, j'aimerais connaître la nature de la blessure et le nom du blessé. J'aimerais également savoir pourquoi le gouverneur est venu te chercher pendant la nuit et pourquoi il a caché ses intentions à son propre assistant.

Arnold rougit, puis acquiesça.

— Vous avez raison, monsieur Fraser. Connaissez-vous un homme du nom de Shippen?

Jamie fit non de la tête, mais Fergus intervint:

— Moi, oui. C'est un riche loyaliste bien connu, l'un de ceux qui ont refusé de quitter la ville lorsque l'armée britannique s'est retirée.

— Je connais une de ses filles, ajoutai-je.

J'avais un vague souvenir de la luxueuse réception donnée par le général Howe avant son départ.

— Mais je ne crois pas connaître le père. Est-ce lui qui est blessé?

— Non, mais c'est l'ami au nom duquel j'interviens, répondit Arnold l'air contrit. Le jeune cousin de M. Shippen, Tench Bledsoe, a été attaqué la nuit dernière par les Fils de la liberté. Ils l'ont enduit de goudron et de plumes et l'ont abandonné sur les quais, devant l'entrepôt de M. Shippen. Il est tombé du quai dans la rivière et par miracle il ne s'est pas noyé. Il est parvenu à ramper sur les hauts-fonds et est resté dans la boue jusqu'à ce qu'un esclave qui pêchait des crabes le découvre ce matin et coure chercher de l'aide.

— «De l'aide», répéta lentement Jamie.

Arnold croisa son regard et hocha la tête.

— En effet, monsieur Fraser. Les Shippen ne vivent qu'à deux rues du Dr Benjamin Rush, mais compte tenu des circonstances...

Les circonstances étaient que Benjamin Rush était un éminent rebelle jouant un rôle actif au sein des Fils de la liberté. Il connaissait certainement tous ceux qui, à Philadelphie, partageaient ses opinions, y compris ceux qui s'en étaient pris à Tench Bledsoe.

— Assieds-toi, *Sassenach*, m'ordonna Jamie en me montrant un tabouret. Comme je restais debout, il me lança un regard noir.

— Je ne compte pas t'empêcher d'y aller, dit-il sur un ton plus mesuré. Je sais bien que tu iras de toute façon. Je veux juste m'assurer que tu reviendras.

— Euh... Bon, d'accord, marmonnai-je. Je vais chercher mes affaires, alors.

Je me faufilai entre les enfants et grimpai jusqu'au grenier où je conservais ma modeste pharmacopée, me préparant le plus rapidement possible tout en écoutant l'interrogatoire auquel Jamie soumettait le gouverneur.

Des brûlures graves et les complications dues au goudron durci, ainsi que la fièvre et l'infection qui s'étaient probablement déclarées après une nuit passée dans la vase de la rivière. Cela n'allait pas être beau à voir, peut-être pire. J'ignorais la gravité des brûlures du jeune homme. Avec un peu de chance, sa peau n'aurait reçu que des éclaboussures de goudron. S'il avait eu moins de chance...

Je fis un tri rapide. Des bandages en lin, un scalpel, un petit couteau épilateur pour débrider les plaies... Des sangsues? Peut-être. Il y aurait sûrement des contusions. Personne ne se laissait goudronner sans broncher. Je nouai rapidement un linge autour du couvercle du bocal de sangsues pour qu'il ne s'ouvre pas en cours de route. Un pot de miel... Je le tins au peu de lumière qui provenait d'en bas. Il était à moitié plein d'un or nuageux qui, telle une chandelle, reflétait les lueurs du feu à travers le verre brun. Fergus conservait un pot de térébenthine dans sa remise pour nettoyer ses lettres. Je le lui emprunterais.

Je ne me préoccupais pas trop des subtilités politiques qui avaient contraint Arnold à venir me trouver discrètement pendant la nuit. Jamie prendrait les précautions nécessaires. Philadelphie était tenue par les rebelles, mais ce n'était pas pour autant une ville sûre, quel que soit le camp auquel on appartenait.

Au moins, je savais ce que j'avais à faire, ce qui était rassurant. En bas, j'entendis la porte s'ouvrir et se refermer. Le gouverneur était parti.

Je contemplai la chaise à porteurs malpropre, sentis l'odeur de la douzaine d'utilisateurs qui m'avaient précédée et serrai plus fermement le manche de ma canne.

— Je marcherai, déclarai-je. Ce n'est pas si loin.
— Tu ne marcheras pas, répliqua Jamie sur le même ton.
— Tu ne crois pas m'en empêcher, tout de même?
— Non, je sais que je perdrais mon temps, mais je peux t'empêcher de tomber à plat ventre dans la rue en chemin. Grimpe là-dedans, *Sassenach*.

Tout en ouvrant la portière, il déclara aux porteurs:

— Allez doucement. Je vous accompagne. Je viens de souper et je ne veux pas courir le ventre plein.

Faute d'une meilleure alternative, je rassemblai le peu de dignité qu'il me restait et montai dans la cabine. Mon panier de fournitures coince entre mes pieds, j'ouvris la vitre coulissante au maximum et nous partîmes au petit trot dans les rues nocturnes de Philadelphie, les souvenirs de mon dernier séjour dans une autre chaise à porteurs aussi vifs que l'odeur de celle-ci.

Le couvre-feu avait été levé depuis peu à la suite des protestations des taverniers, et sans doute de leurs clients. L'ambiance dans la ville était toujours explosive. On ne voyait pas de femmes respectables dans les rues, ni de groupes d'apprentis chahutant, ni d'esclaves logeant ailleurs que chez leurs maîtres. J'aperçus une putain se tenant à l'entrée d'une allée. Elle siffla Jamie et lui lança une invitation, sans grande conviction.

— Je te parie ce que tu veux... que son maquereau attend... caché dans la ruelle... avec un gourdin, hoqueta le porteur derrière moi. Les rues ne sont plus sûres... comme quand l'armée était là.

— Ah, tu crois? lui répondit l'autre, le souffle aussi entrecoupé. L'armée était pourtant présente... quand cet officier s'est fait... égorger dans un bordel. C'est sans doute pourquoi... cette pauvre fille... est obligée de poireauter dehors. Comment tu comptes... vérifier si tu as gagné ton pari? Tu vas aller le lui demander toi-même?

— Peut-être ce monsieur... qui nous accompagne... nous rendra ce service? répondit l'autre en riant.

— Et peut-être pas, intervins-je en sortant la tête par la fenêtre. Mais, si vous y tenez, je peux aller me renseigner.

Jamie et l'homme à l'avant se mirent à rire, celui à l'arrière se contenta d'un grognement. Nous prîmes un virage tout en douceur et nous avançâmes dans la rue des Shippen. Leur maison se dressait sur un petit terrain surélevé en bordure de la ville. Une lanterne était allumée devant la grille, une autre devant la porte. Étions-nous attendus? Je n'avais pas pensé à demander au gouverneur s'il avait prévenu les occupants de notre arrivée. Dans le cas contraire, les prochaines minutes risquaient d'être intéressantes.

— Tu as une idée du temps qu'il te faudra, *Sassenach*? me demanda Jamie en sortant sa bourse pour payer les porteurs.

Je secouai mes jupes et remis un peu d'ordre dans ma tenue.

— S'il est mort, ce ne sera l'affaire que de quelques minutes. S'il est

toujours vivant, cela pourrait prendre toute la nuit.

Il se tourna vers les porteurs, qui me dévisageaient bouche bée.

— Attendez un petit moment, leur dit-il. Si je ne suis pas ressorti dans dix minutes, vous être libres de partir.

Son aura d'autorité était telle qu'ils ne répliquèrent pas qu'ils étaient libres de partir quand bon leur semblait et sur-le-champ s'ils le voulaient. Ils se contentèrent de hocher la tête tandis que Jamie me tendait le bras et m'escortait vers la maison.

Il avait à peine posé le pied sur le perron que la porte s'ouvrit et qu'une jeune femme apparut, l'air à la fois inquiet et curieux. Apparemment, M. Bledsoe n'était pas encore mort.

— Madame Fraser? demanda-t-elle en clignant des yeux surpris vers moi. Euh... vous êtes bien madame Fraser?

— Oui, c'est bien Mme Fraser, répondit Jamie sur un ton légèrement tranchant. Je vous assure, mademoiselle, que je suis bien placé pour le savoir.

— Et voici M. Fraser, ajoutai-je en voyant la mine déroutée de la jeune femme.

Je m'efforçai de prendre le ton le plus naturel possible pour lui expliquer:

— Je m'appelais probablement lady John Grey la dernière fois que vous m'avez vue, mais je suis effectivement Claire Fraser. De nouveau. Euh... enfin, je veux dire, je l'ai toujours été. J'ai cru comprendre que votre cousin...?

— Ah, oui! Je vous en prie, venez avec moi.

Elle s'effaça et je vis qu'elle était accompagnée d'un domestique, un homme noir d'âge moyen, qui s'inclina devant moi et nous conduisit le long d'un couloir interminable menant à l'escalier de service.

En chemin, notre hôtesse nous expliqua qu'elle s'appelait Margaret Shippen et s'excusa pour l'absence de ses parents. Son père, dit-elle, était en déplacement pour affaires.

Je n'avais pas été formellement présentée à Peggy Shippen par le passé, mais j'avais entendu parler d'elle. Elle avait fait partie du comité qui avait organisé la fameuse Mischianza. Son père ne l'avait pas autorisée à assister au bal, mais ses amis n'avaient pas tari d'éloges à son sujet. Je l'avais également aperçue, toujours superbement vêtue, dans plusieurs soirées auxquelles je m'étais rendue avec John.

En déplacement pour affaires, mon œil! J'avais surpris le regard sceptique de Jamie lorsqu'elle nous l'avait annoncé. Je pensais surtout qu'Edward Shippen voulait éviter à tout prix d'être associé publiquement à son infortuné neveu et, dans la mesure du possible, étouffer l'incident. En ces temps et ce lieu, il ne faisait pas bon avoir un loyaliste dans la famille.

Mlle Shippen nous conduisit dans une petite chambre au troisième étage, où une forme humaine noirâtre gisait sur un lit. Une épaisse odeur de goudron

flottait dans l'air, mêlée à celle du sang. La forme émettait un gémissement sourd constant. Ce devait donc être Tench Bledsoe. (Où avait-il pêché ce prénom? Une *tench*, en anglais, était une tanche, un poisson gluant ressemblant vaguement à une carpe.)

— Monsieur Bledsoe? demandai-je doucement en m'approchant.

Je posai mon panier sur une petite table, près de l'unique chandelle de la pièce. Je distinguais une moitié de son visage, l'autre étant couverte de goudron comme une bonne partie de son crâne et de son cou. La partie propre révélait un jeune homme assez quelconque, avec un grand nez crochu et les traits tordus de douleur. Il n'avait rien d'un poisson.

— Oui?

Il avait répondu sans desserrer les dents, comme si le moindre mot mettait en péril le peu de contrôle qu'il avait encore sur lui-même.

Je posai doucement une main sur son épaule. Un léger tremblement le parcourait, comme le courant dans un fil électrique.

— Je suis Mme Fraser. Je suis venue vous aider.

Il hocha la tête. On lui avait donné de l'eau-de-vie. Je la sentais sous les relents aromatiques du goudron de pin. Une carafe à moitié vide était posée sur la table.

Je me tournai vers Peggy.

— Avez-vous du laudanum dans la maison?

Cela ne serait guère utile à long terme, mais une forte dose lui permettrait de supporter les préliminaires, qui risquaient d'être atrocement douloureux.

Mlle Shippen était très jeune, dix-huit ans à peine, mais alerte et posée, ainsi que fort jolie. Elle acquiesça, murmura quelques mots au serviteur puis disparut. *Naturellement*, pensais-je en voyant ses jupes s'éloigner. Elle ne pouvait envoyer son domestique le chercher. Le laudanum devait être rangé sous clef parmi les autres simples de la maison.

— Que puis-je faire, *Sassenach*?

— Aide-moi à le déshabiller.

Heureusement, les agresseurs du jeune homme n'avaient pas pris le temps de le dévêtir. Et puis le goudron n'était probablement pas bouillant quand ils le lui avaient versé dessus. Je sentais l'odeur des poils brûlés, mais pas celle, écœurante, de la chair cuite. Le goudron végétal n'était pas comme le bitume des siècles à venir. C'était un sous-produit de la distillation de l'essence de térébenthine. Il était peut-être encore suffisamment mou pour être retiré sans devoir d'abord être bouilli.

En revanche, il avait eu nettement moins de chance avec sa jambe, comme je le constatai lorsque Jamie souleva le drap qui le recouvrait. C'était de là que provenait l'odeur de sang. Il imbibait le matelas sous lui, paraissant noir dans la lueur de la bougie, mais dégageant des exhalations métalliques qui piquaient le nez.

— Putain de bordel de merde, marmonnai-je.

Le visage de Tench était livide, trempé de sueur et de larmes. Il avait les yeux clos et grimaça en m'entendant.

Jamie sortit son petit couteau de sa gaine. Il était suffisamment affûté pour raser les poils sur un bras. Il fendit le bas déchiré et la jambe de la culotte humide, puis écarta le tissu durci.

Il retint de justesse la main de Tench qui s'avavançait pour palper les dégâts.

— Qui vous a fait ça? lui demanda-t-il.

— Personne, murmura Tench avant de tousser. J'ai... j'ai sauté du quai quand il a mis le feu à ma tête. J'ai atterri sur un pied. Il s'est enfoncé dans la vase et quand j'ai basculé en arrière...

C'était une très vilaine fracture ouverte. Le tibia et le péroné s'étaient cassés en deux, et les fragments osseux avaient transpercé la peau, pointant dans différentes directions. Je m'étonnai qu'il ait survécu au choc, associé au traumatisme de l'agression, sans parler de sa nuit passée dans la vase. Rouge vif, la chair macérée avait enflé et les plaies étaient sérieusement infectées. Je humai prudemment, m'attendant à sentir des relents de gangrène. Pas encore.

— Il a mis le feu à votre tête? répéta Jamie, incrédule.

Il se pencha et toucha délicatement la masse noire sur le côté gauche de la tête du jeune homme.

— Qui? demanda-t-il encore.

Tench posa sa main sur celle de Jamie, mais il ne tenta pas de l'écarter. Elle resta là, comme si les doigts d'un autre pouvaient lui dire ce qu'il avait besoin de savoir mais avait peur de découvrir par lui-même.

— Je ne sais pas, répondit-il. À son accent, je crois qu'il était anglais, peut-être irlandais. Il a versé la poix sur mon crâne, puis a fait pleuvoir des plumes. Les autres se seraient arrêtés là, je crois. Puis, soudain, il a attrapé une torche et...

Il toussa à nouveau et grimaça de douleur avant de reprendre sur un ton surpris:

— On aurait dit que... qu'il me haïssait.

Jamie détachait délicatement de petits morceaux de cheveux brûlés pris dans la boue et le goudron, révélant la peau cloquée en dessous.

— Ce n'est pas si mal, opina-t-il. Votre oreille est toujours là, quoique un peu noire et croûteuse.

Cela arracha un rire à Tench, à peine un petit grincement rauque, qui s'interrompit dès que je touchai sa jambe.

Je me tournai vers le domestique.

— Il me faut plus de lumière, ainsi que beaucoup de bandages.

Il acquiesça, évitant soigneusement de regarder vers le blessé.

Nous travaillâmes côte à côte pendant quelques minutes, chacun

murmurant des encouragements à Tench. Au bout d'un moment, Jamie sortit le pot de chambre de sous le lit, s'excusa d'un bref signe de tête et fila dans le couloir. Je l'entendis rendre ses tripes. Il revint quelques instants plus tard, pâle et sentant le vomi, puis reprit la tâche délicate de dévoiler ce qu'il restait du visage du jeune homme.

— Vous pouvez ouvrir cet œil? demanda-t-il en touchant sa joue gauche. Je relevai la tête et constatai que, bien qu'encore entière, sa paupière était profondément cloquée et enflée. Il n'avait plus de cils.

— Non.

La voix de Tench avait changé et je m'approchai rapidement de son chevet. Il paraissait presque endormi, son ton indifférent. Je touchai sa joue du dos de ma main. Elle était froide et moite. Je lâchai un horrible juron et il rouvrit son œil valide.

— Ah, vous revoilà, dis-je, soulagée. J'ai cru que vous étiez entré en état de choc.

— S'il n'est pas sous le choc avec tout ce qui lui est arrivé, je doute que ça lui arrive à présent, *Sassenach*, dit Jamie en se penchant sur lui. Je crois qu'il est simplement épuisé par la douleur. Parfois, on n'en peut plus, mais on n'est pas prêt à mourir, alors on dérive un peu, se réfugiant ailleurs, pas vrai?

Tench poussa un long soupir et hocha brièvement la tête.

— Si vous pouviez... vous arrêter un petit moment? chuchota-t-il. S'il vous plaît?

— Oui, répondit Jamie en lui tapotant le torse. Reposez-vous un peu, *mo charaid*.

Je n'étais pas convaincue qu'il n'aspirait pas à la mort, mais il y avait des limites à ce que je pouvais faire pour le retenir parmi nous. Il y avait également une limite à ce que je pouvais faire s'il survivait.

Je comprenais parfaitement ce qu'entendait Jamie par «dériver». C'était également un des symptômes d'une grave hémorragie. J'ignorais combien Tench avait perdu de sang pendant qu'il gisait dans le fleuve. Par miracle, sa fracture n'avait sectionné aucune des artères tibiales principales; autrement, il aurait succombé depuis longtemps. En revanche, elle avait écrasé bon nombre de petits vaisseaux.

Le Delaware était un fleuve assez froid, même en été. L'eau glacée avait peut-être contracté les vaisseaux, ralenti son métabolisme et amoindri les dégâts causés par les brûlures en éteignant le feu et en rafraîchissant sa peau. J'avais improvisé un tourniquet autour de sa jambe, mais ne l'avais pas encore serré. Pour le moment, le saignement se limitait à un lent suintement.

De fait, ses brûlures n'étaient pas si graves. Le goudron sur son torse, ses mains et ses vêtements n'avait pas été assez chaud pour détacher sa peau et, si un côté de son visage et de son crâne était endommagé, seuls quelques centimètres carrés de son cuir chevelu avaient été brûlés au troisième degré.

C'était douloureux, certes, mais cela n'engageait pas son pronostic vital. Ceux qui l'avaient attaqué n'avaient probablement pas eu l'intention de le tuer, même s'il avait bien failli y passer.

— Ils appellent ça «faire une tête de poix», me glissa Jamie à voix basse.

Nous nous étions approchés de la fenêtre. Il saisit une cruche et reprit:

— Je ne l'avais encore jamais vu, mais j'en avais entendu parler. Tu veux un peu d'eau, *Sassenach*?

— Non... Oh, attends, oui, merci.

Il régnait une chaleur étouffante dans la pièce, dont la fenêtre était solidement fermée, comme le voulait la coutume à l'époque.

— Tu crois que tu parviendrais à l'ouvrir? demandai-je.

Il se tourna et s'attaqua à la tâche. Elle était collée au chambranle, le bois gonflé par l'humidité et le temps.

— Et sa jambe? demanda-t-il à voix basse. Tu vas devoir la couper, n'est-ce pas?

Je reposai la cruche. L'eau était éventée et avait un goût de terre.

— Oui.

J'avais résisté à cette conclusion pratiquement depuis le moment où j'avais vu la jambe de Tench. Il m'était plus facile de l'accepter en entendant Jamie l'énoncer d'une manière aussi prosaïque.

— Même dans un hôpital moderne, avec des transfusions sanguines et des anesthésiques, je ne crois pas que je pourrais la sauver. Bon sang! Ce que j'aimerais avoir de l'éther!

Me mordant la lèvre, je lançai un regard vers le blessé pour vérifier que son torse se soulevait et s'affaissait toujours. Une petite voix traîtresse au fond de moi me soufflait qu'il aurait mieux valu que ce ne soit pas le cas.

Il y eut des pas dans l'escalier, puis Peggy et le domestique reparurent. Il portait une grande lanterne et un chandelier énorme, et elle serrait un petit flacon carré contre sa poitrine. Ils contemplèrent tous deux l'homme sur le lit d'un air anxieux, puis se tournèrent vers moi. Était-il mort?

— Non, répondis-je.

Je lus sur leur visage le même soulagement mêlé de regret que celui que je venais de ressentir. Je comprenais leur dilemme. Quels que soient leurs sentiments à l'égard du blessé, le garder dans la maison était dangereux pour les Shippen.

Je m'approchai et leur expliquai la situation à voix basse, observant le teint de Peggy prendre la couleur d'une huître gâtée. Elle chancela légèrement, puis se ressaisit.

— Ici? demanda-t-elle. Je suppose qu'on ne pourrait pas l'emmener à... Non, ce doit être fait. Comment pouvons-nous vous aider?

Derrière elle, le domestique toussa légèrement dans son poing et elle se

raidit.

— Mon père en dirait autant, l'informa-t-elle sèchement.

— Je n'en doute pas, mademoiselle, dit-il avec une déférence un peu forcée. Mais ne pensez-vous pas qu'il aimerait avoir la chance d'en décider lui-même?

Elle lui lança un regard torve, mais avant qu'elle ait pu lui répondre il y eut un grincement strident et la fenêtre céda enfin sous les efforts de Jamie. Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— Je suis désolé de vous interrompre, dit-il en se tournant. Mais je crois que vous avez de la visite. Le gouverneur est en bas.

Jamie passa devant Mlle Shippen et son domestique avant qu'ils aient pu réagir. Il dévala l'escalier de service d'un pas léger et traversa la maison, effrayant une fille de cuisine qui passait par là.

Il atteignit la porte d'entrée au moment où on toquait d'une main ferme. Il ouvrit.

— Mademoiselle Margaret!

Arnold passa devant Jamie sans le voir (ce qui n'était pas facile) et saisit les mains de Peggy Shippen, qui avait accouru derrière Jamie.

— Il fallait que je vienne. Votre cousin, comment va-t-il?

— Il est vivant, répondit Peggy. Mme Fraser dit que...

Elle s'interrompit pour déglutir, et Jamie déglutit avec elle, sachant à quoi elle pensait: aux os brisés de Tench Bledsoe, rouges et gluants comme la patte d'un cochon découpé par un boucher incompétent. Il percevait encore le goût du vomi au fond de sa gorge.

— Je vous remercie de nous l'avoir envoyée, monsieur, reprit-elle. Je ne savais plus quoi faire. Mon père est dans le Maryland et ma mère chez sa sœur, dans le New Jersey. Mes frères...

Elle n'acheva pas sa phrase, prenant un air désespéré.

— Ne vous inquiétez pas, ma chère... Vous permettez que je vous appelle ainsi? Il n'y a rien que je ne ferais pour vous aider, vous et votre famille... pour vous protéger.

Jamie remarqua qu'il n'avait toujours pas lâché ses mains et qu'elle ne faisait rien pour les retirer.

Son regard alla d'Arnold à Mlle Peggy. Il recula légèrement. Il n'avait même pas besoin d'être discret, ils n'auraient rien remarqué. Ils n'avaient d'yeux que l'un pour l'autre.

La situation était on ne peut plus claire. Arnold voulait cette fille; son désir était tellement visible que Jamie eut légèrement honte pour lui. On ne pouvait s'empêcher d'avoir des idées lubriques, mais un homme devrait avoir assez de sang-froid pour les cacher. Ce n'était pas uniquement une question de décence. Il distinguait une certaine lueur calculatrice dans les yeux de Peggy.

C'était le regard d'un pêcheur qui voyait une grosse truite nager juste sous son leurre.

Il se racla bruyamment la gorge et le couple sursauta.

— Mon épouse dit que l'amputation de la jambe blessée est inévitable. Il faut agir vite. Elle a besoin de ses instruments.

«Il me faut mes scies, la grande et la petite incurvée; mon davier, c'est cette longue pince dont les bouts ressemblent à des hameçons; et beaucoup, beaucoup de sutures...»

Il s'efforçait de conserver la liste en tête, même si de penser à la plupart de ces objets, ainsi qu'à leur usage, lui retournait les tripes. Sous sa répulsion et sa pitié, il ressentait également de la méfiance. La méfiance même qu'il lisait au fond des yeux de Benedict Arnold.

— Vraiment, dit celui-ci.

Ce n'était pas une question. Il lança un regard vers Peggy Shippen, qui se mordit la lèvre d'une manière charmante.

— Pourriez-vous demander à votre cocher d'aller à l'imprimerie? demanda Jamie. J'irai avec lui et rapporterai ce dont elle a besoin.

— Oui, dit Arnold sur un ton absent.

Il réfléchissait rapidement.

— Ou plutôt non, se reprit-il. Déplaçons M. Bledsoe, ainsi que Mme Fraser, naturellement, à l'imprimerie. Elle aura ainsi tout ce qu'il faut sous la main, ainsi que l'assistance de sa famille.

— Pardon?

Peggy s'accrochait déjà au bras du gouverneur, ses traits transformés par le soulagement. Jamie saisit son autre bras afin d'être sûr d'avoir toute son attention.

Sa première intention avait été de lui demander s'il était tombé sur la tête. La fraction de seconde que lui prit son geste suffit à lui faire adopter une approche plus diplomatique.

— Il n'y a pas de place dans l'imprimerie pour une opération de ce genre, monsieur. Nous vivons les uns sur les autres. Des gens entrent et sortent tout au long de la journée. Ce ne sera pas une affaire simple. Le jeune homme devra rester alité un bon moment.

Peggy émit un petit son angoissé. De toute évidence, Tench Bledsoe était une véritable patate chaude, tant pour Arnold que pour les Shippen. En tant que gouverneur militaire, Arnold voulait à tout prix éviter un scandale et des troubles, que les derniers loyalistes de Philadelphie paniquent et que les Fils de la liberté apparaissent comme un groupe de miliciens faisant la loi dans sa ville.

Non seulement Arnold cherchait à étouffer l'affaire, mais il voulait jouer au preux chevalier, volant au secours de la très jeune et ravissante Mlle Shippen en s'occupant de son cousin tout en écartant le danger potentiel qu'il

représentait pour la maisonnée.

En me refilant la patate chaude. La méfiance de Jamie commençait à se transformer en colère.

— Monsieur, reprit-il formellement. Si vous amenez ce jeune homme dans l'atelier de mon fils, il n'y aura aucun moyen d'éviter que l'affaire éclate au grand jour. Or, vous savez ce que cela pourrait entraîner.

Arnold ne pouvait nier l'évidence. Il se tut, plissant le front. Jamie s'était battu à ses côtés et le connaissait suffisamment. Maintenant qu'il s'était mis en tête de secourir Mlle Peggy, il le ferait contre vents et marées.

Claire avait raison au sujet de la testostérone. Il savait déjà qu'Arnold était un vrai béliet; il en avait non seulement les testicules mais aussi la tête dure.

— Ah, je sais! s'exclama-t-il, triomphant.

Non sans une certaine admiration, Jamie vit le général émerger. Cette admiration s'évanouit quand il entendit la suite.

— Transportons M. Bledsoe dans la maison de lord John Grey!

— Non! répondit Jamie par réflexe.

— Mais si, insista Arnold, très content de lui. C'est la solution idéale.

Il expliqua à Mlle Peggy, avec une fausse modestie que Jamie lui aurait bien fait ravalier:

— Sa seigneurie et son frère me doivent beaucoup. En outre, dans la mesure où lord John et Mme Fraser...

Il s'interrompt en apercevant l'expression de Jamie et toussota avant de répéter:

— C'est la solution idéale. Voulez-vous bien prévenir Mme Fraser de notre intention?

— «Notre» intention? Je n'ai jamais...

— Alors? Qu'est-ce que vous fabriquez, en bas?

La voix de Claire avait retenti dans la cage d'escalier. Jamie pivota et la vit penchée sur la balustrade, pâle tel un spectre dans la lueur de l'applique qui brûlait au-dessus d'elle. Elle avait du sang plein le tablier.

— Rien, *a nighean*, répondit-il en lançant un regard ferme à Arnold. Nous discutons de l'endroit où emmener M. Bledsoe.

— Je peux vous dire où vous l'emmèneriez si je ne m'occupe pas de sa jambe très rapidement: au cimetière.

En descendant l'escalier, elle remarqua la tension entre Arnold et Jamie et vint se placer près de son mari, dévisageant froidement le gouverneur à son tour.

— Général Arnold, si la vie du cousin de Mlle Shippen vous importe un tant soit peu, vous m'obligeriez en conduisant au plus vite mon mari chercher les affaires dont j'ai besoin. C'est urgent!

Arnold cligna des yeux. Jamie aurait souri s'il n'avait été inquiet pour

Claire. En dépit de sa véhémence, elle était trop pâle. Si elle serrait les poings dans les plis de son tablier, ce n'était pas pour se retenir de gifler le gouverneur, mais pour cacher le fait que ses mains tremblaient. Il se rendit compte avec un serrement de cœur qu'elle avait peur.

Pas de la situation ni d'un éventuel danger futur, mais de ne pouvoir accomplir ce qu'elle avait à faire.

Son sang ne fit qu'un tour. Il agrippa Arnold par le haut du bras et l'entraîna vers l'escalier, annonçant à Claire:

— Nous allons transporter le blessé jusqu'à la maison de lord John, et pendant que tu le prépareras pour l'opération, je filerai à l'imprimerie chercher tes instruments. Le général m'aidera à le déplacer.

Arnold cessa de résister dès qu'il comprit ce qu'il comptait faire.

— Oui, dit-il. Oui, je vais...

Un long gémissement au-dessus de leurs têtes l'interrompit. Les traits de Claire se crispèrent.

— Nous n'avons plus le temps, dit-elle calmement. Mademoiselle Shippen... Peggy, apportez-moi le couteau le plus grand que vous trouverez dans la cuisine. Demandez à vos domestiques de préparer plus d'eau chaude et des linges propres pour faire des bandages. Il me faut également une aiguille assez forte et du fil noir.

Elle chercha Jamie du regard. Il lâcha aussitôt Arnold et vint vers elle.

— Tu vas bien? lui demanda-t-il en lui prenant le coude.

— Oui, dit-elle en serrant brièvement sa main. Mais c'est grave. Je suis désolée, mais je vais avoir besoin de toi pour que tu le tiennes.

— Ne t'inquiète pas. Dis-moi seulement ce que je dois faire. Je te promets de ne pas vomir sur lui pendant que tu lui couperas la jambe.

Il n'avait pas voulu être drôle et fut surpris (et soulagé) quand elle se mit à rire. La tension dans son bras se relâcha.

Il comprit dès qu'il entra dans la chambre. Il n'aurait su dire ce qui avait changé, mais de toute évidence Claire avait entendu les battements d'ailes de la mort depuis l'étage inférieur. Bledsoe était encore conscient, mais tout juste. Il entrouvrit une paupière en les entendant approcher, son œil réduit à un mince filet blanc.

Jamie s'agenouilla à son chevet et lui prit la main. Elle était froide et moite.

— Nous sommes là, murmura-t-il. Ne vous inquiétez pas. Ce sera bientôt terminé.

Une forte odeur de laudanum flottait dans l'air. Claire se tenait de l'autre côté du lit, tenant le poignet de Bledsoe, son regard allant de son visage relâché à sa jambe mutilée.

— Septicémie, dit-elle d'une voix basse mais normale. Tu vois la ligne

rouge, là?

Jamie suivit la direction de son doigt et la vit clairement: une affreuse traînée rouge sombre qu'il n'avait pas remarquée plus tôt, sans doute parce qu'elle n'y était pas. Il sentit la peau de ses épaules se hérissier.

— C'est une infection du sang, expliqua Claire. Des bactéries, des germes se sont infiltrés dans la plaie. Ils se déplacent très vite. S'ils se répandent dans sa circulation et se propagent dans le reste du corps, je ne pourrai plus rien faire.

Il releva les yeux en entendant le tremblement dans sa voix.

— Et maintenant, il lui reste une chance? demanda-t-il en s'efforçant de paraître encourageant.

— Oui, mais elle est faible. Le choc de l'amputation pourrait le tuer sur le coup. Sinon, le risque d'infection est toujours grand.

Il se releva, contourna le lit et la prit par les épaules. Il sentait ses os juste sous la surface de sa peau et devina que ses émotions menaçaient de déborder.

— S'il lui reste une chance, nous devons la lui donner, *Sassenach*.

— Oui, je sais, murmura-t-elle en frissonnant. Que Dieu me vienne en aide!

— Il t'aidera, l'assura-t-il en la serrant dans ses bras. Et moi aussi.

Je m'identifiais trop au patient, et le fait de comprendre ce qui m'arrivait n'arrangeait rien.

Un chirurgien expérimenté est également un tueur potentiel. Une partie importante de sa formation consiste à accepter cette réalité. Vos intentions sont bienveillantes, du moins vous l'espérez, mais ce que vous faites subir à votre patient est d'une extrême violence. Pour être efficace, vous devez être sans pitié. Parfois, la personne entre vos mains va mourir, et vous devez quand même intervenir tout en le sachant.

J'avais fait apporter plus de bougies, en dépit de l'atmosphère suffocante de la pièce. Dans la chaleur humide, les flammes du chandelier remplissaient la chambre d'une lumière dorée et romantique, idéale pour un souper accompagné de vin, de flirts et de danse.

Le vin pouvait attendre, et tout chirurgien dansait régulièrement avec la mort. Le problème était que j'avais oublié les pas et que je flirtais avec la panique.

Je vérifiai le pouls et la respiration de Tench. Son souffle était superficiel et rapide. Le manque d'oxygène, l'importante perte de sang... Je sentis ma propre poitrine se comprimer, cherchant de l'air. Je me redressai, étourdie, le cœur palpitant, et me retins à un montant du lit.

— *Sassenach*, tu te sens bien?

— Oui.

Ma propre voix sonnait faux dans mes oreilles. Je secouai vigoureusement

la tête pour m'éclaircir les idées. Jamie s'approcha et me tint la main.

— Tu ne l'aideras pas en t'évanouissant au milieu de l'opération, dit-il à voix basse.

— Je ne vais pas m'évanouir. J'ai juste... Tout va bien.

Il scruta longuement mon visage, puis acquiesça et recula d'un pas.

J'espérais sincèrement ne pas tourner de l'œil, mais je me sentais piégée dans cette petite pièce, assaillie par les odeurs de sang, de goudron, de la myrrhe du laudanum et par les souffrances de Tench. Je ne devais pas faillir. Je ne *pouvais* pas faillir.

Peggy arriva précipitamment, suivie par son domestique et serrant plusieurs grands couteaux contre sa poitrine. Elle les déposa en tas au pied du lit, puis recula, contemplant d'un air anxieux le visage exsangue et décomposé de son cousin.

— L'un d'eux vous convient-il? me demanda-t-elle.

Je fouillai dans le tas et mis de côté plusieurs options: un couteau à découper qui paraissait bien aiguisé, un grand couteau lourd qui devait servir à hacher les légumes, puis, afin de sectionner les tendons, un éplucheur qui semblait avoir été affûté récemment, sa lame étant particulièrement brillante.

— Vous abattez vous-mêmes vos bêtes? demandai-je. Vous n'auriez pas quelque chose qui ressemble à une scie de boucher?

Le domestique pâlit, autant que pouvait pâlir un Noir, puis ressortit, sans doute pour en chercher une.

— De l'eau bouillante? demandai-je encore.

— Chrissy vous en apporte, répondit Peggy.

Elle s'humecta les lèvres, mal à l'aise.

— Vous croyez que... euh...

Elle n'acheva pas sa phrase pour ne pas dire ce qu'elle pensait visiblement: *Avez-vous une idée de ce que vous faites?*

Malheureusement pour moi, oui. Je savais beaucoup trop ce que je faisais.

— Tout ira bien, la rassurai-je en m'efforçant de paraître calme et sûre de moi. Je vois que vous avez apporté des aiguilles et du fil. Pourriez-vous me préparer la plus grande, une aiguille de tapissier, peut-être? Ainsi que plusieurs autres plus petites, au cas où.

Au cas où j'aurais le temps de saisir et de ligaturer les vaisseaux sanguins. Il était plus probable que je serais réduite à cautériser la plaie, brûlant le moignon frais pour étancher le sang. Tench en avait déjà trop perdu.

J'avais besoin d'être seule dans ma tête, dans un lieu calme et clair. Un lieu depuis lequel je pourrais tout voir, sentir le corps sous mes doigts dans tous ses détails... sans devenir ce corps.

Je m'apprêtais à désarticuler la jambe de Tench Bledsoe comme celle d'un poulet, à jeter ses os et sa chair, à brûler son moignon. Je ressentais sa terreur

dans le creux de mon ventre.

Benedict Arnold était revenu avec une brassée de bûches et un couteau de table en argent. Ce dernier me servirait de cautère si je n'avais pas le temps de faire les ligatures. Il déposa le bois près de la cheminée et le majordome s'occupa de raviver le feu.

Je fermai les yeux un instant. Denny Hunter m'avait opérée à la lueur de six grosses chandelles. Je me souvenais de l'avoir observé entre mes paupières mi-closes et d'avoir senti le petit cautère chauffer sur le brasero.

Une main se posa sur ma taille et, ravalant mon souffle, je m'appuyai contre Jamie.

— Que se passe-t-il, *a nighean*? me chuchota-t-il.

— Le laudanum, répondis-je presque machinalement. Tu ne perds pas complètement conscience. Il éloigne la douleur sans l'arrêter. Elle semble juste déconnectée de toi, mais elle est toujours là. Et tu es conscient de tout ce qui t'arrive.

Je la sentais encore. La sonde dure qui s'enfonçait dans ma chair, la sensation d'une intrusion glacée se mêlant aux échos chauds et incongrus d'un mouvement intérieur comme les coups de pied d'un bébé dans le ventre de sa mère.

— Tu es conscient de tout ce qui t'arrive, répétais-je.

Je rouvris les yeux et rencontrai ceux de Jamie, remplis de douceur. Il posa sa main mutilée sur ma joue.

— Je sais, *mo ghràidh*. Dis-moi ce que tu attends de moi.

Ma bouffée de panique se dissipait. Je la repoussai, sachant que le seul fait d'y penser la ferait revenir en force. Je posai une main sur la jambe de Tench, cherchant à la sentir, à percevoir sa vérité.

Elle était claire. La partie inférieure était en bouillie, mécaniquement irrécupérable, tellement compromise par la septicémie qu'il n'y avait aucun moyen de la sauver. J'aurais aimé pouvoir épargner l'articulation; en gardant son genou, il aurait peut-être conservé un moyen de marcher. C'était impossible.

La blessure était trop grave. C'était un homme têtu, mais je sentais sa vie faiblir dans sa chair, emportée par l'infection, le traumatisme et la douleur. Je ne pouvais demander à son corps de supporter l'opération longue et méticuleuse nécessaire pour trancher la jambe sous le genou, même si j'avais pensé qu'une telle amputation suffirait à arrêter l'infection de son sang, ce qui n'était pas le cas.

— Je vais couper au-dessus de l'articulation, annonçai-je à Jamie. J'ai besoin que tu tiennes sa jambe et que tu la bouges quand je te le demanderai. Je me tournai vers Arnold.

— Gouverneur, venez vous placer ici et empêchez-le de remuer.

Le laudanum à lui seul ne suffirait pas.

Sans sourciller, Arnold réagit aussitôt. Il posa un instant une main sur la joue de Tench pour le réconforter avant de saisir fermement ses deux épaules.

Il paraissait calme, et je me souvins des histoires que j'avais entendues sur ses campagnes au Canada: les engelures, les blessures, l'inanition... Cet homme avait les reins solides et je me sentis rassurée par la présence de mes deux aides.

Non, de mes trois aides: Peggy Shippen s'approcha de moi, pâle mais déterminée.

— Dites-moi ce que je dois faire, chuchota-t-elle.

Elle pinça les lèvres et ferma les yeux un instant en apercevant la jambe mutilée.

— Essayez de ne pas vomir, répondis-je. Si vous ne pouvez pas vous retenir, tâchez de ne pas le faire sur le lit. Autrement, vous pouvez vous mettre ici et me tendre les instruments à mesure que je vous les demande.

Je n'avais plus de temps à perdre à réfléchir ou à me préparer. Je serrai le tourniquet, saisis le couteau le plus tranchant, fis signe à mes aides et commençai.

Une incision profonde et rapide au milieu de la cuisse, enfonçant la lame jusqu'à dévoiler l'os. Un chirurgien militaire pouvait couper une jambe en deux minutes. Moi aussi, mais si je parvenais à conserver des lambeaux de chair pour recouvrir le moignon et à prévenir une hémorragie interne...

— Grosse aiguille, dis-je à Peggy en tendant la main.

En l'absence d'un davier pour saisir les gros vaisseaux qui se rétractaient dans la chair une fois sectionnés, je devais fouiller avec la pointe de mon aiguille, les ressortir et les ligaturer aussi vite que possible, enroulant du fil autour avec l'une des aiguilles plus petites et faisant un nœud. C'était mieux que la cautérisation, quand on avait le temps...

La sueur me coulait dans les yeux et je m'essuyai sur mon avant-bras. J'avais du sang jusqu'aux poignets.

— Scie, demandai-je.

Personne ne bougea.

— Scie, répétai-je plus fort.

Jamie tourna la tête vers les instruments préparés sur la table. En appuyant fermement sur la jambe de Tench d'une main, il étira le bras et parvint à attraper la scie du bout des doigts.

Où était passée Peggy? Sur le sol. J'aperçus du coin de l'œil ses jupes étalées sur le plancher, puis j'entendis un des domestiques la traîner à l'écart.

Je cherchai à tâtons une autre suture dans le bocal d'eau-de-vie dans lequel je les avais mises à tremper, renversant de l'alcool sur le drap et ajoutant encore à l'atmosphère poisseuse et douceâtre. Jamie refoula un haut-le-cœur,

mais il ne lâcha pas prise. Ses doigts comprimaient la cuisse au-dessus du tourniquet. *Tench va avoir des bleus*, pensai-je vaguement. S'il survivait assez longtemps pour que ses capillaires saignent.

La scie était conçue pour équarrir des porcs. Robuste, peu tranchante et mal entretenue; la moitié des dents étaient tordues. Elle sursautait et ricochait sur l'os en grinçant. Je serrai les dents et appuyai dessus de toutes mes forces. Ma main, rendue gluante et par la sueur et par le sang, glissait sur le manche.

Jamie émit un son étranglé et me prit l'instrument des mains, me poussant légèrement sur le côté. Il agrippa le genou de Tench et enfonça à nouveau la scie. Il effectua trois, quatre, cinq mouvements de va-et-vient et l'os, aux trois quarts coupé, craqua.

— Arrête! lançai-je.

Il obtempéra, livide et dégoulinant de sueur.

— Soulève sa jambe, tout doucement.

Je découpai la chair par-dessus avec de longues entailles profondes, inclinant ma lame afin de laisser de quoi rabattre ensuite la peau et la coudre avec l'incision supérieure. Le drap était noir de sang, mais il n'en coulait plus. Soit le tourniquet fonctionnait, soit Tench n'avait plus de sang à verser.

— Redonne-moi la scie, demandai-je en lâchant mon couteau. Tiens le bien, des deux côtés.

Il ne restait qu'une mince section d'os, la matière spongieuse de la moelle apparaissant. Je n'exerçai presque aucune pression sur la scie; il ne fallait pas que l'os se fendille et forme des échardes. Cela ne fonctionnait pas et je lançai un regard vers la table, cherchant désespérément des yeux un outil plus efficace.

— La râpe, suggéra Jamie d'une voix tendue avec un geste de la tête.

Je saisis l'outil en forme de queue de rat qui trempait dans l'eau-de-vie. Le tournant de côté, je limai le reste de l'os, qui se détacha doucement. Le bord était irrégulier mais intact. Il n'avait pas éclaté.

— Il respire toujours? demandai-je.

J'avais moi-même du mal à reprendre mon souffle et ne percevais plus les signes vitaux du patient, sachant uniquement que son cœur battait toujours car un peu de sang suintait par à-coups des petits vaisseaux. Arnold, le regard fixé sur le visage de Tench, hocha la tête.

— Il tiendra le coup, dit-il d'une voix forte et ferme.

Je savais qu'il parlait autant à Tench qu'à moi. Le morceau de jambe encore accroché au corps du patient remua, mû par un violent réflexe, et Jamie pesa dessus de tout son poids. Mes doigts effleurèrent la partie sectionnée inférieure, sa chair horriblement flasque et caoutchouteuse, et je les retirai aussitôt avant de les frotter convulsivement sur mon tablier.

Je m'essuyai le visage et écartai quelques mèches de cheveux. Mes mains tremblaient.

Qu'est-ce qui te prend de trembler, à présent? pensai-je avec irritation. Je n'y pouvais rien et je mis plus de temps que je n'aurais dû pour cautériser les derniers vaisseaux (ajoutant la puanteur de la chair grillée à tous les autres relents immondes dans la pièce – je crus même qu'Arnold allait vomir); suturer les rabats de peau; bander le moignon; et enfin desserrer le tourniquet.

— Et voilà, dis-je en me redressant. À présent...

Si j'achevai ma phrase, je ne l'entendis pas. La chambre se mit à tournoyer autour de moi et disparut dans un nuage de points noirs et blancs. Puis je plongeai dans les ténèbres.

LA SECONDE LOI DE LA THERMODYNAMIQUE

Tench survécut.

— J'aurais dû m'en douter, lui déclarai-je. Si vous êtes assez entêté pour survivre à une nuit dans le fleuve, ce n'était pas une petite amputation qui allait vous arrêter.

Il n'avait pas assez de forces pour rire, le voyage en civière jusqu'à Chestnut Street l'ayant durement éprouvé, mais un coin de ses lèvres trembla suffisamment pour que son expression puisse être qualifiée de sourire.

— Oh, je... vivrai, haleta-t-il. Je ne leur... donnerai pas... la satis... satisfaction... de mourir.

J'avais demandé aux porteurs de le monter à l'étage, dans ce qui avait été ma chambre, et je refermai la porte derrière moi avec un mélange de triomphe et de déprime.

J'avais passé la matinée avec Mme Figg et la servante Doreen, les aidant à emballer ce qui restait des meubles de lord John (une grande partie avait déjà été envoyée à New York), puis réaménageant les lieux afin qu'ils servent d'infirmerie temporaire. Même si nous partions bientôt pour la Caroline du Nord (et le plus tôt serait le mieux), cela m'offrait un endroit où veiller sur Tench dans de meilleures conditions de confort et d'hygiène. Quant aux patients qui venaient me voir à l'imprimerie, il me serait plus facile de les soigner ici.

Parallèlement, la maison me rappelait le désespoir dans lequel j'avais vécu durant toutes les semaines où j'avais cru Jamie mort. J'avais espéré que la disparition des meubles et le remue-ménage effaceraient cette lointaine impression de noyade, mais pour le moment elle continuait de tourner autour de moi.

Cette sensation oppressante n'était pas le seul désavantage de ma nouvelle situation. En quittant Chestnut Street pour retourner chercher mes affaires chez les Shippen, je fus suivie dans la rue par une bande de jeunes, des adolescents pour la plupart, mais certains garçons de seize ou dix-sept ans étaient assez grands pour me mettre mal à l'aise.

Mon malaise s'accrut encore lorsqu'ils commencèrent à se rapprocher, certains s'avançant pour me glisser un «putain du roi!» dans l'oreille avant de reculer, ou essayant de marcher sur l'ourlet de ma robe en ricanant.

Il me sembla reconnaître parmi eux des gamins qui s'étaient tenus dans la foule lorsque j'avais emmené Hal chez son frère. Peut-être m'avaient-ils

suivie, avaient découvert que j'étais mariée à lord John et en avaient déduit que j'avais trahi la cause rebelle en passant dans le camp ennemi. Ou peut-être n'étaient-ils que des freluquets désœuvrés.

Je fis volte-face en brandissant mon ombrelle. C'était une arme dérisoire, mais même un pistolet ne m'aurait pas été d'une grande utilité face à leur nombre. Dans mon état, un gamin de douze ans aurait été plus fort que moi.

— Que voulez-vous? demandai-je en prenant ma voix cinglante de matrone.

Plusieurs petits morveux reculèrent, mais l'un des plus grands avança d'un pas vers moi avec un large sourire et me regarda paresseusement de haut en bas avec insolence. Je dus faire un effort considérable pour ne pas flancher.

— Je ne sais pas, ma bonne dame. Qu'est-ce qu'une «lady» loyaliste pourrait avoir qui nous intéresserait?

— Un coup d'ombrelle dans l'œil est tout ce que je peux t'offrir, l'informai-je en pointant mon arme vers lui. Apparemment, je marche trop lentement et bloque votre chemin, messieurs. Je vous en prie, passez devant.

Le toisant d'un regard menaçant, je m'écartai et leur fis un signe d'un mouvement de mon ombrelle.

Certains ricanèrent, mais le teint du grand crétin vira au rose vif, ce qui fit ressortir son acné juvénile. Je reculai encore au milieu de la rue, feignant la politesse mais surtout dans l'espoir d'attirer l'attention.

J'eus de la chance. Une vieille charrette bringuebalante approchait, les sabots du cheval claquant sur les pavés. Je m'écartai encore, me mettant en travers de sa route. Le charretier, extirpé de sa torpeur, se redressa vivement.

— Qu'est-ce que vous fichez au milieu de la rue, bande de petits vauriens? Bougez vos grosses fesses de là, sinon...

Il brandit son fouet et les garçons, qui avaient commencé à avancer sur moi, battirent rapidement en retraite.

Le charretier se leva de sa banquette, ôta son chapeau et s'inclina:

— Bien le bonjour, votre seigneurie. J'espère que vous vous portez bien. Puis-je vous conduire quelque part dans mon carrosse?

Il plaisantait et je doutais fort qu'il sût que j'avais effectivement été une lady peu de temps auparavant. En outre, il ne s'attendait certainement pas à ce que je rassemble mes jupes et grimpe à ses côtés.

— En voiture, mon brave! lançai-je en ouvrant mon ombrelle.

Quelque temps plus tard, après qu'il m'eut déposée à un coin de rue, le souvenir de la scène me fit moins rire. Les voyous qui m'avaient abordée vivaient sûrement dans le voisinage. Je n'aurais peut-être pas autant de chance la prochaine fois. À cette pensée, une bouffée de terreur m'envahit. Je sentis une bande douloureuse me comprimer le ventre, le frottement et les contusions résultant d'heures passées à plat ventre en travers de la selle d'un cheval, emportée impuissante vers...

— Arrête ça! m’ordonnai-je. Arrête ça tout de suite!

Ce n’étaient que des adolescents. Je n’avais pas peur de ces... Pourtant, le premier homme qui m’avait violée avait à peine dix-sept ans. Il s’en était même excusé après coup. Je tournai dans une ruelle entre deux bâtiments et vomis.

Je parvins à me recomposer, retournai chez les Shippen, récupérai mon matériel, puis me rendis à l’imprimerie pour déjeuner et préparer le reste de mes herbes et de mes remèdes. Fergus et Germain me les apporteraient à Chestnut Street au cours de leur tournée de l’après-midi.

Personne ne m’importuna sur le chemin du retour. J’aurais pu demander à Jenny de m’accompagner, mais mon orgueil me retint. Je ne pouvais laisser la peur m’empêcher de faire ce que j’avais à faire.

Mais pendant combien de temps encore? Et à quoi bon?

— Il y a toujours une bonne raison, marmonnai-je. La vie d’un être humain, c’est une excellente raison.

Une vie qui pouvait être arrachée, piétinée, gaspillée sur un champ de bataille. Combien d’hommes étaient-ils morts ainsi pour rien? Et cela n’allait pas s’arrêter... Un enchaînement interminable de guerres s’étirait entre mes deux vies: d’un côté cette révolution; de l’autre, la grande conflagration mondiale. Entre les deux, une boucherie continue.

L’été touchait à sa fin. Le matin, l’air était plus frisquet, mais au milieu de l’après-midi il était encore lourd et humide. Trop lourd pour respirer à pleins poumons.

Je restai un moment devant la porte du 17, Chestnut Street, ne me sentant pas le courage d’entrer et d’affronter ce que j’avais à faire. Je m’engageai plutôt dans l’allée qui longeait la maison et menait au petit jardin derrière. Je m’assis sur un banc, entourée de roses et me sentant au plus mal.

J’ignorais depuis combien de temps j’étais assise là, la tête entre les mains, écoutant le bourdonnement des abeilles. En entendant des pas approcher dans l’allée, je trouvai à peine la force de me redresser.

— Quelque chose ne va pas, *Sassenach*?

Jamie portait une grande caisse de remèdes et de bandages. À en juger par sa mine alarmée, je ne devais pas avoir l’air dans mon assiette. Je n’avais même plus l’énergie de faire semblant.

— Je... j’ai eu envie de m’asseoir un moment.

— Tu as bien fait.

Il déposa la caisse dans l’herbe jaunie et s’accroupit devant moi, scrutant mon visage.

— Que s’est-il passé?

— Rien.

Puis je me mis à pleurer. Ce n’étaient pas des hoquets sanglotants et

compulsifs. Les larmes coulaient simplement le long de mes joues sans mon accord.

Jamie me poussa doucement, s'assit à mes côtés et glissa un bras autour de ma taille. Il portait son vieux kilt. L'odeur de la laine poussiéreuse et élimée fit redoubler mes larmes.

Il me serra contre lui, posa sa joue sur ma tête et me murmura des paroles de réconfort en gaélique. Peu à peu, l'effort de comprendre ce qu'il disait m'aida à me ressaisir. Je pris une grande inspiration et il me libéra, tout en conservant son bras autour de moi pour me soutenir.

— *Mo nighean donn*, dit-il doucement en écartant des cheveux de mon visage. Tu as un mouchoir?

J'émis un petit rire étranglé et acquiesçai. J'extirpai de mon corsage un carré de lin décoloré par d'innombrables lavages, me mouchai et m'essuyai les yeux, me demandant comment j'allais pouvoir lui expliquer mon état.

— Il ne t'arrive jamais de... Non, c'est idiot. Je sais que c'est le cas.

— Probablement, répondit-il avec un petit sourire. Mais que m'arrive-t-il au juste?

— De voir le... le vide. L'abîme.

Prononcer ces mots rouvrit la déchirure dans mon âme, et un vent froid s'y engouffra. Je frissonnai, en dépit de la chaleur de l'air et de celle du corps de Jamie.

— Je veux dire... Il est toujours là, béant à tes pieds, mais la plupart des gens parviennent à l'ignorer, à ne pas y penser. Généralement, j'y arrive aussi. Il le faut, dans mon métier.

J'avais fait tomber mon mouchoir et m'essuyai le nez sur ma manche. Jamie en sortit un froissé de sa propre manche et me le tendit.

— Tu ne parles pas uniquement de la mort, là? demanda-t-il. Parce que je l'ai suffisamment vue. Elle ne me fait plus vraiment peur depuis mes dix ans. Je doute que tu la craignes toi aussi. Je t'ai vue lui faire face un millier de fois ou plus.

— Faire face à quelque chose ne signifie pas que tu n'en as pas peur. C'est souvent le contraire, et tu le sais.

Il hocha la tête et me serra doucement contre lui. D'ordinaire, j'aurais trouvé cela réconfortant, et que ce ne soit pas le cas ajouta à mon désarroi.

— C'est... c'est... juste rien. Un immense et interminable rien. Quoi que tu fasses, quoi que tu sois, cela n'a aucune importance, tout est englouti par ce rien.

Je fermai les yeux, mais les ténèbres derrière mes paupières m'effrayèrent et je les rouvris aussitôt.

— Je... commençai-je.

Je levai une main puis la laissai retomber.

— Je ne peux pas l'expliquer, déclarai-je, vaincue. Ce n'était pas là, ou du moins je ne le voyais pas, quand j'ai reçu la balle. Ce n'est pas d'avoir frôlé la mort qui m'a fait ouvrir les yeux sur le gouffre béant devant moi. C'est d'être... tellement fragile! De ressentir toujours cette foutue peur!

Je serrai les poings, faisant saillir les articulations de mes phalanges et les veines bleutées qui recouvraient le dos de mes mains jusqu'aux poignets.

— Ce n'est pas la mort, dis-je enfin entre deux reniflements. C'est la futilité, l'inutilité de tout. Cette maudite entropie. La mort compte, parfois.

— Je sais, dit-il doucement en prenant mes mains dans les siennes. C'est pourquoi un guerrier ne craint pas tant la mort. Il a l'espoir, parfois la certitude, que sa mort fera une différence.

«Ce qui peut m'arriver d'ici à demain n'a plus d'importance.»

Ces mots surgirent de nulle part et me prirent à la gorge, au point que je pouvais à peine respirer. Il me les avait dits au bord du désespoir, dans un cachot de la prison de Wentworth, il y avait une éternité. Il avait conclu un marché pour me sauver, en mettant dans la balance non pas sa vie, puisqu'elle était déjà condamnée, mais son âme.

«Ça en a pour moi!» avais-je répondu. Contre toute attente, j'avais racheté son âme et l'avais ramené à la vie.

Puis cela avait recommencé. Il avait mis sa vie en jeu, sans hésiter, pour ses hommes et pour l'enfant que je portais. Cette fois, c'était moi qui avais sacrifié mon âme. Et cela avait eu de l'importance. Pour tous les deux.

Cela en avait toujours. Ma coquille de peur se fendilla comme un œuf et tout ce que j'avais en moi se déversa à l'extérieur. Je sanglotai contre son torse jusqu'à ce que je n'aie plus de larmes ni de souffle. M'appuyant sur lui, je restai molle comme un vieux chiffon et regardai le croissant de lune se lever lentement à l'est.

Je repris mes esprits après un long moment, sonnée et désorientée, mais en paix.

— Qu'as-tu dit?

— Je te demandais ce qu'est l'entropie.

— Oh, fis-je, déconcertée.

Quand le concept d'entropie avait-il été inventé? Apparemment, ce serait pour plus tard.

— C'est, euh... une absence d'ordre, de prévisibilité, l'incapacité pour un système de fonctionner.

— Quel genre de système?

— Là, tu me coinces, dis-je en me redressant. Juste un système idéal, avec sa propre énergie thermique. Selon le second principe de la thermodynamique, dans un système isolé, c'est-à-dire qui ne reçoit aucune chaleur de l'extérieur, l'entropie ne cesse de s'accroître. Je crois que c'est simplement une manière scientifique d'expliquer que tout part à vau-l'eau, tout le temps.

Il se mit à rire et, malgré mon état de déliquescence, je l'imitai.

— Loin de moi l'idée de vouloir contredire le second principe de la thermodynamique, déclara-t-il. Il est probablement exact. Mais depuis quand n'as-tu pas mangé, *Sassenach*?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas faim.

Je n'aspirais à rien d'autre qu'à rester assise tranquillement près de lui.

— Tu vois le ciel? demanda-t-il un peu plus tard.

Il était d'un violet pur et profond au-dessus de la ligne d'horizon, se fondant dans une immensité bleu-noir au-dessus de nos têtes. Les premières étoiles brillaient comme des lampes lointaines.

— Difficile de le rater, observai-je.

— En effet.

Il renversa la tête en arrière, regardant en l'air. J'admirai les lignes pures de son nez droit, de sa bouche large et douce, de son long cou comme si je les voyais pour la première fois.

— N'est-ce pas un grand vide? demanda-t-il sans rebaisser la tête. Pourtant, tu n'as pas peur de le regarder.

— Il y a des lumières, c'est différent. Quoi que je suppose que même les étoiles finissent par s'éteindre, toujours selon le second principe.

— Mmhm. Les hommes peuvent inventer toutes les lois qu'ils veulent, mais c'est Dieu qui a créé l'espoir. Les étoiles ne s'éteindront pas.

Il me prit le menton et m'embrassa doucement avant de conclure:

— Et nous non plus.

Les bruits de la ville s'étaient estompés, même si la nuit ne parvenait pas à les étouffer totalement. J'entendais des voix au loin et le son d'un violon. Il devait y avoir une fête dans l'une des maisons, plus bas dans la rue. Puis l'horloge de St. George émit un *bong!* creux et plat. Il était neuf heures.

— Il serait peut-être temps que je m'occupe de mon patient, soupirai-je.

«HÉLAS! PAUVRE YORICK!»

17 septembre 1778,

Middlebrook Encampment, New Jersey

Deux nuits plus tard, William se tenait à la lisière d'un bois sombre, observant la lune asymétrique qui baignait Middlebrook Encampment dans sa lueur. Son cœur battait à tout rompre et il avait le souffle court. Ses mains étaient crispées autour du manche de la pelle qu'il venait de voler.

Il ne s'était pas trompé sur l'accueil qu'il recevrait. Il avait pris un accent populaire et avait déclaré être un jeune immigrant anglais souhaitant rejoindre les troupes de Washington. Il avait été invité à souper par la famille Hamilton, qui lui avait offert un lit pour la nuit. Le lendemain, il s'était rendu à Middlebrook avec le fils aîné des Hamilton, qui avait à peu près son âge et l'avait présenté au capitaine Ronson, l'un des quelques officiers encore présents sur place.

Une chose en entraînant une autre, il avait peu à peu dirigé la conversation sur la bataille de Brandywine Creek, puis sur les prisonniers de guerre britanniques... Enfin, on l'avait conduit au petit cimetière dans lequel il se tenait à présent.

Il avait pris soin de ne mentionner le nom de Ben que parmi plusieurs autres, des relations de sa famille qui, avait-il prétendu, avaient participé à la bataille. Le nom de Benjamin Grey ne dit rien à plusieurs des hommes à qui il avait parlé, mais deux ou trois s'étaient souvenus d'un vicomte anglais logé chez les Tobermory, un jeune homme très aimable. «Quel dommage qu'il soit mort...»

L'un d'eux, un lieutenant Corey, lui avait dit la même chose, avec une étrange lueur dans le regard. William avait eu la sagesse de changer aussitôt de sujet, mais il avait reparlé plus tard du capitaine Benjamin Grey avec un autre homme, hors de portée d'ouïe de Corey.

«Est-il enterré dans les environs? avait-il demandé en affectant un vague intérêt. Je connais sa famille. J'aimerais pouvoir leur écrire que je me suis rendu sur sa tombe; cela les réconfortera.»

Cela n'avait pas été sans mal. Le cimetière se trouvait assez loin du cantonnement, sur un petit tertre boisé. Certaines tombes étaient soigneusement ordonnées, mais d'autres avaient été creusées à la hâte et beaucoup ne portaient pas de nom. Son compagnon étant serviable et n'ayant pas grand-chose à faire, il avait sorti le registre de l'adjudant dans lequel

étaient inscrits les décès. À force de chercher de-ci de-là, il avait fini par dénicher un petit tas de terre aplati dans lequel on avait planté une latte en bois. Le mot «GREY» avait été gravé dessus avec un clou.

— C'est une chance que vous soyez venu avant que l'hiver l'efface, avait-il observé.

Il avait sorti un crayon de sa poche et entrepris de noircir les lettres à petits traits vigoureux avant de replanter la latte.

— Voilà, le nom restera visible un peu plus longtemps comme ça, avait-il dit, satisfait. Au cas où sa famille voudrait venir faire placer une stèle.

— C'est... très prévenant de votre part, avait dit William, la gorge serrée. Je ne manquerai pas de lui mentionner votre geste.

Comme il ne pouvait pleurer pour un homme que, en théorie, il ne connaissait pas, il avait ravalé son émotion et s'était détourné, puis s'était efforcé de bavarder de tout et de rien tandis qu'ils redescendaient de la colline.

Il avait pleuré en privé plus tard, adossé au flanc confortable de la jument qu'il avait rebaptisée Miranda. Elle n'était pas très alerte, mais c'était un bon cheval. Elle s'était ébrouée légèrement et avait balancé son poids sur son autre côté pour le soutenir.

Il s'était répété jusqu'à s'en convaincre qu'il y avait eu une erreur. Ben ne pouvait pas être mort. Cette conviction avait été renforcée par le refus d'oncle Hal d'accepter cette nouvelle. C'était plausible. Quoi que mijotât Ezekiel Richardson, il ne voulait aucun bien aux Grey.

Pourtant, il avait vu sa tombe, silencieuse et boueuse, parsemée des premières feuilles mortes de septembre, entourée des corps en décomposition d'autres hommes; des prisonniers, des soldats continentaux, des miliciens... tous égaux et pareillement seuls dans la mort.

Ce soir-là, il avait de nouveau dîné chez les Hamilton, participant machinalement à la conversation, l'esprit occupé par son propre chagrin et la perspective d'une douleur plus grande encore lorsqu'il rentrerait à New York et parlerait avec oncle Hal et son père...

Il avait pris congé des Hamilton le lendemain matin, leur laissant le reste du daguet, et était parti sur la route étroite accompagné de leurs bons vœux et de leur espoir de le revoir avec le général Washington lorsque les troupes reviendraient passer l'hiver à Middlebrook. Il avait parcouru plusieurs kilomètres dans la montagne, le cœur lourd, puis s'était arrêté pour soulager sa vessie.

Un jour qu'il chassait avec Ben, ils s'étaient arrêtés aussi. Ben lui avait raconté une blague particulièrement scabreuse, et il avait tellement ri qu'il avait été incapable d'uriner. Quant à Ben, il avait pissé sur ses propres chaussures, ce qui les avait fait rire de plus belle.

«Bon sang!» avait-il juré à voix haute.

Il s'était reboutonné, avait grimpé en selle et avait fait faire demi-tour à

Miranda.

«Désolé, ma vieille. On y retourne.»

C'est ainsi qu'il se retrouvait à nouveau dans le petit cimetière, convaincu qu'il commettait une folie et sachant qu'il ne pouvait faire autrement. Au pire, il récupérerait une boucle de cheveux de Ben pour tante Minnie.

Cette idée lui donna un haut-le-cœur. Il toucha brièvement le couteau accroché à sa ceinture, serra plus fermement la pelle et se fraya un chemin entre les tombes.

La lune éclairait suffisamment le sol pour qu'il ne trébuche pas, mais pas assez pour lire les noms sur les lattes. Il dut s'accroupir près de plusieurs et passer son pouce sur le bois avant de sentir enfin les lettres G, R, E, Y.

— Bien, dit-il à voix haute.

Sa voix était enrouée. Il se racla la gorge et cracha sur le côté.

— Bien, répéta-t-il, la voix plus assurée.

Il se releva, saisit la pelle et la plongea dans la terre.

Il commença près de là où devait être la tête, mais sur le côté. L'idée de planter accidentellement la tranche dans le visage de Ben lui donna la chair de poule. La terre était molle, encore humide de la dernière pluie, mais lourde. Après avoir creusé un quart d'heure, il était en nage. Ils avaient dit que Ben était mort du typhus, la fièvre des prisons. Or, en tant qu'officier, il n'avait pas été retenu dans un camp mais chez des particuliers, les Tobermory. Comment l'avait-il attrapé? C'était une maladie très infectieuse. S'il en était mort, d'autres avaient dû succomber également. Ils avaient dû être enterrés tous en même temps et en hâte afin de prévenir la contagion. (Ce qui signifiait qu'il allait ouvrir une fosse remplie de pestilence...) Les tombes devaient donc être peu profondes.

C'était le cas. Sa pelle heurta une surface dure et il s'interrompit aussitôt, les muscles tremblants. Il reprit son travail, plus lentement.

Le corps était enveloppé dans un linceul en grosse toile à sac. Il le distinguait à peine. Il s'accroupit et finit de creuser avec les mains, déterrants ce qu'il espérait être la tête. Il bandait les muscles de son abdomen et respirait par la bouche. La puanteur était moins forte qu'il ne l'avait pensé, mais elle était néanmoins là.

Mon Dieu, mon pauvre Ben... Il avait nourri l'espoir que la tombe serait vide.

À tâtons, le souffle court, il dégagait la forme ronde puis chercha le bord du linceul. Avait-il été cousu? Non, le bord était libre.

Il avait pensé apporter une torche puis s'était ravisé, ne voulant pas risquer d'être repéré. Il ne le regrettait pas. Il s'essuya les mains sur sa culotte et souleva délicatement la toile. Il grimaça quand elle adhéra à la peau sous-jacente et se détacha avec un râpement sinistre. Il faillit la lâcher et prendre

ses jambes à son cou, mais il s'arma de courage et toucha le visage du cadavre.

Ce n'était pas aussi épouvantable qu'il l'aurait cru. Le corps semblait encore en grande partie intact. *Combien de temps un homme peut-il être en terre avant de pourrir?* Il avait vu jouer *Hamlet* sur scène avec Ben et Adam, à Londres. Qu'avait répondu le fossoyeur, dans la pièce? Neuf ans?

William refoula une envie de rire incongrue et palpa les traits du mort. Le nez était large et court, très loin du bec d'aigle de Ben. Sans doute l'effet de la décomposition. Il glissa les doigts vers les tempes, cherchant une mèche de cheveux qui serait présentable, puis se figea et cessa de respirer.

Il manquait une oreille. Fichtre, il manquait les deux oreilles! Il toucha à nouveau, ne pouvant le croire. C'était pourtant vrai. Les oreilles avaient disparu depuis un certain temps. Même sous la texture flasque de la chair en décomposition, il pouvait sentir que le relief du tissu cicatriciel était différent. Un voleur.

Il se rassit sur ses talons, renversa la tête en arrière et expira bruyamment. La tête lui tournait et les étoiles paraissaient floues dans son champ de vision.

Submergé par le soulagement, la gratitude et l'horreur, il s'exclama:

— Seigneur! Oh merci, Seigneur!

Puis il baissa à nouveau les yeux vers l'inconnu aux traits indistincts gisant dans la tombe de Ben. *Et maintenant?*

LE BRUIT DES ÉPINES SOUS LE CHAUDRON

18 septembre 1778, Philadelphie

Je faisais un rêve agréablement incohérent où il était question de feuilles d'automne et de lucioles. Les lucioles étaient rouges plutôt que vertes et flottaient entre les arbres telles des étincelles. Lorsqu'elles effleuraient les feuilles, leurs bords brunissaient et se racornissaient. De la fumée s'élevait paresseusement vers les cimes et le ciel nocturne, sentant le tabac. Je me promenais dessous, fumant une cigarette avec Frank...

Je me réveillai lentement, encore ravie d'avoir revu Frank. Une pensée me traversa soudain l'esprit – *Les rêves n'ont pas d'odeur* –, suivie d'une autre – *Je ne fume pas*. Puis je m'écriai:

— Au feu!

Je me redressai, paniquée, et bondis hors du lit. La fumée était déjà épaisse dans le grenier, formant un nuage au-dessus de ma tête. Jamie toussait. Il m'attrapa un bras et m'entraîna avant que j'aie pu localiser tous mes membres.

— Vite! cria-t-il d'une voix rauque. Ne perds pas de temps à t'habiller. Descends!

J'attrapai néanmoins ma chemise et l'enfilai tout en m'approchant du bord du grenier. Jamie avait déjà abaissé l'échelle et la descendait en criant.

J'entendais le feu. Il grondait et crépitait. L'odeur du papier et du bougran brûlés épaississait l'air.

Je rejoignis Jamie dans la cuisine.

— C'est dans l'atelier, haletai-je. Les bibles brûlent. Les fontes...

— Va chercher les enfants, m'interrompit-il.

Il courut à travers la cuisine, les pans de sa chemise volant derrière lui, et ferma la porte donnant sur l'atelier, d'où s'échappait une épaisse fumée. Je courus dans le sens inverse, vers la chambre où Fergus et Marsali vivaient et dormaient, et où se trouvait un autre petit grenier dans lequel couchaient les enfants et Jenny.

Leur porte était fermée, Dieu merci, et la fumée ne les avait pas encore atteints. Je l'ouvris grand en hurlant:

— Il y a le feu! Réveillez-vous! Réveillez-vous!

Je courus vers l'échelle du grenier, entendant Fergus jurer en français et Marsali demander, hagarde:

— Quoi? QUOI?

Mes mains moites glissaient sur les échelons en bois.

— Jenny! Germain! crierai-je.

La fumée était épaisse là-haut, s'accumulant sous le toit. Je toussais, mes yeux larmoyaient et mon nez coulait.

— Joan!

Il y avait un petit lit avec deux bosses sous les couvertures. J'arrachai celles-ci. Joan et Félicité étaient recroquevillées l'une contre l'autre. La chemise de nuit de Félicité était retroussée, montrant son petit derrière. Je l'attrapai par l'épaule et la secouai.

— Les filles! Réveillez-vous! Il faut vous lever tout de suite. Tu m'entends, Joan? Réveille-toi!

Les paupières de Joan remuèrent, puis elle tourna la tête d'un côté et de l'autre pour chasser la fumée, refusant obstinément d'ouvrir les yeux. Félicité dormait toujours comme un loir, et cette nuit ne faisait pas exception. Sa tête oscilla comme une poupée de chiffon quand je la secouai.

— Quoi? Que se passe-t-il?

Sur sa paillasse, dans un coin, Jenny tentait de se dépêtrer des draps.

— Il y a le feu! lançai-je. Vite, aide-moi!

J'entendis un craquement dans la cuisine et le cri de Marsali. J'ignorais ce qui s'était passé et, dans ma panique, je tirai Félicité hors du lit sans cesser de crier à Joan de se réveiller, pour l'amour de Dieu!

Je sentis les vibrations de l'échelle contre le bord du plancher et, l'instant suivant, Jamie était à mes côtés, arrachant Joan du lit.

— Les garçons? Où sont les garçons? me demanda-t-il.

Dans mes efforts frénétiques pour réveiller les filles, je les avais oubliés. Je cherchai autour de moi. Il y avait un matelas sur le sol, aplati et bosselé par les corps, mais aucun signe de Germain ni d'Henri-Christian.

— Germain! Joan! Henri-Christian!

La tête de Marsali apparut au sommet de l'échelle.

— Félicité!

Elle me rejoignit en quelques secondes et me prit l'enfant des bras. Celle-ci toussait et commençait à pleurer.

— Tout va bien, *a nighean*, tout va bien, lui dit sa mère en lui tapotant le dos. Où sont les garçons?

Jamie avait poussé Jenny vers l'échelle et descendait à son tour, Joan jetée sur une épaule, ses petits pieds roses battant l'air.

— Je vais les trouver, dis-je en poussant Marsali dans la même direction. Descends Félicité!

Il y eut une explosion quelque part dans l'atelier, probablement un baril d'encre, avec sa composition de vernis et de noir de carbone. Marsali

tressaillit, serra Félicité fort contre elle et descendit les échelons. Je me mis à fouiller frénétiquement entre les meubles, les caisses et les sacs dans le grenier, appelant les garçons entre deux quintes de toux.

La fumée avait empiré. Je voyais à peine. Mes pieds heurtèrent des couvertures, un pot de chambre (malheureusement plein) et d'autres objets. Aucune trace des garçons. Même s'ils avaient été étourdis par la fumée...

— *Sassenach!*

Jamie était soudain de nouveau à mes côtés, me tirant par le coude.

— Viens! Le feu est dans le mur. Le grenier va s'effondrer d'une minute à l'autre.

— Mais...

Il n'attendit pas la suite. Il me souleva et me balança au haut de l'échelle. Mon pied rata un échelon et je glissai sur les derniers mètres, mes genoux ployant quand je touchai le sol. Le mur devant moi était incandescent. Le plâtre avait éclaté et des langues de feu courraient entre les lattes. Jamie atterrit lourdement à côté de moi, me prit par le bras et nous courûmes vers la cuisine.

J'entendis un craquement sinistre puis un fracas quand les colonnes qui soutenaient le grenier cédèrent. Toute la structure s'effondra dans la pièce.

— Germain, haletai-je. Henri-Christ...

— Ils ne sont pas ici, répondit Jamie entre deux quintes de toux. Sortir. Nous devons sortir!

La fumée était moins épaisse dans la cuisine, mais pas de beaucoup. Il faisait assez chaud pour brûler les poils à l'intérieur de mes narines. Les yeux larmoyants, nous courûmes vers la porte de service, à présent grande ouverte, et nous nous jetâmes dans la venelle derrière l'imprimerie.

Marsali et Jenny étaient recroquevillées dans un coin, portant les filles à présent réveillées et accrochées à leur cou.

— Où est Fergus? demanda Jamie.

Marsali pointa un doigt vers l'imprimerie en flammes en criant quelque chose que je n'entendis pas sous le rugissement de l'incendie. Il y eut une brève accalmie dans le vacarme, puis un long braiment paniqué retentit.

— Clarence!

Jamie pivota sur ses talons et s'élança vers la minuscule écurie, à peine une remise accolée au bâtiment principal. Je me précipitai derrière lui, pensant que les garçons s'y étaient peut-être réfugiés. Mes pieds nus glissaient sur les pavés et je me tordais les orteils, mais je le remarquais à peine, mon cœur battant à tout rompre et mes poumons s'efforçant d'inspirer suffisamment d'air.

— Germain!

L'appel m'arrêta net dans mon élan. En me tournant, j'aperçus une

silhouette remuant juste derrière la porte de service. La fumée se déversait hors de la pièce en une épaisse colonne blanche dans laquelle luisaient les reflets orange du feu en arrière-plan. J'inspirai profondément puis plongeai dedans, agitant les bras devant moi dans un effort vain pour la dissiper et voir quelque chose.

Ma main heurta un corps solide, et Fergus s'effondra sur moi. Il ne tenait plus debout, vaincu par la chaleur et la fumée. Je le pris sous les bras et le traînai dehors avec ce surplus de force qui vient avec la détermination absolue de ne pas mourir.

Des voisins accouraient dans la ruelle pour nous aider. Des mains me saisirent et m'entraînèrent à l'écart. Je vis Fergus, hoquetant et crachant, tenter de repousser ceux qui le soutenaient, appelant désespérément ses fils d'une voix cassée.

À travers mes larmes, je vis le toit de l'écurie s'embraser et Jamie en sortir en tirant Clarence. Il avait arraché une manche de sa chemise et l'avait nouée devant les yeux de la mule.

Puis j'entendis un cri qui s'éleva par-dessus le rugissement du feu, les appels des voisins, les braiments de Clarence. Marsali se redressa d'un bond et regarda vers le haut, les yeux et la bouche arrondis par l'effroi.

Les portes du grenier au-dessus de la cuisine étaient ouvertes, de la fumée et des étincelles s'en échappaient. Au milieu se tenait Germain, tenant Henri-Christian par la main.

Il cria quelque chose, mais personne ne pouvait l'entendre. Il y eut une explosion sourde quand un autre baril explosa, puis un rideau de flammes se dressa derrière eux, les piles de papier prenant feu.

— Sautez! Sautez! cria Jamie.

Tout le monde dans la ruelle se mit à crier également, les gens se bousculant pour venir se placer sous les portes et les réceptionner. Germain lançait des regards affolés autour de lui. Henri-Christian, paniqué, tentait de reculer dans le grenier. La corde qui servait à hisser et à descendre les marchandises se trouvait juste devant eux dans la poulie, presque à portée de main. Germain la vit et lâcha Henri-Christian un instant pour l'attraper, se hissant sur la pointe des pieds et se tenant au bord de la porte.

Il y parvint et un soupir collectif parcourut l'assistance. Ses cheveux blonds étaient dressés sur son crâne par le souffle de l'incendie, entourant sa tête comme des flammes. L'espace d'un instant, je crus qu'il était en feu.

Henri-Christian, étourdi par la fumée, s'était affaissé contre le chambranle et s'y cramponnait. Il était trop terrifié pour bouger. Je le voyais faire non de la tête tandis que Germain le tirait vers lui.

— Lance-le, Germain! Lance ton petit frère!

Fergus criait avec le peu de voix qui lui restait et plusieurs autres l'imitèrent.

— Lance-le!

Germain parvint à faire lâcher prise à Henri-Christian, le souleva, l'enlaça d'un bras et enroula la corde autour de son autre poignet.

— Non! lança Jamie. Non, Germain, pas comme ça!

Mais Germain pencha la tête vers celle de son frère et je vis ses lèvres remuer, lui disant: «Accroche-toi bien!» Puis il s'élança dans le vide, les jambes trapues d'Henri-Christian s'enroulant autour de ses côtes.

Tout se déroula si vite et pourtant si lentement. Les petites jambes d'Henri-Christian glissèrent. Germain ne parvint pas à le retenir, car l'enfant tombait déjà, les bras ouverts, effectuant un demi-saut périlleux à travers la fumée.

Il passa à travers l'écran de bras tendus pour le recevoir. Le bruit de son crâne contre les pavés sonna la fin du monde.

EN MARCHANT SUR DES CHARBONS ARDENTS

19 septembre 1778, Philadelphie

Même quand le monde prend fin, la vie poursuit son cours. On ne sait simplement plus quoi en faire.

Tout empestait la fumée et le carbonisé. L'air, mes cheveux, la peau de Jamie, la robe trop grande qu'on m'avait prêtée... Même la nourriture avait un goût de cendres. *Mais n'est-ce pas normal?* pensai-je. Peu importait. Je ne parvenais qu'à avaler une ou deux bouchées, par pure politesse.

Personne n'avait dormi. Au petit matin, l'imprimerie avait achevé de brûler de fond en comble. Il n'y avait rien eu à faire, à part repousser les braises volantes et piétiner les étincelles pour protéger les maisons voisines. Par chance, cela n'avait pas été une nuit venteuse.

Les voisins nous avaient recueillis chez eux, nous avaient donné des vêtements, de la nourriture et une abondance de compassion. Rien ne paraissait réel et j'espérais vaguement que cet état durerait indéfiniment, tout en sachant que c'était impossible.

Ce qui me paraissait bien réel, en revanche, c'était la série d'images qui s'étaient imprimées à jamais dans mon esprit durant la nuit. Les pieds nus d'Henri-Christian, sales et grands comparés à ses jambes, sortant des jupes de sa mère tandis qu'elle le berçait, se balançant doucement d'avant en arrière, submergée par un chagrin trop puissant pour émettre le moindre son. Germain, lâchant la corde dans une tentative désespérée pour rattraper son frère et tombant comme une pierre dans les bras de son père. Fergus serrant Germain si fort contre lui que je crus qu'ils allaient se briser tous les deux, son crochet luisant contre le dos taché de suie de son fils.

Les garçons s'étaient endormis sur le toit. Il y avait une petite trappe dans le plafond de la chambre, dans le grenier, dont personne ne s'était souvenu dans la panique de l'incendie.

Lorsque Germain s'était enfin remis à parler, vers l'aube, il avait expliqué qu'ils étaient montés pour avoir moins chaud et contempler les étoiles. Ils s'étaient endormis et ne s'étaient réveillés que lorsque les tuiles sur lesquelles ils étaient étendus avaient commencé à chauffer. Puis, de la fumée s'était échappée par les fentes autour de la trappe. Ils avaient couru de l'autre côté du toit, où une seconde trappe donnait sur l'autre grenier, au-dessus de l'imprimerie. La moitié du plancher de celui-ci s'était déjà effondrée et le reste était en feu, mais ils avaient pu traverser la fumée et les décombres

jusqu'aux portes ouvrant sur l'allée.

Il passait de bras en bras, inconsolable et pleurant: «Pourquoi? Pourquoi je ne l'ai pas retenu? Il était trop petit pour s'accrocher.»

Seule sa mère ne l'avait pas pris dans ses bras. Elle tenait Henri-Christian et refusa de le lâcher jusqu'à ce que le jour se lève et que l'épuisement lui fasse desserrer son étreinte. Fergus et Jamie avaient soulevé le petit corps et l'avaient emporté pour qu'il soit lavé et préparé pour le long voyage de la mort. Marsali s'était alors approchée de son fils aîné, profondément endormi, et l'avait touché doucement.

Le révérend Figg était de nouveau venu à notre aide, dans son impeccable costume noir et sa haute cravate blanche, nous offrant son église pour y tenir la veillée.

C'était là que je me trouvais au milieu de l'après-midi, seule, assise sur un banc, adossée au mur, secouée par intermittence par des échos de l'incendie et du deuil.

Marsali était endormie dans le lit d'un voisin. Je l'avais bordée, ses filles lovées de chaque côté d'elle, Félicité suçant son pouce, ses yeux ronds grands ouverts et montant la garde comme ceux de sa poupée de chiffon, miraculeusement sauvée des flammes. Tellement peu de choses avaient été épargnées... Je me souvenais de cette sensation de perte constante après l'incendie de la Grande Maison, tendant la main machinalement vers un objet et me rendant compte qu'il n'était plus là.

Jenny, épuisée, le teint grisâtre, était partie s'allonger chez les Figg, son rosaire dans les mains, les perles de bois glissant entre ses doigts tandis qu'elle marchait, ses lèvres remuant en silence. Je soupçonnais qu'elle continuait de prier même dans son sommeil.

Les gens entraient et sortaient, nous apportant des choses. Des tables, des bancs, des paniers de nourriture, des bouquets de fleurs de la fin de septembre, des roses, des jasmins, les premiers asters bleus. Pour la première fois, des larmes coulèrent sur mes joues au souvenir du mariage qui s'était tenu dans cette salle peu de temps auparavant. Je pressai un mouchoir inconnu contre mes yeux, ne voulant pas qu'on me voie et qu'on se sente obligé de me consoler.

Le banc près de moi grinça. Je lançai un regard de biais sous le mouchoir. Jamie était assis à mes côtés, portant un costume usé qui avait dû appartenir à un porteur de chaise. Il avait, cousu sur la manche, un brassard portant le numéro 82. Il s'était débarbouillé, mais il restait des traces de suie à l'intérieur de ses oreilles. Il prit ma main et la serra. Je vis des ampoules sur ses doigts, certaines fraîches et d'autres en lambeaux. Il avait tenté de sauver ce qui pouvait l'être pendant l'incendie.

Il se tourna vers la croisée du transept et ce qui ne pouvait plus être sauvé, puis il soupira et baissa les yeux vers nos mains entrelacées.

— Ça va, *Sassenach*?

Sa voix était rauque, sa gorge à vif et tapissée de suie, comme la mienne.

— Oui. Tu as mangé quelque chose?

Je savais déjà qu'il n'avait pas dormi. Il fit non de la tête, s'adossa au mur et ferma les yeux. Son corps se détendit provisoirement. Il restait tant à faire, mais juste pour un moment... J'aurais voulu bander ses mains, mais je n'avais rien pour faire un pansement.

— À ton avis, c'est comment quand tu meurs? demanda-t-il soudain.

Il avait rouvert les paupières et me regardait avec des yeux rouge vif.

— Je ne sais pas, je n'y ai jamais vraiment réfléchi. Pourquoi?

Il se passa deux doigts entre les sourcils, se massant doucement. Je devinaï qu'il avait mal à la tête.

— Rien, je me demandais, simplement.

Il fit un geste vague qui englobait l'église à moitié vide, les quelques personnes qui allaient et venaient en chuchotant; ceux qui, assis, les épaules affaissées et les traits défaits, ne s'extirpaient de leur prostration que lorsqu'on leur adressait la parole.

— Je me demandais si c'était comme ça, poursuivit-il. Si on ne sait pas quoi faire et qu'on n'a envie de rien faire. Ou si c'est comme s'endormir puis se réveiller dans un lieu inconnu qu'on a aussitôt envie d'aller explorer.

— D'après le père O'Neill, les innocents se retrouvent immédiatement en présence de Dieu. Pas de limbes ni de purgatoire pour eux. À condition qu'ils aient été convenablement baptisés.

Henri-Christian avait été dûment baptisé et, n'ayant pas sept ans, l'Église considérait qu'il n'était pas encore suffisamment doué de raison pour avoir péché. Par conséquent...

— J'ai connu bien des gens de cinquante ans qui avaient moins de bon sens qu'Henri-Christian, ajoutai-je en me mouchant pour la énième fois.

Mes narines étaient aussi irritées que mes paupières.

— Malheureusement, ils ont plus la capacité de nuire avec leur bêtise, dit-il avec un léger sourire. Je me suis cru mort, sur le champ de Culloden. Je te l'ai déjà dit?

— Je ne crois pas. Compte tenu des circonstances, c'était une supposition raisonnable. Tu avais perdu connaissance?

Il acquiesça, le regard fixé sur le plancher.

— Je me serais vite rendu compte que j'étais toujours en vie si j'avais pu ouvrir les yeux. Mes paupières étaient scellées par des croûtes de sang. Tout était rouge sombre autour de moi et j'ai supposé que j'étais au purgatoire. J'ai attendu que quelqu'un vienne me faire la morale. Puis, au bout d'un moment, je me suis demandé si l'ennui ne faisait pas partie de mon châtement.

Il lança un regard vers le petit cercueil posé sur des tréteaux, dans la croisée. Germain était assis à côté, une main sur son couvercle. Il n'avait pas

bougé depuis plus d'une demi-heure.

— Je n'ai jamais vu Henri-Christian s'ennuyer, observai-je. Jamais.

— Non, dit Jamie en me prenant la main. Et je suppose qu'il ne s'ennuiera jamais, désormais.

Les veillées écossaises possédaient leur propre rythme. Fergus et Marsali apparurent environ une heure plus tard et s'assirent d'abord près du cercueil, main dans la main. À mesure que des gens arrivaient, les hommes s'agglutinèrent autour de Fergus, un peu comme une bande de phagocytes absorbant un microbe, l'entraînant avec eux. Bientôt, comme d'habitude dans ce genre de situation, la moitié des hommes était rassemblée d'un côté de la salle, discutant à voix basse; l'autre moitié se tenait dehors, incapable de supporter cette proximité avec la mort et l'émotion qu'elle suscitait, mais voulant exprimer sa compassion par sa présence.

Les femmes se regroupèrent, d'abord autour de Marsali, s'étreignant et pleurant, puis par petites grappes d'amies, arrangeant les tables et déposant des pains et des galettes. Josiah Prentice vint avec son violon, mais le laissa dans son étui pour le moment. La fumée de tabac des pipes des hommes à l'extérieur flottait dans l'église en volutes bleutées. Elle me chatouillait désagréablement les narines, me rappelant un peu trop l'incendie de la veille.

Jamie alla parler à Ian. Je les vis lancer des regards vers Germain. Ian acquiesça, puis s'approcha en silence de son neveu et posa ses mains sur ses épaules. Rachel se tenait non loin, ses yeux noirs attentifs.

Le banc à mes côtés grinça à nouveau et Jenny s'assit. Sans un mot, elle glissa un bras autour de mes épaules. J'inclinai la tête vers elle et nous pleurâmes un moment, non seulement pour Henri-Christian mais aussi pour les enfants que nous avons perdus toutes les deux, mon enfant mort-née, Faith, et sa fille morte en bas âge, Caitlin. À présent, Marsali rejoignait notre triste sororité.

Le soir tomba. On servit de la bière, ainsi que des alcools plus forts. La chape de plomb sur nos têtes se souleva un peu. Néanmoins, il s'agissait de la veillée d'un enfant, d'une existence fauchée beaucoup trop tôt. On ne pouvait partager des souvenirs ni des plaisanteries entre amis en évoquant la mémoire d'un être cher qui avait vécu une vie pleine.

Josiah Prentice sortit son violon et joua une alternance de lamentations et de mélodies paisibles, y ajoutant quelques hymnes. J'aurais aimé que Roger soit là. Il aurait peut-être trouvé des mots justes, dans une situation où il n'y avait rien à dire. Même avec sa voix brisée, il aurait choisi une chanson ou une prière adéquate.

Le père O'Neill, de l'église St. George, était là, oubliant avec tact le mariage de quakers peu orthodoxe qui avait eu lieu un mois plus tôt, discutant avec Fergus et plusieurs autres hommes près de la porte.

— Pauvre enfant, soupira Jenny.

Nous nous tenions la main, et je remarquai qu'elle ne regardait pas le cercueil mais Fergus.

— Ses petits sont tout pour lui, surtout notre bonhomme.

Ses lèvres tremblèrent. Elle les pinça et se redressa, me demandant soudain à voix basse:

— Tu crois que Marsali en attend un autre?

Marsali était assise, Joan et Félicité dans ses jupes. Joan ayant posé sa tête sur ses genoux, elle lui caressait lentement les cheveux.

— Oui, répondis-je aussi doucement.

Elle hocha la tête et je la vis faire le signe des cornes pour conjurer le mauvais sort, sa main à moitié cachée dans les plis de sa jupe.

D'autres gens continuaient d'arriver. Le Congrès se réunissait à Philadelphie, et plusieurs délégués, qui commerçaient avec Fergus, étaient venus présenter leurs condoléances. Jonas Phillips et Samuel Adams discutaient près de la table des rafraîchissements. Aurais-je été dans un autre état d'esprit, je me serais émerveillée de me trouver dans la même salle que deux signataires de la Déclaration d'indépendance. Mais, après tout, ce n'étaient que des hommes.

Toutes les quelques minutes, je cherchais Germain du regard. Il se tenait à présent près des tables avec Ian, buvant dans une tasse. Je clignai des yeux.

— Put... je veux dire, doux Jésus! Ian lui fait boire de l'eau-de-vie de cerise!

Jenny suivit mon regard et esquissa un sourire.

— Vu son état, je ne crois pas que ça puisse lui faire du mal, tu ne penses pas?

— Euh... tu as peut-être raison, admis-je en me levant. Tu en veux?

— Ma foi, oui, répondit-elle, se levant à son tour. Et quelque chose à manger aussi. La nuit sera longue, nous ferions mieux de nous sustenter un peu.

Le fait de bouger me fit du bien. Le chagrin m'enveloppait dans un brouillard qui engourdissait mes sensations. Je n'avais pas hâte de le voir se dissiper, mais en même temps... j'avais faim.

L'ambiance dans l'église changea progressivement, passant du premier choc et de la douleur au besoin de soutenir et de consoler la famille, puis à présent à des conversations plus générales. Je remarquai avec un certain malaise que celles-ci commençaient à se concentrer sur le comment et le pourquoi de l'incendie. Et le *qui*...

Rien ne disait qu'il avait été criminel. Les feux étaient courants, à une époque où toutes les maisons étaient dotées de foyers ouverts. Une imprimerie, avec ses réserves de produits inflammables, était encore plus vulnérable à ce genre d'accident. Une fenêtre ouverte, un courant d'air, des feuilles de papier éparées... une braise roulant hors de la cheminée...

Et pourtant.

Le souvenir de la lettre anonyme flottait à la surface de ma conscience. «Ta maison brûle et tes enfants sont partis...»

Et ces jeunes hommes qui m'avaient suivie dans Chestnut Street, avec leur effronterie furtive et leurs menaces voilées? Avais-je conduit l'ennemi jusqu'à la porte de Fergus?

Jamie était de nouveau près de moi, solide comme un roc. Il me tendit une nouvelle tasse d'alcool de cerise. Il était assez infect, comme un sirop contre la toux très fort, mais indéniablement revigorant. Du moins, jusqu'à ce qu'on sombre dans l'inconscience. Germain avait lentement glissé le long du mur. Rachel s'accroupit près de lui, l'allongea sur le sol, puis plia son châle et le lui glissa sous la tête.

L'eau-de-vie commençait à remplacer le brouillard autour de moi. Tout compte fait, l'ivresse me convenait mieux.

— Madame Fraser?

Une voix inconnue sur ma gauche m'arracha à la contemplation du marc rouge sombre, au fond de ma tasse. Un jeune homme dépenaillé se trouvait à côté de moi, tenant un petit paquet.

— Oui, c'est elle, répondit Jamie. Vous avez besoin d'un médecin? Parce que...

— Non, non, monsieur, répondit obséquieusement le jeune homme. On m'a dit de donner ceci à Mme Fraser en main propre, c'est tout.

Il me tendit son paquet et, après une petite courbette, tourna les talons et fila.

Perplexe, les mouvements ralentis par la fatigue, le chagrin et l'eau-de-vie, je tentai vainement de dénouer la ficelle, puis capitulai et donnai le tout à Jamie. Il chercha son couteau, ne le trouva pas (naturellement, il avait disparu dans les flammes) et, dans un geste agacé, la cassa simplement entre ses doigts. L'emballage s'ouvrit pour révéler une petite bourse en cuir et un message, plié mais non cacheté.

Je le regardai sans réagir pendant un moment puis glissai une main dans ma poche. Par miracle, mes lunettes s'étaient trouvées au rez-de-chaussée, près de l'évier de la cuisine où je les avais oubliées après avoir haché des oignons. Jamie les avait retrouvées. L'élégante écriture m'apparut avec une clarté rassurante.

Madame Fraser,

Je sais que ma présence ne serait pas bienvenue et je ne voudrais en aucun cas troubler votre deuil. Je ne demande rien, ni reconnaissance ni obligation, si ce n'est simplement de me permettre d'aider de la seule manière que je le puisse et de ne pas révéler la source de cette aide au jeune M. Fraser. Je me fie à votre discrétion et à celle de votre époux.

Il avait signé simplement *P. Wainwright (Beauchamp)*.

Je tendis le message à Jamie. Il le lut en fronçant les lèvres, lança un regard vers Marsali et les filles, à présent en compagnie de Jenny et de Mme Phillips, toutes pleurant en silence, puis vers Fergus, flanqué de Ian et de Rachel. Il fit une petite grimace résignée. Il avait une famille à nourrir et, pour le moment, il ne pouvait se permettre de faire la fine bouche.

— En tout cas, on peut probablement en conclure qu'il n'est pour rien dans l'incendie, dis-je en glissant la bourse dans ma poche.

Sous mon engourdissement, j'étais vaguement soulagée. Qui qu'il soit, quoi qu'il ait fait par le passé et quelles que soient ses intentions, j'aimais bien ce *Monsieur*⁸ Beauchamp.

Je n'eus pas le temps de m'appesantir sur le sujet car un remue-ménage près de la porte attira mon attention. George Sorrel venait d'entrer.

Au premier regard, il était clair que le tavernier avait légèrement abusé de ses propres produits, sans doute pour se donner du courage. Il oscillait un peu, les poings serrés contre ses cuisses, lançant des regards autour de lui en semblant défier ceux qui le saluaient.

Jamie prononça un juron hautement répréhensible dans la maison de Dieu et se dirigea vers lui. Avant qu'il l'ait rejoint, Fergus s'était retourné pour voir ce qui se passait et l'avait aperçu.

Fergus n'avait pas l'esprit beaucoup plus clair que Sorrel, mais il était bien plus bouleversé. Il se raidit, puis libéra ses mains que serrait chaleureusement un ami et se dirigea vers le nouveau venu, les yeux rouges comme un furet et l'air aussi teigneux.

Il lui envoya son poing dans la figure au moment où l'autre ouvrait la bouche. Dans leur état d'ébriété, ils chancelèrent tous deux sous l'impact. Des hommes se précipitèrent pour les séparer. Jamie attrapa Sorrel par le bras et l'entraîna hors de la mêlée.

— Je crois que vous feriez mieux de partir, lui dit-il poliment en le faisant pivoter vers la porte.

— Non, haleta Fergus, la sueur dégoulinant sur son visage blafard. Restez et dites-moi pourquoi. Pourquoi êtes-vous venu? Comment osez-vous?

Sa voix se brisa dans un cri étranglé qui effraya Sorrel. Il recula d'un pas.

— Je... je suis venu offrir mes condoléances à Mme Fraser... lui dire combien je suis désolé de la perte de son fils. Et ce n'est pas vous qui m'en empêcherez, espèce de sale petit étron français!

— Vous n'avez rien à offrir à ma femme, rétorqua Fergus, tremblant de rage. Rien, vous m'entendez? Qui me dit que vous n'avez pas mis le feu vous-même? Pour m'éliminer et vous emparer de ma femme? *Salaud*⁹!

J'aurais parié ma chemise que Sorrel ignorait le français, mais cela n'avait pas d'importance. Le teint rouge comme une betterave, il s'élança vers Fergus. Jamie le rattrapa de justesse par le col et il y eut un bruit de déchirure.

Un grondement réprobateur s'éleva dans la salle, les gens se rapprochèrent. Jamie se redressa, s'apprêtant à traîner Sorrel au-dehors avant que d'autres hommes s'en prennent à lui. Plusieurs de ceux qui entouraient Fergus se dandinaient d'un pied sur l'autre, prêts à en découdre.

Puis Rachel s'avança entre les deux hommes, pâle, les mains crispées sur les plis de sa jupe.

— Es-tu vraiment venu offrir un réconfort, Ami? demanda-t-elle à Sorrel d'une voix légèrement tremblante. Si c'est le cas, pourquoi ne pas l'offrir à tous ceux qui se sont réunis ici pour pleurer un enfant? Et particulièrement à son père?

Elle se tourna vers Fergus et posa une main sur son bras.

— Tu ne voudrais pas bouleverser ta femme davantage, n'est-ce pas? Pourquoi ne vas-tu pas la rejoindre? Même si elle est reconnaissante à tous ceux qui ont eu la bonté de venir, c'est de toi qu'elle a le plus besoin.

Les traits de Fergus changeaient sans cesse, le désarroi et la fureur rivalisant avec la confusion. En constatant qu'il ne parvenait pas à prendre une décision, elle se rapprocha, glissa une main sous son bras et l'entraîna dans la foule, qui s'ouvrit devant eux. La tête blonde de Marsali se redressa et son visage changea quand elle vit Fergus venir à elle.

Jamie prit une grande inspiration et lâcha Sorrel.

— Alors? demanda-t-il. Restez ou partez, faites comme vous voudrez.

Sorrel pantelait toujours, mais il avait retrouvé ses esprits. Il acquiesça, se redressa et ajusta les pans de sa veste. Puis il marcha à travers la foule silencieuse, la tête droite, pour aller présenter ses condoléances à la famille du défunt.

8. En français dans le texte. (N.d.T.)

9. En français dans le texte. (N.d.T.)

UNE TERRE CONSACRÉE

En dépit de la générosité de nos voisins, nous avions fort peu de choses à emballer. Nous n'avions plus aucune raison de rester à Philadelphie. Notre vie dans cette ville était terminée.

L'origine du feu suscitait et susciterait longtemps encore toutes sortes d'hypothèses. Toutefois, après la veillée funèbre, un sentiment de fatalité s'était abattu sur nous tous. Les voisins continueraient d'en parler, mais au sein de la famille nous avions conclu un accord tacite: accident ou incendie criminel, cela n'y changeait rien. Rien ne pourrait ramener Henri-Christian. Le reste n'avait pas d'importance.

Jamie avait accompagné Fergus pour faire les préparatifs du voyage, non qu'il eût besoin d'aide, mais pour le forcer à s'activer. Autrement, il serait resté nuit et jour près du petit cercueil.

La situation était à la fois plus facile et plus difficile pour Marsali. Elle devait s'occuper de ses enfants et ils avaient grand besoin d'elle.

Rachel et moi empaquetâmes le peu qu'il y avait à emballer, achetâmes des provisions pour le voyage et réglâmes les derniers détails. Je rassemblai mes instruments et mes remèdes puis, après des larmes et des embrassades mutuelles, je rendis les clefs du 17, Chestnut Street à Mme Figg.

Le lendemain de la veillée, en début d'après-midi, nous empruntâmes une petite charrette, attelâmes Clarence et suivîmes Henri-Christian jusqu'à sa dernière demeure.

La question de savoir où il serait enterré avait été vite résolue. Après la veillée, Ian s'était levé et avait simplement dit: «Je sais où il doit reposer.»

Le lieu en question se trouvait à environ deux heures de marche de la ville. La chaleur avait enfin baissé et le premier souffle de l'automne remuait autour de nous. Notre procession n'avait rien de cérémoniel. Il n'y avait pas de lamentations en gaéliques, pas de pleureuses attirées. Nous étions juste une famille, marchant tous ensemble pour la dernière fois.

Sur un signal de Ian, nous quittâmes la route. Jamie détela Clarence et l'entraîna pour le laisser brouter, puis Fergus et lui soulevèrent le petit cercueil et nous nous engageâmes sous le bruissement des arbres, suivant un sentier tracé par les sabots des chevreuils jusqu'à une clairière en hauteur.

Il y avait là deux grands cairns qui arrivaient à hauteur des genoux. Un autre plus modeste se dressait sous un grand cèdre rouge. Une pierre plate était posée à ses pieds, avec le mot «ROLLO» gravé dessus.

Fergus et Jamie déposèrent délicatement le cercueil. Joanie et Félicité, qui avaient cessé de pleurer durant la marche, se remirent à sangloter en silence en le voyant si petit et si seul. Elles s'accrochaient l'une à l'autre, et les voir fit remonter les larmes en moi comme une fontaine.

Germain tenait la main de sa mère, muet, les traits tendus et les yeux secs. Il ne cherchait pas un soutien, il le donnait, même si la douleur se lisait dans ses yeux.

Ian effleura l'épaule de Marsali.

— Ce lieu a été consacré par ma sueur et par mes larmes, cousine. Sanctifions-le également avec notre sang et laissons notre frère reposer ici, à l'abri, au milieu des siens. Puisqu'il ne peut pas nous accompagner, nous demeurerons avec lui.

Il sortit son *sgian dubh* de son bas, s'entailla légèrement le poignet et tint son bras au-dessus du cercueil d'Henri-Christian. J'entendis les gouttes s'écraser sur les planches, comme le début d'une averse.

Marsali prit une grande inspiration entrecoupée, puis se redressa et lui prit le couteau de la main.



HUITIÈME PARTIE

Sauvetages

QUOD SCRIPSI, SCRIPSI

*De la part de Mme Abigail Bell, Savannah, colonie royale de Géorgie
À l'attention de M. James Fraser, Philadelphie, colonie de Pennsylvanie*

Cher monsieur Fraser,

Je vous écris en réponse à votre lettre du 17 de ce mois informant mon mari de votre retour en Amérique. Elle lui a été transmise par un ami de Wilmington.

Comme vous le constaterez en lisant l'adresse sur ce message, nous avons quitté Wilmington pour Savannah, le climat politique de la Caroline du Nord étant devenu trop dangereux pour les loyalistes, et plus particulièrement pour mon époux, compte tenu de sa profession et de ses antécédents.

Je tiens à vous assurer que votre presse a été conservée en excellent état, bien qu'elle ne soit pas actuellement utilisée. Peu après notre arrivée ici, mon mari a contracté une fièvre grave, un mal qui ne le lâche plus et dans lequel il retombe régulièrement depuis. Il se sent légèrement mieux ces jours-ci, mais n'est pas en mesure d'effectuer le dur labeur nécessaire pour diriger une imprimerie. (J'ajouterais, au cas où vous envisageriez de vous établir ici, que si l'atmosphère politique y est plus propice à ceux qui ont des inclinations loyalistes que dans les colonies du Nord, un imprimeur y est néanmoins sujet à toutes sortes de tracas, quelles que soient ses convictions.)

Votre presse est rangée dans la grange d'un agriculteur nommé Simpson, qui vit légèrement en dehors de la ville. Je suis allée la voir récemment et me suis assurée qu'elle est propre, au sec (elle est emballée dans de la paille) et à l'abri des intempéries. Veuillez m'informer de vos intentions, si vous souhaitez que je la vende et vous envoie l'argent, ou si vous préférerez venir la chercher vous-même.

Nous vous sommes infiniment reconnaissants de votre aide et de votre bonté; nos filles prient tous les jours pour vous et votre famille.

*Recevez, monsieur, l'expression de mes sentiments les plus sincères,
Abigail Bell*

*William Ransom, à sa seigneurie Harold Grey, duc de Pardloe
24 septembre 1778*

Cher oncle Hal,

Tu seras ravi d'apprendre que ton instinct paternel est toujours aussi fiable. J'ai le grand bonheur de t'apprendre que Ben est probablement toujours en vie.

Par ailleurs, je ne sais toujours pas où il est et ce qu'il y fait.

On m'a montré une tombe portant son nom à Middlebrook Encampment, dans le New Jersey, mais le corps qu'elle contient n'est pas celui de Ben (il est préférable que tu ignores comment j'ai obtenu cette information).

Quelqu'un dans l'armée continentale sait sûrement où le trouver, mais la majeure partie des troupes de Washington qui se trouvaient cantonnées ici lorsqu'il a été capturé est repartie. J'ai rencontré un homme qui pourrait peut-être détenir des renseignements, mais, au-delà, il semblerait que notre seule piste pour le moment soit le capitaine que nous connaissons tous les deux.

Je me propose donc de le traquer et, une fois que je l'aurai trouvé, de lui faire cracher tout ce qu'il sait.

Ton neveu dévoué,

William

Lord John Grey, à Harold, duc de Pardloe

Charleston, Caroline du Sud

28 septembre 1778

Mon cher Hal,

Nous sommes arrivés à Charleston par bateau avant-hier, après avoir essuyé, lors de la traversée de la baie de Chesapeake, une tempête qui nous a entraînés au large et nous a fait perdre plusieurs jours. Tu ne seras sans doute pas surpris d'apprendre que ta fille est un bien meilleur marin que moi.

Elle a également tout ce qu'il faut pour devenir un fin limier. Dès ce matin, elle avait retrouvé la trace d'Amaranthus Cowden. Elle a simplement arrêté une élégante dans la rue, s'est extasiée sur sa tenue, puis lui a demandé quelles étaient les meilleures couturières de la ville. Elle s'est basée (m'a-t-elle expliqué plus tard) sur l'assomption que Ben n'aurait jamais épousé une femme laide ne s'intéressant pas à la mode.

La troisième boutique où nous sommes entrés nous a effectivement appris que Mlle Cowden était une de leurs clientes. (Elle se fait appeler Mme Grey, mais ils connaissaient son nom de jeune fille, car elle résidait alors chez sa tante, une nommée Cowden.) Ils nous l'ont décrite comme une jeune femme menue de taille moyenne, avec un teint parfait, de grands yeux marron et une luxuriante chevelure blond foncé. Malheureusement, ils n'ont pu nous donner son adresse actuelle, la tante en question ayant eu la mauvaise idée de trépasser et sa nièce étant partie chez des amis à Savannah.

Détail intéressant, elle se présente comme veuve, ce qui signifie qu'elle a

été informée (par qui, j'aimerais le savoir) de la mort présumée de Ben, et ce, après t'avoir écrit. Autrement, elle en aurait fait mention dans sa lettre.

Je trouve également surprenant qu'elle ait eu les moyens de s'offrir les services de Madame Eulalie. Visiblement, elle ne lésine pas à la dépense. (J'ai pu convaincre Madame de nous montrer ses dernières factures.) Ne te disait-elle pas dans sa lettre qu'elle se trouvait dans une situation financière difficile en raison de la capture de Ben?

Si Ben est réellement mort, et que son décès et son mariage peuvent être prouvés, la dame serait en droit d'hériter d'une partie de ses biens, ou du moins, son enfant. Elle ne peut avoir entrepris les démarches légales à cet effet entre le moment où elle t'a adressé son appel à l'aide et aujourd'hui. Le cas échéant, sa requête serait à peine arrivée à Londres, en supposant qu'elle sache à qui l'adresser et que celui qui l'aurait reçue ne t'en aurait pas immédiatement informé.

Au fait, elle a bien un enfant, un fils qui est vraiment le sien. Madame lui a confectionné deux robes et une série de corsets pour sa grossesse. Naturellement, il est impossible de savoir si Ben en est le père. Elle le connaît sûrement, à moins qu'elle ait rencontré Adam (elle ne peut tenir «Wattiswade» que d'un membre de la famille), mais cela ne constitue pas une preuve de mariage ni de paternité.

Somme toute, ta bru putative est une femme intéressante. Nous prenons donc la route de Savannah. Notre tâche là-bas sera plus ardue, car nous ignorons le nom des amis chez qui elle s'est réfugiée. En outre, si elle a sombré dans l'indigence, elle ne s'achètera plus de nouvelles robes.

J'espère convaincre Dottie qu'elle n'a pas besoin de m'accompagner. Elle est très déterminée, mais je sais que son médecin quaker lui manque terriblement. Comme tu le sais déjà, si notre quête s'éternise, je ne la laisserai pas s'exposer au moindre danger.

Ton frère affectionné,

John

Le général sir Henry Clinton, commandant en chef en Amérique du Nord, au colonel Harold Grey, duc de Pardloe, 46^e régiment d'infanterie.

Monsieur,

Par la présente, ordre vous est donné de rassembler et d'équiper vos troupes de la manière que vous jugerez nécessaire, puis de faire jonction avec le capitaine Archibald Campbell afin de marcher sur la ville de Savannah dans la colonie de la Géorgie, que vous prendrez au nom de Sa Majesté.

H. Clinton

Harold, duc de Pardloe, sentit sa poitrine se contracter. Il sonna son ordonnance.

— Préparez-moi un café, je vous prie, ordonna-t-il. Faites-le fort. Et, pendant que vous y êtes, apportez également le cognac.

AVEC LES COMPLIMENTS DES LETTRES C, Q, F ET D

Naturellement, il était inconcevable de vendre Clarence.

— Tu penses qu’il pèse autant qu’une presse? demandai-je.

Je l’observai d’un œil dubitatif. La petite remise qui lui servait d’écurie avait survécu au feu. Il fronçait ses naseaux et éternuait chaque fois que la brise soulevait les cendres des vestiges de l’imprimerie attenante, mais, cela mis à part, il ne semblait pas traumatisé outre mesure.

— Beaucoup plus, à mon avis, répondit Jamie.

Il gratta le front de la mule et caressa une de ses longues oreilles en me demandant:

— Les mules souffrent-elles du mal de mer?

— Peuvent-elles vomir?

J’essayai de me souvenir si j’avais déjà vu un cheval ou n’importe quel autre équidé rendre ses tripes. Ce n’était pas la même chose que de régurgiter de grandes bouchées d’herbes baveuses.

Jamie saisit une brosse dure et battit le dos large de la mule, faisant tomber une fine poudre grise.

— Je ne sais pas s’ils le peuvent, mais ils ne vomissent pas, déclara-t-il.

— Dans ce cas, comment peut-on savoir qu’une mule a le mal de mer?

Jamie souffrait d’une violente naupathie et je me demandai comment il allait supporter le voyage en bateau sans les aiguilles d’acupuncture avec lesquelles je soulageais ses nausées. Elles avaient disparu dans le feu, comme tant d’autres choses.

Il me lança un regard torve par-dessus le dos de Clarence.

— Il faut que je vomisse pour que tu te rendes compte que je suis malade?

— Non, mais tu n’es pas couvert de poils et tu es doté de la parole. Tu deviens vert, tu transpires abondamment et tu gis sur le sol en gémissant et en implorant qu’on t’achève.

— À défaut de devenir verte, une mule sait te le faire comprendre quand elle n’est pas dans son assiette. Et elle sait aussi te donner l’envie de l’abattre.

Il glissa une main le long de la jambe avant gauche de Clarence et souleva son sabot pour l’examiner. Les oreilles frémissantes, Clarence le reposa brusquement, exactement là où le pied de Jamie s’était trouvé un instant plus

tôt.

— Si ça ne te plaît pas, lui dit Jamie, je peux aussi te faire marcher jusqu'à Savannah en tirant une charrette. Réfléchis-y.

Il sortit du box et secoua la porte pour s'assurer qu'elle était bien fermée.

— Monsieur Fraser!

Jonas Phillips l'appelait depuis l'entrée de l'allée. Il sortait probablement de la salle d'assemblée et rentrait déjeuner chez lui. Le Congrès continental était toujours en plein débat. Jamie lui fit signe de la main et alla voir ce qu'il voulait. En l'attendant, j'examinai le fouillis autour de moi.

Le peu d'espace qui n'était pas occupé par le box de Clarence était rempli d'objets que les voisins avaient ramassés dans les décombres de l'imprimerie. Tout empestait la cendre froide et aigre, mais peut-être y avait-il dans le tas quelques objets que nous pourrions récupérer et vendre...

La lettre de Mme Bell avait modifié nos plans immédiats. La presse de Fergus était définitivement hors d'usage. Sa carcasse gisait au milieu des gravats, ses parties métalliques tordues d'une manière suggérant qu'elle avait expiré au terme d'une horrible agonie. Fergus n'avait pas versé une larme. Après la mort d'Henri-Christian, rien ne pourrait probablement plus jamais le faire pleurer. Néanmoins, il évitait de la regarder chaque fois qu'il s'approchait des ruines.

Cela dit, aussi grave soit-elle, la perte de la presse nous évitait le problème de son transport.

Ce qui soulevait un autre problème: où aller?

Jamie m'avait assurée que nous rentrions chez nous à Fraser's Ridge. Toutefois, nous étions à la fin de septembre. Même si nous trouvions l'argent nécessaire pour nous embarquer avec tout ce petit monde, Clarence y compris, et avions la chance de ne pas être coulés ou capturés par un cutter anglais, nous allions devoir nous séparer de Fergus, de Marsali et des enfants à Wilmington. Ils partiraient seuls pour Savannah, tandis que nous remonterions le fleuve Cape Fear jusque dans l'arrière-pays de la Caroline du Nord. Je savais que Jamie n'en avait pas envie. En toute sincérité, moi non plus.

La petite famille tenait le coup, mais la mort d'Henri-Christian et l'incendie les avaient tous salement amochés. Surtout Germain.

On le voyait sur son visage, puis dans sa démarche qui n'était plus guillerette, prête à l'aventure. Il se tenait le dos voûté, comme s'il s'attendait à recevoir un coup à tout moment. S'il lui arrivait d'oublier pendant un bref moment, retrouvant son air fanfaron et sûr de lui, les souvenirs lui revenaient brusquement, surgissant de nulle part, et le faisaient tituber.

Ian et Rachel veillaient à ce qu'il ne reste jamais seul dans son coin; l'un ou l'autre l'appelait constamment pour lui demander de venir l'aider à porter les courses, ou de l'accompagner dans la forêt ramasser du bon bois pour fabriquer une hache ou un arc. Cela aidait.

Lorsque son mari se rendrait à Savannah pour chercher Bonnie, Marsali serait accaparée par sa grossesse ainsi que par les difficultés de voyager avec des enfants, puis de s'installer dans une maison inconnue. Fergus, lui, devrait se consacrer à établir son nouveau commerce et à naviguer dans les méandres de la politique locale. Germain pouvait facilement échapper à leur vigilance et sombrer irrémédiablement.

Je me demandais si Jenny partirait avec eux... ou avec Ian et Rachel. Marsali aurait besoin d'elle, mais je me souvins de ce qu'elle m'avait dit et pensais qu'elle avait raison: *Ian est son petit dernier... et elle l'a si peu vu*. Ian l'avait quittée à l'âge de quatorze ans et elle ne l'avait pas revu avant qu'il soit devenu un homme adulte, un Iroquois de surcroît. Je la surprénais souvent observant son fils pendant qu'il parlait et mangeait, une lueur au fond des yeux.

Je farfouillai dans le tas. Le chaudron de Marsali était indemne, quoique couvert d'une épaisse couche de suie. Il restait quelques assiettes en étain, dont une à moitié fondue (les écuelles en bois avaient toutes brûlé) et une pile de bibles, sauvées dans la boutique par une âme pieuse. Le linge suspendu à sécher dans l'allée avait survécu, mais quelques-unes des chemises de Fergus et le tablier de Joanie avaient sérieusement roussi. En faisant longuement bouillir les vêtements dans de l'eau savonneuse, on se débarrasserait sans doute de l'odeur, mais je doutais qu'aucun des membres de la famille veuille les porter à nouveau.

Ayant terminé son foin, Clarence se frottait méthodiquement le front contre la barre supérieure de sa porte, la faisant cliqueter.

— Ça te démange? lui demandai-je en le grattant.

Je lançai un regard hors de l'écurie. Jamie discutait toujours avec M. Phillips à l'entrée de l'allée. Je me replongeai donc dans mon exploration.

Sous une pile de pièces de théâtre, je trouvai la petite pendule de Marsali, miraculeusement intacte. Elle s'était arrêtée, bien sûr, mais son carillon émit un charmant *bing!* métallique quand je la soulevai, me faisant sourire.

Peut-être était-ce un bon augure pour notre voyage. Après tout, même si Jamie, Rachel, Ian et moi-même nous mettions en route dès maintenant vers Fraser's Ridge, nous n'avions aucune chance d'atteindre les montagnes de la Caroline du Nord avant que la neige ferme les cols pour l'hiver. Il faudrait attendre le mois de mars avant d'achever le dernier tronçon du voyage.

Je soupirai, la pendule dans les mains, en imaginant Fraser's Ridge au printemps. Ce serait une bonne période pour arriver, le climat étant propice pour planter et construire. Je pouvais attendre.

J'entendis les pas de Jamie sur les pavés, puis ils s'interrompirent. En lançant un regard au-dehors, je vis qu'il s'était arrêté là où Henri-Christian était tombé. Il resta immobile un instant, puis se signa et reprit sa marche.

Son air solennel se mua en sourire quand il me vit. Il tenait une petite bourse.

— Regarde, *Sassenach*!

— Qu'est-ce que c'est?

— L'un des fils Phillips l'a trouvée en fouillant dans les ruines et l'a donnée à son père. Tends les mains.

Perplexe, je m'exécutai. Il dénoua le cordon de la bourse et déversa dans mes paumes une cascade de petits morceaux de plomb étonnamment lourds.

C'était un jeu complet de caractères d'imprimerie. J'en pris un, le retournai entre mes doigts.

— Du Caslon romain? demandai-je.

— Mieux que ça.

Il saisit la lettre «Q» dans le creux de ma main, la gratta avec l'ongle de son pouce, révéla une légère lueur jaune sous le gris. Le «trésor» de Marsali.

— Mon Dieu, je l'avais complètement oublié! m'exclamai-je.

Au cœur de l'occupation britannique, alors que Fergus avait été contraint de quitter la maison pour échapper à son arrestation, dormant dans différents endroits chaque nuit, Marsali avait fondu un jeu de caractères en or, puis les avait soigneusement enduits de graisse, de suie et d'encre, et les avait gardés dans une bourse sous son tablier, au cas où les enfants et elles devraient s'enfuir à leur tour.

— Marsali aussi, apparemment.

Son sourire s'effaça légèrement en songeant à la raison de sa distraction.

— Quand l'armée est partie, elle les a cachés sous les briques du foyer. Sam Phillips les a trouvés quand ils ont démonté la cheminée.

Il fit un signe vers l'endroit où cette dernière s'était dressée. Elle avait été endommagée quand le mur derrière s'était effondré, et plusieurs hommes l'avaient désassemblée, empilant soigneusement les briques, dont la plupart étaient intactes et pouvaient se vendre.

Je reversai les caractères dans leur bourse et lançai un regard vers Clarence par-dessus mon épaule.

— Peut-être qu'un orfèvre pourra me confectionner un jeu de très grandes aiguilles d'acupuncture, au cas où.

ENCORNETS DU SOIR, BEAUX ENCORNETS!

Charleston, colonie royale de Caroline du Sud

Ce soir-là, lord John et sa nièce Dorothea dînèrent dans un estaminet au bord de l'eau. Il y régnait une délicieuse odeur de poissons cuits, d'anguilles dans une sauce au vin, de petits encornets frits dans la farine de maïs. John inhala profondément et conduisit Dottie vers un tabouret en se délectant par avance.

— C'est ce moment béni où tu imagines déguster tout ce que l'établissement a à offrir, sans te préoccuper du fait que ton estomac a ses limites et que tu devras, hélas, choisir un mets.

Dottie paraissait dubitative, puis huma l'air à son tour. L'atmosphère fut rendue encore plus appétissante par une miche de pain tout juste sortie du four qu'une servante déposa sur la table, accompagnée d'un pot de beurre frais sur lequel un motif en forme de trèfle à quatre feuilles (c'était le nom de l'établissement) avait été imprimé.

— Mmm, cela sent divinement bon! s'extasia-t-elle. Pourrais-je également avoir un verre de cidre?

Il fut ravi de la voir grignoter le pain avec appétit et boire une longue gorgée de cidre, qui était suffisamment parfumé pour pouvoir rivaliser avec les encornets, le choix auquel il avait dû se résoudre. Heureusement, ils s'accompagnaient d'huîtres fraîches. Dottie avait opté pour le colin mais ne l'avait pas encore touché.

Il arracha un morceau de pain pour apaiser l'effet du raifort râpé mélangé à l'eau iodée des huîtres et déclara:

— Pendant que tu te reposais, cet après-midi, je suis descendu au port. Je me suis renseigné ici et là et j'ai trouvé deux ou trois propriétaires de petits bateaux qui ne seraient pas contre un bref voyage jusqu'à Savannah.

— Qu'entends-tu par «bref»? demanda-t-elle, prudente.

— Ce n'est qu'à environ cent milles par la mer, répondit-il sur un ton qu'il espérait désinvolte. Ce n'est l'affaire que d'environ deux jours, par beau temps et bon vent.

— Mmm...

Dottie lança un regard vers les volets qui tremblaient sous les assauts du vent et de la pluie.

— Oncle John, nous sommes en octobre. Le temps est difficilement prévisible.

— Comment le sais-tu? Oh, madame, pourrais-je avoir un peu de vinaigre pour les encornets?

La propriétaire acquiesça et fila lui chercher ce qu'il demandait.

— Comment le sais-tu? répéta-t-il.

— Le fils de notre logeuse est pêcheur. Tout comme feu son mari. Il est mort lors d'une tempête... en octobre dernier.

Là-dessus, elle glissa le dernier morceau de pain dans sa bouche.

— Une telle pusillanimité ne te ressemble pas, Dottie, observa-t-il.

Il accepta la bouteille de vinaigre que la patronne lui tendait et en arrosa généreusement ses encornets. Il les goûta et ferma les yeux, extatique.

— Oh, Seigneur, c'est de l'ambroisie! Tiens, goûtes-en un.

Il en planta un au bout de sa fourchette et la lui tendit.

— Euh...

Elle contemplait l'encornet avec un manque d'enthousiasme flagrant.

— Et combien de temps mettrions-nous par la route? demanda-t-elle.

— Environ quatre ou cinq jours. Là encore, par beau temps.

Elle soupira, porta la fourchette à ses lèvres, hésita, puis, avec l'air d'un gladiateur affrontant un lion dans l'arène, le mit dans sa bouche et mâcha. Elle blêmit.

— Dottie!

Il bondit en renversant son tabouret et parvint à la rattraper alors qu'elle glissait vers le sol.

— Aargh, dit-elle faiblement.

Elle se dégagea et courut vers la porte en se tenant la bouche. Il la suivit et arriva juste à temps pour lui soutenir la tête tandis qu'elle dégurgitait le pain, le cidre et la moitié de l'encornet.

— Je suis vraiment désolée, dit-elle quelque temps plus tard.

Il venait de ressortir de l'estaminet avec une chope et un linge humide. Elle était adossée au mur sous l'avant-toit, enveloppée dans la cape de son oncle. Son teint était couleur de graisse de rognons.

— C'est vraiment abject de ma part, s'excusa-t-elle encore.

— Ne t'inquiète pas. J'en ai fait autant bien des fois pour tes frères, quoique je doute que ce soit pour la même raison. Depuis combien de temps sais-tu que tu es enceinte?

— Avec certitude? Depuis cinq minutes. Doux Jésus, je ne mangerai plus jamais d'encornets!

— Tu n'y avais jamais goûté?

— Non. Je ne veux plus jamais en voir un. Beurk, j'ai un goût atroce dans la bouche.

John, qui avait une certaine expérience en la matière, lui tendit la chope.

— Rince-toi la bouche avec une gorgée de bière, puis avale le reste.

Elle parut sceptique, mais s'exécuta sans rechigner. Elle ressortit le nez de la chope encore pâle, mais en meilleur état.

— Tu te sens mieux? demanda-t-il. Parfait. Je suppose que tu n'as pas envie de retourner à l'intérieur? Non, bien sûr. Attends-moi un instant. Je vais régler puis je te raccompagnerai.

À l'intérieur, il demanda à la patronne de lui emballer le reste du souper. Il était mort de faim et se satisferait d'encornets froids. Il tint prudemment le paquet contre le vent tandis qu'ils marchaient vers leur auberge.

— Tu ne savais pas? lui demanda-t-il, intrigué. Je me suis souvent posé la question. Certaines femmes m'ont dit qu'elles l'ont su tout de suite, et j'ai entendu dire que d'autres ne se rendaient compte de rien jusqu'au moment de l'accouchement, aussi incroyable cela puisse-t-il paraître.

Dottie se mit à rire. Le vent froid lui avait redonné un peu de couleurs et il fut soulagé de la voir reprendre du poil de la bête.

— Beaucoup de femmes te confient des détails aussi intimes, oncle John? C'est plutôt insolite, non?

— Il semblerait que j'attire les femmes insolites, répondit-il sur un ton contrit. Je dois également avoir le genre de visage qui attire les confidences. Dans une autre vie, je dois avoir été confesseur. Pour en revenir à notre sujet (il lui prit le coude et lui fit contourner un gros tas de crottin), maintenant que tu sais, que comptes-tu faire?

— J'ignorais qu'il fallait faire quelque chose de particulier, si ce n'est attendre encore huit mois.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Je doute que tu souhaites t'établir à Charleston jusqu'à l'arrivée de l'enfant. Veux-tu retourner à Philadelphie, dans le New Jersey ou dans je ne sais quel trou perdu où Denzell se trouve en ce moment? Ou préfères-tu que je fasse le nécessaire pour que nous allions à Savannah et y restions un moment? Ou... (il prit un air grave) veux-tu rentrer à la maison, Dottie? En Angleterre? Au près de ta mère?

Elle écarquilla les yeux, puis une ombre descendit sur son visage. Il sentit son cœur se serrer. Elle détourna la tête, les yeux humides, mais sa voix était assurée quand elle lui répondit:

— Non. Je veux être avec Denzell.

Elle esquissa un sourire et ajouta:

— Sans compter qu'il sait comment mettre un enfant au monde. Son cousin William est *accoucheur* de la reine et Denny a autrefois été son élève.

— Voilà qui est rassurant, convint Grey.

Il avait lui-même aidé une femme à accoucher un jour, totalement contre son gré. Le souvenir revenait parfois hanter ses cauchemars.

Il était soulagé qu'elle ne souhaite pas rentrer en Angleterre. La proposition lui était venue sans qu'il y réfléchisse. Avec le recul, il se rendait

compte que c'était l'alternative la plus dangereuse de toutes. Depuis que la France était entrée en guerre, tous les navires anglais étaient menacés.

— Je pense que nous devrions aller à Savannah, déclara Dottie. Nous sommes si proches du but et, si la femme de Ben s'y trouve, elle a peut-être besoin de notre aide.

— Certes, convint-il à contrecœur.

Il s'agissait d'une obligation familiale. Après tout, à moins qu'ils s'installent à Charleston pour les huit mois à venir, Dottie serait bien obligée de prendre la route dans une direction ou une autre. Toutefois, l'idée qu'elle accouche ici, pendant qu'il s'occupait de trouver des sages-femmes et des infirmières... Après quoi, l'enfant et elle devraient être transportés...

— Non, dit-il d'une voix plus ferme. Amaranthus, si elle existe réellement, devra se débrouiller seule encore un peu. Je te ramène à New York.

LE PLAN OGLETHORPE

Fin novembre

Contrairement à la plupart des villes américaines, Savannah avait été soigneusement planifiée par son fondateur, un certain Oglethorpe. Je le savais parce que Mme Landrum, la dame à qui nous louions nos chambres, m'avait expliqué qu'elle était construite selon le «plan Oglethorpe». Elle avait prononcé le mot sur un ton pontifiant, car elle était apparentée au monsieur en question et intensément fière de la perfection de sa ville.

Le plan était divisé en six quartiers, chacun étant composé de quatre îlots «civiques», pour les bâtiments administratifs, publics et commerciaux, ainsi que de quatre îlots en *tything*¹⁰ réservés aux habitations, ces dernières étant disposées autour d'un square ouvert. Chaque îlot comptait dix maisons et les hommes de chaque *tything* effectuaient ensemble leur entraînement de miliciens.

«Bien que le rôle des milices soit moins important que par le passé, m'avait expliqué Mme Landrum. Les Indiens continuent d'être un problème dans l'arrière-pays, mais cela fait des années qu'ils ne font plus de raids sur la ville.»

Il me semblait que les Indiens auraient dû être le moindre de ses soucis, mais comme elle ne paraissait pas inquiète de la guerre contre les Britanniques, je me gardai d'aborder le sujet. Il était clair que non seulement sa famille mais également tous les gens qu'elle connaissait étaient loyalistes. Pour eux, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Des fléaux tels que ces «prétendus rebelles» seraient bientôt éliminés et ils pourraient à nouveau acheter leur thé à un prix raisonnable.

De mon point de vue, l'aspect le plus intéressant du plan de M. Oglethorpe (au cours de la conversation, je compris qu'il avait fondé non seulement Savannah mais également toute la province de la Géorgie) était que chaque maison s'accompagnait d'une parcelle cultivable longue de 1 600 mètres en dehors de la ville, ainsi que d'un potager de cinq arpents plus proche.

Mes doigts me démangèrent aussitôt à l'idée de tripoter de la terre.

— Vraiment? dis-je. Et... euh... que cultivez-vous?

L'aboutissement de cette conversation (et de nombreuses autres du même genre) fut que j'obtins d'aider notre logeuse avec l'entretien de son potager en échange d'une part de sa récolte de «sassas» (pour une raison obscure, c'était ainsi qu'elle appelait certains légumes comme le chou frisé et le navet), de

haricots et de maïs, ainsi que d'un carré où je pouvais faire pousser mes herbes médicinales. Autre conséquence de cette aimable accointance, Ian et Rachel, qui occupaient la chambre sous la nôtre, commencèrent à appeler leur futur bébé Oglethorpe, qu'ils abrégeaient courtoisement en «Oggy» lorsque Mme Landrum était dans les parages.

La troisième et principale conséquence de l'amitié de Mme Landrum fut que je commençai à nouveau à exercer mon métier de médecin.

Nous étions à Savannah depuis quelques semaines lorsque Mme Landrum vint me trouver dans notre chambre un après-midi et me demanda si je connaissais un remède contre le mal de dents, vu que je m'y entendais en herbes.

— Peut-être. De la dent de qui s'agit-il? avais-je répondu en lançant un regard vers ma sacoche de médecine, qui prenait la poussière sous le lit depuis notre arrivée.

La dent avait appartenu à un M. Murphy, qui vivait dans le même quartier que nous, le Ellis Ward. Je dis «avait appartenu» car je le débarrassai de sa prémolaire cassée et infectée avant même qu'il ait eu le temps de dire ouf.

M. Murphy me fut extrêmement reconnaissant d'avoir soulagé sa douleur. Il possédait une petite échoppe inoccupée de l'autre côté d'Ellis Square. Il me fallut peu de temps pour dégoter une planche de bois sur laquelle je gravai *Ici, on arrache les dents*. Vingt-quatre heures après l'avoir accrochée devant la boutique, je déposai fièrement mes premiers revenus sur la table de cuisine, qui était également mon plan de travail pour préparer des herbes médicinales ainsi que le bureau de Jamie, car elle occupait le centre de notre chambre.

— Félicitations, *Sassenach*!

Il examina le pot de miel que j'avais accepté en paiement de l'extraction d'une dent de sagesse incluse. Il adorait le miel. J'avais également gagné deux gros œufs mouchetés de dinde (l'un d'eux remplissait toute la paume de ma main), une grande miche de pain relativement frais, six pennies et une petite pièce de monnaie espagnole en argent.

Il plongea un doigt dans le pot avant que j'aie pu le retenir.

— Tu pourrais subvenir aux besoins de la famille toute seule, *a nighean*. Ian, Fergus et moi prendrions notre retraite et deviendrions rentiers.

— Très bien. Commence donc par préparer le souper, répondis-je en m'étirant le dos.

Mon corset m'aidait à me tenir droite pendant mes longues journées de travail, mais j'avais hâte de l'enlever, de souper et de me coucher, le tout en succession rapide.

— Mais bien sûr, tout de suite, *Sassenach*.

Avec un petit moulinet de la main, il sortit son couteau, découpa une tranche de pain, y versa une coulée de miel et me la tendit.

— Madame est servie.

Je lui lançai un regard torve avant de mordre dans ma tartine. Une vague de douceur se répandit simultanément dans ma bouche et dans mon organisme, m'inondant d'un goût de soleil et de fleurs. Je gémis.

— Que dis-tu, *Sassenach*? me demanda Jamie en tartinant un autre morceau de pain.

— Je disais: «Excellent.» Je crois qu'on fera de toi un vrai cordon-bleu.

Les questions pratiques d'hébergement et de nourriture étant résolues, l'étape suivante consistait à récupérer Bonnie. Jamie avait retrouvé la famille Bell et, trois semaines après notre arrivée à Savannah, Fergus et lui avaient réussi à glaner suffisamment d'argent pour louer une charrette et une mule supplémentaire à l'écurie de louage où Clarence était logé. Nous retrouvâmes Richard Bell le matin et il nous accompagna à la ferme de Zachary Simpson, le fermier à qui il avait confié la presse.

M. Simpson dégagea les derniers ballots de paille puis tira sur la toile avec l'air d'un magicien sortant un lapin blanc de son chapeau. D'après la réaction des trois quarts de ses spectateurs, c'était presque le cas. Jamie et Fergus retinrent leur souffle, tandis que M. Bell émettait un bourdonnement de satisfaction. Je me mordis la lèvre pour essayer de ne pas rire, quoique personne ne l'aurait sans doute remarqué si je m'étais roulée par terre.

— *Nom de Dieu!* jura Fergus en français. Elle est magnifique!

— Je n'en ai jamais connu de meilleure, admit M. Bell, tiraillé entre le respect et le regret.

Rose de plaisir, Jamie s'efforça de conserver une retenue modeste.

— Oui, elle n'est pas mal, n'est-ce pas?

Elle l'était probablement, pour ceux qui s'y connaissaient en presse d'imprimerie, ce qui n'était pas mon cas. Néanmoins, j'éprouvais une certaine affection pour Bonnie. Nous nous étions déjà rencontrées, à Édimbourg. Jamie était en train d'huiler une partie de son mécanisme lorsque j'étais revenue à lui après vingt ans d'absence. Elle avait été le témoin de nos retrouvailles.

Elle avait survécu avec un cran remarquable aux traumatismes du démontage, de la traversée de l'Atlantique, du remontage et d'un long séjour dans une grange. Le soleil pâle de l'hiver qui filtrait entre les planches du bâtiment faisait fièrement luire ses parties en bois. Pour autant que je puisse en juger, son métal avait été épargné par la rouille.

— Brave fille, la félicitai-je en lui donnant une petite tape.

M. Simpson acceptait humblement les louanges de son public pour s'être aussi bien occupé de Bonnie. Devinant qu'un certain temps se passerait avant qu'ils la hissent sur la charrette que nous avions apportée, je m'éloignai vers la ferme. J'avais remarqué des poules picorant dans la cour et espérais acheter des œufs.

Le trésor de Marsali, les neuvaines que Jenny adressait à sainte Bride,

patronne des mers, ainsi que ma modeste assistance avec mes aiguilles d'acupuncture (heureusement, Clarence avait le pied marin) nous avaient amenés sains et saufs à Savannah, mais la nécessité de loger dix personnes et de louer un local pour y installer une petite imprimerie avait épuisé l'alphabet Caslon romain en or ainsi que la somme versée à Fergus par l'assurance pour le dédommager de l'incendie.

Le besoin d'argent se faisant sérieusement sentir, Ian et Jamie avaient trouvé du travail dans l'un des entrepôts qui bordaient le fleuve. Un choix avisé car, outre leurs salaires et quelques tonneaux endommagés de harengs salés ou de biscuits, le fait d'être sur les docks leur permettait d'avoir le premier choix (et le moins cher) lorsque les pêcheurs rentraient avec leurs prises. Par conséquent, nous ne mourrions pas de faim et le scorbut ne nous menaçait pas encore – le temps était suffisamment doux pour pouvoir se procurer des légumes, même à la fin de novembre. Néanmoins, je commençais à me lasser du riz, du poisson et des choux. Une bonne assiette d'œufs brouillés, si possible avec du beurre frais...

J'étais venue équipée, ayant emporté plusieurs petits paquets d'épingles et un sac de sel. Mme Simpson et moi-même fîmes rapidement affaire, troquant mes biens contre un panier d'œufs et une belle motte de beurre, puis attendîmes assises tranquillement sur la véranda en buvant de la bière pendant que les hommes sortaient Bonnie de la grange.

— Quelles étranges poules vous avez là! observai-je en retenant un petit rot.

La bière de Mme Simpson, qu'elle brassait elle-même, était délicieuse mais forte. Les poules en question semblaient n'avoir pas de pattes et se déplacer dans la cour sur leur postérieur, picorant leur maïs avec une joyeuse placidité.

Mme Simpson hocha la tête avec fierté.

— Ma mère les a apportées d'Écosse. Enfin, elle a apporté leurs arrière-grands-mères. Cela fait une trentaine d'années. Elle les appelait des «courtaudes», mais elles ont un vrai nom: ce sont des Scots Dumpy. Du moins, c'est ce que m'a dit un monsieur de Glasgow.

En les examinant plus attentivement, je constatai qu'elles avaient effectivement des pattes, mais très courtes.

— Je les élève pour les vendre, m'informa Mme Simpson. Si jamais le cœur vous en dit...

— Ce serait formidable, dis-je avec une pointe de mélancolie.

Les rizières et les palmiers nains de Savannah me paraissaient aux antipodes de l'air frais et pur de Fraser's Ridge... mais au moins nous étions dans le Sud. Quand viendraient mars et des conditions plus clémentes pour voyager, et une fois que Fergus et Marsali seraient installés, nous pourrions prendre la route de la Caroline du Nord.

— Peut-être dans quelques mois, ajoutai-je.

J'ajoutai *poules Scots Dumpy* à ma liste mentale et repris ma bière.

Les hommes étaient parvenus à hisser la presse dans la charrette, la recouvrant de sa toile et la protégeant à nouveau avec des ballots de paille pour son transport jusqu'en ville. Ils vinrent nous rejoindre pour un rafraîchissement bien mérité.

Assis autour de la table dans la cuisine de Mme Simpson, nous bûmes de la bière et grignotâmes des radis salés. Jamie et Fergus rayonnaient de satisfaction et d'excitation, et de voir leur expression me réchauffait encore plus que la bière. Le pauvre Richard Bell s'efforçait courageusement de partager leur euphorie, mais il était clair que sa santé et son moral n'étaient guère brillants.

Je ne l'avais vu que brièvement quelques jours plus tôt et ne le connaissais pas suffisamment pour lui demander d'ôter sa chemise et de me laisser palper son foie, mais j'étais presque certaine que la fièvre récurrente dont nous avait parlé Mme Bell dans sa lettre était le paludisme. Je ne pouvais en être absolument sûre sans examiner ses cellules sanguines au microscope – et Dieu seul savait quand je pourrais m'en procurer un autre! –, mais j'avais vu suffisamment de gens souffrant de la *Febris tertiana* ou *quartana* pour en reconnaître les signes.

Fort heureusement, j'avais apporté une petite provision d'herbe des Jésuites dans ma sélection de simples et de remèdes. Cela ne le guérirait pas, mais avec un peu de chance, je pouvais atténuer ses crises les plus sévères et soulager quelques-uns de ses symptômes. Cela me fit penser à Lizzie Wemyss. En débarquant dans les colonies comme domestique de Brianna, elle avait contracté le paludisme sur la côte infestée de moustiques. J'étais parvenue à contrôler sa maladie, mais comment s'en était-elle sortie en mon absence?

— Pardon, vous disiez?

Je me concentrai à nouveau sur la conversation, mais pas avant d'ajouter mentalement *BEAUCOUP d'herbe des Jésuites* à ma liste.

10. Système inspiré d'une ancienne mesure agraire de l'Angleterre médiévale, chaque *tything* comprenant dix maisons construites sur des terrains d'environ 19 m de long sur 28 m de profondeur. (N.d.T.)

PROBLÈMES DE TUYAUTERIE

Comme la plomberie, la médecine est un métier où l'on apprend très tôt à ne pas mettre ses doigts dans sa bouche. Je sentis ma nouvelle patiente arriver et avais déjà saisi mon pot de savon noir et ma bouteille d'alcool pur avant qu'elle ait franchi la porte. Dès que je la vis, je sus quel était son problème.

En réalité, elles étaient deux: l'une était grande, bien vêtue, avec un chapeau au lieu d'un bonnet et un air plutôt autoritaire. La seconde était une jeune fille menue qui pouvait avoir entre douze et vingt ans. C'était une mulâtresse, mi-noire mi-blanche, à la peau café au lait et au petit nez retroussé. J'avais établi son âge minimal à douze ans uniquement parce que je voyais des seins déborder du haut de son corset. Elle était vêtue proprement mais simplement en vichy bleu et elle empestait comme un égout à ciel ouvert.

La grande femme s'arrêta sur le pas de la porte et m'examina d'un air perplexe.

— Vous êtes une femme médecin? demanda-t-elle sur un ton presque accusateur.

— Oui, je suis le docteur Fraser, répondis-je sur un ton neutre. Et vous êtes...?

Elle tiqua, déconcertée. Elle paraissait également très dubitative. Toutefois, après un silence gêné, elle arrêta sa décision.

— Je suis Sarah Bradshaw. Mme Phillip Bradshaw.

— Enchantée, répondis-je. Et votre... compagne?

La jeune femme avec elle voûtait les épaules et gardait la tête baissée, fixant ses pieds. J'entendais quelque chose goutter sur le sol. Elle se dandinait, serrant les jambes tout en grimaçant.

— Elle s'appelle Sophronia. C'est l'une des esclaves de mon mari.

Mme Bradshaw pinça les lèvres. À en juger aux plis profonds autour de sa bouche, elle devait le faire souvent.

— Elle... c'est-à-dire que... J'ai pensé que, peut-être...

Ses traits assez quelconques s'empourprèrent. Elle ne trouvait pas le courage de décrire le problème.

Je lui épargnai cette difficulté en l'interrompant:

— Je sais ce qui lui arrive.

Je contournai la table et pris Sophronia par la main. Elle était petite et

calleuse, mais ses ongles étaient propres. Ce devait être une esclave domestique.

— Qu'est-il arrivé à l'enfant? lui demandai-je doucement.

Apeurée, elle ravala son souffle et lança un regard de biais vers Mme Bradshaw. Celle-ci acquiesça sans desserrer les lèvres.

— Il est mort en moi, dit-elle d'une voix à peine audible bien que je me tiens tout près d'elle. Ils l'ont découpé en morceaux pour le sortir.

Ils lui avaient probablement sauvé la vie, mais ce faisant avaient provoqué d'autres dégâts.

En dépit de l'odeur, j'inspirai profondément et m'efforçai de contenir mes émotions.

— Je vais examiner Sophronia, dis-je à Mme Bradshaw. Si vous avez des emplettes à faire, vous pourriez en profiter et revenir la chercher quand...

Elle entrouvrit ses lèvres juste assez pour lâcher un petit soupir exaspéré. De toute évidence, elle aurait préféré me laisser la fille et ne jamais revenir, mais elle avait sans doute peur de ce que l'esclave pourrait me dire dès qu'elle aurait le dos tourné.

— Votre mari était-il le père de l'enfant? demandai-je de but en blanc.

Je n'avais pas le temps de tourner autour du pot. La malheureuse était en train de perdre de l'urine et des matières fécales sur le sol et semblait prête à mourir de honte.

Je doutais que Mme Bradshaw soit prête à succomber à la mortification, mais elle la ressentait aussi fortement que Sophronia. Elle blêmit, puis ses joues s'empourprèrent à nouveau. Elle tourna les talons et sortit en claquant la porte derrière elle.

— Je suppose que cela veut dire «oui», déclarai-je à la porte.

Je me tournai vers la jeune femme et lui souris pour la rassurer.

— Venez, ma petite. Voyons voir ce qui ne va pas, voulez-vous?

Fistules vésico-vaginale *et* recto-vaginale. Je l'avais deviné tout de suite. J'ignorais à quelle profondeur du vagin elles s'étaient produites. Une fistule est une communication entre deux organes qui ne devraient pas communiquer et, en règle générale, ce n'est pas bon.

Ce n'était pas une pathologie courante dans les pays développés, au vingtième siècle, mais cela arrivait plus souvent qu'on ne l'aurait pensé. J'avais vu plusieurs cas dans la clinique de Boston où je travaillais une fois par semaine pour soigner les indigents de la ville. Des adolescentes, bien trop jeunes pour s'intéresser sérieusement aux garçons, devenaient enceintes avant que leur corps ait suffisamment mûri. Des prostituées. De simples filles qui s'étaient trouvées au mauvais endroit au mauvais moment. Comme Sophronia.

Le bébé entièrement formé ne parvenait pas à passer par le canal utérin. Cela entraînait des jours de travail improductifs, son crâne battant comme un

bélier d'assaut contre les tissus du pelvis, de la vessie, du vagin et des intestins, jusqu'à ce que ces tissus se nécrosent et se déchirent, créant un orifice entre la vessie et le vagin, ou entre le rectum et le vagin, si bien que les déchets corporels se déversaient dans ce dernier.

Ce n'était pas fatal, mais répugnant, incontrôlable et terriblement gênant. L'intérieur des cuisses de Sophronia était enflé, rouge vif. L'humidité constante et les matières fécales irritaient la peau, provoquant un érythème. Je ressentis une envie viscérale d'aller trouver M. Bradshaw et de lui faire quelques fistules avec une sonde épointée.

Je parlais à ma patiente tout en poursuivant mon examen, essayant de la rassurer et, au bout d'un moment, elle commença à me répondre en chuchotant. Elle avait treize ans. Oui, M. Bradshaw l'avait entraînée dans son lit. Elle n'y avait pas vu d'objection. Il disait que sa femme était méchante avec lui, ce qui était vrai. Tous les esclaves le savaient. M. Bradshaw s'était montré doux et gentil avec elle. Lorsqu'elle était devenue enceinte, il l'avait sortie de la buanderie et l'avait mise en cuisine, où elle était bien nourrie et ne se brisait pas les reins en soulevant le linge lourd.

Elle fixait le plafond pendant que j'essayai le filet de souillure entre ses jambes.

— Il était triste, dit-elle doucement. Il a pleuré quand l'enfant est mort.

— Vous m'en direz tant, dis-je en espérant que mon ton n'était pas trop acerbe. Quand le bébé est-il mort?

Je pliai un linge propre et le plaçai entre ses cuisses, puis jetai celui qu'elle avait apporté dans mon seau d'eau vinaigrée.

Elle plissa le front, semblant réfléchir. Son expression creusait à peine sa peau jeune et lisse. Je me demandai soudain si elle savait compter.

— C'était un peu avant qu'on prépare les saucisses, répondit-elle enfin.

— À l'automne, donc?

— Oui, m'dame.

Nous étions à la mi-décembre. Je versai de l'eau sur mes mains et fis couler un peu de savon dans mes paumes. Il était vraiment temps que j'acquière une brosse à ongles.

Mme Bradshaw était revenue, mais restait au-dehors. J'avais tiré les rideaux et sa silhouette se détachait en transparence. Les plumes de son chapeau pointaient comme un épi.

J'hésitai, tapotant le sol du bout du pied, puis ouvris la porte, la faisant sursauter.

— Je peux peut-être l'aider, déclarai-je sans préambule.

Prise de court, elle cligna des yeux. Elle paraissait inquiète et troublée, mais ne pinçait plus les lèvres.

— Comment? demanda-t-elle.

— Entrez. Il fait froid dehors.

Je l'entraînai à l'intérieur, une main dans le creux de ses reins. Elle était maigre. Je sentais ses vertèbres saillir même sous sa veste et son corset.

Assise sur la table, les mains croisées sur ses genoux, Sophronia baissa la tête quand sa maîtresse entra et se remit à fixer le sol.

Je leur expliquai la nature du problème de mon mieux. Ni l'une ni l'autre n'avaient la moindre notion d'anatomie interne. Pour elles, il ne s'agissait que d'une histoire de trous. Je parvins néanmoins à leur transmettre l'idée générale.

— Lorsque la peau est déchirée, on recoud la plaie pour resserrer ses lèvres jusqu'à ce qu'elle cicatrise, n'est-ce pas? Eh bien, c'est plus ou moins la même chose, mais plus difficile car les plaies se trouvent à l'intérieur et que les tissus sont fins et glissants. C'est une opération très délicate et je ne suis pas sûre d'y arriver, mais nous pouvons néanmoins essayer.

C'était... limite. À la fin du dix-neuvième siècle, un médecin nommé James Marion Sims avait plus ou moins inventé la chirurgie gynécologique précisément afin de traiter les fistules vésico-vaginales. Il lui avait fallu des années pour mettre ses techniques au point. Je les connaissais, ayant réalisé cette opération à plusieurs reprises. Le problème était que, pour la réussir, il fallait une vraie anesthésie. Le whisky et le laudanum ne suffiraient pas. La patiente devait être totalement inconsciente et immobile. Il allait donc me falloir de l'éther.

J'ignorais comment j'en fabriquerais, vivant dans une maisonnette avec des gens que je ne tenais pas à faire voler en morceaux. L'idée des dégâts que pouvait provoquer une explosion à l'éther suffisait à me donner des sueurs froides. Néanmoins, en voyant la lueur d'espoir dans leurs regards, je me résolus à essayer.

Je donnai à Sophronia un petit pot d'onguent à la cire d'abeille à appliquer entre ses cuisses et leur demandai de revenir dans une semaine. Je saurais alors si l'intervention était réalisable. Je les raccompagnai à la porte. Alors qu'elles s'éloignaient dans la rue, je vis Mme Bradshaw poser inconsciemment une main sur l'épaule de l'esclave dans une brève caresse de réconfort.

Cela renforça ma détermination. Je trouverais une solution. Avant de rentrer dans mon échoppe, je lançai un regard de l'autre côté de la rue et aperçus un jeune homme de dos dont la silhouette grande et élancée était immédiatement reconnaissable. Je clignai des yeux, stupéfaite, mon imagination me le faisant voir dans une tunique écarlate.

— William! appelai-je.

Je remontai mes jupes et courus vers lui.

Il ne m'entendit pas tout de suite et j'eus le temps de douter. Néanmoins, son port de tête, ses épaules droites, sa démarche longue et décidée... Il était

plus mince que Jamie et ses cheveux étaient châtain foncé et non roux, mais il avait la carrure de son père. Puis il y avait son regard. Quand il se retourna enfin, ses yeux félins bleu sombre s'écarquillèrent.

— Mère Cl...

Il s'interrompit aussitôt, ses traits se durcissant. Il serra néanmoins la main que je lui tendais (en espérant que je l'avais bien récurée).

— William, répétais-je, légèrement essoufflée. Vous pouvez m'appeler comme vous voudrez, mais je ne suis ni plus ni moins que ce que j'ai toujours été pour vous.

Son expression se radoucit légèrement et il hocha la tête d'un air gauche.

— Je devrais vous appeler «madame Fraser» désormais, n'est-ce pas? Que faites-vous ici?

— Je pourrais vous poser la même question, et sans doute avec plus de raisons. Qu'avez-vous fait de votre uniforme?

— J'ai démissionné, répondit-il en se raidissant légèrement. Compte tenu des circonstances, je n'avais plus vraiment de raisons de rester dans l'armée. En outre, j'ai des affaires importantes à régler et elles requièrent plus de liberté de mouvement que je n'en aurais eu en tant qu'aide de camp de sir Henry.

— Vous avez le temps de venir boire quelque chose de chaud avec moi? demandai-je. Vous pourrez me parler de vos affaires.

Je m'étais précipitée dans la rue sans ma cape et la brise froide me caressait un peu trop intimement.

— Je...

Il hésita et me dévisagea d'un air songeur en se passant l'index le long de son nez droit, exactement comme Jamie quand il devait prendre une décision. Comme Jamie, il laissa retomber sa main et acquiesça brièvement, comme pour lui-même.

— D'accord, dit-il sur un ton bourru. D'ailleurs, ces affaires pourraient vous concerner.

Quelques minutes plus tard, nous étions installés dans un estaminet d'Ellis Square devant du cidre chaud parfumé à la cannelle et à la noix de muscade. Dieu merci, l'hiver de Savannah n'était pas aussi rigoureux que celui de Philadelphie, mais il faisait froid et venteux, et la tasse en étain me réchauffait délicieusement les paumes.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, Willie? demandai-je. Ou dois-je vous appeler William?

— William, je vous prie, répondit-il sèchement. C'est le seul nom qui m'appartienne de droit pour le moment, et j'aimerais conserver le peu de dignité qu'il me reste.

— Mmm, fis-je sans m'engager. Fort bien, William.

— Pour ce qui est de mes affaires...

Il soupira, se passa un doigt entre les sourcils puis me parla de son cousin Ben, de l'épouse et de l'enfant de celui-ci, de Denys Randall et, finalement, du capitaine Ezekiel Richardson. Ce dernier nom me fit me redresser subitement.

Il remarqua ma réaction et hocha la tête.

— C'est ce que j'entendais en disant que cette affaire vous concernerait peut-être. Pa... lord John m'a raconté comment il vous avait épousée après que Richardson avait menacé de vous arrêter pour espionnage.

— En effet, dis-je en m'efforçant de chasser ce souvenir.

Néanmoins, je me souvenais très clairement de m'être tenue dans le petit salon du 17, Chestnut Street, un bouquet de roses blanches à la main, John à mes côtés et un aumônier militaire tenant un livre ouvert devant nous. De l'autre côté de John se trouvait William, beau et grave dans son uniforme de capitaine, son gorgerin étincelant, ressemblant tellement à son père que, l'espace d'un instant étourdissant, j'avais cru que le fantôme de Jamie assistait à la cérémonie. Incapable de décider entre m'évanouir et prendre mes jambes à mon cou en hurlant, j'étais restée pétrifiée jusqu'à ce que John me donne un petit coup de coude et me chuchote à l'oreille. J'avais balbutié «Oui, je le veux» avant de m'effondrer sur un pouf, laissant tomber les fleurs blanches à mes pieds.

Perdue dans mon souvenir, je n'avais pas entendu ce que William me disait. Je secouai la tête, essayant de me concentrer.

— Je le cherche depuis trois mois, dit-il en reposant sa tasse et en s'essuyant les lèvres sur le dos de sa main. C'est une crapule insaisissable. Je ne sais même pas s'il est à Savannah. La dernière trace que j'ai trouvée de lui était à Charleston, qu'il a quittée voici trois semaines en prenant la direction du sud. Il pourrait aussi bien être en Floride ou s'être embarqué sur un bateau pour l'Angleterre. D'un autre côté, Amaranthus est ici, du moins je le crois. Or, Richardson semble nourrir une fascination malsaine pour la famille Grey et toutes ses ramifications... Au fait, connaissez-vous Denys Randall?

Il m'observait attentivement et je me rendis compte avec un mélange d'amusement et d'indignation qu'il m'avait lancé ce nom dans l'espoir de surprendre quelque secret caché dans mon regard.

L'amusement prit le dessus. *Petit coquin, tu manques encore d'expérience pour réussir ce genre de coup.*

De fait, je savais quelque chose sur Denys Randall qu'ignoraient sûrement William et peut-être le premier intéressé lui-même, mais ce n'était pas une information susceptible d'aider à localiser Ezekiel Richardson ni à comprendre ses motivations.

Je levai ma tasse vers la serveuse pour qu'elle me la remplisse à nouveau de cidre et répondis sans mentir:

— Je ne l'ai jamais rencontré, mais j'ai connu sa mère, Mary Hawkins. Nous nous sommes rencontrées à Paris. Une charmante jeune femme, ravissante, mais je n'ai eu aucun contact avec elle depuis... trente, non, trente-quatre ans. D'après ce que vous me dites, elle aurait épousé un M. Isaacs, un marchand juif?

— Oui, c'est ce que m'a raconté Randall et je ne vois pas pourquoi il m'aurait menti.

— En effet. Donc, vous savez... non, vous croyez que, bien que Denys Randall et Ezekiel Richardson aient travaillé ensemble par le passé, ce n'est plus le cas?

William haussa les épaules d'un air impatient.

— Pour autant que je sache. Je n'ai pas revu Randall depuis qu'il m'a mis en garde contre Richardson, mais je n'ai pas revu ce dernier non plus.

Je sentais qu'il avait hâte de partir. Il pianotait doucement sur la table et la fit sursauter en heurtant son pied d'un coup de genou. Avant qu'il ne s'en aille précipitamment, je lui demandai:

— Où logez-vous, William? Au... au cas où je verrais Richardson. Ou si j'entends parler d'Amaranthus. Je suis médecin, beaucoup de gens viennent me consulter et tout le monde parle à son médecin.

Il hésita, puis haussa à nouveau les épaules.

— J'ai pris une chambre chez Hendry's, dans River Street.

Il se leva, lança quelques pièces sur la table et me tendit la main pour me hisser debout.

— Nous résidons chez les Landrum, à un pâté de maisons du City Market, déclarai-je. Si vous voulez passer nous voir, ou avez besoin d'aide, n'hésitez pas.

Son visage se vida de toute expression, mais ses yeux brillaient d'une lueur ardente. Je frissonnai en sachant d'expérience le genre de choses qui se passaient derrière une telle façade.

— J'en doute, madame Fraser, répondit-il poliment.

Il me baisa brièvement la main et s'éloigna.

LA PÊCHE AUX GRENOUILLES

22 décembre 1778

Jamie agrippa fermement Germain par le dos de sa chemise et, de sa main libre, fit signe à Ian de lever sa torche.

— Surveille bien la surface, chuchota-t-il à l'enfant.

L'eau noire et scintillante du marais submergé était percée de hauts massifs de spartines et de touffes plus petites de joncs *ræmerianus* qui paraissaient vert vif dans la lumière de la torche. Ici, l'eau était profonde et parsemée de quelques monticules que les habitants appelaient des *hammocks*, formant de petites îles sur lesquelles poussaient des arbres à cire et des buissons de houx. Tout, dans ce paysage, paraissait hérissé et épineux, hormis les poissons et les grenouilles.

Certains habitants étaient plus irascibles que d'autres et il ne faisait pas bon les rencontrer à l'improviste. Germain scruta docilement les ténèbres, tenant haut sa foène. Jamie le sentait trembler, en partie à cause du froid mais aussi d'excitation.

Un mouvement perça soudain la surface et Germain bondit, plongeant sa lance dans l'eau avec un cri perçant.

Fergus et Jamie crièrent plus fort encore et, chacun l'attrapant par un bras, le tirèrent en arrière dans la boue tandis que le mocassin d'eau qu'il avait manqué de harponner se retournait contre lui, ouvrant grand sa gueule blanche.

Heureusement, le serpent avait mieux à faire ailleurs et s'éloigna en sinuant rageusement. Ian, légèrement à l'écart, éclata de rire.

— Tu trouves ça drôle? grommela Germain.

— Oui, répondit son oncle. Mais cela aurait été plus drôle encore si tu avais été avalé tout rond par un alligator. Tu le vois, là-bas?

Il leva sa torche et pointa un doigt vers un remous à quelques mètres entre eux et le *hammock* le plus proche. Germain l'observa en fronçant les sourcils, puis se tourna vers son grand-père.

— C'est un alligator? Comment le sait-on?

Jamie était encore ébranlé par la vue du mocassin. Les serpents le mettaient très mal à l'aise, mais il n'avait pas peur des alligators. Avec eux, il était prudent, certes, mais pas effrayé.

— Tu vois les vaguelettes qui reviennent de l'île, là?

— Oui, répondit Germain. Et alors?

— Tu remarqueras qu'elles avancent de biais. Alors que celles que te montre Ian arrivent droit sur nous.

Effectivement, elles avançaient lentement.

— C'est bon à manger, un alligator? demanda Fergus. Il y a plus de viande sur celui-ci que sur une grenouille, *n'est-ce pas?*

Ian déplaça son poids sur sa jambe arrière, évaluant la distance.

— Oui, ça se mange, mais on ne peut pas les tuer avec une foène. J'aurais dû apporter mon arc.

— On ne devrait pas... s'éloigner? demanda Germain, légèrement inquiet.

— Non, pas encore. Attendons de voir quelle taille il fait, dit Ian en portant une main au couteau à sa ceinture.

Il était en pagne et ses longues jambes nues étaient enfoncées dans l'eau boueuse jusqu'aux mollets, lui donnant une allure de héron.

Concentrés, ils observèrent tous les quatre la ride sur l'eau approcher, s'arrêter, puis approcher encore, très lentement.

— Sont-ils paralysés par la lumière, Ian? demanda Jamie à voix basse.

C'était le cas des grenouilles. Ils avaient deux douzaines de ouaouarons dans leur sac, surpris dans l'eau et assommés avant d'avoir compris ce qui leur arrivait.

— Je ne crois pas, chuchota Ian à son tour. Mais je n'en ai jamais chassé.

Il y eut une lueur soudaine sur l'eau, un léger remous, et deux petits globes brillants apparurent. Des yeux de démon.

— *A Dhia!* lâcha Jamie avec un geste compulsif pour conjurer le mal.

Fergus esquaissa un signe de croix avec son crochet et tira Germain un peu en arrière. Même Ian semblait impressionné. Il laissa retomber sa main et recula vers la rive sans quitter la créature des yeux.

— Il n'a pas l'air d'être bien grand, observa-t-il une fois en sécurité. Regardez, ses yeux ne dépassent pas la taille d'un ongle du pouce.

— Cela change quelque chose s'il est possédé? demanda Fergus. Même si nous le tuions, il pourrait être empoisonné.

— J'en doute, répondit Jamie.

Il distinguait à présent l'animal immobile dans l'eau, comme en suspens, ses courtes pattes à moitié étendues devant lui. Il mesurait une soixantaine de centimètres, avec un museau d'une quinzaine de centimètres. Sa morsure ne devait pas faire de bien, mais sans plus. En outre, il n'était pas assez proche pour les atteindre.

— Tu as déjà vu les yeux d'un loup dans le noir? Ou d'un opossum?

Il avait déjà emmené Fergus chasser quand il était plus jeune, mais jamais la nuit et, dans les Highlands, les bêtes que vous chassiez avaient tendance à fuir au lieu de vous regarder dans les yeux.

Ian hochla la tête.

— C'est vrai, les yeux des loups sont généralement verts ou jaunes, mais j'en ai vu des rouges comme ceux-ci, à la lumière des torches.

— Peut-être, mais un loup peut-être possédé par un mauvais esprit aussi facilement qu'un alligator, rétorqua Fergus.

Néanmoins, maintenant qu'il avait mieux vu le reptile, il n'en avait plus peur non plus.

— Il croit qu'on est venus lui voler ses grenouilles, dit Germain avec un petit rire.

Il remarqua soudain un mouvement sur le côté et lança aussitôt sa foène de toutes ses forces.

— Je l'ai eu! Je l'ai eu! s'écria-t-il.

Il pataugea dans l'eau, l'alligator oublié. Il se pencha pour vérifier que sa proie était bien harponnée et poussa un autre cri de victoire. Il souleva sa lance, révélant un gros poisson-chat qui battait frénétiquement de la queue en exhibant son ventre blanc, du sang s'écoulant des trous percés par la pointe en trident.

— Il y a plus de chair là-dessus que dans ton petit lézard, pas vrai? plaisanta Ian.

Il détacha le poisson de la foène et l'acheva d'un coup du manche de son couteau.

Tout le monde se tourna vers l'eau, mais l'alligator avait disparu, effrayé par le raffut.

— C'est bon, nous avons notre compte, déclara Jamie.

Il saisit les deux sacs, l'un à moitié rempli de ouaouarons, l'autre de crevettes et d'écrevisses pêchées dans les bas-fonds. Il ouvrit celui des grenouilles afin que Ian y laisse tomber le poisson-chat et récita pour Germain un vers de la prière des chasseurs: «Tu ne mangeras pas la chair d'un poisson, d'un gibier ou d'une volaille que tu n'auras pas tué de ta main. Sois reconnaissant pour celui que tu as attrapé, même si neuf autres t'ont échappé.»

Germain ne l'écoutait pas. Il s'était figé, ses cheveux blonds volant au vent, la tête tournée vers l'horizon.

— Regarde, *grand-père*, dit-il. Regarde!

Ils suivirent tous son regard et virent les navires. Ils étaient loin de l'autre côté du marais, venant du large et se dirigeant vers le cap plus au sud. Sept, huit, neuf... Ils étaient au moins une douzaine, avec une lanterne rouge au sommet du grand mât et une autre bleue en proue. Jamie sentit son sang se glacer et sa peau se hérissier.

— Des vaisseaux de guerre, déclara Fergus, atterré.

— Oui, dit Jamie. Nous ferions mieux de rentrer.

L'aube approchait quand je sentis Jamie se glisser enfin dans le lit, apportant sa peau froide et des émanations d'iode, de boue, de plantes des marais et de...

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur? demandai-je, à moitié endormie.

J'embrassai le bras qu'il venait de passer autour de moi.

— Les grenouilles, sans doute. Mmm... Comme tu es chaude, *Sassenach*!

Il se serra contre moi et je le sentis tirer sur le cordon qui retenait le col de ma chemise de nuit. Je remuai les fesses contre son bassin et il lâcha un soupir de satisfaction, son souffle chaud contre mon oreille. Il glissa une main glacée sous ma chemise.

— Ouh! fis-je. Je vois que tu es de bonne humeur. La pêche a été bonne?

— Oui. Germain a attrapé un beau poisson-chat et nous avons ramené un sac d'écrevisses et de crevettes. Des petites grises.

— Tant mieux, nous aurons un bon souper.

Sa température s'ajusta rapidement à la mienne et je sombrai à nouveau dans une douce torpeur, bien qu'étant disposée à m'en extirper pour de bonnes raisons.

— Nous avons vu un alligator et un serpent, un mocassin d'eau.

— J'espère que tu ne les as pas attrapés.

Je savais que les serpents et les alligators étaient comestibles, mais nous n'étions pas encore suffisamment affamés pour faire l'effort de les cuisiner.

— Non. Oh... et nous avons vu une douzaine de navires britanniques pleins de soldats.

— Comme c'est charm... *Quoi?*

Je me retournai dans ses bras.

— Des soldats britanniques, répéta-t-il. Ne t'inquiète pas, *Sassenach*. Tout ira bien. Fergus et moi avons déjà caché la presse et nous n'avons pas d'argenterie à enterrer.

Tout en me caressant les fesses, il ajouta:

— Finalement, être pauvre a du bon. Tu n'as pas peur d'être dévalisé.

Je roulai sur le côté et me redressai en position assise.

— Mais... Que viennent-ils faire ici?

— N'as-tu pas dit toi-même que, selon Pardloe, ils comptaient envahir le Sud pour le couper des colonies du Nord? Je suppose qu'ils ont décidé de commencer ici.

— Mais pourquoi ici? Pourquoi pas... à Charleston? Ou à Norfolk?

— Je n'en sais rien, je ne suis pas dans le secret des conseils de guerre britanniques. Mais si je devais deviner, je dirais que c'est sans doute parce qu'ils ont déjà de nombreuses troupes stationnées en Floride et que celles-ci viendront les rejoindre ici. La côte des Carolines pullule de loyalistes. Une fois l'armée bien établie en Floride et en Géorgie, elle n'aura aucun mal à

marcher sur le Nord en en gagnant le soutien de la population.

— Je vois que tu as analysé la situation sous tous ses angles.

Je m'adossai au mur (il n'y avait pas de tête de lit) et renouai le cordon de ma chemise. Je ne me sentais pas prête à affronter une invasion les seins nus.

— Non, admit-il. Mais je ne vois que deux choses à faire, *Sassenach*: partir ou rester. L'hiver bat son plein dans les montagnes. Je nous imagine mal errant dans la nature avec trois enfants, deux femmes enceintes et sans un sou. En outre, s'ils comptent utiliser la ville comme camp de base pour envahir le reste du Sud, je doute qu'ils la mettent à sac.

Il me caressa doucement l'épaule en poursuivant d'une voix douce:

— Ce ne serait pas la première fois qu'on vit dans une ville occupée.

— Hmm, fis-je, dubitative.

Cependant, il n'avait pas tort. La situation présentait un avantage: l'armée n'attaquerait pas une ville qu'elle tenait déjà. Il n'y aurait donc pas de combats dans les rues. D'un autre côté, ils ne l'occupaient pas encore.

— N'aie crainte, *Sassenach*, répéta-t-il en enroulant mon cordon autour d'un doigt. Quand nous nous sommes mariés, ne t'ai-je pas dit que tu aurais la protection de mon corps?

— Si, convins-je.

Je posai ma main sur la sienne. Elle était grande, forte et capable.

— Alors détends-toi, *mo nighean donn*, et laisse-moi te le prouver.

Il tira à nouveau sur le cordon.

Les cuisses de ouaouarons ressemblaient à des pilons de poulet. Elles en avaient également le goût, une fois roulées dans de l'œuf, puis de la farine mélangée à du sel et du poivre, et frites.

Rachel en attrapa une juste avant que son mari mette la main dessus et demanda:

— Pourquoi décrit-on souvent la chair des animaux étranges comme ayant un goût de poulet? J'ai entendu des gens le dire à propos de toutes sortes de viandes, du chat sauvage à l'alligator.

— Parce que c'est vrai, répondit Ian en plantant sa fourchette dans un morceau de poisson-chat pané.

Il y eut un brouhaha de rires et de protestations.

— Si vous voulez une explication technique..., commençai-je.

Avant que j'aie pu me lancer dans un exposé sur la biochimie de la fibre musculaire, on frappa à la porte. Nous faisions tellement de bruit autour de la table que personne n'avait entendu des pas dans l'escalier et nous restâmes pantois.

Germain alla ouvrir. Deux officiers continentaux en uniforme se tenaient sur le seuil.

Les hommes se levèrent en faisant crisser les pieds de leurs chaises et Jamie s'avança. Il avait travaillé dans l'entrepôt toute la journée après avoir chassé dans les marais toute la nuit. Pieds nus, il portait une chemise tachée et un plaid si usé qu'on voyait presque au travers, par endroits. Toutefois, personne ne pouvait douter qu'il était le chef de famille.

— Messieurs, dit-il en inclinant la tête. Soyez les bienvenus.

Les deux hommes ôtèrent leurs chapeaux et s'inclinèrent à leur tour en murmurant :

— À votre service, monsieur.

Le plus gradé contempla la tenue de Jamie et déclara :

— Général Fraser, je suis le major général Robert Howe.

Je ne l'avais jamais vu, mais je connaissais son compagnon et ma main se resserra autour du manche du couteau à pain. Il portait à présent un uniforme de colonel et ses traits étaient toujours aussi insignifiants. Néanmoins, je n'étais pas près d'oublier Ezekiel Richardson, anciennement capitaine dans l'armée de Sa Majesté, croisé pour la dernière fois dans le quartier général du général Clinton, à Philadelphie.

— Votre humble serviteur, répondit Jamie sur un ton qui n'avait rien d'humble. Je suis bien James Fraser, mais je ne suis plus officier. J'ai donné ma démission.

— C'est bien ce que j'ai compris, monsieur.

Ses yeux légèrement globuleux firent le tour de la table, balayant Jenny, Rachel, Marsali et les filles avant de s'arrêter sur moi.

— Madame Fraser, je présume ? J'espère que vous vous êtes bien rétablie.

Il connaissait donc la raison derrière la démission théâtrale de Jamie.

— Oui, je vous remercie, répondis-je. Oh, colonel, attention aux écrevisses derrière vous !

Richardson se tenait juste devant la bassine dans laquelle j'avais mis les écrevisses à tremper pendant vingt-quatre heures, leur eau saupoudrée de quelques poignées de farine de maïs afin qu'elles se purgent et puissent être consommées.

— Mes excuses, madame, dit-il en s'écartant prudemment.

Contrairement à Howe, il ne s'intéressait qu'aux hommes. Son regard se posa un instant sur le crochet de Fergus, puis se tourna vers Ian avec un air satisfait. Je sentis un frisson parcourir mon échine. Je savais ce qu'ils voulaient. Ils étaient venus racoler pour leur armée.

Jamie l'avait compris lui aussi.

— Ma femme se porte bien, Dieu merci, général. Je pense qu'elle aimerait qu'il en aille de même pour son mari.

Voilà qui était plutôt direct. Ayant décidé qu'il était inutile de perdre davantage de temps en amabilités, Howe vint droit au but.

— Savez-vous, monsieur, que des troupes britanniques ont débarqué en dehors de la ville et comptent manifestement l’envahir?

— En effet. J’ai vu leurs navires approcher, la nuit dernière. Pour ce qui est de prendre la ville, il me semble qu’elles sont bien placées pour le faire. Je serais à votre place, général, et je remercie le ciel que ce ne soit pas le cas, je rassemblerais mes hommes dès à présent et quitterais Savannah. Vous connaissez l’expression «reculer pour mieux sauter». Cela me semble une bonne stratégie.

— Dois-je comprendre, monsieur, que vous refusez de défendre votre propre ville? s’indigna Richardson.

— Oui, vous avez bien compris, intervint Ian avant que Jamie ait pu répondre.

Je le vis tendre la main droite sur le côté, cherchant la tête de Rollo. Ne la trouvant pas, ses doigts se plièrent.

— Ce n’est pas notre ville, ajouta-t-il. Nous n’avons pas l’intention de mourir pour elle.

J’étais assise près de Rachel et vis ses épaules se détendre légèrement. En face de moi, Marsali lança un regard de biais vers Fergus. Un accord tacite passa entre eux. *S’ils ignorent qui nous sommes, inutile de les éclairer.*

Howe, un homme assez corpulent, ouvrit et referma la bouche plusieurs fois de suite avant de trouver ses mots.

— Vous me voyez consterné, monsieur, parvint-il enfin à articuler.

Son double menton tremblotait d’indignation et, me sembla-t-il, de désespoir.

— Consterné, répéta-t-il. Comment un homme connu pour sa bravoure au combat, sa constance dans la défense de la liberté, peut-il lâchement se soumettre à un tyran sanguinaire?

— Cela ressemble fort à de la trahison, renchérit Richardson.

Je le fixai des yeux en haussant les sourcils, mais il évita soigneusement mon regard.

Jamie les dévisagea un moment en massant d’un doigt le point entre ses sourcils.

— Monsieur Howe, dit-il enfin en laissant retomber sa main. Combien d’hommes avez-vous sous votre commandement?

— Mais... presque un millier!

— Presque?

— Six cents, déclara Richardson.

— Neuf cents, monsieur! répondit Howe au même moment.

— Je vois, dit Jamie. Les navires que nous avons vus transportaient au moins trois mille hommes bien armés, avec de l’artillerie. Ils ont également avec eux tout un régiment de Highlanders. J’ai entendu leurs cornemuses

quand ils ont débarqué.

Le teint de Howe avait considérablement pâli. Il avait néanmoins du cran et de la dignité.

— Quelles que soient nos chances, mon devoir est de me battre et de défendre la ville qu'on m'a confiée.

— Je respecte votre sens du devoir, général, dit Jamie. Et que Dieu vous accompagne, mais ne comptez pas sur moi.

— Nous pourrions vous contraindre par la force, indiqua Richardson.

— En effet, répondit Jamie, imperturbable. Mais à quoi bon? Vous ne pourrez m'obliger à commander des hommes contre mon gré. À quoi vous servirait un soldat de mauvaise volonté?

— C'est d'une pleurerie sans nom, monsieur! s'étouffa Howe.

Toutefois, il prêchait dans le désert et le savait. Il semblait avoir du mal à croire lui-même à son numéro.

— *Dia eadarainn's an t-olc*. Que Dieu se mette entre nous et le mal, déclara doucement Jamie avec un signe de tête vers la porte. Que le Seigneur vous protège. À présent, merci de nous laisser terminer notre souper en paix. Au revoir, messieurs.

Lorsque les pas des soldats s'éloignèrent dans la cage d'escalier, Rachel se tourna vers Jamie.

— Tu as bien agi. Un Ami n'aurait su trouver des mots plus justes.

— Merci, répondit-il avec un petit sourire. Mais tu sais que mes raisons n'étaient pas celles d'un Ami.

— Certes, mais le résultat est le même. Nous sommes toujours reconnaissants de la moindre avancée obtenue par quelque moyen que ce soit. Veux-tu la dernière cuisse de grenouille?

Les adultes se mirent à rire. Les enfants, qui étaient restés figés sur leurs sièges en retenant leur souffle durant la visite des soldats, se dégonflèrent comme des ballons de baudruche et se mirent à courir dans la pièce. Craignant pour la bassine d'écrevisses, Jenny et Marsali les rassemblèrent en rangs ordonnés pour les emmener se coucher. Marsali s'arrêta près de Fergus pour l'embrasser et lui recommander d'être prudent en rentrant seul dans la nuit.

— Les Britanniques ne sont pas encore dans la ville, *mon chou*¹¹, répondit-il en l'embrassant en retour.

— Peu importe, répliqua-t-elle. Je ne tiens pas à ce que tu perdes l'habitude d'être vigilant. Allez, en route, les petites canailles!

Lorsqu'ils furent partis, nous restâmes un moment à discuter du futur proche et de la façon de nous y préparer. Jamie avait raison au sujet des avantages de la pauvreté dans ce genre de situation, néanmoins...

— Ils rafleront toute la nourriture qu'ils pourront, dis-je.

Je lançai un regard vers l'étagère derrière moi. Elle accueillait toutes nos réserves: un pot de lard, des sacs en toile contenant de la farine de maïs et de blé, du riz, des haricots, des grains de maïs, une natte d'oignons, quelques pommes séchées, une demi-meule de fromage, une petite boîte de sel, un pot de poivre et les vestiges d'un pain de sucre. Plus notre petit stock de chandelles.

Jamie se leva, alla chercher sa bourse et versa son contenu sur la table.

— Quatorze shillings, compta-t-il. Et toi, Ian? Fergus?

Les ressources de Ian et de Rachel s'élevaient à neuf shillings; celles de Fergus à une guinée, deux shillings et une poignée de pennies.

Jamie poussa une petite pile de pièces vers Rachel.

— Vois ce que tu peux acheter à la taverne avec ça demain, lui demanda-t-il. Je crois que je peux rapporter un fût de poisson salé de l'entrepôt. Et toi, *Sassenach*, si tu te rends tôt au marché, demain matin, tu obtiendras sans doute encore un peu de riz, de haricots et peut-être une flèche de lard.

Des pièces atterrirent sur la table devant moi, le profil impassible du roi ciselé dans le cuivre.

— Il n'y a aucune bonne cachette dans notre chambre, observa Ian. (Il lança un regard autour de lui.) Et ici non plus. Peut-être dans la petite infirmerie de tante Claire?

— J'y pensais justement, confirma Jamie. Elle a un parquet et l'édifice repose sur de bonnes fondations. Je soulèverai quelques lattes et creuserai un trou demain. Je doute qu'il y ait chez toi des choses qui pourraient intéresser des soldats?

Cette question s'adressait à moi.

— Uniquement mes remèdes à base d'alcool, répondis-je. À propos de soldats, j'ai quelque chose à vous raconter. Ce n'est peut-être pas important, mais sait-on jamais?

Je leur parlai d'Ezekiel Richardson.

— Tu en es sûre, *Sassenach*? Cet homme a un visage qui pourrait appartenir à n'importe qui.

— Certes, il n'a rien de mémorable, admis-je. Mais oui, j'en suis certaine. Il a un grain de beauté à côté du menton. Surtout, je le sais à la manière dont il me regardait. Il m'a reconnue.

Jamie inspira puis expira lentement, réfléchissant. Il posa les mains à plat sur la table et se tourna vers Ian.

— Ta tante a rencontré William, mon fils, l'autre jour en ville. Par hasard. Raconte-leur ce qu'il a dit au sujet de Richardson, *Sassenach*.

Ce que je fis, tout en surveillant le poulx dans le cou de Ian. Rachel également. Elle posa une main sur la sienne, qu'il tenait serrée en poing sur la table. Il lui lança un regard, puis sourit et entrelaça ses doigts avec les siens.

— Et que fait William ici? demanda-t-il en prenant soin de chasser toute trace d’hostilité dans sa voix.

— Il cherche Richardson, justement. Ainsi que la femme de son cousin, une certaine Amaranthus Grey, ou Cowden si elle a repris son nom de jeune fille. Je comptais vous demander si vous aviez entendu parler d’elle.

Ian et Rachel firent non de la tête.

— Je me souviendrais d’un prénom pareil, observa Rachel. Tu penses donc que William ignore que Richardson est ici?

— J’en suis sûre. Apparemment, il ignore également qu’il est passé dans le camp des rebelles.

Il y eut un silence. J’entendis le bruissement des écrevisses dans leur bassine derrière moi et de petites bulles éclater dans la mauvaise cire de chandelle.

— Ce Richardson peut simplement avoir changé d’allégeance, suggéra soudain Rachel. Ce ne serait pas le premier à l’avoir fait au cours de ces deux dernières années.

— Peut-être..., répondis-je. Le problème est que John le soupçonne d’être une sorte d’espion ou d’agent provocateur. Quand un homme de ce genre retourne sa veste, on peut se demander s’il ne l’a pas déjà retournée une ou deux fois par le passé, ou jamais. Vous ne croyez pas?

Jamie réfléchit un moment, puis se redressa et étira son dos avec un soupir.

— Si cet homme prépare un mauvais coup, nous ne tarderons pas à le savoir, conclut-il.

— Ah oui? Et comment? demandai-je.

Il esquissa un sourire ironique.

— Parce qu’il viendra tourner autour de toi, *Sassenach*. Surtout, garde toujours ton petit couteau sur toi.

11. En français dans le texte. (N.d.T.)

29 décembre 1778

Les canons retentirent peu après l'aube. Jamie interrompit son rasage pour tendre l'oreille. C'était comme un tonnerre lointain, irrégulier. Je m'étais déjà trouvée à proximité de tirs d'artillerie et le son se répercuta jusque dans mes os, me donnant aussitôt l'envie de fuir. Jamie en avait entendu de beaucoup plus près et, reposant son rasoir, appuya ses mains à plat sur le bord de la table de toilette, sans doute pour les empêcher de trembler.

— Ils bombardent depuis des navires sur le fleuve, dit-il calmement. Il y a aussi des tirs sporadiques au sud de la ville. Que Dieu vienne en aide à Howe et à ses hommes!

Il se signa brièvement et reprit son rasoir.

— À quelle distance sont-ils? demandai-je.

Je m'étais figée alors que je mettais mes bas. J'achevai d'en enfiler un et fixai lentement ma jarrettière.

— Impossible de le savoir d'ici, répondit Jamie. Je verrai d'où vient le vent une fois dehors, tout à l'heure.

— Tu vas sortir? m'alarmai-je. Tu ne vas tout de même pas aller travailler!

L'entrepôt de Fadler, où il travaillait comme superviseur et premier commis, se trouvait justement au bord du fleuve.

— Non, mais je vais aller chercher les enfants, Marsali et ma sœur. Fergus est sûrement sorti voir ce qui se passe et je ne veux pas qu'ils restent seuls sans protection. Surtout si les soldats entrent dans la ville.

J'acquiesçai, incapable de parler. Dieu merci, je n'avais jamais vécu une invasion, mais j'avais vu suffisamment de bandes d'actualité et de photographies pour ne me faire aucune illusion sur les débordements possibles dans ce genre de situation. En outre, nous avions entendu parler d'une compagnie britannique montée de Floride sous le commandement d'un major Prevost. Elle avait fait une razzia sur la campagne autour de Sunbury, semant la panique dans les troupeaux, brûlant des fermes et des maisons. Sunbury était beaucoup trop proche de Savannah à mon goût.

Une fois Jamie parti, je tournai en rond un moment, ne sachant pas quoi faire de moi-même, puis me ressaisis et décidai de faire un saut à mon infirmerie. J'y chercherais mes instruments les plus précieux – non pas qu'ils aient une grande valeur, il n'y avait pas encore de marché noir pour une scie

d'amputation –, ainsi que des remèdes et du matériel qui pourraient m'être utiles si...

Je chassai aussitôt ce «si» et regardai autour de moi dans notre modeste chambre. Je n'y conservais que des produits de base comme la farine et le beurre, et les plus périssables. Tout ce qui pouvait être stocké plus longtemps était caché sous le plancher de mon infirmerie. Si nous devons héberger Marsali, Jenny et les enfants pour une durée indéterminée, il me faudrait plus de provisions.

Je pris mon plus grand panier et allai frapper à la porte de Rachel à l'étage inférieur. Elle répondit aussitôt, déjà prête pour sortir.

— Ian est parti avec Fergus, m'expliqua-t-elle avant que j'aie pu lui poser la question. Il a promis de ne pas se battre avec la milice, mais a dit que Fergus était son frère et qu'il avait le devoir de le protéger. Je ne peux pas le lui reprocher.

— Moi, je pourrais, dis-je franchement. Je pourrais même faire une scène si cela servait à quelque chose. Mais ce serait gaspiller mon souffle. Tu veux bien m'accompagner à l'infirmerie? Jamie est parti chercher Jenny, Marsali et les enfants. Je voudrais rapporter de quoi les nourrir.

— Je prends mon panier.

Les rues étaient noires de monde. Beaucoup de gens fuyaient la ville ou faisaient des provisions, poussant des charrettes. Quelques-uns en profitaient pour piller. Je vis deux hommes briser une vitre d'une grande maison sur Ellis Square et s'introduire à l'intérieur.

Nous parvînmes à l'infirmerie sans incident. Deux prostituées attendaient devant la porte. Je les connaissais et les présentai à Rachel, qui parut beaucoup plus à l'aise qu'elles ne l'étaient.

— Nous sommes venues acheter des remèdes contre la vérole, m'dame, m'expliqua Molly, une robuste Irlandaise. Autant que vous pourrez nous en donner.

— Vous... euh... vous vous attendez à une éruption imminente? Si l'on peut dire?

Tout en déverrouillant la porte, je me demandai si la culture de pénicilline que j'avais mise en route serait déjà assez puissante pour être efficace.

Iris, une grande fille mince et très noire, précisa:

— Peu importe si le remède fonctionne ou pas, m'dame. On veut juste le revendre aux soldats.

— Je vois, dis-je, légèrement prise de court. Dans ce cas...

Je leur donnai la pénicilline dont je disposais sous forme liquide, refusant d'être payée. Je conservai néanmoins mes moisissures en poudre et le reste de roquefort au cas où la famille en aurait besoin. J'eus soudain un accès de peur en pensant à Fergus et Ian, qui faisaient Dieu savait quoi. Les tirs d'artillerie avaient cessé, ou le vent avait tourné, mais ils reprirent tandis que nous

rentrions vers la maison, cachant nos paniers sous nos capes pour éviter d'être dévalisées.

Jamie avait ramené Marsali, Jenny et les enfants, tous chargés d'autant de vêtements, de provisions et de literie qu'ils pouvaient en porter. Il y eut une longue période de chaos total pendant laquelle nous tentâmes de nous organiser, puis vers quinze heures, nous parvînmes enfin à nous asseoir autour d'un goûter. Jamie, refusant d'être impliqué dans les aménagements domestiques, avait exercé ses prérogatives masculines, prétextant devoir régler une vague «affaire». Avec un instinct infailible, il réapparut juste au moment où le gâteau était découpé, avec un grand sac de jute rempli de palourdes, un baril de farine et quelques nouvelles.

— Les combats sont terminés, annonça-t-il en cherchant un endroit où poser son sac.

Je le lui pris et fis tomber les palourdes dans un chaudron vide avant de les recouvrir d'eau afin qu'elles restent fraîches jusqu'au soir.

— J'ai remarqué que les canons se sont tus depuis un certain temps, observai-je. Tu sais ce qui s'est passé?

— Exactement ce que j'avais prédit à Howe, répondit-il sans se réjouir d'avoir eu raison. Archibald Campbell, c'est un lieutenant-colonel britannique, a encerclé Howe et ses hommes et les a pris dans son filet comme un banc de poissons. J'ignore ce qu'il a fait d'eux, mais je suppose que ses troupes seront en ville avant la tombée du soir.

Les femmes échangèrent des regards et se détendirent légèrement. Tout compte fait, c'était une bonne nouvelle. Si les habitants rechignaient à juste titre de devoir loger les troupes et de voir leurs provisions réquisitionnées, il n'y avait rien de tel qu'une armée d'occupation pour faire régner l'ordre.

— Quand les soldats seront là, nous serons en sécurité, alors? demanda Joanie.

Comme les autres enfants, elle avait suivi attentivement la conversation des adultes, les yeux brillants d'excitation.

— Oui, en grande partie.

Jamie croisa le regard de Marsali et elle grimaça. Nous ne risquions probablement rien, même si la nourriture se ferait rare pendant un temps, jusqu'à ce que les intendants militaires s'organisent. En revanche, Fergus et Bonnie étaient une autre paire de manches.

— Heureusement, nous n'avons pas encore ressorti *L'Oignon*, dit-elle en répondant au regard de Jamie. Pour l'instant, nous n'avons publié que des prospectus, quelques placards et plusieurs tracts religieux. Je crois que tout ira bien.

En dépit de sa façade de bravoure, elle caressa les cheveux bruns de Félicité comme pour se rassurer.

Nous préparâmes une chaudière de palourdes, assez aqueuse car nous

avons très peu de lait, que nous épaissîmes avec de la chapelure. Heureusement, nous avons suffisamment de beurre. Nous étions en train de dresser la table pour le souper quand Fergus et Ian grimpèrent l'escalier quatre à quatre et firent irruption dans la pièce, encore tout excités et pleins de nouvelles.

— C'est grâce à un esclave que la bataille a été remportée, expliqua Fergus entre deux bouchées de pain. Dieu que j'ai faim! Je n'ai rien avalé de la journée. L'esclave s'est présenté dans le camp britannique peu après le début des combats et a proposé à Campbell de lui montrer un chemin secret à travers le marais. Campbell a envoyé un régiment de Highlanders avec lui. On pouvait entendre leurs cornemuses. Ça m'a rappelé Prestonpans.

Il adressa un grand sourire à Jamie et j'imaginai le petit orphelin français maigrelet perché sur un canon capturé à l'ennemi. Il déglutit et avala une gorgée d'eau (nous n'avions rien d'autre pour le moment) pour faire descendre sa bouchée avant de reprendre:

— Les Highlanders et plusieurs compagnies de fantassins ont suivi l'esclave dans le marais afin de contourner les hommes du général Howe, qui étaient tous regroupés, bien sûr, car ils ne savaient pas d'où viendrait l'attaque.

Entre-temps, Campbell avait envoyé d'autres compagnies attaquer le flanc droit de Howe, «pour faire diversion», expliqua Fergus avec un geste de la main et projetant des miettes autour de lui.

— Ils se sont tournés pour leur faire face et c'est alors que les Highlanders leur sont tombés dessus par l'autre côté. *Et voilà!*

Il fit claquer ses doigts.

— Howe devrait remercier cet esclave, intervint Ian. Grâce à lui, il n'a perdu qu'une trentaine d'hommes. S'ils n'avaient pas été surpris de tous côtés et n'avaient pas eu le bon sens de se rendre, ils seraient sans doute tous morts. Toutefois, ce Howe ne m'est pas apparu comme un homme très sensé.

Jenny découpait des tranches de pain et les distribuait autour de la table. Elle s'interrompit pour s'essuyer le front. Bien que nous soyons en hiver, entre le feu de cheminée et le nombre de personnes agglutinées dans la petite pièce, nous nous serions crus dans un bain turc.

— À votre avis, combien de temps les soldats resteront-ils en ville? demanda-t-elle.

Les hommes échangèrent des regards, puis Jamie répondit:

— Un bon moment, *a piuthar*.

UN REMÈDE SOUVERAIN

Ce devait être fait, et rapidement. Entre les craintes de Jamie et mes propres doutes, j'avais repoussé la question de l'éther. À présent, je ne pouvais plus attendre. Je ne pouvais opérer Sophronia sans une bonne anesthésie générale.

J'avais déjà décidé de le fabriquer dans le minuscule abri qui se trouvait au fond du grand potager de Mme Landrum. Il était situé en dehors de la ville, avec tout autour un arpent de terre qui n'abritait que des choux frisés et des carottes en hivernage. Si je me pulvérisais en mille morceaux, je n'entraînerais personne avec moi.

Doutant que cette observation rassure Jamie, je m'abstins de lui dévoiler mon projet. Je rassemblerais tout ce dont j'avais besoin et ne l'informerai qu'au dernier moment pour éviter qu'il se ronge les sangs. Je ne doutais pas de trouver les ingrédients nécessaires. Savannah était une ville assez importante, et un port de surcroît. Il y avait au moins trois apothicaires, ainsi que plusieurs entrepôts qui importaient des produits spécialisés d'Angleterre. Quelqu'un aurait forcément de l'acide sulfurique, également appelé huile de vitriol.

Il faisait frais, mais le ciel était d'un beau bleu immaculé. En voyant de nombreuses tuniques rouges dans les rues, je me demandai si les Britanniques n'avaient pas décidé de transférer leur théâtre des opérations dans le Sud pour des raisons climatiques.

M. Jameson l'aîné, un septuagénaire alerte, m'accueillit chaleureusement dans son officine. J'étais déjà venue lui acheter différentes herbes et nous nous entendions bien. Je lui donnai ma liste, puis me promenai entre ses rayons et examinai les flacons pendant qu'il disparaissait dans l'arrière-boutique. Trois jeunes soldats se tenaient de l'autre côté de la salle, discutant à voix basse avec M. Jameson le jeune, qui leur montrait quelque chose sous le comptoir. Sans doute un remède contre la vérole, supposai-je, ou, en leur accordant le bénéfice du doute, des condoms.

Ils conclurent leurs achats furtifs et sortirent, la tête baissée et le teint rouge vif. M. Jameson le jeune, petit-fils du propriétaire, qui devait avoir le même âge que les soldats, était lui-même assez rouge, mais il m'accueillit avec aplomb, inclinant la tête.

— Madame Fraser, que puis-je faire pour vous?

— Merci, Nigel, votre grand-père s'occupe déjà de ma liste, mais maintenant que j'y pense, connaissiez-vous une Mme Grey? *Amaranthus*

Grey. Il me semble que son nom de jeune fille est... zut, cela m'échappe. Ah, oui! Cowden! Amaranthus Cowden Grey, cela vous dit-il quelque chose?

Il plissa le front, fouillant sa mémoire.

— Quel prénom étrange. Euh... sans vouloir vous offenser, madame. C'est que... c'est plutôt exotique et inhabituel.

— Oui, je trouve également. Je ne la connais pas. C'est un ami qui m'a demandé de... euh... de la contacter pour lui transmettre ses bons vœux.

Nigel continua de chercher, puis secoua la tête.

— Non, je suis désolé. Je ne crois pas avoir rencontré une Amaranthus Cowden.

Son grand-père ressortit au même moment de l'arrière-boutique, plusieurs bocaux dans les bras.

— Cowden? Mais si, bien sûr, mon garçon. Enfin, nous ne l'avons pas vraiment rencontrée, mais elle nous a envoyé une commande par courrier voilà deux ou trois semaines, demandant de... Ah, mais qu'est-ce que c'était, bon sang? Mon esprit est une véritable passoire, madame Fraser, je vous assure. Je n'ai qu'un conseil à vous donner: ne vieillissez jamais. Ah oui, une crème de jour de chez Gould, du calmant Villette, une boîte de pastilles pour rafraîchir l'haleine et une douzaine de savons français D'Artagnan. Elle habite à Saperville.

Il m'adressa un grand sourire.

— Vous êtes incroyable, grand-père, murmura Nigel.

Il le débarrassa de plusieurs de ses flacons et me demanda:

— Je vous les emballe, ou avez-vous besoin que nous vous préparions un mélange?

M. Jameson l'aîné regarda les articles encore dans ses bras comme s'il se demandait comment ils étaient arrivés là.

— Au fait, madame Fraser, je voulais vous demander ce que vous comptiez faire de l'huile de vitriol. C'est extrêmement nocif, vous savez?

— Euh, oui, je sais.

J'hésitai un instant. Certains hommes auraient refusé de vendre à une femme un produit qu'ils considéraient comme inapproprié ou dangereux. Toutefois, M. Jameson me paraissait plus évolué. Au moins, il savait que je connaissais l'usage des plantes que je lui achetais.

— C'est pour fabriquer de l'éther, répondis-je franchement.

La substance était connue. À la faculté de médecine, on nous avait appris qu'on l'avait découverte au dix-huitième siècle, bien que son rôle d'anesthésiant n'ait été développé qu'au dix-neuvième. Je me demandai comment, au cours de la centaine d'années qui s'étaient écoulées entre les deux, personne n'avait remarqué qu'elle endormait les gens. Peut-être avait-on accidentellement tué des patients et décidé d'abandonner toute

expérimentation.

Les deux Jameson me regardèrent, surpris.

— De l'éther? répéta Nigel. Mais pourquoi voulez-vous en fabriquer vous-même?

— Pourquoi je... Quoi, vous voulez dire que vous avez de l'éther tout prêt?

Ils acquiescèrent à l'unisson, ravis d'être utiles.

— Mais oui, répondit M. Jameson l'aîné. Naturellement, nous n'en stockons pas toujours, mais avec... euh... l'armée. Il y aura des transports de troupes et de nombreuses allées et venues de navires.

Je me demandai un instant si M. Jameson n'avait pas eu raison au sujet des effets délétères du vieillissement sur le cerveau.

— Quel rapport entre les navires et l'éther?

— Mais, madame, dit Nigel, c'est un remède souverain contre le mal de mer. Vous ne le saviez pas?

QUI JOUE AVEC LE FEU...

Je comptai mes instruments pour la troisième fois et, constatant qu'aucun ne s'était échappé depuis mon dernier comptage, les recouvris d'un linge propre et leur donnai une petite tape... ignorant si c'était eux que je voulais rassurer ou moi-même. Sutures en soie et en boyau, aiguilles (les aiguilles de broderie les plus fines que l'on pouvait trouver à Savannah), tampons d'ouate, compresses, bandages. Une brindille de saule de quinze centimètres de long, soigneusement poncée et bouillie lentement pour ne pas fendre le bois, afin de me servir de cathéter pour stabiliser l'urètre et la vessie, et éviter que de l'urine envahisse le champ opératoire. J'avais envisagé d'en utiliser une plus grande pour l'intestin avant de décider qu'il valait mieux me servir de mes doigts pour manipuler les tissus glissants, à condition de ne pas me couper ou m'entailler en travaillant.

Rachel me rejoindrait pour m'assister et je passerais à nouveau mes instruments en revue et les procédures avec elle. J'étais venue une heure plus tôt afin d'achever mes préparatifs et de passer un moment seule, faisant le vide dans ma tête et préparant mon esprit à ce qui allait suivre.

Je me sentais étonnamment calme, compte tenu de la complexité et des risques de l'opération. Certes, on aurait pu faire valoir que, même si j'échouais, la pauvre enfant ne pouvait être plus mal lotie qu'elle ne l'était déjà. Naturellement, elle pouvait aussi mourir des suites de l'intervention, du choc, d'une infection ou même d'une hémorragie accidentelle. La chirurgie abdominale était beaucoup plus lourde qu'une correction transvaginale, mais compte tenu de ce dont je disposais, je pensais avoir plus de chances de la guérir. En outre, il y avait la question du curetage qu'on lui avait fait en extrayant son fœtus. J'ignorais s'il y avait des dégâts et, le cas échéant, je pourrais peut-être les réparer.

Je lançai machinalement un regard vers l'étagère sur laquelle j'avais installé ma petite usine à pénicilline, des milliards de petites spores sécrétant leur précieuse substance – du moins l'espérais-je. Depuis mon arrivée à Savannah, je n'avais pas eu le temps de mettre en place un bon procédé et n'avais donc pu tester les résultats. Comme souvent, je n'avais aucune garantie qu'il y aurait de la pénicilline utilisable dans mon bouillon de culture. Cependant, je possédais un petit morceau de fromage français bien fait, acheté à prix d'or et mélangé à un peu de lait bouilli pour en faire une pâte. Son odeur épaisse rivalisait avec celle, âcre, de l'éther.

J'entendais les bruits matinaux de la ville à l'extérieur, rassurant dans leur banalité: le frottement d'un balai contre le trottoir, le claquement de sabots des chevaux tirant des carrioles, les pas d'un mitron passant avec un panier de pains chauds. Les besoins simples de la vie transformaient rapidement toutes sortes de chaos en train-train et, pour une invasion, l'occupation de Savannah s'était faite relativement dans le calme.

Ma tranquillité d'esprit et mon détachement furent rapidement interrompus lorsque la porte de mon infirmerie s'ouvrit.

— Que puis-je faire..., commençai-je.

Je m'interrompis en voyant mon visiteur, puis demandai nettement moins courtoisement:

— Que voulez-vous?

Le capitaine, ou plutôt le colonel Richardson (la trahison lui avait fait prendre du galon), m'adressa un sourire charmant avant de se tourner et de pousser le verrou. J'ouvris un tiroir et sortis ma hache à amputation. Elle était petite, facile à manipuler et sa lame dentelée suffisamment tranchante pour lui couper le nez, si je visais bien.

Son sourire s'élargit encore lorsqu'il me vit ainsi armée et il s'inclina. Il ne portait pas son uniforme mais un costume sobre en bon état. Ses cheveux non poudrés étaient simplement retenus en arrière. Personne ne se serait retourné sur lui.

— Je suis votre humble serviteur, madame. N'ayez crainte, je voulais simplement m'assurer que nous ne serions pas dérangés.

— C'est justement ce qui m'inquiète, répliquai-je. Déverrouillez cette porte sur-le-champ.

Il m'observa un moment, le regard calculateur, puis émit un petit rire et repoussa le verrou. Il croisa les bras et s'adossa à la porte.

— Cela va mieux?

— Beaucoup mieux.

Je lâchai la scie, mais la conservai à portée de main.

— Que voulez-vous? répétai-je.

— J'ai pensé que le moment était venu d'abattre mes cartes sur votre table, madame Fraser, et de voir si vous vouliez jouer un peu avec moi.

— Le seul jeu auquel je serais disposée à jouer avec vous serait le lancer de couteaux, rétorquai-je en tapotant du bout des doigts sur le manche de ma scie. Mais si vous voulez me montrer vos cartes, faites donc. Et faites vite, car j'ai une opération importante dans moins d'une heure.

— Cela ne prendra pas si longtemps. Puis-je?

Il m'indiqua un tabouret d'un mouvement de sourcils et je hochai la tête. Il s'assit, l'air parfaitement à son aise.

— L'essentiel de la question, madame, est que je suis et ai toujours été

dans le camp des rebelles.

— Pardon?

— Je suis actuellement colonel dans l'armée continentale, mais lorsque vous m'avez rencontré, je travaillais comme agent américain en me faisant passer pour un capitaine dans l'armée de Sa Majesté, à Philadelphie.

— Je ne comprends pas.

En réalité, je comprenais ce qu'il me disait, mais pas pourquoi il ressentait le besoin de me le dire.

— Vous êtes une rebelle vous-même, n'est-ce pas?

Il arquait un sourcil interrogateur. Il était vraiment on ne peut plus banal. S'il était réellement un espion, il avait le physique de l'emploi.

— En effet, répondis-je, sur mes gardes. Et alors?

— Alors nous sommes dans le même camp. Lorsque j'ai dupé lord John Grey pour qu'il vous épouse...

— Vous avez *quoi*?

— Il vous a sûrement expliqué que j'avais menacé de vous arrêter pour distribution de documents séditieux? Ce que vous faisiez de manière assez maladroite, si je puis me permettre. Lord Grey m'a assuré qu'il ne s'intéressait aucunement à vous et, le lendemain, il vous épousait. C'est un homme extrêmement galant, surtout compte tenu de ses préférences.

Il inclina la tête avec un sourire complice qui me fit froid dans le dos.

— Levez-vous et sortez, dis-je en prenant ma voix la plus glaçante. Tout de suite!

Ce qu'il ne fit pas, bien entendu. Je maudis mon manque de prévoyance pour ne pas avoir un pistolet chargé dans mon infirmerie. La scie me serait utile s'il m'attaquait, mais je me voyais mal lui sauter dessus.

En outre, que ferais-tu avec le cadavre, si tu le tuais? me demanda la partie logique de mon cerveau. *Il ne rentrera pas dans le placard, et encore moins dans la cachette sous le plancher.*

— Pour la troisième et dernière fois, que voulez-vous? demandai-je.

— Votre aide. À l'origine, j'avais pensé vous utiliser comme agent infiltré. Vous m'auriez été très précieuse car vous vous déplaçiez dans les mêmes sphères sociales que le haut commandement britannique. Mais, pardonnez-moi de le dire, vous me paraissiez trop instable pour que je vous aborde directement. J'avais espéré qu'une fois remise du décès de votre premier mari, vous atteindriez un état de résignation me permettant de me rapprocher de vous et, progressivement, de développer un certain degré d'intimité. Je vous aurais alors persuadée de glaner pour moi quelques renseignements faussement inoffensifs, dans un premier temps.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Qu'entendez-vous au juste par «un certain degré d'intimité»?

Bien que l'expression soit couramment employée à l'époque pour désigner l'amitié, son intonation laissait entendre une tout autre chose.

— Vous êtes une femme très désirable, madame Fraser, répondit-il en me relouant de haut en bas sans vergogne. Et vous le savez. Comme lord John ne devait pas beaucoup vous solliciter sur ce plan, je pensais que... (Il esquissa un sourire concupiscent.) Mais le général Fraser étant revenu d'entre les morts, je suppose que vous n'êtes plus sensible à ce genre de propositions.

Je me mis à rire.

— Vous vous flattez, colonel. Écoutez, au lieu de perdre votre temps à essayer de me troubler, dites-moi plutôt ce que vous voulez et pourquoi je serais intéressée.

Il se mit à rire à son tour.

— Fort bien. Cela vous paraîtra sans doute difficile à croire, mais cette guerre ne se gagnera pas sur le champ de bataille.

— Ah non?

— Non, je vous l'assure, madame. Elle sera remportée par l'espionnage et la politique.

J'essayai d'identifier son accent. Il était anglais, mais avec une intonation assez plate. Il ne venait pas de Londres, mais du Nord... instruit, mais peu cultivé.

— Voilà une vision très innovatrice, observai-je. Je suppose que vous ne sollicitez pas mon aide sur le plan politique.

— En réalité si, mais d'une manière indirecte.

— Essayez donc la manière directe. Ma patiente ne tardera plus à arriver.

Au-dehors, les bruits avaient changé. Des apprentis et des bonnes passaient en petits groupes, se rendant à leur travail ou au marché. On entendait des gens s'interpeller, des rires et des compliments galants.

— Connaissez-vous l'avis du duc de Pardloe sur cette guerre? demanda Richardson.

Sa question me prit de court. En réalité, il ne m'était pas venu à l'esprit que Hal puisse en avoir un, en dehors des exigences de son métier de militaire. Toutefois, si je connaissais quelqu'un aux opinions bien arrêtées, c'était bien Harold, second duc de Pardloe.

— Entre une chose et l'autre, je n'ai jamais discuté politique avec le duc, répondis-je. Pas plus qu'avec mon... qu'avec son frère.

— Ah, il est vrai que les dames s'intéressent rarement à ce qui sort de leur sphère privée, quoique j'aurais pensé que vous auriez... comment dire?... une vision plus large.

Il lança un regard entendu vers mon tablier en toile, puis vers mon plateau d'instruments de chirurgie.

— Où voulez-vous en venir? demandai-je sèchement.

— Le duc est une voix qui compte, à la Chambre des lords, dit-il en tirant sur un fil qui pendait au bout de sa manche. Les premiers temps, il défendait âprement la guerre, mais ses vues sont devenues depuis nettement plus... modérées. Cet automne, il a écrit une lettre ouverte au premier ministre, lui demandant d'envisager une réconciliation.

— Et? m'impatientai-je.

Je ne voyais vraiment pas où allait cette conversation.

Il arracha enfin le fil et le laissa tomber sur le sol.

— Nous ne souhaitons pas une réconciliation, madame. De tels efforts ne peuvent que retarder l'inévitable et entraver l'engagement des citoyens, dont nous avons désespérément besoin. Néanmoins, la nouvelle modération du duc m'est utile.

— Vous m'en voyez ravie, mais venez-en au fait.

Loin de se laisser décontenancer par ma brusquerie, il poursuivit comme s'il avait tout son temps:

— S'il s'engageait avec acharnement dans une direction ou une autre, il serait difficile à... influencer. Je ne connais pas bien monsieur le duc, mais tout ce que je sais sur lui indique qu'il est très attaché à son sens de l'honneur...

— En effet.

— ... presque autant qu'il l'est à sa famille.

Il me regarda directement et, pour la première fois, il me fit vraiment peur.

— Cela fait un certain temps que je tente d'acquérir une influence, directe ou indirecte, sur ceux des membres de la famille du duc qui se trouvent à ma portée. Si j'avais un fils, un neveu... ou peut-être même son frère sous mon contrôle, je pourrais peut-être influencer sur sa position publique, la faisant pencher vers le côté qui nous arrange le plus.

— Si vous êtes en train de me proposer ce que je crois, je vous conseille de sortir de chez moi sur-le-champ, dis-je.

J'espérais que la menace sous-jacente était suffisamment claire, mais je gâchai mon effet en ajoutant:

— En outre, je n'ai plus aucun contact avec la famille de Pardloe.

Il esquissa un sourire.

— Vraiment? On vous a pourtant vue parler avec son neveu William il y a neuf jours. Mais peut-être ignorez-vous que Pardloe et son frère se trouvent actuellement en ville?

J'en restai bouche bée.

— Ici? Avec l'armée?

Il acquiesça.

— Je suppose que, malgré votre récent... «retournement» conjugal, vous êtes restée en bons termes avec lord John Grey.

— En assez bons termes pour ne rien faire qui puisse le faire tomber entre vos sales pattes, si c'est ce que vous aviez en tête.

— Rien de la sorte, m'assura-t-il avec un grand sourire. Je ne pensais qu'à une simple transmission de renseignements, dans les deux sens. Je n'ai aucunement l'intention de nuire au duc ni à sa famille. Je souhaite simplement...

Quelles qu'aient été ses intentions, elles furent interrompues par de petits coups hésitants sur la porte. Celle-ci s'ouvrit et Mme Bradshaw passa la tête à l'intérieur. Elle me lança un regard appréhensif qui devint suspicieux lorsqu'elle aperçut Richardson. Celui-ci se racla la gorge, se leva et s'inclina vers elle.

— Votre serviteur, madame. Je prenais justement congé de Mme Fraser.

Il se tourna vers moi avec une courbette.

— À votre service, madame. En espérant avoir très bientôt la joie de vous revoir.

— Rien ne presse, marmonnai-je si bas qu'il ne m'entendit probablement pas.

Mme Bradshaw et Sophronia se glissèrent dans la pièce, frôlant Richardson qui sortait. Je le vis froncer involontairement le nez en passant près de la jeune esclave. Il lança un regard surpris vers moi par-dessus son épaule et percuta Rachel, qui entraît au même moment. Ils exécutèrent un étrange pas de danse l'espace de quelques secondes, jusqu'à ce qu'il retrouve son équilibre et décampe maladroitement, suivi par mon rire.

Cette petite scène burlesque avait dissipé le malaise qu'il avait créé en moi et je le chassai fermement de mon esprit. Richardson avait gaspillé trop de mon temps et j'avais du travail à faire. Je pris donc la petite main de Sophronia avec assurance et lui souris.

— Ne vous inquiétez pas, ma petite. Je vais m'occuper de vous.

Dans un hôpital moderne bien équipé, j'aurais réalisé une opération transvaginale. Compte tenu de mes maigres ressources, il me faudrait procéder par voie abdominale. Nerveuse, Mme Bradshaw était assise dans un coin sur un tabouret. Elle refusait de partir et j'espérais qu'elle ne tournerait pas de l'œil. À voix basse, Rachel comptait précautionneusement les gouttes d'éther. Je pris mon meilleur scalpel et incisai le ventre de Sophronia préalablement désinfecté. Bien que commençant à s'estomper, les vergetures de sa grossesse étaient encore nettement visibles sur sa peau jeune.

J'avais confectionné des étriers de fortune en clouant des blocs de bois sur les bords de la table et avais placé entre les cuisses de la patiente une serviette ouatée imbibée de la même solution antibactérienne que celle avec laquelle je l'avais badigeonnée: une extraction à l'alcool d'ail écrasé mélangé à un baume au citron dilué dans l'eau. Elle dégageait une agréable odeur de cuisine qui atténuait un peu les relents d'égout et, espérais-je, tuait les microbes par la

même occasion.

Néanmoins, l'odeur prévalente était celle de l'éther. Au bout de dix minutes, je commençais à être légèrement étourdie.

— Madame Bradshaw, voulez-vous bien ouvrir la fenêtre et les volets? demandai-je par-dessous mon épaule.

J'espérais que nous n'attirerions pas de spectateurs, mais il nous fallait absolument de l'air frais.

Heureusement, la fistule vésico-vaginale était petite et facilement accessible. Rachel me tenait le rétracteur d'une main, l'autre étant sur le pouls de Sophronia. Elle lui administrait un peu plus d'éther toutes les quelques minutes.

Je taillai minutieusement les bords de la fistule afin de mieux pouvoir les recoudre; écrasés et macérés, ils seraient déchirés à la moindre tension.

— Tu te sens bien? demandai-je à Rachel.

J'avais hésité à lui demander son aide. J'aurais fait venir Jenny, mais elle souffrait de ce qu'on appelait le catarrhe. Je ne voulais surtout pas d'une assistante qui reniflait et toussait.

— Oui, répondit-elle.

Sa voix était légèrement étouffée par son masque, qui n'était pas vraiment stérile mais au moins bouilli. Elle avait pris l'un des mouchoirs de Ian, un calicot en carreaux roses et blancs d'une gaieté incongrue. Les goûts vestimentaires de Ian étaient résolument iroquois.

— Tant mieux. Préviens-moi si la tête te tourne.

J'ignorais ce que je ferais si elle se sentait mal. Peut-être Madame Bradshaw pourrait-elle la relayer avec la bouteille d'éther pendant quelques minutes.

Je lançai un bref regard par-dessus mon épaule. Mme Bradshaw était toujours assise sur son tabouret, ses mains gantées croisées sur ses genoux, raide comme un piquet et pâle comme un linge.

— Jusqu'ici, tout va bien, lui déclarai-je en m'efforçant d'être rassurante à travers mon propre masque blanc.

La vue de nos visages masqués sembla au contraire l'effrayer et elle détourna la tête.

Néanmoins, tout se déroulait comme prévu. Bien que la jeunesse de Sophronia soit à l'origine de son problème, cela signifiait également que ses tissus étaient sains, en bon état et vigoureux. Si l'opération réussissait, elle cicatriserait rapidement et le risque d'infection serait minime.

Lorsqu'on réalise une intervention chirurgicale, les «si» flottent toujours au-dessus de votre tête tel un nuage de moucherons. Pour le moment, ils conservaient une distance respectueuse, se contentant de bourdonner dans le lointain.

Première partie réussie.

— Et d'une, passons à la deuxième, murmurai-je.

Je plongeai un tampon de gaze stérilisé dans ma lotion au fromage et en badigeonnai, non sans une certaine appréhension, le tissu fraîchement recousu.

La réparation de la fistule intestinale était plus facile, quoique plus désagréable. Il faisait froid dans l'infirmerie (je n'avais pas allumé de feu, ne voulant pas de particules de suie dans l'air), et pourtant je transpirais. Des gouttes de sueur coulaient le long de mon nez et dans mon cou.

Je sentais la vie de l'adolescente vibrer dans mes doigts, son pouls fort et régulier. Un gros vaisseau sur la surface de l'utérus palpitait. Sur un point au moins, elle avait eu de la chance: son utérus n'avait pas été perforé et paraissait sain. J'ignorais s'il y avait des lésions internes, mais lorsque je posai doucement une main sur l'organe, il me parut normal. L'espace d'un instant, je fermai les yeux, sondant plus profondément, puis je trouvai ce que je cherchais. Je les rouvris, épongeai le sang qui suintait des tissus entaillés et saisis une nouvelle aiguille.

Combien de temps? Les complications d'une anesthésie faisaient partie de ces agaçants petits «si» qui voletaient autour de moi. Celui-ci vint se percher sur mon épaule. N'ayant ni pendule ni montre, j'avais emprunté un sablier à notre logeuse.

— Cela fait combien de temps, Rachel?

— Vingt minutes.

En entendant un étrange accent dans sa voix, je redressai la tête vers elle. Elle fixait le ventre ouvert. Elle était enceinte de quatre mois et son propre ventre commençait à s'arrondir.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je doucement. Cela ne t'arrivera pas.

— Cela pourrait.

— Pas si je suis avec toi quand tu accoucheras.

Elle émit un petit son amusé et saisit à nouveau le compte-gouttes.

— Tu le seras, Claire. Crois-moi.

Lorsque j'eus fini, elle frissonna légèrement. J'étais en nage, mais je ressentais le début d'euphorie qui accompagne toute victoire, même temporaire. Les fistules étaient obstruées, les fuites bouchées. J'irriguai le champ d'opération avec une solution saline, faisant luire les couleurs profondes de l'intérieur du corps non souillé par des matières fécales.

Je m'arrêtai un moment pour admirer la belle compacité des organes pelviens, chacun à sa place. Une fine rigole d'urine gouttait dans le long cathéter, tachant la serviette d'une ombre jaune pâle. Dans un hôpital moderne, je l'aurais laissé en place durant la cicatrisation, mais cela me paraissait hasardeux sans une poche de recueil postopératoire. Les risques d'irritation et d'infection étaient plus grands que les bienfaits éventuels de le

laisser. Je l'ôtai et observai. Au bout de quelques secondes, l'écoulement d'urine cessa et je libérai le souffle que j'avais retenu sans m'en rendre compte.

Je m'apprêtais à recoudre l'incision avec une nouvelle aiguille, quand une idée me traversa l'esprit.

— Rachel, veux-tu venir regarder de plus près?

Sophronia était profondément endormie. Rachel vérifia son teint et son pouls, puis contourna la table pour se placer près de moi.

Après tout ce qu'elle avait vécu sur les champs de bataille, je doutais que la vue du sang et des organes internes puisse l'effrayer. Elle ne le fut pas, mais elle était néanmoins troublée.

Elle déglutit et posa doucement une main sur son ventre.

— C'est si beau... la manière dont le corps est fait, chuchota-t-elle. C'est incroyable.

— Oui, chuchotai-je à mon tour, émue par son émerveillement.

— Quand on pense à son pauvre bébé... Et dire qu'elle n'est qu'une enfant elle-même.

Je vis des larmes briller dans ses yeux et une pensée traverser son esprit: *Cela pourrait m'arriver.*

— Retourne t'occuper de l'éther, lui demandai-je doucement. Je vais la recoudre.

En trempant les mains dans le bol d'eau et d'alcool, il me vint une autre idée.

Seigneur, pensai-je, atterrée par ma propre pensée.

Je me tournai vers Mme Bradshaw. Elle était assise la tête penchée en avant, se tenant les bras pour se réchauffer. Elle paraissait à moitié endormie, mais elle se redressa brusquement quand je l'appelai.

— C'est fini? demanda-t-elle. Elle vit?

— Oui, répondis-je. Et avec un peu de chance, elle vivra encore longtemps. Mais...

J'hésitai, mais je devais poser la question. Et la poser à cette femme.

— Avant de refermer l'incision... je peux effectuer une petite procédure qui éviterait que Sophronia devienne à nouveau enceinte.

Mme Bradshaw cligna des yeux.

— Vous le pouvez vraiment?

— Oui, c'est une opération simple, mais irréversible. Elle ne pourra plus jamais avoir d'enfants.

Un nouveau nuage de «si» venait de se former, bourdonnant au-dessus de mon épaule.

Elle avait treize ans et était l'esclave d'un maître qui abusait d'elle. Si elle était de nouveau enceinte rapidement, elle risquait de mourir en couches. Si

elle survivait, son appareil génital et ses entrailles seraient grièvement endommagés. Il ne serait probablement plus jamais sûr pour elle de porter un enfant. Ce n'était jamais sans danger pour n'importe quelle femme, et «jamais» était un bien grand mot, mais...

Mme Bradshaw se leva et s'avança vers la table. Ses yeux ne cessaient de revenir sur le corps à moitié caché sous un drap. Elle semblait à la fois incapable de le regarder et incapable de s'en détacher. J'avancaï une main pour l'arrêter.

— N'approchez pas plus, s'il vous plaît.

Il était triste. Il a pleuré quand l'enfant est mort. J'entendais encore le chagrin dans la voix de Sophronia. Elle avait porté le deuil de son enfant. Comment pouvais-je lui ôter la possibilité d'en avoir un autre, définitivement, sans même lui demander son avis?

Et pourtant...

Si elle avait un enfant, il ou elle serait esclave. Il ou elle pourrait lui être enlevé pour être vendu. Même dans le cas contraire, il ou elle vivrait et mourrait probablement esclave.

Et pourtant...

— Si elle ne peut plus avoir d'enfant..., commença lentement Mme Bradshaw.

Elle s'interrompit. Je pouvais voir les pensées défiler sur son visage pâle. Elle pinçait tellement les lèvres qu'elles avaient pratiquement disparu. Ce n'était pas le fait que la valeur de Sophronia diminuerait si elle ne pouvait plus se reproduire qui la préoccupait.

La peur des dégâts provoqués par une nouvelle grossesse arrêterait-elle M. Bradshaw?

Si la fille était stérile, aurait-il encore des scrupules à abuser d'elle?

— Le fait qu'elle ait douze ans ne l'a pas arrêté, dis-je d'une voix glacée. Se retiendra-t-il s'il sait qu'il pourrait la tuer?

Elle me dévisagea, estomaquée, la bouche ouverte, puis déglutit et regarda Sophronia, inerte et vulnérable, son corps ouvert sur des serviettes ensanglantées, le sol sous elle éclaboussé par ses fluides organiques.

— Tu ne peux pas, dit doucement Rachel.

Sa voix se brisa. Les larmes débordèrent de ses yeux et disparurent sous son masque.

— Elle n'aurait pas... Elle...

Elle s'interrompit et secoua la tête, incapable de continuer.

Mme Bradshaw posa une main sur son visage comme pour m'empêcher de lire ses pensées.

— Je ne peux pas. Je ne peux pas! dit-elle, presque en colère. Ce n'est pas ma faute. J'ai essayé... j'ai essayé de faire ce qui me paraissait juste!

Elle ne s'adressait pas à moi. J'ignorais si elle parlait à M. Bradshaw ou à Dieu.

Les «si» étaient toujours là, tout comme Sophronia. Je ne pouvais la laisser ainsi plus longtemps.

— Très bien, dis-je doucement. Allez vous rasseoir, madame Bradshaw. J'ai dit que je prendrais soin d'elle et c'est ce que je ferai.

Mes mains étaient froides et le corps sous mes doigts très chaud, palpitant de vie. Je repris mon aiguille et réalisai la première suture.

Saperville? William commençait à se demander si Amaranthus Cowden Grey existait réellement ou n'était qu'un feu follet inventé par Ezekiel Richardson. Mais dans quel but?

Après avoir reçu le message de Mme Fraser, la veille, il avait mené sa petite enquête. Il existait réellement un lieu nommé Saperville, une minuscule colonie à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Savannah. L'homme qui l'avait renseigné avait ajouté qu'elle se trouvait au cœur d'un «bois de pins» sur un ton suggérant que le bois en question était ce qui se rapprochait le plus de l'enfer, tant par son isolement que par l'anarchie qui y régnait. Il ne comprenait pas pourquoi une femme, si elle existait réellement, serait allée s'enterrer là-bas.

Si quelqu'un l'avait inventée de toutes pièces, le suspect numéro un ne pouvait être que Richardson. Ce dernier l'avait déjà dupé par le passé et son séjour dans le Great Dismal lui restait en travers de la gorge, d'autant plus qu'il se souvenait que, sans lui, ni Ian Murray ni lui n'auraient rencontré Rachel Hunter.

Non sans effort, il écarta Rachel de son esprit (si elle continuait de hanter ses rêves, il n'était pas obligé de penser à elle quand il était éveillé) et se concentra sur la mystérieuse Amaranthus.

Sur le plan pratique, Saperville se trouvait de l'autre côté de l'armée de Campbell, qui campait toujours sur plusieurs arpents de terre en dehors de Savannah en attendant que le cantonnement soit organisé, que des baraques soient construites et des fortifications, creusées. Le gros des forces continentales qui s'étaient opposées à elle avait été maté et les hommes envoyés dans le Nord comme prisonniers. Le risque d'attaques par des rebelles restants était minime, mais cela ne signifiait pas que William pouvait entrer dans le camp comme dans un moulin. Même s'il ne rencontrait personne le connaissant, on lui poserait des questions et, bien que sa mission fût anodine, il ne tenait pas à devoir expliquer pourquoi il avait démissionné de l'armée.

Pendant que Campbell déployait ses hommes, il avait eu le temps de conduire Miranda hors de Savannah et de la loger en pension chez un fermier, à une quinzaine de kilomètres au nord de la ville. Les ravitailleurs de l'armée pouvaient quand même la trouver (ils n'y manqueraient pas si l'armée restait longtemps à Savannah), mais pour le moment elle était à l'abri. Il connaissait

bien la rapacité de l'armée (il avait lui-même souvent réquisitionné des montures et des provisions) et il n'était pas question de lui laisser sa jument.

Il pianota sur la table, réfléchissant, puis conclut à contrecœur qu'il ne lui restait plus qu'à marcher jusqu'à Saperville, en faisant un grand détour pour contourner le camp de Campbell. Il ne trouverait pas cette maudite *Amaranthus* en restant le derrière sur une chaise.

Sa décision prise, il paya son repas, se drapa dans sa cape et se mit en route. Il ne pleuvait pas, c'était déjà ça.

Les jours de janvier étaient courts. Lorsqu'il arriva aux abords de l'immense champ de suiveurs de camp qui s'était formé autour de l'armée, les ombres s'allongeaient déjà. Il se fraya un passage à travers une assemblée de lavandières aux bras rouges, leurs bouilloires fumant dans l'air frisquet et l'odeur de fumée et de lessive flottant au-dessus d'elles tel un nuage maléfique.

— «Redoublons, redoublons de travail et de soins: feu, brûle; et chaudière, bouillonne, récita-t-il dans sa barbe. Filet d'un serpent des marais, bous et cuis dans le chaudron; œil de lézard, pied de grenouille, duvet de chauve-souris et langue de chien...»

Il s'interrompit, ne se souvenant plus de la suite.

Après les lavandières, le terrain devint plus accidenté, avec des endroits bourbeux et des parties surélevées sur lesquelles poussaient des arbres rabougris et des broussailles. C'était sur ces dernières que se réfugiaient les prostituées pour exercer leur métier et racoler les soldats.

Il voulut les contourner et se retrouva pataugeant dans la gadoue. Ce n'était pas vraiment un marécage, mais ce n'en était pas loin. En revanche, le paysage était d'une beauté remarquable, comme une peinture en clair-obscur, chaque brindille se détachant avec un contraste net sur le fond gris, les bourgeons enflés en latence, suspendus entre le sommeil de l'hiver et le réveil du printemps. Il aurait aimé savoir dessiner, peindre ou composer de la poésie, mais il ne pouvait que s'attarder quelques instants pour admirer la vue.

Ce faisant, il se sentit envahir par un sentiment de permanence. Même s'il ne disposait que de ces quelques secondes, elles étaient à lui pour toujours et il pourrait revenir en ce lieu, en ce moment, dans son esprit.

Il avait raison, mais pas pour les raisons qu'il pensait.

Il aurait pu passer à côté d'elle sans la voir, la confondant avec un détail du paysage. Elle était recroquevillée dans la boue au pied d'un liquidambar, sa capuche retombant devant son visage. Puis elle émit un petit gémissement étranglé. Il s'arrêta net et, cherchant autour de lui, l'aperçut.

— Quelque chose ne va pas? demanda-t-il.

Elle ne l'avait pas vu non plus. Elle se redressa brusquement et tourna vers lui son visage blême baigné de larmes. Puis elle poussa un petit cri, bondit sur ses pieds et se précipita vers lui.

— Wiwam! Wiwam!

C'était Fanny, la sœur de Jane, seule, couverte de boue et au bord de l'hystérie. Elle sauta dans ses bras et il la tint fermement, craignant qu'elle ne vole en éclats, ce qu'elle semblait sur le point de faire.

— Frances! Tout va bien, je suis là. Que s'est-il passé? Où est Jane?

En entendant le nom de sa sœur, elle émit une longue plainte qui lui glaça le sang et enfouit son visage dans son cou. Il lui tapota le dos puis, constatant que cela n'avait aucun effet, la secoua légèrement.

— Frances! Reprenez-vous, ma petite, dit-il doucement.

Elle avait les yeux rouges et les traits bouffis. Elle devait pleurer depuis un bon moment.

— Dites-moi ce qui se passe pour que je puisse vous aider.

— Fous pouvez pas! dit-elle en se tapant le front contre son épaule. Fous pouvez pas, fous pouvez pas. Pehsonne peut hien!

— Laissez-moi en juger.

Il chercha autour d'eux un endroit où il pourrait l'asseoir, mais il n'y avait que des touffes d'herbes et des arbres maigrichons.

— Venez, il commence à faire sombre, dit-il. Nous devons sortir de cet endroit.

Il la reposa sur le sol, lui prit le bras et la força à marcher à ses côtés, se basant sur la théorie selon laquelle on ne pouvait avoir une crise d'hystérie et marcher en ligne droite en même temps.

La théorie semblait juste, car le temps qu'il la ramène dans la zone où se trouvaient les suiveurs de camp, elle reniflait, ne pleurait plus et regardait où elle mettait les pieds. Il lui acheta un bol de soupe chaude à une femme qui se tenait devant une marmite fumante et l'obligea à le boire. Il allait en acheter un pour lui également, puis se ravisa en songeant aux doigts d'enfants de prostituées étranglés à la naissance, dans la recette des sorcières de *Macbeth*.

Il rendit le bol vide puis, constatant que Fanny paraissait calme, du moins en apparence, il l'entraîna vers le monticule. En approchant, elle se raidit et tira sur sa main, l'air apeuré.

Perdant patience, il plaça une main sous son menton et la contraignit à le regarder en face.

— Allez-vous me dire ce qui se passe une fois pour toutes, Frances? Avec des mots d'une seule syllabe, s'il vous plaît.

— Dzane.

Ses yeux se remplirent à nouveau de larmes et elle les essuya sur sa manche.

— C'était un hamahade.

— Un quoi? Oh, un camarade? Vous voulez dire dans le bordel, c'est ça?

Elle acquiesça.

— Il hegadait les filles et a vu Dzane. C'était un hamahade du hapitainé Hahness. Il était dans la maison quand le... hapitainé est... moht. Il nous a heconnues.

Une boule de glace s'était formée dans le ventre de William.

— Qu'a-t-il fait, Fanny?

L'homme en question, un major Jenkins, avait attrapé Jane par un bras et l'avait entraînée avec lui, Fanny courant derrière eux. Il l'avait conduite en ville, dans une maison devant laquelle des soldats montaient la garde. Il voulait sans doute la présenter devant un officier supérieur, voire Campbell lui-même, et la dénoncer comme la meurtrière de Harkness.

Se donneraient-ils seulement la peine d'organiser un procès? C'était peu probable. La ville était sous la loi martiale. L'armée, ou plutôt le lieutenant-colonel Campbell, faisait ce que bon lui semblait. William doutait fortement qu'il accorderait le bénéfice du doute à une putain accusée d'avoir assassiné un soldat.

— Où est-elle à présent? demanda-t-il.

Fanny hoqueta et s'essuya à nouveau le nez sur sa manche. Au point où elle en était, cela n'avait plus grande importance, mais il sortit machinalement un mouchoir et le lui tendit.

— Ils l'ont emmenée dans une authe maison. Au bohé de la ville. Y a un ghand ahbhe devant. Je cois qu'ils vont la pendhe, Wiwam.

Il le craignait aussi. Il déglutit péniblement et tapota l'épaule de Fanny.

— Je vais essayer de me renseigner. Avez-vous des amis qui peuvent vous recueillir?

Il fit un geste vers le camp, où de petits feux commençaient à s'allumer ici et là. Elle acquiesça, pinçant les lèvres pour les empêcher de trembler.

— Très bien, allez les trouver, l'instruisit-il. Je reviendrai demain matin, aux premières lueurs du jour. Attendez-moi là où nous nous sommes rencontrés, d'accord?

— D'ahors, murmura-t-elle.

Elle posa une petite main blanche sur son torse, juste au-dessus de son cœur.

— Mehci, Wiwam.

Sa seule chance était de parler directement à Campbell. Fanny lui avait expliqué que Jenkins avait conduit Jane dans une grande maison grise au nord de Reynolds Square. C'était donc l'endroit le plus logique où commencer.

Il s'arrêta dans la rue pour faire tomber la boue sèche et les fragments de feuilles sur sa cape. Il avait conscience d'avoir exactement l'allure de ce pour quoi il se faisait passer depuis trois mois: un ouvrier sans emploi. D'un autre côté...

Ayant démissionné, il n'était plus sous l'autorité de Campbell. En outre,

quoi qu'il pensât de son titre, il lui revenait toujours de droit. Le neuvième comte d'Ellesmere se redressa sur toute sa hauteur, bomba le torse et partit à l'assaut.

Son port et son discours lui permirent de franchir le barrage de sentinelles devant la porte. Le serviteur qui prit sa cape le contempla d'un air consterné, mais n'osa pas le jeter dehors. Il disparut à la recherche de quelqu'un qui prendrait la responsabilité de le faire.

Il y avait une réception quelque part. Il entendait le cliquetis de l'argenterie et de la faïence, des glouglous de bouteilles, des conversations étouffées ponctuées de quelques rires polis. Il essaya discrètement ses mains moites sur sa culotte.

Que diable dirait-il? Il avait essayé de formuler un plaidoyer rationnel en chemin, mais tous ses arguments tombaient en miettes dès qu'il y repensait. Il allait tout de même devoir dire quelque chose...

Puis il entendit une voix reconnaissable entre toutes. Oncle Hal! Ce ne pouvait être que lui. Son oncle et son père avaient tous deux une voix légère mais portante, claire comme de l'eau de roche et tranchante comme de l'acier de Tolède, quand ils le souhaitaient.

— Hé, vous!

Il traversa le vestibule et intercepta un serviteur qui sortait de la salle à manger avec un plateau chargé de carcasses de crabes.

— Donnez-moi ça, dit-il en lui prenant le plateau des mains. Retournez dans la pièce et prévenez le duc de Pardloe que son neveu souhaite lui parler.

L'homme le dévisagea en écarquillant les yeux, mais ne bougea pas. William répéta sa requête, ajoutant un «S'il vous plaît» ainsi qu'un regard indiquant qu'en cas de résistance de sa part, il l'assommerait à coups de plateau. Ce fut plus efficace. Le serviteur tourna les talons comme un automate et retourna dans la salle à manger. Quelques instants plus tard, son oncle Hal en émergea, impeccable dans son uniforme et l'air excité.

— William! Que fiches-tu avec ça?

Il lui prit le plateau et le déposa sur l'une des chaises dorées alignées contre le mur du vestibule avant de demander:

— Que se passe-t-il? As-tu trouvé Ben?

Bigre, il n'y avait pas pensé. Naturellement, oncle Hal avait présumé que... Il fit une grimace et secoua la tête.

— Non, mon oncle, je suis désolé. Je crois savoir où se trouve sa femme, mais...

Les traits de Hal subirent plusieurs transformations à la vitesse de la lumière, passant de l'excitation à la déception avant de retrouver un calme apparent.

— Où loges-tu, mon grand? demanda-t-il. John et moi viendrons...

— Papa est ici aussi?

William se sentit idiot. S'il n'avait pas fait tant d'efforts pour éviter tout contact avec l'armée, il aurait su que le 46^e régiment faisait partie des forces de Campbell.

— Bien sûr, s'impatienta Hal. Où veux-tu qu'il soit?

— Avec Dottie, en train de chercher la femme de Ben, riposta William. Elle est avec vous?

— Non, répondit-il sur un ton faussement contrarié. Ayant découvert qu'elle est enceinte, John l'a ramenée à New York, ce qui était la bonne chose à faire. Puis il l'a confiée à son mari, ce qui était nettement avisé de sa part. Elle doit se trouver là où se trouvent les troupes de Washington en ce moment, à moins que son fichu quaker n'ait le bon sens de...

— Oh, Pardloe.

Un officier corpulent en uniforme de lieutenant-colonel et coiffé d'une perruque ostentatoire à doubles boucles se tenait sur le seuil, l'air légèrement surpris.

— En vous voyant quitter la table précipitamment, j'ai cru que vous vous étiez senti mal.

En dépit de son ton aimable, William perçut dans sa voix un courant sous-jacent qui lui donna la chair de poule. Ce ne pouvait être qu'Archibald Campbell et, à voir la froideur avec laquelle Hal et lui se dévisageaient, son oncle ne serait sans doute pas le négociateur précieux qu'il avait espéré.

Son oncle Hal le présenta néanmoins, lui épargnant le besoin de devoir prouver sa bonne foi.

— À votre service, milord, déclara Campbell en l'observant d'un air suspicieux.

Il lança un regard par-dessus son épaule et s'écarta pour laisser passer deux serveurs portant un grand seau à vin.

— Je crains que notre dîner ne touche à sa fin, déclara-t-il. Mais si vous le souhaitez, je peux demander aux domestiques de vous préparer un petit quelque chose dans l'office.

— Non merci, monsieur, répondit William en s'inclinant – l'odeur des plats faisait pourtant gronder son estomac. J'ai pris la liberté de venir vous voir pour une... euh... une affaire urgente.

Campbell ne cacha pas son agacement.

— Cela ne peut-il pas attendre demain?

— Je crains que non, monsieur.

En entrant dans la ville, il avait vu le grand chêne auquel Fanny avait fait allusion. Le corps de Jane n'y étant pas pendu, il supposait qu'elle était retenue prisonnière dans une maison non loin. Cela ne signifiait pas qu'elle ne serait pas pendue à l'aube. L'armée aimait bien exécuter les condamnés au petit matin, histoire de bien commencer la journée.

Il reprit le contrôle de ses pensées et s'inclina à nouveau.

— Il s'agit d'une jeune femme, monsieur. Elle a été arrêtée, plus tôt dans la journée. Elle est soupçonnée d'avoir agressé...

— Agressé?

Les sourcils de Campbell remontèrent jusque sous les bouclettes de sa frange.

— Elle a donné vingt-six coups de couteau à sa victime, avant de lui trancher la gorge de sang-froid. Si c'est ce que vous appelez une agression, je n'ose imaginer ce que...

— Qui est cette jeune femme? demanda oncle Hal sur un ton formel, les traits impassibles.

— Elle s'appelle Jane, commença William. Jane... euh...

Il s'interrompit en se rendant compte qu'il ignorait son nom de famille.

— Pocock, répondit Campbell pour lui. C'est une putain.

— Une pu...

Hal s'interrompit une syllabe trop tard. Il se tourna vers William en plissant les yeux.

— Elle est... sous ma protection, déclara William le plus fermement possible.

— Vraiment?

Campbell lança à Hal un regard à la fois amusé et condescendant. William vit son oncle blêmir d'une fureur contenue, qu'il ne contint plus quand il se tourna vers lui.

— Oui, vraiment, insista William. Je souhaite intercéder en sa faveur et lui fournir un avocat. Je suis sûr qu'elle n'est pas coupable du crime dont on l'accuse.

Campbell éclata de rire et William sentit ses oreilles virer au rouge vif. Il aurait sans doute dit quelque chose de regrettable si lord John n'était pas apparu au même moment, vêtu aussi impeccablement que son frère et l'air vaguement intrigué.

— Ah, William! s'exclama-t-il comme s'il s'était attendu à le voir.

Son regard passa brièvement de visage en visage, analysant rapidement la situation, puis dans le même mouvement, il s'avança vers William et l'étreignit chaleureusement.

— Je suis ravi de te voir! J'ai d'excellentes nouvelles pour toi. Si vous voulez bien nous excuser, messieurs.

Sans attendre la réaction de Campbell, il prit William par le coude, ouvrit la porte d'entrée et le tira à l'extérieur sur la grande véranda avant de refermer la porte derrière eux.

— Explique-moi ce qui se passe, demanda-t-il à voix basse. Et fais vite.

— Seigneur! soupira-t-il après avoir entendu le résumé à peine confus de

William. Seigneur!

— Tu peux le dire, répliqua William.

Il était encore sur les nerfs mais réconforté par la présence de son père.

— Je voulais intervenir auprès de Campbell, puis quand j'ai vu oncle Hal j'ai pensé que... Mais Campbell et lui ne semblent pas...

— En effet, leur relation pourrait être décrite comme une haine cordiale, convint lord John. Il est fort peu probable qu'Archibald Campbell rende le moindre service à Hal, à moins que ce ne soit pour l'escorter personnellement jusqu'aux portes de l'enfer.

Il poussa un long soupir, puis secoua la tête comme pour dissiper des vapeurs d'alcool.

— Je ne sais pas, William. Je ne sais vraiment pas. Cette fille... c'est une putain?

— Oui.

— Elle l'a tué?

— Oui.

— Oh, Seigneur, répéta-t-il.

Il dévisagea William d'un air impuissant, puis redressa le dos.

— Bon, je vais voir ce que je peux faire, mais je ne te promets rien. Il y a sur la place une taverne appelée Tudy's. Attends-moi là-bas. Je doute que ta présence aide à la discussion.

Après une attente interminable, mais qui devait avoir duré moins d'une heure, lord John poussa enfin la porte de chez Tudy's. Il suffit à William d'un regard vers son visage pour comprendre qu'il avait échoué.

— Je suis désolé, dit lord John sans préliminaires.

Il s'assit en face de William. Il était sorti sans son chapeau et se passa une main dans les cheveux pour faire tomber les gouttes de pluie.

— Cette fille...

— Elle s'appelle Jane, l'interrompt William.

Il lui semblait important d'insister sur ce point, afin que tout le monde cesse de la réduire à une simple «putain».

— En effet, Mlle Jane Eleanora Pocock, reprit son père. Non seulement elle a commis le crime, mais elle l'a avoué. Des confessions écrites, rien de moins! Je les ai lues. Elle n'a émis qu'une objection à la déposition selon laquelle elle aurait poignardé Harkness vingt-six fois. D'après elle, elle ne lui a donné qu'un coup de couteau avant de l'égorger. Les gens exagèrent toujours ce genre de choses.

— C'est aussi ce qu'elle m'a dit.

William avait la gorge nouée. Son père lui lança un regard mais se garda de tout commentaire. Ce qu'il pensait se lisait sur son visage.

— Elle essayait de sauver sa petite sœur des griffes de cette ordure, reprit-il sur la défensive. Harkness n'était qu'un salaud dépravé qui abusait de Jane d'une manière abominable. Je l'ai entendu s'en vanter! Cela t'aurait retourné l'estomac.

— Je n'en doute pas, convint lord John. Mais les clients dangereux font partie des risques du métier. N'avait-elle pas d'autre solution que de le trucider avec un couteau? La plupart des bordels qui reçoivent des soldats disposent de moyens de sauver les filles des... sollicitations excessives. En outre, d'après le colonel Campbell, Mlle Pocock est une... euh...

— Une poule de luxe, oui. Ou l'était.

William chercha de la main la chope de bière à laquelle il n'avait pas encore goûté, but une longue gorgée et s'étrangla, se mettant à tousser convulsivement. Son père attendit, l'observant avec compassion. Quand la crise fut passée, William se redressa, fixant ses poings serrés sur la table.

— Elle le détestait, dit-il à voix basse. La maquerelle n'a rien fait pour protéger sa petite sœur contre lui. Il avait acheté sa virginité.

Lord John posa une main sur son poing et le serra légèrement.

— Tu aimes cette jeune femme, William? demanda-t-il doucement.

La taverne n'était pas bondée, mais il y avait suffisamment de clients pour que personne ne leur prête attention. William secoua la tête, découragé.

— J'ai voulu la protéger de Harkness. Je... j'avais payé pour la garder toute la nuit. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'il reviendrait, alors que cela coulait de source. En voulant l'aider, je n'ai fait que précipiter sa perte.

— Tu n'avais aucun moyen de la sauver, à moins de l'épouser ou de tuer Harkness toi-même, répondit lord John. Or, le meurtre est rarement un bon moyen de pallier une situation malheureuse. Cela tend à entraîner d'autres complications, quoique pas autant que le mariage...

Il se leva et se dirigea vers le bar, revenant quelques instants plus tard avec deux tasses fumantes de punch chaud.

— Bois ça, dit-il en en poussant une devant William. Tu as l'air transi.

Il l'était. Il avait pris une table dans un coin loin de la cheminée et était parcouru de frissons, assez pour rider la surface du punch dans sa tasse en étain. Le breuvage était bon, parfumé et fort, avec des zestes de citrons confits mélangés à une bonne eau-de-vie et du rhum. Il n'avait rien mangé de la journée et sentit l'alcool lui réchauffer l'estomac instantanément.

Ils burent en silence. Que pouvaient-ils dire? Il n'y avait aucun moyen de sauver Jane, à moins d'intenter une opération de sauvetage. Il ne pouvait demander à son père et à son oncle de l'aider ou même de le soutenir dans une entreprise aussi insensée. Il ne doutait pas de leur profonde affection et savait qu'ils feraient tout pour l'empêcher de commettre une folie qui pouvait lui être fatale.

— Son geste n'aura pas été totalement vain, tu sais, dit calmement lord

John. Elle est parvenue à sauver sa sœur.

William acquiesça, incapable de parler. L'idée de retrouver Fanny au petit matin pour lui dire... quoi? Allait-il devoir se tenir à ses côtés et assister impuissant à la pendaison de Jane?

Lord John se leva et, sans lui demander son avis, retourna au bar chercher deux autres punches. William contempla la tasse devant lui, puis releva les yeux vers son père.

— Tu crois bien me connaître, n'est-ce pas? dit-il, une affection sincère dans la voix.

— Oui, je le crois, répondit lord John sur le même ton. Bois ton punch.

William sourit, se leva et posa une main sur son épaule, la serrant légèrement.

— Tu as sans doute raison. Je te verrai demain matin, papa.

DERNIER RECOURS

Allongée dans le lit à côté de Jamie, à moitié endormie, je me demandais comment convaincre Mme Weisenheimer de me donner un peu de son urine. Elle souffrait de calculs biliaires contre lesquels le remède le plus efficace dont je disposais était la busserole. Heureusement, M. Jameson possédait des herbes séchées dans ses réserves. Toutefois, il fallait les utiliser avec la plus grande prudence, car elles contenaient de l'arbutine, qui s'hydrolysait en hydroquinone, un antiseptique urinaire très efficace, mais dangereusement toxique. D'un autre côté, en application externe, elle éclaircissait remarquablement bien la peau.

Je bâillai et décidai de ne pas demander à Jamie de venir à mon infirmerie parler à Mme Weisenheimer de son urine en allemand. Il le ferait si je le lui demandais, mais il me rebattrait les oreilles avec ça durant des mois.

Je roulai sur le côté et me lovai contre Jamie, paisiblement endormi sur le dos, comme à son habitude. Il se réveilla à moitié à mon contact, me tâtonna, s'enroula autour de moi et se rendormit profondément aussitôt. Quatre-vingt-dix secondes plus tard, on toqua à la porte.

— *Ifrinn!*

Il se redressa d'un bond, se passa une main sur le visage, puis repoussa les couvertures. Je l'imitai en gémissant, nettement moins athlétique, rampant hors du lit et cherchant à l'aveuglette mes chaussons en tricot.

— Laisse. C'est probablement pour moi, lui dis-je.

À cette heure de la nuit, il s'agissait probablement d'une urgence médicale plus que d'un problème de harengs salés ou de chevaux. Toutefois, compte tenu de l'occupation militaire de la ville, on ne savait jamais.

En ouvrant la porte, je ne m'attendais certainement pas à trouver William sur le seuil, pâle et l'air sauvage.

— M. Fraser est-il chez lui? demanda-t-il. J'ai besoin de son aide.

Fraser s'était aussitôt habillé sans poser de questions. Il portait une tenue de Highlander, avec un tartan élimé aux couleurs fanées. Il avait attaché autour de sa taille une ceinture sur laquelle étaient accrochés l'étui d'un couteau et une bourse en cuir. Il rabattit un pan de son plaid sur son épaule et fit un signe vers la cloison fine où l'on apercevait les lattes de bois sous le plâtre.

— Nous ferions mieux d'aller à l'infirmerie de ma femme. Nous y serons

plus tranquilles et vous pourrez m'expliquer ce qui se passe.

William le suivit dans les rues battues par la pluie, l'eau ruisselant sur son visage comme des larmes froides. À l'intérieur, il se sentait desséché comme du vieux cuir craquelé enveloppant un noyau de terreur concrète. En chemin, Fraser ne prononça pas un mot. À un moment, il lui prit le coude et le poussa dans un recoin étroit entre deux bâtiments lorsqu'une patrouille apparut au coin de la rue. Il se plaqua contre le mur près de lui, leurs épaules se touchant, et il ressentit comme un choc la densité et la chaleur de l'homme contre lui.

Au fond de son esprit, il y avait le souvenir de s'être perdu dans le brouillard sur la lande du Lake District alors qu'il était tout petit. Il était tombé dans le creux d'un rocher et, terrifié, grelottant de froid, il avait entendu des fantômes dans la brume. Puis Mac l'avait retrouvé et il avait ressenti un soulagement immense dans la chaleur enveloppante des bras du palefrenier.

Il repoussa ce souvenir avec impatience, mais une émotion qui n'était pas tout à fait de l'espoir s'attarda en lui après que les derniers bruits de bottes se furent estompés. Fraser ressortit de leur cachette et lui fit signe de le suivre.

La petite infirmerie était froide et sombre. Elle sentait les herbes sèches, le médicament et le vieux sang. Il y avait une autre odeur douceâtre, à la fois étrange et familière et, après un instant de confusion, il comprit que c'était celle de l'éther. Il l'avait déjà sentie sur mère Claire et Denzell Hunter lorsqu'ils avaient opéré son cousin Henry.

Fraser avait refermé la porte derrière eux. Il ouvrit un placard, en sortit un bougeoir et le tendit à William pendant qu'il saisissait un briquet à amadou et allumait la chandelle avec des gestes rapides et efficaces. La flamme vacillante illumina son visage: le long nez droit et les épais sourcils; les pommettes larges et le modelé de la mâchoire et de la tempe. De voir leur ressemblance d'aussi près et aussi marquée était profondément troublant, mais sur le moment William la trouva étrangement réconfortante.

Fraser posa le bougeoir sur la table et indiqua un tabouret à William avant de s'asseoir à son tour.

— Racontez-moi, dit-il calmement. Nous sommes en sécurité ici, personne ne peut vous entendre. Je suppose que c'est grave?

— C'est une question de vie ou de mort, répondit William.

Il prit une profonde inspiration et commença son histoire.

Fraser l'écouta d'un air concentré, son regard fixé sur le visage de William. Lorsque ce dernier eut fini, il y eut un silence. Puis Fraser hocha la tête et demanda:

— Cette jeune femme... puis-je savoir ce qu'elle représente pour vous?

William hésita, ne sachant pas quoi répondre. Qu'était Jane pour lui? Ce n'était pas une amie, ni même une maîtresse. Et pourtant...

— Quand elles ont quitté Philadelphie avec l'armée, je les ai prises sous ma protection, elle et sa petite sœur.

Fraser acquiesça comme si cela répondait parfaitement à sa question.

— Vous savez que votre oncle et son régiment se trouvent ici, avec l'armée d'occupation?

— Oui. J'ai déjà parlé avec lui et mon... avec lord John. Ils ne peuvent pas m'aider. J'ai démissionné. Cela n'a rien à voir avec le fait qu'ils ne peuvent rien pour moi. Je veux dire par là que je ne suis plus soumis à un commandement militaire.

— Oui, j'avais remarqué que vous n'étiez plus en uniforme.

Fraser pianota sur la table avec sa main droite et William constata avec surprise qu'il lui manquait un doigt. Une épaisse cicatrice courait sur le dos de sa main. Fraser suivit son regard.

— Saratoga, dit-il succinctement.

William sursauta. Des détails qu'il avait à peine remarqués à l'époque lui revinrent subitement à la mémoire. Il se revit agenouillé, une nuit, près du lit de mort du brigadier Simon Fraser, un homme grand se tenant de l'autre côté, un bandage blanc autour de la main, se baissant pour chuchoter en écossais à l'oreille du brigadier, qui lui répondait dans la même langue.

— Simon Fraser, dit-il doucement.

— Mon cousin, répondit Fraser.

Il se garda délicatement d'ajouter «et le vôtre aussi», mais William établit le lien de lui-même. Il ressentit l'écho lointain d'un chagrin, comme un caillou tombant dans l'eau, mais cela pouvait attendre.

— La vie de cette femme vaut-elle que vous risquiez la vôtre? demanda Fraser. Je suppose que c'est en raison de cette considération que vos autres parents ont refusé de vous aider?

La commissure de ses lèvres sursauta lorsqu'il prononça «vos autres parents», mais William n'aurait su dire si c'était une moue d'amusement ou de dédain.

— Ils n'ont pas refusé. Ils ont les mains liées. Êtes-vous en train de me dire que vous ne m'aidez pas, vous non plus? Que vous ne pouvez pas? Est-ce l'entreprise qui vous fait peur?

Fraser lui adressa un regard noir, mais William n'y prit pas garde. Il se releva, serrant les poings.

— Tant pis. Je m'en occuperai tout seul.

— Si vous pensiez pouvoir le faire, vous ne seriez pas venu me chercher, mon garçon.

— Ne m'appellez pas «mon garçon», espèce de... de...

William n'acheva pas sa phrase, non pas par prudence, mais parce qu'il ne pouvait choisir parmi les nombreuses épithètes qui lui venaient à l'esprit.

— Rasseyez-vous.

Fraser n'avait pas haussé la voix, mais son ton était chargé d'une telle

autorité qu'il aurait été inconcevable, ou du moins très gênant, de ne pas lui obéir. William suffoquait et ne parvenait pas à inspirer suffisamment d'air pour lui répondre. Il refusa de s'asseoir, mais desserra les poings et cessa de s'agiter. Fraser poussa un long soupir, son souffle blanchissant dans la petite pièce froide.

— Très bien, dit-il. Racontez-moi tout ce que vous savez sur le lieu où elle est détenue.

Il lança un regard vers les volets. La pluie s'infiltrait entre les panneaux de bois en formant des traînées noires.

— Le temps presse. La nuit est déjà bien avancée.

Ils se rendirent d'abord à l'entrepôt où travaillait Fraser, au bord du fleuve. Pendant que William faisait le guet, Fraser ouvrit une porte dérobée et se glissa à l'intérieur sans bruit, réapparaissant quelques minutes plus tard vêtu d'une culotte en toile épaisse et d'une chemise qui n'était pas à sa taille. Il portait un petit sac en toile de jute et deux grands mouchoirs noirs. Il en tendit un à William et, pliant l'autre en diagonale, le noua derrière sa tête, se couvrant le nez et la bouche.

— Est-ce vraiment nécessaire? demanda William en l'imitant.

Il se sentait légèrement ridicule, comme s'il se déguisait pour une pantomime.

Fraser sortit un bonnet en tricot de son sac et, rassemblant ses cheveux, l'enfonça sur son crâne jusqu'aux sourcils.

— Vous pouvez vous en passer si vous voulez, déclara-t-il. Mais je ne peux pas risquer d'être reconnu.

— Si vous pensez que le risque est trop grand..., commença William.

Fraser le fit taire en lui agrippant le bras.

— J'ai dit que je vous aiderais quelle que soit votre demande si vous l'estimiez justifiée. Mais j'ai également une famille à protéger. Je ne peux pas la laisser mourir de faim au cas où je serais arrêté.

William n'eut pas le temps de lui répondre. Fraser avait déjà refermé la porte à clef et s'éloignait. Il le suivit à travers la brume qui s'élevait jusqu'aux genoux. Il avait cessé de pleuvoir. C'était déjà un point en leur faveur.

Si vous estimez votre demande justifiée. Pas un mot sur le fait que Jane soit une putain ou une meurtrière. Peut-être Fraser ressentait-il une certaine compassion pour elle parce qu'il était lui-même un criminel.

Ou peut-être me croit-il simplement sur parole parce que j'ai dit que je devais le faire. Et il est prêt à courir un risque invraisemblable pour m'aider.

Ce genre de pensées ne l'aiderait pas pour le moment et il les chassa de son esprit. Ils pressèrent le pas, silencieux et anonymes, traversant les places désertes de Savannah en direction de la maison près de l'arbre des pendus.

— Je suppose que vous ignorez quelle est sa chambre? murmura Jamie.

Ils se trouvaient sous le grand chêne, cachés par ses ombres et les longs rideaux de mousse espagnole qui pendaient à ses branches.

— Oui.

— Attendez-moi ici.

Fraser disparut dans l'obscurité avec cette manière féline troublante qu'il avait, laissant William livré à lui-même. Perturbé par le silence autour de lui, il explora le contenu du sac que Fraser avait laissé sur le sol. Il contenait plusieurs feuilles de papier et un bocal qu'il ouvrit. Il contenait de la mélasse.

William était encore perplexe lorsque Fraser réapparut aussi soudainement qu'il était parti.

— Il n'y a qu'un garde devant la maison, chuchota-t-il. Et il n'y a de lumière derrière aucune fenêtre sauf une. Une seule chandelle brûle. Ce doit être la sienne.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser? demanda William, surpris.

Fraser hésita, puis répondit:

— Il m'est arrivé une fois d'attendre toute une nuit en pensant être pendu au matin. Si j'avais eu le choix, je ne l'aurais pas passée dans le noir. Venez.

La maison comportait un étage et, bien que grande, était simplement construite, avec deux pièces à l'arrière et deux à l'avant. Les volets des fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouverts et la lueur d'une chandelle vacillait derrière celle de droite, à l'arrière. Fraser tint à faire le tour de la bâtisse, à une distance prudente, bondissant de buisson en buisson, afin de s'assurer de la position du garde. Celui-ci, armé d'un mousquet porté en bandoulière, était assis sur la véranda devant la maison. Il paraissait jeune, plus jeune que William, et, à voir sa posture particulièrement nonchalante, il ne s'attendait probablement pas à rencontrer le moindre problème.

— Ils doivent partir du principe qu'une putain n'a pas d'amis, marmonna William.

Fraser lui fit signe et ils s'approchèrent de la maison par-derrière. Ils passèrent devant une fenêtre qui devait donner sur la cuisine. William distinguait la faible lueur d'un feu étouffé, au fond de la pièce, à peine visible entre les volets. Il pouvait y avoir un ou plusieurs esclaves dormant dans la cuisine et il fut soulagé de constater que Fraser avait fait la même déduction. Il poursuivit son chemin jusqu'à l'autre coin de la maison.

Fraser pressa son oreille contre les volets. Satisfait, il glissa la lame de son gros couteau entre les deux panneaux de bois et, non sans mal, parvint à soulever la barre hors de ses crochets. Il fit signe à William de presser le volet afin que la barre ne retombe pas soudainement, puis, dans un effort conjoint de mimes et de gestes frénétiques, ils parvinrent à écarter les volets sans trop de raffut.

La fenêtre derrière était à croisées et protégée par un rideau. Elle était

également équipée d'un loquet qui résistait au couteau de Fraser. Le grand Écossais transpirait. Il releva son bonnet le temps de s'essuyer le front, puis le rabassa. Il sortit le bocal de son sac, versa de la mélasse dans le creux de sa main et en badigeonna l'une des vitres. Puis il y colla l'une des feuilles de papier.

William observait ce manège sans comprendre et écarquilla les yeux en voyant Fraser donner un petit coup sec dans la vitre avec son poing. La vitre se brisa avec à peine un léger craquement. Les fragments se retirèrent facilement, adhérant au papier.

— Comment avez-vous découvert cette astuce? chuchota-t-il, impressionné.

Il entendit Fraser émettre un petit rire de satisfaction sous son masque.

— C'est ma fille qui me l'a apprise, répondit-il en déposant la feuille pleine de bris de verre sur le sol. Elle l'a lue dans un livre.

— C'est...

William s'interrompit brusquement. Il avait oublié.

— Votre... fille. Vous voulez dire que j'ai une sœur?

— Oui. Vous l'avez déjà rencontrée. Allons-y.

Fraser glissa une main dans le trou, poussa le loquet et souleva le châssis. La fenêtre s'ouvrit dans un grincement strident.

— Merde! murmura William.

Fraser cracha un mot en gaélique qui devait exprimer un sentiment similaire, mais ne perdit pas de temps. Il poussa William contre le mur en murmurant «Ne bougez pas d'ici!» et disparut à nouveau.

William attendit en retenant son souffle. Il entendit grincer les marches de la véranda puis des pas rapides et étouffés sur le sol humide.

— Qui va là? cria le garde en courant le long de la maison.

Il aperçut William et le mit aussitôt en joue. Au même instant, Fraser jaillit des ténèbres tel un spectre vengeur, attrapa le garçon par l'épaule et l'assomma d'un coup de pierre à l'arrière du crâne.

Tout en allongeant le corps inerte du garde sur le sol, Fraser fit un signe de tête vers la fenêtre ouverte.

— Vite! dit-il à voix basse.

William réagit aussitôt. Il se hissa à l'intérieur, se trémoussa sur le rebord et retomba sans bruit sur un tapis. Il devait être dans un salon, à en juger par la silhouette des meubles. Une pendule émettait un tic-tac accusateur quelque part dans l'obscurité.

Fraser se hissa à son tour et s'immobilisa un instant sur le rebord de la fenêtre, tendant l'oreille. N'entendant rien d'autre que la pendule, il rejoignit William d'un bond souple.

— Vous savez à qui appartient cette maison? chuchota-t-il.

William fit non de la tête. Ce devait être une demeure réquisitionnée, mais il ignorait pour quel officier, sans doute le major chargé des questions disciplinaires. Campbell avait sans doute jugé préférable de loger Jane ici plutôt que dans le camp avec les soldats. Comme c'était prévenant de sa part!

Ses yeux s'accoutumèrent rapidement. Il distinguait un rectangle sombre à quelques mètres devant lui. La porte. Fraser la vit aussi. Il posa une main dans le bas du dos de William et le poussa dans cette direction.

La porte d'entrée était percée d'une vitre en losange qui éclairait le tapis peint de l'entrée. Ses motifs en diamant apparaissaient noirs dans la faible lumière. Près de la porte, une tache sombre cachait l'escalier. Quelques secondes plus tard, ils grimpaient les marches en bois aussi discrètement que deux hommes très grands pouvaient le faire.

— Par ici.

William, qui ouvrait la voie, tourna à gauche. Son cœur battait si fort qu'il pouvait à peine respirer. Il devait se retenir d'arracher son masque pour inspirer une grande goulée d'air. Pas encore... pas encore.

Jane. Avait-elle entendu le garde crier? Si elle était éveillée, elle les avait sûrement entendus monter l'escalier.

Le palier était très sombre, mais William distinguait la faible lueur d'une chandelle sous une porte. Il pria le ciel que ce soit celle de Jane. Il palpa le bois et trouva la poignée. La porte était verrouillée, naturellement, mais la clef était dans la serrure.

Il entendait Fraser respirer derrière lui. Dans l'autre chambre, quelqu'un ronflait, émettant un bruit régulier et rassurant. Tant que le garde restait inconscient...

— Jane! chuchota-t-il dans la fente entre la porte et le chambranle. Jane, c'est moi, William. Ne faites pas de bruit.

Il crut entendre un hoquet de surprise de l'autre côté de la porte, mais peut-être n'était-ce que le son de son propre sang bourdonnant dans ses oreilles. Avec un soin infini, il tira la porte vers lui et tourna la clef.

La chandelle était posée sur une petite table, sa flamme dansant frénétiquement dans le courant d'air créé par l'ouverture de la porte. Une forte odeur de bière flottait dans la pièce. Une bouteille brisée gisait sur le sol, ses éclats scintillant dans la lueur vacillante. Le lit était défait, ses draps froissés retombant à moitié sur le sol. Où était Jane? Il pivota, s'attendant à la voir recroquevillée dans un coin, effrayée par son arrivée.

Il vit d'abord sa main. Elle était étendue sur le sol près du lit, sa paume blanche à moitié ouverte vers le ciel.

— *A Dhia*, murmura Fraser près de lui.

Puis il sentit l'odeur métallique du sang se mêlant à celle de la bière.

Il ne se souvenait pas d'être tombé à genoux ni de l'avoir prise dans ses bras. Elle était lourde et molle, sa grâce et sa chaleur envolées. Sa joue était

froide sous ses doigts. Il n'y avait plus que sa chevelure, qui était encore Jane, brillante dans la lumière de la chandelle, douce contre ses lèvres.

Une main toucha son épaule et il se tourna, l'esprit vide.

Fraser avait abaissé son masque autour de son cou. Son visage était grave, concentré.

— Venez, *a bhalaich*. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Ils travaillèrent en silence. Ils refirent le lit, étendirent une courtepointe propre sur les taches de sang et la déposèrent dessus. William trempa son mouchoir dans l'eau de la bassine et nettoya les éclaboussures de sang sur son visage et ses mains. Il hésita un instant, puis déchira rageusement le carré de tissu, banda ses poignets tailladés puis croisa ses mains sur son ventre.

Jamie Fraser sortit son couteau et coupa une mèche de cheveux châtons.

— Pour sa sœur, expliqua-t-il en glissant le souvenir dans sa poche.

Puis il sortit discrètement. William entendit les marches craquer et comprit qu'il l'avait laissé seul pour faire ses adieux.

Il contempla le visage de Jane pour la dernière fois. Il se sentait désincarné, aussi vide qu'un cerf éviscéré. Il posa sa main sur son poignet bandé de noir et dit la vérité, d'une voix si basse que seuls les morts pouvaient l'entendre.

— Je voulais te sauver, Jane. Pardonne-moi.

DERNIERS RITES

Jamie rentra juste avant l'aube, le visage livide et transi jusqu'aux os. Je n'avais pas fermé l'œil depuis qu'il était parti avec William. Dès que j'entendis ses pas dans l'escalier, je versai de l'eau chaude de la marmite que je laissais constamment frémir sur le feu dans la grande tasse que j'avais préparée pour lui, à moitié remplie de whisky bon marché et de miel. J'avais pensé qu'il en aurait besoin, mais je n'avais pas imaginé à quel point.

Il s'assit sur un tabouret devant le feu, une courteline drapée autour des épaules et la tasse chaude entre les mains. Il ne cessait de grelotter.

— La pauvre enfant s'est taillé les veines avec les tessons d'une bouteille, soupira-t-il. Qu'elle repose en paix et que Dieu lui pardonne d'avoir péché par désespoir.

Il ferma les yeux et secoua violemment la tête comme pour chasser le souvenir de ce qu'il avait vu dans cette chambre.

— Oh Seigneur, mon pauvre garçon!

Je le forçai à se coucher et me blottis contre lui pour le réchauffer. Je ne dormis pas. Je n'en ressentais pas le besoin. Il y aurait des choses à faire quand le jour se lèverait. Elles m'attendaient comme une foule patiente. William. La jeune femme morte. Jamie avait également parlé d'une fillette, la sœur de la morte. Toutefois, pour le moment, le temps s'était arrêté, en équilibre sur la corne de la nuit. Étendue près de Jamie, je l'écoutais respirer. Pour le moment, cela suffisait.

Puis, comme toujours, le soleil se leva.

Je touillais le gruau du petit-déjeuner quand William apparut avec une fillette couverte de boue et ressemblant à un arbre frappé par la foudre. William ne paraissait guère en meilleur état, mais il ne semblait pas sur le point de tomber en morceaux.

— Voici Frances, annonça-t-il d'une voix éraillée en posant sa grande paluche sur son épaule. Fanny, voici M. et Mme Fraser.

Elle était si menue que je m'attendis presque à ce qu'elle chancelle sous le poids de sa main. Elle ne broncha pas. Au bout d'un moment, elle se rendit compte que nous venions d'être présentés et hocha brièvement la tête.

— Assieds-toi, ma petite, dis-je en lui souriant. Le gruau est presque prêt. En attendant, prends du pain grillé avec du miel.

Elle me regarda en battant des paupières. Ses yeux étaient rouges et gonflés. Ses cheveux étaient raides et crasseux sous son bonnet en loques. Elle paraissait trop sous le choc pour comprendre quoi que ce soit. Quant à William, il semblait avoir été assommé comme un bœuf prêt pour l'abattoir. Je lançai un regard hésitant à Jamie, ne sachant pas quoi faire d'eux. Il se leva et prit doucement la fillette dans ses bras.

— Tout va bien, *a nighean*, dit-il doucement en lui caressant le dos.

Il croisa le regard de William et je sentis un courant passer entre eux. Une question silencieuse fut posée et répondue.

— Je prendrai soin d'elle, dit Jamie.

— Merci. Jane... J'aimerais lui donner une... une sépulture décente. Mais je ne peux pas réclamer son corps.

— Je sais. Nous nous en occuperons. Allez faire ce que vous avez à faire, et revenez quand vous le pourrez.

William resta un moment immobile, ses yeux rouges fixant le dos de la fillette, puis il s'inclina brièvement vers moi et sortit. En entendant ses pas s'éloigner, Frances émit un petit cri désespéré tel un chiot abandonné. Jamie la serra plus fort dans ses bras.

— Tout ira bien, *a nighean*, répéta-t-il tout en regardant la porte par laquelle William avait disparu. Tu es ici chez toi, à présent.

Je ne me rendis compte que Fanny avait un problème d'élocution que lorsque je la conduisis chez le colonel Campbell. Jusque-là, elle n'avait pas prononcé le moindre mot, se contentant de faire oui ou non de la tête, ainsi que de petits gestes de refus ou de remerciement.

— Fous avez tué ma cheure! lança-t-elle d'emblée lorsque Campbell se leva pour nous accueillir.

Il cligna des yeux et se rassit.

— J'en doute, répondit-il en l'observant d'un air méfiant.

Elle ne pleurait pas, mais son visage était marbré et bouffi comme si on l'avait giflée à répétition. Elle se tenait le dos droit, ses petits poings serrés, le fusillant du regard. Il se tourna vers moi et je haussai légèrement les épaules.

— Elle est mohte! reprit Fanny. Elle était vote pisonnière!

Campbell croisa les doigts et s'éclaircit la gorge.

— Puis-je savoir qui vous êtes, mademoiselle? Et comment s'appelle votre sœur?

— Elle s'appelle Frances Pocock, répondis-je à sa place. Sa sœur était Jane Pocock. Elle est décédée hier soir alors qu'elle était sous votre garde. Frances aimerait récupérer son corps afin de l'enterrer.

Campbell me lança un regard torve.

— Je vois que les nouvelles vont vite, madame. Et vous êtes?

— Une amie de la famille, répondis-je le plus fermement possible. Je m'appelle Mme James Fraser.

Ses traits s'éclaircirent légèrement. Il avait déjà entendu ce nom, ce qui n'était probablement pas bon signe.

— Madame Fraser, répéta-t-il lentement. On m'a parlé de vous. Vous distribuez des remèdes contre la vérole aux prostituées, n'est-ce pas?

— Entre autres choses, oui.

Je ne m'étais pas attendue à cette description de mon travail de médecin. Toutefois, cela offrait un lien logique entre Fanny et moi, car son regard allait de l'une à l'autre alors qu'il hochait la tête.

— Très bien, dit-il lentement. Mais je ne sais pas où se trouve... euh... le corps.

— Ne l'appellez pas le cohe! s'écria Fanny. Son nom est Dzane!

En règle générale, les commandants n'ont pas l'habitude qu'on leur crie dessus, et Campbell ne faisait pas exception. Son teint s'empourpra et il posa ses mains à plat sur le bureau pour se lever. Au même instant, son aide de camp entra et toussota discrètement.

— Je vous demande pardon, colonel. Le lieutenant-colonel lord John Grey souhaite vous parler.

La nouvelle ne parut pas enchanter Campbell, mais elle tombait à pic pour moi. Je saisis la balle au bond.

— Je vois que vous êtes occupé, monsieur, dis-je en prenant Fanny par le bras. Nous reviendrons plus tard.

Sans attendre d'être congédiée, j'entraînai la fillette plus ou moins de force hors du bureau.

John se tenait dans l'antichambre, en uniforme. Il était en mode diplomatique, les traits posés, l'air avenant. Son expression changea dès qu'il m'aperçut.

— Que faites-vous ici? demanda-t-il à voix basse. (Il baissa les yeux vers Fanny.) Et qui est cette enfant?

Je le tirai par la manche, l'entraînant à l'écart.

— Vous êtes au courant pour Jane? chuchotai-je. Vous savez ce qui est arrivé cette nuit?

— Oui, je...

— Nous sommes venues réclamer son corps. Vous pouvez nous aider?

— Oui. Je suis ici pour la même requête. Je vous enverrai un message...

— Nous vous attendrons dehors, dis-je précipitamment en voyant l'aide de camp me fixer en fronçant les sourcils. Viens, Fanny.

Une fois à l'extérieur, nous prîmes place sur un banc en fer forgé, dans le jardin ornemental devant l'édifice. L'endroit était très plaisant, même en hiver, avec de petits palmiers nains jaillissant des massifs tels des parasols

japonais. Même les allées et venues des soldats ne perturbaient pas l'atmosphère charmante. Toutefois, elle ne semblait pas apaiser Fanny, qui était toujours aussi énervée.

— Qui ch'était? demanda-t-elle en tordant le cou vers l'édifice. Pouhquoi il veut Dzane?

— Ah... C'est le père de William, répondis-je prudemment. Il s'appelle lord John Grey. C'est probablement William qui lui a demandé de venir.

Fanny parut perplexe un instant, puis tourna vers moi des yeux rougis mais remarquablement intelligents.

— Il heuchemble pas à Wiwam, observa-t-elle. Pas autant que monchieur Fwaser.

Je la dévisageai un instant, interdite.

— Vraiment? dis-je. Je ne l'avais pas remarqué. Cela t'ennuierait de te taire un moment, Fanny? J'ai besoin de réfléchir.

John sortit environ dix minutes plus tard. Il s'arrêta sur les marches, regarda autour de lui et m'aperçut quand je lui fis signe. Il nous rejoignit et s'inclina formellement devant Fanny.

— Votre serviteur, mademoiselle. Le colonel Campbell m'a dit que vous étiez la sœur de Mlle Pocock. Permettez-moi de vous présenter mes plus sincères condoléances.

Devant son ton simple, les yeux de Fanny se remplirent à nouveau de larmes.

— He peux l'avoihe? demanda-t-elle doucement. S'il fous plaît?

Indifférent à sa culotte immaculée, il s'agenouilla sur le sol devant elle et lui prit une main.

— Bien sûr, ma petite. Bien sûr que vous le pouvez. Vous voulez bien attendre ici un petit moment pendant que je parle à Mme Fraser?

Il se releva, sortit un grand mouchoir blanc de sa manche et le lui tendit avec une autre petite courbette.

Il me prit la main, la glissa sous son coude et m'entraîna un peu plus loin.

— Pauvre enfant! soupira-t-il. Je devrais plutôt dire «pauvres enfants». Sa sœur ne devait pas avoir plus de dix-sept ans.

Nous suivîmes une petite allée en briques entre des jardinières vides jusqu'à ce que nous soyons hors de portée d'ouïe de la rue et de la maison.

— Je suppose que William a demandé son aide à Jamie, me dit-il. C'est ce que je redoutais, pour leur bien à eux deux.

Il avait de grands cernes sous les yeux. De toute évidence, il avait eu une nuit agitée lui aussi.

— Vous savez où est William? demandai-je.

— Non. Il m'a dit qu'il avait une affaire à régler en dehors de la ville, mais

qu'il serait rentré ce soir.

Il lança un regard vers la maison par-dessus son épaule avant de reprendre:

— J'ai pris les dispositions nécessaires pour que Jane vous soit restituée.

Naturellement, elle ne peut pas être enterrée dans une terre consacrée...

— Naturellement, murmurai-je, acerbe.

Il remarqua mon ton mais poursuivit comme si de rien n'était:

— Je connais une famille qui possède un petit cimetière privé. Je pense pouvoir la convaincre, mais il faudra faire très vite. Demain, de bonne heure?

J'acquiesçai, ravalant mon accès de colère. Il n'y était pour rien.

— C'est très bon de votre part.

L'inquiétude et le manque de sommeil commençaient à me rattraper. Tout, autour de moi, me paraissait bidimensionnel, comme si les arbres, les gens et le mobilier de jardin étaient simplement collés sur une toile peinte. Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées.

— J'ai des choses importantes à vous dire, annonçai-je. Je le regrette, mais il faut que vous le sachiez. Ezekiel Richardson est venu me trouver à mon infirmerie, l'autre jour.

John se raidit.

— Le bougre! Il n'est tout de même pas ici avec l'armée? Je l'aurais su...

— Si, mais pas avec votre armée.

Je lui expliquai aussi brièvement que possible ce qu'était Richardson, ou plutôt, ce qu'il s'était révélé être. Dieu seul savait depuis combien de temps il espionnait pour les Américains et quelles étaient ses intentions concernant Hal et la famille Grey en général.

John m'écouta attentivement. Je le vis esquisser un petit sourire quand je lui parlai du plan de Richardson pour tenter d'influencer les déclarations politiques de Hal.

— Oui, je sais, dis-je. Il est clair qu'il n'a jamais rencontré votre frère. Toutefois, il y a plus grave...

J'hésitai, mais il devait le savoir.

— Il est au courant à votre sujet. Ce que vous... êtes. Je veux dire, vos...

— Ce que je suis, répéta-t-il sans la moindre expression.

Pour la première fois, il détourna les yeux.

— Je vois, dit-il doucement.

John était un admirable soldat et un gentleman accompli, membre d'une honorable famille de l'ancienne noblesse. Il était également homosexuel à une époque où une telle orientation était un crime capital. Que cette information se trouve entre les mains d'un homme qui cherchait à lui nuire ainsi qu'à sa famille... Je savais pertinemment ce que je venais de faire: je venais de lui montrer qu'il se tenait sur une corde raide et mince au-dessus d'un précipice, un bout de cette corde étant tenu par Richardson.

— Je suis vraiment navrée, John.

Je touchai son bras et il posa brièvement sa main sur la mienne.

— Merci, dit-il.

Il fixa un moment les dalles de l'allée, à nos pieds, puis demanda:

— Savez-vous comment il l'a appris?

Il parlait calmement, mais un petit muscle sursautait juste sous son œil blessé. J'aurais voulu poser le doigt dessus pour l'arrêter, mais je ne pouvais rien faire.

— Non.

Je lançai un regard vers le banc où Fanny attendait toujours, petite silhouette perdue, la tête baissée.

— Encore une chose, repris-je. La bru de Hal, cette jeune femme au prénom étrange...

— Amaranthus, m'interrompit-il avec un petit sourire ironique. Que savez-vous à son sujet? Ne me dites pas qu'Ezekiel Richardson l'a inventée!

— Il en serait capable, mais non, je ne crois pas.

Je lui répétais ce que m'avait dit M. Jameson.

— Je l'ai dit à William, avant-hier, ajoutai-je. Mais, avec tout ça (je fis un geste qui englobait Fanny, Jane, le colonel Campbell et quelques autres choses), je doute qu'il ait eu le temps de se rendre à Saperville. Vous ne pensez pas qu'il s'agit de l'affaire à régler dont il vous a parlé?

— Allez savoir!

Il se passa une main sur le visage, puis se redressa.

— Il faut que j'y aille, déclara-t-il. Je dois informer Hal.

En voyant mon expression, il ajouta:

— Non, pas de tout, mais il y a des choses qu'il doit savoir, et vite. Que Dieu vous accompagne, ma chère. Je vous tiendrai au courant dès que je le pourrai au sujet de l'enterrement.

Il me baisa la main et tourna les talons.

Je le regardai s'éloigner, le dos droit, le rouge écarlate de sa tunique brillant comme une tache de sang au milieu des gris et des verts délavés du jardin.

Nous enterrâmes Jane de bon matin par une journée terne et froide. Le ciel était chargé de nuages bas et gris, et un vent frisquet soufflait depuis la mer. Nous nous tenions dans le petit cimetière d'une grande maison se dressant à la sortie de la ville.

Nous étions tous venus accompagner Fanny: Rachel et Ian, Jenny, Fergus et Marsali, même les filles et Germain. J'étais un peu inquiète, craignant des échos du décès d'Henri-Christian. Toutefois, la mort était une réalité de la vie bien trop commune. Ils se tinrent graves parmi les adultes, mais calmes.

Fanny n'était pas tant calme que totalement anesthésiée. Elle avait déjà pleuré toutes les larmes de son petit corps frêle et se tenait raide et pâle comme un morceau de bois flotté.

John vint également, dans son uniforme (au cas où quelqu'un poserait des questions et nous dérangerait, m'expliqua-t-il en aparté). Le fabricant de cercueils n'avait eu que de grands modèles déjà prêts. Le corps de Jane, enveloppé d'un linceul, ressemblait tant à une chrysalide que je m'attendais presque à entendre un grattement à l'intérieur lorsque les hommes le soulevèrent. Fanny avait refusé de voir le visage de sa sœur une dernière fois, ce qui me semblait être une bonne idée.

Il n'y avait ni curé ni pasteur. C'était une suicidée et le sol dans lequel elle reposerait ne serait consacré que par notre respect. Lorsque les dernières pelletées de terre la recouvrirent, nous nous recueillîmes en silence, attendant, le vent faisant voler nos cheveux et nos vêtements.

Jamie inspira profondément et avança d'un pas devant la tombe. Il récita un chant funèbre gaélique qu'il traduisit pour Fanny et lord John.

*Cette nuit, tu rentres chez toi dans ta demeure d'hiver,
Dans ta demeure d'automne, de printemps et d'été;
Tu retrouves cette nuit ta demeure perpétuelle,
Ton lit éternel, ton sommeil infini.*

*Dors, dors, et dis adieu à ta peine,
Dors, dors, et dis adieu à ta peine,
Dors, dors, et dis adieu à ta peine,
Dors, ma bien-aimée, dans le sein de la terre.*

*L'ombre de la mort recouvre ton visage,
mon aimée, Mais Jésus t'enveloppe dans sa grâce,
Près de la Trinité, dis adieu à tes souffrances,
Le Christ est avec toi et son esprit est paix.*

Jenny, Ian, Fergus et Marsali se joignirent à lui, murmurant le couplet final.

*Dors, ô dors dans le plus grand des calmes,
Dors, ô dors dans le plus grand des guides,
Dors, ô dors, dans le plus grand des amours,
Dors, ô dors, dans le Seigneur de la vie,
Dors, ô dors, dans le Dieu de la vie!*

Lorsque nous nous retournâmes pour partir, j'aperçus William. Il se tenait de l'autre côté de la petite grille en fer forgé encerclant le cimetière, grand et

sombre dans sa cape noire, le vent agitant sa queue de cheval. Il tenait les rênes d'une très grande jument au dos aussi large qu'une porte de grange. En me voyant approcher en tenant Fanny par la main, il vint vers nous, le visage blême et creusé par le chagrin, le cheval le suivant sans broncher.

— Voici Miranda, déclara-t-il à Fanny d'une voix assurée. Elle est à toi désormais. Elle te sera utile.

Il prit la main de l'enfant, déposa les rênes dans sa paume et referma ses petits doigts autour. Puis il se redressa vers moi.

— Vous prendrez bien soin d'elle, mère Claire?

— Bien sûr, William, répondis-je, la gorge nouée. Où allez-vous?

Il esquissa un sourire.

— Peu importe.

Là-dessus, il tourna les talons et s'éloigna.

Fanny contemplait Miranda l'air totalement déboussolé. Je lui pris doucement les rênes, tapotai la joue de la jument et me tournai pour chercher Jamie des yeux. Il se tenait de l'autre côté de la grille, discutant avec Marsali. Les autres étaient déjà sortis et s'étaient regroupés, Ian et Fergus parlant avec lord John pendant que Jenny faisait avancer les enfants. Ces derniers observaient tous Fanny.

Jamie fronça les sourcils, puis hocha la tête. Se penchant en avant, il déposa un baiser sur le front de Marsali et vint me rejoindre. Il arquait un sourcil en voyant Miranda et je lui expliquai la situation.

— Bah, dit-il en regardant Fanny. Un de plus, un de moins, qu'est-ce que cela change? Marsali vient de me demander de prendre Germain avec nous.

Il attira Fanny à lui et l'étreignit le plus naturellement du monde.

Je lançai un regard vers le reste de la famille.

— Vraiment? Pourquoi?

Nous avions longuement discuté tous ensemble, la veille, et avions décidé que nous ne pouvions attendre le printemps pour quitter Savannah. La ville étant occupée, Fergus et Marsali ne pouvaient reprendre la publication de leur journal et, avec le colonel Richardson rôdant dans les parages, la situation commençait à prendre une tournure trop inquiétante.

Nous voyagerions tous jusqu'à Charleston, aiderions Fergus et Marsali à s'y établir, puis nous poursuivrions notre route vers Wilmington, plus au nord, où nous nous équiperions avant de grimper dans les montagnes dès la fonte des neiges, en mars.

Tout en grattant le front de Miranda de sa main libre, Jamie répondit:

— Tu leur as dit à quoi ressemblerait ce conflit et combien de temps il durerait, *Sassenach*. Germain a atteint un âge dangereux, surtout en temps de guerre. Marsali craint que, livré à lui-même en ville, il ne lui arrive des histoires. Dieu sait qu'il y a de nombreux dangers dans les montagnes, mais il

y sera sans doute mieux que dans un lieu où il risque d'être enrôlé de force dans les milices ou enlevé par la marine britannique.

Je lançai un regard vers l'allée en gravier qui menait à la maison. Germain s'était écarté de sa mère, de sa grand-mère, de Rachel et de ses sœurs, et avait rejoint Ian et Fergus, écoutant leur conversation avec John.

Jamie suivit mon regard.

— Oui, il sait qu'il est un homme, dit-il avec une moue ironique.

Il se pencha vers Fanny.

— Viens, *a leannan*. Il est temps que nous allions tous prendre notre petit-déjeuner.

AMARANTHUS

15 janvier 1779, Saperville

Saperville était difficile à trouver, mais une fois là, l'endroit était si petit que découvrir la résidence d'une veuve Grey fut un jeu d'enfant.

— Par là!

Hal tira sur ses rênes et pointa le menton vers une maison se dressant à l'ombre d'un immense magnolia, à une centaine de mètres de la route. En dépit de l'air nonchalant de Hal, John devinait sa nervosité.

— Eh bien... je suppose qu'il suffit d'aller toquer à la porte.

Il engagea son cheval sur le chemin de terre, observant les lieux à mesure qu'ils s'en approchaient. La maison était assez délabrée; un côté de sa véranda était affaissé et la moitié des quelques fenêtres était bardée de planches. Néanmoins, elle était habitée. Sa cheminée crachait de la fumée par à-coups, laissant deviner qu'elle n'avait pas été ramonée depuis un bail.

Une souillon leur ouvrit. Une femme blanche drapée dans un peignoir taché et portant des pantoufles en feutre. Elle avait un regard méfiant et une bouche tombante dont les coins étaient jaunis par la chique.

— Mme Grey est-elle chez elle? demanda poliment Hal.

— Y a personne de ce nom ici, grogna-t-elle.

Elle voulut refermer la porte, mais le pied de Hal l'en empêcha.

— On nous a indiqué cette adresse, madame, insista-t-il sur un ton légèrement moins courtois. Ayez la bonté de prévenir Mme Grey que deux visiteurs souhaitent la voir, je vous prie.

La femme plissa des yeux.

— Et vous sortez d'où, vous, avec vos grands airs?

John ne put qu'admirer son courage, mais jugea préférable d'intervenir avant que son frère ait une attaque.

— Je vous présente monsieur le duc de Pardloe, madame, déclara-t-il.

Son expression changea aussitôt, mais pas pour le mieux. Ses traits se durcirent et une lueur prédatrice brilla dans ses yeux.

— Elle te connaît de nom, glissa-t-il en français à Hal.

— Je sais, rétorqua-t-il. Madame...

Il fut interrompu par le vagissement sonore d'un bébé, quelque part à l'étage.

— Je vous demande pardon, madame.

Lord John saisit la souillon par le coude et la fit reculer dans la maison, décrire un demi-tour, puis la traîna jusqu'à la cuisine. Il y avait un petit garde-manger. Il la poussa à l'intérieur, referma la porte et, saisissant un couteau à pain sur la table, le glissa dans le moraillon du loquet, l'enfermant là.

Pendant ce temps, Hal avait grimpé l'escalier, faisant plus de bruit qu'une compagnie de cavalerie. John galopa derrière lui. Lorsqu'il arriva sur le palier, son frère essayait d'enfoncer la porte derrière laquelle leur parvenaient les hurlements stridents d'un nourrisson et les cris encore plus forts de celle qui devait être sa mère.

C'était une porte solide. Hal s'élança d'un coup d'épaule et rebondit comme un bonhomme en caoutchouc. Sans s'arrêter, il donna un grand coup de talon dans le panneau, qui se fendit sans se briser. Il s'essuya le front sur sa manche et, apercevant un mouvement derrière la fente, se pencha et lança :

— Madame, nous sommes venus vous sauver ! Écartez-vous de la porte, je vous prie.

Il tendit la main vers John en ordonnant :

— Ton pistolet.

— Laisse-moi faire, dit John sur un ton résigné. Les poignées de porte, ce n'est pas ton fort.

Il dégaina son arme, visa soigneusement et fit voler la poignée en éclats. La détonation avait dû surprendre les habitants, car un grand silence s'abattit sur la maison. Les vestiges de la serrure tombèrent sur le plancher de l'autre côté et il poussa prudemment la porte.

Hal le remercia d'un signe de tête puis entra à travers un nuage de poudre noire.

C'était une petite chambre assez miteuse, ne comportant qu'un lit, une coiffeuse, un tabouret et une table de toilette. Le tabouret en question était brandi par une jeune femme roulant des yeux affolés. Elle serrait son enfant contre son sein avec son autre bras.

Une forte odeur d'ammoniaque s'élevait d'un panier posé dans un coin, rempli de langes sales. Une courtepointe tapissait un tiroir posé à même le sol en guise de berceau. La jeune femme elle-même semblait avoir connu des jours meilleurs. Son bonnet était de travers et son tablier, taché. Hal n'en tint pas compte et s'inclina galamment.

— Mademoiselle Amaranthus Cowden, je présume ? Ou est-ce madame Grey ?

John lança un regard de reproche à son frère et adressa un sourire cordial à la jeune femme.

— Vicomtesse Grey, rectifia-t-il avec une révérence. À votre service, lady Grey.

La jeune femme lançait des regards paniqués de l'un à l'autre sans lâcher

son tabouret, ne comprenant visiblement pas ce qui lui arrivait. Elle décida finalement que John était probablement le moins dangereux des deux.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle en se plaquant contre le mur. Chut, mon chéri.

Remis de sa surprise, le nourrisson s'était mis à geindre.

John s'éclaircit la gorge.

— Je vous présente Harold, duc de Pardloe. Je suis son frère, lord John Grey. Si nos informations sont justes, nous sommes respectivement votre beau-père et votre oncle par alliance. (Il se tourna vers son frère.) Après tout, combien de personnes dans les colonies peuvent s'appeler Amaranthus Cowden?

— Elle n'a pas encore confirmé qu'elle était bien Amaranthus Cowden, souligna Hal.

Il sourit néanmoins à la jeune femme, qui réagit comme la plupart des femmes, à savoir en le regardant la bouche entrouverte.

— Puis-je? demanda John.

Il s'avança et lui prit délicatement son tabouret, qu'il reposa sur le sol en lui faisant signe de s'y asseoir.

Elle battit des paupières et s'exécuta, serrant son enfant contre elle.

— Si je puis me permettre, d'où tenez-vous un tel prénom? demanda-t-il aimablement.

— C'est une fleur, répondit-elle, l'air hagard. Mon grand-père était botaniste.

En voyant John sourire, elle ajouta, sur la défensive:

— Cela aurait pu être pire. J'aurais pu m'appeler Ampelopsis ou Pétunia...

— Amaranthus est un très joli prénom, ma chère, l'assura Hal. Vous permettez que je vous appelle ainsi?

Il agita un doigt vers le bébé, qui cessa de pleurnicher et le regarda avec méfiance. Il décrocha son gorgerin d'officier et le suspendit devant lui, assez près pour qu'il puisse l'attraper, ce qu'il ne manqua pas de faire.

— Ne vous inquiétez pas, il est trop grand pour qu'il l'avale, rassura-t-il Amaranthus. Tous mes fils ont fait leurs dents dessus. Moi aussi, d'ailleurs.

Il lui sourit à nouveau. Elle était toujours pâle, mais hocha brièvement la tête en guise de réponse.

— Et comment s'appelle ce petit bonhomme? demanda John.

— Trevor, répondit-elle.

L'enfant était entièrement absorbé par la tâche d'enfoncer dans sa bouche le gorgerin qui faisait la moitié de la taille de sa tête. Le regard d'Amaranthus alla de l'un à l'autre des frères Grey. Elle fronça les sourcils, puis releva le menton et articula clairement:

— Trevor *WattÛwade* Grey, monsieur le duc.

Les épaules de Hal se détendirent légèrement.

— Vous êtes donc bien l'épouse de Ben. Savez-vous où il se trouve, ma chère?

Les traits de la jeune femme se figèrent et elle serra son bébé un peu plus fort contre elle.

— Benjamin est mort, monsieur le duc. Mais cet enfant est bien son fils et, si cela ne vous fait rien... nous aimerions beaucoup venir avec vous.

UNE DERNIÈRE QUESTION

William joua des coudes à travers la foule qui se pressait sur le marché central de Savannah, indifférent aux plaintes de ceux qu'il bousculait.

Il savait où il allait et ce qu'il comptait faire une fois qu'il y serait. Il ne lui restait qu'un détail à régler avant de quitter la ville. Ensuite... peu importait.

Sa tête l'élançait tel un furoncle prêt à éclater. Tout lui faisait mal. Sa main (il avait probablement cassé quelque chose), son cœur qui tambourinait contre sa poitrine, l'oppressant. Il n'avait pas fermé l'œil depuis qu'ils avaient enterré Jane, et ne dormirait probablement plus jamais.

Il se souvenait où se trouvait l'entrepôt. Ce dernier était pratiquement vide, les soldats ayant sans doute emporté tout ce que le propriétaire n'avait pas eu le temps de mettre à l'abri. Trois hommes traînaient près du mur du fond, assis sur les quelques tonneaux de harengs salés restants et fumant la pipe. L'odeur du tabac atténuait légèrement les relents froids de poisson qui imprégnaient le bâtiment.

— James Fraser? demanda-t-il à l'un des hommes.

Ce dernier pointa sa pipe vers un petit bureau, une sorte de cagibi à l'autre bout de la salle.

La porte était ouverte. Fraser était assis derrière une table jonchée de papiers, rédigeant une lettre à la lumière de la minuscule fenêtre grillagée derrière lui. Il releva la tête en entendant les pas de William et, l'apercevant, posa sa plume et se leva lentement.

— Je suis venu vous faire mes adieux, déclara William sur un ton formel.

Sa voix étant moins ferme qu'il ne l'aurait voulu, il se racla la gorge.

— Vous partez? Et où allez-vous?

Fraser portait son plaid dont les couleurs passées paraissaient plus sombres encore dans la pénombre. En revanche, le mince faisceau de lumière de la fenêtre embrasa sa chevelure lorsqu'il bougea.

— Je n'en sais rien, répondit William sur un ton bourru. Peu importe. Je voulais... vous remercier. Pour ce que vous avez fait. Même si...

Sa gorge se noua. Il avait beau faire, il ne pouvait chasser de son esprit l'image de la petite main blanche de Jane.

— Qu'elle repose en paix, la pauvre enfant, soupira Fraser.

William s'éclaircit à nouveau la gorge avant de reprendre:

— Toutefois, j'ai un autre service à vous demander.

— Oui, bien sûr, répondit Fraser, légèrement surpris. Si c'est en mon pouvoir.

William se retourna, ferma la porte et lui fit face à nouveau.

— Dites-moi comment je suis né.

Fraser écarquilla les yeux, puis se ressaisit aussitôt et le dévisagea d'un air suspicieux sans répondre.

— Je veux savoir ce qui s'est passé cette nuit-là, insista William. Si c'était bien une nuit.

Fraser l'observa encore un moment sans mot dire, puis déclara :

— Vous voulez que je vous raconte ce qui se passe la première fois qu'on couche avec une femme ?

William sentit son visage s'enflammer, mais avant qu'il ait pu répondre, l'Écossais poursuivit :

— Vous rougissez et vous avez raison. Il n'est pas décent de parler de ce genre de choses. Vous ne le raconteriez pas à vos amis, n'est-ce pas ? Non, bien sûr. Pas plus qu'à votre... père, tout comme un père à son...

Son hésitation avant de prononcer le mot père fut brève, mais n'échappa pas à William.

— Je ne vous le dirais pas, qui que vous soyez, continua Fraser. Mais étant qui vous êtes...

— Étant qui je suis, je crois avoir le droit de savoir !

— Non, vous ne l'avez pas. En outre, ce n'est pas vraiment ce que vous voulez savoir. Vous voulez savoir si j'ai contraint votre mère ? Non. Vous voulez savoir si je l'aimais ? Non.

William digéra cette information quelques instants, contrôlant sa respiration jusqu'à ce qu'il soit sûr de pouvoir parler calmement.

— Et elle, vous aimait-elle ? demanda-t-il.

Cela aurait été facile de l'aimer. Cette pensée lui vint soudain, spontanée et importune, et avec elle ses propres souvenirs de Mac le palefrenier. C'était un engouement qu'il avait partagé avec sa mère.

Fraser fixait le sol, suivant des yeux une colonne de fourmis qui courait le long d'une latte du plancher.

— Elle était très jeune, répondit-il. J'avais deux fois son âge. C'était ma faute.

Il y eut un silence, perturbé uniquement par le bruit de leurs respirations et les cris lointains d'hommes travaillant sur le fleuve.

— J'ai vu les portraits, déclara soudain William. Ceux de mon... du huitième comte d'Ellesmere. Son mari. Et vous ?

Fraser fit non de la tête.

— Mais vous saviez. Il avait cinquante ans de plus qu'elle.

La main mutilée de Fraser remua, ses doigts tapotant légèrement sa cuisse.

Oui, il savait. Comment aurait-il pu l'ignorer?

— Je ne suis pas idiot, vous savez.

— Je ne l'ai jamais pensé, répondit Fraser sans le regarder.

— Je sais compter. Vous avez couché avec elle juste avant leur mariage. Ou était-ce après?

La pique fit mouche. Fraser redressa brusquement la tête, une lueur furieuse dans ses yeux bleu sombre.

— Je ne trahirais jamais un autre homme dans son mariage. Vous pouvez me croire sur ce point, au moins.

Étrangement, il le croyait. En dépit de la colère qu'il s'efforçait de contenir, il commençait à comprendre ce qui avait pu se passer entre eux.

— Je sais qu'elle était impulsive, déclara-t-il.

Il vit Fraser cligner des yeux. Ce n'était pas vraiment un acquiescement, mais il le prit comme une forme de confirmation et poursuivit:

— Tout le monde le dit. Elle était impulsive, belle, insouciante... Elle prenait des risques...

— Elle était courageuse, dit doucement Fraser.

Ses paroles tombèrent tels des petits cailloux dans l'eau, provoquant des remous qui se propagèrent dans le minuscule bureau. Fraser le regardait toujours droit dans les yeux.

— On vous l'a dit aussi? Sa famille, ceux qui la connaissaient?

— Non.

L'espace d'un instant, William la vit dans ces mots. La conscience de l'immensité de sa perte transperça sa colère avec la puissance de la foudre. Il abattit son poing sur la table, une fois, deux fois, la martelant, faisant voler les feuilles et renversant l'encrier.

Il s'arrêta aussi soudainement qu'il avait commencé.

— Le regrettez-vous? demanda-t-il d'une voix tremblante. Regrettez-vous ce que vous avez fait, bon sang?

Fraser resta silencieux un moment. Quand il répondit, ce fut d'une voix ferme.

— Elle en est morte. Je pleurerai sa disparition et me repentirai pour mon rôle dans ce qui lui est arrivé jusqu'à mon dernier jour. Mais...

Il pinça les lèvres un instant puis, se déplaçant trop rapidement pour que William ait le temps de reculer, contourna la table et posa une main sur sa joue, légère et brûlante.

— Non, murmura-t-il. Non, je ne le regrette pas.

Il tourna les talons, ouvrit la porte et sortit à grands pas, son kilt volant derrière lui.



NEUVIÈME PARTIE

Thig críoch air an t-saoghal ach mairidh ceol agus gaol. «Le monde peut s'arrêter, mais l'amour et la musique perdureront.»

UN ABRI AU MILIEU DE NULLE PART

Je ne me lassais plus de respirer. Dès que nous avions quitté l'atmosphère miasmatique de Savannah, avec sa brume constante au-dessus des rizières, ses marais salants, sa boue et ses crustacés en décomposition, l'air s'était affiné, les odeurs étaient devenues plus pures (enfin, à l'exception des vasières de Wilmington, avec ses souvenirs de crocodiles et de pirates morts), plus piquantes, plus nettes. Lorsque nous atteignîmes le sommet du dernier col, je crus éclater de joie en sentant le mélange enivrant des parfums de la forêt en cette fin de printemps: les pins et les sapins baumiers; l'épice des jeunes pousses; le moisi douceâtre des glands et des faînes de l'hiver, pourrissant sous le tapis de feuilles mortes et humides. Les fragrances étaient si fortes qu'elles semblaient alléger l'air, me soulevant. Mes poumons ne pouvaient en inspirer assez.

— Si tu continues à haleter comme ça, tu vas finir par te trouver mal, déclara Jamie en s'approchant derrière moi. Tu es satisfaite de ton nouveau couteau?

— Il est parfait! Regarde, j'ai trouvé une énorme racine de ginseng, de la galle de bouleau et...

Il m'interrompit avec un baiser. Je laissai tomber mon sac de jute trempé rempli de plantes ramassées sur le chemin et l'embrassai en retour. Il avait mangé de la cive sauvage et du cresson cueilli dans un ruisseau. À cela se mêlaient sa propre odeur mâle, celle de la sève de pin et du sang frais de deux lapins morts accrochés à sa ceinture. C'était comme d'embrasser la nature en personne, et nous prîmes tout notre temps, jusqu'à ce que nous soyons interrompus par un toussotement gêné à quelques mètres.

Nous nous séparâmes aussitôt et, par réflexe, je reculai derrière Jamie tandis qu'il se plaçait devant moi, la main sur le manche de son poignard. Une fraction de seconde plus tard, il avait bondi en avant et étreignait M. Wemyss.

— Joseph! *A charaid! Ciamar a tha thu?*

M. Wemyss, un petit homme frêle et âgé, fut littéralement soulevé de terre. Je pouvais voir une de ses chaussures pendant au bout de ses orteils tandis qu'il essayait de toucher le sol. Émue et ravie, je me retournai pour voir si Rachel et Ian approchaient. À leur place, je vis un garçonnet d'environ quatre ou cinq ans au milieu du chemin. Il avait un visage tout rond et de longs cheveux blonds qui retombaient sur ses épaules.

— Euh... Rodney? demandai-je à tout hasard.

Il avait à peine deux ans quand nous étions partis, mais je ne voyais pas qui d'autre pouvait accompagner M. Wemyss.

L'enfant hocha la tête tout en m'observant avec grand sérieux.

— Vous êtes la sorcière? demanda-t-il d'une voix étonnamment grave.

— Oui, c'est bien moi.

Il m'avait prise de court, mais j'étais encore plus surprise de la réponse qui m'était venue spontanément. Je me rendis compte que j'avais retrouvé mon ancienne identité à mesure que je grimpais dans la montagne, m'imprégnant de ses odeurs, me dépouillant de quelques couches de mon passé récent pour révéler celle que j'avais été dans cet endroit. J'étais de retour.

— Oui, répétais-je. Je suis Mme Fraser. Tu peux m'appeler grannie Fraser, si tu veux.

Il hocha la tête et articula en silence «grannie Fraser» une ou deux fois, comme pour goûter les mots. Puis il se tourna vers Jamie, qui avait reposé M. Wemyss, et le dévisagea avec une joie qui me fit fondre le cœur.

— C'est sa seigneurie? chuchota Rodney en se rapprochant de moi.

— Lui-même en personne, répondis-je sérieusement.

— Aidan m'a dit qu'il était grand.

— Quoi, tu ne le trouves pas assez grand?

Pour une raison obscure, je ne voulais pas que sa première impression de «sa seigneurie» soit décevante.

Rodney inclina la tête sur le côté comme le faisait toujours sa mère avant d'émettre un jugement, puis déclara, philosophe:

— En tout cas, il est beaucoup plus grand que moi.

— Tout est une question de perspective. Au fait, comment va ta mère? Et ton... euh... père?

Je me demandais si le mariage peu catholique de Lizzie tenait toujours. Étant tombée amoureuse de jumeaux, elle était parvenue, avec une ruse et un culot inattendus de la part d'une timide serve écossaise de dix-neuf ans, à les épouser tous les deux. Il était impossible de savoir si Rodney était le fils de Josiah ou de «eziah Beardsley, mais je me posais la question.

— Oh, maman est à nouveau grosse, dit-il sur un ton détaché. Elle a dit qu'elle allait castrer papa ou pa, ou tous les deux, si ça continuait comme ça.

— En effet, c'est une solution radicale. Combien de frères et de sœurs as-tu donc?

J'avais assisté à la naissance d'une petite fille avant de quitter Fraser's Ridge, mais...

— Une sœur et un frère.

Rodney commençait déjà à se lasser de moi. Il se hissa sur la pointe des pieds pour regarder le chemin escarpé, en contrebas.

— C'est Marie? demanda-t-il.

— Pardon?

En me tournant, j'aperçus Ian et Rachel négocier un virage en épingle à cheveux, puis ils disparurent sous les arbres.

— Vous savez, Marie et Joseph fuyant en Égypte, dit-il.

J'éclatai de rire en comprenant soudain. Rachel, très enceinte, était perchée sur Clarence, tandis que Ian, qui ne s'était pas rasé depuis plusieurs mois et arborait une barbe à la taille biblique, marchait à ses côtés. Jenny devait être derrière eux, chevauchant Miranda avec Fanny et tirant la mule de bât.

— Elle s'appelle Rachel, expliquai-je. Et c'est son mari, Ian. Ian est le neveu de sa seigneurie. Tu m'as parlé d'Aidan. Sa famille va bien?

Jamie et M. Wemyss s'étaient remis à marcher tout en discutant à bâtons rompus des affaires de Fraser's Ridge. Rodney prit glamment ma main et me fit signe de les suivre.

— On ferait bien de redescendre, me dit-il. Je veux être le premier à annoncer la nouvelle à maman, avant *opa*.

— Opa...? Ah, tu veux parler de ton grand-père?

Peu après la naissance de Rodney, Joseph Wemyss avait épousé une Allemande nommée Monika, et il me semblait me souvenir qu'un *opa* était un grand-père, en allemand.

— *Ja*, me confirma Rodney.

Le sentier décrivait des lacets sur les hauteurs de Fraser's Ridge, m'offrant des vues excitantes sur la colonie plus bas: entre les arbres, j'apercevais des cabanes éparpillées parmi les lauriers en fleur, le terreau noir fraîchement étalé dans les potagers. Je touchai le petit couteau accroché à ma ceinture, mes mains me démangeant de fouiller la terre, d'arracher les mauvaises herbes...

— On se calme, Beauchamp, murmurai-je.

Rodney n'était pas vraiment une pipelette, mais il entretenait aimablement la conversation tout en marchant. Il m'apprit que son *opa* et lui étaient montés au sommet du col tous les jours depuis une semaine pour être sûrs de ne pas nous rater.

— Maman et Mme Higgins ont mis un jambon de côté pour vous, dit-il en se léchant les babines. Et on a du miel pour mettre sur nos galettes de maïs. Papa a découvert une ruche sauvage dans un arbre, la semaine dernière, et je l'ai aidé à enfumer les abeilles. Et...

Je lui répondis, l'esprit ailleurs, puis nous sombrâmes dans un silence cordial. Je me préparai intérieurement à la vue de la clairière où s'était dressée notre Grande Maison. Le souvenir de l'incendie me mettait mal à l'aise.

La dernière fois que je l'avais vue, ce n'était plus qu'un enchevêtrement de rondins calcinés. Jamie avait déjà choisi le site de notre prochaine demeure, avait abattu les arbres et empilé les troncs. Si ce retour s'accompagnait de regrets et d'une certaine tristesse, de jeunes pousses vertes d'espoir et d'excitation perçaient la terre brûlée. Jamie m'avait promis un nouveau

potager, une nouvelle infirmerie, un grand lit... et des fenêtres équipées de vitres.

Juste avant d'arriver à l'endroit où le sentier débouchait sur la clairière, Jamie et M. Wemyss s'arrêtèrent et nous attendirent. Avec un sourire timide, M. Wemyss me baisa la main puis prit celle de Rodney.

— Allez, viens, Roddy. Je te laisserai annoncer le premier à ta mère que sa seigneurie et milady sont rentrées.

Jamie prit ma main et la serra fort. La marche lui avait donné bonne mine, et l'euphorie encore plus. Un hâle dorait sa peau jusque par le col ouvert de sa chemise.

— Je t'ai ramenée chez nous, *Sassenach*, dit-il d'une voix un peu rauque. J'ignore ce qui nous attend, et ce ne sera pas comme avant, mais j'ai tenu ma promesse.

Ma gorge était tellement nouée que je ne pus que murmurer simplement:

— Merci.

Nous restâmes immobiles un long moment, serrés l'un contre l'autre, rassemblant notre courage avant de franchir les derniers mètres et de contempler ce qui avait été et ce qui serait peut-être.

Quelque chose frôla l'ourlet de ma jupe et je baissai la tête, pensant qu'un dernier cône était tombé du grand épicéa sous lequel nous nous trouvions.

Un gros chat gris leva vers moi de grands yeux vert céladon et laissa tomber à mes pieds un rat sylvestre très velu et très mort.

— Oh mon Dieu! m'exclamai-je.

Puis je m'effondrai en larmes.

FANNY ET SON FREIN

Jamie avait prévenu de notre arrivée. Nous serions tous deux logés chez Bobby et Amy Higgins; Rachel et Ian chez les MacDonald, un jeune couple qui vivait dans les hauteurs; Jenny, Fanny et Germain chez la veuve MacDowall, qui avait un lit de libre.

Le premier soir, une petite fête fut donnée en notre honneur et, au lever le lendemain matin, nous faisons à nouveau partie de Fraser's Ridge. Jamie disparut dans la forêt et revint à la tombée de la nuit en annonçant que sa cache de whisky était indemne. Il avait rapporté un petit fût afin de pouvoir le troquer avec ce dont nous aurions besoin pour nous installer, une fois que nous aurions une maison dans laquelle nous installer.

Le site choisi dominait un vallon encaissé qui s'ouvrait juste sous la crête de Fraser's Ridge. Il était en hauteur, mais le terrain était relativement plat. Grâce au travail de Bobby Higgins, il avait été bien défriché. Les rondins de la future cabane étaient soigneusement empilés et une incroyable quantité de grandes pierres avaient été transportées sur place pour les fondations.

Le premier point à l'ordre du jour de Jamie était d'élaborer les plans de la maison; le second était de rendre visite à tous les habitants de la colonie, de prendre et de donner des nouvelles, d'écouter ses métayers et de rétablir son autorité en tant que fondateur et propriétaire de Fraser's Ridge.

Ma priorité était le frein de Fanny. Je passai deux jours à ordonner tout ce que nous avions apporté, notamment mon matériel médical, ainsi qu'à recevoir les femmes venant nous rendre visite dans la cabane de Higgins. Cette dernière avait été notre première demeure, construite par Jamie et Ian lorsque nous étions arrivés à Fraser's Ridge. Lorsque ce fut chose faite, je rassemblai mes troupes et passai à l'attaque.

Jamie observa d'un air inquiet la tasse remplie d'un liquide ambré posée sur mon plateau, près de mes ciseaux de broderie.

— Tu vas déguster la pauvre petite du whisky pour le restant de ses jours, observa-t-il. Ce ne serait pas plus simple de l'endormir à l'éther?

— D'une certaine manière, oui, répondis-je en plongeant les ciseaux dans une seconde tasse remplie d'alcool pur. Si je pratiquais une frénectomie linguale, je n'aurais pas le choix. Mais l'éther n'est pas sans risques, et je ne parle pas uniquement de celui de réduire la maison en miettes. Pour le moment, je me contenterai d'une frénotomie. Il s'agit d'une opération très simple qui ne prendra que cinq secondes. En outre, Fanny ne veut pas que je

l'endorme. Elle n'a peut-être pas confiance en moi.

Tout en disant cela, je souris à Fanny, assise sur le banc en chêne près de la cheminée, observant attentivement mes préparatifs. Elle releva brusquement la tête vers moi.

— Oh non. Y'ai confiance en fous. Ze feu yuste foihe.

— Je te comprends, l'assurai-je en lui tendant la tasse de whisky. Tiens, prends-en une bonne gorgée et garde-la dans ta bouche. Fais-la tourner sous ta langue le plus longtemps possible.

Un tout petit cautère en fonte chauffait sur le feu d'Amy. Ce n'était sans doute pas bien grave s'il avait un goût de saucisse. J'avais également préparé une aiguille de suture avec un fil de soie noire, au cas où.

Le frein lingual est une toute petite bande de tissu élastique qui attache le dessous de la langue au plancher de la bouche. Chez la plupart des gens, il a la taille nécessaire pour permettre tous les mouvements complexes de la langue qui permettent de parler et de manger, sans la laisser s'égarer entre des dents qui pourraient la mordre. Chez d'autres, comme Fanny, il est trop long et, fixant ainsi une trop grande partie de la langue, l'empêche de remuer facilement. Fanny avait souvent mauvaise haleine, bien qu'elle se lavât les dents tous les soirs, parce qu'elle ne pouvait déloger les fragments d'aliments coincés entre ses joues et sa gencive ou dans les recoins de ses mâchoires.

La fillette avala une gorgée et toussa violemment.

— Ch'est... fohe!

Ses yeux larmoyaient mais, sans se laisser décourager, elle prit une seconde gorgée et resta immobile, stoïque, pendant que le whisky imbibait les tissus de sa bouche. Il insensibiliserait un peu le frein tout en le désinfectant.

J'entendis les cris d'Aidan et de Germain à l'extérieur. Jenny et Rachel arrivaient pour m'aider.

— Je crois que nous ferions mieux de le faire dehors, dis-je à Jamie. Nous ne tiendrons pas tous à l'intérieur, surtout avec Oglethorpe.

Au cours des dernières semaines, le ventre de Rachel s'était considérablement arrondi pour atteindre une taille qui faisait s'écarter les hommes nerveusement, comme si elle allait exploser d'un instant à l'autre.

Nous transportâmes mon plateau à l'extérieur et installâmes mon bloc opératoire sur le banc près de la porte. Amy, Aidan, Orrie et le petit Rob s'agglutinèrent derrière Jamie, chargé de me tenir le miroir et de refléter la lumière dans la bouche de Fanny, tant pour m'aider que pour permettre à cette dernière de suivre les opérations.

Oglethorpe empêchant Rachel de se poster derrière Fanny pour la tenir, nous modifiâmes légèrement les rôles au sein de l'équipe, Jenny orientant le miroir et Jamie s'asseyant sur le banc, Fanny sur ses genoux. Il enroula ses bras autour d'elle. Germain se tenait près de moi, tenant une pile de linges propres avec l'air solennel d'un enfant de chœur. Rachel était assise de l'autre

côté, le plateau entre nous deux, afin de me tendre les instruments.

— Tu es prête, ma puce? demandai-je à Fanny.

Elle ouvrait des yeux ronds comme une chouette hébétée par le soleil, la bouche entrouverte. Elle hocha la tête et je pris la tasse de sa main molle. Elle était vide. Je la tendis à Rachel pour qu'elle la remplisse à nouveau de whisky.

— Le miroir, s'il te plaît, Jenny.

Je m'agenouillai dans l'herbe devant le banc. Après quelques ajustements, un rayon de lumière éclaira l'intérieur de la bouche de Fanny. Je sortis les ciseaux de broderie de leur bain d'alcool et, avec un tampon ouaté, je saisis la langue avec ma main gauche et la soulevai.

Cela ne prit que trois secondes. J'avais examiné minutieusement Fanny à plusieurs reprises, lui faisant tirer la langue aussi loin qu'elle le pouvait dans tous les sens, et savais exactement où se trouvait l'attache. Deux petits coups de ciseaux et ce fut fini.

Fanny émit un petit bruit de surprise et sursauta dans les bras de Jamie, mais la douleur ne sembla pas vive. En revanche, la plaie saignait profusément et je lui fis rapidement pencher la tête en avant pour que le sang s'écoule sur le sol plutôt que dans sa gorge.

Je trempai un autre tampon dans le whisky et, prenant Fanny par le menton, le glissai sous sa langue. Elle lâcha un «Aïe» étranglé et je lui refermai la bouche, lui ordonnant de presser sur le tampon avec la langue.

Tout le monde retint son souffle pendant que je comptai en silence jusqu'à soixante. Si le saignement ne s'arrêtait pas, je serais contrainte de pratiquer une suture, ce qui serait compliqué, ou de cautériser la plaie, ce qui serait certainement douloureux.

— ... cinquante-neuf, soixante! dis-je à voix haute.

J'examinai la bouche de Fanny. Le tampon était imbibé de sang mais pas saturé. Je le remplaçai par un propre et me remis à compter. Cette fois, le tampon fut simplement taché. Le saignement s'était arrêté spontanément.

— Alléluia! m'exclamai-je.

Tout le monde poussa des hourras. Fanny dodelinait de la tête avec un sourire timide.

Je lui tendis la tasse à moitié pleine.

— Tiens, ma puce, finis ça si tu le peux. Bois lentement en le faisant bien passer sous ta langue. Ça va piquer un peu.

Elle s'exécuta en battant des paupières. S'il avait été possible de tituber en position assise, elle l'aurait fait.

Jamie se leva en la tenant contre lui.

— Je devrais sans doute aller la coucher, non? demanda-t-il.

— Oui, je vais t'accompagner pour m'assurer que sa tête reste droite, au cas où elle se remettrait à saigner.

Je me tournai vers mes assistants et le public, mais Fanny me prit de vitesse.

— Mad... ame? Zzze...

Le bout de sa langue pendait hors de sa bouche et elle le fixa en louchant.

Elle n'avait jamais pu sortir la langue aussi loin auparavant. Elle l'agita d'un côté puis de l'autre, tel un petit serpent testant l'air.

— Ze...

Elle s'interrompit, plissa le front avec une expression de profonde concentration, puis déclara:

— Mmmer... CI!

Les larmes me montèrent aux yeux. Je lui donnai une petite tape sur la tête.

— Je t'en prie, Frances.

Elle me sourit, le regard vague. L'instant suivant, elle s'était endormie, la tête sur l'épaule de Jamie, un petit filet de sang au coin des lèvres.

LE POSTE DE TRAITE

Le comptoir Beardsley ne payait pas de mine comparé aux boutiques d'Édimbourg et de Paris, mais dans l'arrière-pays des Carolines c'était un rare avant-poste de civilisation. Initialement, cela n'avait été qu'une maison délabrée accompagnée d'une petite grange. Il s'était considérablement développé au fil des ans, le propriétaire, ou plutôt le gérant, ayant ajouté des constructions, dont certaines attenantes à la structure d'origine. Les annexes accueillait des outils, des fourrures, du bétail, du fourrage, du tabac ainsi que des barriques renfermant toutes sortes de produits, depuis le poisson séché jusqu'à la mélasse, tandis que les denrées comestibles et périssables se trouvaient dans le bâtiment principal.

Les gens parcouraient plus de cent kilomètres, venant de toutes les directions, pour se rendre chez Beardsley. Les Cherokees des villages Snowbird, les Moraves de Salem, les habitants divers et variés de Brownsville ainsi que, naturellement, ceux de Fraser's Ridge.

Je n'y étais pas allée depuis huit ans et reconnus à peine les lieux. Des camps s'étaient installés tout autour dans la forêt, comme une sorte de grand marché aux puces où les gens apportaient des biens pour les troquer directement avec leurs voisins.

Le gérant du comptoir, un homme sympathique d'âge moyen nommé Herman Stoelers, avait eu le bon sens d'accueillir cette activité parallèle, comprenant que, plus la variété des produits augmentait, plus le public était nombreux et plus Beardsley attirait de clients.

... Et plus s'enrichissait la vraie propriétaire du poste de traite Beardsley, une jeune mulâtresse de huit ans nommée Alicia. Je me demandais si, à part Jamie et moi, d'autres personnes connaissaient le secret de sa naissance. Le cas échéant, elles avaient eu la sagesse de le garder pour elles.

Il fallait deux jours de marche pour se rendre au comptoir, surtout que nous n'avions que Clarence, Jamie ayant emmené à Salem Miranda et la mule de bât, baptisée Annabelle. Toutefois, il faisait beau. Jenny et moi marchions avec Germain et Ian, tandis que Clarence portait Rachel et nos biens à troquer. J'avais laissé Fanny avec Amy Higgins. Elle n'osait pas encore parler devant les gens et il lui faudrait beaucoup d'entraînement avant de pouvoir s'exprimer normalement.

Même Jenny, une femme du monde, après avoir vu Brest, Philadelphie et Savannah, fut impressionnée par le poste de traite.

— Je n'ai encore jamais vu autant de gens extravagants de toute ma vie, déclara-t-elle.

Elle faisait un effort considérable pour ne pas lorgner deux guerriers cherokees à cheval dans leurs plus beaux atours, se dirigeant vers le comptoir suivis de plusieurs femmes à pied. Elles étaient vêtues d'un assortiment de tuniques en daim, de chemises, de jupes, de culottes et de vestes européennes, tirant des piles de peaux sur des travois ou portant d'énormes ballots remplis de courges, de haricots, de blé et des salaisons sur leurs têtes ou leurs dos.

Je m'arrêtai soudain, apercevant les formes noueuses de racines de ginseng sortant du sac de l'une d'elles.

— Surveille Germain, dis-je précipitamment à Jenny en poussant le garçon vers elle.

Je me jetai dans la mêlée et en émergeai dix minutes plus tard avec une livre de ginseng, fière de ma bonne affaire, car je l'avais échangée contre un sac de raisins secs. Ils appartenaient à Amy Higgins, mais je trouverais autre chose à troquer pour lui rapporter le calicot qu'elle avait demandé.

Jenny redressa brusquement la tête.

— Tu ne viens pas d'entendre une chèvre?

— Plusieurs, même. Pourquoi, nous voulons une chèvre?

Elle filait déjà vers la grange d'où parvenaient les bêlements. De toute évidence, nous voulions une chèvre.

Je glissai le ginseng dans mon sac et lui emboîtai le pas.

— On n'en veut pas, dit une voix pleine de dédain. Elle vaut rien, votre camelote.

Ian releva les yeux du miroir qu'il était en train d'examiner et aperçut de l'autre côté du magasin deux jeunes hommes essayant de marchander un pistolet avec un vendeur. Ils lui parurent familiers, bien qu'il fût sûr de ne les avoir jamais rencontrés. Petits, nerveux, avec un crâne étroit, des cheveux jaunasses coupés court et des regards mobiles, ils faisaient penser à deux hermines: alertes et dangereuses.

L'un d'eux tourna la tête et aperçut Ian. Il se raidit et donna un coup de coude à son frère, qui se redressa, agacé, puis le vit à son tour.

— Qu'est-ce que...? Saperlotte!

De toute évidence, ils le connaissaient. Ils marchèrent droit sur lui, épaule contre épaule, le regard brillant. En les voyant côte à côte, Ian les reconnut soudain.

— *A Dhia!* marmonna-t-il.

Rachel releva les yeux vers lui.

— Des amis à toi? demanda-t-elle.

— Si l'on peut dire.

Il avança d'un pas pour se placer devant sa femme, souriant aux... À dire

vrai, il ne savait plus très bien comment les définir, mais elles n'avaient plus grand-chose à voir avec les deux petites gaminas d'autrefois.

Lorsqu'il les avait trouvées, il les avait prises pour des garçons: deux petites orphelines hollandaises sauvages se faisant appeler Herman et Vermine. Elles «pensaient» que leur nom de famille était Kuykendall. En réalité, elles se prénommaient Hermione et Ermintrude. Il leur avait trouvé un refuge temporaire chez...

— Oh, non, pas elle! gémit-il en gaélique.

Rachel le dévisagea d'un air inquiet.

Les sauvageonnes n'étaient tout de même pas toujours avec... Mais si. Il vit une nuque familière et un postérieur encore plus familier penchés sur une barrique de pickles.

Il chercha autour de lui, mais il n'y avait pas d'issue possible. Les Kuykendall approchaient rapidement. Il inspira profondément, recommanda son âme à Dieu, puis glissa rapidement à sa femme:

— Tu te souviens que tu m'as dit que je n'avais pas besoin de te citer toutes les femmes avec qui j'avais couché?

— Oui, répondit-elle, perplexe. Pourquoi?

— Et tu as dit aussi que si nous en rencontrions une, je devais te le...

— Ian Murray?

Mme Sylvie venait de se retourner et le regardait d'un air ravi derrière ses lunettes en acier.

— Elle, chuchota-t-il à Rachel avec un signe du pouce vers la maquerelle. Il se tourna et afficha un grand sourire.

— Madame Sylvie!

Il lui prit les deux mains pour la retenir au cas où elle voudrait l'embrasser, comme il lui arrivait de le faire quand ils se rencontraient.

— Quel plaisir de vous voir! s'exclama-t-il. Permettez-moi de vous présenter mon... épouse. (Sa voix s'étrangla sur le mot et il dut s'éclaircir la gorge avant de poursuivre.) Rachel, voici...

— L'amie Sylvie, l'interrompit celle-ci. J'avais compris. Ravie de te connaître, Sylvie.

Ses joues avaient rosé, mais elle paraissait parfaitement calme. Elle ne s'inclina pas, mais tendit la main à la manière des Amis.

Mme Sylvie enregistra la situation et Oglethorpe d'un seul coup d'œil et serra chaleureusement la main tendue.

— Tout le plaisir est pour moi, je vous assure, madame Murray, répondit-elle.

Elle lança un regard de biais vers Ian avec un léger sourire qui était aussi éloquent que si elle s'était exclamée: «Toi, marié? À une quakeresse?»

— Mais si, c'est lui! Ch'te l'avais bien dit!

Les Kuykendall encerclèrent Ian. Il ignorait comment elles s’y prenaient, vu qu’elles n’étaient que deux, mais il se sentit encerclé. L’une d’elles lui prit la main et la secoua vigoureusement.

— C’est moi, Herman Wurm, se présenta-t-elle (*ou il?*). C’est vraiment chouette de vous revoir.

Fascinée, Rachel les observait.

— Bonjour Herman, répondit Ian, légèrement décontenancé. Je suis ravi de vous trouver... en bonne forme. Et vous aussi... euh...

Il tendit une main prudente vers ce qui était autrefois Ermintrude, qui lui répondit d’une voix aiguë mais néanmoins virile.

— Trask Wurm. C’est allemand.

— Elles ont changé de nom, expliqua Mme Sylvie, qui semblait s’amuser. Personne n’arrivait à épeler Kuykendall, si bien que nous avons capitulé et choisi quelque chose de plus simple. Vous m’aviez bien fait comprendre que vous ne vouliez pas qu’elles deviennent des prostituées, alors nous sommes parvenues à un compromis. Herman et Trask assurent la sécurité dans mon... établissement.

Elle regarda Rachel, qui rosit encore un peu plus sans cesser de sourire.

— Si quelqu’un embête une des filles, on lui règle son compte, résuma Herman à Ian.

— C’est pas bien difficile, renchérit Trask. Il suffit d’exploser le nez de l’un d’eux d’un coup de binette, et les autres se tiennent à carreau.

La grange accueillait une bonne douzaine de chèvres laitières, certaines déjà grosses. Les Higgins possédaient déjà un bon bouc. Je sélectionnai deux jeunes chèvres encore non saillies qui me parurent sympathiques, une toute brune et l’autre brune et blanche, avec une tache étrange sur le flanc qui ressemblait à deux morceaux de casse-tête s’emboîtant, l’un brun, l’autre blanc.

J’indiquai mon choix au jeune homme chargé du bétail, puis, comme Jenny hésitait encore entre plusieurs biques, je sortis examiner les poules.

J’avais espéré voir des Scots Dumpy, mais il n’y avait que les dominicaines et les Nankins habituelles. Je n’avais rien à leur reprocher, mais il me parut plus sage d’attendre que Jamie nous ait construit un poulailler. En outre, conduire des chèvres jusqu’à Fraser’s Ridge ne représentait pas trop de difficultés, mais je ne me voyais pas transporter des poules pendant des jours.

Je sortis de l’enclos et regardai autour de moi, légèrement désorientée. C’est alors que je le vis.

Dans un premier temps, je ne le reconnus pas, mais sa seule silhouette me cloua sur place. Mes entrailles se tordirent dans un début de panique.

Non. Non! Il est mort. Ils sont tous morts.

Il était mal bâti, avec des épaules tombantes, des gestes lents et un gros ventre qui étirait son gilet élimé. Grand. Je sentis à nouveau l’effroi qui

m'avait saisie quand cette grande ombre avait surgi hors de la nuit et s'était étendue contre moi, me poussant, puis avait roulé sur moi, m'écrasant contre la terre et les aiguilles de pin.

«Martha.»

Une sueur froide me coula dans le dos en dépit du soleil.

«Martha», avait-il dit. Il m'avait appelée du nom de sa femme défunte et avait pleuré dans mes cheveux après avoir terminé.

«Martha.» Je me méprenais sûrement. Ce fut ma première pensée consciente, articulée avec entêtement, chaque mot prononcé à voix haute dans ma tête, chaque mot déposé comme une pile de pierres, les premières fondations d'un rempart. *Tu. Te. Méprends.*

Sauf que je ne me trompais pas. Ma peau le savait. Elle frémissait, mes poils se hérissant dans une vaine tentative de défense, car comment la peau pouvait-elle repousser un tel assaut?

Tu. Te. Méprends!

Je ne me trompais pas. Mes seins le savaient, fourmillant d'indignation, gonflés malgré eux par des mains brutales qui les malaxaient et les pinçaient.

Mes cuisses le savaient, leurs muscles contracturés au-delà du tolérable, leur chair contusionnée par les coups qui provoquaient des ecchymoses profondes jusqu'aux os, laissant une douleur qui perdurait lorsque les bleus s'étaient estompés.

— Tu te méprends, murmurai-je.

Mais je ne me trompais pas. La fente entre mes cuisses le savait, rendue moite par l'impuissance et l'horreur du souvenir.

Je le savais.

Je restai pétrifiée, haletant sur place jusqu'à ce que je m'en rende compte et me ressaisisse péniblement. L'homme se frayait un chemin à travers le marché aux bestiaux. Il s'arrêta devant un enclos de porcs et s'accouda à la clôture, contemplant les bêtes d'un air méditatif. Un vendeur vint lui parler. J'étais trop loin pour entendre sa réponse, mais je perçus le timbre de sa voix.

«Martha. Je sais que tu n'as pas envie. Mais tu dois te laisser faire. J'en ai besoin, Martha. Il faut que je te prenne.»

Non, je refusais de vomir devant tout le monde. Jamais de la vie! Je ne les avais pas laissés m'anéantir cette nuit-là, ni lui ni ses compagnons. Ce n'était pas à présent qu'il m'atteindrait.

Il s'éloigna des porcs et je le suivis. J'ignorais pourquoi; c'était plus fort que moi. Il ne me faisait pas peur. Logiquement, je n'avais rien à craindre. Pourtant, mon corps voulait disparaître, ressentant encore les échos de cette fameuse nuit, de sa chair et de ses doigts. Il n'en était pas question.

Je le suivis des porcs jusqu'aux poules, puis de nouveau aux porcs. Il semblait intéressé par une jeune truie noire et blanche. Il appela le porcher, pointa un doigt vers elle et posa des questions. Puis il secoua la tête d'un air

déçu et s'éloigna. Trop chère?

Je pourrais découvrir qui il est. Je repoussai cette idée avec une véhémence qui m'étonna moi-même. Je n'avais pas besoin de connaître son foutu nom.

Pourtant, je continuai de le suivre. Il entra dans le bâtiment principal et acheta du tabac. Je me souvins d'avoir senti la cendre rance dans son haleine. Il parlait d'une voix épaisse et lente au vendeur qui pesait sa commande. Il s'attarda un peu trop. Je pouvais voir le jeune homme s'impatienter, son expression disant: «C'est bon, maintenant. Vous avez fait votre achat, allez-vous-en. S'il vous plaît, allez voir ailleurs...» Cinq bonnes minutes plus tard, son soulagement fut aussi flagrant lorsque l'homme se détourna enfin pour examiner un tonneau rempli de clous.

Il m'avait dit que sa femme était morte. À son allure et à la manière dont il ennuyait tous ceux à qui il parlait, j'en déduisis qu'il n'en avait pas trouvé une autre. Il était clairement pauvre, ce qui n'avait rien d'inhabituel dans l'arrière-pays. Il était également crasseux, mal rasé et généralement négligé comme ne pouvait l'être un homme vivant avec une femme.

Il passa à un mètre de moi en se dirigeant vers la porte, son cornet de tabac et son sac de clous dans une main, un bâton de sucre d'orge dans l'autre. Il le léchait avec une grosse langue humide, ses traits exprimant une sorte de contentement vide. Il avait une petite tache de vin à l'angle de sa mâchoire. Il était mal dégrossi. Pataud. Puis le mot me vint: *un abruti*.

Je ressentis un léger dégoût, assorti d'une pitié déplacée qui m'écœura encore plus. J'avais eu la très vague idée (je ne m'en rendais compte qu'à présent) de me confronter à lui, de me planter en travers de son chemin et de lui demander s'il me reconnaissait. Mais il était passé devant moi sans la moindre réaction. Il fallait admettre qu'il y avait une grande différence entre mon aspect actuel, propre, coiffée et décemment vêtue, et celui de la nuit où il m'avait vue la première fois, sale, échevelée, à demi nue... et vaincue.

Peut-être ne m'avait-il jamais vraiment vue. Il faisait sombre, j'étais ligotée et cherchais mon souffle, essayant de respirer à travers mon nez cassé. Je ne l'avais pas vu non plus.

Es-tu sûre que c'est bien lui? Sans l'ombre d'un doute. Sa voix me l'avait confirmé ainsi que, maintenant que je l'avais bien vu, le rythme de son corps lourd et de ses pieds traînants.

Non, je ne voulais pas lui parler. À quoi bon? Pour lui dire quoi? Exiger des excuses? Peut-être ne se souvenait-il même pas de ce qu'il m'avait fait. Cette pensée m'arracha un petit ricanement cynique.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle, *grand-mère*?

Germain était apparu à mes côtés, tenant deux bâtons de sucre d'orge.

— Juste une pensée, rien d'important, répondis-je. Grannie Janet est prête?

— Oui, c'est elle qui m'a envoyé vous chercher.

Il me tendit généreusement un bâton. J'eus un haut-le-cœur en revoyant la grande langue rose léchant sa friandise.

— Non merci. Pourquoi ne l'emportes-tu pas à la maison pour Fanny? Ce serait un excellent exercice pour elle.

Couper son frein n'avait pas miraculeusement libéré sa parole, mais avait rendu son élocution possible, à condition d'une bonne rééducation. Germain passait des heures avec elle. Ils se tiraient la langue et l'agitaient dans tous les sens en pouffant de rire.

— Oh, je lui en ai acheté une douzaine, m'assura-t-il. Et un pour Aidan, Orrie et le petit Rob.

— C'est très gentil de ta part, dis-je, légèrement surprise. Et... euh... avec quel argent?

— J'ai vendu une peau de castor, répondit-il d'un air satisfait de lui. M. Kezzie Beardsley me l'a donnée pour avoir emmené ses petits à la rivière et les avoir gardés pendant que Mme Beardsley et lui piquaient un petit roupillon.

— Un roupillon, répétais-je en me retenant de rire. Je vois. Eh bien, allons chercher grannie Janet.

Il nous fallut un certain temps pour nous organiser pour le voyage du retour. À pied, avec nos chèvres, il nous faudrait probablement quatre jours. Nous avions de la nourriture, des couvertures et il faisait beau. Personne n'était pressé, surtout pas les biques, toujours prêtes à s'arrêter devant tout ce qui poussait à leur portée.

La route tranquille et la compagnie apaisèrent considérablement mon esprit troublé. Au cours du souper, Rachel imita l'expression de Ian lorsqu'il était tombé sur Mme Sylvie et les Wurm, nous faisant nous tordre de rire. Je m'endormis près du feu d'un sommeil serein et sans rêves moins de cinq minutes après m'être allongée.

FEMME, VIENS DONC T'ALLONGER PRÈS DE MOI

Ian n'arrivait pas à savoir si Rachel était amusée, atterrée, en colère ou les trois à la fois. Cela le déconcertait. D'ordinaire, il savait ce qu'elle pensait car elle le lui disait. Ce n'était pas le genre de femme (et il en avait connu quelques-unes) qui s'attendait à ce que son homme déchiffre ses humeurs et qui se fâchait quand ce n'était pas le cas.

Elle n'avait pas dit un mot au sujet de Mme Sylvie et des Wurm. Ils avaient réglé leurs affaires, échangeant deux bouteilles de whisky contre du sel, du sucre, des clous, des aiguilles, une lame de houe et un rouleau de vichy rose et blanc, puis il lui avait acheté un cornichon à l'aneth aussi grand que sa main. Elle l'avait remercié, puis n'avait pratiquement plus rien dit tout le long du chemin. Elle était en train de lécher le légume d'un air méditatif tout en se balançant sur Clarence.

Il ne se lassait pas de la regarder faire et manqua de marcher droit dans le vide quand le chemin décrivit un virage. Il poussa un juron en reculant précipitamment et elle se retourna en souriant. Elle ne devait donc pas être très fâchée.

— Tu comptes le manger un jour? lui demanda-t-il en revenant à sa hauteur.

— Oui, répondit-elle calmement. Chaque chose en son temps.

Elle lécha le cornichon sur toute sa longueur, laissant traîner sa langue sur la surface grumeleuse, puis, sans quitter Ian des yeux, suçà lentement sa pointe. Ian percuta de plein fouet le tronc élastique d'un jeune pin, qui plia et lui rebondit dans la figure, le cinglant avec ses aiguilles.

Il jura à nouveau et frotta ses yeux larmoyants. Elle riait!

— Tu l'as fait exprès, Rachel Murray!

— Parce que c'est moi qui t'ai poussé contre un arbre, peut-être? feignit-elle de s'indigner. Moi qui croyais que tu étais un véritable éclaireur indien, de ceux qui regardent où ils mettent les pieds...

Elle avait arrêté Clarence (il était toujours d'accord pour s'arrêter, surtout s'il y avait quelque chose de comestible en vue) et observait Ian avec un grand sourire, aussi effrontée qu'un petit singe.

— Donne-moi ce cornichon, veux-tu?

Elle le lui tendit de bon gré et essuya sa main humide sur sa cuisse. Il mordit dedans, sa bouche se remplissant d'ail, d'aneth et de vinaigre. Puis il

enfouit le reste dans une des sacoches et tendit la main vers elle.

— Descends.

— Pourquoi? demanda-t-elle.

Elle souriait toujours, légèrement penchée vers lui, sans faire le moindre effort. Ce message-là, il le comprenait. Il la saisit par ce qui lui restait de taille et la descendit de selle dans un enchevêtrement de jupons. Il déglutit le morceau de cornichon, puis embrassa sa femme fougueusement, une main sur ses fesses. Ses cheveux sentaient les pommes de pin, les plumes de poulet et ce savon liquide que tante Claire appelait du shampoing. Sous le voile de cornichon à l'aneth, il goûtait la saucisse allemande qu'ils avaient mangée au dîner.

Elle glissa les bras autour de son cou, se pressant contre lui, et il sentit soudain un petit coup sec contre son ventre. Il baissa des yeux ahuris et elle pouffa de rire. Il ne s'était pas rendu compte qu'elle ne portait pas de corset. Ses seins étaient enveloppés dans une simple bande de tissu sous sa chemise et son ventre touchait le sien, rond et ferme comme une citrouille.

— Il est réveillé, dit-elle en posant une main sur la masse bombée.

Celle-ci remuait légèrement tandis que de petits membres pressaient ici et là. Le spectacle était fascinant, mais il était encore sous l'influence de son petit numéro avec le cornichon.

— Je sais comment le bercer jusqu'à ce qu'il se rendorme, murmura-t-il à son oreille.

Il la souleva de terre. Enceinte de huit mois, elle était lourde, mais il parvint à n'émettre qu'un léger grognement d'effort et, veillant aux branches basses et aux cailloux glissants, la porta dans la forêt, laissant Clarence savourer de succulentes touffes de muhlenbergie feuillée.

Quelque temps plus tard, Rachel observa sur un ton détaché:

— J'espère que ce n'est pas d'avoir rencontré ton ancienne maîtresse qui a provoqué en toi cet élan de passion.

D'une chiquenaude, elle chassa un cloporte qui s'était aventuré sur l'avantbras de son mari, qui se trouvait près de son visage. Ils étaient étendus nus sur le plaid de Ian, collés l'un contre l'autre comme deux petites cuillères dans un tiroir. Il faisait frais sous les arbres. Pourtant, ces temps-ci, elle n'avait jamais froid, l'enfant étant comme un petit brasero. Il tenait sans doute de son père. Ian avait habituellement la peau chaude, mais dans son cas le «feu de la passion» n'était pas qu'une métaphore: il s'embrasait littéralement.

— Ce n'était pas ma maîtresse, murmura-t-il dans ses cheveux avant d'embrasser l'arrière de son oreille. Ce n'était qu'une transaction commerciale.

En la sentant se raidir légèrement, il ajouta:

— Je t'avais dit que j'avais fréquenté des prostituées. Tu aurais préféré que j'aie d'anciennes amantes éparpillées dans la nature?

Elle étira le cou et déposa un baiser sur le dos de sa longue main hâlée.

— Non, c'est vrai, tu m'avais prévenue, admit-elle. En outre, s'il y a une petite partie en moi qui aurait aimé que tu viennes à moi pur et chaste, je dois reconnaître que je ne suis pas fâchée des leçons que tu as apprises avec Mme Sylvie et ses consœurs.

Elle aurait voulu lui demander si ce qu'il venait de lui faire quelques minutes plus tôt était le fruit des enseignements de Mme Sylvie ou de son épouse indienne, mais elle ne voulait pas que le souvenir de Travail avec ses mains se mette entre eux.

Il posa la main sur son sein et joua doucement avec son téton. Elle se tremoussa malgré elle, frottant ses fesses contre lui. Ses mamelons avaient doublé de volume et étaient devenus si sensibles qu'elle ne supportait pas le frottement du corset. Elle remua à nouveau et il émit un petit rire. Il la fit tourner et se placer face à lui afin de pouvoir prendre son téton dans sa bouche.

— Ne fais pas autant de bruit, murmura-t-il contre sa peau. Les autres ne vont pas tarder à arriver sur le chemin.

— Que vont-ils penser en voyant Clarence seul?

— S'ils nous interrogent, nous leur dirons que nous étions allés cueillir des champignons.

Ils ne pouvaient s'attarder plus longtemps. Pourtant, elle aurait aimé rester ainsi pour toujours, ou au moins cinq minutes de plus. Ian était à nouveau couché derrière elle, chaud et fort. Il caressait tendrement le mystère rond de l'enfant en elle.

Peut-être pensait-il qu'elle s'était endormie; à moins qu'il n'eût pas d'objection à ce qu'elle l'entende. Il parlait en gaélique et, bien qu'elle ne connût pas encore suffisamment la langue pour le comprendre, elle savait qu'il s'agissait d'une prière. *A Dhia* voulait dire «Mon Dieu». Naturellement, elle savait aussi ce pour quoi il priait.

Lorsqu'il s'arrêta, elle posa sa main sur la sienne et dit doucement:

— C'est normal, tu sais.

— Qu'est-ce qui est normal?

— Que tu penses à ton premier enfant... à tes enfants. Je sais combien tu as peur pour celui-ci.

Il poussa un profond soupir. Son haleine dans son cou sentait encore un peu l'aneth et l'ail.

— Tu me fais fondre le cœur, Rachel. Si jamais il vous arrivait quelque chose, à toi et à notre petit Oggy, j'en mourrais.

Elle aurait voulu lui dire qu'il ne leur arriverait rien, qu'elle y veillerait, mais cela aurait été une promesse qu'elle n'avait pas le pouvoir de faire.

— Nos vies sont entre les mains de Dieu, dit-elle en pressant sa main. Mais quoi qu'il advienne, nous serons toujours avec toi.

Rhabillés et aussi présentables qu'ils pouvaient se rendre en se coiffant avec les doigts, ils rejoignirent le chemin juste avant que Claire et Jenny n'apparaissent au tournant, portant des ballots et menant chacune deux petites biques. Celles-ci, affables, saluèrent d'un bêlement sonore les deux inconnus devant eux.

Rachel vit Jenny lancer un regard à son fils, puis tourner ses yeux bleu sombre vers elle, perchée sur Clarence. Elle esquissa un sourire qui indiquait aussi clairement que des paroles qu'elle savait exactement ce qu'ils venaient de faire et trouvait cela amusant. Rachel sentit ses joues s'empourprer mais, faisant bonne contenance, inclina aimablement la tête vers sa belle-mère, en dépit du fait que les Amis ne s'inclinaient que devant Dieu.

Dans sa gêne, elle ne prêta pas attention à Claire. Lorsqu'ils eurent repris suffisamment d'avance pour que les deux femmes et les chèvres ne puissent les entendre, Ian leva la tête vers elle.

— Tu ne trouves pas tante Claire bizarre?

— Je n'ai rien remarqué. Que veux-tu dire?

— Je ne sais pas vraiment, répondit-il. En route vers le poste de traite et une fois arrivée là-bas, elle était elle-même, puis quand elle est revenue du marché aux bestiaux elle était... différente.

Il plissa le front, cherchant les mots pour expliquer ce qu'il avait perçu.

— Ce n'était pas vraiment comme quelqu'un qui vient de voir un fantôme. Elle n'était pas effrayée, mais... comme sonnée? Stupéfaite, ou peut-être sous le choc. Quand elle m'a vu, elle a fait comme si de rien n'était. Puis je me suis occupé d'emballer les affaires et je n'y ai plus pensé.

Il lança un regard par-dessus son épaule, mais la piste derrière eux était déserte. Un *bêêê!* lointain leur parvint entre les arbres, le faisant sourire.

— Tante Claire ne sait pas cacher ses émotions, reprit-il. Oncle Jamie dit toujours qu'on lit sur son visage comme dans un livre ouvert et il a raison. Je ne sais pas ce qu'elle a vu là-bas, mais ça la hante toujours.

LE SENTIMENT LE PLUS PROFOND SE RÉVÈLE TOUJOURS EN SILENCE

Vers le milieu de l'après-midi du troisième jour de marche, Jenny s'éclaircit la gorge d'une manière qui me fit relever la tête. Nous nous étions arrêtées près d'un ruisseau bordé de hautes herbes épaisses afin de tremper nos pieds fatigués dans l'eau et contemplions les biques entravées s'ébattre. On se donne rarement la peine d'entraver une chèvre, dans la mesure où, si elle le souhaite, elle rongera ses liens en quelques secondes. Dans notre cas, il y avait beaucoup trop de bonne nourriture autour d'elles pour qu'elles perdent leur temps à grignoter de la corde et nous pouvions ainsi les garder à l'œil.

— Tu as quelque chose de coincé dans la gorge? demandai-je. Heureusement, ce n'est pas l'eau qui manque.

Elle émit un son écossais qui était une façon polie de montrer son appréciation de ma plaisanterie vaseuse et sortit de sa poche une flasque en argent bosselée. Quand elle la déboucha, je sentis l'alcool de là où je me tenais, un précurseur local du bourbon, apparemment.

— Tu l'as apportée d'Écosse? demandai-je en acceptant la flasque. Une fleur de lys était grossièrement ciselée sur son flanc.

— Oui, elle était à Ian. Elle date de l'époque où Jamie et lui étaient dans l'armée, en France. Il l'avait rapportée dans ses affaires quand il est revenu avec une jambe en moins. On s'asseyait sur un muret près de la maison de son père pour boire un petit coup pendant sa convalescence. Le pauvre, je le faisais aller et venir sur la route dix fois tous les jours pour apprendre à se servir de son pilon.

Elle sourit en plissant les yeux, l'air mélancolique.

— Je lui avais dit que je ne l'épouserai que s'il pouvait se tenir debout à mes côtés devant l'autel et descendre l'allée centrale avec moi après les vœux.

Je me mis à rire.

— Ce n'est pas tout à fait la version qu'il m'a racontée, dis-je.

Je pris une gorgée prudente. Le whisky était étonnamment bon, fort mais lisse en bouche.

— Où l'as-tu déniché?

— Je l'ai acheté d'un certain Gibbs, originaire de l'Aberdeenshire. Je n'aurais pas cru qu'ils s'y connaissent en whisky, là-bas. Il a dû apprendre le métier ailleurs. Il habite dans un endroit appelé Hogue Corners. Tu

connais?

— Non, mais ça ne doit pas être bien loin. C'est donc sa propre fabrication? Il faudra en parler à Jamie, ça pourrait l'intéresser.

Je pris une autre gorgée et lui rendis sa flasque.

— C'est aussi ce que j'ai pensé. J'en ai pris une petite bouteille pour lui dans mon sac.

Elle but un peu de whisky puis hocha la tête d'un air satisfait.

— Qui était ce gros balourd crasseux qui t'a fait peur chez Beardsley?

Je m'étranglai sur ma gorgée, avalai de travers et faillis recracher mes poumons. Jenny reposa la flasque, remonta ses jupes, s'avança dans l'eau et trempa son mouchoir dans le courant glacé. Elle me le tendit, puis prenant de l'eau dans sa main en coupe, en versa un peu dans ma bouche.

— Heureusement, comme tu l'as dit, ce n'est pas l'eau qui manque, observa-t-elle.

J'acquiesçai, les yeux larmoyants, puis relevant mes jupes à mon tour m'agenouillai dans l'eau et bus à grandes lampées, ne m'interrompant que pour reprendre mon souffle.

— J'en étais sûre, dit Jenny en m'observant. Mais si j'avais eu le moindre doute, je ne l'aurais plus. Qui était-ce?

— Je n'en sais rien, répondis-je sèchement en revenant m'asseoir sur ma pierre.

Jenny n'était pas femme à se laisser intimider par un ton de voix. Elle arquait un long sourcil interrogateur.

— Je ne sais pas, répétais-je plus calmement. C'est juste que... je l'avais déjà vu quelque part. Mais je n'ai aucune idée de qui il est.

Elle m'examinait avec l'air intéressé d'un chercheur qui découvre un nouveau microorganisme sous l'oculaire de son microscope.

— Et où l'avais-tu déjà vu? Ce devait être mémorable, car tu avais l'air tout chaviré.

— Si je pensais que cela changerait quelque chose, je te répondrais que ce ne sont pas tes oignons, rétorquai-je. Redonne-moi donc cette flasque, s'il te plaît.

Elle me la tendit et attendit patiemment pendant que je sirotais lentement le whisky tout en me demandant ce que j'allais pouvoir lui répondre.

— Merci, dis-je enfin en lui rendant son bien. Je ne sais pas si Jamie t'a raconté que, il y a cinq ans, un groupe de bandits qui terrorisaient les campagnes a débarqué à Fraser's Ridge. Ils ont tenté d'incendier la malterie et ont blessé Marsali. Puis ils... ils m'ont emmenée en otage.

Jenny se tut, une profonde compassion dans le regard.

— Jamie m'a retrouvée. Il avait emmené des hommes avec lui et il y a eu un horrible combat. La plupart des bandits sont morts, mais de toute évidence

certains sont parvenus à s'enfuir. Ce... cet homme en faisait partie. Non merci, je n'en veux plus.

Elle me proposait à nouveau du whisky, mais je m'étais surtout accrochée à la flasque pour trouver le courage de lui raconter. Elle but une longue gorgée, l'air méditatif.

— Pourquoi n'as-tu pas essayé de découvrir son nom? me demanda-t-elle. Les gens là-bas le connaissent. Ils te l'auraient dit.

— Je ne veux pas le savoir!

J'avais parlé si fort que l'une des chèvres émit un *bêêê!* de surprise et bondit par-dessus une haute touffe d'herbes, visiblement peu gênée par ses entraves.

— Cela n'a pas d'importance, repris-je fermement. Les chefs du groupe sont tous morts, comme la plupart des autres bandits. Celui-ci n'est que... que... Tu as pu le constater toi-même, non? Comment l'as-tu appelé? «Un gros balourd crasseux»? Il n'est rien d'autre. Il ne représente pas une menace pour nous. Je veux juste l'oublier.

Elle hocha la tête et retint un petit rot, se surprenant elle-même. Elle reboucha la flasque et la rangea.

Nous restâmes assises en silence, écoutant le gargouillis du ruisseau et les oiseaux dans les arbres derrière nous. Il y avait un oiseau moqueur quelque part, récitant tout son répertoire d'une voix cuivrée.

Au bout d'une dizaine de minutes, Jenny s'étira et cambra le dos.

— Tu te souviens de ma fille Maggie? demanda-t-elle.

— Bien sûr, je t'ai accouchée, répondis-je en souriant. Ou plutôt, je l'ai attrapée, tu as fait tout le travail.

— C'est vrai, j'avais oublié.

Je lui lançai un regard sceptique tandis qu'elle agitait un pied dans le ruisseau. Ce serait bien la première fois qu'elle oubliait ce genre de détail et elle n'était pas encore assez vieille pour avoir des trous de mémoire.

— Elle a été violée, dit-elle en fixant l'eau. Elle n'a pas été battue ni rien, mais elle est devenue enceinte.

— C'est affreux! Ce... ce n'était pas un soldat, non?

Cela avait été ma première pensée, mais Maggie n'était qu'une enfant à l'époque du Soulèvement et de la campagne de «purification» de Cumberland, quand l'armée britannique avait brûlé, pillé des maisons et violé les femmes dans de nombreux villages des Highlands.

— Non, c'était son beau-frère.

— Mon Dieu!

— Oui, c'est aussi ce que j'ai dit lorsqu'elle m'a raconté, dit-elle avec une grimace. D'un autre côté, cela présentait un avantage: Geordie, c'est le nom du frère, a la même couleur de cheveux et d'yeux que son mari, Paul; si bien

que l'enfant pouvait facilement passer pour légitime.

— C'est ce qu'elle a fait? demandai-je malgré moi.

Jenny poussa un long soupir et acquiesça. Elle sortit les pieds de l'eau et les replia sous ses jupes.

— La pauvre petite m'a demandé ce qu'elle devait faire. J'ai prié. Bon sang, ce que j'ai pu prier! Puis je lui ai conseillé de ne rien dire à Paul. Sinon, on n'en aurait jamais vu la fin. Un Highlander ne peut vivre dans le voisinage d'un homme qui a violé sa femme, à juste titre. Sans compter que, si les deux frères s'étaient battus, Maggie aurait pu se retrouver veuve. Même si Paul s'était contenté de flanquer une raclée à Geordie et de le chasser, tout le monde aurait su pourquoi. Le pauvre petit Wally – bien sûr, à l'époque il n'avait pas encore de nom – aurait été marqué toute sa vie comme un bâtard et le fruit d'un viol. Pourquoi lui infliger une telle punition?

Elle prit un peu d'eau dans le creux de sa main et s'aspergea le visage. Puis elle renversa la tête en arrière, les yeux fermés, et laissa les gouttes couler sur ses hautes pommettes saillantes.

— Puis il y avait la famille de Paul et de Geordie, reprit-elle. Un tel drame l'aurait déchirée et aurait déclenché une querelle avec la nôtre. Ils auraient affirmé que Maggie mentait plutôt que de croire qu'un des leurs aurait pu commettre une telle faute. C'est qu'ils n'ont pas inventé la poudre, les Carmichael. Ils sont loyaux, mais têtus comme des mules.

— Venant d'une Fraser, je n'ose imaginer ce que cela donne, observai-je.

Jenny rit, puis se tut pendant quelques minutes avant de poursuivre:

— J'ai donc dit à Maggie que je continuerais de prier pour le petit, mais que, pour le bien de son mari et de ses enfants, je lui conseillais de ne rien dire. Qu'elle essaie de pardonner à Geordie et, si elle n'y parvenait pas, qu'elle l'évite, mais de se taire. C'est ce qu'elle a fait.

— Comment Geordie a-t-il réagi? demandai-je, intriguée. Sait-il que Wally est son fils?

— Je ne sais pas. Un mois après la naissance, il est parti. Il a émigré au Canada. Cela n'a surpris personne. Tout le monde savait qu'il était fou de Maggie et avait très mal pris qu'elle lui préfère son frère. Je suppose que c'était plus facile ainsi pour tout le monde.

— «Loin des yeux, loin du cœur», observai-je avec une pointe de cynisme. Je ne pus m'empêcher de demander:

— Maggie a-t-elle dit la vérité à Paul après le départ de Geordie?

Jenny se releva péniblement et secoua ses jupes avant de répondre:

— Je ne crois pas. Elle s'est tue si longtemps; comment prendrait-il qu'elle lui dise soudain la vérité? Et puis, il haïrait toujours son frère, même s'il ne pouvait plus le tuer.

Ses yeux bleus, si semblables à ceux de Jamie, me dévisagèrent avec un amusement contrit.

— Tu ne peux pas avoir été mariée à un Highlander aussi longtemps sans savoir combien leur haine peut être tenace. Viens, nous ferions mieux d'arrêter ces chèvres avant qu'elles se fassent éclater la panse.

Tout en s'éloignant pieds nus dans l'herbe, elle récita une incantation en gaélique pour rassembler le bétail:

*Vous Trois là-haut dans la cité de la gloire,
Guidez mon troupeau et mes vaches,
Protégez-les dans la chaleur, l'orage et le froid,
Par la puissance de votre bénédiction,
Conduisez-les des hauteurs jusqu'au bercail.*

J'y pensais encore après que chacun se fut enroulé dans sa couverture et mis à ronfler sous les étoiles. En fait, je n'avais cessé d'y penser depuis que j'avais aperçu cet homme. Toutefois, l'histoire que Jenny m'avait racontée avait aidé mes pensées à s'éclaircir, tout comme un œuf cru jeté dans le café fait se déposer le marc.

Naturellement, ne rien dire avait été mon intention depuis le début. Toutefois, ce n'était pas sans difficultés. La première était que, bien que j'en aie par-dessus la tête qu'on me le répète, je ne pouvais nier que mon visage était transparent. Dès que quelque chose me troublait vraiment, ceux qui vivaient autour de moi se mettaient à m'observer en douce, à marcher sur des œufs ou, dans le cas de Jamie, à exiger que je dise ce qui n'allait pas.

C'était ce qu'avait fait Jenny, même si elle n'avait pas insisté pour avoir des détails. Si elle avait choisi de me raconter l'histoire de Maggie, c'était certainement parce qu'elle avait deviné les grandes lignes de la mienne. Je me demandais si Jamie lui avait vraiment parlé de l'attaque de Hodgepile et de ses suites.

La seconde difficulté était ma propre réaction face au gros balourd crasseux. Je ricanais en moi-même chaque fois que je me répétais cette description. Ce n'était qu'un homme, pas un monstre. Il ne valait pas la peine qu'on en fasse tout un plat. Dieu seul savait comment il s'était retrouvé dans la bande de Hodgepile, mais au fond la plupart des gangs n'étaient-ils pas principalement composés de pauvres types peu futés?

Malgré moi, je revécus la scène en mémoire. Il n'avait pas eu l'intention de me faire mal et, de fait, ne m'avait pas fait mal – ce qui ne signifiait pas qu'il ne m'avait pas écrasée sous son poids, ne m'avait pas écarté les cuisses, n'avait pas enfoncé son membre dans ma chair...

Je desserrai les dents, inspirai profondément, puis recommençai.

Il était venu à moi parce que l'occasion s'en était présentée... et qu'il en avait ressenti le besoin.

«Martha, avait-il sangloté, ses larmes et sa morve chaudes dans mon cou.

Martha, je t'aimais tant.»

Cela suffisait-il pour lui pardonner? Pour dépasser la violence qu'il m'avait faite et ne le voir que comme la créature pathétique qu'il était?

Si j'y parvenais, cesserait-il de vivre dans mon esprit, une teigne constante sous les couches de mes pensées?

Je contemplais l'immensité noire parsemée d'étoiles au-dessus de moi. Lorsqu'on savait qu'elles étaient en fait des boules de gaz enflammé, on pouvait aisément les imaginer telles que Van Gogh les avait vues. En regardant dans ce vide illuminé, on comprenait pourquoi les gens se sont toujours tournés vers le ciel pour s'adresser à Dieu. On avait besoin de ressentir l'immensité de quelque chose beaucoup plus grand que soi, infini et toujours là, vous entourant.

Aide-moi, dis-je en silence.

Je ne parlais jamais à Jamie de Jack Randall, mais je savais, d'après le peu qu'il m'en avait dit et les bribes décousues qu'il prononçait dans ses pires cauchemars, que c'était ainsi qu'il avait choisi de survivre. Il lui avait pardonné. Encore et encore. Il pouvait le faire parce qu'il était têtue. Un millier de fois et une fois de plus.

Aide-moi, répétais-je intérieurement en sentant les larmes couler le long de mes tempes. *Je t'en prie, aide-moi.*

UNE FORME SE PROFILE À L'HORIZON

Cela marchait. Ce n'était pas facile et ne durait souvent que quelques minutes, mais le choc s'estompait. De retour chez moi, entourée par la paix des montagnes, l'amour de ma famille et de mes amis, je sentis revenir un sentiment d'équilibre. Je priais, je pardonnais et je continuais de vivre.

L'occupation m'aidait beaucoup. L'été est la période la plus chargée, dans une communauté agricole. Les hommes qui manient des faux, des hoes, des carrioles, du bétail, des fusils et des couteaux se blessent. Du côté des femmes et des enfants, il y a les brûlures, les accidents domestiques, la constipation, la diarrhée, les maux de dents et... les oxyures.

— Là! Vous les voyez?

Je tenais une bougie allumée à quelques centimètres du derrière de Tammas Wilson, âgé de deux ans. Tammas, parvenant à la conclusion non dénuée de logique que j'allais lui brûler les fesses ou lui enfoncer la chandelle dans le fondement, se mit à crier et à donner des coups de pied. Sa mère le retint fermement et lui écarta les fesses, révélant les minuscules parasites blancs qui grouillaient autour de son petit anus pas franchement immaculé.

— Que Dieu nous protège! s'exclama Annie Wilson.

Elle lâcha une fesse pour se signer, et Tammas en profita pour tenter de s'enfuir, se précipitant la tête la première vers le feu. Je le rattrapai par un pied et le tirai à nouveau vers moi.

— Ce sont des femelles, expliquai-je. Elles sortent la nuit pour pondre sur la peau. Les œufs provoquent des démangeaisons, et, naturellement, notre petit bonhomme se gratte. D'où les rougeurs. Puis il répand les œufs sur tout ce qu'il touche. (Ayant deux ans, Tammas touchait tout ce qui se trouvait à sa portée.) C'est pourquoi toute votre famille est probablement infestée.

Mme Wilson s'agita légèrement sur son tabouret, mais je n'aurais su dire si c'était à cause des oxyures ou de sa gêne. Elle redressa Tammas, qui lui échappa promptement et courut vers le lit où se trouvaient ses deux sœurs aînées, âgées de quatre et cinq ans. Je le rattrapai par la taille et le ramenai près de la cheminée.

— Par sainte Bride, que puis-je faire? s'affola Mme Wilson.

Elle lança un regard vers ses filles, puis vers M. Wilson qui, rentré épuisé d'une longue journée de travail, était recroquevillé dans l'autre lit, ronflant paisiblement.

Je sortis de mon panier une bouteille que je lui tendis précautionneusement. Ce n'était pas vraiment explosif, mais connaissant ses effets, cela m'en donnait l'illusion.

— Ce remède est pour les autres enfants et les adultes. C'est un tonique à base d'euphorbe en fleur et de racine d'ipéca. C'est un laxatif très puissant.

En voyant l'incompréhension sur son visage, j'expliquai :

— Cela veut dire qu'il vous donnera la diarrhée, mais quelques doses vous débarrasseront des vers, à condition que vous parveniez à empêcher Tammas et les filles de les propager à nouveau.

Je lui tendis ensuite un pot d'onguent à l'ail suffisamment fort pour lui faire froncer le nez bien qu'il fût fermé avec un bouchon en liège.

— Celui-ci, c'est pour le plus petit. Prenez une grosse noix au bout de votre doigt et étalez-en autour de l'anus de l'enfant ainsi que... euh... à l'intérieur.

— D'accord, dit-elle sur un ton résigné en prenant le flacon et le pot.

En tant que mère, elle avait dû faire pire. Je lui recommandai de faire bouillir les draps, de veiller à ce que tout le monde se lave religieusement les mains au savon, lui souhaitai bon courage et pris congé, sentant une forte envie de me gratter les fesses.

Cela me passa avant que je rejoigne la cabane des Higgins et je me glissai sur la paillasse aux côtés de Jamie avec la satisfaction du travail accompli.

À moitié endormi, il roula sur le côté pour m'embrasser, puis renifla.

— Bonté divine, où t'es-tu encore fourrée, *Sassenach*?

— Tu préfères ne pas le savoir, l'assurai-je. Qu'est-ce que je sens?

Si ce n'était que l'ail, je ne me relèverais pas. Si c'était des fèces...

— L'ail, répondit-il heureusement. Tu sens le gigot d'agneau.

Son ventre gronda et je me mis à rire.

— Malheureusement, je crois que tu devras te contenter de gruau écossais pour ton petit-déjeuner.

— Ce n'est pas grave, dit-il en se calant confortablement contre moi. Il y a du miel.

Le lendemain après-midi, n'ayant aucune urgence médicale, je grimpai jusqu'au nouveau site avec Jamie. Il y avait des fraisiers sauvages partout, parsemant le versant de minuscules cœurs rouges aigres-doux. L'été, je ne me séparais jamais de mon petit panier et il était à moitié plein avant que nous ayons atteint la clairière. De là-haut, nous avions une vue superbe du vallon qui s'étalait sous Fraser's Ridge.

— J'ai l'impression que cela fait une éternité que nous sommes venus ici la première fois, observai-je.

Je m'assis sur une pile de rondins et ôtai mon chapeau pour laisser la brise

s'engouffrer dans mes cheveux.

— Tu te souviens quand nous avons trouvé les fraises? lui demandai-je en lui en tendant une poignée.

— Oui, je m'en souviens.

Il s'assit près de moi et cueillit un fruit dans ma paume. Il m'indiqua le terrain plus ou moins plat devant nous, où il avait délimité les plans de notre future maison avec des pieux plantés dans la terre et reliés par une ficelle.

— Tu veux ton infirmerie sur le devant, comme avant? C'est ce que j'ai prévu, mais on peut facilement changer, si tu veux.

— Oui, comme avant. Étant celle qui passera le plus de temps dans cette maison, j'aime l'idée de pouvoir me pencher à la fenêtre pour voir quelle horrible urgence approche.

J'avais parlé sérieusement, mais il éclata de rire avant de prendre quelques fraises.

— Au moins, comme ils devront grimper la colline, cela les ralentira un peu.

Il avait apporté la petite écritoire qu'il s'était fabriquée et la posa sur ses genoux. Il l'ouvrit et me montra les plans qu'il avait soigneusement dessinés au crayon.

— Mon bureau sera de l'autre côté de l'entrée, en face de ton infirmerie, comme dans l'autre maison. Tu remarqueras que le couloir est plus large en raison du palier de l'escalier. J'ai pensé mettre un petit salon ici, entre le bureau et la cuisine. Pour cette dernière, tu crois qu'on devrait la séparer du reste du bâtiment, comme chez John Grey, à Philadelphie?

J'y réfléchis un moment, la saveur astringente des fruits me faisant froncer les lèvres. Je n'étais pas surprise qu'il ait eu cette idée. Toute personne ayant vécu un incendie, ou deux, devenait très consciente des dangers.

— Je ne pense pas, répondis-je finalement. À Philadelphie, c'est autant à cause de la chaleur de l'été que par crainte du feu. Ce n'est pas le cas ici. Après tout, nous aurons des cheminées dans la maison. Le risque d'incendie n'est pas plus grand si nous cuisinons dans l'une d'elles.

— Tout dépend de qui cuisine, répliqua-t-il d'un air moqueur.

— S'il s'agit d'une attaque personnelle, je te conseille de la retirer immédiatement. Je ne suis peut-être pas la meilleure cuisinière, mais je ne t'ai jamais servi du charbon calciné.

— Mais tu es le seul membre de la famille à avoir réduit la maison en cendres, *Sassenach*.

En riant, il para le coup que je lui envoyai dans l'épaule. Sa main se referma sur mon poing et il m'attira sur ses genoux. Il glissa un bras autour de ma taille et posa le menton sur mon épaule, écartant mes cheveux de sa main libre. Il était pieds nus, ne portant que sa chemise et son vieux plaid de travail élimé, celui qu'il avait acheté à un fripier de Savannah. Il remontait en

plissant sur sa cuisse. Je soulevai une fesse pour le libérer et le lissai sur le long muscle de sa jambe.

— Amy m'a dit qu'il y avait un tisserand écossais à Cross Creek. La prochaine fois que tu y descendras, tu pourrais lui commander un nouveau plaid, peut-être même dans les couleurs de ton clan s'il a de quoi faire un rouge Fraser.

— Il y a des choses plus importantes à acheter, *Sassenach*. Je n'ai pas besoin de faire le beau pour chasser et pêcher, et je travaille dans les champs en chemise.

— Je pourrais faire mes tournées dans de vieux jupons en flanelle grise pleins de trous, mon travail n'en serait pas moins bon, mais cela ne te plairait pas, n'est-ce pas?

Amusé, il émit un bruit écossais grave et bascula son poids sur l'autre fesse, me tenant plus fermement.

— C'est vrai. J'aime te voir de temps en temps dans une belle robe, avec tes cheveux relevés et tes jolis seins mis en valeur. En outre, on juge un homme à la manière dont il subvient aux besoins de sa famille. Si tu te promènes en haillons, on pensera que je suis pingre ou imprévoyant.

À son ton, le plus impardonnable de ces deux défauts était évident.

— Tout le monde ici sait que tu n'es ni l'un ni l'autre. Mais moi, je n'ai pas le droit de t'admirer dans toute ta splendeur?

— Voilà qui est bien frivole de ta part, *Sassenach*! Je n'aurais pas pensé cela du fameux Dr Fraser.

Il riait à nouveau, puis s'arrêta soudain.

— Regarde, chuchota-t-il à mon oreille en pointant un doigt. Là-bas, sur la droite, là où le ruisseau sort de sous les arbres. Tu la vois?

— Oh non! Ce ne peut pas être elle!

Une tache blanche avançait lentement entre les masses de cresson et de lentilles d'eau. À cette distance, je ne distinguai pas les détails, mais à la façon dont elle bougeait ce ne pouvait être qu'un cochon. Un grand cochon. Un grand cochon *blanc*.

— Si ce n'est pas la truie blanche, ce doit être sa fille, qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Mais je suis prêt à parier que c'est elle. Je reconnaîtrais ce fier derrière n'importe où.

Je m'adossai à lui avec un soupir de satisfaction.

— Maintenant, nous pouvons vraiment dire que nous sommes chez nous.

— Tu dormiras sous ton propre toit d'ici un mois, *a nighean*, promit-il avec un sourire dans la voix. Ce ne sera peut-être que le toit d'un apprentis, mais ce sera le tien. D'ici l'hiver, j'aurai construit les cheminées, monté les murs et cloué les bardeaux. Je ne peux pas poser le plancher ni les portes s'il y a de la neige au sol.

Je mis une main sur sa joue chaude et hérissée d'un léger duvet dru. Je ne me berçais pas d'illusions. Ce n'était pas le paradis ni même un refuge où nous abriter de la guerre. Les guerres tendaient à se déplacer, comme les cyclones, et étaient souvent encore plus destructrices quand elles touchaient terre. Mais pour le moment, nous étions chez nous... et en paix.

Nous restâmes assis en silence un moment, contemplant les faucons décrivant des cercles au-dessus du vallon et les machinations de la truie blanche (si c'était bien elle). Elle avait été rejointe par d'autres taches plus petites, sans doute la portée de ce printemps. Au pied du vallon, deux cavaliers apparurent sur la route. Jamie se tendit, concentrant toute son attention sur les deux points au loin, puis ses épaules se relâchèrent.

— Hiram Crombie et le nouveau pasteur itinérant, m'informa-t-il. Il m'a dit qu'il voulait aller l'attendre au grand carrefour afin qu'il ne s'égaré pas.

— Tu veux dire qu'Hiram voulait s'assurer qu'il était assez austère à son goût, dis-je en riant. Tu es conscient qu'ils ont perdu l'habitude de te considérer comme un être humain?

Hiram Crombie était le chef d'un petit groupe de colons presbytériens qui s'étaient établis à Fraser's Ridge six ans plus tôt. Ils étaient tous d'une rigidité à toute épreuve et tendaient à considérer les papistes comme profondément pervers, voire comme les suppôts de Satan.

Jamie haussa les épaules avec tolérance.

— Ils s'habitueront de nouveau à moi. Cela dit, je paierais cher pour écouter une conversation entre Hiram et Rachel. Lève-toi, *Sassenach*, je ne sens plus ma jambe.

Il m'aida à me relever, puis se leva à son tour et secoua son kilt. Élimé ou pas, il lui allait bien et mon cœur se gonfla d'aise en le voyant tel qu'il devait être: grand et carré, chef de famille, maître de ses terres.

— En parlant d'horribles urgences, déclara-t-il d'un air songeur, je suis d'accord avec toi quand tu dis qu'il est bon de les voir venir afin de s'y préparer. Tu ne crois pas qu'il est temps de me dire ce qui te tracasse?

— Mais il n'y a rien! répétais-je pour la dixième fois en arrachant un morceau d'écorce du rondin sur lequel je m'étais rassise. Tout va bien, je t'assure.

Jamie se tenait debout devant moi, se détachant à contre-jour sur le vallon et le ciel nuageux derrière lui.

— *Sassenach*, je suis beaucoup plus têtu que toi; ce n'est pas à toi que je l'apprendrai. Je sais qu'il t'est arrivé quelque chose au poste de traite Beardsley et que tu ne veux pas m'en parler. Parfois, tu as besoin de retourner longuement les idées dans ta tête avant de pouvoir les dire. Mais tu as eu amplement le temps de le faire. Ce doit être plus grave que je ne le pensais; autrement, tu m'en aurais déjà parlé.

J'hésitai, cherchant une réponse qui ne serait pas tout à fait... Je levai les yeux vers lui et décidai que non, je ne pouvais lui mentir, et pas seulement parce qu'il s'en serait immédiatement rendu compte.

— Tu te souviens de notre nuit de noces? commençai-je lentement. Tu m'as dit que tu ne me demanderais pas de te raconter des choses que je ne pouvais pas te dire. Tu as dit qu'entre deux personnes qui s'aimaient, il y avait de la place pour des secrets, mais pas pour des mensonges. Je ne veux pas te mentir, Jamie, mais je n'ai vraiment pas envie d'en discuter avec toi.

Il bascula son poids d'une jambe à l'autre et soupira.

— C'est censé me rassurer, *Sassenach*? En outre, je n'ai pas dit ça, je m'en souviens très bien. J'ai dit qu'entre nous, il n'y avait que du respect et que, dans le respect, il y avait de la place pour des secrets, mais pas pour les mensonges.

Il s'interrompt un instant, puis me demanda très doucement:

— Tu ne penses pas qu'il y a plus que du respect entre nous aujourd'hui, *mo chridhe*?

— Bien sûr, mais...

J'inspirai profondément. Mon cœur battait contre les baleines de mon corset. Mais c'était une agitation normale, pas de la panique.

— Jamie, s'il te plaît, ne m'en demande pas plus pour le moment. Je t'assure que ce n'est rien. Je m'aide par la prière et je suis sûre que tout rentrera bientôt dans l'ordre.

Je me relevai et lui pris les mains.

— Je t'en parlerai quand je le pourrai. Tu peux accepter ça?

Il pinça les lèvres. Il n'était pas du genre à répondre à la légère. S'il ne pouvait l'accepter, il me le dirait.

— S'agit-il d'une affaire pour laquelle je devrais me préparer? demanda-t-il sérieusement. Si cela peut déclencher une bagarre, j'aimerais me tenir prêt.

— Oh, non, répondis-je, légèrement soulagée. Non, non, rien de la sorte. Il s'agit plutôt d'une question morale, si l'on peut dire.

Il n'était toujours pas satisfait. Il sonda mon visage du regard et je lus l'inquiétude dans ses yeux. Il acquiesça enfin.

— Je peux l'accepter, *a nighean*, dit-il en déposant un baiser sur mon front. Pour le moment.

L'été était également la saison des naissances, et les sages-femmes ne chômaient pas. Tous les jours, je priais pour que Marsali ait accouché sans problème. Même si nous étions déjà le premier juin, il faudrait probablement attendre des mois avant d'avoir des nouvelles. La dernière fois que je l'avais examinée, en larmes, le jour de notre départ de Charleston, tout m'avait paru normal.

— Vous croyez qu'il sera comme... Henri-Christian? m'avait-elle demandé.

Elle avait du mal à prononcer son nom et les émotions s'étaient succédé sur son visage comme des vagues agitées par le vent. La peur, le regret... le soulagement quand je lui avais répondu:

— Probablement pas.

Je me signai, récitai une autre brève prière puis m'engageai sur le sentier menant au cottage des MacDonald, où Rachel et Ian étaient logés en attendant qu'il leur construise leur propre maison. Rachel était assise sur le banc près de l'entrée, écosant des petits pois dans une cuvette en équilibre sur son gros ventre.

— *Madainn mhath!* lança-t-elle avec un sourire ravi en m'apercevant. N'es-tu pas impressionnée par mes dons linguistiques, Claire? Je sais dire «bonjour», «bonne nuit», «comment vas-tu?» et «va te faire voir à Saint-Kilda».

— Félicitations, dis-je en m'asseyant à ses côtés. Et comment dit-on ce dernier?

— *Rach a h-Irt.* Je suppose que, par Saint-Kilda, on entend n'importe quel endroit extrêmement lointain plutôt qu'un lieu précis.

— Je n'en serais pas surprise. Et comment transposes-tu les principes du parler quaker au gaélique, ou est-ce seulement possible?

— Je n'en sais rien. Mère Jenny propose de m'enseigner le Notre Père en *gàidhlig*. Je verrai bien, même si cela ne devrait pas poser de problème, puisqu'on tutoie Dieu.

— Effectivement, je n'y avais pas pensé. Et comment se porte notre petit Oggy aujourd'hui?

— Il est énervé. Et moi aussi.

Au même moment, un vigoureux coup de pied fit sursauter la cuvette,

éparpillant des petits pois.

— C'est ce que je vois, dis-je en ramassant les graines sur son tablier et en les remettant dans le récipient. Je te comprends. Les grossesses semblent ne jamais finir, puis on se retrouve soudain en travail.

— Je n'en peux plus, dit-elle avec ferveur. Et Ian non plus.

— Pour une raison particulière?

Une rougeur grimpa depuis le col de sa chemise jusqu'à la racine de ses cheveux.

— Je le réveille six fois par nuit en me levant pour aller au pot, répondit-elle en fuyant mon regard. Et Oggy lui donne des coups de pied autant qu'à moi.

— Et? l'encourageai-je.

— Il dit qu'il a hâte de... euh... pouvoir me téter, dit-elle sur un ton mal assuré.

Elle toussa puis releva les yeux vers moi.

— En réalité, il est inquiet pour l'enfant. Il m'a dit qu'il t'avait parlé de ce qui est arrivé aux enfants qu'il a eus avec l'Iroquoise, quand il se demandait s'il avait le droit de se remarier.

— Oui, en effet.

Je posai une main sur son ventre et sentis la pression rassurante d'un petit pied, puis de la longue courbe d'un dos. Le bébé n'était pas encore descendu, mais au moins il avait la tête en bas. C'était un grand soulagement.

— Tout se passera bien, l'assurai-je. J'en suis sûre.

— Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, répondit-elle avec un petit sourire. Je suis terrifiée pour eux.

Après le souper, comme il faisait beau (et que le dernier petit Higgins perçait ses dents), nous prîmes plusieurs couvertures et grimpâmes jusqu'au site de la future maison pour profiter du long crépuscule. Ainsi que d'un peu d'intimité.

Tout en me trémoussant hors de la robe en toile grossière que je portais pour faire ma cueillette, je demandai:

— On ne risque pas d'être interrompus par un ours ou une autre bête sauvage?

— Non. J'ai parlé à Jo Beardsley, hier. L'ours le plus proche vit à une lieue dans cette direction (il indiqua l'autre côté du vallon). En été, ils ne se déplacent pas beaucoup, trouvant tout ce qu'il faut à manger sur place. Quant aux pumas, ils ne s'attaquent pas aux hommes quand il y a des proies plus faciles à tuer. Je vais quand même préparer un petit feu, par principe.

— Comment va Lizzie? demandai-je en étalant les couvertures. Jo t'en a parlé?

— En long et en large. En résumé, elle va plutôt bien, mais elle a tendance à vouloir arracher la tête de l'un de ses maris pour se changer les idées. C'est pourquoi Jo était parti chasser. Kezzie reste avec elle quand elle a ses nerfs, car il l'entend moins.

Les jumeaux Beardsley se ressemblaient tellement que le seul moyen de les distinguer était de leur parler, Kezzie étant dur de l'oreille en raison d'une infection contractée quand il était petit.

— Tant mieux, ce n'est donc pas le paludisme.

J'étais allée la voir peu après notre retour et les avais trouvés en pleine forme, elle et sa progéniture. Toutefois, elle m'avait confié avoir eu quelques «petites périodes» de fièvre l'année précédente, sans doute en raison du manque d'herbe des Jésuites. Je lui avais donné la plus grande part de ce que j'avais rapporté de Savannah. *J'aurais dû demander s'ils en avaient au poste de traite*, me dis-je. Je repoussai le profond malaise qui m'envahissait chaque fois que je pensais à cet endroit. *Je te pardonne*, répétais-je fermement.

Le feu construit, nous nous assîmes et l'alimentâmes avec des brindilles tout en contemplant les derniers rayons du soleil peindre des étendards dorés dans les nuages, derrière les silhouettes noires des sommets les plus éloignés.

Ensuite, tandis que les ombres du feu dansaient sur les piles de rondins et de pierres, nous savourâmes l'intimité de notre chez-nous, aussi rudimentaire fût-il. Puis, couchés entre nos couvertures (il ne faisait pas froid mais, en hauteur, la chaleur de la journée se dissipait rapidement), nous regardâmes les étincelles voler au-dessus des cheminées et la lumière des fenêtres des quelques maisons visibles entre les arbres du vallon. Avant qu'elles se soient éteintes pour la nuit, nous étions endormis.

Je me réveillai quelque temps plus tard d'un rêve érotique, me tortillant lentement sur le sol bosselé, les membres lourds de désir. Cela m'arrivait plus fréquemment avec l'âge, comme si de faire l'amour avec Jamie allumait un feu qui ne mourait pas mais couvait toute la nuit. Si je ne faisais rien, je me réveillais le matin hébétée, l'esprit embrumé par des rêves inassouvis et un sommeil agité.

Fort heureusement, j'étais éveillée et, quoique agréablement somnolente, j'étais parfaitement capable d'y remédier, l'opération étant facilitée par la présence d'un grand homme chaud à l'odeur musquée contre moi. Il remua légèrement quand je roulai sur le dos, laissant un petit espace entre nous, puis j'entendis à nouveau sa respiration profonde et régulière. Je glissai une main entre mes cuisses et rencontrai une chaleur moite. Cela ne me prendrait pas longtemps.

Quelques minutes plus tard, Jamie remua à nouveau et je m'immobilisai. Puis sa main se glissa sous la couverture et se posa sur la mienne, manquant de faire s'arrêter mon cœur.

— Je ne voulais pas t'interrompre, *Sassenach*, murmura-t-il à mon oreille. Mais tu ne veux pas un petit coup de main?

— Hum. À quoi... à quoi pensais-tu, au juste?

En guise de réponse, il glissa la pointe de sa langue dans mon oreille et je poussai un petit cri. Il se mit à rire, puis écartant ma main, la remplaça par un grand doigt qui me caressa délicatement, me faisant cambrer les reins.

— Oh, je vois que tu as bien commencé, murmura-t-il. Tu es aussi humide et onctueuse qu'une huître. Tu n'avais pas terminé, j'espère?

— Non, mais... depuis combien de temps m'épies-tu?

— Un certain temps, m'assura-t-il.

Il interrompit ses va-et-vient un instant pour prendre ma main libre et la placer sur une partie très ferme de son anatomie.

— Oh, fis-je.

Mon corps avait analysé la situation bien plus rapidement que mon esprit, et lui aussi. Il m'embrassa longuement et profondément, s'écartant juste le temps de demander:

— Comment les éléphants font-ils l'amour?

Heureusement qu'il n'attendait pas de réponse, car je n'en avais pas. Il roula sur moi et s'enfonça en moi dans un même mouvement. L'Univers rétrécit soudain pour ne plus former qu'un point vif.

Quelques minutes plus tard, nous étions allongés sous les étoiles, la couverture écartée, reprenant lentement notre souffle.

— Savais-tu que le cœur s'arrête un instant au moment de l'orgasme? demandai-je. C'est pourquoi il bat plus lentement pendant une minute ou deux après. Le système nerveux sympathique a épuisé toutes ses synapses, et le parasympathique prend le relais. Or, celui-ci ralentit le rythme cardiaque.

— J'avais bien remarqué qu'il s'arrêtait, mais je ne me suis jamais posé la question de savoir pourquoi, tant qu'il repartait.

Il allongea les bras au-dessus de sa tête et s'étira voluptueusement, appréciant l'air frais sur sa peau.

— En fait, reprit-il, je ne me suis jamais préoccupé de savoir s'il repartirait non plus.

— C'est bien un homme, raillai-je. Aucune prévoyance.

— Je n'ai pas besoin d'être prévoyant pour ce genre d'activité, *Sassenach*. Je reconnais qu'avec une femme, il faut penser à l'avance à toutes sortes de choses, mais pas pour ça.

Il s'interrompit un moment, puis demanda timidement:

— J'ai... euh... je ne t'ai pas satisfaite plus tôt, *Sassenach*? J'aurais dû prendre plus de temps, mais je ne pouvais pas attendre et je...

— Non, non, le rassurai-je. Ce n'est pas ça. Je... j'ai tellement apprécié que je me suis réveillée en en voulant encore.

— Ah, tant mieux.

Il poussa un profond soupir satisfait et ferma les yeux. La lune croissante

effaçait toutes les nuances du paysage, mais je le distinguai clairement, telle une sculpture en noir et blanc. Je glissai une main sur son torse et sur son ventre plat (le dur labeur physique avait son prix, mais aussi ses vertus). Puis je pris ses bourses dans ma main. Elles étaient chaudes et moites.

— *Tha ball-ratha sìnte riut*, dit-il en posant une main sur la mienne.

— Une quoi? demandai-je. Une «jambe» fortunée?

— Plutôt un membre. Une jambe serait un peu exagérée. «Un membre fortuné s'étire contre toi.» C'est le premier vers d'un poème d'Alasdair mac Mhaighstir Alasdair intitulé *À un excellent pénis*.

— Il avait une haute opinion de lui-même, cet Alasdair!

— En fait, il ne dit pas explicitement qu'il s'agit du sien, même si je suppose que c'est le cas.

Il se mit à déclamer:

*Tha ball-ratha sìnte riut
A choisinn mìle buaidh
Sàr-bodh iallach acfhainneach
Rinn-gheur sgaiteach cruaidh
Ùilleach feitheach feadanach
Làidir seasmhach nuan
Beòdha treòrach togarrach
Nach diùltadh bog no cruaidh.*

— Tu peux me le réciter en anglais? demandai-je. Certaines subtilités m'échappent. Il ne compare tout de même pas son pénis à un tuyau de cornemuse... Si?

— Oh si, me confirma-t-il.

Il traduisit:

*Un membre fortuné s'étire contre toi
Qui a fait mille conquêtes:
Un excellent pénis, tanné, bien équipé,
Pointu, pénétrant, ferme,
Puissant, fiable, résistant,
Lubrifié, nerveux, telle la anche d'une cornemuse
Vigoureux, puissant, joyeux,
Aucune chair, dure ou molle, ne lui résiste.*

— Tanné? répétais-je en riant. Tu m'étonnes, après mille conquêtes. Mais qu'entend-il par «bien équipé»?

— Je ne sais pas. Pourtant, j'ai dû le voir une ou deux fois pendant qu'on pissait sur le bord de la route, mais il ne m'a pas frappé par ses vertus.

Je roulai sur le ventre et posai mon menton sur mon bras.

— Tu as connu Alasdair?

— Oui. Et toi aussi. Mais tu ignorais sans doute qu'il écrivait des poèmes. À l'époque, tu ne comprenais pas beaucoup le gaélique.

C'était toujours le cas, mais maintenant que j'étais entourée de gens le parlant, cela me revenait.

— Où l'avons-nous rencontré? Pendant le Soulèvement?

— C'était le professeur de gaélique de Charles-Édouard. Il a écrit de nombreux poèmes et chansons sur la cause Stuart.

Maintenant qu'il m'avait rafraîchi la mémoire, il me semblait me souvenir d'un homme d'âge moyen chantant devant le feu. Il avait de longs cheveux et le visage glabre, avec une profonde fossette au menton. Je m'étais toujours demandé comment il arrivait à se raser d'aussi près avec un coupe-chou.

— Hummm.

Les hommes comme Alasdair m'inspiraient des sentiments contradictoires. D'un côté, s'ils n'avaient pas jeté d'huile sur le feu en excitant un romantisme irrationnel, la cause jacobite aurait peut-être périclité et se serait éteinte longtemps avant Culloden. De l'autre, grâce à eux, les champs de bataille et ceux qui y étaient tombés étaient restés dans les mémoires.

Avant que je puisse m'appesantir sur le sujet, Jamie interrompit mes pensées en repoussant son membre sur le côté.

— Mes maîtres d'école m'ont appris à écrire avec la main droite, mais heureusement il n'est venu à personne l'idée de m'interdire de me polluer avec la gauche.

— Te «polluer»? dis-je en riant. En voilà une drôle d'expression.

— «Se masturber» sonne plus débauché, non? Quand tu te pollues, tu as moins l'impression de prendre du bon temps.

— «Puissant, fiable, résistant», citai-je en caressant l'objet en question. Peut-être Alasdair pensait-il à un gant en cuir?

— Le mien est vigoureux, puissant et certainement joyeux, *Sassenach*. Mais crois-moi, il ne se dressera pas au garde-à-vous trois fois dans la même nuit. Pas à mon âge.

Détachant ma main, il se tourna sur le côté, se collant contre mon dos, et moins d'une minute plus tard il était profondément endormi.

Quand je me réveillai le lendemain matin, il était parti.

VISITE DANS UN JARDIN HANTÉ

Je le sus tout de suite. Dès l'instant où je fus réveillée par le chant des oiseaux et que j'eus senti la place vide à côté de moi, je compris. Jamie se levait souvent avant l'aube pour aller chasser, pêcher ou parce qu'il devait prendre la route, mais il me touchait toujours avant de partir, me quittant avec un mot ou un baiser. Nous avions suffisamment vécu pour savoir avec quelle facilité la vie pouvait vous arracher l'un à l'autre sans prévenir. Nous n'en avions jamais parlé et n'en faisions pas un rituel formel, mais nous ne nous séparions pratiquement jamais sans un geste d'affection.

Cette fois, il était parti dans la nuit sans rien dire.

— Foutu bonhomme! lâchai-je en frappant le sol du poing.

Je descendis la colline, les couvertures pliées sous un bras, fulminante. Jenny. Naturellement, il était allé lui parler. Comment ne l'avais-je pas prévu?

Il avait accepté de ne pas me poser de questions, mais n'avait pas dit qu'il n'interrogerait pas quelqu'un d'autre. Si je ne doutais pas de l'amour que me portait Jenny, je savais de quel côté penchait son allégeance. Elle n'aurait jamais dévoilé volontairement mon secret, mais si son frère lui posait la question de but en blanc, elle lui dirait la vérité.

Le soleil étalait sa chaleur comme du miel sur la matinée, sans parvenir à réchauffer mes os glacés.

Il savait. Et il s'était mis en chasse.

Je n'avais pas besoin de regarder, mais je regardai quand même. Son fusil n'était plus à sa place derrière la porte.

— Il est venu tôt, m'expliqua Amy Higgins en me versant un bol de porridge. Nous étions encore couchés. Il a appelé doucement et Bobby est allé lui ouvrir. Je lui aurais préparé un petit-déjeuner, mais il a dit qu'il n'avait pas faim et il est reparti chasser.

— Oui, bien sûr.

Le bol était chaud entre mes mains et, en dépit de mon angoisse, l'odeur épaisse de l'avoine était appétissante. Il y avait du miel et un peu de crème. Amy autorisait ces luxes par égard pour les goûts extravagants de son mari anglais, alors qu'elle s'en tenait à la vertu écossaise d'une pincée de sel sur son gruau.

Manger me calma un peu. En réalité, je ne pouvais absolument rien faire. J'ignorais le nom du balourd et où il habitait. Jamie le savait peut-être. Il

pouvait avoir envoyé un message au comptoir Beardsley pour demander qui était le gros avec une tache de vin sur le visage. S'il l'ignorait encore et était parti se renseigner, je n'avais aucun moyen de le rattraper et encore moins de l'arrêter.

«Un Highlander ne peut vivre dans le voisinage d'un homme qui a violé sa femme, à juste titre.» Je me rendais compte à présent que les paroles de Jenny avaient été un avertissement.

— Gah!

Le petit Rob, qui commençait tout juste à marcher, avait saisi ma jupe de ses deux mains et me souriait de toutes ses dents. Il n'en avait que quatre.

— Faim!

— Salut, toi.

Je lui souris et tendis une cuillerée de gruau vers lui. Il se jeta dessus tel un piranha affamé. Nous partageâmes le reste du bol dans un silence complice (Rob n'était pas un bavard), puis je décidai d'aller travailler dans le potager. Je ne voulais pas trop m'éloigner, car, à en juger par la taille de son ventre, Rachel pouvait accoucher d'un moment à l'autre. En outre, un peu de solitude dans la compagnie apaisante des légumes me ferait sans doute le plus grand bien.

Et puis, cela me fera aussi sortir de la cabine, pensai-je en voyant Rob qui, ayant léché le bol et me l'ayant rendu, trotta à travers la pièce et, soulevant sa robe, urina dans l'âtre.

Il y aurait un potager près de la nouvelle maison. Il avait été mesuré et planifié, sa terre retournée, des pieux déjà empilés pour ériger sa clôture. Toutefois, il aurait été absurde d'aller aussi loin tous les jours pour cultiver un jardin alors qu'il n'y avait pas encore de maison. En attendant, je m'occupais de celui d'Amy, glissant subrepticement quelques semis et propagules entre les choux et les navets. Mais aujourd'hui je décidai de me rendre dans le Vieux Jardin.

C'était ainsi que l'appelaient les habitants de Fraser's Ridge, qui ne s'en approchaient pas. Personnellement, je l'avais baptisé le «jardin de Malva».

Il se trouvait sur une petite hauteur derrière les vestiges de notre ancienne maison. La nouvelle se dessinant déjà clairement dans mon esprit, je passai pour une fois devant le site sans état d'âme. *J'ai d'autres sujets plus pressants pour me torturer l'esprit*, pensai-je en ricanant intérieurement.

— Tu perds la boule, Beauchamp, dis-je à voix haute.

La clôture était délabrée et effondrée par endroits. Naturellement, les chevreuils n'avaient pas résisté à l'invitation. La plupart des bulbes avaient été déterrés et mangés. Si quelques-unes des plantes plus molles comme les laitues et les radis avaient survécu assez longtemps pour se ressemer, il n'en restait plus que de courtes tiges blanchâtres. Néanmoins, un églantier sauvage

très épineux s'épanouissait dans un coin, des concombres rampaient sur le sol et un énorme calebassier chargé de fruits encore petits avait envahi une portion affaissée de la palissade.

Un teinturier géant, faisant près de trois mètres de haut, se dressait au centre du jardin, ses épaisses tiges rougeâtres ployant sous de longues feuilles vertes et des centaines de grappes violacées. Les arbres voisins avaient considérablement grandi, lui faisant de l'ombre et, dans la lumière diffuse, les longues branches noueuses ressemblaient à des nudibranches, ces pittoresques limaces de mer, se balançant doucement dans les courants d'air plutôt que les courants marins. Je le touchai avec respect en passant. Il dégageait une étrange odeur médicinale. On pouvait produire un certain nombre de substances utiles avec le teinturier. Il arrivait même que des gens consomment ses feuilles, mais il fallait vraiment n'avoir rien d'autre à manger, car le risque d'intoxication ne valait pas qu'on se donne la peine de les préparer.

Je ne me souvenais plus de l'endroit exact où elle était morte. Là où le teinturier avait poussé? Ce serait très pertinent, mais sans doute trop poétique.

Malva Christie, une étrange jeune femme que la vie avait abîmée, mais que j'avais aimée. Peut-être m'avait-elle aimée elle aussi, dans la mesure de ses moyens. Elle était enceinte et sur le point d'accoucher lorsque son frère, le père de son enfant, lui avait tranché la gorge dans ce potager.

Je l'avais trouvée peu après et avais tenté de sauver le bébé en réalisant une césarienne avec mon couteau de jardinage. Il était vivant lorsque je l'avais sorti du ventre de sa mère, mais était mort presque aussitôt, la brève étincelle de sa vie formant une lueur bleue fugace dans mes mains.

Lui avait-on donné un nom? Ils avaient enterré le bébé avec sa mère, mais je ne me souvenais pas d'avoir entendu quelqu'un le nommer.

Adso apparut entre les mauvaises herbes, concentré sur un gros rouge-gorge occupé à chercher des vers dans son coin. Je l'observai, admirant la souplesse avec laquelle il s'aplatissait à mesure qu'il approchait de sa proie, finissant sur le ventre, s'arrêtant, avançant, s'arrêtant à nouveau pendant une longue seconde angoissante, remuant à peine le bout de sa queue.

Puis il bondit, trop vite pour que l'œil le suive. Il y eut une brève et silencieuse explosion de plumes, puis ce fut terminé.

— Bravo, le chat, le félicitai-je, même si cette violence soudaine m'avait légèrement ébranlée.

Il ne me prêta aucune attention et se faufila sous la clôture, sa proie dans la gueule, pour aller déguster son repas en paix.

Je restai immobile un moment. Je ne cherchais pas Malva. Les gens de Fraser's Ridge disaient que son fantôme hantait le potager, pleurant son enfant. *Cela leur ressemble bien!* pensai-je avec peu d'indulgence. J'espérais que son esprit s'était envolé et avait trouvé la paix. Néanmoins, je ne pouvais m'empêcher de penser à Rachel, si différente mais une jeune mère également, presque à terme et si proche.

Mon vieux couteau de jardinage avait disparu depuis longtemps, mais Jamie m'en avait fabriqué un autre pendant les soirs d'hiver à Savannah. Son manche était en os de baleine et, comme le précédent, tenait parfaitement dans ma paume. Je le sortis de son étui et, sans prendre le temps de réfléchir, m'entaillai légèrement le poignet.

La cicatrice à la base de mon pouce s'était presque effacée, ne formant plus qu'une fine ligne blanche qui se perdait dans les sillons de ma main. Mais elle était toujours visible, si on savait où la chercher: la lettre «J» qu'il avait creusée dans ma chair juste avant Culloden, me revendiquant.

Je massai doucement la peau près de l'entaille jusqu'à ce qu'une grosse goutte de sang coule de mon poignet et s'écrase dans la terre au pied du grand arbre.

— Sang pour sang.

Mes paroles furent englouties par le bruissement des feuilles autour de moi.

— Repose en paix, mon enfant. Et ne nuis à personne.

«Ne pas nuire.» *Au moins, tu auras fait ton possible.* En tant que médecin, qu'amante, que mère, qu'épouse. Je dis adieu au potager et remontai la colline en direction du cottage des MacDonald.

Comment Jamie s'y prendrait-il? À ma surprise, je me posai la question avec détachement. Il avait pris son fusil. L'abattrait-il de loin, comme un cerf au bord de l'eau? Une seule balle, l'homme mort avant d'avoir compris ce qui lui arrivait?

Se sentirait-il obligé de lui parler, de lui annoncer qu'il allait mourir, de lui donner une chance de se défendre? Ou marcherait-il droit sur lui, animé par une vengeance froide, pour le tuer à mains nues?

«Tu ne peux pas avoir été mariée à un Highlander aussi longtemps sans savoir combien leur haine peut être tenace.»

Je ne tenais pas vraiment à le savoir.

Ian avait tué Allan Christie d'une flèche, comme on éliminait un chien enragé, précisément pour les mêmes raisons.

J'avais vu la profondeur de la haine de Jamie la nuit où il m'avait sauvée, quand il avait ordonné à ses hommes: «Tuez-les tous.»

S'ils avaient trouvé le balourd cette nuit-là, ils l'auraient tué. Le fait que du temps soit passé changeait-il quelque chose?

Je m'avançai dans le soleil, mais avais toujours froid, les ombres du Jardin de Malva m'ayant suivie. Je ne pouvais rien faire. Ce n'était plus mon affaire, mais celle de Jamie.

Je rencontrai Jenny sur le sentier. Elle le remontait d'un pas pressé, un panier sous le bras, l'air excité.

— Déjà? m'exclamai-je.

— Oui. Matthew MacDonald est descendu il y a une demi-heure pour annoncer qu'elle avait perdu les eaux. Il est parti chercher Ian.

Il l'avait déjà trouvé. Les deux jeunes hommes se tenaient devant la cabane quand nous arrivâmes, Matthew le teint rouge vif, Ian livide sous son hâle. La porte était ouverte et j'entendais les voix des femmes à l'intérieur.

— Maman! lança Ian d'une voix rauque.

Ses épaules, nouées par la peur, se détendirent légèrement. Elle lui adressa un sourire compatissant.

— Ne t'en fais pas, *a bhalaich*. Ce n'est pas la première fois que ta tante et moi accouchons une femme. Tout se passera bien.

— Grannie! Grand-mère!

En me retournant, je découvris Germain et Fanny, couverts de poussière, des brindilles et des feuilles dans les cheveux, sautillant d'enthousiasme.

— C'est vrai que le bébé de Rachel arrive? On peut regarder?

Comment cela fonctionnait-il? me demandai-je. Dans les montagnes, les nouvelles voyageaient à la vitesse de la lumière.

— K Regarder»? Tu as perdu la tête? s'exclama Jenny, scandalisée. Les hommes n'ont pas leur place dans un accouchement. Ouste, file d'ici!

Germain était tiraillé entre la déception et le plaisir d'avoir été appelé un homme. Fanny, elle, gardait espoir.

— Je ne s-s-suis pas un homme.

Jenny et moi échangeâmes un regard dubitatif.

— Peut-être, mais tu n'es pas encore tout à fait une femme, n'est-ce pas? lui répondit Jenny.

Elle n'en était pas loin. De petits seins commençaient à pointer sous sa chemise et ses premières règles n'allaient plus tarder.

— J'ai d-d-déjà vu des b-bébés naître, annonça-t-elle.

Jenny hésita encore, puis hocha lentement la tête.

— Bon, d'accord.

Fanny rayonna, tandis que Germain prenait un air indigné.

— Et nous, les hommes, qu'est-ce qu'on fait?

Je souris et Jenny partit d'un grand éclat de rire qui décontenança Ian, Matthew et Germain.

— Ton oncle a fait sa part du travail il y a neuf mois, mon garçon, tout comme tu le feras quand ton tour viendra. En attendant, emmenez donc ton oncle au loin et soûlez-le.

Germain acquiesça gravement et se tourna vers Ian.

— Tu préfères le vin d'Amy ou on prend le bon whisky de grand-père?

Ian lança un regard vers la porte. Un grognement sourd, pas tout à fait un

gémissement, nous parvint et il détourna les yeux en pâlisant encore un peu.

Il ouvrit la besace qu'il portait autour de la taille et en sortit une sorte de peau roulée qu'il me tendit.

— Si...

Il s'interrompit, puis reprit:

— Quand le bébé sera né, vous voulez bien l'envelopper là-dedans?

C'était une petite peau douce et souple, tapissée d'une épaisse fourrure dans des tons de gris et de blanc. Du loup, constatai-je avec surprise. La peau d'un fœtus de loup.

— Bien sûr, Ian, répondis-je en lui serrant le bras. Ne t'inquiète pas. Tout se passera bien.

Jenny examina la fourrure d'un air sceptique.

— Elle ne couvrira l'enfant qu'à moitié, observa-t-elle. Tu as vu la taille du ventre de ta femme dernièrement?

Jamie rentra trois jours plus tard, un grand cerf en travers de la selle de Miranda. La jument ne semblait guère enthousiaste, mais résignée. Elle s'ébroua bruyamment et fut parcourue par un grand frisson lorsqu'il détacha la dépouille et la fit tomber sur le sol.

— C'est bien, ma fille. Tu as été brave, la félicita-t-il en lui tapotant l'encolure.

Il m'embrassa puis lança un regard vers le cottage des MacDonald.

— Tu sais où est Ian, *a nighean*? J'aurais besoin de son aide.

— Il est chez lui, répondis-je avec un sourire. Mais je doute qu'il descende t'aider à dépecer ton cerf. Il refuse de quitter son fils des yeux.

Les traits tirés de Jamie s'illuminèrent.

— Un fils? Que Bride et Michael le bénissent! En bonne santé?

— En pleine forme, l'assurai-je. Je crois qu'il doit peser plus de neuf livres.

— La pauvre Rachel, dit-il avec une grimace de compassion. Et dire que c'est son premier! Comment va-t-elle?

— Elle est épuisée et endolorie, mais radieuse. Tu veux que je t'apporte de la bière pendant que tu t'occupes du cheval?

— Une bonne épouse a bien plus de valeur que les perles, affirma-t-il avec un grand sourire. Viens par là, *mo nighean donn*.

Il m'attira à lui et me serra dans ses bras. J'enroulai mes bras autour de sa taille et sentis le tremblement de ses muscles fatigués, la puissance en lui qui le maintenait debout quel que soit son état d'épuisement. Nous restâmes ainsi un long moment, ma joue contre son torse et la sienne contre mes cheveux, puisant notre force chacun dans l'autre, dans le fait d'être mari et femme.

Entre la liesse générale, le tapage autour du nouveau-né (qui s'appelait toujours Oggy, ses parents hésitant encore sur le choix d'un prénom), le dépeçage du cerf et le festin qui suivit, il fallut attendre tard le lendemain matin pour nous retrouver à nouveau seuls.

— Il ne nous manquait plus que l'eau-de-vie de cerise, hier soir, observai-je. Je n'avais jamais vu tant de gens buvant tant de boissons différentes.

Nous grimpons lentement vers le site de la future maison, portant plusieurs sacs de clous, une petite scie très coûteuse et un rabot que Jamie

avait rapporté en plus du cerf.

Jamie émit un petit son amusé, mais ne répondit pas. Il s'arrêta un moment pour contempler le chantier, imaginant sans doute l'allure de notre prochaine demeure.

— Si on ajoutait un deuxième étage? suggéra-t-il. Les murs pourront le supporter. Ce sera simplement plus compliqué pour construire des cheminées d'aplomb.

— Avons-nous besoin d'autant d'espace? demandai-je, sceptique.

Dans l'ancienne maison, il m'était arrivé de regretter de ne pas avoir plus de place: le flot de visiteurs, de nouveaux colons et de réfugiés avait souvent saturé l'espace jusqu'au point d'explosion... la mienne.

— Plus on aura de place, plus les gens se sentiront libres de venir chez nous, ajoutai-je.

— À t'entendre, on croirait que ce sont des fourmis blanches, *Sassenach*.

— Des fourm... Ah, tu veux dire des termites? Effectivement, ils présentent une certaine ressemblance.

En arrivant à la clairière, j'avais déposé mes sacs et étais partie me laver les mains et le visage dans une petite source qui s'écoulait entre des pierres, un peu plus haut. À mon retour, Jamie avait ôté sa chemise et était en train de clouer un chevalet de sciage. Ne l'ayant pas vu torse nu depuis longtemps, je m'arrêtai pour l'admirer. Outre le plaisir de voir son corps souple au travail et ses muscles nouveaux remuer sous sa peau, j'étais heureuse de voir qu'il se sentait suffisamment en sécurité ici pour ne plus se préoccuper de ses cicatrices.

Je m'assis sur un seau retourné et l'observai un moment. Ses coups de marteau avaient fait taire les oiseaux et, quand il s'interrompit pour redresser le chevalet, un grand vide résonna autour de moi.

— Je regrette que tu te sois senti obligé de le faire, dis-je calmement.

Il ne répondit pas tout de suite. Il s'accroupit en fronçant les lèvres et ramassa quelques escargots qui passaient par là. Puis il déclara sans me regarder:

— Quand je t'ai épousée, je t'ai dit que tu aurais la protection de mon nom, de mon clan et de mon corps. Es-tu en train de me dire que tu n'en veux plus?

— Je... non. Mais... je regrette que tu l'aies tué, c'est tout. J'étais parvenue à lui pardonner. Cela n'a pas été facile, mais j'ai réussi. Pas d'une manière définitive, mais je pensais y arriver, tôt ou tard.

Il esquissa un petit sourire.

— Et parce que tu lui avais pardonné, il n'avait pas besoin de mourir? C'est comme un juge qui laisse partir un assassin parce que les parents de la victime lui ont pardonné. Ou une armée qui libère un soldat ennemi avec toutes ses armes.

— Je ne suis pas en guerre et tu n'es pas mon armée!

Il allait répondre, puis se ravisa et scruta mon visage.

— Je ne le suis pas? demanda-t-il doucement.

J'ouvris la bouche à mon tour, mais ne trouvai rien à répondre. Les oiseaux étaient de retour. Un groupe de roselins familiers s'égosillaient au pied d'un grand sapin, en bordure de la clairière.

— Si, tu l'es, dis-je à contrecœur. J'aimerais simplement que ce ne soit pas nécessaire.

Je me levai et enroulai mes bras autour de lui. Les cicatrices dans son dos formaient un réseau de fils sous mes doigts.

Il me serra contre lui. Au bout d'un moment, nous marchâmes vers la plus grosse pile de bois et nous assîmes. Il réfléchissait. Je me contentai d'attendre qu'il ait fini de formuler dans sa tête ce qu'il voulait me dire. Cela ne lui prit pas longtemps. Il se tourna vers moi et me prit les mains, aussi solennel qu'un homme sur le point de prononcer ses vœux devant l'autel.

— Tu as perdu tes parents très jeune, *mo nighean donn*, et tu as erré de par le monde sans racines. Tu as aimé Frank (les lèvres se plissèrent légèrement sans qu'il en soit conscient) et, naturellement, tu aimes Brianna, Roger Mac et les enfants, mais... *Sassenach*, je suis la vraie demeure de ton cœur. Je le sais.

Il déposa un baiser dans chacune de mes paumes, son souffle chaud sur mes doigts.

— J'en ai aimé d'autres et j'aime beaucoup de gens, *Sassenach*, mais toi seule tiens mon cœur tout entier entre tes mains, et tu le sais.

Nous travaillâmes toute la journée, Jamie plaçant des pierres pour les fondations, moi préparant le nouveau potager et fouillant dans la forêt, rapportant de la pirole en ombelle, de l'actée à grappes noires, de la menthe et du gingembre sauvage pour les transplanter dans mon jardin.

En fin d'après-midi, nous nous arrê tâmes pour manger. J'avais apporté dans mon panier du fromage, du pain, de jeunes pommes, ainsi que deux bouteilles de bière en grès que nous avions mis dans le ruisseau pour les tenir au frais. Assis dans l'herbe, adossés aux rondins à l'ombre du grand sapin, fatigués, nous grignotâmes tranquillement en silence.

— Ian m'a dit que Rachel et lui viendraient nous aider demain, annonça Jamie après avoir avalé son trognon de pomme. Tu comptes manger le tien, *Sassenach*?

— Non, dis-je en le lui tendant. Les graines de pomme contiennent du cyanure, tu le savais?

— Cela va me tuer?

— Si tu as survécu jusqu'à présent, j'en doute.

— Tant mieux.

Il coupa la tige et croqua le trognon.

— Ont-ils enfin choisi le prénom du petit? demanda-t-il.

Je posai la tête contre le rondin et fermai les yeux, appréciant l'odeur piquante du sapin chauffé par le soleil.

— Aux dernières nouvelles, Rachel proposait Fox, pour George Fox, le fondateur de la Société des Amis. Naturellement, ils ne peuvent l'appeler George à cause du roi. Ian n'ayant pas une grande estime pour les renards, il suggère plutôt Wolf¹².

Jamie se mit à rire.

— Au moins, il ne veut pas l'appeler Rollo.

Je rouvris les yeux et ris à mon tour.

— Tu crois qu'il y a pensé? Je sais qu'on donne souvent à ses enfants les prénoms de parents décédés, mais celui de son chien?

— Oui mais, c'était un bon chien, observa Jamie judicieusement.

— Certes, mais...

Je m'interrompis en apercevant un mouvement dans le vallon, en contrebas. Des gens approchaient sur la route. De si loin, sans mes lunettes, je ne percevais que quatre petits points noirs avançant.

Jamie mit sa main en visière.

— Je ne les connais pas, dit-il d'un air vaguement intrigué. On dirait une famille; je vois deux petits. Peut-être de nouveaux colons cherchant où s'établir. Ils n'ont pas beaucoup de bagages.

Je plissai des yeux. Ils étaient plus près à présent, et je distinguais les différences de taille. Oui, un homme et une femme, chacun portant des chapeaux à large bord, accompagnés d'un garçon et d'une petite fille.

— Regarde, le garçon a les cheveux roux, dit Jamie en souriant. Il me fait penser à Jem.

— Effectivement.

Intriguée à mon tour, je me levai et allai fouiller dans mon panier. Quand je ne les portais pas, mes lunettes étaient enveloppées dans un morceau de soie. Je les chaussai et tournai sur moi-même, ravie comme toujours de voir soudain apparaître tous les détails du paysage autour de moi; un peu moins ravie de constater que ce que j'avais pris pour un morceau d'écorce, sur le rondin contre lequel je m'étais assise, était un énorme mille-pattes se prélassant à l'ombre.

Je me concentrai sur les nouveaux arrivants. Ils s'étaient arrêtés, la petite fille ayant laissé tomber un objet. C'était une poupée. Sa chevelure formait une tache de couleur sur le sol, encore plus rouge que les cheveux du garçon. L'homme portait un ballot et la femme un grand sac par-dessus son épaule. Elle le déposa pour ramasser la poupée, épousseta celle-ci et la rendit à sa fille.

La femme se tourna vers son mari et pointa un doigt vers quelque chose... la cabane des Higgins, sans doute. L'homme mit ses mains en porte-voix, puis cria d'une voix forte et éraillée qui résonna dans le vallon.

— Ohé, il y a quelqu'un?

Jamie se leva d'un bond, saisit ma main et la serra si fort que je sentis craquer mes os.

La porte de la cabane s'ouvrit et la petite silhouette d'Amy Higgins apparut. La femme sur la route ôta son chapeau et l'agita, ses longs cheveux roux volant derrière comme un étendard.

— Ohé! lança-t-elle en riant.

Je dévalais déjà la pente, Jamie me précédant de quelques pas. Nous courions les bras grands ouverts, tous les deux portés par le même vent.

12. Fox, «renard», et wolf, «loup», en anglais. (N.d.T.)

NOTES DE L'AUTEURE

Barrages et tunnels

Dans les années 1950, un vaste projet hydroélectrique fut lancé pour amener l'électricité dans les Highlands, et de nombreux barrages à turbines furent construits. Cela nécessita le creusage de bon nombre de tunnels, certains si longs qu'un petit train électrique transportait les ouvriers et le matériel d'un bout à l'autre. (Si l'histoire de ce projet vous intéresse, je vous recommande la lecture de *Tunnel Tigers: A First-Hand Account of a Hydro Boy in the Highlands*, de Patrick Campbell, même s'il existe plusieurs autres excellentes sources.)

Le loch Errochty existe bel et bien, et on y trouve effectivement un barrage. J'ignore s'il possède un tunnel exactement tel que celui que je décris, mais le cas échéant, il lui ressemble. Mon tunnel et mon train se basent sur de nombreuses descriptions de constructions hydroélectriques des Highlands. Ma description du barrage, de son déversoir et de sa salle des turbines s'inspire de ceux du barrage de Pitlochry.

Banastre Tarleton et la légion britannique

Ma décision de placer le colonel Banastre Tarleton et la légion britannique à la bataille de Monmouth en fera sûrement sourciller quelques-uns, la légion en question (un régiment de cavalerie et d'artillerie) n'ayant techniquement vu le jour qu'après le retour du général Clinton à New York, après la bataille. Toutefois, la légion britannique était composée de deux parties: la cavalerie, sous le commandement de Banastre Tarleton, et l'artillerie, ces parties étant organisées séparément. L'unité de cavalerie semble avoir été déjà en opération au début de juin 1778, avant la bataille, alors que l'artillerie (pour des problèmes compréhensibles d'équipement et d'entraînement) ne fut prête qu'à la fin de juillet, lorsque sir Henry Clinton fut rentré à New York.

Je n'ai trouvé aucune source indiquant où se trouvait précisément le colonel Tarleton au cours du mois de juin 1778. Bien que ni lui ni sa légion ne figurent dans l'ordre de bataille officiel, toutes les sources s'accordent pour dire que cette liste est confuse et lacunaire. Du fait du grand nombre d'unités de miliciens ayant participé à la bataille et de la nature irrégulière de cette dernière (selon les critères du dix-huitième siècle), la présence de nombreux petits groupes n'a pas été documentée. D'autres y ont participé dans des circonstances confuses (par exemple, une partie des Rifle Corps de Daniel Morgan y était, mais pas Morgan lui-même. J'ignore si son absence était due à une maladie, un accident ou un conflit, mais il semble ne pas s'être battu ce jour-là, même s'il en avait clairement l'intention).

Si j'étais le général Clinton, préparant le départ de Philadelphie et m'attendant à être attaqué par les rebelles de Washington, et que j'avais cette charmante unité de cavalerie nouvellement formée à New York, il me semble que j'aurais écrit au colonel Tarleton pour qu'il m'emmène ses hommes au plus vite afin qu'ils aident à l'évacuation de la ville et acquièrent un peu d'expérience sur le terrain. Rien de tel pour souder un nouveau groupe. Je n'aurais pas hésité, et je doute que le général Clinton ait eu l'esprit moins militaire que moi.

(En outre, il existe une chose fort pratique qu'on appelle la licence romanesque. J'en ai une. Elle est encadrée dans mon bureau.)

La bataille de Monmouth

La bataille commença avant l'aube et dura jusqu'à la nuit tombée. Ce fut la plus longue de la révolution. Ce fut également la plus désordonnée.

Du fait des circonstances (les troupes de Washington essayaient de rattraper un ennemi séparé en trois divisions éloignées les unes des autres), aucun camp ne put choisir son terrain. Celui sur lequel ils s'affrontèrent était tellement accidenté et parsemé de fermes, de cours d'eau et de forêts qu'ils ne purent se battre selon les procédures habituelles, face à face ou avec des manœuvres de flanquement. Ce ne fut donc pas une bataille classique du dix-huitième siècle, mais plutôt une très longue série de combats entre de petits groupes, la plupart n'ayant aucune idée de ce qui se passait ailleurs. Il en résulta une de ces batailles indécises sans véritable vainqueur et dont on ne put mesurer les effets que plus tard.

Avec un recul d'environ deux siècles, l'avis général est que la bataille de Monmouth fut importante non pas parce que les Américains l'avaient gagnée, mais parce qu'ils ne l'avaient pas perdue.

Washington et ses troupes avaient passé l'hiver à Valley Forge, rassemblant ce qu'ils pouvaient en hommes et en ressources, et essayant de former une véritable armée avec l'aide du baron von Steuben (qui n'était pas baron mais trouvait que le titre sonnait bien) et d'autres officiers européens venus en renfort, soit par idéalisme (comme le marquis de La Fayette), soit par ambition et esprit d'aventure. (L'armée continentale n'étant pas riche, elle offrait une promotion instantanée aux officiers expérimentés. Un simple capitaine de régiment britannique ou allemand pouvait y devenir colonel, voire général.)

Washington cherchait donc une occasion de mettre sa nouvelle armée à l'épreuve et Clinton lui en fournit une en or. Le fait que ses troupes s'en sortirent fort bien (à l'exception de quelques ratés, comme la manœuvre d'encerclement bâclée de Lee et sa retraite) donna un grand coup de pouce à la cause rebelle, relevant le moral de l'armée et de ses partisans.

Néanmoins, en termes de logistique et de résultats, la bataille fut un grand foutoir. Si l'on dispose d'un nombre considérable de documents et de

témoignages oculaires, la nature fragmentée du conflit empêcha les participants d'avoir une idée claire de la situation générale. En outre, l'arrivée désordonnée de nombreuses compagnies de miliciens en provenance de la Pennsylvanie et du New Jersey fit que certaines d'entre elles ne furent pas recensées. (Par exemple, les sources notent simplement «plusieurs compagnies de miliciens non identifiées du New Jersey». Il s'agit, vous l'aurez compris, des compagnies commandées par le général Fraser.)

D'un point de vue historique, la bataille de Monmouth est également intéressante en raison des nombreuses célébrités révolutionnaires qui y participèrent, dont George Washington lui-même, le marquis de La Fayette, Nathanael Greene, Anthony Wayne et le baron von Steuben.

Lorsqu'on introduit des personnes réelles dans un roman historique, il faut trouver un juste équilibre entre en dresser un portrait réaliste et fidèle (autant que faire se peut) et le fait qu'ils ne sont pas le sujet du roman. Par conséquent, même si leurs portraits se basent sur des informations biographiques relativement fiables¹³, ils n'apparaissent «qu'en passant» et uniquement dans des situations touchant les personnages centraux du roman.

Concernant la licence romanesque mentionnée plus haut, la mienne est frappée d'un sceau spécial (accordé par l'Autorité temporelle) qui m'autorise à comprimer le temps en cas de besoin. Les vrais mordus de batailles (ou ces âmes obsessives qui dressent des chronologies et les défendent ensuite bec et ongles) noteront que Jamie et Claire rencontrent le général Washington et plusieurs autres hauts gradés à Coryell's Ferry. Cinq jours plus tard, nous les retrouvons se préparant pour la bataille, avec peu ou pas de descriptions de ce qui leur est arrivé entre-temps. Cela s'explique par le fait qu'en dépit d'une activité intense, rien de spectaculaire ne s'est produit au cours de ces cinq jours. Si je m'efforce de respecter la véracité historique, je sais aussi que a) l'histoire est souvent peu précise, et b) la plupart des gens qui s'intéressent aux menus détails logistiques des batailles lisent les ouvrages de la collection *Men-at-Arms*, des éditions Osprey, ou la transcription de la cour martiale du général Charles Lee, pas des romans.

Par conséquent, même si tous les officiers mentionnés appartenaient bien à l'armée de Washington, ils ne soupaient pas tous ensemble la même nuit ni dans le même lieu. Les commandants (et leurs troupes) rejoignirent Washington depuis plusieurs endroits différents au fil des neuf jours qui s'écoulèrent entre le début de l'exode de Clinton et le moment où Washington le rattrapa, près du Monmouth Courthouse (l'ancien tribunal de Monmouth abrite aujourd'hui les archives du comté, pour ceux qui aiment lire avec une carte sous la main¹⁴). Le souper en question m'a permis de décrire l'état général des relations entre ces officiers.

De même, il ne m'a pas paru utile de décrire les détails terre à terre de cinq jours de voyage et de conseils militaires uniquement pour démontrer que cinq jours s'étaient passés. Je ne l'ai donc pas fait.

La cour martiale du général Charles Lee

Le manque de repérages du terrain, de sens de la communication et (sans trop enfoncer le clou) de direction de Charles Lee entraîna le mouvement de retraite qui faillit provoquer la débandade de toute l'armée américaine, jusqu'à ce que George Washington intervienne et parvienne à rallier les troupes. Par conséquent, il fut traduit en cour martiale après la bataille pour avoir désobéi aux ordres, s'être mal comporté face à l'ennemi et avoir manqué de respect envers son commandant en chef. Il fut condamné et relevé de ses fonctions pendant un an. L'affaire dut faire grand bruit à Philadelphie et aurait dû être du pain béni pour un imprimeur publiant un journal satirique. Toutefois, la famille Fraser ayant d'autres chats à fouetter à cette époque, aucune mention n'en a été faite.

Bibliographie / LibraryThing

Ayant été universitaire pendant de longues années, j'apprécie les vertus d'une bonne bibliographie. Ayant été une lectrice de romans depuis bien plus longtemps, je trouve que les bibliographies exhaustives n'y ont pas leur place.

Néanmoins, écrire des romans historiques s'accompagne d'effets secondaires, dont le désir d'en apprendre toujours plus sur les événements, les lieux, la faune, la flore, etc. que l'on décrit. J'ai accumulé un certain nombre d'ouvrages de référence (environ 1500 la dernière fois que je les ai comptés) depuis que j'ai commencé à écrire mes romans, c'est-à-dire au cours des quelque vingt dernières années, et je suis ravie de les partager.

Comme il n'est pas très pratique de le faire individuellement avec de nombreuses personnes, j'ai posté toute ma collection (à partir de 2013) sur Library-Thing (www.librarything.com), un site web bibliographique où les gens peuvent cataloguer et partager leur bibliothèque personnelle. Mon catalogue est public et on peut y accéder en entrant mon nom dans le moteur de recherche. (On peut affiner la recherche avec des mots-clés tels que «médecine», «herbier», «biographie», etc.)

13. Par exemple, les observations de Nathanael Greene sur les quakers proviennent de ses propres lettres, tout comme son allusion au fait que son père décourageait la lecture car «elle tend à vous éloigner de Dieu».

14. Pour ce qui est des cartes, des distances, etc., on notera que les limites des communes ont changé entre le dix-huitième et le vingt et unième siècle. Par exemple, Tennent Church se trouve désormais à Manalpan (New Jersey) et non plus à Freehold. L'église ne s'est pas déplacée, mais la commune, si.

REMERCIEMENTS

Il me faut environ quatre ans pour écrire un de mes «gros romans», entre les recherches, les voyages et le fait qu'ils sont... gros. Au cours de cette période, un grand nombre de personnes me parlent et m'offrent des conseils sur toutes sortes de choses, de la manière dont on replace un globe oculaire à la saleté que fait la teinture à l'indigo en passant par des détails amusants – comme le fait que les vaches n'aiment pas les marguerites. Qui l'eût cru? Elles m'assurent également un soutien logistique, principalement pour me rappeler quand sont nés mes personnages, quelle est la distance entre un point A et un point B, ou si le point A se trouve au nord, au sud, à l'est ou l'ouest du point B. Comme j'ai fréquenté une école paroissiale où l'on cessait d'enseigner la géographie à la fin du primaire, cette matière n'est pas mon fort. Pour ce qui est de la chronologie, je me fiche de savoir si un personnage a dix-neuf ou vingt ans, ce qui, apparemment, n'est pas le cas de beaucoup de gens, et tant mieux pour eux.

Je suis donc sûre d'oublier des dizaines de bonnes âmes qui m'ont fourni des informations utiles et de l'aide au cours de ces quatre ans. Je m'excuse de ne pas avoir noté leur nom à l'époque, mais je tiens à souligner combien j'apprécie leurs informations et leur aide.

Parmi ceux dont j'ai retenu les noms, je tiens à remercier:

... mes agents littéraires, Russell Galen et Danny Baror, sans lesquels mes romans ne seraient pas publiés dans autant de pays et grâce à qui j'ai l'expérience édifiante d'ouvrir des boîtes de livres écrits en lituanien avec mon nom dessus, sans parler de l'édition d'*Outlander* en coréen avec des bulles roses sur la couverture.

... Sharon Biggs Waller, pour ses renseignements sur les Scots Dumpy et pour m'avoir fait découvrir ces charmantes poules.

... Marte Brengle, pour m'avoir parlé de la reconstruction faciale de George Washington, et le Dr Merih O'Donoghue, pour ses notes sur son épouvantable histoire dentaire.

... le Dr Merih O'Donoghue et son ami ophtalmologue pour leurs commentaires techniques et quelques détails horribles mais utiles concernant l'œil de lord John; également pour la maquette pédagogique d'un globe oculaire qui orne désormais ma bibliothèque et effraie les intervieweurs qui entrent dans mon bureau.

... Carol et Tracey, de MyOutlanderPurgatory, pour leurs jolies photos du champ de bataille de Paoli, pour avoir attiré mon attention sur le cri de ralliement rebelle «N'oubliez pas Paoli» et pour la découverte du cousin peu

populaire de lord John.

... Tamara Burke, pour ses informations sur la vie à la ferme et plus particulièrement pour sa description saisissante d'un coq défendant vaillamment ses poules.

... Tamara Burke, Joanna Bourne ainsi que Beth et Matthew Shope, pour leurs conseils sur les mariages quakers et de passionnantes conversations sur l'histoire et les philosophies de la Société des Amis. Je me hâte d'ajouter que toutes erreurs ou libertés concernant ces coutumes sont entièrement de mon fait.

... Catherine MacGregor, pour le gaélique et le français, ainsi que pour ses berceuses sinistres parlant d'amants décapités; Catherine-Ann MacPhee, pour le gaélique, sa phraséologie ainsi que la langue elle-même, et pour m'avoir fait découvrir le poème gaélique *À un excellent pénis* (voir plus bas); Adhamh Ô Broin, professeur de gaélique sur le tournage de la télésérie *Outlander* de Starz, pour son aide d'urgence avec les exclamations; Barbara Schnell, pour les expressions allemandes et latines (si vous voulez le savoir, «Merde!» se dit *Stercus!* en latin).

... Michael Newton, pour l'autorisation d'utiliser sa délicieuse traduction de *À un excellent pénis*, extraite de son livre *The Naughty Little Book of Gaelic* (que je recommande vivement à bien des égards).

... Sandra Harrison, qui m'a permis d'éviter une erreur gravissime en m'informant que les gyrophares des voitures de la police britannique n'étaient pas rouges mais bleus.

... les 3 247 (environ) francophones et érudits qui m'ont informée que j'avais mal orthographié «n'est-ce pas» dans un extrait de ce livre posté sur Facebook.

... James Fenimore Cooper, pour m'avoir prêté Natty Bumppo, dont les réminiscences sur la bonne manière de commettre un massacre ont considérablement allégé la captivité de lord John.

... Sandy Parker (alias l'Archiviste), pour le suivi et l'analyse des #Daily-Lines (des bribes de ce sur quoi je suis en train de travailler, postées quotidiennement sur Facebook et Twitter afin de faire patienter les lecteurs durant les longues périodes qu'il me faut pour achever un livre), ainsi que pour un flot constant d'articles, de photos et de détails utiles.

... le Cercle des pinailleurs généalogiques, à savoir Sandy Parker, Vicki Pack, Mandy Tidwell et Rita Meistrell, responsables de la haute précision du bel arbre généalogique publié à l'intérieur de ce livre.

... Karen I. Henry, pour guider les troupes de bourdons et pour les «Friday Fun Facts» qu'elle poste chaque semaine dans son blogue *Outlandish Observations*. (Les FFF sont une collection de petits détails intéressants piochés dans les romans, examinés et développés à l'aide d'images.)

... Michelle Moore, pour ses arrière-plans sur Twitter, ses tasses amusantes

et toutes sortes de babioles que l'on pourrait décrire avec tact comme relevant d'un «design inventif».

... Loretta Moore, ma fidèle et providentielle webmestre.

... Nikki et Caitlin Rowe, pour la conception et la maintenance de ma chaîne YouTube (sincèrement, je n'aurais jamais pensé en avoir besoin, mais je dois reconnaître qu'elle me sert bien).

... Kristin Matherly, la constructrice de sites la plus rapide de l'Ouest, pour son Random Quote Generator («le générateur aléatoire de citations»), entre autres sites beaux et utiles associés à *Outlander*.

... Susan Butler, mon assistante, Sans Qui Rien Ne Serait Jamais Posté, sans qui un millier de choses nécessaires ne seraient jamais faites, et sans qui je ne me rendrais jamais aux invitations prévues.

... Janice Millford, sherpa de l'Everest des courriels et chevaucheuse d'avalanches.

... mon amie Ann Hunt, pour sa belle écriture et ses bons vœux, sans parler de ses fleurs virtuelles et de son gin à la framboise.

... le titre du chapitre 13 («Un air matinal chargé d'anges») est emprunté au poème de Richard Purdy Wilbur *Love Calls Us to the Things of This World*.

... le titre du chapitre 117 («La tête dans le roncier») est emprunté à un conte du folklore américain, *Brer Rabbit and the Tar Baby* (revu et corrigé par plusieurs auteurs et popularisé par un dessin animé de Walt Disney de 1946, *Mélodie du Sud*).

... quant au titre du chapitre 123 («*Quod scripsi, scripsi*» ou «Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit»), je l'ai chapardé à Ponce Pilate.

... Joey McGravey, Kristin Fassler, Ashley Woodfolk, Lisa Barnes et toute une légion de personnes hautement compétentes et énergiques chez Random House.

... Beatrice Lampe, Andrea Vetterle, Petra Zimmermann et une autre légion de personnes obligeantes chez Blanvalet, mon éditeur allemand.

... comme toujours, tous mes remerciements aux experts du pinaillage à faire loucher; leur temps et leur dévotion ont rendu ce livre bien meilleur qu'il ne l'aurait été sans eux: Catherine MacGregor, Allene Edwards, Karen Henry, Janet McConnaughey, Susan Butler; et particulièrement Barbara Schnell (ma précieuse traductrice allemande) ainsi que Kathleen Lord, correctrice et héroïne méconnue de la virgule et de la chronologie; toutes deux connaissent toujours la distance entre le point A et le point B, même si je préférerais parfois l'ignorer.

... et mon mari, Doug Watkins, qui me soutient.

Suivez l'auteur:
www.dianagabaldon.com
www.facebook.com/AuthorDianaGabaldon
www.twitter.com/Writer_DG

Suivez les Éditions Libre Expression sur le Web:
www.edlibreexpression.com

Dans la foulée de la bataille de Monmouth, en 1778, Claire et Jamie Fraser doivent déterminer quelle sera leur prochaine destination. Resteront-ils à Philadelphie, où Fergus, le fils adoptif de Jamie, possède toujours son imprimerie, ou se hasarderont-ils à revenir à Fraser's Ridge, en Caroline? Jamie souhaite en outre se réconcilier avec son fils naturel, William, qui ne veut rien savoir de son père biologique et qui a choisi la cause loyaliste, tout comme l'homme qui l'a élevé, lord John Grey.

Brianna, la fille de Claire et Jamie, tentera elle aussi de retisser la toile familiale en partant à la recherche de son mari, Roger, dont le voyage dans le passé l'a ramené vers son propre père. L'amour et la famille triomphent dans cette quête qui mènera les personnages jusqu'à l'Amérique révolutionnaire, en passant par l'Écosse de 1739 et celle de 1980.

La romancière américaine Diana Gabaldon a séduit les lecteurs aux quatre coins du monde avec cette imposante saga écossaise qui met en scène un Highlander du XVIII^e siècle et une Britannique du XX^e siècle.

